



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Loc 1512 d. 354.

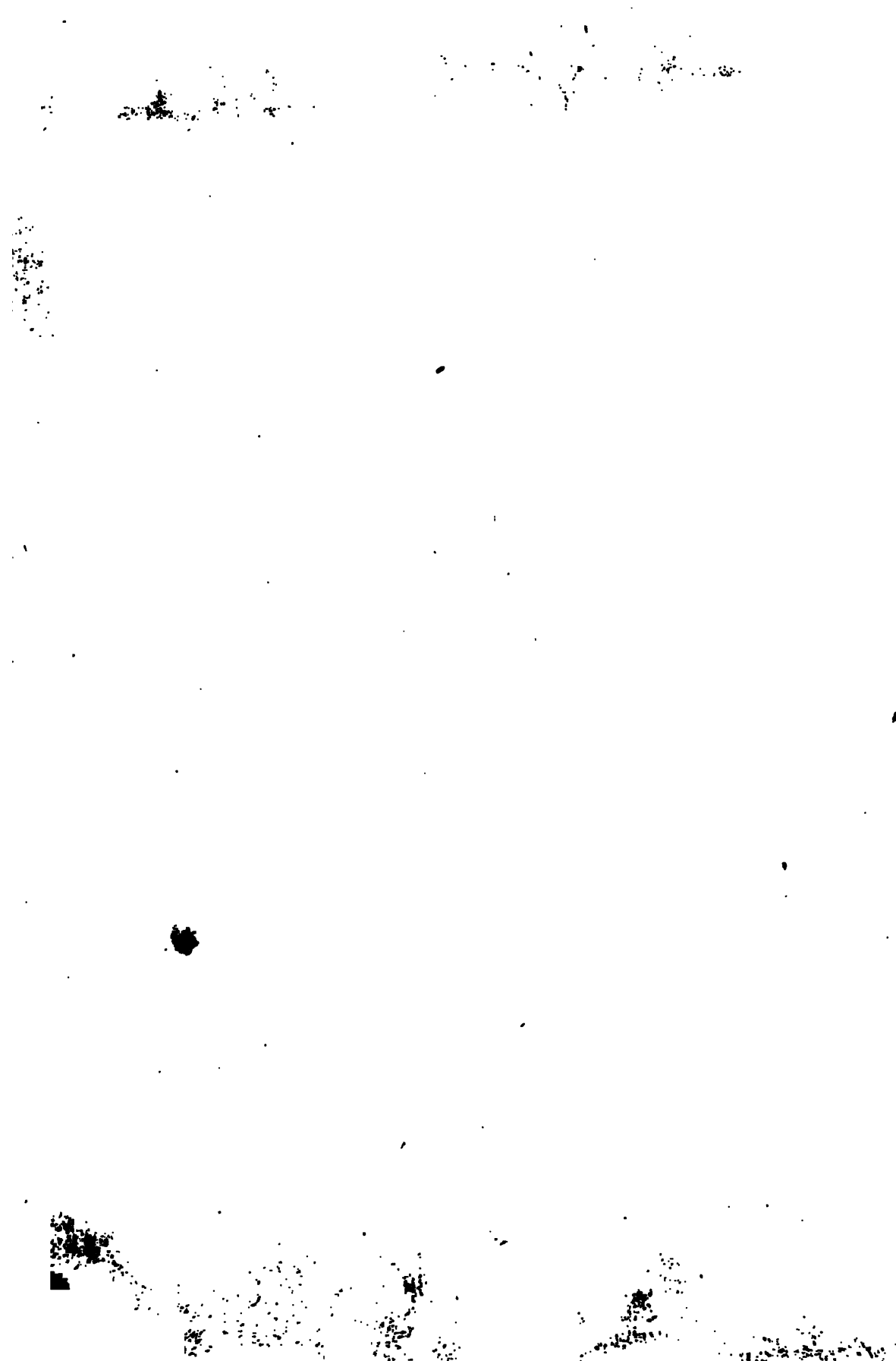


E. BIBL. RADCL.

26.2.9.

[Handwritten signature or initials]





H I S T O I R E
ET MÉMOIRES
D E
LA SOCIÉTÉ ROYALE
D E M É D E C I N E .

Soe. 1512 d. 354.

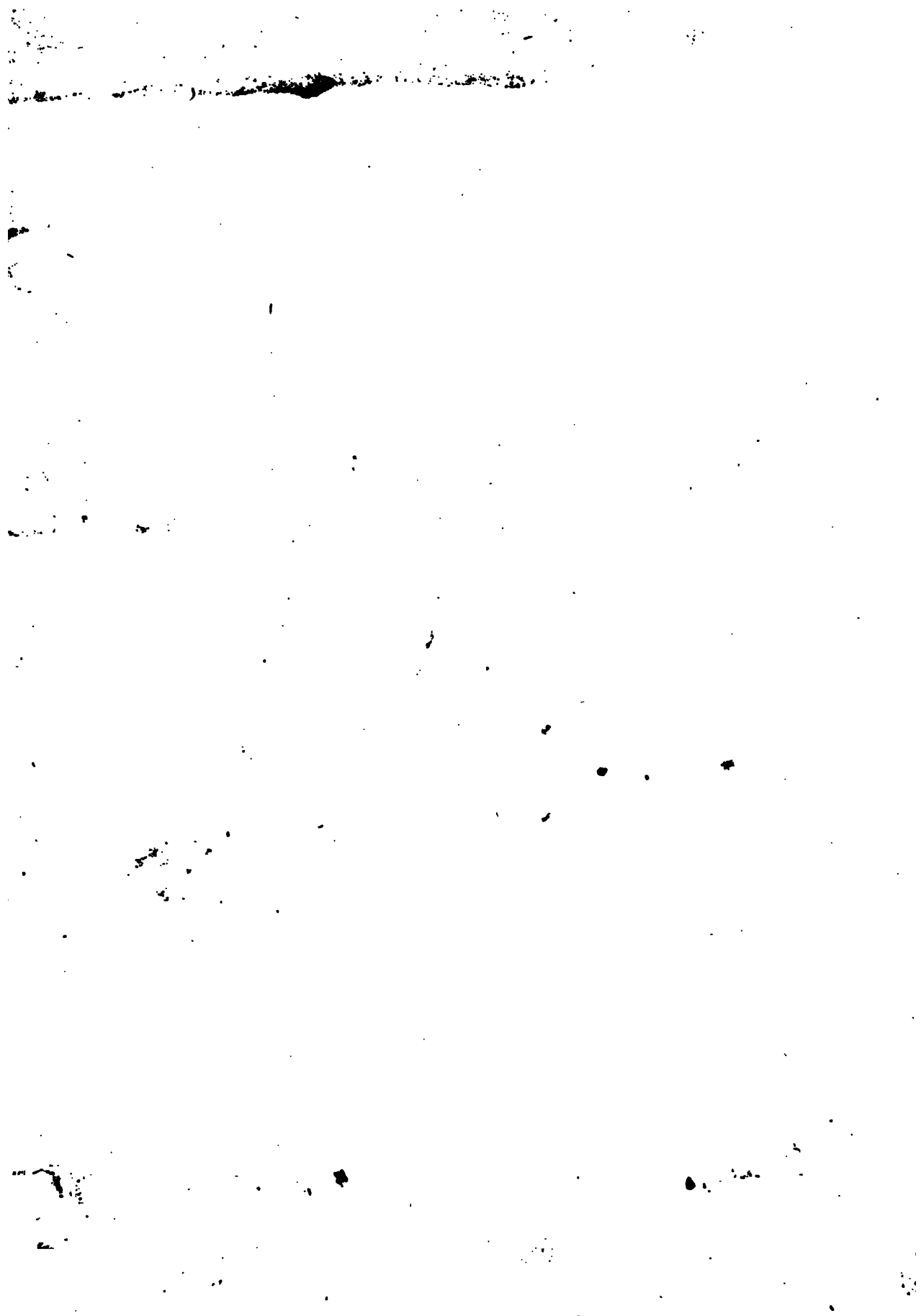


E. BIBL. RADCL.

26.2.9.

[Handwritten signature or initials]









H I S T O I R E
ET MÉMOIRES
D E
LA SOCIÉTÉ ROYALE
DE MÉDECINE.

HISTOIRE
ET MÉMOIRES
DE
LA SOCIÉTÉ ROYALE
DE MÉDECINE.

ANNÉE M. DCC. LXXXIII.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE PHILIPPE-DENYS PIERRES,
Imprimeur Ordinaire du Roi, de la Société Royale de Médecine, &c.
Et se trouve
Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire de la Société Royale de Médecine,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

T A B L E

D E L' H I S T O I R E.

HISTOIRE de la Société Royale de Médecine, année 1783, seconde Partie, pag. 1 & suiv.

Ordre des matieres contenues dans l'Histoire de ce Volume. La Compagnie s'est déterminée à publier les Recherches de tous les Auteurs dont le travail a paru fait avec soin, & dont la probité est connue, pag. 2. Eux seuls répondent de leurs assertions, ibidem. Plusieurs sont en contradiction sur les points les plus importants du traitement, & exposent des faits d'où l'on tire des conséquences opposées, ibidem. Il n'est pas démontré, que tous ceux qui sont mordus par un animal enragé, soient exposés à le devenir; soit parce que les morsures précédentes peuvent avoir épuisé le venin, soit parce qu'il y a quelques cas dans lesquels les virus les plus âcres n'ont aucune prise sur l'économie animale. 3. La crainte donne aux symptômes une intensité qu'il ne faut pas attribuer seulement au principe du mal, ibidem. Parmi les méthodes conseillées pour la guérison de la Rage, le traitement local de la plaie mérite la plus grande attention, 4

SECTION PREMIERE, contenant les Observations sur la Rage communiquée, 5 & suiv. Traitement préventif employé avec succès, ibidem. Suite d'Observations qui tendent à établir les avantages de divers traitemens

employés comme préservatifs, ibidem. Par M. Roure, ibid. Par M. Séganville, pag. 11. & suiv. Par M. Révil-
lon, 12 & suiv. Recette du remède de Tullin, 22. Par
M. Gallé, 22 & suiv. Par M. Fonrot, 24 & suiv.
Par M. Doumil le jeune, 27 & suiv. Par M. Nor-
mande, 31 & suiv. Rage communiquée, suivie de la mort, 32
& suiv. Détails de l'ouverture du cadavre d'une jeune
fille, morte avec les symptômes de l'Hydrophobie,
38. Nouveaux exemples de Rage communiquée,
rebelle aux traitemens administrés, & suivie de la
mort, 40 & suiv. Par M. Roure, 32 & suiv. Par
M. Beauvais de Préau, 35 & suiv. Par M. Faure, 38
& suiv. Par M. Thieffet, 40 & suiv. Par M. Gallé, 42
& suiv. Par M. Achard, 45 & 46. Par M. Gallet
du Plessis, 46 & suiv. Par M. Mignot de Genery,
48 & suiv.

SECTION SECONDE, contenant les Observations sur
la Rage ou Hydrophobie spontanée, 57. Par M. Gallet
du Plessis, 57 & suiv. Par M. Martin de la Caze, 60
& suiv. Par M. Séganville, 71 & 72.

SECTION TROISIEME, 73. Extraits de divers Mémoires
sur la nature & le traitement de la Rage, ibidem. Obser-
vations & Réflexions extraites d'un Mémoire intitulé:
Recherches sur le traitement de la Rage par le feu,
par M. Robin de Kiavalle, 74. Extrait d'un Mémoire
intitulé: Observations & Réflexions sur le Satyriasis
& l'Hydrophobie spontanée, par M. Etienne-Michel
Bouteille, 84 & suiv. Extrait d'un Mémoire envoyé
par M. Virard, 103. Observation extraite d'un

Mémoire envoyé par M. Faugerolle, page 104. Extrait d'un Mémoire sur la Rage, envoyé par M. Duboueix, 109. Observation extraite d'un Mémoire sur la Rage, par M. Houffet, 110. Observations sommaires de M. Normande, 113.

SECTION QUATRIEME, 115. *Réflexions sur un procédé curatif nouvellement proposé, & sur quelques faits particuliers, ibidem. §. I. Des propriétés de la Belladonna, dans le traitement de la morsure faite par un animal enragé, ibidem. Comment on doit employer la Belladonna dans la Rage, tant des hommes que des animaux; avec une courte Instruction sur la façon de la cultiver dans les jardins, & de préparer ses racines & feuilles pour l'usage interne. Par M. Munch, Supérieur des Pasteurs, à Clotze (dans la Principauté de Lunebourg), 119 & suiv. Table des doses de la racine de Belladonna en poudre, suivant les différens âges, 125. §. II. Histoire du traitement fait à Senlis à quinze personnes mordues par un chien enragé; par MM. Poissonnier Desperrières, Andry, Vicq-d'Azyr, Delalouette le fils & Thouret, 126. Première Classe, 139. Des Malades qui ont été mordus à nud, ibidem. Premier Genre de la première Classe, ibidem. Des Malades qui ont été mordus au visage, ibidem. Suite d'Observations. Ibidem & suiv. Observation première, ibidem. Observation seconde, 152. Observation troisième, 155. Second Genre de la première Classe; des Malades qui ont été mordus à nud en d'autres parties que le visage, 167. Observation première, ibidem. Seconde, 161. Troisième, 173. Quatrième,*

4 TABLE DE L'HISTOIRE.

page 175. *Cinquieme*, 184. *Sixieme*, 187. *Septieme*. 190. *Seconde Classe; des Malades qui ont été mordus à travers leurs vêtemens*, 194. *Observation premiere*, ibidem. *Seconde*, 196. *Troisieme*, 200. *Quatrieme*, 202. *Cinquieme*, 204. *Certificats des Médecins, Chirurgiens & Apothicaires*, à la suite desquels se trouvent les signatures des *Maire & Échevins de la ville de Senlis*, pour attester la vérité des faits énoncés dans le *Mémoire précédent*, 206. §. III. *Résultats de divers traitemens faits à dix-sept personnes mordues par un loup enragé, près de Brives, dans le mois de Mai 1784, communiqués par MM. Rebiere freres, Chirurgiens à Brives*, 208. §. IV. *Sur la morsure de la vipère, sujet analogue à celui qui est traité dans les précédens Mémoires & Observations*, 212. *Traitement de la morsure de la vipère, extrait des Remarques critiques de M. le Roux, Correspondant de la Société à Dijon, sur l'Ouvrage de M. l'Abbé Fontana, concernant le poison de la vipère*, 213. *Traitement de la morsure de la vipère, extrait d'un Mémoire communiqué à la Société par MM. Chauffier & Enaux, Chirurgiens de Dijon, intitulé Méthode de traiter les morsures des animaux venimeux, & particulièrement celles des animaux enragés*, page 218. *Traitement local*, ibidem. *Premier & second Cas*, 218 & 219. *Remèdes internes*, 221.]

Fin de la Table de l'Histoire.

T A B L E

D E S M É M O I R E S.

DISSERTATION SUR LA RAGE, qui a remporté
le premier Prix de la Société Royale de Médecine,
le 11 Mars 1783, par M. Le Roux, page 1

Première Partie. Quelles sont les causes qui disposent & déterminent cette maladie à naître spontanément dans plusieurs especes d'animaux? Quels sont ses progrès, ses symptômes, soit qu'elle vienne d'elle-même, ou qu'elle soit communiquée? 4 & suiv. Seconde Partie. Analyse & Examen critique des principaux traitemens qui ont été proposés, 37 & suiv. Troisième Partie. Méthode curative recommandée par l'Auteur, 61 & suiv. Pour la Rage de cause interne ou Rage spontanée, 63 & 64. Pour la Rage de cause externe, ou Rage communiquée, 64 & suiv. Relation du traitement administré à neuf personnes mordues par une louve enragée, avec les détails des résultats de ces traitemens, 67. Première Classe: ceux qui ont été mordus à la tête, 68. Seconde Classe: une personne blessée à nud sur le haut de la poitrine, 74. Troisième Classe: ceux qui ont été mordus à travers leurs vêtemens, 75. Autres Observations citées en preuve de l'efficacité du même traitement dans des cas semblables de Rage communiquée, 81 & suiv.

MÉMOIRE qui a partagé le second Prix proposé par la Société Royale de Médecine, sur le traitement de la Rage,

6 T A B L E

par M. Baudot, page 89. Observations générales & critiques, sur la nature, le siège & la cause de cette maladie, ibidem & suiv. Méthode curative adoptée par l'Auteur, 98 & s. Blessures simples & superficielles, ibidem. Blessures profondes, sans perte de substance, 111 & suiv. Blessures profondes, avec perte de substance, 114. Des plaies de la tête & du ventre, 115 & suiv. Des Blessés qui ont eu des symptômes évidens de Rage, 117 & suiv. Histoire de quelques accidens, 121 & suiv. Conclusion, 125 & suiv.

MÉMOIRE qui a partagé le second Prix proposé par la Société Royale de Médecine, sur la nature & le traitement de la Rage; avec un Examen critique des remèdes vantés pour sa guérison, par M. Bouteille, 129 & suiv. Première Partie, 133. Notions pathologiques, ibidem. Cause matérielle de la Rage, 134. Symptômes de la Rage & leur caractère, 138. Cause secondaire de la Rage, 146. Terminaison de la Rage, 152. Seconde Partie, 155. Traitement de la Rage, ibidem. Le venin dans la plaie, ibidem. Détruire le venin dans la plaie, par l'ustion profonde de la partie blessée, par la suppuration, 160 & suiv. Venin dans le sang, 164. Prévenir le corps contre les impressions du venin, 178. Venin déposé au gosier, 184. Ustion de la cicatrice, 204. Troisième Partie, contenant des Observations particulières à l'Auteur, & plusieurs autres qui lui ont été communiquées, & qui viennent à l'appui de la méthode curative qu'il propose, 208 & suiv.

MÉMOIRE sur le meilleur traitement de la Rage, par

DES MÉMOIRES. 7

- M. Bonel de la Brageresse*, page 255. *Choix du traitement*, 256. *Observation premiere*, 257. *Traitement de la Rage*, 259. *Observation seconde*, 261. *Observation troisieme*, 262. *Changement de peu d'importance fait au traitement de la Rage en 1756*, 263. *Observation quatrieme*, 264. *Traitement de la Rage rendu public dans le Diocese de Mende*, 266. *Observations V^e, VI^e, VII^e & VIII^e*, ibidem. & suiv. *Conséquences tirées des Observations précédentes*, 273. *Traitement de la Rage confirmée & déclarée*, 274. *Différentes Observations citées à l'appui de ce traitement*, 275 & suiv. *Conclusion du Mémoire*, 293
- Essai sur la Question proposée par la Société Royale de Médecine : quel est le meilleur traitement de la Rage ? par M. Matthieu*, 295. *Cas de Rage confirmée, guérie par les frictions mercurielles seules, données à très-forte dose*, 307 & suiv. *Autre exemple du succès de cette Méthode*, 310 & suiv. *Supplément au Mémoire*, 324
- Dissertatio de Rabie, seu Hydrophobia, ejusque curatione; Autore D. Metzler*, 329. *Rabiei historia*, 340. *Epicrisis*, 343 & suiv.

Fin de la Table des Mémoires.

ERRATA

POUR L'HISTOIRE.

PAGE 3, ligne 17, au lieu de produites, lisez déjà faites.

POUR LES MÉMOIRES,

- PAGE 331, ligne 21, au lieu de solícite, lisez sollicité.
lig. dernière, meta, lisl. metu.
- 332, *lig. 14, elucescit : non, lisl. elucescit non.*
lig. 24, argenti viri, lisl. argenti-vivi.
- 333, *lig. 20, hujusque, lisl. huc-usque.*
lig. 26, factumque, lisl. foetumque.
- 339, *lig. 6, pauperioribus, lisl. pauperioribus.*
lig. 18-19, amplectentur, lisl. amplectantur.
lig. 28; Authoris, lisl. Authori.
- 341, *lig. 4-5, hysteriam; quam multum laborabat, lisl. hysteriam, quod multum laborabat.*
- 342, *lig. 10, vomitaritionem, lisl. vomituritionem;*
lig. 27, recrudescit, lisl. recrudescit.
- 343, *lig. 13, nil videntur, lisl. nil videatur.*
lig. 14-15, irritare; producere, lisl. irritare, producere.
- 347, *lig. 27, illustrissimi, lisl. illustrissimus.*
- 354, *lig. 22, vita, lisl. vitam.*
- 356, *lig. 31, aneponendum, lisl. anteponendam.*

HISTOIRE



HISTOIRE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

DE MÉDECINE.

ANNÉE M. DCC. LXXXIII.

SECONDE PARTIE.

LA Société Royale de Médecine ayant reçu un très-grand nombre de Mémoires sur la nature & le traitement de la Rage, soit pour concourir au prix qu'elle avoit proposé sur cet objet, soit par la voie ordinaire de la Correspondance, a nommé des Commissaires qu'elle a chargés de lui en rendre compte. D'après leur rapport la Compagnie a vu qu'elle étoit dépositaire

A

2 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

d'une collection immense d'Observations, dont elle s'est regardée comme comptable, & dès ce moment elle a pris la résolution de les faire examiner, de réunir celles qu'elle jugeroit les plus utiles à conserver, & d'en publier la collection; mais indépendamment des difficultés que la rédaction d'un ouvrage de ce genre présente par lui-même, le rapport des Commissaires lui en a fait appercevoir une nouvelle. Plusieurs de ceux qui ont envoyé ces Mémoires & Observations à la Société Royale, sont en contradiction sur les points les plus importants du traitement, & exposent des faits d'où l'on tire des conséquences opposées.

Après un mûr examen, la Compagnie a résolu d'imprimer les Mémoires & Observations de tous les Auteurs dont le travail a paru fait avec soin, & dont la probité est connue. Eux seuls répondent de leurs assertions. Dans un sujet encore incertain, sous plusieurs rapports, il y auroit du danger à prendre une résolution trop prompte. La Société Royale présente donc aux gens de l'Art un Recueil de faits qu'elle croit intéressant, & dont la lecture décidera au moins quelques-unes des questions relatives aux diverses méthodes conseillées pour la guérison de la Rage.

Parmi ces méthodes, il en est une qui mérite sur-tout une grande attention; elle consiste dans le traitement local de la plaie. Quoique la Société Royale ne prononce pas qu'il doive être le seul, elle déclare qu'elle le regarde comme indispensable, comme le plus important, que sans lui tous les autres procédés sont incertains, & que parmi ces derniers, ceux qui portent le trouble dans l'économie animale ou qui affectent fortement les nerfs, exposent à des dangers plus ou moins grands. Ces assertions sont trop bien démontrées, pour que la Société Royale ne se fasse pas un devoir de les placer en tête de son Recueil.

Malheureusement il n'en est pas tout-à-fait de la

Médecine comme de la Physique expérimentale ; dans cette dernière on dispose à-peu-près de toutes les circonstances , & un petit nombre de faits bien observés peut établir une vérité. En Médecine , au contraire , il y a toujours dans les expériences plusieurs accessoires dont on n'est pas le maître. Il est presque impossible de réduire , on ne dira pas à une seule cause , mais même à un petit nombre de causes , les agens dont les effets dépendent ; d'où il résulte que dans les recherches de ce genre , il faut une longue suite d'Observations faites & recueillies avec autant de lumières que d'impartialité , pour mériter la confiance publique.

Cette réflexion est principalement applicable aux essais , faits ou à faire , sur le traitement de la Rage. 1°. Il n'est pas démontré que tous ceux qui sont mordus par un chien enragé soient exposés à le devenir , soit parce que les morsures produites peuvent avoir épuisé le venin , soit parce qu'il y a quelques cas dans lesquels les virus les plus âcres , n'ont aucune prise sur l'économie animale. 2°. Dans plusieurs circonstances il est douteux , si l'animal qui a mordu étoit réellement atteint de la Rage. 3°. L'effroi , la crainte donnent aux symptômes une intensité qu'il ne faut pas attribuer seulement au principe du mal. 4°. Le déchirement de la peau , qui est très-sensible , & des rameaux nerveux peut seul occasionner des accidens qu'il ne faut pas confondre avec ceux de la Rage.

Nous prions qu'en lisant les Mémoires & les Observations qui composent ce Recueil , & en général tout ce qui a été écrit sur la Rage , on ne perde jamais de vue ces différentes sources d'erreur.

Ce Volume est composé , comme ceux que la Société Royale a déjà publiés de deux Parties (a) ; l'Histoire

(a) Ce Volume a été précédé par les Recherches de M. Andry sur la Rage. On ne répétera point ici ce qui se trouve dans ce premier Recueil ; mais on

4 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

qui comprend les Observations isolées, & les Mémoires qui contiennent les Dissertations dans lesquelles les réflexions & les faits sont réunis, de manière à former un ensemble. C'est pour remplir les vues du Gouvernement, que ce Volume est publié avant ceux qui devoient le précéder. M. Lenoir, Lieutenant-Général de Police, & Membre de la Société Royale, à la générosité duquel on doit le Prix proposé sur le traitement de la Rage, a obtenu du Roi, pour l'impression de ce Volume, une somme qui sera entièrement employée à en diminuer le prix & à en rendre l'acquisition moins coûteuse pour le Public.

L'ordre des matières contenues dans l'Histoire de ce Volume est le suivant.

Dans la première Section on a placé les diverses Observations envoyées sur la nature, les préservatifs & le traitement de la Rage communiquée: on a rangé dans la seconde Section celles sur l'Hydrophobie spontanée; dans la troisième se trouvent les extraits des Mémoires qu'il n'a pas été possible d'imprimer dans toute leur étendue: & dans la quatrième enfin, on a réuni les Réflexions & les Remarques sur quelques faits particuliers, ou sur des procédés curatifs nouvellement proposés.

préviens le Public, que ces deux Ouvrages réunissent toutes les Observations envoyées jusqu'ici à la Société Royale, sur la nature & le traitement de l'Hydrophobie.



SECTION PREMIERE.

OBSERVATIONS SUR LA RAGE COMMUNIQUÉE.

Traitement préservatif employé avec succès.

OBSERVATION PREMIERE.

UN gros chien de troupeau parut dans le lieu de Rianes, la nuit du 3 au 4 Février 1780 ; il y mordit cinq personnes , deux desquelles furent cruellement maltraitées , ainsi que plusieurs chiens , dont deux moururent de la Rage : ce que les Magistrats ont attesté.

Par M. Roure ,
Professeur d'Ana-
tomie à Aix.

Sur le bruit qui en parvint à MM. les Procureurs du pays de Provence , je fus chargé de me rendre sur les lieux , & d'y donner mes soins aux infortunés qui avoient été mordus.

Arrivé à Rianes le 7 Février 1780 , j'y visitai Jean-Baptiste Goi , Négociant , résidant à Bourguoin ; la nommée Genevieve , veuve Garron ; Roch Barthélemi , Boulanger ; Laurent Louchon , Charbonnier ; & le nommé Jaufret , Cordonnier : tous les cinq blessés par l'animal enragé (a).

Le nommé Goi avoit trois plaies , l'une au bras assez légère , & deux à la jambe gauche ; dont l'une étoit

(a) Quelques-unes des plaies avoient déjà été cautérisées , je fis scarifier les autres.

6 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

très-considérable par son étendue & sa profondeur, pénétrante dans le tissu des muscles, déchirés & emportés, ainsi que les téguments ; l'autre étoit profonde, mais peu étendue.

Cet homme, peu de tems après sa blessure, avoit ressenti des anxiétés, des défaillances, de l'oppression ; on l'avoit saigné au bras, & deux de ses plaies avoient été cautérisées.

A mon arrivée les symptômes avoient disparu ; il étoit seulement fort effrayé des suites de son état. Je fis scarifier une des plaies qui n'avoit pas été reconnue, parce qu'elle étoit masquée par des caillots de sang durcis, qui la recouvroient. Je les fis panser avec un mélange d'onguent basilicum & d'onguent mercuriel ; j'ordonnai une friction aux environs avec un gros de pommade mercurielle, & dans la crainte d'irriter la partie par le frottement, je fis employer une fausse-tente de charpie pour étendre l'onguent. Le pansement fut réitéré soir & matin, excepté la friction qui n'eut lieu qu'une fois par jour. Le Malade fut mis au régime végétal.

Aux douleurs près que les plaies lui caufoient, il fut assez bien jusqu'au 13 Février. Il se plaignit alors de vives douleurs de tête ; son air devint sombre & rêveur ; ses plaies se remplirent d'une sanie très-abondante & jaunâtre, couleur qui étoit également imprimée aux muscles. J'eus recours alors aux lotions d'eau marinée, & j'ajoutai à son traitement l'usage intérieur de l'alkali volatil fluor, dont il prit douze gouttes, soir & matin, dans un demi-verre d'eau. J'en versai même quelques gouttes dans une de ses plaies.

Les mêmes moyens furent réitérés le soir, & continués ensuite. Son état parut s'améliorer. Le 14 les plaies furent vermeilles, le visage serein, & les douleurs de tête se dissipèrent.

Le 17 il s'établit une douce salivation ; les frictions

& l'alkali volatil furent supprimées : on n'en reprit l'usage que le premier Mars, tems auquel la salivation avoit cessé.

Le 3 il se plaignit d'un engourdissement considérable au bras mordu ; il éprouva des nausées ; les symptômes disparurent le lendemain.

Le 15 la langue fut pâteuse : il se plaignit de dégoût, d'amertume à la bouche ; il fut purgé. Le lendemain les plaies tendoient à cicatrice ; tout fut supprimé, & le pansement simplifié. Le 25 Mars, le nommé Goi partit du lieu de Rianes en bonne santé ; ses plaies étant presqu'entièrement cicatrisées.

O B S E R V A T I O N S E C O N D E.

LA nommée Garron avoit été cruellement mordue à l'une & à l'autre jambe, à la droite sur-tout, où il y avoit cinq plaies considérables, dont quatre avoient été cautérisées, je fis scarifier & cautériser la cinquieme. Il y avoit de plus d'autres morsures, qui n'avoient d'étendue que celle répondante à la dent de l'animal qui s'y étoit implantée. La jambe gauche n'offroit qu'une plaie, mais considérable, pénétrante dans le tissu graisseux, & quelques déchirures superficielles. Ces plaies étoient très-douloureuses, sur-tout celles de la jambe droite, dont le gonflement étoit très-fort, très-étendu, occupant même tout le pied. Par le même, 1780.

Cette femme avoit le pouls élevé, elle éprouvoit des frissons, des tremblemens ; son sommeil étoit troublé, & sans cesse interrompu par l'image du chien qui l'avoit blessée. Elle étoit vivement affectée, ainsi que le premier Malade, des suites de son état.

J'établis chez cette femme le même ordre de pansement, que j'avois adopté pour le premier Malade. J'eus recours aux frictions, & attendu l'état de gonfle-

8 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

ment des jambes, je fis faire à chaque pansement des onctions d'huile camphrée.

Le 9, je la trouvai ayant passé une nuit orageuse. Son sommeil avoit été sans cesse interrompu par l'image renaissante de l'animal ; elle avoit éprouvé des convulsions aux jambes : je fis ajouter à son traitement l'usage intérieur de l'alkali volatil fluor , à la dose de douze gouttes , soir & matin , dans un demi-verre d'eau.

Le 10 au matin , elle ressentit des douleurs de tête, des maux de cœur , des douleurs aux jambes ; le soir tout étoit dissipé , à la douleur de tête près , qui disparut le lendemain.

Le 19, le sommeil fut interrompu par des soubresauts, des tremblemens, & la Malade se plaignit d'un engourdissement à la main droite.

Le 20 , elle éprouvoit les mêmes symptômes , de plus un sentiment de chaleur à l'estomac qui se propageoit jusqu'au gosier, & des picotemens aux gencives ; l'usage de l'alkali fut suspendu.

Le 21 , cet état parut diminué, & il alla ensuite en déclinant.

Le 2 Mars , elle ressentit des soubresauts, des tremblemens ; son état lui inspiroit le plus grand effroi pour l'avenir.

Le 10 Mars , elle éprouva un état de spasme qu'elle rapportoit à la région de l'estomac , & qui se propageoit jusqu'à l'arrière-bouche ; & comme cet état se soutenoit le 12 , elle fut remise à l'usage de l'alkali.

Le 15 , elle se plaignit de dégoût , d'amertume à la bouche ; la langue parut chargée : l'alkali volatil fut supprimé, & elle fut purgée avec un minoratif.

Le 19, on cessa les pansemens ; les plaies étoient cicatrisées : il ne restoit que l'engorgement des jambes.

Le

Le 25, on mit fin aux frictions (a), & la Malade fut laissée jouissant d'une bonne santé.

O B S E R V A T I O N T R O I S I E M E.

ROCH BARTHÉLEMI, âgé d'environ vingt-trois ans, avoit été terrassé par le chien, & mordu à la jambe; il avoit lutté long-tems contre l'animal furieux: il s'étoit blessé à la main contre un collier de fer dont le chien étoit armé, & n'avoit trouvé son salut qu'en se précipitant dans une maison, dont il avoit fermé la porte après lui.

Par le même.

Ses vêtemens mordus & déchirés en différens endroits, l'avoient garanti d'un grand nombre de blessures. Il étoit résulté de sa morsure deux plaies étroites, mais profondes, qui furent cautérisées.

Roch Barthélemi fut pansé, ainsi que les deux autres Malades; je fis introduire dans ses plaies de petites tentes de charpie, chargées du médicament ci-dessus: il passa à l'usage des frictions, qui furent continuées pendant quarante jours sans interruption: il fut mis au régime végétal.

Le Malade n'éprouva pendant son traitement aucun symptôme fâcheux; une pâleur extrême & une sombre tristesse se firent seulement remarquer,

O B S E R V A T I O N Q U A T R I E M E,

LE nommé Louchon n'avoit été mordu au bras que légèrement. Cet homme se reposant sur le peu d'étendue de ses blessures, qui se bornoient à la peau, ne se proposoit aucun remède.

Par le même.

(a) Il auroit été à désirer que M. Roure eût fait connoître la quantité de mercure qu'il a employée; réflexion qui peut s'étendre aux autres Observations du même Auteur.

10 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

Je le décidai à s'assujettir au traitement établi pour les autres ; excepté l'alkali, dont Roch & lui ne firent aucun usage. Je fis r'ouvrir avec l'instrument tranchant ses plaies déjà cicatrisées ; elles furent entretenues dans cet état pendant un tems convenable : il n'éprouva pendant la durée de son traitement, aucun accident notable.

OBSERVATION CINQUIÈME.

Par le même. LE nommé Jaufret, Cordonnier, avoit été mordu à la fesse ; sa blessure étoit considérable. Il éprouvoit des nausées fréquentes, des bâillemens ; son visage étoit changé, son air morne, abattu, & son sommeil sans cesse troublé par l'image de l'animal qui l'avoit blessé. Son poulx étoit élevé & plein.

On le saigna, sa plaie fut cautérisée ; il passa au régime établi & au pansement adopté, & il commença l'usage des frictions.

Le 9, il avoit passé une nuit orageuse ; son sommeil avoit été troublé par des rêves affreux. Il éprouvoit de vives douleurs de tête, des tremblemens ; son visage étoit altéré, son air morne & rêveur : il étoit survenu des aphtes aux lèvres ; il fut mis à l'usage de l'alkali volatil fluor, à la même dose que les deux autres Malades.

Le 10, au matin, il me parut beaucoup mieux ; la nuit avoit été plus tranquille : mais le soir il fut affecté d'une colique violente, qui le saisit à l'aspect d'un chien qui s'étoit introduit dans son appartement ; elle fut soudainement calmée par la prise d'alkali volatil du soir.

Depuis il n'éprouva plus aucun symptôme fâcheux ; son traitement fut continué sans interruption jusqu'au 25 Mars : sa plaie étoit entièrement cicatrisée depuis quelques jours.

Ainsi le régime végétal, les saignées, le caustère actuel, les frictions mercurielles, l'alkali volatil fluor

pris intérieurement, employé en topique, les onctions d'huile camphrée, les lotions d'eau marinée, l'onguent mercuriel, allié à un suppuratif pour les pansemens, sont les moyens qui ont été mis en usage, mais avec des modifications relatives à la nature des blessures & à celle des symptômes.

Cette méthode a été couronnée du plus heureux succès, comme il conste par le certificat envoyé à la Société Royale; le traitement a été exécuté sous les yeux des Magistrats du pays: les personnes de l'Art y ont été appelées, & le procès-verbal signé par les uns & les autres, est entre les mains de MM. les Procureurs du pays.

O B S E R V A T I O N S I X I E M E.

LE nommé Joseph Caribeu, habitant de Lavour, fut mordu par un chien enragé le premier Avril dernier, à la partie moyenne externe de l'avant-bras droit. Le chien s'y étoit si fort attaché, qu'on avoit eu toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise; heureusement un autre chien passa, & celui qui étoit enragé l'ayant aperçu, quitta l'homme pour se jeter sur lui. Le jeune homme, âgé de dix-huit ans, fort & robuste, d'un tempérament sanguin, fut porté dans sa maison, où je me rendis sur le champ.

Par M. Séganville, Médecin à Lavour, 1781.

Ayant appelé un Chirurgien, je fis faire des scarifications sur la plaie, qui étoit large de quatre travers de doigt; il en avoit coulé beaucoup de sang. Deux heures après le Malade ayant repris ses sens, fut saigné du bras. On eut l'attention de laver la plaie avec de l'eau salée, & d'y appliquer un emplâtre vésicatoire. Le lendemain matin le Malade prit un vomitif, & le surlendemain je fis donner huit grains de pilules de Belloste, préparées suivant le procédé de M. Baumé. Il usa habituellement d'une tisane faite avec le *gallium luteum*. Une fois le

12 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

jour seulement, on ajoutoit à un verre de cette tisane quatre gouttes d'alkali volatil fluor. On lui donna tous les jours un bol fait avec le musc, le camphre, le nître, & le syrop de pavot. Sa plaie fut pansée avec l'onguent basilicum, auquel, de tems en tems, on ajoutoit un peu de précipité rouge. Tous les trois jours il fut pansé avec les pilules de Belloste. Ce traitement réussit au mieux pendant vingt jours. Le vingt-unieme, à cinq heures du matin, on vint chez moi pour me dire que ce jeune homme si tranquille étoit devenu furieux. Je le trouvai dans une agitation épouvantable, voulant s'en aller, & se jeter sur des hommes qui le retenoient. Je le fis saigner du bras; une heure après il fut saigné du pied: je lui prescrivis une tisane antiphlogistique dont il but beaucoup. Quatre heures après il fut encore saigné; le calme étant un peu revenu, je lui donnai un julep calmant: le Malade reposa pendant quatre heures. Le lendemain il fut assez tranquille; on continua le même régime: il prit dans la journée trente grains, en deux fois, de poudre tempérante de Sthal; on continua le traitement, qui a duré soixante jours. Le Malade jouit de la meilleure santé possible; il travaille tous les jours.

Il est très-sûr que le premier chien étoit enragé; car le chien que celui-ci avoit mordu, & qui fut enchaîné par ordre des Magistrats, périt de la Rage huit jours après sa morsure.

OBSERVATION SEPTIEME.

Par M. Réveillon, Méd. à Mâcon, 1781. ON annonça dans les Papiers publics de 1777, un nouveau remède contre la morsure des chiens enragés. La base de cette préparation est un insecte appelé par les Naturalistes *Scarabæus Melontho*. M. l'Evêque de Mâcon me chargea de voir si l'on pouvoit trouver cet insecte: comme la saison étoit avancée, il ne me fut

pas possible d'en faire une récolte suffisante ; il me dit alors d'écrire en Prusse pour m'en procurer : en donnant cette commission , je priai un Médecin du Collège de Berlin de me marquer la confiance que l'on pouvoit accorder à ce remède ; il me répondit qu'une des conditions essentielles à la réussite , étoit qu'il fut administré dans les vingt-quatre heures de la morsure ; mais que cependant on pouvoit le faire prendre un peu plus tard , à la vérité , avec moins de certitude. Le premier Malade sur lequel j'en fis usage , fut un nommé Perrier , Charetier : cet homme avoit été mordu , il y avoit plus d'un mois ; il étoit sans inquiétude sur cet accident : il avoit continué son métier. Aux premières impressions d'Hydrophobie , il se méprit sur sa situation ; il ne demanda du secours que la veille de sa mort : je lui appliquai le remède ; mais comme il avoit déjà l'horreur des boissons , il me fut impossible de lui faire prendre une ample infusion de fleurs de sureau qui est recommandée ; il périt. Le jour qu'il fut mordu , il étoit dans un cabaret à Saint Laurent , avec le sieur Perraud , habitant de la Paroisse de Griège en Bresse : le même chien , au même instant , mordit à la main le sieur Perraud. La mort de Perrier donna de vives inquiétudes sur son sort : sa famille me pria d'aller le voir ; il étoit Malade , & ses parens regardoient déjà les maux dont il se plaignoit , comme les signes précurseurs de l'Hydrophobie. Après l'avoir examiné attentivement , je m'assurai qu'il avoit une fièvre double-tierce ; je lui donnai le remède , en lui disant que c'étoit un fébrifuge. Il fut violemment purgé ; la fièvre passa , & il n'a eu aucun accident.

O B S E R V A T I O N H U I T I E M E .

Au mois de Janvier 1779 , il vint un homme de Tournus , me demander le remède pour le sieur Buchalet. Les circonstances qui accompagnèrent cet accident

Par le même.

14 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

méritent d'être rapportées. Le sieur Buchalet étoit parti de grand matin pour aller à quelques lieues de Tournus : à une demi-lieue de la Ville , il apperçut un chien qui avoit déjà fait beaucoup de dégât , & qui venoit à lui ; la contenance de cet animal lui inspira de la frayeur : il se cacha derrière une haie ; le chien passa sans l'apercevoir. Il se félicitoit d'avoir échappé au danger , & lorsqu'il le vit éloigné d'environ quarante pas , il crut pouvoir reprendre sa route , sans courir aucun risque : à peine fut-il sur le chemin , que le chien furieux vint à lui , & le mordit très-gravement à la joue & à la cuisse. Il y avoit sept jours que Buchalet avoit été mordu ; il avoit été remis aux soins de M. Deboux. J'adressai à ce Médecin la composition & les instructions que j'avois reçues de Berlin ; je le priai de me faire savoir l'effet qu'il auroit produit , & la suite de cette maladie ; M. Deboux me marqua deux mois après que Buchalet étoit parfaitement rétabli , & que le seul effet sensible qu'il avoit apperçu du remède , étoit un écoulement fort abondant d'urines ; que cet écoulement avoit duré vingt-quatre heures sans douleur , & que le Malade avoit repris ses occupations. Je fais qu'il se porte bien au moment où j'écris.

OBSERVATION NEUVIÈME.

Par le même. LE 20 Octobre 1779 , une fille du Vigneron de M. Dufour , à Saint-Clément , âgée de neuf ans , fut mordue par un chien étranger ; ses parens ne firent aucune attention à cet accident , & il s'étoit écoulé déjà trente-cinq jours , lorsqu'ils en instruisirent Madame Dufour : cet enfant se plaignoit de douleur dans la gorge , & de difficulté d'avaler ; on parvint , à force de prières & de promesses , à lui faire prendre le remède : mais il fut impossible de la faire boire , soit répugnance ou fantaisie , elle ne voulut jamais s'y

soumettre. Les urines coulerent librement ; elle vécut encore cinq jours , & elle périt avec les accidens de l'Hydrophobie.

La mort de cet enfant , la difficulté de placer le remède dans les circonstances que l'on m'avoit indiquées , me faisoient craindre d'échouer , lorsque M. Dumerac me parla d'un breuvage qu'on débitoit à Tullin en Dauphiné ; il m'ajouta qu'on lui en avoit fait les plus grands éloges , & qu'il en avoit la recette : il eut la complaisance de me la communiquer. Malgré le peu de confiance qu'on doit accorder aux différentes compositions que le Public débite , je crus qu'il falloit s'arrêter aux Observations pour le traitement d'une maladie , où la Médecine est encore obligée de se livrer à l'empyrisme. Afin de ne rien négliger , & pour remplir les vues bienfaisantes de M. l'Evêque , j'écrivis à une personne de ma connoissance à Grenoble ; je le priai de demander aux Médecins de cette Ville ce qu'ils pensoient du remède de Tullin , & s'ils en avoient vu des effets marqués ; si enfin l'on pouvoit y compter dans les cas de morsure de chien enragé , pour savoir si la formule qu'on m'avoit donnée étoit conforme à celle des Médecins du pays : j'en demandai la recette ; mon ami me répondit que ces Médecins lui avoient assuré , que je pouvois y prendre la plus grande confiance , & que s'ils avoient le malheur d'être mordus , ils n'emploieroient pas d'autres secours. Je vais rendre compte des traitemens que j'ai faits par ce moyen.

OBSERVATION DIXIEME.

LE 20 Mai 1779 , il vint chez moi une fille du Vigneron de Saint-Sorlin , de M. Danche , Perruquier à Mâcon , âgée de quatorze ans ; elle avoit été mordue par le chien du sieur Saurey. D'après les informations que je pris , il n'est pas possible de douter que ce chien

Par le même.

16 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

ne fût enragé. Il avoit fait à la Malade, qui est le sujet de cette Observation, deux blessures profondes à l'avant-bras; je pansai les plaies, & je lui donnai le breuvage qu'elle prit fort exactement. Elle jouit aujourd'hui d'une bonne santé, & elle n'a eu aucun accident.

Le 20 Septembre 1779, M. Morel, Curé de Varennes en Mâconnois, m'écrivit qu'il avoit dans sa Paroisse quatre personnes qui avoient été mordues par un chien qu'il soupçonnoit être enragé: encouragé par l'expérience que je venois de faire à Saint-Sorlin, j'allai à Varennes; je pensai les Malades: je leur préparai le breuvage; il fut pris avec beaucoup d'exactitude sous les yeux de M. le Curé. Pour mettre en état de juger ce que l'on doit penser de cette Observation, je vais transcrire la Relation que m'a fourni M. Morel, sans me permettre d'y changer un seul mot,

Varennes, le 28 Novembre 1779.

« Monsieur,

» Nous arrivons au port; il faut espérer que nous
 » ne ferons pas naufrage. Quarante jours se sont enfin
 » écoulés depuis l'accident funeste qui m'a si fort affligé,
 » & dont votre zèle & l'efficacité de votre remède ont
 » probablement empêché les suites funestes. Je me suis
 » engagé à vous donner par écrit le détail des circonstances qui ont accompagné cet accident.

» Vers le milieu du mois de Septembre, un jeune
 » chien que j'élevois dans ma maison, fut mordu jusqu'au sang par un chien étranger, qu'une chienne
 » chaude avoit attiré dans notre voisinage. Comme il
 » est assez ordinaire de voir les chiens en pareil cas se
 » faire la guerre, & se déchirer impitoyablement sans
 » qu'il

» qu'il en résulte rien de fâcheux, la morsure faite au
» mien ne me donna pas la moindre inquiétude; il ne
» me vint pas dans l'idée de prendre aucune précaution.
» Cependant il y a très-grande apparence que c'est-là
» la source de tous nos malheurs: du moins je l'ai jugé
» ainsi, & je crois que vous ferez de mon avis.

» Le 19 Octobre, qui étoit un mardi, sur les sept
» heures du soir, le jeune chien, qui jusques-là avoit
» été souple, doux & caressant, nous parut entièrement
» changé. Ma niece qui en faisoit son jouet ordinaire,
» & dont il prenoit en bonne part les petites agaceries,
» lui ayant passé la main sur le dos pour le caresser,
» en fut mordue sur le champ. Quelques instans après
» survint une querelle entre ce chien & les chats de la
» maison: la fille qui est à mon service voulut frapper
» le chien; il s'éleva contre elle, & lui fit à un de ses
» doigts une morsure assez profonde. C'étoit à l'heure
» du souper, j'appellai le chien pour le faire boire &
» manger: il fit l'un & l'autre comme à son ordinaire,
» ce qui me rassura entièrement, & me donna lieu de
» croire qu'il n'avoit mordu que parce qu'on l'y avoit
» provoqué.

» Le jour suivant, sur les quatre heures après midi,
» j'appris qu'il venoit de sauter sur un chien & sur deux
» moutons, & que, quelques heures auparavant, il avoit
» mordu deux filles de la Paroisse; l'une qui avoit voulu
» le prendre sur ses bras, & l'autre qui n'avoit fait que
» lui mettre sa main sur la tête. Je commençai alors à
» avoir des inquiétudes; je me rappelai qu'il avoit été
» mordu par un chien étranger, il y avoit environ un
» mois: je craignis qu'il ne fût devenu enragé; cepen-
» dant je l'avois vu boire, il n'y avoit qu'un instant, je
» me rassurai encore; je pensai que c'étoit peut-être
» l'effet de cette maladie qui fait périr tant de chiens.
» J'allai me promener dans la prairie; je l'emmenai avec
» moi pour pouvoir examiner sa contenance. J'observai

» dans cette promenade , 1°. qu'il alloit & venoit avec
 » une espece d'inquiétude , & qu'il s'éloignoit de moi ,
 » beaucoup plus que de coutume ; 2°. qu'il secouoit
 » continuellement la tête avec laquelle il faisoit un
 » mouvement semblable à celui d'une personne qui
 » éternue ; 3°. qu'il s'élevoit à deux ou trois pieds de
 » terre pour prendre les mouches , & qu'il couroit sur
 » les oiseaux avec un air de fureur & de malice , qui
 » ne lui étoit pas naturel ; 4°. qu'il étoit resserré &
 » constipé à un tel point , qu'il ne rendoit ses matieres
 » qu'avec la plus grande peine , & en jettant des cris
 » de douleur. De retour de la promenade , il entra dans
 » la cuisine , où se trouverent deux chats , sur lesquels
 » il se jeta aussi-tôt. On le fit sortir de la maison , &
 » on le relégua dans une cour bien fermée , où il ne
 » pouvoit nuire à personne. Sur les huit heures du soir
 » il se mit à crier ou heurler d'une voix rauque &
 » cassée , ce qu'il n'a cessé de faire jusqu'à la fin. Au
 » milieu de la nuit , j'entendis qu'il rongeoit la porte
 » d'entrée , & qu'il faisoit tous les efforts pour s'éva-
 » der ; je me levai aussi-tôt , j'appellai mes Domestiques , & l'ayant poursuivi quelques tems , nous
 » fûmes assez heureux pour le saisir d'une maniere qui
 » le mettoit hors d'état de nous mordre : je le fis
 » enfermer dans une petite écurie où l'on avoit mis
 » auparavant de l'eau , du pain & de la viande. Le
 » jeudi matin j'allai le visiter ; j'ouvris un peu la porte
 » de l'écurie qui est fort basse , & à l'aide d'une piece
 » de bois que je plaçai à son ouverture pour empêcher
 » le chien de sortir , je pus le voir sans courir aucun
 » risque : il avoit la queue baissée , les yeux fixes ,
 » rouges & étincelans ; cependant je l'appellai , il parut
 » qu'il me reconnoissoit : je lui fis donner une soupe
 » qu'il mangea devant moi. Le soir du même jour on
 » lui en donna une autre ; je ne fais s'il mangea cette
 » seconde : le vendredi matin étant allé auprès de lui ,

» je trouvai le plat dans lequel on avoit mis la soupe,
 » ainsi que le vase où étoit son eau remplis de terre &
 » de balayures. Je lui jettai de la viande & du fro-
 » mage; il essaya de manger de l'un & de l'autre, mais
 » ne pouvant rien avaler, il se mit à crier: je jugeai
 » qu'il éprouvoit de la douleur dans la gueule ou au
 » gosier. Le soir je lui jettai encore de la viande, il fit
 » les mêmes efforts & poussa les mêmes cris. Je voulus
 » lui donner de l'eau fraîche; mais il se jetta avec
 » fureur sur le vase, & en fit répandre toute l'eau. Le
 » Samedi matin j'allai le visiter de nouveau: il étoit au
 » fond de l'écurie où il avoit tout emporté, la viande,
 » les pots & les plats; je l'appellai: pour cette fois il
 » ne reconnut, ni n'entendit ma voix; cependant il
 » s'approcha de la porte: je lui jettai à manger, il prit
 » un morceau qu'il emporta & qu'il lâcha tout de suite.
 » Je profitai de ce tems pour lui donner de la nouvelle
 » eau; mais il vint fondre sur le vase, dès qu'il l'apper-
 » çut, avec un air plus furieux encore que le jour
 » précédent. Deux heures après ne l'entendant plus
 » crier, j'allai ouvrir doucement la porte; je vis qu'il
 » étoit étendu sur la terre, j'essayai avec un bâton de
 » le faire remuer, mais il n'avoit plus de mouvement,
 » il venoit d'expirer.

» Voilà, Monsieur, notre malheureuse aventure,
 » telle qu'elle s'est passée. Vous voyez si j'ai eu raison
 » de m'allarmer & de m'effrayer d'avance. Quelques
 » personnes ont voulu me rassurer, en disant qu'il
 » n'étoit pas certain que le chien fût enragé; mais il
 » n'est pas possible de s'y tromper (a): pour se con-

(a) Il est important d'observer ici que les détails de cette Lettre ne prouvent point, d'une manière certaine, que le chien fût atteint de la Rage; il en est de même de l'Observation huitième, & de tant d'autres. Il est malheureux que les maladies des chiens soient aussi peu connues. Leur rapport avec celles de l'homme les rendent dignes de l'attention des Médecins.

» vaincre , il suffit de rapprocher les circonstances. Ce
 » chien étoit âgé de six mois ; il n'avoit jamais mordu
 » personne : il ne commença à mordre qu'un mois après
 » avoir été mordu lui-même par un chien inconnu ; il
 » se jeta alors sur différens animaux : sa voix changea
 » & devint enrouée ; il heurla continuellement : bientôt
 » il ne put manger ; il prit la boisson en horreur : enfin
 » il périt le quatrième jour , qui est le terme ordinaire
 » des enragés. Ne sont-ce pas là les véritables symp-
 » tômes de la Rage ? Comment dire après cela qu'on
 » n'est pas assuré qu'il fût enragé ? Nous serions bien
 » à plaindre si cette prétendue incertitude étoit notre
 » unique ressource , & le seul motif de notre sécurité
 » & de notre espérance. Heureusement au milieu de
 » mes inquiétudes , j'en ai trouvé de plus réels &
 » de plus solides. 1°. Lorsque le chien a mordu , sa
 » rage ne faisoit que de commencer ; il mangeoit &
 » buvoit encore : les morsures n'ont pas été bien
 » fâcheuses , à l'exception de celle de ma Domestique
 » qui étoit assez profonde. Les autres toutes faites au
 » bras , quoiqu'il en sortit du sang , ne ressembloient
 » qu'à des égratignures ; 2°. la tranquillité des personnes
 » mordues a toujours augmenté : depuis long-tems elles
 » ne paroissent plus s'occuper de leur malheur ; 3°. enfin
 » la réputation du remède que vous avez administré , &
 » les précautions scrupuleuses que vous avez prises pour
 » le donner dans toute sa force nous ont rassuré : encore
 » à force d'y réfléchir , souvent la peur me les a fait
 » juger bien foibles. Vous m'avez demandé les noms
 » & l'âge des personnes qui ont été mordues ; les voici.
 » Antoinette Duverney , âgée de vingt-huit ans.
 » Marguerite Coiffard , âgée de vingt-deux ans. Marie
 » Revol , âgée de treize ans , & Claudine Morel , ma
 » niece , âgée de sept ans & demi.

» Il ne me reste plus qu'à vous faire mes très-sincères
 » remercimens de toute la part que vous avez bien

» voulu prendre à notre accident , & de tous les soins
 » que vous avez apportés pour y remédier ».
 J'ai l'honneur d'être , &c.

Monsieur ,

Votre très-humble , &c.

Signé MOREL , Curé de Varennes.

O B S E R V A T I O N O N Z I E M E.

LE 20 Juillet 1780, Claudine Trois, âgée de douze ans, fille de Matthieu Trois, Patron , établi à Mâcon depuis dix ans , demeurant au fauxbourg de la Barre, Paroisse de Charnay, maison de Prince, Charpentier, fut mordue au bras par un chien étranger (a), entre sept à huit heures du soir, sans qu'elle le provoquât: le même chien, que les gens du quartier poursuivirent, passa par Saint-Clément ; il rencontra sur le grand chemin la nommée Bouillé, âgée de sept ans, qui jouoit avec d'autres enfans: il s'attacha à elle ; il la terrassa , & la mordit au bras en deux endroits. Le sieur Bouillé, Charon, qui travailloit vis-à-vis, s'aperçut de cet accident , & accourut pour la dégager ; le chien la quitta & mordit ce dernier à la main: il se sauva ensuite, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il étoit devenu. J'ai pansé leurs plaies ; ils ont tous les trois pris le remède & jouissent d'une bonne santé.

Par le même,

O B S E R V A T I O N D O U Z I E M E.

LE 28 Octobre 1780, M. d'Igé m'adressa la fille de Claude Bernardet d'Igé, qui avoit été mordue par un

Par le même

(a) Il est incertain si ce chien & le chat de l'Observation douzième, étoient atteints de la Rage.

22. HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

chat : les circonstances qui accompagnerent cet accident, ne permettent pas de douter que cet animal ne fût enragé ; après avoir fait une morsure très-profonde au bras de cet enfant, il se jeta avec fureur sur deux chevres, qui passaient dans le Village ; il leur fit plusieurs dentées ; M. d'Igé donna des ordres pour assommer les chevres, & les voisins de Bernardet tuerent le chat. J'ai pansé la plaie ; la jeune fille a pris le breuvage & se porte bien.

RECETTE DU REMÈDE DE TULLIN.

Prenez de racines d'églantier , de scorsonaire , de marguerite sauvage, de feuilles de rhue, d'absinthe, de petite sauge, de chacune une petite poignée, autant de sel commun, & une tête d'ail. On concasse & on pile les racines les plus dures, comme sont les trois premières, dans un mortier, & ensuite on y ajoute les autres drogues, ainsi que le sel & l'ail, on broie bien le tout ensemble ; cela fait, on jette le mélange dans un pot de terre neuf & vernissé, avec trois chopines de vin blanc ; on laisse macérer à froid pendant douze heures. La manière de faire usage de ce remède, est d'en prendre pendant neuf jours, un grand verre tous les matins à jeun, observant de demeurer trois heures après sans rien prendre ; l'on peut dormir ou agir indifféremment après le remède. Le neuvième jour on presse le marc qui est resté dans le vase, & on en fait boire le suc au Malade.

OBSERVATION TREIZIÈME.

Par M. Gallé, Médecin à Mezin, 1780. LE 25 Février 1780, le nommé Bernard, Gardeur de brebis, restant chez le nommé Planté, Paroisse de Pondenan, âgé de treize ans, fut mordu par un loup qu'on crut enragé, & me fut amené le lendemain 26 du même mois, ayant quinze plaies sur le corps ; savoir

sept au bras droit, six à la jambe du même côté, une à la lèvre inférieure, & une sur le front à la racine des cheveux, étant toutes fort simples & sans dilacération.

Cet enfant étoit effronté, hardi, intrépide. Il me raconta le combat qu'il avoit eu à plusieurs reprises avec le loup, contre lequel il avoit lutté long-tems, quoiqu'il eût été terrassé plusieurs fois. La joie & la satisfaction qu'il manifestoit, me firent comprendre que son esprit étoit libre de toute alarme & de toute crainte de Rage, dont on ne cessoit cependant de l'entretenir inconsidérément. Je fis mettre sur le champ en pratique le traitement proposé en pareil cas par M. Baudot, Médecin de la Charité-sur-Loire, de sorte qu'après avoir fait appliquer sur chaque plaie une quantité suffisante d'emplâtre vésicatoire, qui fut levé six heures après, on lui fit matin & soir des lotions d'eau chaude & d'huile sur chaque plaie, & dans tout le contour, suivies d'une friction avec l'onguent mercuriel double, à la dose d'une dragme pour toutes les plaies dans chaque pansement. Cet enfant, quoiqu'ayant les pieds nuds, étant légèrement vêtu dans une saison encore froide, & restant dehors pendant presque toute la journée, soutint douze frictions sans aucun effet sensible, en jouissant de la meilleure santé, & s'évada le septième jour sans prendre congé de son Chirurgien ni de moi. J'ai appris depuis qu'il avoit été reprendre sa même tâche, & qu'il s'étoit très-bien porté, sans jamais avoir entendu parler du loup dont il avoit reçu tant de plaies; en sorte que je n'ai pu savoir si ce loup avoit fait quelqu'autre ravage, & s'il étoit réellement enragé (a).

(a) Ici M. Gallé ne donne cette Observation que pour ce qu'elle vaut. Celles que nous avons reçues dans ce genre sont très-nombreuses. Nous

nous sommes contents d'en donner	& d'en rapporter quelques-unes, pour
en faire mieux connoître l'insuffi-	sance.

OBSERVATION QUATORZIÈME.

Par M. Fœurot,
Médecin à Cham-
plite en Franche-
Comté.

LE 5 Avril 1779, une louve enragée parut dans la paroisse d'Autel, en Franche-Comté, Bailliage de Gray; après s'être jettée sur deux garçons qu'elle maltraita horriblement, elle atteignit un troupeau de vaches. Avant d'y arriver, elle tua un petit chien qui précédoit de loin des Voyageurs. La louve prête à se jeter sur le troupeau de vaches, mordit un cochon qui n'en étoit pas éloigné; elle se jeta ensuite sur deux vaches qu'elle mordit en plusieurs parties du corps, d'où mise en fuite, elle fut droit à un homme du même Village qui pêchoit sur le bord de la Saône: à la vue de la louve il se mit en défense, & s'efforça de l'écarter avec la perche de sa ligne; la louve n'en fut point intimidée, elle lui sauta au visage, lui fit une plaie à la joue gauche & au menton. Durand (c'est le nom du particulier) se tint ferme en reculant pour prendre une pioche qui étoit près de lui. La louve animée, d'un second saut, le saisit au côté, lui imprima profondément ses dents, lui déchira ses vêtemens & lui pinça les chairs; mais Durand, sans céder à l'effort, fait lâcher prise à l'animal, & s'éloigne encore pour prendre sa pioche: la louve se jeta une troisième fois sur lui; à l'instant il courbe son corps, baisse la tête, & oppose le coude que l'animal saisit; Durand toujours ferme, atteint enfin sa pioche, en assenna un coup sur la tête de la louve, qui chancela & tomba à ses pieds: Durand redouble ses coups, lui enfonce le crâne; le sang & la cervelle lui jaillissent au visage: Durand fut reconduit chez lui; la Communauté se disposa à lui procurer des secours, & à reconnoître le service signalé qu'il venoit de rendre par son courage.

Durand, mordu le matin du 5, ne fut secouru que le 8 à quatre heures du soir. A mon arrivée il avoit le visage ardent, l'œil vif, la langue rouge, la parole précipitée;

précipitée; il étoit dans son lit, plein de bon sens & de résignation. Je m'informai de son caractère: on me dit qu'il étoit simple, paisible & doux. Il s'étoit excédé de fatigue pendant les deux jours précédens par un voyage forcé. Je lui proposai un bain tiède, il l'accepta; au sortir du bain je lui fis laver ses plaies: il se recoucha; je les examinai; j'en trouvai cinq, dont une seule étoit importante: il en avoit deux au visage. Je passai le bistouri sur les bords des plaies; j'allongeai les angles, il coula beaucoup de sang. Les plaies du bras & celle du côté étoient peu considérables, les vêtemens ayant arrêté les dents de l'animal. Je me prêtai volontiers aux vives instances des assistans, qui désirerent que je brûlasse toutes les plaies avec un fer rouge qu'ils m'avoient préparé (a).

Les plaies furent lavées avec l'eau chargée de thériaque & de sel, ensuite j'ai fait des frictions dans la circonférence des plaies, jusqu'à parfaite guérison, avec l'onguent basilicum, augmenté des deux tiers de mercure, & les plumaceaux furent recouverts d'onguent de la mere, avec partie égale de mercure.

Du 9 Avril jusqu'au 25 Mai les frictions mercurielles ont été continuées, même à haute dose; des pilules mercurielles ont été données trois fois par jour: le camphre a été plusieurs fois administré avec le nître; j'ai aussi employé le musc & le castoreum, & j'ai été obligé de faire une fois une saignée au Malade.

Ces différens remèdes ont été rendus nécessaires par des paroxismes, que M. Fourot croit avoir été des accès de Rage; mais ces paroxismes ont eu lieu dans l'absence de M. Fourot, qui n'en a vu que le déclin, & qui par conséquent ne peut prononcer sur leur nature. M. Fourot ne nous a point fait connoître la dose du mercure qu'il

(a) M. Fourot est trop instruit pour ignorer combien cette précaution est utile; il seroit bien à souhaiter que tous les habitans des campagnes connussent, comme ceux de Champlite, l'importance de ce moyen.

26 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

a employée. Le traitement a été terminé en quarante-neuf jours.

Une remarque importante, est que Durand, vers la fin de son second accès, éprouva une éruption sur tout le corps, qui dura pendant trois jours, & qui finit par une desquamation universelle.

Les autres personnes mordues par la même louve, ont été traitées par une méthode inconnue, & sont mortes à la fin du premier accès.

M. le Curé de la Paroisse & les Notables ont certifié ces faits.

OBSERVATION QUINZIÈME.

Par M. Doumil
le jeune, Maître
en Chirurgie, à
Nevers.

LE 4 Février 1782, un chien enragé mordit sept personnes dans cette Ville. Pour donner à ces infortunés les secours nécessaires, MM. les Officiers Municipaux demandèrent M. Baudot, Médecin à la Charité-sur-Loire, conjointement avec moi. Il fut décidé qu'on les traiteroit par la méthode ordinaire, c'est-à-dire, par les scarifications faites sur les plaies, les vésicatoires appliqués sur les dernières, & que vingt-quatre heures après, les plaies seroient pansées avec un mélange de styrax, d'onguent de la mere & de camphre, que l'on feroit ensuite des frictions à la circonférence des plaies avec l'onguent mercuriel double camphré, de deux jours l'un; & tous les jours des frictions huileuses: enfin que si quelque symptôme de Rage venoit à paroître, on auroit recours aux antispasmodiques, tels que le laudanum liquide, le camphre, &c. (M. Baudot n'ayant pu demeurer à Nevers que pendant vingt heures, je me suis trouvé seul chargé du traitement).

Les moyens dont il s'agit furent ponctuellement observés. Mais leur usage n'ayant pas eu l'effet que l'on devoit en attendre, j'ai été obligé de varier ce traitement, & j'y ai suppléé comme il suit. J'ai trouvé

plus de ressources dans les préparations mercurielles prises intérieurement. J'ai employé un syrop fondant, composé de quinze grains de *sublimé corrosif*, dissous dans une once d'esprit de vin, étendu dans une chopine d'eau distillée, & autant de syrop de guimauve. J'ai fait prendre tous les jours à jeun une cuillerée de ce syrop fondant. J'ai fait observer la diète végétale & lactée, j'ai supprimé l'usage du vin qu'on avoit permis aux Malades. J'ai employé les lotions faites avec l'infusion des plantes anodines sur les plaies & à leur circonférence ; les pansemens de ces dernières ont été faits avec l'onguent de la mere, pour en entretenir la suppuration le plus long-tems possible.

Cette méthode m'a si bien réussi dans le traitement de cette maladie, pour combattre les accidens qui s'étoient développés malgré les premiers moyens que j'avois exactement employés, que j'ose aujourd'hui la communiquer.

Le 3 Février 1782, Claude Fourmillon, de la paroisse de Coulanges-les-Nevers, âgé de quarante-six ans, d'un tempérament foible & pituiteux, fut mordu à la partie postérieure & moyenne de la jambe droite, sur le trajet du tendon d'achille, par un chien qui étoit dans le plus violent accès de Rage. La plaie étoit très-profonde. Une autre plaie avoit été faite au sein du même côté ; cette dernière étoit si superficielle, qu'à peine pouvoit-on appercevoir l'endroit affecté, elle fut parfaitement guérie en quatre jours. Le Malade se refusa à ce qu'on mît en usage les moyens propres à la faire suppurer. Je pratiquai des scarifications sur la plaie de la jambe, j'y appliquai ensuite un vésicatoire : il produisit douze heures après son effet. La plaie fut pansée avec un mélange de styrax, d'onguent de la mere & de camphre ; les frictions mercurielles, camphrées & huileuses, furent faites à la circonférence de la plaie, les premières de deux jours l'un, & les dernières tous les jours. Le 9

survinrent un défaut d'appétit, de l'insomnie, des mouvemens spasmodiques dans presque toutes les parties du corps, un prurit insupportable à la circonférence de la plaie, avec une forte inflammation. Le 11 le prurit à la plaie, la douleur & l'inflammation avoient fait des progrès considérables. Les autres accidens étoient toujours les mêmes. Je donnai au Malade un bol, composé de six grains de camphre, & d'un demi-grain de laudanum liquide dans suffisante quantité de conserve de roses. Le remède ne fut répété qu'une fois, parce qu'il ne produisit la première fois qu'un moment de calme, & que la seconde il ne fit aucun effet. Alors je défendis au Malade de continuer les frictions huileuses & mercurielles. J'ordonnai le syrop fondant, pris à la dose d'une cuillerée, tous les matins à jeun, dans un verre de lait, & le régime lactée & végétal pour toute nourriture. La plaie fut pansée avec l'onguent de la mere seulement, & des lotions furent faites sur toute l'étendue de l'inflammation, avec l'infusion des plantes anodines plusieurs fois répétées chaque jour. Le 14, le Malade dit être soulagé; j'examinai la plaie, l'inflammation étoit détruite, & la suppuration étoit très-abondante. Le 18, il n'y eut point de mouvement spasmodique, & le sommeil fut tranquille. J'ai continué les remèdes dont il s'agit jusqu'au 27, sans que le Malade ait éprouvé le plus léger accident. Le 28, après avoir supprimé le syrop fondant, le régime végétal & lactée, ainsi que les bains anodins, j'ai fait donner au Malade des frictions huileuses & mercurielles. Le 8 Mars, le prurit, la douleur & l'inflammation à la plaie ont reparu, la suppuration étoit presque supprimée, il survint des mouvemens spasmodiques dans les cuisses & aux hypocondres. L'insomnie & des rêves agitoient le Malade, qui croyoit toujours voir le chien qui l'avoit mordu. Alors je proscrivis entièrement les frictions huileuses & mercurielles, je donnai encore une fois le syrop fondant à la même dose, je prescrivis la

diète végétale & lactée, les bains anodins, & la plaie fut pansée avec l'onguent de la mere. Le 12, le prurit & l'inflammation étoient entièrement dissipés, la suppuration fut très-abondante, enfin tous les accidens cédèrent jusqu'au 18, que le Malade eut le dévoiement, & une légère salivation, qui ne durèrent que vingt-quatre heures. Je fis cesser l'usage du syrop fondant, en continuant toujours le même régime, & les lotions anodines. Le 24 le Malade eut des inquiétudes sur son état, avec de l'insomnie, & l'appétit lui manqua; il me pria de lui donner le syrop qui lui avoit fait tant de bien (c'étoit son expression): je lui en fis réitérer l'usage, à la dose d'une cuillerée tous les matins à jeun dans un verre de lait. Le 27 le sommeil devint tranquille; la suppuration de la plaie étoit toujours très-abondante: il survint en même-tems un appétit excessif. Je continuai les moyens ci-dessus jusqu'au 4 Mai, tems où la plaie fut entièrement consolidée. Le Malade n'a point éprouvé de nouveaux accidens, & jouit d'une bonne santé.

OBSERVATION SEIZIEME.

Le 3 Février 1782, Pierre Tréforier, Vigneron, de la paroisse Saint Martin de Nevers, âgé de quarante-deux ans, d'un tempérament foible & très-sensible, fut mordu par le même chien, à la partie moyenne, antérieure & externe de la jambe gauche. La plaie étoit superficielle; il reçut une autre morsure au tiers inférieur & externe de la jambe droite: cette dernière étoit très-profonde, & jointe à une extravasation de sang qui s'étendoit à toute sa circonférence. Je pratiquai de profondes scarifications sur les plaies, auxquelles j'appliquai ensuite des vésicatoires. Quinze heures après ils produisirent l'effet qu'on devoit en attendre, & le Malade fut pansé avec le mélange de styrax, d'onguent de la mere & de camphre; les frictions huileuses & mercurielles

Par le même,

camphrées furent faites comme au Malade précédent. Les moyens dont il est question n'empêcherent point le développement de quelques accidens. Le 14 le Malade eut beaucoup d'agitation dans le sommeil, des rêves qui lui représentoient toujours le chien qui l'avoit mordu, & du dégoût pour les alimens : il éprouva du prurit, de la douleur, de l'inflammation aux plaies qui suppurèrent fort peu. Le pouls étoit foible & fréquent ; les accidens dont il s'agit furent les mêmes jusqu'au 17. Alors j'ordonnai au Malade de cesser les frictions huileuses & mercurielles, & à leur défaut je fis faire sur les plaies & dans toute l'étendue de l'inflammation des ablutions, avec l'infusion des plantes anodines plusieurs fois répétées par jour, & les pansemens avec l'onguent de la mere pour provoquer la suppuration. Ensuite je prescrivis le régime végétal & lactée pour toute nourriture, le syrop fondant fut pris à la dose d'une cuillerée tous les matins dans un verre de lait ; ce dernier remède purgea le Malade deux jours de suite, il me dit que cette évacuation lui avoit sauvé la vie. Le 22 le sommeil fut tranquille, le prurit, la douleur & l'inflammation aux plaies étoient entièrement dissipés ; la suppuration étant très-abondante, & l'appétit entièrement rétabli, tout fut à merveille jusqu'au 4 Mars. Je tentai de nouveau l'usage des frictions huileuses & mercurielles, après avoir fait cesser les moyens ci-dessus, & avoir abandonné le Malade à sa nourriture ordinaire ; le 10 il eut des inquiétudes dans le sommeil, des mouvemens spasmodiques aux cuisses ; le prurit, la douleur & l'inflammation reparurent aux environs des plaies dont la suppuration étoit presque supprimée, & un spasme convulsif attaqua la gorge, ce qui gênoit la déglutition. Le 12, je donnai encore une fois le syrop fondant à la même dose, j'ordonnai le régime végétal & lactée, les bains anodins furent appliqués plusieurs fois par jour sur les parties affectées d'inflammation, & les plaies furent pansées

avec l'onguent de la mere ; le 15 , tous les accidens céderent & le sommeil fut tranquille : le spasme à la gorge disparut, l'inflammation autour des plaies fut entièrement détruite , & la suppuration de ces plaies étoit très-abondante : j'ai continué le traitement en question jusqu'au 28 Avril. Les plaies sont parfaitement consolidées ; le Malade n'a point éprouvé de nouveaux accidens , & continue son travail ordinaire.

Six autres Observations rapportées par M. Doumil, à la suite de celle-ci n'en sont qu'une répétition. Elles concernent le sieur Augier , Fourreur à Nevers , mordu à la jambe droite ; le sieur Mathieu Leroi , de Nevers , mordu à la jambe gauche ; le sieur Antoine Brossard , aussi de Nevers , blessé au bras & à l'avant-bras ; le sieur Colé , Tisserand de Nevers , mordu à la jambe : le sieur Duvivier , mordu comme tous les précédens , par un chien , à la cuisse & à la jambe ; & la nommée Françoise , de Saint Martin en Nivernois , mordus par un loup à l'oreille , au bras & à la main. Ces différens particuliers ont été soumis au traitement, exposé dans les deux premières Observations, & ont cru être réellement attaqués de la Rage. Mais le chien étoit-il réellement enragé , comme M. Doumil l'annonce ? C'est ce qui n'est pas prouvé par les détails que nous avons reçus.

M. Doumil ajoute , dans une dernière Observation, qu'un habitant de la même paroisse de Saint Martin , qui avoit été mordu en 1782 par un loup enragé , & qui avoit été soumis au traitement de M. Baudot , exposé tout au long dans ce Volume , mourut dans les accès de la Rage la plus effrayante.

O B S E R V A T I O N D I X - S E P T I E M E.

M. NORMANDE, Médecin à Lourdes, a communiqué quatre Observations , qui tendent à prouver que les

Par M. Normande, Médecin à Lourdes,

frictions mercurielles ont été souvent utiles dans le traitement préservatif de la Rage communiquée à des hommes, à des chevaux, à des vaches & à des cochons. Il assure que le suc de croifette, mêlé avec quelques gouttes d'alkali volatil, & donné trois fois dans le jour, est très-recommandé & employé avec succès dans le pays qu'il habite, pour combattre la même maladie. M. Normande n'a point indiqué la dose du suc de croifette, & n'a point exposé avec autant de précision qu'on auroit pu le désirer, les preuves de l'existence de la Rage dans les chiens, qu'il a regardés comme les foyers de la contagion; reproche qui peut être fait à un grand nombre d'Auteurs.

R A G E C O M M U N I Q U É E ,

Suivie de la mort.

O B S E R V A T I O N D I X - H U I T I È M E .

Par M. Route,
Médecin à Aix,
en Février 1782,

ELZEARD ROCHE, natif d'Aix, âgé d'environ quinze ans, fut mordu au pied gauche le 3 ou le 4 Novembre 1781, par un chien soupçonné de Rage.

Il résulta de sa morsure quatre petites plaies, deux sur le pied, & deux au talon. Tout le traitement consista à les baigner avec du vin chaud, elles furent promptement cicatrisées.

Elzeard Roche a joui de l'apparence de la plus parfaite santé, jusqu'au quarante-cinq ou quarante-sixième jour de la morsure. Il ressentit alors à la jambe gauche une douleur qui augmenta de jour en jour, devint plus vive, gagna la cuisse & le fit boiter en marchant.

Le 26 Décembre, soupant avec ses parens, il éprouva de l'horreur pour la boisson, & il ne put l'avaler qu'avec beaucoup de difficulté,

L'Hydrophobie

L'Hydrophobie fit des progrès ; on se rappella alors la morsure, & la sécurité fit place aux plus vives alarmes.

Je reçus ordre de MM. les Procureurs du Pays d'aller donner mes soins à cet enfant le samedi 29 Décembre, cinquante-six jours après la morsure. Je le trouvai très-agité à la vue de la boisson, dont il n'avalait que quelques gouttes avec les plus grands efforts. La douleur à la jambe & à la cuisse gauche étoit des plus vives ; mais nul gonflement, nulle marque que les cicatrices dussent se rouvrir, la tête étoit saine, le pouls petit, irrégulier ; le Malade se plaignoit de chaleur, & d'une forte constriction au gosier : il avoit l'air abattu.

Je lui fis donner aussi-tôt une friction de deux dragmes d'onguent mercuriel double sur la cuisse malade ; il prit avec peine dix gouttes d'alkali volatil fluor dans une cuillerée de liquide : j'ordonnai une infusion de fleurs de tilleul, dont on devoit tenter de lui faire avaler quelques cuillerées ; je fis placer des vases remplis de vinaigre sur des réchauds, pour imprégner l'appartement de sa vapeur : je recommandai d'oindre souvent le col du Malade avec l'huile d'olive chaude, & de profiter des instans de calme pour lui faire passer du riz cuit à l'eau, avec la fleur d'orange & le sucre.

Le soir, la douleur de la cuisse & de la jambe étoit presque entièrement dissipée ; le pouls me parut un peu plus élevé : il avoit eu une légère moiteur, mais il se plaignoit vivement de la constriction au gosier, & il desiroit en détacher des glaires épaisses, qui, disoit-il, le fatiguoient beaucoup : je réitérai la prise d'alkali.

Le Dimanche au matin, 30 Décembre, je le trouvai dans de violentes convulsions : il avoit été très-agité pendant la nuit ; il cherchoit à mordre : il avoit éprouvé des spasmes, une suffocation considérable à la seule invitation de boire ; il desiroit détacher ce qui lui serroit le gosier, & il ne crachait qu'avec beaucoup de peine une salive très-épaisse.

Comme je desirois d'établir promptement la salivation vu l'urgence des symptômes , & dans l'espérance de dissiper par là l'embarras du gosier , je fis réitérer la friction sur la cuisse , à la même dose que le jour précédent.

Une heure après la friction il fut calme , s'excusa auprès de ses parens de ses écarts , qu'il dit avoir été involontaires. Je le pressai de boire , & il avala avec moins de peine un demi-verre de sa boisson de tilleul.

Environ sur les onze heures du matin je le trouvai assez tranquille , la salivation s'étoit établie , il ne se plaignoit plus de l'embarras au gosier ; l'horreur de l'eau étoit bien diminuée , il but un verre plein avec assez de facilité.

A midi il survint de nouvelles convulsions : je lui fis donner un lavement préparé avec le camphre , le musc , le nître , dans une infusion de fleurs de tilleul ; il expira environ une demi-heure après qu'il l'eut pris.

Deux phénomènes m'ont frappé , dans ce Malade dont la Rage étoit confirmée depuis dix jours environ , lorsque j'ai tenté quelques remèdes. La première friction a fait cesser la douleur dans la partie malade : la seconde a beaucoup diminué l'Hydrophobie ; le Malade a pu avaler du liquide , & la constriction & l'embarras du gosier ont cessé lorsque la salivation s'est établie. N'est-il pas raisonnable de penser , que s'il avoit été permis de la soutenir plus long-tems & de la moins presser , on auroit pu espérer quelque succès (a) ?

Je demandai qu'il me fût permis de faire l'ouverture du cadavre ; mais MM. les Procureurs du Pays crurent devoir se refuser à mes instances.

(a) On a commis une faute essentielle dans ce traitement , en oubliant de rompre les cicatrices & de r'ouvrir les plaies.

O B S E R V A T I O N D I X - N E U V I È M E.

Le nommé Etienne Champion , d'Orléans , âgé de vingt-cinq ans , d'un tempérament assez fort , sujet à l'ivrognerie , a été attaqué , étant pris de vin , le jeudi 11 Mai dernier , sur les cinq heures du soir , par un gros chien soupçonné d'être enragé ; qui après lui avoir fait une plaie assez profonde , avec déchirement à la main gauche , & une autre moins grande à la partie inférieure & interne de l'avant-bras près du poignet , le mordit à la partie supérieure & postérieure de la cuisse droite , dans laquelle il lui enfonça les dents de la profondeur d'un pouce & demi ; le terrassa & lui fit une quatrième plaie au bas-ventre , heureusement légère , parce que ses habits le garantissoient en partie. Ce malheureux jeune homme , en cherchant à se défendre , perdit encore la première phalange du doigt indicateur de la main droite. Dans cet état , il se présenta à notre Hôtel-Dieu pour y être pansé de ses blessures. M. Ballay , un des Chirurgiens en chef , appelé le premier , commença par faire laver les plaies avec l'eau imprégnée de sel marin , & mit pour premier appareil des compresses trempées dans la même eau. Trouvant le pouls agité , il le fit saigner du bras , lui prescrivit une boisson d'orge nîtrée , & lui conseilla une diette modérée & le repos. La nuit fut assez tranquille.

Par M. Beauvais
de Préau , Doc-
teur en Médecine
à Orléans , 1780.

Le lendemain 12 , M. Hardouineau , premier Médecin de l'Hôtel-Dieu , vit le Malade , approuva le traitement de M. Ballay , & convint avec lui de le continuer , ce qui a été suivi jusqu'au 14. Dans cet intervalle point de fièvre ; nulle agitation : les nuits étoient tranquilles. On donnoit au Malade , outre les bouillons , une soupe & deux œufs frais dans les vingt-quatre heures.

Le 14 , on commença les frictions aux environs des

plaies, avec deux gros & demi de pommade mercurielle, composée avec parties égales de graisse & de mercure. On les pansoit avec un mélange de suppuratif & de la même pommade, aussi par parties égales. A ces remèdes extérieurs on jugea à propos de joindre l'usage intérieur d'une solution de sublimé corrosif, à la dose de deux grains dans une pinte d'eau, dont le Malade prenoit deux cuillerées par jour; & celui des poudres contre la Rage, dont les Religieuses de notre Hôtel-Dieu font un secret, & que je soupçonne être peu différentes de celles de *Palmarius*. Ce traitement dura neuf jours, & le Malade alloit assez bien sans offrir aucun symptôme d'Hydrophobie. Jusqu'au sixieme jour du traitement, Champion avoit occupé un lit dans la grande salle commune des Malades, parmi lesquels sa présence excitoit des craintes & des murmures. Pour les calmer on se décida à le placer dans une salle haute, destinée à recevoir les pierreux, alors vacante, & qui est en très-bon air. On lui donna pour le soigner un Gardien qui ne devoit pas le quitter. Ce déplacement sembla faire naître des inquiétudes au Malade; mais il les calma bientôt par une boisson copieuse d'eau-de-vie, dont on assure qu'il fit usage conjointement avec son surveillant, & ce durant trois jours. On avoit soin de tenir les plaies ouvertes & de les faire suppurer.

Le dixieme jour, depuis les frictions, on ajouta au traitement ordinaire, en substituant aux deux grains de sublimé, six grains de la même préparation mercurielle, & six grains de sel ammoniac, dissous dans une pinte d'eau de riviere, dont on faisoit prendre deux cuillerées étendues dans du lait, ce qui a duré deux jours.

Le treizieme le Malade se plaignit de douleurs dans les reins, le bas-ventre & la mâchoire inférieure, de chaleur à la bouche & de mal à la gorge. L'inspection de celle-ci laissa voir toute l'arriere-bouche enflammée, les glandes salivaires engorgées, principalement les

amygdales. On supprima les frictions & la boisson mercurielle. On y substitua des lavemens émolliens , des gargarismes, avec la décoction de guimauve dans du lait tiède , & on fit redoubler la boisson orgée.

Le quatorzième au matin la salivation s'établit ; les boissons passaient sans répugnance , mais avec douleur. Sur le soir le Malade eut des anxiétés & des douleurs vagues dans tous les membres. A neuf heures il tomba sans connoissance ; le visage étoit marbré. Il jettoit une salive écumeuse ; cet état dura un quart-d'heure , au bout duquel le Chirurgien lui trouvant le pouls plein & inégal, le visage haut en couleur, lui fit une saignée copieuse du bras. La salivation parut revenir : le pouls devint mol & la peau moite ; mais ce calme apparent fut de peu de durée. Les anxiétés & les douleurs reparurent un peu avant minuit : le Malade éprouvoit la plus grande agitation ; il se rouloit avec efforts sur son lit. L'écume parut de nouveau à la bouche , & il mourut à minuit dans l'état le plus violent.

L'ouverture du cadavre fut faite par M. Ballay , en présence seulement de M. Maussion , aussi Chirurgien de l'Hôtel-Dieu & des Éléves.

On ouvrit d'abord le col, depuis le fond de la bouche jusqu'à la poitrine. L'œsophage, le larynx & la trachée-artère furent trouvés dans leur état naturel. Les poumons étoient affaiblis ; ils contenoient très-peu d'air, & leur surface externe étoit rouge & enflammée. Le ventricule droit du cœur, l'oreillette du même côté, & toutes les veines étoient gorgées d'un sang noirâtre & fluide. Les viscères du bas-ventre n'offrirent rien de particulier ; ils étoient dans leur état naturel à l'exception des intestins grêles, dont la couleur parut rouge & enflammée. L'iléon étoit gangrené à environ quatre travers de doigt de son extrémité, & on appercevoit différentes taches noires dans toute l'étendue de ce même intestin. Le cerveau étoit dans son état naturel.

OBSERVATION VINGTIÈME.

Par le même.

UN jeune Écolier, de dix à douze ans, fut mordu, il y a environ quarante-cinq ans, à la jambe, par un chien enragé, qui lui fit une blessure assez considérable. On lui administra les secours convenables & connus alors avec assez de succès, pour qu'il n'essuyât aucun accident durant l'espace de six mois que la plaie étoit bien cicatrisée, & le jeune homme dans un état de santé parfaite. A cette époque, il reçut d'un de ses camarades, aujourd'hui Docteur en Médecine à Orléans, de qui je tiens le fait, un coup de pied dans la jambe à l'endroit de la cicatrice. Il faut observer que cet Écolier portoit ce jour-là les mêmes bas qu'il avoit lors de son accident. Sur le champ le malheureux jeune homme tomba à la renverse, avec les symptômes les plus effrayans, & qui caractérisent un accès de Rage marqué. On le transporta chez lui, où il lui prit un second accès, durant lequel il mourut.

OBSERVATION VINGT-UNIÈME.

Par M. Faure,
Docteur en Méd.
de la Faculté de
Bordeaux, 1780.

LE 8 Mai 1780, en présence de plusieurs Chirurgiens de la Maison, j'ai ouvert, à l'Hôtel-Dieu de Paris, le cadavre d'une jeune fille de dix-neuf ans, morte dans les symptômes suivans d'Hydrophobie.

I. Elle n'a été sensiblement malade que l'espace d'une demi-journée. La veille de sa mort elle commença à se plaindre : c'étoit un violent mal de tête, pour lequel elle vint à midi à l'Hôtel-Dieu. Vers la fin du même jour parurent des mouvemens convulsifs, de l'oppression, des palpitations, une douleur de gorge, une strangulation, de l'horreur pour les liquides, de l'écume à la bouche, les yeux étoient saillans & hagards, elle faisoit des prières continuelles pour qu'on ne l'étouffât point, le délire survint & la mort.

II. J'ignore les remèdes qu'on lui a administrés.

III. Elle ne se souvenoit pas même d'avoir été mordue par aucun animal.

IV. Le corps étoit charnu & en embonpoint, bien proportionné dans ses parties, & de la meilleure constitution.

V. Toute la partie supérieure du tronc, principalement le col & la tête, étoient livides & gorgées de sang; les yeux pleins, saillans hors de leurs orbites.

VI. Dans la capacité de la bouche, rien de remarquable, sinon un peu d'écume dans le fond, qui découloit des narines mêmes. Les dents, le palais, la langue, le gosier, &c. étoient parfaitement sains.

VII. Les glandes parotides, (sous-maxillaires), sublinguales, la thyroïde, le thymus, étoient fort grosses, gorgées de sang, saines d'ailleurs. En parlant de la grosseur de ces glandes, il ne faut pas oublier que le sujet étoit jeune.

VIII. Le larynx, la trachée-artère, les bronches, étoient couvertes d'écume; cette écume étoit extrêmement blanche & éclatante, elle existoit même dans les divisions cellulaires des bronches (a).

IX. Les poumons adhéroient par-tout à la plèvre, se déchiroient plutôt que de s'en séparer, étoient très-gorgés d'un sang noir & enflammé, sur-tout le gauche: d'ailleurs ils étoient sains.

X. Le cœur étoit très-volumineux, proportion gardée au reste du corps. L'oreillette antérieure très-grande, très-noire, très-gorgée de sang dans sa substance; enduite extérieurement d'une croûte lymphatique de demi-ligne

(a) Cette Observation paroît d'autant plus intéressante, qu'elle nous offre 1°. tous les principaux organes de la respiration; l'appareil destiné de près ou de loin à cette fonction importante: ceux des actions vitales; le cœur & ses appartenances, seuls dans l'état de souffrance. 2°. L'écume n'existoit que dans le conduit aérien, d'où le voile du palais, abattu, interceptoit tellement le

passage dans la bouche, qu'il n'y en avoit pas une bulle, & qu'elle passoit directement dans les fosses nasales du cadavre, & couloit par les narines. 3°. Les organes salivaires ne paroissent pas former le siège de la maladie, au moins dans le cas présent, ce n'étoit pas la salive qui formoit la bave écumeuse; elle sembloit remonter au contraire de la poitrine.

40 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

d'épaisseur : pleine d'un sang noir fort épais , & de végétations rameuses, de même nature que l'incrustation extérieure. Le ventricule antérieur plein d'un sang, qui formoit semblables végétations. Les deux caves étoient gorgées d'un sang de même qualité. L'oreillette postérieure rapetissée , flétrie , blanche , ratatinée , amincie comme une foible membrane cellulaire , réduite à presque rien. Le ventricule postérieur n'avoit rien de remarquable , ses parois étoient extrêmement fortes & épaisses. Il y avoit une végétation polypeuse dans le principe de l'aorte.

XI. L'œsophage , l'estomac , le tube intestinal étoient sains dans tout leur trajet.

XII. Tous les viscères du bas-ventre étoient en fort bon état.

XIII. Le crâne n'a pas été ouvert.

Je n'ai vu cette fille qu'après sa mort. Ce que j'en ai dit avant , je le tiens des assistans,

OBSERVATION VINGT-DEUXIÈME.

Par M. Thieffet,
Méd. à Troyes,
1774.

PENDANT les neiges du mois de Décembre 1774, une louve Hydrophobe , de petite taille , de l'espèce connue par les Chasseurs, sous le nom de *lous-levriers* , mordit vingt personnes à six lieues de Troyes , dans différens villages : les frictions mercurielles en ont préservé treize. De neuf qui avoient été mordus à la tête , sept ont péri. Des sept qui sont morts , six n'avoient eu aucune évacuation sensible , quoique quelques-uns eussent reçu jusqu'à vingt frictions , de deux gros d'onguent mercuriel double. Le septieme avoit eu un flux d'urine assez considérable pendant plusieurs jours. Cette évacuation me rassura sur l'état de cet homme , chez lequel j'avois observé pendant tout le cours du traitement les symptômes avant-coureurs de la Rage , qui disparurent après cette évacuation. Loin de regarder la salivation

salivation comme nécessaire , je l'évitois à cause des accidens fâcheux qui peuvent en résulter. Je connois des Observations de maladies vénériennes , guéries par un flux d'urine abondant , occasionné par le mercure ; & je croyois que l'Hydrophobie pouvoit céder à la même évacuation. La mort de cet homme , qui arriva le cinquante-huitieme jour depuis ses blessures , & après vingt-deux frictions , me fit penser que dans les maladies spasmodiques , une plus grande sécrétion d'urine qu'à l'ordinaire est plus souvent un symptôme spasmodique qu'un effet qui puisse les calmer ; aussi je n'ai abandonné les autres blessés qu'après les avoir fait saliver , ou suer abondamment ; & il ne leur est arrivé aucun accident. Ces deux évacuations paroissent les seules indiquées par la nature de la maladie. Dans l'Hydrophobie déclarée , le Malade sue & bave jusqu'à la mort ; & il n'est soulagé de ses convulsions , que lorsqu'il a jetté de la bave à flot. Des treize blessés qui ont été préservés , dix ont salivé & trois ont sué. Il y a huit mois que le traitement est fini , & ils se portent très-bien.

Dès que l'horreur de l'eau étoit déclarée , les saignées copieuses & répétées , les vomitifs , les antispasmodiques , l'alkali volatil , les préparations mercurielles , & les frictions à doses outrées , n'ont pu arracher de la mort aucuns de ceux , chez lesquels ce symptôme étoit déclaré , quelque célérité que j'aie employée dans l'administration de ces remèdes. Il y a cependant des Observations contraires ; mais ont-elles été faites sur de véritables Hydrophobes ?

Il ne m'a pas été possible d'employer les bains , desquels j'aurois pu tirer quelques secours. Les pays qui ont été affligés de cette maladie , sont presque entièrement dépourvus d'eau. Les Malades auxquels je l'ai proposé , n'ont pas du moins voulu s'y soumettre.

42 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

L'ouverture des cadavres, qui est sans danger (a), ne m'a rien appris de plus que ce qui se trouve dans la plupart des Auteurs. Cinq à six heures après la mort, & malgré la rigueur de la saison, ces cadavres tomboient dans un état de putréfaction, qui permettoit à peine de les approcher. Le ventre étoit extraordinairement tendu, l'air qui y étoit renfermé en quantité sortoit avec explosion, aussi-tôt que le scalpel pénétrait dans la cavité de l'abdomen.

Dans un Mémoire communiqué à M. l'Intendant de la Province, on demande si l'Hydrophobie peut s'inoculer par la cohabitation entre mari & femme ?

Un Manœuvrier du Mesnil-Saint-Loup, qui a été mordu, n'a point discontinué d'habiter avec sa femme ; je sai de leur propre aveu qu'ils ont eu de fréquentes communications, & il n'en est survenu aucun mal. Cet homme avoit été blessé grièvement, il a eu des symptômes qui m'ont fait craindre qu'il ne tombât dans le troisième degré de l'Hydrophobie. Il avoit une plaie assez profonde d'un pouce & demi de long, sur la partie latérale de la poitrine, deux incisions transversales dessus & dessous le pouce, & deux impressions de dents sur l'articulation de l'index (b).

Un Sabotier d'Estillac, qui a été mordu, & qui a manqué de périr, avoit plusieurs ulcères aux jambes. Depuis le traitement il ne s'en est pas ressenti, & il en paroît guéri.

OBSERVATION VINGT-TROISIÈME.

Par M. Gallé, Médecin à Mezin, 1781. LE 13 du mois de Mars 1781, un gros matin, traversant un troupeau de cochons dans les pâturages de ma métairie, mordit au nez deux truies de différens âges.

(a) Le Chirurgien qui m'aidait, s'est blessé en faisant l'ouverture d'un cadavre, & il n'en est résulté aucun accident. (b) La Rage ne s'étant point développée dans ce particulier, l'Observation ne présente rien d'étonnant.

La morsure fut cruelle, profonde, avec effusion de sang, & un déchirement très-considérable de toute cette partie, dans l'une & dans l'autre. Le Métayer leur cautérisa cette partie par le moyen de l'huile bouillante, & les fit baigner pendant plusieurs jours. Instruit de cet événement, & imaginant que ces deux truies ne pouvoient pas, pendant quelque tems, prendre leur nourriture ordinaire, & que le chien devoit être enragé, j'ordonnai qu'elles fussent nourries de son détrempe dans l'eau, séparées du reste du troupeau, & enfermées dans une loge particuliere, jusqu'à ce que l'escarre fût tombée, la plaie cicatrisée, la faculté de se nourrir avec les autres recouvrée, & qu'il se fût écoulé un tems suffisant pour n'avoir plus à craindre de Rage.

N'apprenant pas que le chien eût fait d'autres ravages dans les environs, & doutant qu'il fût enragé, je n'établis aucun traitement préservatif contre la Rage, & je commis au hazard ces deux truies, dans l'intention de les faire tuer, aussi-tôt qu'elles seroient menacées de Rage, pour ne point exposer les gens de la métairie à quelque accident funeste.

L'escarre étant tombée & la plaie cicatrisée, les deux truies furent en état de manger à leur ordinaire; & ne cessèrent de boire la même quantité d'eau blanchie, qu'on leur fournissoit ci-devant pour leur boisson. Mais le 16 Avril suivant, la plus jeune des deux truies cessa de manger & de boire, paroissant fort abattue. Les Métayers l'ayant fait sortir, dans l'idée que l'influence d'un air libre pourroit la faire revenir de cet état; on la vit s'agiter çà & là, mordre & briser les morceaux de bois qui se rencontroient sur son chemin, faire ses efforts pour gravir contre les murs & les endroits les plus escarpés, fouir & creuser le fumier & le terrain de la loge où on la renferma bientôt après: élever, renverser & faire rouler, par toute la loge, une auge considérable & très-pesante; creuser & détacher plu-

44 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

seurs pierres, en poussant des cris effroyables : ce qui continua presque sans interruption pendant deux jours entiers, au bout desquels elle mourut par les effets de la Rage, & au moment où on attendoit un fusil pour la tuer.

La truie la plus âgée étoit pleine quand elle fut mordue, & elle avoit mis bas quelques jours avant que la Rage se déclarât, ce qui arriva le 21 Avril, cinq jours après que la plus jeune en eût été atteinte. On la sépara de ses petits pourceaux qui étoient fort jeunes, & presque hors d'état de prendre une nourriture suffisante. Les accidens que la mere éprouva furent les mêmes que ceux de la truie déjà morte, & se reproduisirent de tems en tems, avec d'autant plus de fureur, qu'étant à portée d'entendre les grognemens de ses petits, elle s'élançoit avec la plus grande impétuosité sur la porte de la loge, toutes les fois qu'elle les entendoit. Curieux de savoir combien de jours elle vivroit dans cet état, j'ordonnai qu'on découvrit le toit de la loge pour lui jeter les herbes qu'elle pourroit manger, & pour examiner tous les mouvemens qu'elle feroit. On ne put pas verser de l'eau dans son auge, parce qu'elle étoit renversée. On crut qu'elle mangeoit, parce qu'elle se jettoit sur les herbes avec fureur & avec une espece de voracité. Je craignis de faire redresser son auge, parce qu'on ne le pouvoit, qu'en exposant à la fureur de cet animal ceux qu'on auroit commis pour cet effet : je crus d'ailleurs que cet animal pouvoit vivre sans eau, si réellement elle avoit mangé toutes les herbes qu'on lui fournissoit journellement, par rapport à la grande quantité de suc qu'elles contenoient ; mais, quelque soin que je fisse prendre de cette truie, elle mourut cinq jours après. Tous les petits furent nourris avec la farine d'orge, d'avoine & de froment détrempée dans l'eau, & lorsque les jeunes cochons furent en état, on leur fournit une suffisante quantité d'herbes tendres, & toujours fraîches ;

en leur donnant pour boisson de l'eau blanchie avec le son. Par ce moyen ces jeunes animaux ont pris de l'accroissement & de la force respectivement à leur âge, & n'ont manifesté, jusqu'à présent, aucune incommodité ni tendance à l'accident de leur mere.

OBSERVATION VINGT-QUATRIEME.

Le nommé Fraize, Ménager, domicilié dans le territoire d'Aubagne, à trois lieues de Marseille, fut mordu pendant l'hiver dernier par son chien, qu'il ne croyoit pas atteint de la Rage. D'ailleurs le préjugé assez généralement adopté dans ce pays, qu'un chien enragé ne mord jamais son Maître, augmentoit la sécurité de cet infortuné, quoique l'animal eût disparu dès la morsure faite.

Par M. Acharé,
Méd. à Marseille,
178.....

La plaie se cicatrifa bientôt. Fraize continua ses exercices ordinaires, associant les travaux de la campagne aux plaisirs de la chasse. Huit mois s'écoulerent sans que le moindre symptôme de Rage se manifeste. Le Malade ni les parens ne soupçonnoient pas que le venin de cette maladie existât ; ils ont même douté que ce hydre pût séjourner si long-tems dans un corps, sans se manifester au dehors, & ce n'a été qu'après l'apparition de l'Hydrophobie, qu'ils ont été détrompés.

Vers la mi-Août, le Malade obligé de décharger des barrils de vin qu'il transportoit dans un village voisin, reçut un coup sur le thorax, sans aucune marque externe de contusion ; il survint un crachement de sang, qui fut accompagné d'une petite fièvre & d'une douleur sourde dans la cavité de la poitrine ; il courut chez M. Brun, Chirurgien à Aubagne, qui le saigna au bras, & qui lui prescrivit des béchiques vulnéraires. Les symptômes parurent se calmer, la douleur devint plus violente, & le crachement de sang cessa, ainsi que la fièvre.

Les choses étant dans cet état, le 30 Août, M. Brun

46 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

jugea à propos de faire une seconde saignée ; il y avoit alors un principe de suffocation , & le Malade commençoit à se plaindre d'une difficulté dans la déglutition. Le Chirurgien s'informa si quelque chien avoit mordu cet homme , on répondit que non ; le Malade même assura n'avoir jamais été mordu. Malgré cette assertion , M. Brun jugea que les mercuriaux pourroient être indiqués , attendu que les symptômes existants lui parurent ceux de l'Hydrophobie.

Le lendemain 31 il vint à Marseille , & me demanda mon avis , sur l'état de Fraize ; je lui conseillai d'insister sur les mercuriaux (a). A peine étoit-il retourné à la maison du Malade , que les symptômes les plus terribles se manifestèrent ; des accès de fureur , l'horreur des liquides , des convulsions affreuses , firent avouer à ses proches la morsure qu'il avoit reçue huit mois auparavant.

La nuit suivante parut assez tranquille , on le laisse seul quelques instans ; il s'échappe & avoue à ceux qui le ramènent , qu'il alloit se pendre. Tous les remèdes employés depuis furent inutiles , les syncopes survinrent & se succéderent mutuellement , le Malade périt le 2 de Septembre. On ne voulut point permettre l'ouverture du corps.

OBSERVATION VINGT-CINQUIÈME.

Par M. Gallet
Duplessis , Doc-
teur en Médecine
à Carcassonne ,
1778.

UN homme âgé de quarante-six ans , d'une constitution bilieuse , fort & robuste , du pays de Sault , revenant de son travail , conduisoit devant lui deux vaches & une jument avec son poulain... Un loup d'une moyenne grosseur , sembloit s'être porté exprès derrière des buissons pour l'attaquer. En effet cet animal laisse passer

(a) M. Ramel pere , D. M. donna aussi ses avis pour le traitement , comme M. Ramel fils , nous l'a appris par une lettre le 5 Juin 1784.

tranquillement les vaches & la jument, & s'élance avec fureur sur l'homme qui suivoit son bétail. Il se dresse contre lui, & le mord profondément à la joue, au bras & à la cuisse. Le paysan se défendait vigoureusement, terrasse le loup, le couche par terre, lui met la main dans la gueule; il en eut la moitié du médius emporté: il tire de sa poche un mauvais couteau, avec lequel il a le courage d'égorger le loup. Le secours qui vint après coup, servit à conduire le blessé chez lui. Le Chirurgien à qui on s'adressa, pansa simplement les blessures sans faire attention à la cause qui les avoit produites. Depuis cet événement arrivé dans le mois d'Avril, il se passa plus de deux mois, sans que le blessé éprouvât aucun symptôme de Rage. Guéri de ses blessures il alloit journellement à son travail. Environ trois mois après, le tems de la moisson étant arrivé, ce misérable vint avec plusieurs de ses compagnons aux environs de Carcassonne, où il travailla paisiblement; il leur avoit déjà dit en faisant le chemin de s'éloigner tous, parce que leur haleine exhaloit une puanteur insupportable: il croyoit toujours sentir l'infection de celle du loup, lorsqu'il le mordit à la joue; il se plaignoit même alors d'une espece d'étranglement & de sécheresse au gosier, qui l'empêchoient, disoit-il, d'avaler les solides & les liquides, sans cependant témoigner en avoir de l'horreur. Quelques jours après, en Juillet 1778, sur les quatre heures du soir, se sentant suffoqué, il quitta brusquement le travail & ses compagnons, & il se sentit tout-à-coup saisi de l'horreur invincible des liquides & des solides, même de l'air qui faisoit sur lui la même impression lorsqu'il alloit contre le vent; il vint à Carcassonne où un Chirurgien le saigna. Je le vis le samedi matin avec tous les signes de la Rage confirmée, il passa ainsi jusqu'au soir, en se tenant la main devant la bouche, dans la crainte, disoit-il, d'être étouffé par le mouvement de l'air: il

48 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

demanda à être enfermé, on le mit dans un cachot à l'Hôpital; il employa une partie du Dimanche à se confesser, & se tenant continuellement à genoux, il tomba, & mourut paisiblement sans aucun mouvement de fureur.

L'ouverture du cadavre de cet Hydrophobe & Aérophobe en même-tems, présenta les Observations suivantes. Les substances corticale & blanche étoient un peu desséchées, & de couleur brune: la pie, & la dure-mere avoient la même sécheresse. Les ventricules ne contenoient aucune espece de sérosité. La langue étoit sèche & brunâtre. L'œsophage, ainsi que la trachée-artère & tout ce qui constitue l'arrière-bouche, étoit sec & d'un rouge livide. Le poumon étoit sphacelé dans plusieurs points. La partie gauche du cœur étoit affaissée & molle, l'autre moitié étoit dans l'état naturel; l'oreillette de ce côté étoit flasque, & contenoit un sang noir & grumelé. La partie concave du diaphragme étoit livide. La vésicule du fiel étoit plus volumineuse qu'à l'ordinaire, elle contenoit une humeur noirâtre. *

OBSERVATION VINGT-SIXIÈME.

Par M. Mignot
de Genery, Doc-
teur en Médecine,
à Thiers, 1781.

LE Dimanche 9 Septembre, Marie Guittard, âgée de soixante ans, du village de Gardelle près Thiers, portant quelques ustensiles de la main gauche, fut mordue assez légèrement au dos de cette main par un chien étranger, que l'on poursuivoit comme enragé, & qui fut tué, non loin de-là, le même jour ou peu après. Cette femme fut d'abord très-inquiète de cet accident, & son imagination parut un peu troublée des suites qu'il pouvoit

* *Nota.* Je ne pensai point à visiter les parties génitales; je ne sus qu'après coup, & lorsqu'il ne fut plus possible d'avoir le cadavre, que ce particulier avoit dit lui-même, que depuis quelques jours il avoit continuellement une éjaculation de semence, avec un sentiment de prurit dans ces parties. avoir;

avoir ; mais au lieu de s'adresser aux gens de l'Art, en état de lui donner des conseils & des secours efficaces, sa famille s'adressa aux personnes à secret.

Une Dame , Bourgeoise de cette Ville, lui prêta volontiers une pierre de serpent , comme un remède infailible , & qui devoit être appliquée sur la plaie.

Malgré cette promesse , on s'adressa encore à une autre Dame de la Ville, qui est dans l'usage d'y distribuer la poudre d'écailles d'huîtres , qu'elle regarde comme un remède certain , pour prévenir & arrêter les suites quelconques des morsures de chiens ou autres animaux enragés.

L'application de la pierre & la poudre d'écailles d'huîtres, prise à l'intérieur, eurent au moins l'avantage de tranquilliser la Malade, & de calmer la vive inquiétude qu'elle avoit eu d'abord sur les suites de sa morsure. En conséquence cette femme a passé près d'un mois assez tranquillement, toujours avec un peu de foiblesse, de morosité & de langueur, mais mangeant, buvant avec les autres, & faisant passablement toutes ses fonctions. Sur la fin de la première semaine de ce mois d'Octobre, elle se plaignit d'une grande foiblesse dans les jambes, puis d'une prostration universelle de forces, & enfin d'un sentiment d'engourdissement & de stupeur, non-seulement à la main blessée, mais dans toute l'étendue de l'avant-bras, du bras & de l'épaule, du même côté, accompagné de mal-aise, d'angoisse, d'inquiétude, de mélancolie, de bâillement & de pandiculations, comme l'on a coutume de l'observer au moment de l'invasion d'une grosse fièvre. Elle fut dans cet état, qui alloit toujours en empirant, jusqu'au mercredi matin 10 Octobre, où après avoir passé une nuit très-fâcheuse, elle fut jugée très-malade par ses parens. En effet, elle éprouvoit alors une oppression considérable ; l'inspiration étoit courte & entrecoupée de sanglots, avec une expiration brusque & plaintive, une chaleur interne, consi-

dérable sur-tout à la gorge, où elle portoit souvent la main, en indiquant avec les doigts que c'étoit-là son plus grand mal. Elle prenoit cependant encore les bouillons & la boisson qu'on lui présentait. D'ailleurs elle ne témoigna aucune aversion, ni horreur particulière pour les liquides, & ne donna aucun signe de fureur, malgré son état d'angoisse & d'anxiétés affreuses, qui augmentèrent successivement jusqu'à sa mort, ainsi que l'oppression. Tout son corps étoit couvert d'une sueur grasse, les extrémités étoient froides. Elle mourut dans la nuit du vendredi 12 au samedi 13 Octobre, sans qu'il y ait eu ni Rage ni Hydrophobie.

OBSERVATION VINGT-SEPTIÈME.

Par le même.

Au mois de Février 1764, un loup enragé fit de grands ravages dans plusieurs villages voisins de Thiers, & jusques dans les fauxbourgs de cette Ville: il mordit dans ces divers endroits, quinze à vingt personnes, dont la majeure partie périt, plusieurs dans toute la fureur de l'Hydrophobie, quelques-unes de maladies inflammatoires, suites du désordre de leur traitement, ou du peu de précautions que l'on prit dans l'administration des remèdes.

Au moment où ce ravage arriva, j'étois à Paris, mais sur le point de revenir à Thiers, lorsqu'on m'écrivit ce fâcheux événement, en me recommandant de porter avec moi de la poudre d'écailles d'huîtres calcinée: ce qui m'étoit fort aisé, & ce que je fis en effet.

J'arrivai à Thiers le 20 Mars 1764, & j'y trouvai un nouvel Hospice, qu'on y avoit établi pour le traitement de toutes les personnes mordues par l'animal enragé; j'appris qu'il étoit déjà mort plusieurs de ces malheureux, dont quelques-uns, à ce qu'on m'assura, avoient donné les signes de la Rage la plus furieuse.

MM. les Chirurgiens de la Ville, alors au nombre de

sept, étoient les seuls maîtres de ce traitement général, fait par les soins, la vigilance & les invitations de M. le Commissaire départi de la Province, qui avoit chargé son Subdélégué à Thiers, de faire préparer pour ce traitement un Hospice & des lits pour tous ces misérables; & l'on avoit loué pour cela une maison entière assez vaste. Je me rendis à l'invitation de MM. les Chirurgiens, & même avec empressement, attendu que la chose étoit très-intéressante pour moi, qui n'avois jamais eu occasion de voir des Hydrophobes. J'étois même alors un peu pyrrhonien sur tout ce que l'on avoit dit, ou écrit de tous les symptômes singuliers, attribués à cette étrange maladie, que je ne regardois encore, que comme une espèce de mélancolie, ou délire particulier, ayant pour objet l'aversion des liquides. J'étois bien persuadé qu'avec un jugement bien sain & une ame de trempe forte, on ne pouvoit jamais tomber dans un pareil délire, malgré les morsures des animaux quelconques, prétendus enragés. Je regardois, en un mot, l'Hydrophobie, comme la suite d'une imagination pusillanime, qui affoiblie & altérée par toutes les histoires que l'on avoit débitées sur les suites affreuses de la morsure des animaux enragés, étoit capable de rendre funestes, par la seule inquiétude, les accidens les plus légers des morsures de chiens & autres animaux suspects.

On commençoit alors à vanter les frictions mercurielles pour la cure de l'Hydrophobie, & c'étoient ces frictions qui faisoient le traitement principal de cet Hospice. On y joignoit aussi quelques antispasmodiques, tels que le musc, le sel sédatif, la poudre de guttete, le camphre, le safran Oriental, &c.

Pour prévenir les accidens de la Rage, l'on passoit aux frictions mercurielles après les préparations les plus légères, & l'on administroit ces frictions à forte dose, & à des intervalles trop courts, quelquefois même sans

méthode & sans dose ; aussi vis-je périr assez vite , & peu de jours après mon arrivée , deux de ces Malades de fièvres inflammatoires , qui me parurent occasionnées par les frictions mercurielles données trop-tôt , trop fortement dosées , ou trop multipliées.

L'on m'assuroit de plus avoir vu quelques-uns de ces malheureux périr affectés des symptômes les plus singuliers de la Rage , & je cherchois à m'assurer par moi-même de la réalité de cette contagion hydrophobique , & de tous les accidens qui l'accompagnent. Sept à huit jours après mon arrivée , l'on vint m'avertir qu'un enfant de douze ans , venoit de donner des signes peu équivoques d'Hydrophobie.

Je me transportai sur le champ à l'Hospice , où je trouvai cet enfant déjà séparé des autres Malades , & dans un appartement particulier destiné à ceux en qui l'Hydrophobie s'étoit déjà manifestée. Je trouvai le Malade assez tranquille dans son lit , où de tems en tems seulement il s'enfonçoit brusquement , cherchant pour ainsi dire à se cacher , & à envelopper sa tête sous ses couvertures. Son visage , qui étoit naturellement doux , timide & intéressant , ne me parut pas fort altéré , à l'exception des yeux qui s'égaroient de tems en tems. Je lui parlai avec beaucoup de tranquillité & de douceur ; lui faisant d'abord quelques questions gaies à la portée de son âge , & assez étrangères à sa maladie , auxquels il me répondit assez juste & à propos : pour lui donner plus de confiance & gagner son amitié , je m'assis sur son lit en continuant mes questions ; je passai sans affectation aux accidens qu'éprouvoit alors le Malade. Il me répondit d'une voix un peu enrouée , ainsi qu'aux questions précédentes , qu'il se sentoit mal à la gorge , beaucoup de chaleur au gosier , de la sécheresse , & qu'il étoit fort altéré. Je proposai au Malade quelque boisson agréable pour se désaltérer , soit bouillon , soit tisane ou eau chaude , avec du sucre ou du

syrop ; son pouls étoit petit , concentré & très-fréquent. Il me répondit qu'il ne pouvoit pas boire , malgré le desir & le besoin qu'il en avoit ; je l'assurai qu'il n'y auroit que la première cuillerée difficile à avaler , & qu'après cela il se sentiroit fort soulagé : mais afin de l'engager davantage à faire sous mes yeux de nouveaux essais pour prendre quelque boisson , je lui montrai un écu de six livres , en lui disant que ce seroit la récompense de la première tasse de boisson que je lui verrois prendre. — Oh , Monsieur , vous badinez , & vous ne me donneriez pas cet écu. — Si fait , mon ami , il est à toi , & je te le laisse , à condition que tu boiras ou du bouillon , ou de la tisane , ou de l'eau avec du sucre , ou de l'eau & du vin , ce que tu voudras , en un mot , pourvu que tu boive. — En disant cela je lui mis l'écu dans sa main , qu'il retira brusquement dans son lit pour y déposer cet écu , en souriant d'aise , malgré sa maladie. En même-tems il demanda une tasse d'eau chaude avec du sucre , que je lui fis porter sur le champ ; prenant alors cette tasse d'une main brusque , mais tremblante , il s'efforçoit , en détournant les yeux & même la tête , de porter obliquement & de côté la tasse à sa bouche ; mais à chaque fois que la tasse touchoit à ses lèvres ou à son visage , il l'en éloignoit précipitamment , & avec des mouvemens convulsifs au visage , aux bras & aux épaules , avec des soulevemens ou bondissemens convulsifs , qui partoient de la région épigastrique , & se portoient jusqu'au pharynx. Il essaya plusieurs fois de porter , de la même manière , cette tasse à sa bouche , dans le dessein de gagner l'écu , mais toujours vainement , avec des grincemens de dents & des mouvemens convulsifs qui ne faisoient qu'augmenter , & devenoient plus forts à chaque nouvelle tentative qu'il faisoit , si bien qu'à la dernière fois ayant porté cette tasse si brusquement & si près de sa bouche , qu'il s'en répandit quelques gouttes entre ses lèvres & ses dents , il entra alors dans une

convulsion terrible , & beaucoup plus vive que les précédentes. Je n'oublierai jamais le contraste singulier que faisoit dans sa physionomie, le désir de porter cette tasse à sa bouche, & d'avalier l'eau qu'elle contenoit, pour gagner son écu, avec la répugnance ou plutôt la résistance invincible qu'il éprouvoit à l'approche de cette boisson.

La dernière convulsion fut si vive, que je ne jugeai pas à propos d'exiger de nouveaux essais de ce petit malheureux; assez convaincu par tous les accidens que je viens d'énoncer de la réalité de l'Hydrophobie, & de l'impossibilité physique d'avalier quelque liquide dans ce jeune sujet, c'est-à-dire, dans cet âge qui n'est pas encore imbu de préjugés, ou au moins qui n'est pas susceptible de cette force d'imagination & de prévention morale si capable d'influer sur la physique, & d'altérer toutes les opérations organiques. Pour ne pas attrister ce petit malheureux, je lui laissai l'écu dans son lit, en lui disant qu'il seroit plus heureux dans quelque autre tentative, pour apaiser sa soif & gagner en même-tems cet écu. Dès le soir du même jour cet enfant fut très-mal, & entra en fureur; il fallut l'attacher: je me rappelle que la sécheresse de son gosier étoit accompagnée d'une petite toux, avec une excrétion visqueuse & écumeuse. Il ne put absolument rien prendre, & après avoir été toujours de plus en plus mal, & avoir passé une nuit affreuse, il périt dès le lendemain au matin, c'est-à-dire, environ vingt-quatre heures après l'Hydrophobie déclarée. Je ne me rappelle pas dans quelle partie du corps il avoit été mordu.

J'assistai à l'ouverture qui fut faite de son cadavre, l'après-midi du jour même de sa mort; & je me souviens très-bien que la gorge & la trachée nous parurent très-sèches, très-enflammées, & remplies de crachats écumeux, visqueux & presque secs, tels que je lui en avois vu rendre la veille; que la rougeur & la sèche-

resse paroissoient se proroger dans les divisions de la trachée, & dans les bronches, & qu'enfin l'estomac & les intestins, dans un état presque météorisé, nous offrirent des vers lombricaux, très-nombreux & très-longs.

Deux jours après la mort de ce jeune sujet, les symptômes de l'Hydrophobie s'annoncerent dans une jeune femme d'environ vingt-six ans, laquelle, je crois, avoit été mordue au bras par l'animal enragé. Je vis cette femme au moment même où j'en fus informé, & on se dispoisoit alors à la séparer des autres Malades, pour la mettre dans l'appartement destiné à l'Hydrophobie déclarée. Cette malheureuse, qui conservoit encore quelque raison, étoit désespérée de ce changement, & de sa séparation des autres Malades. Elle me dit en me voyant entrer : — Eh, Monsieur, je vois bien que je suis perdue, ils vont me mettre dans cette malheureuse chambre, dont personne n'est encore revenu. — Je tâchai de la consoler, & de lui persuader que c'étoit pour son avantage, afin qu'elle fût traitée avec plus de soin, à l'abri du mouvement & du bruit de la salle commune. Lorsqu'elle fut assez habillée pour monter de son pied dans cet appartement, je lui pris un bras pour l'aider à monter les degrés, mais avec précaution. Cette femme en montant me dit, & me répéta plusieurs fois : — Monsieur, prenez garde, je ne suis pas ma maîtresse, je vous mordrai ; — en même-tems elle crachoit en grinçant des dents, & cherchoit même quelquefois à me mordre : ce que j'évitois en lui tenant la tête du côté opposé à celui où je me détournais moi-même en lui parlant. Arrivés dans l'appartement fatal, nous la mîmes au lit ; ce fut pour elle un grand chagrin de se voir couchée dans cet appartement. Elle en parut plus furieuse, & en me tenant à-peu près les mêmes propos, elle essaya encore à plusieurs fois de me mordre les bras ou le visage. A force de précaution, j'évitai toujours l'atteinte de tous ces

petits assauts. J'essayai ensuite très-vainement de lui faire présenter à boire; la vue seule de l'eau & de tous liquides, suffisoit pour lui donner des convulsions. Le pouls étoit très-fréquent & convulsif; la fièvre paroissoit fort vive. Ce que j'observai de plus particulier dans cette femme, & que je n'avois pas vu aussi sensiblement dans le jeune enfant, fut une excrétion fréquente, dans laquelle elle pouffoit des crachats visqueux, ronds & écumeux, à la plus grande distance; car du chevet de son lit, qui étoit au fond d'une chambre spacieuse, elle lançoit ses crachats à l'autre extrémité de la chambre. Le délire, la Rage & les mouvemens convulsifs de cette femme ne firent qu'augmenter de plus en plus dans la soirée de ce jour-là, & la nuit suivante; il fallut la lier fortement: elle ne voulut absolument rien prendre, & elle périt dans la journée du lendemain, c'est-à-dire, environ trente-six heures après les symptômes déclarés de l'Hydrophobie.

Son cadavre ouvert nous donna les mêmes signes de sécheresse, de viscosité & d'inflammation à la gorge, à la trachée, ainsi que dans les bronches & leurs sous-divisions. La surface externe des poumons nous parut couverte en plusieurs endroits de ces petits placards de croûte purulente, que l'on observe ordinairement dans les cadavres des sujets morts à la suite de péripneumonies, pleurésies, &c. L'estomac & le conduit intestinal nous parurent plus sensiblement météorisés que dans le sujet précédent.



SECTION SECONDE.

OBSERVATIONS SUR LA RAGE,

O U

HYDROPHOBIE SPONTANÉE (a).

OBSERVATION PREMIÈRE.

DANS un Village éloigné de Carcassonne d'une lieue, un Brassier (nom qu'on donne dans ce pays aux Laboureurs) travailloit à sa vigne le dernier du mois de Juin passé. Son frere aîné, à qui il avoit des obligations, le força à quitter son travail pour aller labourer son champ. Il y fut avec répugnance, & ne prit chez lui qu'un morceau de pain avec lequel il dîna. Ce repas ne satisfit point son appétit, & il se promit de se dédommager par un ample soupé. Le soir ayant fini sa journée, il se rendit chez son frere, où en effet il trouva le soupé préparé; mais avant de se mettre à table, son aîné lui dit qu'il falloit aller plutôt enfermer du fourrage: il eut beau lui représenter que ce travail ne pressant point, il se feroit après soupé, & qu'il avoit faim, le frere insista par des menaces, & obligea tous ceux qui travailloient à obéir à son commandement. Le fourrage enfermé,

Par M. Gallet
Duplessis, Méd.
à Carcassonne.

(a) Cette distinction est importante, parce que dans la plupart des cas rapportés par les Auteurs, il y a plutôt Hydrophobie, que véritable Rage *spontanée*.

on fut se mettre à table. Pendant le repas les deux freres se prirent de querelle. L'aîné reprocha mal-à-propos à l'autre qu'il étoit un fainéant, & que s'il avoit été laborieux, il n'auroit pas eu besoin d'implorer son secours dans les nécessités où il s'étoit trouvé. Le cadet fut si sensible à ce procédé, qu'il quitta la table à la moitié du repas, & se retira chez lui navré de douleur. Il passa la nuit dans des agitations cruelles, & dans un trouble qui ne lui laisserent aucun repos. Le lendemain il revint à son travail: & frappé des reproches de son frere qui se présentoient sans cesse à sa mémoire, il perdit le goût. Il passa ainsi dans des agitations continuelles, depuis le 2 de Juillet jusqu'au 4. Le soir du même jour il refusa tout-à-fait les alimens, & malgré la soif qu'il éprouvoit, il ne pouvoit approcher de ses lèvres un verre plein d'eau; l'air même qu'il respiroit lui étoit insupportable. Le 5, l'horreur de l'eau fut portée à son dernier période. La vue, & le bruit d'un ruisseau, le mirent dans des tranfes cruelles; l'air l'étouffoit. Il ne lui fut plus possible de rien avaler. Dans la nuit du 6 au 7, il lui prit de tems en tems des envies de mordre les personnes qui étoient autour de lui. Le septieme jour il passa rapidement des momens de foiblesse à des mouvemens de fureur; & la journée s'étant ainsi écoulée, il eut sur le soir une convulsion, qui fut suivie d'une foiblesse dans laquelle il mourut. Il me paroît que cette Hydrophobie doit être mise dans la classe de celles qui reconnoissent pour cause les affections particulieres de l'ame. Cet homme ne fut pas soigné, & il est à présumer qu'on n'auroit pas trouvé dans tous les moyens connus, celui qui étoit nécessaire à son traitement; il seroit cependant à desirer qu'on pût en découvrir un, assez efficace pour combattre la Rage spontanée, qui a résisté jusqu'ici aux secours qu'on a employés.

OBSERVATION SECONDE.

UN jeune homme amoureux d'une femme , en étoit passionnément chéri , & leur intelligence fut intime pendant quelque tems ; mais le jeune homme négligea ses assiduités , au point qu'il cessa de voir sa maîtresse , qui ne put le ramener à elle , malgré ses plaintes réitérées & ses vives instances. Après quelque tems passé dans les reproches , ils ne se virent plus. La Demoiselle outragée d'un pareil mépris , feignit de se venger en recevant les visites d'un ami de son amant , qui par sa constance & par les assurances les plus pressantes , parvint avec le tems à se l'attacher sincèrement , & à vaincre la résolution qu'elle avoit prise de ne plus former d'engagement. Assurée de sa nouvelle conquête , elle oublia tout-à-fait son premier amant. Celui-ci s'apercevant du prix qu'elle mettoit à sa nouvelle liaison , forma le dessein de mettre en usage tous les moyens possibles pour supplanter son rival. Prieres , attentions , protestations , sermens , larmes , rien ne fut négligé ; la femme n'ayant pas perdu la sensibilité qu'elle avoit ressentie au premier affront , demeura inflexible , & dédaigna toutes ces démonstrations : elle ne voulut ni l'entendre davantage , ni le voir. Un jour que le hazard les fit se rencontrer l'un & l'autre , le jeune homme lui renouvella ses sentimens , & la pressa de renouer les liens qui les avoient si étroitement unis. La femme obstinée dans ses refus , lui ôta toute espérance par sa résolution. Alors dans un de ces momens passionnés , où l'on ne connoît que la fureur , le jeune homme se mordit au doigt du milieu de la main , jusqu'à s'emporter la peau. Le lendemain il sentit des élancemens au doigt mordu avec une douleur qui s'étendoit sur tout le bras. La tête se prit , il eut des mouvemens convulsifs qui se succéderent d'un moment à autre. Il fut saisi de

Par le même.

60 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

l'horreur de l'eau ; il refusa tous les alimens : l'air même le suffoquoit ; il menaça de mordre tout le monde , & le quatrième jour il mourut dans les accès de la Rage la plus confirmée. La Demoiselle fut si sensible à cette perte , dont elle n'auroit jamais cru être la cause , qu'elle renonça sérieusement à toute sorte d'engagement , & vécut célibataire.

OBSERVATION TROISIÈME.

Par M. Martin
de la Caze, Élève
de l'École - pra-
tique de Chirurgie
de Paris.

LE sieur Balthazar Mathieu , natif d'Almas , près de Saint-Flour en Auvergne , âgé d'environ trente-cinq ans , vivoit depuis son bas-âge à Paris : il étoit domicilié lors de son décès à l'Hôtel de la Pucelle d'Orléans , rue des Mathurins ; Porte-faix de sa profession , & d'un tempérament sanguin , il étoit plus sensible du côté du moral que son état ne sembloit l'indiquer. Il avoit toujours mené une vie fort réglée , & ne se rappelloit pas avoir eu de maladie , à l'exception d'une légère douleur de rhumatisme qu'il avoit ressentie depuis deux ans.

Depuis trois semaines ayant appris qu'un de ses freres vouloit le battre pour des raisons qu'il est inutile de détailler ici , il en fut saisi de crainte. Le samedi 28 Octobre 1780 , la femme de ce frere alla le trouver à la place de Cambray , & lui dit plusieurs choses qui lui firent de la peine ; il la quitta fort en colere , & se retira chez lui sentant des lassitudes aux jambes , & un peu de foiblesse dans le reste du corps : à cette époque un enchifrenement , dont il étoit affecté depuis trois jours , le quitta. Sa femme l'engagea à se coucher ; alors il ressentit un léger frisson : on le couvrit plus qu'à l'ordinaire ; il reposa peu cette nuit , son sommeil fut interrompu par des rêves désagréables.

Le Dimanche 29 , il commença à se sentir un peu d'aversion pour les liquides , tels que l'eau , le bouillon , &c. Cette répugnance , augmentée pendant la

journée, ne l'empêcha pas de manger deux soupes, & un morceau de pain ; la nuit fut assez tranquille, il dormit sans agitation.

Le lundi 30, on me pria de l'aller voir ; il venoit de la Messe. M. Goffe, mon ami, l'avoit déjà interrogé sur l'état de sa santé ; il lui avoit répondu, *qu'il sentoit une pression à la poitrine, & qu'il avoit crainte de l'eau.* Ces symptômes paroissant hydrophobiques à mon ami, il le questionna de manière à ne lui donner aucune inquiétude, en le priant de lui dire s'il n'avoit pas été piqué par quelques mouches, ou mordu par quelque animal ; il assura que rien de pareil ne lui étoit arrivé. En entrant chez lui, il me dit d'approcher doucement de sa bouche, parce qu'on faisoit, disoit-il, en allant vite, avancer une trop grande quantité d'air qui le suffoquoit. Le pouls étoit dur, fort & non accéléré, puisqu'il ne battoit que soixante-quatre à soixante-six fois par minute, ce qui est à-peu-près ordinaire aux personnes adonnées aux travaux pénibles ; son visage étoit naturel & sa peau un peu sèche. Il répondit de la manière suivante aux questions que je lui fis. Après m'avoir donné le détail de ce qui étoit cause de sa maladie, il me dit que depuis deux ans il avoit une douleur de rhumatisme, qui se portoit tantôt à l'épaule droite, tantôt à la gauche, mais qu'elle n'étoit jamais ni bien forte, ni continuelle. L'inspection de la partie ne me laissa rien voir de remarquable. J'examinai la bouche, & je ne pus appercevoir des boutons qu'il prétendoit sentir du côté gauche de la langue ; elle ne présentait rien de particulier. Il ne ressentoit aucunes douleurs dans les autres parties du corps. Je lui présentai de l'eau dans une tasse ; il avança son bras en tremblant, saisit la tasse & la porta à sa bouche : on le voyoit s'agiter & entrer en convulsion, à mesure qu'il l'avançoit. Aussi-tôt qu'elle eût touché les lèvres, ses yeux devinrent fixes, sa respiration parut prompte & labo-

rieuse, son pouls étoit toujours régulier, dur & fort, mais sans accélération; il avala l'eau, & l'agitation ne cessa que lorsqu'il eut abandonné la tasse. Dès qu'il appercevoit les liquides, il étoit prêt à suffoquer; sa poitrine se resserroit: il ressentait un picotement à la plante des pieds, qui montoit le long des jambes & des cuisses, puis à la paume des mains, d'où il se propageoit le long des avant-bras, des bras & des épaules, ensuite à la tête, aux gencives & dans tout le tronc: il le comparoit à la morsure des grosses fourmis qui montent sur les chênes; ce picotement commençoit & finissoit avec la convulsion. En appliquant ma main sur son ventre, je soulevai les couvertures du lit: il lui survint un accès qui fut très-court; je lui en demandai la raison: il me répondit qu'il provenoit de l'agitation de l'air produite par les couvertures, & qu'il lui arrivoit toutes les fois qu'on faisoit des mouvemens dans la chambre, ou qu'on s'approchoit trop près de son lit, qu'il sentoit alors un étouffement qui lui faisoit exécuter des mouvemens involontaires: je passai de nouveau ma main fort doucement sur sa poitrine; dans ce moment il entra une personne, & l'accès le reprit, mais il fut plus fort que le précédent; il criait, & faisoit signe à cette personne de se mettre de côté, & d'aller doucement: je sentois sa poitrine se resserrer en tout sens; mon doigt, mis entre deux côtes, me parut être pressé par leur bords; la verge étoit en érection. Après l'accès il me dit dans son patois d'Auvergne, afin qu'on ne le comprît pas, que cela étoit fréquent depuis le commencement de sa maladie, que pendant les nuits du 28 au 29, & du 29 au 30, il avoit vu sa femme plusieurs fois, mais que ce desir étoit à présent passé, & que quoiqu'il fût en érection dans le moment des accès, il n'éjaculoit pas. Sa femme me disant que les urines étoient supprimées, je lui fis faire une décoction de chiendent nitrée, & lui proposai la

saignée, pour laquelle il parut avoir de la répugnance : je me retirai, après lui avoir ordonné un lavement, avec l'eau & l'huile ; le soir je retournai chez lui, il ne voulut pas encore se laisser saigner : le lavement lui avoit fait rendre des matieres assez consistantes & de mauvaise odeur ; son état étoit le même, que lorsque je l'avois quitté. Je lui fis prendre deux cuillerées, d'une potion composée de trente gouttes de laudanum liquide de Sydenham, de deux onces d'eau de fleurs d'orange, d'une demi-once de syrop de pivoine, & de quatre onces d'eau de lys : la nuit fut assez tranquille.

Mardi 31, à cinq heures du matin on vint m'appeller, il étoit fort agité & parloit beaucoup ; il consentit alors à la saignée : je lui tirai quatre palettes d'un sang, qui refroidi, ne présenta rien de particulier. Bientôt après il rendit environ un poisson d'urine, semblable à-peu-près à du méconium délayé : elles ne précipiterent point, & furent toujours troubles ; je lui fis continuer sa tisane, & il urina trois ou quatre fois dans la journée : deux heures après la saignée, il vomit environ trois cuillerées d'une bile de consistance & de couleur ordinaire ; il prit quelques lavemens dans la journée : les accès devinrent moins fréquens, & il mangea une soupe que sa femme lui présenta vers le soir ; une heure après l'avoir prise, il fit inutilement des efforts pour vomir : les accès devinrent plus fréquens ; il alla trois fois à la garde-robe assez copieusement : les matieres étoient consistantes ; mêlées de glaires, & d'une odeur infecte ; je lui fis prendre un lavement qui le débarrassa encore de quelques matieres semblables aux premieres. Le son des cloches l'agitoit vivement ; il rendoit des vents par la bouche & par l'anus : il suça un peu pendant la nuit.

Mercredi premier Novembre, je le vis à six heures du matin ; son horreur pour les liquides avoit augmenté, mais la douleur à l'épaule étoit passée, il se sentoit un

bien-être général : les accès ne survenoient que quand on lui présentoit des liquides , & lors que l'air étoit agité , soit par le mouvement des assistans , soit par la vibration des cloches ou d'un instrument à corde. Un violon , dont je me servis , augmenta beaucoup les convulsions ; il me prioit de finir & de m'en aller. Tous les sens devinrent plus exquis , & les facultés intellectuelles sembloient être augmentées ; il voyoit à une grande distance des corps très-petits : la lumière trop vive l'incommodoit , sa pupille me parut un peu retrécie. Il savoit distinguer parmi plusieurs personnes , quoiqu'assez éloignées , celles qui avoient bu ou touché quelque liqueur , dont l'odeur l'incommodoit , comme de l'eau-de-vie , du vinaigre , &c. Il les prioit pour lors de s'écarter. Toute l'habitude de son corps étoit devenue plus sensible ; il me fit porter la main sur son bras gauche pour me faire sentir des boutons ; mais je ne pus les appercevoir , ni par le toucher ni par la vue : il disoit qu'il les sentoit crever de tems en tems. On vint le confesser , & il reçut beaucoup de visites , ce qui le fatigua extrêmement , & augmenta la violence de ses accès. A six heures du soir je lui fis prendre un bain de pieds , & trois cuillerées de sa potion , ce qui le tranquillisa : il sua abondamment ; on lui changea deux fois sa chemise : les draps même & l'oreiller étoient mouillés ; cette sueur étoit fœtide. Il dormit pendant trois heures d'un sommeil tranquille ; à son réveil il se sentit soulagé : quatre heures après il lui survint des angoisses , des nausées & des convulsions violentes.

Jeudi 2 , on vint m'appeller de grand matin : je trouvai le poul dans le même état que la veille ; le visage rouge & les yeux n'étoient point enflammés : il avoit un léger mal de tête comme le jour précédent ; je proposai un bain : il me dit qu'il vouloit aller à l'Hôtel-Dieu pour le prendre. Je le saignai du pied ; il fit ensuite un tour dans la chambre & se coucha. Il sua abondamment après avoir
pris ,

pris , au moyen d'un tuyau de fer-blanc, de cinq lignes de diamètre & de dix-huit pouces de long, environ un demi-septier d'une infusion de tilleul, mêlée avec demi-once d'eau de fleurs d'orange. Quelques heures après les accès recommencerent ; les cloches qui ne cessoient de sonner le fatiguoient beaucoup ; il étoit furieux lorsque quelqu'un entroit : il n'y avoit que sa femme & moi qui pussions l'aborder, en l'approchant très-doucement : je priai qu'on ne laissât entrer que les personnes nécessaires ; le Malade m'approuva beaucoup : il raisonna avec tout le discernement possible ; il ne perdoit pas même pendant les accès sa présence d'esprit , & répondoit avec justesse à toutes les questions que je lui faisois. Quand il entroit quelqu'un, quoique fermement persuadé qu'il ne lui vouloit aucun mal, il se sentoit oppressé ; il lui sembloit qu'on alloit le saisir pour le battre : il demandoit qu'on lui appliquât la main sur le front ; mais si elle s'abaissoit vers les yeux il crioit , la repoussoit avec la sienne , & entroit en convulsion : ce jour-là il désira qu'on lui mît la main , & qu'on appuyât sur la région épigastrique , à la hauteur du cartilage xiphoïde. A une heure & demie, M. Paulet averti (a) par M. Gosse, mon ami, fut curieux de voir le Malade : il eut d'abord de la peine à l'aborder, quoique celui-ci le reconnût & se rappellât son adresse. Cependant à force de tentatives, & en allant très-doucement, il parvint à lui toucher le pouls, & à le faire répondre à toutes les questions qu'il lui fit. Dans ce moment le Malade rencontrant les yeux de M. Gosse qui le fixoit, se mit à crier, & eut un accès des plus violens. Il me dit de ne pas l'abandonner, qu'il me voyoit avec plaisir à son côté, mais qu'il ne falloit pas le fixer. M. Paulet le visita le soir avec M. le Commissaire Laumonier ; ils eurent

(a) MM. Paulet & Alphonse Leroy ont vu plusieurs fois ce Malade, & lui ont donné des avis,

d'abord de la peine à l'aborder, mais peu-à-peu ils parvinrent à le toucher. Je fus le voir à neuf heures du soir ; je trouvai le poulx augmenté en dureté & en vitesse, sa peau étoit sèche & ses convulsions très-fortes. Je lui fis boire de l'infusion de tilleul, pour laquelle il avoit marqué moins de répugnance, & je fis préparer le bain que j'avois proposé ; il y entra à onze heures trois quarts de la nuit : il y plongea d'abord ses jambes, & l'accès le prit ; il s'agita, & on fut obligé de le soutenir pendant l'espace d'un quart-d'heure : il parvint à y entrer jusqu'au sommet de la poitrine. Lorsqu'il entra dans le bain, je vis que pendant l'expiration il se faisoit un enfoncement considérable dans l'espace triangulaire, qui est entre la clavicule & le bas du col ; dans l'inspiration au contraire une élévation se manifestoit au même endroit : à la même époque, c'est-à-dire, en entrant dans le bain ses yeux étoient fixes, il serroit fortement les mains des personnes qui le tenoient : l'accès étant passé, il portoit très-souvent sa lèvre inférieure entre les dents, ce qui avoit eu lieu plusieurs fois dans son lit. Il me pria de ne pas le quitter, & d'ôter la lumière qui l'incommodoit, & d'éloigner les vapeurs qui sortoient du bain. Il y urina trois fois sans aucune douleur, & sans appercevoir la légère cuisson qu'il avoit ressentie depuis sa maladie. Il resta dans son bain jusqu'à une heure un quart ; en en sortant il fut pris d'un nouvel accès, occasionné par l'eau qu'il fit mouvoir. Il poussa des cris convulsifs ; quatre personnes furent obligées de le tenir. Il revint peu-à-peu, & gagna son lit en s'appuyant sur les épaules d'un de ses freres, & se cachant la tête. Son poulx avoit diminué de dureté & de vitesse : il se trouvoit assez bien ; je lui fis prendre trois cuillerées de sa potion. Il dormit une demi-heure, & redemanda de sa potion ; le reste de la nuit fut assez tranquille.

Vendredi 3, à cinq heures & demie du matin, on vint m'appeller. Je le trouvai étendu sur le plancher couvert

d'un drap. Il prioit qu'on lui cachât la tête. Dès qu'il m'aperçut il se mit à crier, se leva & chercha à s'échapper par la fenêtre : cinq de ses freres le saisirent ; mais il en renversa un d'un coup de pied , en écarta deux avec ses bras , & entraîna les deux autres. On lui jeta un linge sur la tête, qui l'arrêta aussi-tôt. On le porta sur le lit. Il prit ce linge entre ses dents & le mordit : il crioit qu'on l'attachât ; je lui fis lier les bras & les jambes , & les efforts cessèrent. Il parloit d'un ton ferme , sans s'arrêter par intervalle comme il l'avoit fait le jour précédent ; il se mettoit en colere de tems en tems , & demandoit un tonneau pour le mettre sur sa tête. Je lui fis donner un grand carton cylindrique ; mais il répéta que c'étoit un tonneau défoncé des deux côtés qu'il lui falloit , afin , *disoit-il , que le vent ne vînt pas par-devant , mais d'en haut.* Je lui répondis qu'il lui écraseroit la poitrine ; il me dit qu'il *falloit l'échancrer au-devant.* Ce fût alors que la salivation commença à se manifester ; il cracha même sur le visage de sa femme : il revint cependant un peu à lui , & me pria de me tenir derriere le rideau pour me dérober à sa vue , disant que s'il me voyoit je le ferois mourir. Cette crainte de ma présence avoit eu lieu depuis le moment que je l'avois fait lier ; il m'en demanda cependant pardon , & me tendit par-dessus la couverture le bras que je venois de lui faire délier , pour me laisser toucher son poulx. Les pulsations étoient intermittentes & foibles. Son visage étoit rouge , mais les yeux ne l'étoient pas ; il parloit continuellement d'un ton plaintif : ne vouloit voir que sa femme & un de ses freres. Il desira qu'on lui détachât l'autre main , en me promettant qu'il seroit tranquille ; il demanda à boire sans tube : on lui en donna dans une tasse d'étain. Il but environ un demi-poisson , & ne voulut plus la lâcher , disant que *c'étoit la coupe de la nouvelle alliance , qu'il ne boiroit plus qu'avec elle ;* depuis ce moment il

fut assez tranquille, son pouls s'affoiblissoit de plus en plus.

Un des assistans, assis devant lui, lui toucha par hazard les pieds; il lui dit de continuer, que cela lui faisoit un grand plaisir. J'avois envoyé chercher de l'alkali volatil fluor, pour essayer les effets de ce remède si vanté depuis quelque tems. Après qu'on lui eût frotté la poitrine & l'épigastre avec l'huile d'olive, on lui donna douze gouttes d'alkali volatil étendues dans de l'eau, aussitôt l'accès devint plus violent & continu; il crioit à haute voix de le tenir ou de l'attacher: il faisoit des efforts considérables; la respiration devint fort laborieuse, & il ne fut pas possible de lui faire des frictions mercurielles, qu'un Médecin très-instruit conseilloit. Sa voix s'affoiblit; il articuloit difficilement, & me demandoit: une heure après on vint m'appeller. Il me tendoit le bras, & me disoit de lui toucher le pouls, qui se faisoit à peine sentir; je lui demandai où il avoit mal: il porta la main à sa gorge pour montrer qu'elle étoit dans un état de resserrement: la salivation augmentoit; il crachoit continuellement, & étoit dans le tourment le plus affreux. Les spectateurs me demandant continuellement quelque chose pour le tranquilliser, je lui donnai quarante gouttes de laudanum liquide, dans un demi-poison d'eau: il l'avalait avec assez de facilité; l'accès fut moins fort & eut quelque interruption: cet état ne dura qu'une demi-heure, pendant lequel il reprit son bon-sens, parla à sa femme & à ses parens qui le tenoient. La tête & les extrémités avoient perdu leur chaleur, le pouls ne s'y faisoit plus sentir, une sueur froide sortoit de toute l'habitude de son corps, les linges qui l'environnoient en étoient tous mouillés. Il expira à trois heures & demie après-midi, ayant un rire sardonique, dont il a conservé l'empreinte après sa mort.

État du cadavre. Le samedi 4, à huit heures, le corps n'exhaloit

aucune odeur désagréable ; je n'apperçus ni plaie , ni contusion , ni cicatrices ; on observoit seulement le long de la colonne vertébrale une tache noire qui étoit due au frottement & aux mouvemens continuel qui avoient eu lieu pendant la maladie ; l'écartement des paupieres étoit semblable à celui d'un homme qui veille : on remarquoit à la sclérotique plusieurs taches assez étendues & noires ; mais je les ai souvent observées sur les yeux des cadavres de personnes mortes à la suite des fièvres malignes & putrides. La bouche étoit à demi-ouverte , je n'observai rien dans son intérieur que de très-naturel.

Le crâne étant enlevé , on n'apperçut aucune altération à la dure-mere , à l'arachnoïde & à la pie-mere , les veines du cerveau paroissoient seulement un peu engorgées ; la substance cérébrale ne présentait rien de particulier : elle étoit même un peu consistante ; les ventricules latéraux contenoient seulement une petite quantité de matiere lymphatique , comme cela arrive à la suite d'une mort violente. Le plexus choroïde étoit engorgé , les autres parties du cerveau n'offroient rien que de naturel.

Le poumon étoit d'un brun noirâtre ; on remarquoit , çà & là , des taches noires , plus ou moins étendues , à-peu-près rondes : il étoit adhérent aux parois de la poitrine , au médiastin , & même au diaphragme du côté gauche. Le péricarde contenoit environ deux cuillerées de liquide. Le diaphragme n'étoit pas enflammé , seulement quelques-unes des veines phreniques supérieures paroissoient un peu dilatées. Les veines étoient remplies d'un sang qui n'avoit rien de particulier. Les artères étoient vuides. La trachée-artère , l'œsophage , le larynx & le pharynx ne présentait rien que de très-naturel. Les glandes sublinguales , sous-maxillaires & parotides , étoient dans un bon état.

Le premier coup de scalpel qui pénétra dans le bas-

ventre, fit sortir avec sifflement une assez grande quantité d'air, d'une très-mauvaise odeur, qui suspendit malgré moi, & pendant quelques secondes, ma respiration. La partie convexe du foie étoit dans son état naturel; la partie concave étoit noirâtre, & sembloit avoir des nuances violettes. La vésicule du fiel étoit à demi-pleine. L'estomac étoit fort rétréci; les veines étoient engorgées: on ne trouva dans son intérieur aucune parcelle d'alimens, mais seulement une partie du laudanum liquide qu'il avoit pris une heure avant sa mort, mêlé avec quelque matière glaireuse: le pilore parut un peu rétréci, sans aucune autre altération apparente. Le duodenum avoit dans sa première courbure deux taches livides d'environ huit lignes de diamètre, & une dans sa seconde courbure; le reste de cet intestin étoit enflammé, & contenoit une matière assez épaisse & noirâtre. Le jéjunum étoit enflammé dans son commencement, & l'iléon vers sa fin; mais cette inflammation se terminoit à la valvule ileo-cœcale: tous les intestins grêles étoient remplis d'air, mais ne contenoient aucune autre matière. Le grand arc du colon étoit rétréci, & ne paroissoit point enflammé; il ne contenoit ni air ni matières. Le cœcum étoit rempli d'air, mais le rectum étoit entièrement vide. La vessie contenoit environ un poisson d'urine assez épaisse; je n'y apperçus rien de particulier. Les muscles du ventre se rompoient avec la plus grande facilité.

Remarques.

Cette maladie paroît différer de l'Hydrophobie communiquée par plusieurs circonstances. 1°. Le Malade n'a pas cherché à mordre, même dans les accès les plus violens. 2°. Il n'a jamais eu les yeux égarés, étincelans & enflammés. 3°. Il a eu horreur des liquides dans le commencement de la maladie. 4°. Il n'avoit aucune difficulté à avaler ces mêmes liquides, puisque parvenus dans sa bouche les convulsions cessoient; il paroissoit même les savourer avec plaisir. 5°. L'agitation des fluides, comme l'air, les vapeurs, &c. qu'il n'ava-

loit pas , produisoit sur lui le même effet que les liquides qu'on lui présentait. 6°. La présence de certaines personnes & le regard de quelques autres, faisoit sur lui un effet encore plus terrible. 7°. Il ne ressentit le resserrement au pharynx que deux heures avant sa mort ; la suffocation qu'il avoit éprouvée paroissoit venir de la poitrine. 8°. Les sensations de notre Malade m'ont paru plus vives que chez les autres hommes ; tous ses sens étoient beaucoup plus exquis, sur-tout l'odorat & l'ouïe. 9°. Il avaloit une assez grande quantité de liquides lorsqu'on pouvoit les dérober à sa vue. 10°. Il n'y a aucune Observation qui fasse mention des taches noires que nous avons vues sur la sclérotique.

Il nous paroît, d'après ces faits, que cette Hydrophobie spontanée a des caractères suffisans pour qu'on puisse la distinguer de l'Hydrophobie communiquée ; nous ne savons pas si la spontanée est contagieuse : pour décider cette question, nous avons gardé des linges qui ont été entièrement imbibés de la salive du Malade, dont nous nous proposons de faire usage sur les animaux, lorsque le tems & les circonstances nous le permettront.

O B S E R V A T I O N T R O I S I E M E.

Le nommé Jean Raynaud, Maréchal, âgé de trente-cinq ans, habitant du lieu de Labastide, fauxbourg de Laval, le 10 du mois de Mai dernier, ayant beaucoup mangé & beaucoup bu à son souper, éprouva le même soir une chaleur si brûlante, qu'à trois heures du matin ne pouvant plus y tenir, il se leva, & se rendit chez un Chirurgien pour se faire saigner. En arrivant il demanda à boire ; on lui donna de l'eau avec du vinaigre, dont il but quelques gorgées. Il vouloit ensuite être saigné ; mais le Chirurgien lui fit entendre qu'il le saigneroit plus commodément dans sa maison. Lorsqu'ils y furent

Par M. Séganville, Docteur-Méd. à Laval, en 1781.

arrivés, le Chirurgien le saigna en effet du bras, & comme le Malade avoit éprouvé quelques envies de vomir, voulant suivre cette indication, le Chirurgien lui donna une once de vin émétique, que le Malade avala avec peine, & il reposa une heure : à son réveil il vomit, & ayant voulu lui présenter de l'eau tiède pour faciliter le vomissement, il jeta le gobelet par terre ; commença à entrer en furie, cria, menaçant tout le monde, & voulut se jeter par la fenêtre. A ce bruit les voisins s'assemblerent ; des hommes forts le saisirent : à onze heures du matin on me fit appeller. Je le trouvai attaché sur son lit, ses yeux étoient rouges, enflammés. Ils étoient quelquefois fixes, & quelquefois agités par des convulsions plus ou moins vives. Son pouls étoit petit, serré & très-précipité. Il vomit des matieres glaireuses verdâtres, semblables à celles que rendent les enfans travaillés de vers : il avoit l'habitude de la peau brûlante ; aussi crioit-il qu'il étoit dans le feu. La voix étoit rauque, les lèvres sèches & arides.

Pour calmer ces accidens, j'ordonnai de le saigner du pied, ce qu'on fit avec beaucoup de peine. Après la saignée, on essaya de lui faire avaler un bol, fait avec le camphre, le musc & le laudanum. Il rejetta tout ; deux heures après on réitéra la saignée, qui produisit un calme instantané. Mais bientôt après les accidens augmentèrent. Il se plaignoit d'une soif inextinguible, & frissonnoit dès qu'on lui présentait quelque liquide. Le plus petit bruit redoubloit sa fureur. Il ne vouloit voir personne devant lui, & sur-tout qui se remuât. Il crioit qu'on lui interceptoit la respiration ; il fut tourmenté par de violentes convulsions, depuis midi jusqu'à quatre heures du matin. La foiblesse succéda à ces grands mouvemens, & il périt à cinq heures.

Je m'informai s'il n'avoit point été mordu par quelque chien. Tous ses parens & amis m'assurèrent qu'ils n'avoient jamais rien entendu qui y eût rapport.

SECTION

SECTION TROISIEME.

EXTRAITS DE DIVERS MÉMOIRES,

Sur la nature & le traitement de la Rage.

PARMI les Mémoires que la Société Royale a reçus, il y en a plusieurs, dont elle a résolu de ne publier que la partie pratique, c'est-à-dire, celle qui contient des Observations; si elle supprime la partie théorique, il ne faut point en conclure qu'elle l'a désapprouvée, mais seulement qu'elle l'a regardée comme inutile: soit parce que le récit des Observations est suffisant pour faire connoître l'opinion de l'Auteur sur la nature de la Rage, soit parce que sa doctrine, sur ce sujet, ne diffère point de celle qui a déjà été exposée dans ce Volume ou dans d'autres Ouvrages, & qu'il étoit superflu de la répéter ici.

Nous devons faire mention d'un Mémoire bien fait, & entièrement théorique, qui a été envoyé par M. Pelet, Docteur en Médecine, résident à Millaud en Rouergue, non moins recommandable par ses lumières & par une longue expérience, que par la générosité avec laquelle il secourt les pauvres, sans que son grand âge ait ralenti son zèle. Plusieurs articles sont remarquables dans son Mémoire; 1^o. il pense que les passions de l'ame influent beaucoup sur la Rage, & que la frayeur & l'inquiétude poussées à l'excès, sont suffisantes pour la produire; assertion, que cependant il n'appuie par aucun fait.

74 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

2°. Il trouve quelqu'analogie entre la nature & la durée de la fièvre maligne, & les accidens & les époques de la Rage, qui se déclare souvent du trentième au quarantième jour. 3°. Il regarde, comme le soin le plus pressé, celui de rassurer les Malades, & de calmer leurs alarmes. 4°. Il conseille le quinquina dans le traitement de cette maladie. 5°. Le safran oriental lui paroît aussi devoir être utile pour diminuer le spasme nerveux.

§. I.

Observations & Réflexions extraites d'un Mémoire intitulé: Recherches sur le Traitement de la Rage par le feu, & envoyé par M. Robert de Kiavalle, D. M. & Correspondant à Josselin en Bretagne.

OBSERVATION PREMIERE.

MARGUERITE LE COUEDIC, âgée d'environ cinquante ans, du village de Marue, Paroisse Saint-Caradec, Evêché de Saint-Brieux, fut mordue au doigt index de la main gauche, le 18 Mars 1782, par le chien du nommé François le Maux, du village du Cornet de la même Paroisse; ce chien qui réunissoit tous les symptômes extérieurs de la Rage, mordit aussi, dans le même accès, le chien du nommé Alno, Laboureur, & celui de M. l'Abbé Tanguy, de la même Paroisse: Alno fit assommer sur le champ son chien; M. l'Abbé Tanguy fit mettre le sien à l'attache, dans une loge ouverte, qui communiquoit avec sa cour, & il ne le fit tuer que lorsqu'il le vit attaqué d'une Rage bien décidée. Il suffira, sans doute, d'avoir établi les preuves de la Rage, dont étoit attaqué le chien de François le Maux, lorsqu'il mordit Marguerite le Couëdic; ce chien fut tué incontinent après l'avoir mordue, & cette pauvre fille persuadée, dès ce moment, de la réalité de la Rage

de l'animal qui l'avoit mordue , le fut encore davantage lorsqu'elle apprit , plusieurs mois après , l'histoire du chien & du cochon de M. l'Abbé Tanguy , qui en faisoit la preuve: dès le premier instant que Marguerite le Couëdic fut mordue , la crainte de la Rage , le chagrin & l'inquiétude s'emparèrent d'elle; elle connut & elle vit toute l'horreur de sa situation : mais que faire ? à qui s'adresser dans le fond d'une campagne éloignée de tous secours ? J'étois alors dans une maison de campagne , éloignée d'une lieue & demie de Saint-Caradec; Marguerite le Couëdic en fut avertie , & elle vint m'y trouver le troisième jour après sa morsure : cette pauvre fille me fit tout le détail de son accident , & elle me demanda ensuite un remède , croyant , dans sa simplicité , qu'il n'étoit question , pour être guérie , que d'avalier un breuvage , & de retourner ensuite à ses occupations ordinaires : je m'efforçai vainement de lui faire comprendre que la maladie , qui devoit être la suite du malheur qu'elle venoit d'essuyer , exigeoit des saignées , des bains d'eau tiède , des frictions mercurielles , &c. &c. un régime , une longue suite de remèdes , en un mot , un traitement méthodiquement suivi , qu'il n'y avoit point de tems à perdre , & qu'il falloit promptement commencer ce traitement , si elle vouloit prévenir la Rage dont elle étoit menacée ; j'ajoutai qu'il falloit commencer par brûler la plaie , ou par en enlever la cicatrice , & dans la crainte qu'on ne remplît qu'imparfaitement cette première indication , je proposai d'y mettre le feu moi-même sur le champ : elle y consentit ; je fis en conséquence rougir un instrument de cuisine , dont la forme me parut convenable : je fis mettre un linge sur les yeux de la Malade , & après avoir fait fixer sa main gauche , dans la situation la plus convenable , par le plus fort de tous les payfans du canton ; j'appliquai le fer très-rouge sur toute la surface de la plaie , qui avoit environ neuf à

dix lignes de longueur , sur peu de largeur , & commençoit déjà à se cicatrifer : le fer rouge fut fixé sur cette plaie assez de tems pour faire pénétrer l'action du feu au-dessous du fond de la plaie. Après cette cruelle opération je renvoyai cette fille chez elle , en l'engageant à recouvrir l'escarre avec du beurre frais peu salé , & à se faire saigner du bras le lendemain , & en lui recommandant fortement tous les autres remèdes , & sur-tout les bains & le mercure ; c'étoit tout ce que je pouvois faire alors étant éloigné de neuf lieues de chez moi : l'air & les yeux égarés de cette infortunée commençoient déjà à donner de l'inquiétude aux personnes de la maison où nous étions ; je proposai , pour dernière ressource à cette pauvre Malade , de venir à Josselin , & je lui offris tous les traitemens , secours & assistances dont j'étois capable , n'exigeant d'elle autre chose que de se procurer un logement qu'il m'étoit impossible de lui fournir : je l'engageai à me venir trouver avant trois jours , & je partis de ce pays pour revenir chez moi ; je l'ai depuis ce tems attendue inutilement. Je n'ai entendu parler d'elle , que quand j'ai pris des informations sur son compte , il y a environ cinq mois : le résultat de ces informations porte , 1°. que Marguerite le Couëdic fut assez contente de mon premier essai , pour ne m'en pas venir demander un second.

2°. Que la plaie de sa brûlure , après l'escarre tombée , fournit pendant long-tems , une matiere purulente de bonne qualité , avant de se cicatrifer.

3°. Que cette fille s'est toujours bien portée depuis , & se porte encore bien aujourd'hui.

OBSERVATION SECONDE.

OLIVIER SAMSON , âgé d'environ quatorze ans , étant occupé à garder les moutons de son pere , Laboureur ,

demeurant au village de la Ville-Besnar, en la Paroisse de Guefgon, Évêché de Vannes, à deux lieues de distance de Josselin, fut mordu à la main droite, le 5 Juin 1782, par sa chienne, qui avoit quitté la maison depuis deux jours, avec tous les symptômes d'un accès de Rage commençante; cette chienne étoit habituée à garder les moutons avec le fils de Samson, & étoit particulièrement attachée à son jeune maître, dont elle partageoit communément les jeux, les occupations & la nourriture: elle étoit d'humeur assez douce, cependant elle le surprit auprès d'un buisson, & se précipitant sur sa main, elle lui fit, à nu, une plaie de dix à onze lignes de longueur, & de quatre à cinq lignes de largeur, avant qu'il pût se mettre en défense, & appeller à son secours ses parens, qui étoient alors fort peu éloignés de lui; cet animal furieux prit aussitôt la fuite, mais ce ne fut pas sans attaquer & mordre tous les animaux qui se trouverent sur son passage: on en assomma quelques-uns: on essaya d'en conserver d'autres, dans lesquels la Rage s'est déclarée à différentes époques.

Le pere Samson & toute sa famille furent d'abord persuadés que la chienne devoit être réellement enragée, puisqu'elle avoit attaqué celui de ses maîtres qu'elle avoit jusques-là le plus chéri; toute la famille fut, pendant huit jours, dans une consternation, qui ne lui permit de prendre aucun parti: enfin, après toutes réflexions, cet homme m'amena son fils, le 13 Juin 1782; je trouvai sa plaie en assez bon état: je proposai d'y mettre le feu sur le champ, & je tins moi-même le fer rouge appliqué sur la plaie, afin de n'avoir aucun doute sur l'intégrité de cette opération; je fis fixer la main de l'enfant sur une table, qui l'empêchoit d'éviter le feu: mais un mouvement de côté qu'il fit malgré lui, empêcha le feu de porter sur une des extrémités de la plaie, & il fallut recommencer cette douloureuse opéra-

tion; elle fut enfin parfaite, & je puis assurer que le feu pénétra, au moins à une ligne de profondeur au-dessous du fond de la plaie. J'offris ensuite au pere de cet enfant tous mes soins, avec les traitemens, alimens & médicamens qui lui étoient nécessaires, n'exigeant de lui que de loger son fils dans mon voisinage, s'il étoit possible; je lui indiquai même un logement dans lequel son fils alloit être reçu, à ma priere, & sur mes sollicitations réitérées; mais à peine cet homme & son fils furent-ils sortis de chez moi, qu'ils s'enfuirent l'un & l'autre vers leur village, sans que depuis j'en aie entendu parler, jusqu'à ce que j'aie fait des recherches sur leur compte: il y a deux mois que je mandai l'oncle du petit blessé, qui avoit aidé à lui fixer la main, lorsque j'avois appliqué le feu sur sa plaie: ce fut de lui que j'appris ce qui suit:

1°. Que le jeune Samson s'imaginant, en sortant de chez moi, que le traitement qu'on lui destinoit, consistoit à le brûler ainsi trois à quatre fois par jour, supplia son pere, avec tant d'instance, de le reconduire au village, que celui-ci ne put s'y refuser.

2°. Que l'escarre de la brûlure s'étant détachée, au bout de quelques jours, la plaie avoit beaucoup suppuré, qu'on l'avoit pansée avec le beurre, & qu'elle s'étoit aisément cicatrisée.

3°. Que ce jeune homme n'avoit eu recours à aucun autre traitement.

4°. Enfin qu'il s'étoit toujours bien porté depuis son accident, qu'il se portoit encore bien actuellement, qu'il avoit crû, & acquis beaucoup de force pour son âge.

OBSERVATION TROISIEME.

IL y a environ dix ans, sans que je puisse m'en rappeler l'époque, que je fus consulté par une pauvre

femme de la campagne pour sa vache, qui étoit alors prête à mettre bas un veau, & qui venoit d'être mordue à la tête par un chien décidément enragé (a) ; cette pauvre femme me fit connoître, en versant des larmes, que cette vache, avec l'espoir de son veau, faisoit le fond de sa petite fortune. Je lui recommandai de faire brûler la plaie de sa vache, avec un fer bien rouge, par le Maréchal du village, & de réitérer trois fois la même opération, sur la même partie, en laissant seulement assez d'intervalle entre chaque brûlure, pour le détachement des escarres.

J'avois un reste de turbith minéral ; je le divisai en doses convenables pour cet animal (b), & je le donnai à cette femme, en lui recommandant de faire entrer chaque dose de ce remède dans une masse de mie de pain blanc, pêtée entre les mains, & de mêler ensuite le tout avec le son de seigle destiné à nourrir cette vache ; j'insistai sur la nécessité d'attacher cette vache, contre toute coutume, avec deux fortes cordes neuves, dont l'une seroit attachée aux cornes & l'autre au jarret de l'animal.

La bonne femme partit avec mes instructions & mes remèdes ; elle ne m'a jamais parlé depuis cette époque, & il me fallut, au bout de quinze à seize mois, faire beaucoup d'informations, pour apprendre :

- 1°. Que la vache n'avoit point enragé.
- 2°. Que son veau avoit prospéré.
- 3°. Que les brûlures avoient été bien faites, suivant ma consultation, sans aucun égard pour la sensibilité de la vache ; mais que jamais cette femme n'avoit pu former des bols avec le turbith & la mie de pain, & que croyant la forme du bol nécessaire à l'efficacité du

(a) On ne dit point sur quelles preuves est appuyée l'affertion de ce fait.

(b) L'Auteur auroit dû dire, avec précision, quelles étoient les doses de turbith minéral.

80 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

remède, elle l'avoit jetté dans son étable, par la seule difficulté de l'exécution.

Réflexions. Les Observations, qu'on vient de lire, nous offrent trois individus préservés des funestes effets de la Rage, par la seule action du feu, qui a dû en détruire ou en faire évaporer la cause matérielle ; les Observations doivent naturellement nous conduire à des réflexions & à des raisonnemens théoriques sur le traitement de cette maladie. Le virus hydrophobique a été comparé à presque tous les virus connus, par les différens Auteurs (a). Les uns lui ont trouvé de l'analogie avec le venin de la vipère, les autres avec le virus vénérien, &c. quelques autres enfin l'ont comparé au virus variolique, & ont suivi & étendu la comparaison de la petite vérole naturelle à la petite vérole inoculée : nous adhérons fortement à ce dernier parti ; voici les motifs de notre croyance.

1°. La petite vérole artificielle, nous offre dans l'homme, la ressemblance avec la Rage, la plus complète qu'il soit possible d'établir entre deux maladies ; & nous ne pouvons même assez nous étonner, que l'analogie & les rapports qui existent entre ces deux maladies, & leurs façons d'agir, n'aient pas été apperçus généralement par tous ceux qui se sont occupés de l'une & de l'autre.

L'Inoculateur introduit la petite vérole dans le corps de l'homme, par une petite ouverture qu'il fait à la peau, avec un instrument qui laisse dans la plaie une goutte de matière variolique ; & l'animal enragé introduit la Rage dans le corps, au moyen de l'ouverture qu'il fait à notre peau, avec sa dent recouverte de quelques gouttes de salive infectée du virus hydrophobique.

(a) Voyez les Recherches de M. Andry, qui a réuni tout ce qui se trouve d'intéressant dans les autres Écrivains.

Dans

Dans l'un & l'autre cas, l'instrument qui fait la plaie est chargé du miasme virulent qui lui est propre, & toutes les fois que cette dernière condition manque, il n'y a ni petite Vérole ni Rage à craindre.

Dans l'un & l'autre cas, il s'écoule un tems déterminé, depuis l'introduction du virus étranger jusqu'au développement de la maladie qui doit en être la suite.

Dans l'un & l'autre cas la plaie se guérit assez aisément, sans que la présence du virus paroisse d'abord y apporter aucun obstacle.

Dans l'un & l'autre cas enfin, le premier développement de la maladie s'annonce par l'endroit qui a donné entrée au virus.

C'est ainsi que dans l'inoculation de la petite vérole, avant que cette maladie se déclare, on voit, au bout de quelques jours, la plaie de l'Inoculateur qui s'étoit d'abord guérie, se gonfler, rougir & faire éprouver une légère démangeaison, promptement suivie de petits boutons, qui ont déjà le caractère variolique; c'est à la vue de ces premiers symptômes, auxquels les Inoculateurs ont donné le nom d'infection locale, que l'on reconnoît le succès de l'opération: ainsi dans ce cas il y a d'abord une petite vérole locale, & ensuite une petite vérole générale. Tout se passe de la même manière dans la Rage; la dent de l'animal enragé laisse dans la plaie, qu'elle fait, quelques gouttes de salive imprégnée du virus hydrophobique, qui s'y fixe & s'y concentre: cette plaie se cicatrise aussi aisément que si elle ne contenoit aucun mauvais levain; mais, avant que la Rage se déclare, la partie mordue se gonfle, elle rougit, les bords de la plaie se r'ouvrent: on éprouve dans les environs une chaleur & un prurit à-peu-près semblables à ce qui se passe dans l'infection locale de la petite vérole inoculée; ne pourroit-on pas dire alors qu'il existe une sorte de Rage locale, qui n'est que le prélude de la Rage générale, puisqu'il est constant que le mal paroît se commu-

82 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

niquer & s'étendre du lieu de la morsure dans les autres parties du corps ? Plusieurs Malades m'ont assuré avoir ressenti, à cette époque, un fourmillement semblable à celui du mercure, qui pénétreroit dans tous les membres, au travers des membranes & des enveloppes; & que cette sensation étoit d'abord partie des environs de la morsure, qui devoit communiquer la Rage (a).

Il est évident que si la partie mordue est enlevée, détruite ou brûlée jusques dans la partie saine, & au-dessous du fond de la plaie, avant que le virus, qui y est cantonné, se soit communiqué au reste du corps, alors la Rage ne sauroit s'ensuivre; il paroît que tous les Médecins ont senti cette vérité, puisque tous ceux qui ont écrit sur cette matière, recommandent fortement de couper, scarifier, & même de brûler les parties mordues, &c. de les faire suppurer longtemps, &c.

Il se présente ici naturellement une question; quand doit-on cautériser la morsure faite par un animal enragé? Il seroit à désirer de pouvoir fixer, d'une manière certaine, jusqu'à quel tems on a droit de compter sur l'efficacité du cautère actuel dans ces circonstances; on vient de voir, dans ma seconde Observation, que ce secours a été avantageux à Olivier Samson, huit jours après qu'il avoit été mordu: & si j'étois obligé de fixer un terme au-delà duquel il n'y auroit plus rien à espérer de l'action du feu, sur une morsure d'animal enragé, je dirois que quand la cicatrice & les environs de la plaie n'ont encore souffert aucun changement, quelques tems qu'il se soit écoulé depuis la morsure: on peut

(a) Cela est arrivé, entr'autres à un homme que je traitai il y a dix ans, & dont l'histoire ressemble à celle du Malade traité par M. Oudot, rapportée page 93, des Recherches sur la Rage de M. Andry. Cet homme après avoir été guéri d'une Rage com-
mençante, eut une rechûte, ou un nouvel accès deux mois après que je l'avois traité; il mourut chez lui à huit lieues de Josselin, après avoir souffert pendant cinq jours. Il répéta plusieurs fois, que s'il avoit suivi mes conseils il ne fut pas mort.

espérer que le feu sera avantageux, pourvu qu'il soit appliqué assez long-tems sur la partie mordue, pour en faire évaporer toute l'humidité, & pour brûler tous les environs de la plaie, jusqu'à une ligne au moins au-delà de tous ses bords (a). De cette manière, en détruisant la plaie, ou sa cicatrice, il détruira aussi le virus qui y est contenu; mais ce moyen énergique sera-t-il également utile toutes les fois qu'on commencera à éprouver dans la plaie la chaleur & la démangeaison qui accompagnent son gonflement?

Quoique ce remède ne puisse, à la rigueur, avoir lieu dans tous les cas, puisqu'il est des parties sur lesquelles on ne peut appliquer le feu, & des plaies trop grandes pour pouvoir être suffisamment cautérisées, & parce qu'enfin beaucoup de Malades n'auroient pas le courage de s'y soumettre; il seroit pourtant bien à désirer que l'on connût parfaitement tous les avantages que l'on a droit d'en attendre: ce n'est qu'en multipliant les expériences que l'on pourra espérer d'approfondir cette matière; il seroit peut-être avantageux, pour y réussir avec plus de sûreté, de tenter la voie que nous offre l'analogie, qui se trouve entre la Rage & la petite Vérole inoculée: puisque tout est semblable dans les deux maladies, ne pourroit-on pas les soumettre l'une & l'autre aux mêmes expériences? Ainsi je propose de soumettre la partie inoculée à l'action d'un fer rouge, pour vérifier si, par son moyen, on peut réussir à empêcher une petite vérole artificielle d'éclore, bien entendu que l'opération sera répétée sur plusieurs sujets, qu'ils seront tous dans les dispositions les plus favorables à l'inoculation, que le feu sera appliqué à différentes époques; & que si l'on réussit, par

(a) Il faut, pour cette opération, une étendue, & dans celui qui l'exécute un désir de réussir au-dessus de toute compassion aveugle & déplacée; lorsque la plaie est d'une cer-

84 HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

son effet, à détruire le levain variolique, insinué par l'inoculation, on ne manquera pas de soumettre les mêmes Malades à une seconde inoculation, dans une autre saison, pour s'assurer s'ils sont susceptibles de recevoir la petite vérole par cette voie. Tous ces faits indiqueront, 1°. si le feu peut empêcher l'inoculation de réussir; 2°. jusqu'à quel tems on le verra constamment produire cet effet: 3°. si l'infection locale ayant lieu, le feu peut encore empêcher l'inoculation de se communiquer à la masse des humeurs.

§. II.

Extrait d'un Mémoire intitulé: *Observations & Réflexions sur le Salyriasis & l'Hydrophobie spontanée* par Etienne-Michel Bouteille, D. M. à Manosque en Provence.

OBSERVATION,

Communiquée par M. Salva, Docteur en Médecine, à M. Bouteille.

UN homme âgé d'environ trente-six ans, Domestique du sieur Lachaux, Négociant de Sisteron, fut attaqué le lundi 10 Novembre 1783, d'une érection presque continuelle, avec émission très-abondante de semence. Dans cet état, ce particulier continua de faire son travail accoutumé. Le vendredi 14 Novembre, il étoit à charrier du sable sur la rive de la Durance. Fatigué des mouvemens pétulans qui l'impatientoient, il imagina, pour les apaiser, de s'étendre, ventre à terre, sur le bord de la rivière, & de tenir plongée, pendant quelque tems, la verge dans l'eau courante.

Le 15 étant dans sa maison, il se plaignit d'accablement. Il soupa cependant comme à son ordinaire. Le 16

il étoit triste , rêveur , & toujours agité des mêmes mouvemens de folacité. On appella un Chirurgien qui lui fit donner un lavement , & qui lui fit une saignée au bras.

Le 16 au matin , sur les dix heures , je fus appelé auprès du Malade. Je le trouvai tranquillement assis auprès du feu , ayant la tête fort libre , quoiqu'il eût déliré pendant une partie de la nuit. Son délire ne rouloit que sur des objets analogues à sa maladie. Il étoit sans fièvre , mais son pouls étoit fort dur. L'œil étoit bon , mais le regard farouche , le ventre souple & point douloureux ; les selles étoient faciles , & le cours des urines étoit libre.

Depuis l'époque du 10 , il n'avoit point habité avec sa femme. Cette continence , dans un homme pressé par des desirs impérieux , est bien extraordinaire. La raison qu'il m'en donna est aussi singulière que la continence elle-même. Il étoit retenu , me dit-il , par la crainte de mourir entre les bras de sa femme , ou de l'étrangler elle-même dans le moment de la jouissance. Dans la suite il fut moins maître de lui , & toutes les fois qu'il avoit l'imagination montée sur cet objet , il falloit se hâter de faire retirer sa femme.

Après beaucoup de questions , je demandai depuis quel tems il avoit pris du bouillon ; on me répondit qu'il ne pouvoit pas en avaler. J'en fais apporter un pour faire l'épreuve. Au moment qu'on le présenta au Malade , il frémit , il s'agita , & si l'on avoit insisté , il seroit entré en fureur. Je fis apporter de l'eau : même répugnance , même effet. J'ordonnai qu'on versât de l'eau près de lui , sans qu'il pût l'apercevoir ; le bruit de ce liquide , qu'on versoit d'une certaine hauteur , lui fit une impression si violente , qu'il se seroit jetté par la fenêtre , si deux hommes vigoureux ne l'eussent retenu. La vue d'un miroir que je lui mis devant les yeux , lui fit la même sensation.

La journée du 17 se passa assez tranquillement , à l'exception des momens où on lui présentoit à boire.

La nuit suivante il fut dans un délire violent. On vint m'appeller. J'exigeai qu'on le mît à l'attache ; & cela prit beaucoup de tems , faute de gens qui voulussent , ou qui osassent le lier. Je fus chez lui sur les trois heures après-midi. Je le trouvai dans le délire , trempé dans la sueur de la mort , & faisant les mêmes mouvemens que s'il avoit été *in coïtu*. Il crachoit sur tous ceux qui étoient autour de son lit. Il avoit toujours la même horreur pour la boisson. Quelques personnes cependant ont prétendu qu'une heure avant ma venue , il étoit parvenu à avaler un peu d'eau. Je le quittai dans cet état à six heures du soir. Deux heures après on vint me dire qu'il avoit expiré.

Ce malheureux est mort de la même maniere , que six personnes que j'ai vu en 1771 , mourir à Sisteron , Hydrophobes , à la suite des morsures qui leur avoient été faites par un chien enragé. J'ai dû présumer que l'Hydrophobie de cet homme avoit la même origine , mais mon soupçon ne s'est pas trouvé fondé. Le Malade a toujours assuré qu'il n'avoit jamais été mordu par aucun chien , par aucun animal ; sa femme & toutes les personnes qui vivoient familièrement avec lui , ont porté le même témoignage. D'ailleurs cet homme n'avoit sur son corps aucune égratignure , aucune cicatrice , ou empreinte quelconque de morsure. Ce sera donc ici un nouvel exemple d'Hydrophobie spontanée , & il me semble que c'est un des plus singuliers.

Ce sujet étoit d'un caractère assez tranquille. Il n'avoit jamais été plus passionné pour les femmes que tout autre homme. Il n'avoit jamais fait d'excès avec la sienne. On ignore s'il en avoit fait avec d'autres personnes du sexe ; mais on est assuré qu'il n'avoit jamais eu de mal vénérien.

L'érection habituelle & l'émission fréquente de la

semence , ont duré seules pendant cinq jours , & conjointement avec l'Hydrophobie , pendant trois autres jours. Le cours de toute la maladie a été de huit jours. Dans le cadavre le membre viril n'avoit conservé aucun indice des violentes érections , dont il avoit été si longtemps affecté.

R E M A R Q U E S ,

Par M. Bouteille.

L'OBSERVATION de M. Salva , offre l'ensemble de deux maladies , aussi extraordinaires que terribles , du Satyriasis & de l'Hydrophobie spontanée ; la réunion de cette dernière maladie avec la première , présente une complication qu'il est important d'examiner.

Le Satyriasis , est une maladie qui a été connue des Anciens , indiquée succinctement par Galien (a) , décrite au long par Aretée (b) de Cappadoce : & par Cœlius (c) Aurélianus , & qui a été presque oubliée par les Médecins des siècles postérieurs. Parmi les Auteurs que j'ai lus , les uns n'en disent rien , les autres en parlent en peu de mots empruntés de Galien ou copiés d'Aretée & de Cœlius : il ne me paroît pas qu'aucun de ces Auteurs , plus ou moins modernes , en ait parlé d'après son expérience ; l'Observation que Forest rapporte , & à laquelle lui-même ne croit pas beaucoup , est accompagnée d'un trait de gaillardise , qui annonce moins une histoire qu'une plaisanterie indécente : celle que Jean Kunfner a insérée dans les Œuvres de Léonelli , est encore plus ridicule par la manière dont il prétend que la maladie fut guérie , & celle du Musicien (d) , que Timée dit

(a) Galen. de locis affectis , Lib. VI. Cap. VI.

(b) Aretæi Cappad. Opera. de caus. & sign. morb. acut. Lib. II. Cap. XII. & de Curat. morb. acut. Lib. II. Cap. XI.

(c) Cœlii Aureliani Siccensis de morb. acut. & Chron. Lib. VIII. Vide acut. morb. Lib. III. Cap. XVIII.

(d) Encyclop. Tom. XXIX. p. 123. édit. de Genev.

avoir guéri par l'usage du nître , annonce moins un malheureux Satyriacque qu'un Masturbateur , que l'usage même du mariage n'avoit pu corriger de son infame habitude ; ce n'est donc point dans de telles sources que nous pouvons espérer de puiser la vérité : mais il faut remonter plus haut , & nous en tenir à ce que les Anciens ont dit sur cette maladie. Aretée en a donné une Description , qui , comme toutes celles de cet Auteur , est un Tableau fait de main de maître. La Description de Cœlius , quoique moins élégante , vaut celle d'Aretée , au moins pour la fidélité. L'un & l'autre cependant ont peut-être chargé leur récit de quelques traits , ou inutiles , ou étrangers au sujet. Or comme le point essentiel d'une science , est de voir chaque objet dont elle traite bien distinctement de tout autre , même de ceux qui l'avoisinent le plus ; je regarde l'Observation de M. Salva , bien précieuse en ce qu'elle présente un nouveau Tableau du Satyriasis , non-seulement ressemblant à celui qu'anciennement en ont fait Aretée & Cœlius ; mais formé de traits plus nets , plus rapprochés , & par cela même plus caractéristiques.

S'il manque à l'histoire de notre Satyriacque quelques-uns des traits , qu'Aretée ou Cœlius ont employés dans leur Description ; c'est une preuve qu'ils ne sont pas essentiels à la maladie , en effet , quelques-uns de ces symptômes paroissent n'être que des accidens sans conséquence , tels que la rougeur & la vapeur humide du visage , le vomissement pituiteux , la démangeaison des aisselles dont parle Aretée. Il en est qui sont tellement indifférens à cette maladie , qu'elle peut exister avec les symptômes opposés : ainsi parmi les symptômes du Satyriasis , Cœlius compte la constipation , & au contraire Aretée la liberté des selles , & même leur abondance ; d'autres symptômes , compris dans l'énumération que font ces Auteurs , paroissent appartenir à d'autres maux : par exemple la situation courbée dans laquelle ,
selon

selon Aretée, les Malades se tiennent, est un symptôme propre du *Tabes Dorsalis*, maladie bien différente du Satyriasis. L'inflammation des parties génitales appartient au priapisme, & les prières que Cœlius dit, que les Satyriaques adressent en suppliant aux personnes d'un sexe différent du leur, pour les engager à satisfaire leur passion, sont une effronterie familière à la fureur utérine; d'où il résulte que l'absence de tels symptômes, ou accidentels ou étrangers, ne fait pas que la maladie du sujet dont il s'agit en soit moins véritablement le Satyriasis décrit par les Anciens, puisqu'elle en a les signes vraiment diagnostics.

Le Satyriasis est une maladie aiguë; Cœlius & Aretée sont d'accord là-dessus: celui-ci dit même que la maladie est très-aiguë, & le plus souvent mortelle dans sept jours. Ce caractère, auquel il me semble qu'on n'a pas donné assez d'importance, ni fait assez d'attention, en mérite cependant beaucoup, puisqu'il établit une différence essentielle & tranchante, entre le Satyriasis & plusieurs autres maladies avec lesquelles on pourroit le confondre, telle que la manie amoureuse, la phthisie Dorsale, &c. Le pronostic d'Aretée s'est vérifié à l'égard du sujet, dont la maladie commença le 10, & finit le 18 du même mois. Ce dernier trait complète la ressemblance, ou pour mieux dire l'identité de la maladie de cet homme, avec le Satyriasis de Cœlius & d'Aretée.

Mais un symptôme inconnu aux Anciens, c'est l'Hydrophobie spontanée qui est survenue au Satyriaque dont il s'agit, le quatrième jour de sa maladie, & qui n'a cessé qu'à sa mort.

Ce que l'Hydrophobie de notre Malade a de très-remarquable, n'est pas tant d'être spontanée, que d'être symptôme du Satyriasis: ce phénomène n'avoit pas encore été observé. Les vaisseaux spermatiques, les organes virils étoient les parties où l'éréthisme s'étoit

monté au plus haut degré. Elles étoient le siège, le foyer de la cause morbifique, & si les autres parties étoient affectées de spasmes, de convulsions, ce n'étoit que sympathiquement par la correspondance que le reste du corps a avec les organes de la génération; correspondance que les phénomènes de la puberté ont démontrée. Dans le Satyriasis donc, où les parties viriles sont dans l'orgasme le plus fougueux, tandis que toute la machine se ressent de l'irritation, devons-nous être surpris que les parties gutturales participent, plus que toute autre, aux spasmes, aux convulsions, à l'érethisme, qui des organes virils se communiquent à toute la machine?

Dans l'Hydrophobie communiquée, il existe une preuve particulière de cette correspondance spéciale. On a observé comme un symptôme singulier, que plusieurs Hydrophobes ont été violemment attaqués de priapisme, avec éjaculation de la semence. Il est constaté par-là, que l'impression faite sur le gosier par le venin rabieux, se fait ressentir sympathiquement & vigoureusement aux organes virils: par réciprocité, ces derniers organes étant agités par le *stimulus* qu'ils éprouvent, ne doit-elle pas se faire sentir par la même voie de correspondance aux parties gutturales? Cela arrive en effet, & c'est de-là que proviennent l'essoufflement (a) très-pressant, dont au rapport de Cœlius, les Satyriques sont attaqués. Pourquoi ne pourra-t-il pas aussi en résulter cette angine spasmodique qui produit dans la déglutition des liquides une difficulté insurmontable, & des tourmens inexprimables, causes de l'horreur de l'eau: en deux mots, puisque l'Hydrophobie cause quelquefois le priapisme voluptueux, pourquoi le priapisme, signe constitutif du Satyriasis, ne causeroit-il pas à son tour l'Hydrophobie?

(a) *Anhelatio crebra, creberrima. Cœlius, ibid.*

Observons encore spécialement sur ce sujet , que l'orgasme voluptueux a une influence particulière sur la salive & ses canaux. Les Satyriaques , dit Aretée , ont l'odeur du bouc , & comme dans ces animaux , quand ils sont en rut , *une salive écumeuse* (a) inonde leurs lèvres. L'action sécrétoire & excrétoire des organes salivaires , est aussi aiguillonnée par l'énergie de la même cause , qui provoque l'action des parties générales. Bien plus l'astre vénérien agit si fortement sur les liqueurs salivaires , qu'il peut en pervertir le caractère naturel , & leur donner la virulence de la bave des animaux enragés. On en a vu un exemple à Venise en 1774. Un homme (b) voulut faire lâcher prise à un chien accouplé. Ses efforts furent long-tems inutiles , enfin il y parvint en pinçant la queue de l'animal. Celui-ci furieux , se lança sur l'homme , le mordit , & cette morsure causa à cet homme un priapisme hydrophobique , qui fut bientôt suivi de la mort.

En outre il y a quelques Observations , qui prouvent que la Rage a été excitée par la morsure d'un chien qui n'étoit point enragé , & qui ne l'est pas devenu (c) ; ne seroit-ce pas que l'animal alors étoit en chaleur ? L'astre vénérien qui agite ces animaux , leur donne quelquefois l'allure de ceux qui sont enragés : ils sont inquiets , errants , acariâtres , quelquefois mordants ; dans l'homme même les transports de l'amour , que M. de Sauvages appelle *Rage amoureuse* , n'ont-ils pas , suivant la réflexion de ce savant Professeur de Montpellier , certains symptômes de l'Hydrophobie (d) ? *Undenam in hac amatoria Rabie , spasmi , morsus ut in Hydrophobia ?* Aussi voyons-nous que parmi les causes propres à développer le venin rabieux , introduit par la morsure , dans le corps , il n'en

(a) *Labris spuma , quemadmodum hircis in libidinem ruentibus , insidet , quin etiam non absimilis odor est.* Arcæus , pag. 47.

(b) *Journal Encyclop.* 1776.

(c) Zwinger, Rech. de M. Andry, p. 15.

(d) Dissert. sur la Rage, dans une note au bas de la trentième page.

est point de plus efficace que la fougue de la volupté. Les exemples que j'en ai cités, celui que j'ai rapporté dans ma sixième Observation ne le prouvent que trop.

Une autre considération importante, vient à l'appui de ce qui a été dit. Parmi les exemples d'Hydrophobie spontanée, les plus frappans, les mieux caractérisés, sont ceux où la maladie est l'effet d'une vive & prompte émotion de l'ame dans l'excès d'une passion violente. Or quelle passion plus effrénée, plus impérieuse que celle de la volupté poussée à son dernier période, telle qu'elle est dans le Satyriasis. Si donc les transports de la colere dans Poisel, le trouble de la peur dans la femme du Cordonnier, ont suffi pour amener l'Hydrophobie, faut-il être étonné que l'amour & le besoin du plaisir, devenu furieux, aient produit dans notre Satyriaque une Hydrophobie si forte, que le bruit de l'eau, la vue d'une glace, mettoient ce malheureux en fureur.

Parmi les Hydrophobes spontanés, on en cite un (a) dont la maladie fut la suite d'un verre d'eau froide, avalé au moment où le buveur étoit fort échauffé; l'impression de l'eau froide sur des parties excitées par le priapisme, n'a-t-elle pas pu influencer de même à exciter l'Hydrophobie?

Après toutes ces considérations doit-on trouver étonnant qu'un Satyriaque soit devenu Hydrophobe? Si ce fait a quelque chose de surprenant, ce n'est pas qu'il soit arrivé une fois, mais qu'il ne soit arrivé qu'une fois, & que cette espece d'Hydrophobie soit la moins commune, tandis qu'il paroît qu'elle devrait être la plus fréquente: la surprise sera moins grande, si l'on réfléchit que cette Hydrophobie étant un symptôme accidentel d'une maladie très-rare, les occasions de l'observer ont dû être encore plus rares que les Satyriasis mêmes. Peut-être aussi

(a) Koëler, cité par Morgagni; voyez Recherches d'Andry, page 9.

ce ne sont pas les Observations qui ont manqué , mais les Observateurs. Combien de faits instructifs infructueusement arrivés , faute d'un œil qui ait su les appercevoir , & combien aussi de faits observés que la négligence , ou différentes circonstances ont laissé dans l'oubli ? Sans l'attention que M. Salva donne à tout ce que sa pratique lui offre de remarquable , l'événement arrivé à Sisteron seroit perdu pour la Médecine ; il seroit perdu encore si l'établissement de la Société Royale n'offroit aux gens de l'Art un moyen facile & honorable de conserver les Observations utiles , que la pratique leur fournit , en les déposant dans les archives de cette Compagnie.

V U E S C U R A T I V E S .

Je viens à l'article qui seroit le plus important , & qui malheureusement est celui sur lequel je n'ai que peu de connoissances , encore sont-elles confuses & incertaines ; mais comme cet état d'indécision & de pénurie est pénible à un esprit qui croit entrevoir la vérité : j'ai fait quelques efforts pour parvenir à dissiper cette obscurité qui m'enveloppoit.

Je me suis demandé quel étoit le traitement convenable à cette espece d'Hydrophobie spontanée : & j'ai vu que la réponse , à cette question , ne pouvoit être que conjecturale.

L'Hydrophobie spontanée ne peut être soumise à un traitement uniforme. Ce traitement doit être diversifié selon la différence des maladies dont l'Hydrophobie est le symptôme.

Aretée & Cœlius nous ont tracé , chacun à sa maniere , le traitement du Satyriasis , & il s'en faut de beaucoup que leurs moyens de guérison soient les mêmes.

Cœlius , suivant la marche timide d'une secte (a)

(a) La secte des Méthodistes.

ennemie des purgatifs, des spécifiques, des narcotiques, & de presque tous les remèdes internes énergiques, se borne à des remèdes externes relâchans.

Faire garder le lit au Malade, lui ordonner un silence absolu, éloigner de lui la présence des personnes du sexe, appliquer chaudement sur les parties de la génération, & aux environs de l'aîne, des cataplasmes, des fomentations, donner des lavemens chauds, d'eau ou d'huile, prescrire des bains semblables, appliquer aux cuisses jusqu'au pubis des ventouses, tantôt sèches, tantôt scarifiées, employer les sang-sues, recourir à la saignée le troisième jour, ou dans les trois premiers jours, voilà le précis de sa méthode. Il blâme celle de Thémison, qui prescrivait des fomentations froides, des cataplasmes froids, & la boisson d'eau froide, comme peu assortie au caractère de la maladie, & contrariant l'effet des remèdes convenables.

Aretée, moins livré à des préjugés de secte, recommande un traitement plus varié, plus actif que celui de Cœlius. Il veut que l'on saigne le Malade au bras & au pied, que l'on répète fréquemment ces saignées, & que chaque fois on tire beaucoup du sang, jusques même à la défaillance; l'objet de ces saignées syncopales est de rendre l'esprit calme & rassuré, d'appaier l'inflammation, & de modérer l'ardeur de l'organe viril. Il parle aussi de l'application des ventouses & des sang-sues.

Il veut encore que l'on purge tout le corps avec l'hiera: & cela paroît fondé sur ce qu'il observe, que des symptômes violens & convulsifs du Satyriasis, sont quelquefois dissipés par une diarrhée (a), qui évacue beaucoup de matières bilieuses: le vomissement peut aussi les expulser, dit-il, mais non sans danger,

(a) *Hæc omnia quandoque discutiantur, si alvus perturbata multas pituitosus biliosasque humiditates egerit: easdem quoque vomitus non absque discrimine effuderit. Aret. pag. 47.*

Il propose ensuite un long & profond sommeil, comme le véritable moyen curatif du Satyriasis, moyen qu'il avoue cependant n'être pas sans risque. Le Satyriasis (a), dit-il, se guérit par le refroidissement & la stupeur des parties irritées : or, qu'est-ce que le sommeil ? Un état dans lequel les nerfs sont relâchés & engourdis, ou pour mieux énoncer l'idée de l'Auteur par ses propres expressions, le sommeil considérable est le refroidissement, le relâchement, l'engourdissement même des nerfs, il est donc par là même le remède du Satyriasis ; mais pour être efficace, ce sommeil doit être profond & de longue durée. Il semble que par-là Aretée indique ouvertement l'utilité des narcotiques ; cependant il ne les prescrit pas expressément du moins pour l'usage intérieur : car pour l'extérieur, il recommande non-seulement les refroidissans propres à éteindre une partie de la chaleur naturelle des organes irrités, mais encore les calmans anodins, stupéfiens & assoupissans. Ainsi il prescrit d'envelopper les reins, les parties génitales, le périnée de laine grasse, fréquemment arrosée d'huile, de vin, & d'y appliquer le plantain, le solanum, les feuilles de pavot en cataplasme, la ciguë en fomentation. La mandragore, l'acacia entrent aussi dans les topiques, dont le but est, selon l'Auteur, de refroidir (b) & d'engourdir les parties irritées.

A ces moyens il ajoute les lavemens préparés avec la décoction de mauve, l'huile & le miel, le demi-bain préparé avec la décoction d'armoïse, de sauge & de conyse.

La diète doit consister en alimens rafraîchissans, peu nourrissans, tels que les herbes potageres, la mauve, la bette, l'endive, la courge, le melon, les concombres. La

(a) *Nempe medela non vacat discrimine ; ea per somnum profundum, longissimumque præstat. Si quidem refrigeratio, & resolutio, stuporque nervorum* | *multus somnus est : stupor vero ac refrigeratio Satyriasis medicatur. Aret. ibid.*
 (b) *Quæcumque torporem, frigoraque injiciunt.*

viande est interdite, le vin pros crit (a). Aretée l'accuse d'échauffer les nerfs, d'efféminer l'esprit, de rappeler les desirs voluptueux, de rendre la semence plus abondante, & le besoin de jouir plus pressant.

On ne sauroit trop remarquer l'attention que l'Auteur a de nous prévenir, que si la maladie se prolonge, si la plénitude n'a pas été assez diminuée, s'il est à craindre qu'il ne survienne des convulsions auxquelles les Malades sont fort exposés; il faut alors changer de méthode, & recourir à des remèdes d'un autre genre, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il indique particulièrement le *castoreum* bu avec de l'eau miellée.

Ces procédés curatifs ne sont appuyés d'aucune Observation qui en certifie l'efficacité. Ils n'ont pour garant que l'autorité de ces Auteurs, qui devient d'autant moins respectable, qu'ils l'affoiblissent eux-mêmes en se contredisant mutuellement sur des points essentiels: la disette d'Observation rend difficile, ou pour mieux dire, impossible l'examen nécessaire pour apprécier, à leur juste valeur, les remèdes proposés par Aretée & par Cœlius. Je me bornerai à quelques réflexions, que je déduirai de l'Observation de M. Salva.

Nous avons vu que le Malade fut son premier Médecin, lorsque pour calmer les mouvemens tumultueux de l'organe viril, il le plongea dans l'eau froide de la Durance. Ce remède, loin de lui avoir été salutaire, paroît avoir aggravé son mal; & cet effet prouve la vérité de l'assertion de Cœlius, qui dit: *Fit ut ex frigidis & constrictivis rebus augeatur, vel geminetur veneris cupiditas.*

Il est bien vrai qu'au moment de l'application de l'eau froide, l'érection cesse, mais c'est pour revenir ensuite avec plus de violence, & loin d'énervier cette

(a) *Vinum est nervorum calefactio, | tio, genituræ creatio, venerisque exci-*
prima remollitio, voluptatis revo- | *tatio. De curat. acut. L. II. Ch. XI.*

partie, l'eau froide est un des meilleurs moyens pour lui redonner de la vigueur.

Les saignées locales, opérées par les ventouses scarifiées, ou par les sang-sues appliquées au voisinage des parties génitales, semblent mieux appropriées au Satyriasis, que les autres saignées; mais d'ailleurs je leur crois peu, ou point de vertu, contre la trop grande âcreté de la semence, cause principale du Satyriasis. En général les évacuations sanguines, incapables de corriger une acrimonie humorale quelconque, sont, ou inutiles ou préjudiciables dans les maladies qui dépendent d'une telle cause.

Le principe du mal me paroît être dans les parties viriles; c'est contre elles que l'art du Médecin doit être dirigé. Or cette cause, à ce que je pense, ne peut être que l'impression trop forte que la semence fait sur les organes qui sont soumis à son action, soit qu'elle ait acquis une qualité trop stimulante, soit qu'ils soient devenus trop sensibles à son *stimulus*. Pour guérir le Satyriasis, il faudroit donc, 1°. réfréner la trop grande activité de la semence & émousser son énergie; 2°. diminuer l'éréthisme, & la sensibilité des fibres organiques.

1°. On s'est long-tems occupé de la recherche des substances, qui, soit en alimens, soit en médicamens, pussent les uns provoquer l'activité de la semence, les autres réfréner son énergie. Il paroît que le succès n'a pas répondu aux espérances, & que l'expérience a démenti les promesses de ceux qui ont vanté les remèdes, soit aphrodisiaques, soit anti-aphrodisiaques. Les plus renommés sont peu dignes de leur réputation. Quant aux anti-aphrodisiaques, qui seuls concernent l'objet actuel, je n'en connois point dont je n'aie éprouvé l'inefficacité: je parle sur-tout du camphre, de la ciguë, de l'agnus-castus & du nître.

J'ai souvent employé le camphre dans les différens cas, où il est recommandé par les Auteurs les plus

graves. Je n'en ai jamais obtenu les effets salutaires que j'en attendois. Toujours j'ai observé qu'il agissoit comme stimulant, comme échauffant. Je l'ai vu constamment échouer dans les cas d'irritation des voies urinaires, & notamment dans la dysurie, causée par l'application des cantharides. Les émulsions, la tisane de riz, & sur-tout celle de racine de guimauve & de graine de lin, sont alors bien plus utiles que le camphre, que Groënevelt nous donne comme le correctif des cantharides. Dans l'épidémie miliaire de Forcalquier, le vinaigre camphré & les vésicatoires furent des remèdes fort employés : malgré l'usage de ce vinaigre, nombre de Malades furent attaqués de dysurie & de strangurie.

Un jeune homme qui étoit tourmenté par des érections, & épuisé par des pollutions nocturnes, usa inutilement de semences d'agnus-castus en émulsion. On lui conseilla de se servir du camphre, soit intérieurement, soit extérieurement; mais bientôt il fut obligé de renoncer à ce remède, qui avoit aggravé l'un & l'autre symptôme.

Dans les fréquentes occasions où j'ai administré l'extrait de ciguë, même à forte dose, jamais je ne me suis aperçu qu'il refroidit la puissance générative. J'ai vu au contraire un Payfan, attaqué d'un cancer au nez, user beaucoup de cet extrait, & être si ardent dans ses caresses, que sa femme en étoit ennuyée & fatiguée.

Le nître rend le cours des urines plus abondant, & souvent il calme la dysurie. Je l'ai trouvé inefficace contre les érections, & contre les pollutions involontaires. Mon expérience contredit celle de Timée (a); mais elle est conforme à celle de M. Tissot (b), qui parle d'un Malade auquel le nître nuisit, en lui procurant des pollutions plus fréquentes, au lieu de les calmer.

(a) *Casuum Med. Lib. III. Observ. 32.*

(b) *L'onanisme, Sect. XI. pag. 240.*

Puisque nous ignorons le correctif d'une semence trop stimulante, & devenue comme venimeuse par une âcreté qui approche de la causticité, l'indication de la mitiger ne peut être remplie par un tel moyen. Peut-être sera-t-il moins difficile d'énervier la sensibilité organique?

2°. La Médecine a des moyens efficaces pour calmer l'éréthisme des nerfs & des fibres; elle en a même pour suspendre tout-à-fait, pendant un certain tems, cette sensibilité, lors même qu'elle est portée au plus haut degré dans la violence des douleurs. Ces moyens seroient-ils praticables dans le Satyriasis?

Dans mon Mémoire sur la Rage, j'ai proposé différens procédés pour tranquilliser le système nerveux; mais leur action trop lente les rendroit insuffisans dans une maladie qui a une marche si rapide & une durée si courte. Ils ne pourroient être de quelque utilité que dans le principe du mal, ou mieux encore avant son invasion. Mais lorsque le Satyriasis est déclaré, il faut des secours aussi actifs que le péril est pressant. Où chercher ces moyens de guérison promptement efficaces? S'il faut en croire Aretée, le moyen est trouvé: le Satyriasis (a), dit-il, se guérit par un sommeil profond & très-long. Ce ton décidé, dans un empirique ignorant, pourroit être effronterie; dans Aretée il doit être le langage de la conviction, le laconisme de son assertion exige qu'on en pese chaque terme: la guérison est opérée par le *sommeil*, par un *sommeil profond*, par un *sommeil très-long*; le sommeil n'est donc annoncé comme le remède du Satyriasis, que lorsqu'une très-longue durée est jointe à la force de l'assoupissement, au point peut-être de rendre ce sommeil périlleux, du moins peut-on le présumer ainsi par l'aveu que fait l'Auteur, que ce traitement n'est pas sans danger.

(a) *Ea (medela) per somnum profundum, longissimumque operatur.* De caus. & sig. acut. Cap. XII. pag. 47. Edir, Hallerian.

Mais comment ce sommeil étoit-il excité ? Aretée n'en dit rien. Son silence sur un objet si important a de quoi surprendre, mais non de quoi embarrasser. Il est facile de suppléer à l'omission de l'Auteur, au moyen d'un remède très-connu, très-usité, doué d'une vertu éminemment soporifique. Le pavot & ses préparations, en procurant un sommeil plus ou moins profond, plus ou moins long, suspendent, aussi plus ou moins, la sensibilité trop vive de la fibre organique, émoussent le sentiment de toutes les parties du corps, & calment ainsi tout orgasme, tout éréthisme, qui est dû à l'impression d'un *stimulus* trop irritant ; la sensibilité même naturelle, est alors enchaînée au point que la sécrétion & l'excrétion, sont, ou diminuées ou interrompues dans presque tous les organes : or, cet engourdissement général, s'il est fort & de durée, ne pourroit-il pas produire la guérison du Satyriasis, par la cessation durable des mouvemens de salacité, qui constituent cette maladie ? Aretée l'assure : & si aucune Observation ne garantit sa promesse, aucune aussi ne la dément ; & le raisonnement conclut en sa faveur.

L'opium, loin d'être un aphrodisiaque, ainsi qu'on le pense communément, seroit-il donc un anti-aphrodisiaque ? Peut-être est-il l'un & l'autre, suivant la dose à laquelle il est donné, & selon les circonstances dans lesquelles il est administré. Un peu de vin porte à l'amour, l'ivresse profonde endort, & les ivrognes de profession ne se soucient guères des femmes. De même une dose modique d'opium pourra exciter des mouvemens d'érection, qu'une plus forte dose feroit disparaître : un foible narcotique ne causera qu'un sommeil léger, interrompu & favorable aux songes ; & ces rêves dans un homme voluptueux, rouleront sur des objets obscènes, & seront suivis de pollutions qui n'auroient pas eu lieu, si un fort narcotique avoit plongé cet homme dans un sommeil profond.

D'ailleurs ne seroit-il pas permis de douter de cette vertu aphrodisiaque attribuée à l'opium ? Les Auteurs les plus respectables , il est vrai , assurent qu'il en est doué ; mais si les autorités sont nombreuses , les faits sont très-rares , très-peu concluans. On cite en preuve les Turcs. On veut que ce soit pour s'exciter à l'amour qu'ils prennent de l'opium ; mais il est des gens qui pensent peut-être avec plus de raison , que c'est au contraire pour modérer l'impétuosité de la volupté , en rendant plus tardive l'éjaculation , qui , dans ces Orientaux , est naturellement trop prompte. Cette qualité de remédier à la trop prompte éjaculation , avoit déjà été reconnue dans l'opium par Ettmuller. Le retard que , de l'aveu de tous les Médecins (a) , l'opium occasionne dans le cours des autres excrétiions , n'autorise-t-il pas à penser qu'il doit moins provoquer que retarder celle de la semence ?

L'opium , comme le vin , lorsqu'on est dans l'usage d'en prendre , devient de premiere nécessité : lorsque son effet est passé , l'homme tombe dans un état d'affaîssement qui lui fait désirer son restaurateur. M. Lorry , de qui j'emprunte ces expressions , en prouve la vérité par deux Observations : & celle que je vais rapporter , en sera une preuve aussi frappante que singulière.

J'ai vu à Montpellier une Demoiselle , âgée de quarante ans , qui depuis quatre années s'étoit mise à l'usage journalier des narcotiques. Elle avoit été obligée , comme c'est l'ordinaire , d'en augmenter successivement la dose , au point , que lorsque je la vis , pour la première fois , elle prenoit de l'opium sans le peser , de la grosseur d'une noisette , buvant par-dessus une cuillerée à café de laudanum liquide. Chaque matin elle ufoit de ce remède. Elle vaquoit ensuite toute la journée à son

(a) Mém. sur l'action de quelques médicamens , & en particulier de l'opium. Voyez Mém. de la Société Royale de Méd. Tom. II , pag. 151.

travail, & le sommeil, ou pour mieux dire, l'assoupissement ne venoit que dans la nuit. Le matin en s'éveillant elle se trouvoit dans une foiblesse si grande, qu'elle ne pouvoit se mettre sur son séant. Tous ses membres étoient tremblans, & dans l'impuissance d'agir, & de soutenir le corps. Pour dissiper cette extrême langueur, pour raffermir les membres vacillans, elle étoit obligée, avant de sortir du lit, de prendre son opium, qui lui servoit de corroboratif quotidien. C'est elle-même qui me fit ce récit, que j'aurois refusé de croire si M. Tioche, Médecin de la Charité, que je suivois en pratique, & qui étoit présent, ne m'eût assuré qu'elle me disoit la vérité sans aucune exagération.

Peut-être donc n'est-il pas déraisonnable de regarder l'opium comme un anti-spasmodique énervant, & de croire, qu'en cette qualité, il est propre à combattre le Satyriasis, avec d'autant plus d'efficacité, que les expériences, tentées sur les animaux, prouvent que l'action de ce remède, porte principalement sur les nerfs inférieurs de la moëlle épinière.

L'opium en outre est recommandé par plusieurs Auteurs renommés, dans la cure de l'Hydrophobie. Le Docteur Nugent (a) l'employa avec succès dans le traitement d'Elizabeth Bryant, dont la guérison, selon M. Pouteau, ne fut due qu'à l'usage de l'opium & du liniment huileux. S'il est quelque espèce d'Hydrophobie où ce remède puisse réussir, ce doit être celle qui survient spontanément au Satyriasis.

Je n'hésiterai donc pas de donner dans cette occasion mon suffrage à l'opium. Je l'associerois volontiers au castoreum recommandé par Aretée.

(a) Essai sur la Rage, pag. 37.

§. I I I.

Extrait d'un Mémoire envoyé par M. Virard, Médecin à Grenoble.

O B S E R V A T I O N S U R L A R A G E.

LE 30 Novembre 1781, un homme âgé de vingt-deux ans, fut mordu par un chien vraisemblablement enragé, puisqu'il mourut le 15 Mai dernier, dans un paroxysme de Rage.

Une femme âgée de quarante-deux ans, qui avoit été mordue par le même chien, me fut amenée; je lui fis appliquer un vésicatoire sur la plaie, qui étoit à la partie postérieure de la jambe: j'y fis appliquer ensuite un plumasseau, chargé de digestif animé, arrosé de douze gouttes d'alkali volatil fluor, le tout recouvert d'un emplâtre de suppuratif: je fis continuer le même pansément pendant trois jours. Je faisois prendre à la Malade, pendant ce tems, toutes les cinq à six heures, six gouttes d'alkali volatil, dans une verrée d'eau de sureau: je continuai le même régime pendant huit jours, & la plaie fut cicatrisée parfaitement. Il parut sur toute la surface de la peau une éruption verruqueuse, qui sécha au bout de six jours, & tomba en écailles. Quand cette femme apprit la mort du jeune homme, qui avoit été mordu par le même chien, elle en fut effrayée; mais sa santé n'en souffrit pas. Ce qui prouve que le virus hydrophobique étoit parfaitement détruit. Elle jouit à présent de la plus parfaite santé.

§. I V.

*Observation extraite d'un Mémoire envoyé par
M. Faugerolle, Maître en Chirurgie à Rauzan,
près Castillon sur Dordogne.*

LE nommé , âgé de vingt-neuf ans, d'un tempérament sanguin & bilieux, fut mordu le 23 Septembre 1781, au gras de la jambe gauche, avec effusion de sang & déchirure à la peau, par un chien qui prit la fuite; il mordit aussi dans la même Paroisse plusieurs chiens, qui sont devenus enragés à leur tour. Ce garçon se déchaussa, imprégna de sa salive un morceau de papier qu'il mit sur sa plaie, chaussa son bas, & continua son travail. Il ne fit point part à ses parens de son aventure, n'imaginant pas que le chien qui l'avoit mordu fût enragé. Le 14 Octobre, vingt-un jours après l'époque de sa morsure, ce jeune homme se sentit singulièrement ému, & fut saisi d'un trouble difficile à exprimer. Il fit part de son étonnement à son frere, qui travailloit avec lui, & qui lui conseilla de s'en retourner au logis éloigné d'un quart de lieue: ce qu'il fit, non sans peine; car il fut obligé de s'asseoir, & de se reposer plusieurs fois, éprouvant une prostration de forces étonnante. De retour chez lui, ses parens le trouverent triste & rêveur: il leur fit part de son émotion, se déchaussa, & visita son ancienne plaie qui lui caufoit de la douleur; il la lava avec un peu de vin tiède, & dit que cette plaie provenoit de la morsure qu'un chien lui avoit faite, il y avoit environ trois semaines. Il soupa en famille, se coucha peu de tems après, & dormit environ deux heures, d'un sommeil fort agité: il réveilla son frere qui étoit couché à côté de lui, & lui dit d'un ton terrible

terrible & effrayant, de se lever & de s'enfuir, sinon qu'il le mordroit, qu'il étoit enragé; que c'étoit fait de lui. Dans ce moment, ainsi que dans son sommeil, le chien qui l'avoit mordu se peignoit à son esprit, & l'effrayoit singulièrement. Son pere surpris de ce qu'il venoit d'entendre, accourut pour le tranquilliser: le jeune homme lui dit d'un ton bien décidé, qu'il avoit une extrême envie de mordre; qu'il le prioit de ne pas s'approcher de lui. Il demanda son Curé, à qui il recommanda de s'opposer à ce qu'on l'étouffât, dans le cas où il viendrait à perdre entièrement la raison. Le Curé le lui promit, & détermina les parens à m'envoyer chercher pour lui donner des secours. Il étoit huit heures du soir, quand j'arrivai près du Malade; il parut content de me voir: il me dit qu'il ressentait depuis l'après-midi une douleur aiguë à la tête, qui augmentoit toujours; qu'en ce moment elle étoit insupportable: il étoit inquiet, agité, tourmenté d'anxiétés, de mal-aise dans tout le corps; il pouffoit de grands soupirs, il respiroit avec peine; il avoit les yeux étincelans, le visage rouge, & il étoit saisi d'effroi: il demandoit à être seul, & se plaisoit dans l'obscurité; le plus léger bruit l'importunoit: il faisoit souvent des efforts pour sortir de son lit; il sentoit un resserrement très-douloureux aux hypocondres, sur-tout au gauche. Je lui présentai de l'eau qu'il ne voulut pas voir: il étoit fort altéré; je lui offris à boire de l'eau panée qu'il accepta, y ayant fait mettre un peu de vin rouge pour en changer la couleur qui le révoltoit: je fis entrer un chien dans sa chambre; dès qu'il l'entendit, il devint furieux & s'enfonça dans son lit: son pouls étoit plein, fort, vigoureux, inégal & convulsif.

Ne pouvant me tromper sur le caractère de sa maladie, je lui proposai la saignée du pied, comme un moyen qui calmeroit sa douleur de tête, qui étoit insupportable: il me répondit brusquement qu'il ne le

O

vouloit pas , mais qu'il me laissoit le maître de le saigner au bras ; qu'il feroit en outre tout ce que je lui prescrirois pour son foulagement. Sans perdre de tems je le saignai au bras , & laissai sortir , par une large ouverture , environ vingt onces de sang : cette saignée fut suivie d'une légère syncope ; la douleur de tête se calma pour un peu de tems , ainsi que le délire : trois heures après je lui fis une seconde saignée , à-peu-près aussi abondante que la première , qui fut suivie aussi d'une syncope plus forte que la première. Son sang étoit d'un rouge vif & fort écumeux : il eut dans cette syncope de légères nausées. Je lui fis donner un lavement , par l'effet duquel il évacua beaucoup. Je lui donnai ensuite une dragme de pilules mercurielles qui le purgerent un peu. Le 15 au matin il en prit une autre dragme , par l'effet de laquelle il fut très-bien purgé. A cette époque la douleur qui avoit été fixée à la tête devint vague : elle parcouroit alternativement & rapidement les jambes , les cuisses & la poitrine. Quand cette capacité étoit affectée , il respiroit avec beaucoup de peine ; mais cette douleur se remplaçoit brusquement à la tête. La douleur à l'hypocondre gauche , se faisoit toujours très-vivement ressentir. Dans le même jour il reçut deux frictions de deux dragmes de pommade mercurielle , dont une le matin & l'autre le soir , sur la jambe gauche , à l'endroit de la plaie qui étoit très-sensible. Le soir même il prit un lavement émollient , & il évacua un peu. Le 17 on fit une friction toujours de deux gros de pommade mercurielle , & toujours à l'endroit de sa plaie ; un lavement fut donné le soir , & le 18 une dragme de pilules mercurielles , qui le purgea peu. Le soir du même jour on fit une friction d'une dragme seulement ; je lui trouvai la bouche enflammée , & les glandes salivaires engorgées : ce qui l'inquiétoit beaucoup. A cette époque , il étoit toujours fatigué d'anxiétés , de terreurs paniques , de convulsions , &

le pouls étoit dur & tendu. Je lui proposai un bain d'eau tiède , afin d'éviter une salivation trop abondante , & de pouvoir faire passer , par ce moyen , une plus grande quantité de mercure dans le sang ; le Malade y consentit. Il fut mis en ma présence dans un bain d'eau , agréablement tiède , où il resta une heure. Le 19 il reçut une friction d'une dragme ; le soir on lui donna un lavement. Je le quittai pendant trois jours , ayant été occupé auprès d'une femme en couche : mon absence l'inquiéta vivement ; il ne voulut prendre aucun remède pendant ce tems. Le 22 au soir , époque de mon retour , je le trouvai avec l'envie de mordre & le délire : il ne vouloit point m'entendre ; il avoit un ton brusque & décidé. Cependant je parvins à le purger dans la même nuit ; toujours avec les pilules mercurielles : il fut bien évacué. Le 23 il reçut une friction de deux dragmes de pommade mercurielle. Le matin 24 une pareille. Le soir il prit un gros de pilules mercurielles qui opéra assez bien ; le soir il prit une friction de même dose. A cette époque la salivation devint très-abondante. Le 25 il prit un bain d'eau tiède ; alors tous les symptômes diminuerent , & le Malade devint docile : il n'avoit point encore bu de bouillon ni de tisane , sans qu'il y eût un peu de vin rouge. Dès-lors il en cessa l'usage , & sa vue supporta la transparence de l'eau. Le 26 il reçut une friction d'une dragme seulement. Le 27 il fut purgé avec un gros de pilules mercurielles. Le 28 il prit un bain , & comme il se trouvoit sensiblement mieux , & qu'il salivoit assez abondamment , il ne reçut pas de friction le 29 ; mais il prit un bain le matin , & le soir un lavement. Le 30 il reçut une friction d'une dragme ; alors on lui fit les frictions sur diverses parties du corps , telles que les jambes , les cuisses & le dos. Le 31 il ne fit aucun remède : le 1^{er} Novembre il prit un lavement ; le 2 un bain : le 3 une friction , toujours d'une dragme ; le 4 une prise de pilules mercurielles :

le 5 un lavement; le 7 un bain: le 8 une friction; le 10 un bain: le 12 un bain; le 14 une friction: le 17 une prise de pilules mercurielles; le 20 un lavement: le 22 une friction; le 24 un bain. A cette époque, tous les symptômes de l'Hydrophobie ayant disparu, j'ai cessé toute espèce de traitement, si ce n'est l'usage des bains d'eau tiède qu'il a continué encore quelque tems, pour détruire un léger mal-aise, une grande lassitude dont il se plaignoit, & quelques légers purgatifs, donnés de loin en loin jusqu'à parfaite guérison.

Ce jeune homme, depuis l'époque de son traitement, fini le 24 Novembre 1781, s'est toujours très-bien porté.

J'observerai que, quoique les Chirurgiens modernes aient généralement banni de leur pratique le cautere, actuel, ou le feu; il est expédient de recourir à ce moyen, quand on est appelé à tems (a), & que la nature des parties mordues le permettront, & d'en hâter la suppuration; de l'entretenir autant qu'il sera nécessaire; sinon d'inciser la plaie en tout sens, pour la dégorger, & ensuite établir la suppuration. Méthode que je crois préférable à toutes les lotions dont on se sert communément.

Pendant tout le traitement, le Malade a constamment fait usage de la tisane préparée avec la décoction légère de bardane, qu'il a continuée long-tems après sa guérison parfaite.

(a) Il est toujours nécessaire de r'ouvrir la plaie. Dans le cas présent, la cicatrice étoit sensible, & il auroit été sage de la rompre par les moyens connus. Ce défaut de précaution, qui cependant n'a point empêché le succès, peut répandre quelque incertitude sur l'Observation.



§. V.

*Extrait d'un Mémoire sur la Rage , envoyé par
M. Duboueix , Médecin à Clisson , en Bretagne.*

CE Mémoire est sur-tout destiné à la recherche des signes diagnostics de la Rage dans les chiens. L'Auteur auquel une pratique étendue a fourni l'occasion de voir plusieurs cas de cette nature , assure que les chiens enragés n'ont pas tous horreur de la boisson. Il en a vu qui buvoient sans peine , & même assez abondamment. Nous avons extrait de son Mémoire l'Observation suivante.

Au mois de Juillet 1776 , une femme nommée Boffart , du village d'Oliveau , à un quart de lieue de cette Ville , fut mordue au bras nu par un chien enragé (a) , qui lui fit douze à treize grandes plaies : son fils vint sur le champ nous demander du secours ; nous fîmes aussitôt cautériser profondément toutes les plaies , avec le manche d'une pelle rougie au feu. Le bras fut ensuite frictionné avec une demi-once environ de pommade mercurielle. Nous recommandâmes de panser pendant douze à quinze jours les plaies avec de la même pommade , ce qui ne fut point exécuté ponctuellement. Malgré cela & avec ces seules précautions , cette femme fut préservée de la Rage.

Immédiatement après la cautérisation , nous avons appliqué sur la plaie un emplâtre vésicatoire , qui débordoit un peu l'escarre.

(a) Les chiens qu'il mordit devinrent enragés.

§. V I.

Nous avons reçu une Dissertation sur la Rage, envoyée par M. Beaufsier de la Bouchardiere, Docteur en Médecine à Vendôme, dans laquelle l'Auteur, qui fait sur cette maladie les réflexions les plus judicieuses, conseille pour son traitement les frictions mercurielles camphrées, le mercure pris intérieurement & quelques antispasmodiques. Il loue beaucoup, & avec raison, l'usage où sont quelques personnes de l'Art d'emporter les parties mordues, par une incision profonde, & d'y appliquer ensuite le feu. Ce Mémoire contient une Observation, que nous n'insérerons point ici, parce qu'elle a été publiée dans le Journal de Médecine, en Août 1773. Elle est relative à une jeune fille mordue par un chien, dont il s'en faut de beaucoup, d'après l'exposé de l'Observation elle-même, que la Rage fut confirmée.

Plusieurs de nos Confreres ont recommandé de laver long-tems & profondément la plaie avec l'eau; il est probable que de pareilles lotions peuvent emporter une partie du virus (a). On peut les mettre en usage, en attendant que l'on se soit procuré les instrumens nécessaires pour les scarifications, l'incision ou l'ustion de la plaie.

§. V I I.

Observation extraite d'un Mémoire sur la Rage, par M. Houffet, Médecin à Auxerre.

Le jeudi 26 Juillet 1781, une louve partie de Gilevesque, Paroisse distante de deux lieues d'Auxerre, au

(a) Mais il ne faut pas s'en rapporter uniquement à elles.

midi, s'achemine vers cette ville, passe à dix heures & demie du soir dans le village de Vallau; son-arrivée fait aboyer plusieurs chiens: un d'entr'eux craignant l'approche du loup, gratte à la porte de son maître, *Louis Michaut*, fait les efforts les plus grands pour entrer dans son logis: cet habitant éveillé, croit que des voleurs veulent entrer chez lui; il se leve, ouvre la porte, se trouve aussi-tôt saisi par un animal qui se dresse & applique ses pattes sur ses épaules: *Michaut* se sentant blessé à la joue, veut se débarrasser de l'animal qui se retire après lui avoir mordu la jambe.

Cet animal quitte Vallau, va au Moulin-Milhau, blesse un homme & quelques chiens, passe le long du port, attaque le chien de l'Aubergiste *Venaut*: le combat de la louve & du chien excite l'attention du maître; celui-ci ne veut pas se servir de son fusil, parce qu'il craint de tuer son chien; la louve se contente de l'avoir blessé. Elle part aussi-tôt pour dévaster d'autres Paroisses circonvoisines, parcourt les rives de l'Yonne, arrive à Apoigni, situé sur la route de Paris, au nord d'Auxerre, dont il n'est éloigné que de deux lieues; attaque sur les trois heures du matin, un homme âgé d'environ quarante-huit ans, qui s'étoit levé & transporté sur les bords de la rivière, pour satisfaire à des besoins naturels; la louve saute sur lui, le blesse au visage, au bras, à la cuisse, & lui déchire la jambe avec ses griffes. La bête ne l'a pas plutôt quitté, qu'elle va attaquer un jeune homme, âgé de quinze à seize ans, qui chargeoit du fumier; celui-ci s'imagine voir un chien qu'il veut détourner; il est mordu à la partie supérieure interne, & à la partie externe de la cuisse: Comme ce jeune paysan ne faisoit pas de résistance, la louve l'abandonna pour attaquer *Claude Saget*, âgé de trente ans; il étoit armé d'un bâton; il s'en sert pour se défendre: mais la force de la louve est si grande, qu'elle le terrasse deux fois. La louve ne l'a pas plutôt renversé,

qu'elle l'abandonne ; mais aussi-tôt , que se retournant, elle apperçoit qu'il se relève , elle revient sur ses pas pour l'attaquer de nouveau : *Saget* se défend , mais il est encore terrassé & abandonné ; une première expérience rend le vaincu plus circonspect : la prudence est cause qu'il s'est retiré du combat sain & sauf.

Le bruit de ces différens combats entre la louve , l'homme & les chiens se répand bien vite ; les blessés courent à la ville pour chercher du secours : on s'adresse au nommé Allionne , qui se charge de préparer l'*omelette*, dont la description est insérée dans les Recherches sur la Rage de M. Andry , & dans le deuxième Volume des Mémoires de la Société Royale de Médecine ; il les a pansés avec zèle & charité : il leur a fait prendre le remède à jeun , avec les précautions mentionnées dans la recette , & le leur a appliqué sur toutes les plaies en ma présence. Je jugeai à propos de prescrire à ces blessés les frictions avec l'onguent mercuriel camphré , d'après les expériences de MM. Laffone & Baudot. J'ajoutai à l'application de l'onguent l'usage intérieur d'un mélange d'eau de Luce , d'écailles d'huîtres , de poudre de guttete & d'yeux d'écrevisses , mises à doses très-modérées dans un petit verre de vin , pris de quatre heures en quatre heures pendant neuf jours ; je fis aussi tremper dans la même composition des compresses pour étuver les plaies ; elles furent appliquées & retenues par des bandes , comme dans les pansemens ordinaires.

Ce moyen a parfaitement réussi ; il n'est mort que le malheureux *Louis Michaut* : il se contenta de l'usage intérieur & extérieur de l'*omelette*, & de l'application de l'onguent mercuriel ci-dessus indiqué. Le Chirurgien l'avoit saigné du bras le jour même de sa blessure ; mais *Michaut* après douze à quinze jours de traitement , se crut à l'abri de tout danger : il travailla avec sécurité ; trois mois s'écoulerent , le blessé jouit de la santé la plus vigoureuse ; sa plaie encore ouverte se ferma , & *Michaut*
se

se trouva hors d'état de marcher : il fut privé du mouvement depuis le tronc jusqu'aux pieds ; la Rage s'empara de lui : il voulut mordre à droite & à gauche ; la vue de l'eau redoubla ses accès de fièvre & de rage : il resta en cet état pendant neuf jours , & mourut à la suite d'agitations extrêmes.

Cet événement fut une preuve convaincante de l'état où se trouvoit la louve , quand elle commença à errer dans la campagne ; on ignoroit jusqu'alors qu'elle fût enragée : ces différentes expéditions dévoilaient un animal en fureur , mais non atteint de la Rage ; on auroit même cru le contraire d'après la manière modérée dont elle agit contre *Saget* (a).

§. VIII.

M. NORMANDE, Médecin à Lurde en Bigorre, nous a remis un Mémoire, dans lequel nous avons remarqué trois Observations dont nous rapporterons ici le résultat.

La première concerne les accidens arrivés à un Chirurgien des amis de l'Auteur, qui, pour avoir couché dans le même lit, qu'un enfant soupçonné d'avoir été atteint de la Rage, fut frappé de la crainte la plus vive ; resta pendant huit jours dans un état spasmodique inquiétant, éprouva des accès de convulsions , & fut guéri par les soins de M. Normande.

Dans la seconde Observation, il s'agit d'un Malade auquel une humeur dartreuse qui s'étoit jettée sur le gosier , avoit occasionné un resserrement considérable de cette partie , & une grande difficulté d'avaler , avec quelques symptômes analogues à l'Hydrophobie. Le trai-

(a) Nous pensons, comme M. Houffet, que la marche tranquille , & en quelque sorte réfléchie de l'animal, ne sembleroit pas annoncer qu'il fût atteint de la Rage. Il auroit été bien à désirer que l'on eût rapporté ce qui est arrivé à la suite des autres morsures faites par l'animal.

tement dirigé par M. Normande a eu un plein succès, & le Malade a été guéri en peu de tems.

Dans la troisieme Observation, sont rapportés en abrégé les accidens de la Rage, dont a péri un jeune Chirurgien, mordu par un chien enragé, quinze jours avant le paroxisme dont M. Normande a fait mention. Il n'y a d'ailleurs aucuns détails relatifs au traitement qui doivent être conservés.



SECTION QUATRIÈME.

R É F L E X I O N S

§ U R U N P R O C É D É C U R A T I F

NOUVELLEMENT PROPOSÉ;

Et sur quelques Faits particuliers.

§. I.

Des propriétés de la Belladonna, dans le traitement de la morsure faite par un animal enragé.

M. BURCHARD FRÉDÉRIC MUNCH, publia à Gottingue, une Dissertation sur l'efficacité de la Belladonna, dans le traitement de la Rage. Nous donnons ici un extrait de cette Dissertation qui n'est pas assez connue en France.

Pline & Apulée avoient déjà parlé de l'usage externe des feuilles de Belladonna, contre la morsure des chiens enragés; mais le premier qui ait conseillé l'usage interne de cette plante, est Théodore Turquet de Mayerne, Médecin du Roi d'Angleterre. Il dit que la décoction de quelques bayes de Belladonna, est un spécifique dans l'Hydrophobie (a); mais il ne s'étend pas davantage sur

(a) Voyez *Praxeos Medicæ syntagma de morbis extern.* (Cet Ouvrage parut en 1695, après la mort de Turquet de Mayerne).

les propriétés & les effets de ce remède, qu'il donne contre cette maladie, avec beaucoup d'autres, & ne dit pas l'avoir employé. Aussi ce remède a-t-il été négligé ou oublié depuis ce tems, jusqu'à ce qu'il fût communiqué par un Ouvrier qui travailloit aux mines, nommé Richter. Cet Ouvrier se servoit depuis long-tems, dans les mêmes vues, de la racine de Belladonna en poudre ; mais il la préparoit en cachette: il fit part de son secret en 1728, à M. Hansen, qui le communiqua à M. Munch le pere. M. Schmidt, Ministre Luthérien, avoit déjà publié ce remède dans le Journal d'Hanovre en 1763, sans dire d'ou il le tenoit; il le vante beaucoup, & assure qu'il a produit de bons effets pour guérir la Rage : mais il ne détaille aucune Observation; il donne à la plante dont il s'agit, le nom de *Solanum majus*, & il indique la dose qu'il faut en donner d'une maniere très-incertaine. En 1768, on recommanda le même remède, & on détermina le nom de la plante, sous celui de la Belladonna (a) ; on a confirmé les premiers effets, & on a parlé de plusieurs expériences faites sur des hommes & sur des animaux : mais les Observations ne furent pas détaillées, & la dose ne fut pas plus clairement déterminée qu'auparavant. Enfin M. Munch le pere, qui avoit employé la Belladonna dans différentes maladies, & notamment dans la morsure des chiens enragés, publia plusieurs Observations dans le Magasin d'Hanovre en 1768 ; il y recommande non-seulement la racine, mais aussi les feuilles de Belladonna : il y détermine la dose de l'une, & des autres, relativement à l'âge & à la force des hommes & des animaux, & finit par le détail de quelques Observations dans lesquelles il indique la maniere dont il a employé ce remède, & les heureux effets dont il a été suivi. Quelques mois après, & dans la même année, il publia, par la même voie, les nouvelles expériences qu'il avoit eu

(a) Voyez Magasin Hanov. 33, Stück, pag. 517.

occasion de faire. Les Observations , publiées par M. Munch , engagerent plusieurs Médecins & d'autres personnes à employer , pour préserver de la Rage , la racine & les feuilles de Belladona ; mais il n'y eut que M. Ruling , qui , en 1773 , publia l'histoire d'une jeune fille cruellement mordue par un chien enragé , & à laquelle il administra , avec le plus grand succès , la poudre préparée de feuilles de Belladona. Dès l'année 1770 , M. l'Archiatre Schroder avoit écrit à M. Munch qu'il avoit employé , avec succès , la racine de Belladona dans le traitement de quatre hommes , dont trois avoient été mordus par un chien enragé , & le quatrième par un chat aussi enragé. Ces expériences heureuses engagerent M. Munch à continuer ses Observations ; mais il ne les publia qu'en 1779 , époque à laquelle il communiqua onze Observations à M. l'Archiatre Richter , qui les fit imprimer dans la Bibliothèque chirurgicale. Ces Observations sont très-détaillées , très-intéressantes , & annoncent que ce remède est non-seulement préservatif , mais même curatif de la Rage. M. Munch a aujourd'hui plus de cent Observations sur l'efficacité de la racine & des feuilles de Belladona. Parmi les Observations , publiées par M. Richter , il y en a deux dans lesquelles on voit que le remède a été donné dans le premier degré de la Rage.

L'Auteur de la Dissertation , n'assure pas cependant que la vertu salutaire de la Belladona , puisse avoir lieu lorsque la Rage est déclarée , & que les signes de l'Hydrophobie sont manifestés ; il ne connoît que M. Schmidt , qui ait assuré que la Belladona , donnée de force à des Malades qui étoient dans un tel accès de fureur , qu'on avoit été obligé de les lier ; leur avoit rendu la santé ; mais il ne dit pas que ces Malades fussent Hydrophobes. A la page 30 , il rapporte deux Observations à-peu-près semblables , & suivies du même succès. Ces Observations sont de M. Munch le pere. M. Balthasar-Frédéric Munch , après avoir parlé des précautions que l'on doit

prendre en prescrivant & en employant ce remède, décrit les symptômes qu'il produit sur ceux qui le prennent; ces symptômes sont la sécheresse de la langue, de la bouche, de la gorge, la difficulté d'avaler même les fluides, la soif, l'immobilité, la protubérance, la rigidité des yeux qui sont comme couverts d'un nuage; les objets éloignés paroissent distincts, ceux qui sont proches paroissent doubles: les yeux sont affectés d'ardeur, de pression, quelquefois de douleur, de rougeur; la pupille est presque toujours dilatée. Les Malades éprouvent des vertiges, sur-tout s'ils sont debout. Quoique la respiration soit libre, ils ressentent une certaine gêne, mais qui n'est pas de durée. Le pouls est petit & prompt. Peu après avoir pris le remède ils éprouvent une langueur, une lassitude, une propension au sommeil, une pesanteur dans les membres, une gêne dans tous leurs mouvemens. Ces symptômes vont en augmentant, & sont suivis d'un sommeil tranquille, & qui rétablit tout dans l'ordre naturel. Au commencement ils ont des frissons vagues, le visage pâlit, mais peu après la chaleur survient, ainsi que la rougeur du visage; la peau qui étoit âpre & sèche, devient molle & humide, le pouls est plein, & la transpiration est suivie d'une sueur abondante, & d'un sommeil qui fait disparoître tous ces symptômes alarmans. La crise produite par l'usage de la Belladonna, se fait par les sueurs & par les urines. Quelquefois il survient une tumeur, accompagnée de douleur & de tension dans la partie mordue; & cette douleur s'étend jusqu'aux parties voisines; alors le remède n'excite pas de sueurs, quoique donné à grandes doses; mais si on le continue, la tumeur disparoit, & les sueurs s'annoncent. Ce symptôme arrive le plus souvent, lorsque le virus rabieux a été déposé simplement sur l'épiderme, sans qu'il y ait eu de blessure: & si la tumeur paroissoit avant l'usage de la Belladonna, la première dose de ce médicament l'augmentoît, mais les autres doses la dimi-

nuoient , & alors la sueur paroissoit. Dans quelques enfans , dont différentes parties avoient été infectées de la bave d'un chien enragé , M. Munch le pere a observé , outre la tumeur , une rougeur qui occupoit tout le corps , mais qui s'effaçoit en continuant l'usage du remède , & qui n'en empêchoit pas les effets salutaires.

L'Auteur s'efforce , dans la troisième partie de la Dissertation , de prouver que la Belladonna n'agit pas seulement comme remède empyrique dans la guérison de la Rage , mais qu'il satisfait à toutes les indications que le Médecin doit remplir dans cette maladie. Dans la quatrième , il ne craint pas d'avancer que la Belladonna est le remède le plus convenable à employer dans le premier degré de la Rage. Dans la cinquième , il essaie de faire voir , par l'analogie , qu'il convient de le donner , même si le Malade est Hydrophobe. Il détaille dans la sixième Section , les précautions que le Médecin doit prendre en administrant ce remède , & les doses convenables aux différens âges , &c. &c.

L'année dernière il a paru un Avis sur l'usage de la Belladonna , par M. Munch ; cet Avis a été publié en Allemand , & la traduction qui suit , en a été faite par M. le Docteur Wurtz , Correspondant de la Société.

Comment on doit employer avec succès la Belladonna dans la Rage , tant des hommes que des animaux ; avec une courte instruction sur la façon de la cultiver dans les jardins , & de préparer ses racines & feuilles pour l'usage interne ; par M. Munch , Supérieur des Pasteurs , à Clotze (dans la Principauté de Lunebourg) , &c. à Gottingue , 1783.

L'Auteur , après avoir fait les premiers essais de l'efficacité de son remède contre la Rage , a publié pour la première fois ses expériences , dans le Magazin

d'Hanovre 1768, piece 38 & 103. Après en avoir multiplié les tentatives, il en a mieux déterminé la dose, & a envoyé ses Observations à M. *Richter*, célèbre Médecin & Conseiller de la Cour à Gottingue, qui les a insérées par extrait dans sa Bibliothèque chirurgicale, Vol. V, piece 2, pag. 557, & piece 3, pag. 377, &c. On trouve aussi dans le même Ouvrage des Observations du même Auteur, sur l'efficacité de la Belladonna, dans le traitement de la morsure des vipères, Vol. VI, piece 5, pag. 169; & il compte y faire insérer successivement celles qu'il fera sur l'efficacité de la même plante dans le traitement de la Rage. Son fils en a déjà décrit plusieurs dans sa Dissertation inaugurale, publiée à Gottingue 1781, sous le titre de *Belladonna, efficaci, in Rabie canina remedio*. Le même a aussi fait insérer dans la Bibliothèque ci-dessus mentionnée de M. Richter, Vol. VI, piece 2, pag. 338, une Observation de son pere, sur l'heureux effet de la Belladonna, administrée à une fille de huit ans, à Vollprechtshausen, qui avoit déjà ressenti tous les accès de la Rage, le neuvième jour après la morsure.

M. Munch (pere) se propose dans cet Ouvrage, de donner aux Curés de campagne, une instruction succincte, d'après le conseil d'un de ses amis, sur la manière d'employer la Belladonna, contre un fléau aussi terrible. Il renvoie les Lecteurs, pour le détail de ses Observations, aux Ouvrages ci-dessus mentionnés, & en promet la suite. Le Public, dit M. Wurtz, ne peut que savoir le plus grand gré à notre Auteur, d'avoir voulu familiariser les Curés de campagne avec sa méthode, & d'avoir placé par conséquent le remède si près du mal.

Dans le premier paragraphe, il parle de la manière de cultiver la Belladonna dans les jardins.

Dans le second, il traite de la préparation de la racine pour en faire un usage convenable.

Dans le troisième, il enseigne la méthode d'en ôter les feuilles, & de les sécher,

Dans

Dans le quatrième, il compare l'efficacité de la poudre de la racine de Belladonna, avec celle de ses feuilles, & dit, que deux grains de la première font autant d'effet que quatre des secondes.

Dans le cinquième, il parle de l'application de la racine chez les hommes, tant contre la Rage qu'on a lieu de craindre, que contre ses premiers accès, lorsqu'elle a déjà commencé. La Belladonna agit principalement par la sueur; mais il y a des personnes, chez lesquelles cette excrétion se fait avec la plus grande difficulté, & chez lesquelles la Belladonna même ne la produit pas: alors elle occasionne une tumeur, tant à la partie mordue qu'aux parties voisines.

Cette tumeur paroît sur-tout après la première dose de la Belladonna; après la seconde elle est diminuée, & après la troisième elle ne paroît plus du tout.

Son usage cause aussi quelquefois un tiraillement dans la partie mordue: il faut alors continuer l'usage de la Belladonna, jusqu'à ce que ce tiraillement ait cessé, & que la croûte, qui couvre peut-être encore la plaie, soit tout-à-fait desséchée & tombée.

Mais si après un certain tems, il se présente de nouveau un pareil tiraillement dans la partie affectée, il faut recommencer l'usage de la Belladonna, & en grande dose, jusqu'à ce que ce symptôme ait cessé.

On peut préparer le Malade à l'usage de la Belladonna, en lavant la plaie sur le champ après la morsure, avec de l'eau salée ou du vinaigre, ou à leur défaut avec de l'urine, après avoir laissé bien saigner la plaie.

On peut se servir aussi de la même précaution, chez les personnes qui ont été infectées de la salive de l'animal enragé.

Alors on donne au Malade, aussi-tôt qu'il est possible & avant que la Rage se soit déclarée, une prise de poudre de la racine de Belladonna, après quarante-huit

heures une seconde , & quarante-huit heures après une troisieme.

Si à la troisieme dose on n'appercevoit pas une tumeur à la partie mordue , si le tiraillement n'y avoit pas encore totalement cessé , & que la plaie ne fût pas tout-à-fait sèche , on feroit prendre une seconde fois de la Belladona (après un intervalle de soixante-douze heures , pour laisser un peu de repos) & on donneroit alors cinq prises de poudres de feuilles pulvérisées , alternativement d'un jour à l'autre.

Si cependant cette plante affoiblissoit le Malade au point qu'il n'eût pas encore repris un peu de forces vers le second jour ; on pourroit lui donner tous les trois jours une prise de ces poudres , quoique cependant un grand intervalle entre chaque prise ne soit pas sans quelque inconvénient dans ces circonstances.

Le Malade prendra la poudre dans une décoction d'avoine ou dans de l'eau froide , dans laquelle pourtant il la fera macérer deux heures auparavant ; se couchant après , & en attendant tranquillement l'effet.

Si le Malade ressentoit de la sécheresse dans la bouche ou dans le gosier , il boiroit un peu d'eau fraîche ou du lait , ou il mettroit un peu de sucre dans sa bouche , & s'il ressentoit quelque envie de dormir , on n'interromproit pas son sommeil.

Le lendemain matin il boira , aussi-tôt après son réveil , quelques tasses de thé chaud dans son lit , ou de la décoction d'avoine , & restera couché encore quelques heures après , pour attendre & favoriser la transpiration.

En cas que la premiere prise de poudre excitât une forte diarrhée , on différeroit de donner la seconde , jusqu'à ce que celle-ci fût apaisée.

Si le Malade ressentoit une foiblesse dans les yeux , ou voyoit les objets doubles , il se garderoit de lire

ou de les fatiguer d'une manière quelconque. Lorsque la plaie de la morsure sera grande & profonde, on la couvrira avec un linge, mais non pas avec un emplâtre.

Si la Rage vient à se déclarer pendant l'usage de la Belladona, ou si elle est déclarée auparavant, il faudra faire garder le lit au Malade; s'il peut suer, on peut espérer que le paroxysme cessera bientôt après.

Si la Rage se déclare après l'usage de la Belladona, & si la première & seconde prise de poudres ne la guérissent point, ou paroissent même l'augmenter, on saignera le Malade au pied, & on continuera l'usage de la Belladona, mais en plus grande dose, s'il est possible de la donner encore, dans un syrop, ou dans des confitures.

Cette dose de la racine de Belladona variera, suivant l'âge, le tempérament du Malade, & le période de la maladie.

Je déterminerai donc la dose de cette racine de Belladona dans le traitement de la Rage, suivant la différence des âges, & je supposerai toujours des Malades naturellement sains & robustes; car dans d'autres cas on ne donne pas une dose aussi forte, & il faut même quelquefois varier le traitement.

J'en appelle ici, dit l'Auteur, à l'expérience & aux Observations, dont on a décrit un assez grand nombre dans la Bibliothèque chirurgicale de M. Richter, mentionnée ci-dessus, pouvant assurer très-positivement, que j'en ai actuellement près de cent quarante, faites sur des Malades de différens âges, qui ont été, à ce qu'ils disent, mordus de chiens enragés, ou qui ont été souillés de leur salive, & auxquels j'ai donné la racine de Belladona avec le plus grand succès.

Quoiqu'il me soit impossible de garantir ici, que tous aient été mordus de chiens réellement enragés,

le nombre cependant de ceux , dont je suis absolument certain , est le plus grand.

Il dit avoir appris par l'expérience , que la Belladona , lorsqu'elle n'est pas donnée à une dose trop forte , ne fait pas avorter. Mais pour qu'on puisse se convaincre que la dose qu'il a indiquée ici , convient à l'âge ou à la constitution de chaque Malade , il faut examiner si la première dose produit une bonne sueur , ou à son défaut un gonflement considérable à la partie infectée.

Si l'un ou l'autre effet se trouvoit assez remarquable , on pourroit continuer de donner les poudres suivantes , dans les doses indiquées.

On trouvera communément , que la première prise de poudre produit un plus grand effet que les deux suivantes , quoique plus fortes en dose.

Si la première d'entr'elles affectoit assez vivement le Malade , pour qu'il n'eût pas encore repris des forces le lendemain , jour d'intervalle , il ne faudroit pas en augmenter la dose à la seconde prise.

L'Auteur donne enfin la manière d'administrer la Belladona (a) pour les animaux ; tels que les chevaux , les bêtes à cornes , les chèvres , les brebis , les chiens , les cochons & la volaille.

(a) Nous avons cru devoir rapporter ici ce que plusieurs modernes disent de ce remède , dont l'usage exige les plus grandes précautions , & ne doit être tenté que par les Médecins les plus habiles & les plus expérimentés.



*Table des Doses de la racine de Belladonna en poudre ,
suivant les différens âges.*

A L'ÂGE DE	Premiere Dose.	Seconde & troisieme Dose.
Ans.	Grains.	Grains.
1,	1.....	1 $\frac{1}{2}$ dans du lait , & le faire têter aussi souvent que l'enfant le desire.
2.....	2.....	2
3.....	2.....	2 $\frac{1}{2}$ jusqu'à 3.
4 — 5.....	2 $\frac{1}{2}$	3. 3 $\frac{1}{2}$ — 4.
6 — 7.....	4.....	4 $\frac{1}{2}$ 5. 5 $\frac{1}{2}$.
8 — 9.....	4 $\frac{1}{2}$	5 — 6 grains.
10 — 11.....	5.....	5 $\frac{1}{2}$ 6 $\frac{1}{2}$.
12 — 13.....	6.....	7. 8.
14 — 16.....	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$ 8 $\frac{1}{2}$.
17 — 50.....	10.....	12. 13 — 14.

L'Auteur en conseille ordinairement un peu moins pour les femmes.

50 — 60.....	6.....	8. 9.
60 — 70.....	4 — 5.....	6 — 7
70 — 80.....	3.....	4.
A une femme enceinte. 3.....		3 $\frac{1}{2}$.

L'Auteur donne à une nourrice la Dose qu'exige son âge , & il fait
nourrir l'enfant par une autre.

§. I I.

Histoire (a) du traitement fait à Senlis, à quinze personnes mordues par un chien enragé; par MM. Poissonnier Desperrières, Andry, Vicq-d'Azyr, Delalouette le fils, & Thouret.

LE 27 Janvier 1780, entre cinq & six heures du matin, un chien rencontra sur le grand chemin de Senlis à Compiègne (vers l'endroit où commencent les avenues qui conduisent au château du Plessis) un Marinier de la paroisse de Saint-Léger (b); il se jeta sur lui & le blessa. Cet homme revint sur ses pas pour se faire panser à l'Hôpital de la Charité de Senlis, & raconta qu'un voleur n'ayant pu l'arrêter, ni le joindre, avoit envoyé son chien après lui, & que ce chien, contre lequel il s'étoit défendu, lui avoit emporté une partie du petit doigt. Il avoit effectivement toutes les chairs qui recouvrent la dernière phalange du petit doigt emportées, ainsi que l'ongle. Comme il n'étoit pas alors question à Senlis d'autres personnes blessées par un chien, il partit de l'Hôpital à sept heures & demie, & continua son chemin.

Le chien prit la route du Plessis. Un nommé Pellebois, qui demeure à cinquante pas du grand chemin, se levant avant la pointe du jour, voulant sortir pour aller chercher un de ses neveux qui demeure dans son voisinage, ouvrit sa porte; mais à peine étoit-elle entr'ouverte,

(a) L'Histoire du traitement fait à Senlis, par les Commissaires de la Société Royale de Médecine, à quinze personnes mordues par un chien enragé, n'ayant été insérée que par extrait dans la Partie historique du troisième Volume de nos Mémoires, nous avons cru devoir la faire paroître en entier dans ce Recueil, afin de compléter la Collection des Observations sur la Rage que

nous publions aujourd'hui. Cette Histoire est sur-tout intéressante par les détails exacts des symptômes & de la marche de cette maladie cruelle, que les Commissaires ont suivie, avec le plus grand soin, dès son développement, & dans tous les périodes qu'elle a parcourus.

(b) Cette Paroisse est distante de deux lieues de Compiègne, & sur les bords de l'Oise.

que le chien se précipita pour entrer chez lui, en poussant des hurlemens horribles: il fut obligé d'employer toutes ses forces pour résister aux efforts du chien, & n'en vint à bout qu'avec peine. L'animal furieux mordit la porte en plusieurs endroits, & y laissa l'empreinte de ses dents qu'il étoit facile d'appercevoir encore quelques jours après. Le chien continua sa route en faisant le tour du château du Plessis, & alla au village de Villers Saint-Frambourg, distant de Senlis d'une lieue & demie.

Là, vers sept heures & demie, il mordit quatre femmes, un homme & un enfant; 1°. Pauline-Claude Dumont: 2°. Julie Rose, femme de Louis Rougemont; 3°. Jeanne Bosquillon: 4°. le nommé Jacotin; 5°. Catherine Champion, femme de Pierre Bosquillon: 6°. Jean-Baptiste Foucault. Il revint ensuite par le même chemin, & terrassa, vers les huit heures & demie, l'enfant du nommé Trepin, demeurant au Plessis. Le sieur Cherubin, Garde-chasse, entendant ses chiens aboyer, & les cris d'un enfant, pensa d'abord que quelqu'un de ses chiens s'étoit jetté sur cet enfant; il ouvrit la porte, & appercevant un chien étranger, il mit deux de ses chiens à sa poursuite: le chien étranger lâcha prise, & s'enfuit. La crainte qu'eut le Garde-chasse que ses chiens n'eussent été mordus par cet animal qu'il regardoit comme enragé, les lui fit tuer tous deux à leur retour.

Le chien vint du Plessis à Senlis, où il mordit huit autres personnes dans différens endroits de la ville, & un nombre considérable de chiens. On ne peut rendre compte de la route qu'il a suivie à Senlis; il a erré çà & là dans la ville, ainsi qu'on est à même d'en juger par les demeures des personnes qu'il a blessées. Il a exercé sa fureur dans cette ville, depuis huit heures & demie jusqu'à dix qu'il en est sorti pour se porter à Villemeterie, qui en est un fauxbourg distant d'un quart de lieue. Il entra chez le sieur Gueret, terrassa trois de ses chiens. Le sieur Gueret accourut au bruit, prit l'animal furieux

pour un chien enragé, & le tua d'un coup de fusil (a).

On ne peut rien prononcer sur le premier homme qui a été mordu : on paroîtroit fondé à croire que c'est le même chien qui l'a blessé, & que c'est aussi le même qui a voulu entrer chez le nommé Pellebois ; mais on ne peut en être convaincu, si l'on fait attention que cet événement s'est passé le 27 de Janvier, entre cinq & six heures du matin, & qu'un rapport sur la description d'un animal que l'obscurité de la nuit dérobe à la vue ne peut être bien certain, sur-tout de la part d'un homme effrayé : & qui croit être poursuivi par des voleurs. Il n'en est pas de même des autres Malades : on leur a présenté le chien qui avoit été tué par le sieur Gueret, ils l'ont tous reconnu pour être le même que celui qui les avoit blessés : ainsi on ne peut attribuer à plusieurs animaux les morsures qu'ont éprouvées les quinze personnes soumises à notre traitement.

Les Magistrats de la ville de Senlis ne tarderent pas à être instruits de ce malheur ; ils s'assemblerent aussitôt, & ordonnerent à tous ceux qui avoient été mordus de se rendre à la chambre du Conseil, pour y être examinés, & faire leur déclaration. M. Joly, Chirurgien de la ville, fut chargé de se transporter dans les villages voisins, & spécialement à Villers Saint-Frambourg, pour y visiter & secourir les personnes blessées, & en rendre compte aux Magistrats.

Quoiqu'on ne pût décider affirmativement que le chien fût réellement enragé, cependant, vu le grand nombre de personnes & d'animaux sur lesquels il s'étoit jetté, MM. Trouillard & Duval, Médecins, MM. Joly

(a) Malgré toutes les recherches que l'on a faites dans le pays pour savoir à qui ce chien appartenoit, on n'a pu rien découvrir. Ainsi on est privé des éclaircissemens que l'on auroit désirés, relativement aux circonstances qui ont précédé l'accès de Rage dans lequel il a fait tant de ravages. Ce chien étoit de grande taille ; ses dents étoient fort longues, & à quelque distance qu'eussent les ouvertures qu'elles avoient faites dans les parties charnues, elles pénétoient d'outre en outre, & elles ont formé chez la plupart des uns profonds

& Genest, Chirurgiens, M. Briffon, Prieur de la Charité, M. la Forêt, Apothicaire, qui avoient été priés de se rendre à l'assemblée, décidèrent qu'il convenoit de traiter les Malades comme si dès ce moment on eût été certain que ce chien étoit atteint de la Rage ; que dans de pareilles calamités il n'y avoit pas de tems à perdre, que tous les instans étoient précieux ; & que tout considéré il y auroit moins d'inconvéniens à faire subir un traitement inutile à ceux qui avoient été mordus, qu'à attendre le développement & la naissance d'accidens auxquels il seroit alors impossible de remédier, & qui jetteroient l'alarme & l'effroi dans toute la ville. Il fut en conséquence arrêté que l'on suivroit le plan du traitement préservatif indiqué dans la méthode publiée par M. de Laffone, & que ce traitement seroit modifié suivant les symptômes qui se présenteroient, & suivant le tempérament, l'âge & le sexe des Malades.

MM. les Magistrats ordonnerent, que pour rendre plus facile l'exécution de ce traitement, on rassembleroit dans un même lieu toutes les personnes blessées, si elles n'avoient pas les moyens suffisans pour se faire traiter chez elles ; & en acceptant les offres généreuses de M. le Prieur de la Charité, on conclut que les hommes seroient placés dans une salle de cet Hôpital, & les femmes à l'Hôtel-Dieu, du consentement de MM. les Administrateurs (a).

MM. les Magistrats donnerent avis à M. l'Intendant

(a) Deux Malades se rendirent dès le même jour dans les asyles qui leur furent offerts ; quelques-uns ne s'y sont présentés que quelques jours après, soit à cause de leur éloignement, soit à raison de la confiance qu'ils avoient dans le toucher d'un habitant de la paroisse de Gonvieux, Election de Senlis, qui, se disant descendant de Saint Hubert, assuroit avoir la puissance de donner aux Malades un répit de cent un ans, soit enfin parce qu'ils ajoutoient foi au bruit populaire, & malheureusement trop répandu, que l'on étouffe tous ceux qui ont eu le malheur d'être mordus par un chien enragé. L'Hôpital de la Charité a reçu sept Malades, tant hommes qu'enfans ; l'Hôtel-Dieu a donné asyle à cinq femmes : & trois sont restés chez elle, pour y recevoir les secours de l'Art, que le Gouvernement avoit enjoint de donner à tous les blessés.

R

de la Généralité de Paris , de ce cruel accident : M. l'Intendant en écrivit à la Société de Médecine , & en même-tems il donna les ordres pour que tout fût fourni aux Malades. D'après sa requiſition , MM. Desperrières , Andry , Vicq-d'Azyr & Lalouette ſe ſont transportés à Senlis le 31 de Janvier. Après avoir viſité les Malades, dont les plaies avoient été panſées & dilatées par M. le Prieur de la Charité , on convint du traitement qui ſeroit fait à chaque Malade ; & M. de Lalouette accepta l'invitation qui lui fut faite , de reſter pour faire le traitement , conjointement avec MM. les Médecins & Chirurgiens , & M. le Prieur de la Charité de Senlis. On continua donc de traiter les Malades , malgré les réclamations de pluſieurs perſonnes qui trouvoient abſurde que l'on ſoumît à des remèdes longs & à des panſemens douloureux ceux qui avoient eu le malheur d'être bleſſés, ſur le ſimple ſoupçon que le chien qui les avoit mordus étoit enragé.

Des quinze Malades qui ont été traités , il en eſt mort cinq ; & parmi ces cinq , il y en a trois qui ſont morts de la Rage : de ces trois, deux avoient été mordus au viſage.

Les trois qui ſont morts de la Rage , ſont :

1°. Catherine Champion , femme de Pierre Boſquillon , de Villers Saint-Frambourg , décédée à l'Hôtel-Dieu le 27 Février ;

2°. M. Gravan , de Senlis , décédé en ſa maiſon le 8 de Mars ;

3°. Gervais Briquet , décédé à l'Hôpital de la Charité le 3 d'Avril ;

Les deux qui ſont morts ſans éprouver aucun ſymptôme de Rage , ſont :

1°. Jean-Rieul-Barnabé Trepin , du Pleſſis , décédé à la Charité le 29 de Février ;

2°. Jeanne Boſquillon , de Villers Saint-Frambourg , décédée à l'Hôtel-Dieu le 18 de Mars.

Les autres Malades , au nombre de dix , se portent bien jusqu'à ce jour.

Il est de notre devoir de rendre témoignage au zèle , à la charité , aux soins de MM. les Officiers municipaux , de MM. les Administrateurs de l'Hôtel-Dieu , de M. le Prieur de la Charité , & de M. la Forêt. Il n'y avoit pas de jour qu'ils ne visitassent , qu'ils ne consolassent les Malades , qu'ils ne leur donnassent tous les secours dont ils avoient besoin ; & le vif intérêt qu'ils prenoient à leur état , se communiqua promptement à toute la ville. Presqu'au moment de l'accident , M. l'Intendant de Paris s'étoit transporté à Senlis : il voulut voir chaque Malade ; & après les avoir consolés & encouragés , il distribua des secours d'argent à ceux qui avoient des besoins urgens , & dont l'absence pouvoit préjudicier à leur famille. Nous avons été plusieurs fois témoins de l'attendrissement & de la reconnoissance de ces infortunés , & cette reconnoissance allégeoit leur malheur , suspendoit leur inquiétude , & leur faisoit attendre avec patience le tems où ils seroient rendus à leurs affaires & à leurs proches. Enfin nous avons été convaincus , en visitant les Hôpitaux de la ville de Senlis , qu'il étoit possible de donner aux pauvres les mêmes secours que les riches peuvent se procurer chez eux dans leurs maladies , pourvu qu'on ne cherche pas à en rassembler un trop grand nombre dans un même lieu , & qu'il n'y ait que peu de personnes pour les servir.

Avant de donner l'histoire de chaque Malade , nous croyons devoir exposer la composition des principaux médicamens que nous étions convenus d'employer. Nous prévenons cependant que , dans certains cas , M. de Lalouette a été obligé de diminuer ou de modifier différemment les préparations qui ont fait la base du traitement , & que l'état des plaies a souvent exigé de la variété dans les pansemens.

La tisane étoit composée de rhue & de feuilles

R 2

d'oranger, de chaque une poignée par pinte ; on aciduloit cette tisane avec une cuillerée de vinaigre, & on y ajoutoit suffisante quantité de sucre. Chaque Malade devoit en boire au moins une pinte par jour.

Le bol étoit composé de seize grains de cinabre artificiel, de quatre grains de camphre, de huit grains de musc, & de suffisante quantité de conserve de roses. Il fut convenu que cette dose seroit réduite à la moitié, au tiers & au quart, à raison de l'âge.

Les lavemens étoient composés d'oxymel simple, depuis deux onces jusqu'à quatre.

Le digestif que l'on employoit pour panser les plaies étoit composé de baume d'Arcæus, de basilicum, & d'huile de millepertuis : on l'a animé de poudre de cantharides ou de poudre de précipité rouge, lorsqu'on a voulu s'opposer à la cicatrice des plaies.

Dans le commencement on étuvoit les plaies & les environs avec de l'eau salée, à laquelle on ajoutoit un peu de vinaigre ; on imbiboit les compresses de cette mixture.

Outre les frictions mercurielles administrées tous les jours, en commençant par les jambes, & en parcourant successivement les autres parties du corps où l'on est dans l'usage de les appliquer, on a fait des frictions locales avec le même onguent, toutes les fois que l'état des plaies & des parties environnantes le permettoit : on en a été souvent empêché par des érysipeles qui sont survenues, ou par l'état sanieux de la suppuration que procuroit le mercure, ou par la mauvaise forme que prenoient les plaies. L'onguent mercuriel étoit fait à parties égales.

On a fait des frictions & des embrocations locales huileuses, mais rarement. M. de Lalouette les a vues plusieurs fois suivies de la tuméfaction des parties, ce qui les lui a fait abandonner.

Tels sont les principaux remèdes que nous nous

sommes déterminés à employer , & dont M. de Lalouette s'est servi pour le traitement des Malades.

Nous diviserons en deux Classes les Malades qui ont été traités. La première sera composée de ceux qui ont été mordus à nu ; la seconde, de ceux qui l'ont été à travers leurs vêtemens.

La première Classe sera divisée en deux genres ; dans le premier genre seront compris ceux qui ont été mordus à la face : dans le second , ceux qui l'ont été à d'autres parties.

Première Classe : des Malades qui ont été mordus à nu ; elle comprend dix Malades.

Premier genre : des Malades qui ont été mordus à la face (a) ; il renferme trois Malades , savoir :

(a) La plupart des Auteurs regardent comme mortelles les plaies qui ont été faites à la face , ou à la tête : on trouve cependant dans Ravelly un fait contradictoire à cette opinion ; c'est l'histoire d'un homme , dont le visage avoit été horriblement déchiré en plusieurs endroits par une louve enragée. Cette Observation est intéressante , & nous avons cru devoir la rapporter. L'Auteur ne dit pas quels sont les remèdes qui ont été employés pour guérir cet homme ; il dit seulement que tous ceux qui avoient été mordus , ont été pansés , ou guéris extérieurement de leurs blessures , jusque même audit homme : ce qui est , ajoute-t-il , une espèce de miracle ; que quelques semaines après il en mourut trois , & que personne de ceux qui ont été mordus n'est mort depuis ce tems. Il est cependant probable que Ravelly a suivi le traitement méthodique qu'il conseille dans le cours de son ouvrage , & qu'il aura employé le mercure doux ou le cinabre d'antimoine.

Le 19 Octobre 1695, une louve enragée passant sur les quatre à cinq heures du matin par le village de Vaux , proche

de Metz , se jeta subitement & avec fureur sur sept personnes Cette louve continuant son chemin vers Jussy, elle y déchira cruellement tout le visage & la tête d'une femme , & l'étrangla sur le champ . . . Elle passa de-là à Sainte-Ruffine . . . Enfin étant arrivée près de Longeau , le nommé Claude le Roy , Couvreur de profession , & habitant de Chaté , en fut attaqué comme les autres ; mais il se donna un combat entre les deux , le plus singulier & le plus cruel qu'on ait peut-être vu dans les cirques des anciens.

Claude le Roy , qui n'avoit pour toutes armes que sa regle ordinaire , discernant à peine de vingt pas de loin la louve qui venoit à lui , & se trouvant à portée de cette bête monstrueuse , lui déchargea deux coups sur la tête , qui l'étourdirent pour quelques momens ; mais la regle s'étant cassée , & l'homme se disposant à se retirer , l'animal reprit ses forces & sa féroce : se jeta sur lui , les pattes de devant sur ses épaules , & le saisit si fort au coude du bras gauche , qu'elle le retint enchaîné de cette manière pendant une demi-heure de combat , sans qu'elle quittât jamais

1°. Catherine Champion, femme de Pierre Bosquillon, de Villers Saint-Frambourg;

2°. Jean-Rieul-Barnabé Trepin, du Plessis;

3°. Gervais Briquet, de Senlis.

prise, tirant tantôt en arriere, tantôt à côté le bras qu'elle tenoit avec ses crochets. Le malheureux Couvreur se voyant dans le désespoir d'échapper à la fureur de la louve, jusques-là même qu'il étoit souvent obligé de s'en approcher, & d'enfoncer le coude dans sa gueule lorsqu'elle le tiroit, prit heureusement un petit couteau dans sa poche, & en donna dans le corps de la bête plusieurs coups qui ne portoient point; mais il y en eut enfin un qui pénétra entre deux côtes, d'où il sortoit beaucoup de sang. La louve tenoit toujours ferme, elle n'abandonnoit point le coude, & le Couvreur refouilloit toujours dans la plaie qu'il avoit faite; mais comme il ne pouvoit avancer plus avant son couteau, il le retira de la plaie pour la percer au cou: il ne put y réussir après plusieurs coups qu'il y porta, & il fut obligé de remettre le couteau dans la plaie, qu'il agrandit à la fin si fort, que la louve abandonna le bras, lui tourna le derriere, & elle sembloit tomber par terre de foiblesse.

La trêve ne dura pas long-tems; cette bête furieuse se jeta un moment après sur le Couvreur, avec plus de force & plus de cruauté qu'auparavant; elle lui emporta la moitié d'une joue avec ses dents: elle revint à la charge encore deux fois, le mordit à la main droite, & lui déchira toutes les chairs qui enveloppent la mâchoire inférieure du côté droit. Enfin cet homme qui n'avoit rien pour se défendre, & qui commençoit à manquer de force & de courage, ne put éviter que la louve le mordit au gras d'une jambe, & ce coup le fit tomber par terre; il eut néanmoins la force & l'adresse d'embrasser

la louve par le cou, dont il tourna la gueule par-dessus & derriere le bras, en sorte qu'elle ne pouvoit plus le mordre. Ils furent encore une demi-heure tous deux couchés par terre à se chamailler; mais l'homme dont la louve continuoit de déchirer le visage avec ses pattes, tout mouillé de son propre sang & de celui de la bête, fut obligé de la lâcher; & celle-ci, continuant de perdre toujours son sang par la plaie, se retira, & alla mourir à une petite distance près d'un ruisseau. Il faut remarquer que le sang que la louve répandit, & qui pénétra dans les chairs du Couvreur, étoit si noir & si adhérent, que l'on fut plus de quinze jours à le pouvoir déterger avec de l'eau chaude, du vin & de l'eau-de-vie savonnée, & qu'on ne put l'emporter qu'avec la peau des parties.

La louve avoit blessé sept personnes au village de Vaux. De ces sept, deux sont mortes de leurs blessures, trois avoient eu le visage déchiré. A Jussi elle étrangla une femme & mordit quatre autres personnes, dont l'une, qui est morte depuis, fut blessée en quatre endroits au visage. A Sainte-Ruffine elle mordit une femme au bras & à la main; & en sortant de ce village, elle déchira tout le gras de la jambe d'un homme, qui a pensé mourir de la seule blessure: enfin elle attaqua Claude le Roy, près de Longeau. Quelques semaines après le traitement, il en est mort trois: savoir, Paul-Nicolas Vieillard, qui a eu le délire, quelque tems seulement avant de mourir; Marguerite Arquel, dont la mort a été inopinée & surprenante; & Claude Bodson, qui périt avec tous les symptômes de la Rage, le cinquante-deuxième jour de

Second genre ; il contient sept Malades , savoir :

- 1°. Jean-Baptiste Cailleux , de Senlis ;
- 2°. Nicolas Dreux , de Senlis ;
- 3°. M. Gravan , de Senlis ;
- 4°. La femme de Jacques-François Brié , de Senlis ;
- 5°. Pauline - Claude Dumont , de Villers Saint-Frambourg ;
- 6°. Julie - Rose , femme Rougemont , de Villers Saint-Frambourg ;
- 7°. Jeanne Bosquillon , de Villers Saint-Frambourg.

Deuxieme Classe ; elle est composée de cinq Malades , savoir :

- 1°. M. de Bray , de Senlis ;
- 2°. Jacotin , de Villers Saint-Frambourg ;
- 3°. Jean-Baptiste Foucault , de Villers Saint-Frambourg ;
- 4°. Antoine le Fèvre , de Senlis ;
- 5°. Madame Laurent , de Senlis.

On suivra dans l'exposé des Journaux l'ordre des Malades , tel qu'il vient d'être présenté.

Il faut s'attendre que la conduite que nous avons tenue sera critiquée , peut-être par les mêmes gens qui trouvoient ridicule que l'on fît quelques remèdes à des personnes mordues par un chien , dont on n'avoit pu constater la Rage. Nous ne perdrons pas notre tems à leur répondre ; mais nous devons prévenir deux objections que l'on pourroit nous faire.

La premiere est qu'on auroit pu faire précéder quelques remèdes préparatoires avant d'en venir aux frictions.

La seconde , qu'on auroit pu employer une plus grande quantité de mercure.

Nous répondons à la premiere objection , qu'il a fallu attaquer brusquement.

ses blessures. Voyez *Ravelly*, page 4, 5, 6, &c. Voyez aussi dans la Lettre de M. Jacques Odoardi , *Recherches sur la Rage*, page 360 & suiv. quelques exemples de personnes guéries , quoique mordues à la face ; Horstius. Lib. VII , de *Morb. contag. & malign.* Observation 23 , & les Observations de MM. Darluc , Hoin & Blais.

1°. Parce que l'on ignoroit le tems que l'on avoit devant soi, & que l'Hydrophobie se déclarant quelquefois très promptement après la morsure, il étoit nécessaire de gagner le mal de vitesse, & d'administrer avec célérité, même sans préparation, le mercure, qui depuis 1733, est regardé comme le prophylactique le plus puissant contre cette maladie (a).

(a) L'Ouvrage de Default fut imprimé à Bordeaux, en 1733; à Paris, en 1734, puis en 1738.

Ravelly, Médecin stipendié de la ville de Metz, est certainement le premier qui ait proposé l'usage interne des préparations mercurielles contre la Rage.

Page 168, de son Ouvrage, il vante le remède suivant.

Prenez vingt grains d'antimoine diaphorétique, dix grains de cinabre d'antimoine, douze grains de sel volatil de corne de cerf, & cinq grains de camphre: faites-en un bol, & donnez-le au Malade. Répétez-le souvent, avec les conditions & les précautions que j'ai dit de garder.

Un peu plus haut, à la même page 168, après avoir conseillé l'usage de la thériaque diatessaron, il dit; on doit se purger tous les huit jours avec des pilules mercurielles.

Et page 181, il s'exprime de la manière suivante:

La seconde chose à dire, c'est du mercure; car, comme nous savons qu'il est presque le seul spécifique, ou du moins le plus certain de tous les remèdes contre la vérole, dont le venin est atrabilaire, on ne doit pas hésiter de le donner dans la Rage. La question est, si la voie de la salivation est plus utile qu'une autre. Je dis que, comme il faut disposer les humeurs par les bains pour les rendre fluides, & exalter le venin qui est fixe & fort lent, il seroit à craindre que ces bains n'exaltassent le venin de la Rage, & ne le missent

en action, sans le corriger, comme pourroient faire les sudorifiques & les diurétiques qui le subtilisent en le tempérant. Or, pour peu que ce venin soit en action, il est bien difficile de le guérir. Il faut toujours en prévenir le mouvement; car il est de la nature de ces cancers qu'aucun remède ne peut arrêter, ni adoucir. Ainsi il vaut mieux donner le mercure sans procurer la salivation, pourvu qu'on en prenne une suffisante quantité.

Prenez donc douze ou quinze grains de mercure doux, ou bien dix à douze de cinabre d'antimoine, qui est encore ici meilleur, à cause de son soufre précipitant & anodin; douze grains de poudre d'yeux d'écrevisses, ou bien de coquilles de mer, cinq grains de sel volatil de succin ou karabé; faites-en un bol avec quelque conserve ou sirop, & donnez tous les matins à jeun. Il faut purger au commencement de ce remède, & tous les sept à huit jours pendant son usage, qui doit être de quelques semaines. Le purgatif le plus propre sont les pilules mercurielles. Il est bon de faire agir quelquefois le remède par la transpiration, avec douze à quinze grains d'antimoine diaphorétique, qui précipite si sûrement tous les acides impurs & venimeux dans l'habitude du corps. Si l'on craignoit la salivation dans le long usage du mercure, il faut prendre dans un bouillon, ou dans la tisane quinze à vingt grains de sel de tartre qui l'empêche, & l'arrête même dans la plus grande force. La quantité de mercure ne doit rebuter

2°. Parce que les morsures ayant été faites le 27 Janvier au matin, tous les Malades n'ont été réunis dans les Hôpitaux que le 3 de Février, que le traitement n'a été commencé sur dix, que le sixieme jour de l'accident, & n'a pu être pratiqué sur deux que le huitieme jour (a). Or, il y avoit à craindre qu'en perdant du tems

personne, puisqu'on peut la diminuer, selon l'effet qu'elle peut produire; & ce seroit un fort petit mal que la salivation, si elle en arrivoit. Mais pour éviter toutes ces craintes, servons-nous de cette décoction qui est si commune & si salutaire aux maux les plus terribles & les plus pressans.

Prenez quatre onces de bois de Gayac, deux onces de son écorce, trois onces de saïsepaille, & une once & demie de bois de saïsafras: il faut raper & concasser ces bois. Prenez encore une livre de vis-argent, & une livre d'animoine cru concassé, que vous mettrez sous deux à part dans un linge noué; faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures dans dix pintes d'eau, & faites-le bouillir jusqu'à la diminution des deux tiers. Il faut prendre cinq à six onces de cette décoction le matin dans le lit, & une heure ou deux après provoquer la sueur. On fera encore bouillir dix ou douze pintes d'eau sur les mêmes drogues, jusqu'à la diminution d'un tiers, pour la tisane ordinaire, y ajoutant sur la fin quelques raisins de Corinthe, un peu de réglisse & de coriandre. On doit être saigné & purgé avant de prendre ce remède, qu'il faut continuer quarante à cinquante jours, & le rendre purgatif une fois la semaine, avec une demi-once de séné en infusion dans un grand verre de la tisane ordinaire.

Il ne faut pas s'imaginer que ce remède qu'on ne donne presque que pour la vérole, ne soit propre qu'à cette maladie; c'est au contraire une panacée, s'il y en a dans la médecine,

pour les maladies les plus longues & les plus dangereuses.

Après Ravelly vinrent Tautry, Astruc, qui conseillèrent l'usage du mercure; Robert James, qui en 1731, fit sur des chiens ses premières expériences avec le turbith minéral, qu'il donna ensuite à différentes personnes mordues par des chiens enragés, en 1733, 1734, 1735; en 1744, M. Bertrand, de Marseille, employa le même remède; il fut suivi par M. Bouillet, de Beziers, &c. &c. Mais M. Default est celui qui a le premier employé les frictions mercurielles contre la Rage; il fit ses expériences en 1730 & 1731, & son ouvrage fut approuvé par Nicolas Andry, le 5 Février 1732. La Dissertation d'André Cantwel n'a paru qu'en 1737. Le Frere du Choisel n'a employé les frictions qu'en 1749, & d'après Default. Ses Observations n'ont été connues qu'en 1756, & alors on connoissoit depuis peu celles de M. Darluc. Ce n'est donc que depuis la publication des Observations de M. Default, qu'on a administré les frictions, soit à Paris, soit dans les autres Villes de l'Europe, & cette méthode n'est connue que depuis quarante-huit ans.

Quant à quelques préparations mercurielles employées extérieurement pour panser les plaies, on sait que Julien Paulmier, Jean Bauhin, Arnold Weickard, Guillaume Fabrice, Mathiolo, Ravelly, p. 190, &c. &c. en ont conseillé l'usage.

(a) Deux Malades sont entrés à l'Hôtel-Dieu le 27, deux à la Charité

aux préparations, les accidens ne se déclarassent avant d'avoir commencé le traitement principal.

Nous répondrons à la seconde objection, qu'on auroit pu donner une plus grande quantité de mercure, si on eût administré les bains comme il avoit été décidé. Mais le grand froid, l'indocilité des Malades que nous avions à traiter, nous força bientôt d'y renoncer. De plus, la boisson de rhue, de feuilles d'oranger, de zeste de citron, augmentoit par son action tonique les effets du mercure, qui auroient pu devenir funestes, si on l'eût porté à la dose employée ordinairement, lorsque l'on fait usage des délayans & des adoucissans. On verra d'ailleurs par les Observations qui suivent, que plusieurs de ceux qui ont reçu le moins de frictions ont été tourmentés par la salivation.

M. de Lalouette est resté à Senlis depuis le premier de Février jusqu'au 9 de Mars, tems où des affaires l'ayant obligé de revenir à Paris, il a été remplacé par M. Thouret jusqu'au 18 du même mois; il y est retourné le 26, aussi-tôt qu'il fut instruit de l'attaque survenue à Gervais Briquet.

Après ces réflexions, nous allons exposer l'historique du traitement pratiqué, soit sur les cinq Malades qui sont morts d'Hydrophobie, ou d'autres maladies, soit sur les dix qui jouissent jusqu'à présent d'une santé parfaite.

Nous n'avons rien changé dans les Journaux de M. de Lalouette, & nous les publions tels qu'il les a rédigés.

le 30; des huit restans qui ont été reçus, soit à la Charité, soit à l'Hôtel-Dieu, cinq sont entrés le 31 au soir: Catherine Champion, femme de Pierre Bosquillon, le premier de Février, & deux le surlendemain.

PREMIERE CLASSE.

Des Malades qui ont été mordus à nu.

PREMIER GENRE DE LA PREMIERE CLASSE.

Des Malades qui ont été mordus au visage.

OBSERVATION PREMIERE.

LA nommée Catherine Champion , femme Bosquillon, du village de Villers Saint-Frambourg, âgée de cinquante-cinq ans, étoit plus grasse que maigre, d'une petite stature, foible, lente, d'un caractère sombre & triste, naturellement affectée de la plus noire mélancolie; elle avoit toujours de l'humeur, & répondoit à peine aux questions qu'on lui faisoit. Cette femme étoit incommodée depuis nombre d'années d'un asthme humide qui ne lui laissoit jamais la liberté de respirer; elle éprouvoit quelquefois des accès pendant lesquels elle étoit prête à suffoquer. En tout tems elle n'expectoroit qu'avec la plus grande difficulté. Lorsqu'elle fut visitée le 3 Janvier au soir, on lui trouva deux déchirures d'un travers de doigt de longueur, au-dessus de la commissure gauche de la lèvre, une déchirure à la lèvre inférieure, une autre d'un pouce de longueur qui pénéroit dans la bouche à la partie inférieure & moyenne de la mâchoire inférieure du même côté. Du côté droit elle avoit une autre déchirure de la longueur de plus de deux pouces, commençant à l'aile du nez, perçant la joue de part en part, de manière qu'on pouvoit passer aisément deux doigts dans sa bouche, & allant, en

décrivant une portion de cercle, se terminer jusqu'à un travers de doigt au bord de la commissure droite de la bouche; elle avoit en outre plusieurs piquûres sèches à la partie externe de la main droite: elle avoit une déchirure transversale de deux pouces de long à la partie externe du même poignet, une autre un peu plus petite plus haut, & une troisième à la partie externe de la main gauche.

Immédiatement après avoir été ainsi déchirée, le Chirurgien de l'endroit rapprocha les bords des plaies de la face, &, pour mieux les contenir, il y fit plusieurs points de suture.

La Malade arriva à l'Hôtel-Dieu le 31 Janvier au soir, quatre jours après son accident; nous crûmes avec raison, M. le Prieur de la Charité & moi, que la chose la plus pressante étoit de r'ouvrir toutes ses plaies: elles furent toutes ébarbées, & on les pansa avec des sétons & des plumaceaux imbibés d'eau de Luce. Pendant la nuit cette femme dormit peu; la fièvre fut médiocre le lendemain, & les bords des plaies commencerent à s'enflammer. On lui fit une friction de deux gros de pommade mercurielle: elle prit le bol antispasmodique, & deux lavemens; on continua le même pansement, & on fit une friction locale sur la main. Le soir la fièvre devint plus forte, & la Malade eut trois évacuations dans la journée. La nuit suivante fut meilleure, & la fièvre diminua; les plaies commencerent à suppurer, on fit le même pansement: vers le soir la fièvre augmenta un peu. Le même état continua le troisième jour du traitement; le soir la fièvre augmenta encore, les plaies suppurerent peu, & la totalité du visage se gonfla. La fièvre diminua le quatrième au matin; les bords des plaies étoient dures: le côté droit suppuroit très-peu, le gauche suppuroit davantage; elle eut tous les jours une ou deux évacuations, jusqu'au 5 où elle n'en eut pas, & où les urines furent très-abondantes. On lui

continua tous les jours les frictions à la dose de deux gros, le bol à dose entière, & deux lavemens; la fièvre étoit très-diminuée, le sommeil assez bon: & le 5 les plaies, qui commençoient à suppurer, avoient procuré du dégorgement au visage; la langue alors commença à se charger. La nuit du 5 au 6 fut peu tranquille, & la Malade éprouva des coliques; il y avoit le matin peu de fièvre, mais un peu de chaleur & de la disposition à la moiteur: je lui fis donner un lavement émollient; je ne prescrivis que demi-dose du bol, mais j'insistai sur la friction, qui fut encore de deux gros: elle eut dans la journée plusieurs petites évacuations, accompagnées de coliques, & qui lui durèrent jusqu'au 8; les urines furent peu abondantes. Je fis prendre pendant ce tems des lavemens émolliens, & une tisane faite avec le riz, la gomme arabique, édulcorée avec le sucre; j'y ajoutai, par pinte, demi-once de syrop diacode, & j'y fis infuser une pincée de feuilles de rhue. Le 8, voyant que les coliques continuoient, je réduisis la friction à un gros, & je continuai à ne donner que demi-dose du bol; la Malade n'avoit pas dormi, la langue étoit chargée, les évacuations avoient été très-fréquentes, & le pouls étoit vif. Le 9 la Malade n'avoit évacué qu'une fois dans la nuit, & avoit assez bien dormi; les coliques avoient cessé, les gencives étoient échauffées, le pouls étoit dur & fiévreux, & pendant la nuit elle eut trois selles, accompagnées de quelques coliques. Le 10 elle reçut encore la friction; alors on s'apperçut de quelques aphtes dans l'intérieur des joues, les gencives étoient gorgées, & les matieres qu'elle rendoit étoient glai-reuses: je fis suspendre les frictions. Le 11 au matin, le pouls étoit fiévreux; la Malade avoit eu trois selles pendant la nuit: elle avoit senti un frémissement avec chaleur dans les doigts & les poignets, que je trouvai dans un état de rétraction violente qui ne leur permettoit aucun mouvement. Je lui fis prendre huit grains de

musc , quatre grains de camphre , & quatre gouttes de laudanum ; peu de tems après le mouvement revint , mais à la suite de douleurs très-aiguës. Dans la journée elle eut une évacuation , éprouva un mal-aïse considérable , & s'abandonna à la tristesse la plus grande ; elle ne se plaignoit plus de coliques : le pouls étoit fiévreux & irrégulier. La saleté de la langue , les aphtes , & l'humidité surabondante de la bouche , m'engagerent à lui faire prendre un minoratif composé de deux onces de manne , de deux onces de casse en bâton , & de six gros de syrop de noirprun que je prescrivis pour le lendemain 12 ; cinq heures après l'avoir pris , la Malade n'avoit pas encore évacué : on lui donna un lavement qui déterminait quatre selles ; elle avoit peu dormi , & le pouls étoit toujours le même : le soir il devint plus petit & plus concentré ; je lui fis prendre un bain de pieds , & elle eut encore deux évacuations par l'effet du second lavement. Le 13 , le pouls qui étoit encore concentré & petit , devint plus dur ; la Malade avoit mal dormi ; elle avoit senti pendant la nuit un frémissement universel , & ses mains s'étoient encore roidies ainsi que ses pieds ; elle éprouva plusieurs fois dans le jour le même frémissement , & ses mains , qui avoient repris le mouvement le matin , s'étoient roidies à plusieurs reprises dans la matinée : on la mit dans le bain , où elle resta près de deux heures. Les frémissemens devinrent moindres ; vers le soir le pouls étoit plus réglé , l'état de la Malade parut meilleur , & elle n'eut pas d'évacuation. Regardant ces accidens comme des signes précurseurs de l'Hydrophobie , je résolus d'employer la poudre de Dower ; cette poudre est un mélange de deux onces de tartre vitriolé , de deux gros d'opium pur , & de deux gros d'ipécacuanha , dont on donne dans les accès demi-gros toutes les trois heures ; l'opium y entre à la dose de près de quatre grains sur chaque demi-gros. Je n'osai pas la prescrire à la dose indiquée ; j'en fis prendre douze grains seule-

ment le soir: elle procura des nausées qui furent suivies d'un vomissement, après lequel la Malade s'endormit. La nuit du 13 au 14 fut assez calme; le matin le pouls étoit comme la veille au soir: elle avoit encore éprouvé des frémissemens, mais plus légers; il n'y avoit pas eu d'évacuations: elle prit un lavement, après l'effet duquel elle se mit au bain où elle resta deux heures.

Lés coliques ayant cessé & les évacuations étant modérées, je pensai après trois jours de repos pouvoir recommencer les frictions; j'en fis donner une de deux gros, & le soir je prescrivis douze grains de la poudre de Dower: cette dose fit encore vomir la Malade, & elle rendit un ver de six pouces au moins de longueur; elle dormit la nuit suivante. Le pouls étoit peu fiévreux le 15 au matin, & elle passa la journée assez bien; elle reçut une friction de deux gros, & le soir elle prit le bol. Le 16 la journée fut assez bonne: elle avoit bien dormi; elle prit encore son bol, & reçut sa friction: pendant ces deux jours elle n'eut point d'évacuations, mais elle ressentit quelques nausées, & une légère salivation se déclara; le pouls étoit bon. Le 17 il devint dur & enfoncé, & son asthme commença à la gêner plus qu'il n'avoit fait depuis le traitement. Le 18 elle eut une mauvaise nuit; le pouls devint plus dur, plus enfoncé, & l'oppression augmenta: elle ressentit un frémissement interne. Le même état continua le lendemain, elle eut une évacuation, les urines furent abondantes, & la salivation continuoit. Le 20, à ma visite du matin, je trouvai la Malade avec une oppression des plus violentes, le pouls vacillant, intermittent, à peine sensible, & une sueur universelle; les membres étoient devenus roides depuis six heures du matin, après un frémissement général: les yeux étoient convulsifs, à peine pouvoit-elle expectorer, & elle faisoit alors des efforts considérables, accompagnés de suffocation. Je prescrivis une potion composée d'eau de mélisse 3 ij,

d'eau de fleurs d'oranges & d'eau de canelle simple, de chaque ℥ j , de liqueur d'Hoffman ℥ j , d'oxymel scillitique & de syrop de noirprun, de chaque ℥ ss ; cette potion ranima le pouls. Je lui fis prendre un bain de jambes, ce qui parut diminuer la roideur des extrémités: les convulsions des yeux cessèrent alors; mais l'oppression étoit toujours violente, sans expectoration, avec des nausées: je prescrivis quatre bols, composés chacun de deux grains d'assa-fœtida, & d'autant de coralline de Corse, à prendre d'heure en heure, & une décoction de coralline à la dose d'un gros & demi, sur une chopine d'eau acidulée avec le syrop de vinaigre; la Malade eut trois évacuations dans l'après-midi, & tous les accidens disparurent, à l'exception de l'oppression qui continua, mais avec moins de violence. Le 21 le pouls étoit meilleur, les jambes étoient redevenues un peu roides; la Malade avoit évacué dix fois pendant la nuit, & avoit un peu sommeillé. Les plaies, un peu avant qu'elle eût été prise d'accès d'asthme, suppuroient moins, quelques moyens que l'on employât pour exciter la suppuration: on lui appliqua un vésicatoire à chaque bras, après lui avoir fait prendre un bain des extrémités inférieures; l'oppression étoit toujours très-forte. Le soir elle se sentit beaucoup mieux, & elle dormit plusieurs heures dans l'après-midi: j'avois prescrit les mêmes bols & la même potion rendue plus laxative par une plus grande quantité de syrop de noirprun; mais la Malade ne voulut pas se prêter à prendre ni l'un ni l'autre de ces remèdes, & elle n'évacua pas ce jour-là. Le 22 le pouls étoit plus tranquille; la potion qu'elle avoit prise dès le matin lui avoit procuré une évacuation, & les vésicatoires avoient pris: la langue étoit très-chargée, & la salivation, quoique médiocre, continuoît: elle prit un demi-bain; je lui prescrivis pour le lendemain une purgation composée de manne ℥ ij , de syrop de noirprun ℥ j , de follicules de séné ℥ j , dans une décoction de

de quatre onces de casse en bâton. La nuit du 22 au 23 fut agitée ; le matin la respiration étoit encore pénible, le pouls étoit gêné : elle avoit éprouvé dans le dos, dans les mains & dans les jambes, des frémissemens auxquels avoit succédé la roideur des extrémités, qui se termina par une sensation très-douloureuse. Ces symptômes étoient cessés, mais la langue étoit très-chargée, & la salivation continuoît. La purgation produisit quatre selles & un meilleur état.

Le lendemain 24, le pouls étoit foible, la Malade avoit un peu dormi ; mais elle avoit éprouvé un frémissement universel : je lui fis prendre un lavement avec quatre onces de miel mercurial, qui produisit deux évacuations, lesquelles furent suivies de calme ; & en même-tems je prescrivis l'usage de la gelée, que je préfèrai aux potages, dont la Malade avoit fait usage, toutes les fois que les accidens multipliés qu'elle éprouvoit ne s'y étoient pas opposés : j'ordonnai aussi quelques cuillerées de vin de Rota, dont la Malade prit avec plaisir ; la langue étoit toujours très-chargée. La nuit du 24 au 25 fut peu tranquille ; le pouls étoit assez mou, foible, la langue étoit dans le même état : la Malade éprouvoit des nausées & étoit fort agitée : son oppression habituelle m'empêcha de lui administrer un vomitif ; je lui prescrivis le même minoratif dont elle avoit fait usage le 23 : peu de tems après l'avoir pris, elle but un verre de tisane. Cette purgation produisit neuf selles sans coliques ; elle ne voulut pas boire pendant l'effet du purgatif, afin, disoit-elle, d'en faciliter l'action. A trois heures de l'après-midi, lui ayant présenté de la boisson, (c'étoit le trentième jour de sa morsure) elle me dit d'un ton très-affirmatif qu'elle ne pouvoit pas boire, mais que ce n'étoit pas par mauvaise volonté. A l'aspect de la boisson que je lui présentai, ses yeux s'allumerent, & la parole devint breve & décidée ; s'étant cependant rendue à mes instances, elle but. La

déglutition étoit très-difficile, & en même-tems la respiration étoit pénible & entrecoupée; le pouls étoit très-foible: j'ordonnai douze grains de poudre de Dower, & autant de musc, à prendre en une dose. Les symptômes ont été bien plus marqués vers les six heures, lorsqu'on lui présenta ce mélange délayé dans une cuillerée d'eau de fleurs d'oranges. Comme elle étoit dans la même salle que les autres femmes mordues, nous craignîmes qu'elles ne s'apperçussent du genre de maladie dont elle étoit atteinte, & nous prîmes sur le champ le parti de la transporter dans un endroit où elle fût seule: on l'enveloppa dans des couvertures, & on la plaça sur un fauteuil pour pouvoir la porter plus facilement. Il falloit traverser une cour, & il avoit neigé. A l'aspect de la neige, quoiqu'il fût nuit, elle poussa un cri, & se couvrit la tête de ses couvertures. Aussi-tôt après qu'elle fut transportée, les symptômes augmentèrent encore, & la vue d'une cuillerée d'eau qu'on lui présenta, lui occasionna des mouvemens spasmodiques dans les mains; le pouls étoit petit & serré: on sentoit au toucher un frémissement sensible dans la peau des bras, & une tension dans les muscles; elle pouffoit des gémissemens plaintifs & entrecoupés, se plaignoit d'un resserrement à la gorge & au creux de l'estomac, d'une chaleur interne considérable, & faisoit des efforts pour vomir. Vers neuf heures elle prit une seconde dose de la même poudre; tous les accidens augmentèrent sensiblement. Vers les onze heures du soir elle poussa un cri, entra en convulsion, & dit que tout son corps se roidissoit en entendant le bruit de l'eau que l'on versoit dans un bassin à l'extrémité de la chambre. Je lui fis prendre une troisième dose de la poudre, que je portai à dix-huit grains. Vers minuit, en me retirant, je l'engageai à boire, & je recommandai aux gardes de lui en présenter pour l'y déterminer. Cette idée seule lui fit pousser des cris, la fit entrer en convulsions; & elle

m'assura d'une voix très-entrecoupée qu'elle ne pourroit pas boire, mais qu'elle s'efforceroit. Le pouls étoit foible & convulsif; on lui fit prendre une pareille dose de poudre à trois heures, & une autre à cinq heures: ces deux doses ne lui procurerent aucun calme, & les mêmes accidens persévérèrent. Le pouls étoit un peu plus fort & plus réglé.

Les symptômes hydrophobiques affectant les parties de la déglutition d'une manière très-marquée, & la Malade s'étant plaint dans le commencement d'un resserrement à la région de l'estomac, je lui fis appliquer un emplâtre vésicatoire en forme de collier autour du cou, & un autre à la région épigastrique. J'ordonnai en même-tems un bain de vapeurs; elle le soutint pendant une demi-heure, mais l'agitation continuelle dans laquelle elle étoit, & le froid qu'elle ressentit, me déterminèrent à l'en faire retirer. Je la fis coucher aussitôt dans son lit, parfumé de baies de genièvre: je lui fis avaler en même-tems une mixture faite avec de l'eau de fleurs d'oranges 3 ij, de syrop 3 ij, d'esprit volatil aromatique huileux, trente gouttes; la déglutition étoit aussi difficile. Quelques minutes après, la Malade me dit que ce que je lui avois donné l'avoit soulagée, mais elle ne put me dire quel étoit le genre de soulagement qu'elle éprouvoit; elle ne sua pas; vers les sept heures du matin le pouls étoit foible, & elle eut quelques minutes de sommeil; une heure & demie après, son état étoit plus violent, elle avoit la même horreur du liquide, & une chaleur interne considérable: le pouls étoit plus fort, & convulsif; elle ne cessoit de parler en conservant toute sa raison: on lui donna encore une prise de poudre de Dower, qui ne lui procura aucun soulagement; elle en prit une dose de demi-gros à onze heures: son état étoit le même, mais la déglutition étoit presque impossible. Pour mieux exprimer ce que cette femme éprouvoit, je me servirai de ses

expressions. Comme elle parloit toujours sans aucune intermission, elle interrompoit subitement le sens de ce qu'elle disoit, & elle annonçoit qu'elle sentoit venir une *volée*; elle continuoit à parler, & deux minutes après, elle pouffoit des gémissemens entrecoupés de sanglots, & elle étoit prise de quelques convulsions: pour lors son regard devenoit égaré, elle vouloit parler avec vivacité, & sa parole étoit entrecoupée, sa respiration gênée; cet état duroit un quart-d'heure, pour recommencer après un quart-d'heure tout au plus de repos. En lui demandant comment elle s'appercevoit qu'elle alloit avoir un accès, elle répondoit qu'elle sentoît quelque chose courir, monter & descendre dans différentes parties de son corps: cet état devint de plus en plus violent. Le pouls vers les trois heures étoit plus fort; mais il faut observer qu'il n'avoit de consistance sous le doigt que dans les momens de calme: car autrement il étoit petit, mou, vacillant, irrégulier, quelquefois intermittent. En même-tems la sensibilité de tout le corps augmenta, & tout ce qui l'excitoit réveillait les convulsions. L'impression de l'air sur ses bras en les mettant hors du lit, lui en occasionnoit. Je lui fis encore prendre une dose de demi-gros de poudre: vers les six heures l'accès devint très-violent; elle pouffoit des cris: les convulsions ne la quittoient pas; elle éprouvoit de la suffocation: la respiration étoit empêchée par les sanglots fréquens; elle prit encore un demi-gros de poudre, à laquelle j'ajoutai huit grains de musc: quoique la déglutition fût alors plus facile, la Malade paroissoit éprouver la même difficulté par le tremblement, la suffocation, & un regard plus allumé, lorsqu'on approchoit quelque liquide; elle commença à cracher de la salive écumeuse: le crachement étoit peu abondant, mais fréquent, & très-souvent elle ôtoit la salive avec ses doigts. Vers les dix heures son pouls devint plus fort, plus régulier; la sensibilité au contact, ou au

Courant d'air, étoit la même, ainsi que le crachement qui étoit très-fréquent. Dans ce moment la vue se perdit ; elle se mit à son séant sur son lit , & dit, *qu'elle sentoit bien que ses yeux étoient dérangés , & qu'ils lui pointoient dans la tête.* A mesure que cet état augmentoit, le moral de cette femme éprouvoit des changemens : on peut se rappeler qu'elle étoit triste , taciturne & de mauvaise humeur ; à mesure que sa maladie acquéroit plus d'intensité , & que son état étoit plus fâcheux , elle devenoit plus affectueuse , tous ses sentimens étoient doux , tendres , & portés à la reconnoissance : son esprit paroissoit plus vif , à mesure que ses sensations l'étoient davantage ; sa mémoire lui rappelloit des faits , qui , autrefois , avoient excité sa sensibilité : & elle jouissoit de la présence d'esprit la plus parfaite (a). L'état de cécité dura moins d'une demi-heure , pendant lequel tems l'axe de la vue étoit dérangé , & après lequel elle vit clair , aussi-bien qu'à l'ordinaire. L'horreur du liquide , à cette époque , parut

(a) Elle ne m'a jamais témoigné avoir la moindre inquiétude sur le genre de maladie qu'elle éprouvoit ; elle m'a toujours assuré que son asthme étoit la cause de ses douleurs ; elle regardoit le crachement qu'elle avoit comme une expectoration salutaire. On pourroit cependant présumer qu'elle eût quelques soupçons sur son état, d'après ce qu'elle dit à M. Duval, Médecin : je vais le rapporter pour ne rien omettre, quoique je n'en aie eu connoissance qu'après la mort de cette femme.

Douze heures avant sa mort , elle dit à M. Duval : *Monsieur, venez que je vous explique ce qu'il faudroit pour me guérir. Il faudroit me mettre dans une cage où il n'y eût ni air, ni jour, & me donner de la nourriture.* Le même soir, M. Duval voulut lui tâter le pouls, & l'ayant un peu découverte, elle s'écria : *Ah ! Monsieur, recouvrez-*

moi donc , regardez comme cela me met, comme cela me fait trembler tous le corps. Elle lui dit aussi *qu'elle sentoit qu'elle avoit les yeux & la bouche de travers , qu'elle n'avoit jamais été dans cet état, qu'elle avoit été incommodée de son asthme , mais qu'elle s'apercevoit bien que ce n'étoit pas son asthme qui la tourmentoit ; & elle ajouta qu'elle brûloit, qu'elle avoit le feu dans le corps.* Le Médecin lui dit qu'il falloit boire pour éteindre ce feu ; & elle répondit : *Je sens bien que j'ai besoin de boire, mais je ne le puis pas.* Il lui versa à boire du pied de son lit, & elle se mit à crier : *Ah ! ah ! seulement de vous voir verser, voyez comme cela me met.* Elle éprouvoit dans ce moment un spasme général. Peu après elle lui dit : *Remettez-vous du côté de la porte, Monsieur , afin que je ne sente pas tant d'air.*

moins forte ; je dis parut , parce que je ne puis affirmer qu'elle le fût effectivement : car alors il y avoit un tel dérangement dans l'économie animale , & il y avoit une telle confusion de sensations , qu'il n'est pas extraordinaire que la vue d'un liquide ne l'affectât plus autant ; elle sentoit , à ce qu'elle disoit , des flammes courir le long de son dos & de son ventre , au point qu'elle se persuadoit qu'il y en avoit effectivement , & elle exigea que je la touchasse , afin que j'en fusse moi-même persuadé : elle demandoit à chaque instant à boire avec précipitation & beaucoup de véhémence , pour se rafraîchir la bouche , & elle avaloit assez facilement ; à cet instant le pouls étoit plus fort , & elle avoit une sueur onctueuse. Cet état violent a toujours continué le même. A une heure du matin , après avoir pris une prise de poudre , ses dents se serrèrent , & elle refusa la boisson ; les accès devinrent encore plus violens , mais la tête n'étoit plus aussi présente. A quatre heures elle perdit tout mouvement & toute connoissance , & resta dans cet état jusqu'à huit qu'elle mourut.

L'extérieur du cadavre de cette femme ne nous a rien présenté de particulier , si ce n'est de fortes phlyctènes autour du cou , & à la région épigastrique , qui étoient l'effet des emplâtres vésicatoires qui avoient été placés sur ces parties. Après avoir coupé la peau & les muscles , en suivant le bord interne de la mâchoire inférieure , & après avoir disséqué les parties latérales du cou , nous avons enlevé le sternum & les cartilages des côtes , & avons ouvert ensuite les muscles du bas-ventre , pour examiner , 1°. les organes de la déglutition : 2°. ceux de la respiration ; 3°. ceux de la digestion : & nous avons observé ce qui suit :

La langue & l'arrière-bouche étoient sèches , & il n'y avoit aucun signe de phlogose dans ces parties ; les muscles du pharynx ne donnoient non plus aucun signe

d'inflammation; l'œsophage étoit dans son état naturel: le larinx étoit sain, ainsi que la trachée-artère, qui contenoit, sur-tout vers son extrémité inférieure, un peu d'écume, plus abondante vers les divisions des bronches. La partie membraneuse qui unit les anneaux cartilagineux, étoit un peu plus rouge qu'elle n'a coutume de l'être.

La cavité de la poitrine ne contenoit aucune sérosité; le poumon gauche étoit dans l'état naturel, le droit un peu flétri, adhérent à la plèvre par sa partie latérale inférieure, & au diaphragme: leur couleur & leur consistance étoient dans l'état naturel. L'ouverture de la veine cave & des veines axillaires, a fourni beaucoup d'un sang très-fluide & très-noir; le péricarde ne contenoit aucune sérosité: le cœur paroissoit dans son état naturel. En ouvrant l'œsophage nous sommes parvenus à la cavité de l'estomac, à la membrane interne duquel nous avons observé, du côté de sa grande courbure & vers son fond, plusieurs points de phlogose; nous en avons aussi observé plusieurs, mais médiocres, dans les intestins grêles. Le cœcum & le rectum étoient considérablement distendus par des vents; les intestins ne contenoient aucune matière fécale.

Le foie ne nous a présenté aucun phénomène particulier, ni pour sa consistance, ni pour sa couleur. La vésicule du fiel n'étoit ni plus pleine, ni plus distendue que de coutume; la bile a paru d'une consistance très-fluide, mais de couleur ordinaire: la rate étoit très-petite, & tous les autres viscères étoient dans leur état naturel; la cavité du bas-ventre ne contenoit non plus aucune sérosité.

L'ouverture de la tête nous a présenté la dure-mère & les sinus très-remplis de sang; la surface externe du cerveau, & la pie-mère, étoient couvertes de vaisseaux sanguins très-distendus: la substance du cerveau étoit très-ferme & gorgée de sang; les plexus choroïdes en

étoient aussi remplis : les ventricules du cerveau ne contenoient aucune sérosité ; le cervelet offroit les mêmes indices d'engorgement.

OBSERVATION SECONDE.

Le nommé Jean-Rieul-Barnabé Trepin, enfant âgé de cinq ans, petit, mais fort, très-colere, très-obstiné, pleurant presque toujours, & poussant des cris affreux à la moindre contrariété, avoit été terrassé, & mordu au visage ; il avoit au front, 1°. huit ou dix marques de dents qui étoient sèches : 2°. une déchirure d'un travers de doigt de longueur, à la paupière supérieure gauche, au-dessous de l'orbite ; 3°. deux morsures à la tempe gauche : 4°. une contusion au-dessous de l'œil ; 5°. trois morsures à la partie externe de la main gauche : 6°. une morsure à la partie interne de la même main.

Cet enfant n'entra à l'Hôpital de la Charité que le 3 Février, huit jours après avoir été mordu. Notre premier soin fut de faire appliquer un emplâtre vésicatoire sur le front & sur les plaies des mains, qui étoient presque fermées, & de faire suppurer celles qui ne l'étoient pas encore. Le vésicatoire produisit l'effet qu'on en avoit attendu ; le pouls étoit bon : je prescrivis un demi-gros de pommade mercurielle en frictions, douze grains de la masse du bol, un lavement, & la tisane de rhue ; (il n'a jamais voulu prendre ni tisane, ni lavement, ni bol, quelques moyens que l'on ait employés pour l'y déterminer) ; Il dormit bien le premier & le second jour du traitement ; les plaies commencèrent alors à suppurer, & la suppuration étoit louable. Le soir le pouls devint plus fréquent, il fut ensuite plus dur & plus vif, jusqu'au sixième jour. Après avoir essayé plusieurs boissons, il consentit à prendre de l'eau & du syrop de vinaigre ; il reçut tous les jours un demi-gros de pommade en frictions. Dès le troisième jour il avoit perdu l'appétit :

l'appétit : il avoit eu chaque jour deux ou trois selles. La langue se chargea le septieme ; il n'y eut pas d'évacuation : il éprouva de la tristesse, & eut de la fièvre qui se calma le soir ; la friction fut encore continuée ce jour-là & le suivant, la fièvre étant presque cessée, & l'enfant éprouvant un mieux marqué : il évacua une fois. Le soir il parut une éruption scarlatine, qui se soutint pendant quatre jours, en parcourant tout le corps ; la langue étoit chargée : je lui fis prendre une très-légère décoction de racine de scorfonere pendant tout le tems de l'éruption, durant lequel il eut toujours un peu de fièvre. Le douzieme jour, le pouls étant bon, je voulus le purger ; mais on ne put lui rien faire avaler. Le treizieme jour j'essayai de lui faire prendre dix-huit grains de jalap trituré avec du sucre, le tout mêlé dans la pulpe d'une pomme cuite ; il en prit la plus grande partie, & eut trois évacuations. Le quatorzieme au matin il étoit bien ; mais le soir il lui survint une fièvre assez forte, qui ne dura qu'une partie de la nuit. Le quinzieme il étoit mieux, & il y eut un peu de sueur. Le seizieme la fièvre revint, mais elle étoit plus modérée ; il eut une selle : il parut des aphtes à la langue, & la salivation se déclara ; les plaies jettoient peu, parce qu'il arrachoit tout ce qu'on appliquoit dessus pour exciter la suppuration. Le même état se soutint le dix-septieme. Le dix-huitieme jour je voulus lui faire reprendre le jalap, mais on ne put le lui faire avaler : la fièvre augmenta, & se soutint assez forte pendant toute la journée. Le dix-neuvieme, voyant la salivation augmenter, les aphtes s'étendre davantage, & la bouche très-gonflée, je lui prescrivis quatre grains de diagrede, délayés dans un peu d'eau & de vin, & du petit-lait pour boisson ; il prit l'un & l'autre, eut deux selles, & urina beaucoup. Le vingtieme je lui fis prendre une boisson émulsionnée ; le soir la fièvre augmenta : pendant la nuit du vingt au vingt-un, il se plaignit beaucoup ;

la salivation devenoit plus abondante : on ne pouvoit ni le faire boire, ni le faire gargariser, & il n'eut pas d'évacuation. Le vingt-deux l'enflure gagna les joues, le pouls étoit moins dur, la salivation toujours très-abondante devint ichoreuse; j'émétisai l'émulsion, mais il en but à peine quelques gorgées; la tension augmenta, il étoit impossible de lui rien faire tenir sur la joue; il arrachoit tout : on n'avoit jamais pu lui tirer du sang, par rapport aux contorsions qu'il faisoit quand on le contrarioit : les lèvres & les dents commencèrent à noircir le vingt-trois, & les escarres devinrent gangréneuses. Le pouls étoit petit, très-déprimé, & à peine sensible; l'affaîssement devint général : on ne put user, ni de détersifs, ni de quinquina, soit intérieurement, soit extérieurement. Les escarres gagnèrent les lèvres, l'affaîssement devint plus grand, le froid gagna les extrémités le vingt-quatre : cet état continua ainsi le vingt-cinq. Le vingt-six, le pouls ayant repris un peu de vigueur, on scarifia tout l'intérieur des lèvres & des joues; les alvéoles se trouverent cariées, & il tomba cinq dents : on toucha les parties scarifiées avec l'esprit de sel ajouté au vin; l'extrême foiblesse de l'enfant, qui jusqu'alors s'étoit refusé à tout, permit cette opération, laquelle fut, à la vérité, infructueuse : le soir les extrémités étoient froides. Le vingt-sept au matin, le pouls reprit quelque vigueur, & la connoissance revint; mais la gangrene gagnant toujours, l'enfant mourut à onze heures, le trente-cinquieme jour de ses morsures.

La gangrene, observée par l'ouverture du cadavre du petit Trepin, avoit produit les ravages suivans. Toute la partie externe de la joue gauche, depuis l'angle de la mâchoire, étoit gangrénée; toutes les gencives étoient détruites : le bord alvéolaire supérieur, & toute la mâchoire inférieure du même côté, étoient dénudés; la partie interne des lèvres étoit gangrénée, & la gangrene s'étendoit vers la partie interne de la joue gauche :

toutes les dents étoient tombées ; les bords alvéolaires étoient cariés : la moitié gauche de la langue étoit gangrénée , depuis sa base jusqu'à sa pointe ; l'amygdale droite & le voile du palais du même côté étoient gangrénés : le pharynx étoit d'un rouge livide ; le larynx étoit dans son état à-peu-près naturel : du reste , nous n'avons rien observé de plus dans ce sujet.

O B S E R V A T I O N T R O I S I E M E .

LE nommé Gervais Briquet , enfant de douze ans , petit , mais fort , musculeux , vif , gai , spirituel , & jouissant d'une bonne santé , avoit été mordu au visage : il avoit , 1°. une plaie transversale d'un pouce & demi de longueur à la joue gauche , placée à un travers de doigt au-dessous de l'oreille. (Cette plaie avoit été dilatée par M. le Prieur de la Charité , pour réunir deux morsures peu éloignées l'une de l'autre , & qui formoient un sinus). 2°. Une déchirure d'un pouce de longueur à la même joue , située à deux travers de doigts de la commissure des lèvres ; l'incision & la déchirure furent pansées avec un digestif animé. On commença son traitement le premier Février , par une purgation le matin ; & le soir on lui donna une friction d'un gros de pommade , un lavement , & douze grains de la masse du bol : la suppuration commençoit à s'établir ; la purgation fit peu d'effet : il se porta très-bien le lendemain , reçut sa friction , prit le même bol , & la tisane de rhue. Le troisième jour au matin , le pouls étoit enfoncé , l'enfant avoit mal dormi & rêvé ; il eut deux selles : je lui fis faire une friction avec deux scrupules d'onguent mercuriel ; il prit aussi un bol & un lavement. Le 4 il dormit mieux , mais le pouls étoit le même ; il avoit eu trois selles pendant la nuit , ce qui me fit suspendre la friction ce jour-là : & comme je soupçonnai qu'il avoit eu des coliques , je lui fis donner un lave-

ment de graine de lin & le bol ; il eut encore dans la journée plusieurs évacuations, & je fus informé qu'il se plaignoit du ventre, ce dont il ne voulut pas convenir avec moi, dans la crainte d'être mis à la diète. Le 5 il se plaignit de quelques douleurs de ventre ; le pouls étoit cependant meilleur, les urines étoient très-abondantes, & il n'eut que trois selles : j'ordonnai une tisane mucilagineuse & adoucissante, à laquelle je fis ajouter quelques feuilles de rhue, un lavement de graine de lin, & une friction de deux scrupules. Le pouls étoit bon le 6, & les urines continuèrent à être abondantes jusqu'au 9 ; le pouls fut assez vif, jusqu'à cette époque, excepté le 6 où il y eut huit selles : elles se modérèrent à trois ou quatre chaque jour. Le 10 le pouls devint réglé, le Malade n'eut plus qu'une selle chaque jour, dormit bien ; la langue commença à se charger, & les gencives parurent se gorger : les plaies suppuroient peu, & on fut obligé de les toucher le 12 avec la pierre infernale, pour détruire les bourgeons charnus qui commençoient à former la cicatrice. Le Malade resta dans le même état jusqu'au 18, excepté le 14 & le 15 où le pouls fut plus élevé : quoique les gencives fussent gorgées, je lui fis prendre tous les jours le bol à la dose de seize grains, un gros d'onguent mercuriel en friction, & le lavement composé de trois onces d'oxymel & d'eau ; je continuai la même tisane, à la différence près que j'augmentai la dose de la rhue. Je suspendis les frictions le 17, la bouche étant humectée, la langue très-chargée, l'appétit diminué, & l'odeur de la bouche annonçant l'effet du mercure. Le 18 les urines devinrent abondantes, elles le furent encore davantage le 19 ; ce jour-là le pouls fut plus élevé. Le 21 il se déclara une vraie salivation, légère à la vérité ; je purgeai le Malade avec de manne ʒ ij, de follicules & de sel végétal ʒ j. La purgation procura quatre évacuations : la salivation continua les 22 & 23 ; je réitérai la même purgation,

qui lui procura cinq selles. Le 24 la salivation existant encore, quoique moindre, je le purgeai une troisième fois le 25; il eut dix évacuations. Pendant tout ce tems il étoit dans le meilleur état: le pòuls étoit bon, ainsi que le sommeil; je recommençai les bols le 27, mais j'en retranchai le cinabre. La nuit du 29 Février au 1^{er} Mars, il eut des sueurs abondantes: je cessai de lui administrer des remèdes. Le 6 Mars les plaies suppurerent toujours, mais la suppuration étoit peu abondante: on le tint à un régime adoucissant jusqu'au 18, où il sortit de la Charité.

Le procès-verbal que nous avons dressé le 20 Mars, de l'état dans lequel nous avons trouvé les Malades, dit que la cicatrice de la plaie du petit Briquet, qui étoit fermée du 17, paroissoit de bonne nature, & que le Malade étoit dans le meilleur état: cet enfant, depuis la fin de son traitement, avoit pris un embonpoint considérable, & étoit dans un état de vigueur très-marqué.

Le vendredi 24, à dix heures du matin, (le cinquante-huitième jour de ses morsures), cet enfant étant à l'Eglise sentit une impression très-vive, occasionnée par l'air qu'il aspirait: son expression étoit qu'il *avoit un trou dans le nez par où entroit le vent, & que cela lui répondoit & lui battoit dans la tête & dans les tempes.* Sa mere fut obligée de lui couvrir la tête; & pour retourner chez lui, il marchoit à reculons, pour éviter la sensation qu'il éprouvoit en fendant l'air.

De retour à la maison, sa mere lui donna un verre de vin, qu'il vomit peu de tems après avec des matieres noires; suivant son rapport, il mangea du riz qu'il dit avoir assez bien passé: quant à la boisson, il se plaignoit qu'elle lui faisoit lever le cœur; il eut plusieurs évacuations ce jour-là, & dormit bien. Le samedi il éprouva les mêmes sensations au moindre courant d'air; son pere vint dans l'après-midi avertir M. le Prieur de la Charité & M. le Blanc, que son enfant étoit incommodé. Aussi-

tôt qu'ils s'y furent transportés, ils s'aperçurent que le moindre souffle lui causoit de l'agitation & des treffaillemens considérables: ils lui présentèrent à boire; l'enfant but avec la plus grande agitation, la déglutition étant très-difficile, & la respiration devenant entrecoupée: il se plaignit d'éprouver de la douleur, par le bruit des voitures & le tremblement qu'elles imprimoient à la maison. Il fut transporté à la Charité à neuf heures du soir: aussitôt M. le Prieur de la Charité appliqua le caustère actuel sur les cicatrices. Il a remarqué que la joue étoit gonflée; mais, lui ayant demandé s'il avoit éprouvé quelque douleur à ses cicatrices les jours précédens, il a assuré n'avoir rien senti.

Après avoir employé, sans aucun succès, les narcotiques sur la femme Champion, les acides sur le sieur Gravant, qui est le sujet de la sixième Observation, lorsque nous visitâmes les Malades, pour constater leur état, lorsqu'ils sortirent des Hôpitaux, nous étions convenus qu'en cas que les accidens de la Rage se déclarassent sur Briquet, ou sur quelque autre Malade, après avoir appliqué le caustère actuel sur les cicatrices, il faudroit tenter des médicamens qui favorisassent la sortie du virus par les sueurs. Les personnes de l'Art avec qui nous avons déterminé ce parti ayant délibéré entr'elles, firent prendre toutes les trois heures dix ou douze gouttes d'eau de Luce dans quelques cuillerées de boisson, continuèrent ainsi toute la nuit & le lendemain. L'enfant se leva quelques minutes le Dimanche matin; il avoit eu une selle & avoit uriné beaucoup: il avoit eu quelques sueurs, avoit dormi assez bien, & conservoit sa gaieté. Lorsque j'arrivai l'après-midi, je le trouvai dans l'état suivant: il étoit au lit, & avoit une forte moiteur par toute l'habitude du corps; le visage étoit rouge: en soufflant de très-près de son côté, il pouffoit des sanglots, son visage s'enflammoit, & on observoit des spasmes dans toute sa physionomie. Le pouls étoit

peu dur, mais fort irrégulier; en lui présentant à boire, l'approche du liquide lui caufoit de la suffocation, & la déglutition étoit très-pénible: la parole étoit entrecoupée de sanglots, & il disoit sentir remuer sa peau; mais cette sensation n'étoit sensible que pour lui.

Ce même état se soutint toute la soirée; quelquefois la moiteur devenoit une sueur légère, quelquefois la peau se séchoit: alors elle étoit ardente; mais on observoit des changemens subits, & il n'étoit pas une demi-heure dans le même état. Vers les onze heures du soir il s'endormit; son sommeil étoit assez tranquille, mais il étoit aisément interrompu, & le réveil étoit accompagné de mouvemens spasmodiques, sur-tout dans les muscles de la face & dans ceux de la respiration. Je lui fis continuer l'alkali volatil; il avoit pour ce médicament une si grande répugnance, qu'il ne vouloit plus rien prendre, dans la crainte que l'on n'en mît dans sa boisson.

Le lundi matin, (c'étoit la fin du troisième jour de l'accès), je trouvai le Malade assez tranquille, mais aussi sensible à l'impression de l'air, avec les mêmes difficultés d'avalier; le pouls étoit convulsif, & il avoit à peine de la moiteur à sept heures: il eut une selle; il se plaignit de sentir quelque chose courir dans son dos & dans ses bras: il disoit que ce qu'il sentoit, montoit & descendoit continuellement: il éprouvoit aussi quelquefois la même sensation dans la tête & dans les tempes, quelquefois il n'en sentoit dans aucune partie; son pouls vers cette heure étoit mou, le Malade avoit beaucoup de force, & l'herreur à la vue de la boisson étoit moindre.

Je lui fis prendre un bain chaud, dans lequel il resta trois quarts-d'heure: comme il se plaignit alors d'y éprouver du froid, on l'en sortit, on le coucha après avoir bassiné son lit, & aussi-tôt on lui fit prendre deux cuillerées d'un mélange composé d'eaux de chardon-béni

& de fleurs d'oranges , de chaque ʒ ij , de syrop de stœchas ʒ j , de teinture de vanille ʒ j , d'esprit vol. aromat. huil. ʒ j , & peu après un bouillon. A peine fut-il au lit , qu'il se déclara une sueur assez forte ; il eut un peu de sommeil , mais fut agité à son réveil : il conservoit assez de force , & buvoit avec la même difficulté. Il resta dans le même état pendant toute la journée , & éprouva de très-légers frémissemens , urina abondamment , sua beaucoup , ressentit quelques douleurs dans le ventre , & dormit par intervalles : je continuai l'usage de la même mixture par cuillerées , que l'on rapprochoit plus ou moins , selon les circonstances. Il prit un second bain à sept heures du soir : on profita d'un moment où la sueur l'avoit quitté , & où il falloit le changer ; le plus léger mouvement qu'imprimoit la moindre agitation à l'air l'incommodoit beaucoup : la vapeur de l'eau du bain réveilleoit les spasmes , on la détourna. A peine y fut-il une demi-heure , qu'il se plaignit de douleurs de ventre , & qu'il étoit prêt à se trouver mal ; aussi-tôt on le sortit de l'eau , en l'en retirant il étoit comme une masse , n'avoit plus de force , & ne pouvoit plus s'aider : le pouls étoit misérable & convulsif , la sensibilité , à l'impression de l'air , étoit la même. Après l'avoir couché , on lui fit prendre deux cuillerées de la potion & un bouillon ; en buvant il éprouva beaucoup de spasmes : peu après la sueur se déclara , & il s'endormit. Les escarres du cautere actuel n'étoient pas encore détachées ; on les pansoit avec le suppuratif , & l'on faisoit dans les environs une forte friction de deux gros de pommade mercurielle. La sueur continua pendant toute la soirée ; le pouls se développa & devint plus réglé. Il dormit beaucoup pendant la nuit , but abondamment avec la même difficulté , mais avec moins d'horreur ; la sueur continua. Le mardi de grand matin , le pouls étoit petit , mou & irrégulier : il se plaignit vers les sept heures , de douleurs dans la cuisse gauche ,

gauche , & d'une douleur piquante dans le talon ; il avoit une agitation considérable : le visage étoit enflammé , la sensibilité étoit la même ; la déglutition étoit plus facile. Il prenoit pour boisson une infusion de *Gallium-Luteum* , édulcorée avec un peu de syrop de vinaigre : c'étoit le seul liquide qu'il voulut prendre , encore fut-on obligé par la suite de retrancher le *Gallium*. La douleur quitta la cuisse , & se jetta sur les bras qu'il ne lui fut plus possible de remuer , ainsi que les jambes , & qui furent dès ce moment presque paralysés. La sueur continua ; il sommeilla un peu dans la matinée , urina beaucoup ; la sensibilité étoit la même. Vers les dix heures l'agitation recommença , la respiration redevint plus entrecoupée , mais la déglutition étoit plus facile. A cette agitation succéda un abattement considérable , pendant lequel le pouls étoit très-petit , & à peine sensible. Vers midi la déglutition devint encore plus facile , & le Malade demanda à boire ; il lui survint des douleurs dans le cou ; je lui fis prendre toutes les trois heures un bol composé avec le camphre & le nître. Il se déclara vers une heure un crachement fréquent ; ce qu'il rendoit étoit une salive écumeuse : cette sputation ne dura pas plus d'une heure , & s'arrêta tout-à-coup ; les sueurs & les urines continuèrent à être abondantes pendant toute la journée : le pouls étoit tantôt plus foible , tantôt plus fort , & toujours convulsif ; l'immobilité des bras & des jambes étoit toujours la même. L'extrême sensibilité de cet enfant , augmentée par tous les objets extérieurs , me fit naître l'idée d'examiner quelle seroit sur lui l'impression de l'harmonie : on joua de la guittare près de lui ; le son de cet instrument ne lui donna aucuns spasmes : au contraire , l'attention qu'il prêtoit en écoutant , sembla les suspendre , & le pouls , qui étoit élevé auparavant , devint plus foible , & en même-tems plus réglé. Les sueurs & les urines qui étoient toujours abondantes , causerent de l'altération

au Malade qui demandoit souvent à boire, & qui buvoit assez facilement, quoique toujours avec des sanglots: on le changea de lit le soir, mais il ne put s'aider aucunement des extrémités. A peine fut-il couché, que les sueurs & les urines reprirent leur cours avec abondance. Le pouls vers les neuf heures du soir s'éleva, & la fièvre à onze étoit forte; il éprouvoit toujours la même sensibilité à l'agitation de l'air, & se plaignoit beaucoup.

La fièvre dura pendant toute la nuit; il sommeilla peu, rêva, & parla beaucoup; il eut quelques douleurs à l'estomac, sua beaucoup, urina fréquemment, & rendit une quantité considérable de vents: il n'eut pas de selles.

Le mercredi matin il finissoit son cinquième jour; la fièvre avoit presque cessé, la sensibilité étoit toujours très-grande, la déglutition étoit encore plus facile, & le Malade avoit de la gaieté. Cet enfant, qui avoit beaucoup de douceur dans le caractère & beaucoup d'enjouement, sourioit à tout ce que l'on disoit pour l'égayer; nous avons constamment observé que son rire avoit quelque chose de convulsif, & qu'il étoit réellement sardonique. Il éprouva une douleur au jarret; du reste il ne sentoit du mal nulle part. Il rendoit toujours beaucoup de vents: le pouls étoit réglé; il demandoit à boire, avaloit plus facilement, mais il éprouvoit encore des spasmes lorsqu'il prenoit la boisson, & la parole étoit toujours entrecoupée de sanglots. La sueur continua toute la matinée; la douleur du jarret disparut, les accidens diminuèrent, mais il étoit comme une masse & immobile: le mieux se soutenant pendant toute la journée, il sentit encore courir dans ses jambes & ses talons, & les urines étoient toujours abondantes. Vers le soir la fièvre commença à s'élever avec une grande chaleur; on retrancha la teinture de vanille de la mixture: la fièvre fut assez forte pendant toute la nuit; il fut très-agité, sua beaucoup, eut de l'altéra-

tion, but abondamment, & presque sans difficulté : pendant cet accès de fièvre, la sensibilité à l'impression de l'air extérieur étoit plus grande ; la nuit se passa dans cet état, sans que le Malade pût dormir.

Le jeudi matin il avoit encore de la fièvre, mais elle étoit beaucoup moindre ; la suppuration des plaies étoit bien établie, & on continuoît les frictions locales. La sueur avoit une odeur forte & particulière ; il reçut un lavement qui le fit évacuer beaucoup, & après lequel il dormit un peu : il urinoit copieusement & fréquemment ; les sueurs furent médiocres dans la matinée ; il éprouva des douleurs dans les jambes, & se plaignit de picotemens dans les talons. Son état étoit réellement meilleur en tout : la sensibilité, quoique très-grande, étoit moindre ; la suffocation, lorsqu'on approchoit la boisson, étoit sensiblement diminuée : la déglutition se soutenoit assez libre, & le mouvement des mains paroissoit un peu revenu. Il eut encore vers la fin de la matinée un crachement de salive mousseuse, qui dura peu : il évacua quatre fois dans la journée ; son pouls fut plus fort & plus réglé : il s'endormit à plusieurs reprises, & rendoit toujours une quantité surprenante de vents. Vers le soir la peau étoit plus moite ; vers les neuf heures le visage devint plus rouge, la sensibilité plus grande, l'agitation, en buvant, augmenta un peu, & l'altération recommença avec un accès de fièvre qui fut assez violent. Vers les onze heures la sueur recommença, il se plaignit de sentir courir dans ses bras & dans ses jambes ; il rendoit toujours beaucoup de vents, & la sensibilité augmenta, ainsi que la difficulté de la déglutition, quoique cependant à cet instant elle fut sensiblement beaucoup moins grande que les jours précédens : il sanglotoit toujours en parlant ; la fièvre continua pendant toute la nuit, & il n'en avoit presque plus à huit heures.

Le vendredi matin il eut un sommeil très-agité &

interrompu, & sua beaucoup; tous les accidens parurent avoir diminué d'intensité. Quand l'accès fut fini, le Malade eut une selle, & se plaignit encore des mêmes douleurs dans les jambes & dans les bras où il sentoit courir, & des mêmes picotemens dans les talons: il eut encore plusieurs selles dans la journée; les urines & les sueurs furent fréquentes & abondantes, & il parut une éruption miliaire: la sensibilité à l'impression de l'air diminua; l'agitation qui lui étoit causée par le mouvement que l'on faisoit autour de lui, ne lui produisoit plus aucun effet, mais le souffle d'une personne qui étoit au pied de son lit, dirigé vers lui, excitoit encore des spasmes, & la suffocation: la parole étoit moins entrecoupée de sanglots, & la déglutition étoit facile; on suspendit tout médicament, dont on avoit déjà modéré les doses, & on tint le Malade à la boisson. Il lui survint, vers les sept heures du soir, un accès de fièvre, qui fut assez fort jusqu'au milieu de la nuit, & qui fut accompagné d'agitation & de rêves; l'éruption se soutint.

Le samedi matin, vers la fin de son huitième jour, le meilleur état continuoit; il buvoit beaucoup & facilement: les sueurs & les urines étoient abondantes; la main gauche faisoit quelques mouvemens, mais il éprouvoit toujours des picotemens dans les jambes & les talons: il eut une selle dans la journée, & quelques petits boutons de l'éruption commençoient à blanchir. On observa un aphte à la langue, un autre à l'intérieur de la lèvre inférieure, & les gencives étoient un peu gorgées; le pouls varioit beaucoup, étoit tantôt foible, tantôt plus fort, mais assez développé, quoique la fièvre, depuis le commencement de l'éruption, ait toujours subsisté, & qu'il n'y ait pas eu d'intermittence parfaite entre les accès. Vers le soir la fièvre augmenta & fut assez forte; la sueur l'accompagna, & les accidens ordinaires prirent plus d'intensité.

Le Dimanche matin , vers la fin du neuvieme , le Malade avoit encore une fièvre assez forte , l'éruption miliaire s'étoit bien soutenue ; il avoit peu dormi , & avoit eu quelques grincemens de dents ; la déglutition étoit moins pénible : la sensibilité étoit la même que la nuit précédente ; la parole & la respiration étoient très-entrecoupées de sanglots , & ces deux accidens augmentoient visiblement , lorsqu'on lui présentoit à boire , ou qu'il sentoît quelque agitation dans l'air. Cet état se soutint le même pendant toute la matinée , & une partie de l'après-midi : la langue n'étoit pas chargée , & étoit assez humectée. Vers les cinq heures du soir , la déglutition devint plus pénible ; la tête qui avoit toujours été présente se déranger , & il commença à délirer : il survint des convulsions qui occuperent tous les muscles de la face & des yeux. Ce délire ne fut pas absolument continu , & il eut quelques instans de présence d'esprit ; il n'expectora pas , mais les muscles de la bouche , la langue & les lèvres exprimoient hors de la bouche une écume qu'il ne rejettoit pas , mais qui restoit sur les lèvres : les yeux avoient un mouvement convulsif qui les portoit à gauche & à droite ; & dans une forte crise qu'il éprouva vers les dix heures , ils resterent pendant quinze minutes fixes , avec un mouvement d'oscillation léger : cet état continua pendant toute la nuit , la déglutition étant presque impossible ; les grincemens de dents étoient fréquens & considérables : il eut des sueurs ; l'éruption paroissoit la même.

Vers les cinq heures du matin , le lundi , il vomit à trois reprises différentes des matieres brunes & noires en très-grande quantité , après s'être plaint un peu auparavant de douleurs considérables dans les bras & dans les jarrets. La premiere fois qu'il vomit , il poussa le flot des matieres avec force jusqu'au pied de son lit , & il rendoit toujours une quantité surprenante de vents ; le poulx étoit très-précipité , dur & fort : le visage enflammé ;

les convulsions de la face étoient très-violentes , ainsi que les grincemens de dents. Cet état continua jusqu'à six heures & demie, où le pouls, après cinq ou six pulsations fortes & plus éloignées, ne battit plus; en même-tems le visage pâlit, & tout mouvement cessa. Il mourut à la fin du dixieme jour de l'attaque, & le soixante-huitieme de ses morsures.

Il faut observer que dans cet enfant, la sensibilité morale s'accrut en proportion que celle de ses organes, & que l'esprit, pendant toute cette maladie, avoit éprouvé un développement très-marqué.

L'ouverture du cadavre du petit Briquet, faite le mardi matin 4 Avril, nous a présenté l'état suivant. La bouche étoit assez sèche, ainsi que l'arriere-bouche, & il n'y avoit nul signe d'inflammation dans ces parties; l'œsophage & le pharynx, le larynx & la trachée-artère étoient dans l'état naturel: les poumons étoient un peu affaîlés, & conservoient leur couleur naturelle; le cœur étoit très-sain, les oreillettes étoient un peu gorgées, & le sang de toutes ces parties étoit assez fluide & noir: le péricarde & la cavité de la poitrine ne contenoient aucune sérosité, ainsi que la cavité du bas-ventre où les visceres étoient à sec; le foie étoit dans son état naturel, ainsi que la rate, les reins & le pancréas, soit pour leur couleur, leur volume, soit pour leur consistance; l'estomac & les intestins grêles contenoient une assez grande quantité d'un fluide visqueux & brun approchant du noir: nous y avons trouvé des vers lombricaux au nombre de quatorze, savoir, un dans l'estomac, & les autres dans les intestins grêles; les gros intestins ne contenoient rien: la vessie étoit racornie, & dans un état de crispation considérable; l'ouverture de la tête ne nous a présenté rien autre chose, si ce n'est le cerveau d'une consistance assez dure: il n'y avoit aucun engorgement sanguin, ni dans sa substance, ni dans ses plexus, ni dans ses membranes;

ses ventricules ne contenoient aucune sérosité : le cerveau étoit dans son état naturel.

SECOND GENRE DE LA PREMIERE CLASSE.

Des Malades qui ont été mordus à nu en d'autres parties que le visage.

O B S E R V A T I O N P R E M I E R E.

JEAN-BAPTISTE CAILLEUX , âgé de quinze ans , petit , très-peu formé , d'un tempérament phlegmatique , d'une constitution lâche & d'un caractère triste , avoit été mordu en deux endroits de la main droite , au milieu de sa face externe. Ces deux morsures formoient un sinus ; elles furent réunies en une seule par une incision : il avoit de plus une déchirure sur le pouce de la même main , & trois marques de dents à la jointure du pouce avec le métacarpe , sur laquelle il s'étoit formé de petites croûtes. Il entra à la Charité le 30 de Janvier.

A son arrivée dans l'Hôpital , on dilata l'ouverture du sinus qu'il avoit à la main , & on rappella la suppuration aux autres plaies : on appliqua un vésicatoire , dans l'endroit où l'impression des dents étoit marquée par des croûtes , & il fut purgé le 1^{er} Février. On lui administra les trois premiers jours un gros de pommade mercurielle , une demi-dose du bol & un lavement ; le pouls étoit bon , le sommeil paisible , & il eut chaque jour une évacuation. Vers la fin du troisieme jour la main se dégonfla : le quatrieme il s'établit une suppuration sanieuse & abondante ; il éprouva du mal-aise , eut quatre selles. On suspendit la friction le 5 ; il eut un mauvais sommeil , la fièvre survint , le mal-aise

augmenta, la foiblesse étoit très-grande; il n'eut point de selles: lors du pansement il s'évanouit. Quelques douleurs d'entrailles me déterminèrent à ajouter le riz à sa tisane, & diminuer la dose de rhue: le soir il fut un peu mieux, la fièvre étoit moindre, il n'avoit pas d'appétit, la langue étoit un peu chargée; la nuit suivante il dormit fort mal, le pouls étoit fiévreux, la foiblesse considérable; il avoit eu une évacuation la veille; il en eut encore une dans la journée: il sentoît des bouffées de chaleur momentanées, éprouvoit de petites sueurs, & étoit fort triste. Je lui avois fait donner la veille une friction d'un gros; il en reçut une le 6, & prit la demi-dose du bol.

Le 7 le pouls étoit encore fiévreux & très-foible; il n'avoit pas dormi: il éprouva quelques coliques, l'abattement étoit considérable; la langue étoit pâteuse & sale: je lui ordonnai huit grains d'ipécacuanha, & de l'eau de veau pour boisson. Ce médicament procura deux vomissemens; il eut plusieurs évacuations sanguinolentes, qui furent calmées par un lavement émollient. Le soir la langue parut assez nettoyée: il eut encore une selle sanguinolente pendant la nuit, mais sans colique; il ne dormit point: le ventre étoit souple; le lendemain il vomit sa boisson: le pouls étoit fiévreux & foible; le Malade étoit dans le plus grand abattement. Il étoit plongé dans la tristesse la plus profonde; je lui fis prendre une tasse d'infusion de tilleul, à laquelle je fis ajouter dix gouttes d'eau de Luce; je prescrivis pour la journée une boisson légèrement acidulée. On lui fit une friction d'un gros; il prit la demi-dose du bol, & deux lavemens émolliens: il eut quatre selles sans colique dans la journée, le soir le pouls étoit moins fiévreux, il avoit plus de force, moins de dégoût, & ne vomit plus sa boisson. La nuit suivante fut assez bonne; il n'eut qu'une selle: le pouls étoit plus fort moins fiévreux, & le matin il avoit une légère sueur;
il

il prit encore sa même infusion avec l'eau de Luce, & les mêmes médicamens que la journée précédente : on raviva les plaies qui suppuroient à peine. Vers midi la langueur, la foiblesse, le mal-aise augmentèrent un peu, & il eut quelques coliques passagères ; il eut deux selles dans la journée, & son état se soutint le même : je lui fis prendre huit gouttes d'eau de Luce dans de l'eau rougie, ce qui lui procura une sueur d'une heure, à la suite de laquelle il s'endormit, & le pouls se releva. La nuit fut bonne ; il avoit moins de foiblesse : le matin il eut une selle, & vomit encore sa boisson ; il se plaignit qu'elle lui pesoit sur l'estomac ; je lui fis prendre le matin la même dose d'eau de Luce dans le vin comme la veille, & je prescrivis la friction & le bol comme les jours précédens : le soir le pouls étoit fiévreux ; le Malade éprouva encore de la foiblesse, & ne se sentoit aucun appétit. La nuit du 10 au 11 fut bonne ; le Malade étoit dans le même état que la veille au soir, quoique le vomissement fût cessé : il prit les mêmes remèdes ; le soir il vomit un peu de soupe qu'on lui donna. La nuit suivante il dormit, eut quelques sueurs, & le matin il étoit mieux : il prit dans la journée trois bols composés chacun avec un grain d'ipécacuanha, six grains de rhubarbe, quatre grains de sel d'absynthe, & suffisante quantité de conserve de roses ; la langue étoit chargée : il eut une selle, il ne vomit pas, & le soir l'abattement fut considérable, ainsi que la foiblesse du pouls. Le lendemain 13, il fut purgé avec une once & demie de manne, quatre onces de casse en bâton, un gros de sel végétal dans une décoction de vingt grains d'ipécacuanha concassé : cette purgation procura dix évacuations. Depuis ce moment le pouls devint meilleur. Les frictions furent continuées les 14, 15 & 16, pendant lesquels le Malade reprit des forces, dormit bien, & eut tous les jours deux ou trois évacuations ; le pouls se développa, & devint naturel & réglé : l'ap-

pétit reparut, & le Malade étoit plus gai; on continua le bol & les lavemens pendant ces trois jours. Le 17, les gencives étant gorgées, il ne prit que sa tisane qu'il continua le 18, dans lequel une légère salivation commença. Le 19 il reçut une friction d'un gros; m'étant apperçu le 20 que la langue se chargeoit de nouveau, que la salivation continuoit, & qu'il y avoit quelques aphtes dans la bouche, je lui fis prendre un lavement, avec la casse & le cristal minéral qui lui produisit quatre selles, & le surlendemain il prit un minoratif, composé d'une once & demie de manne, d'un gros de follicules, & d'un gros de sel végétal; il évacua huit fois par l'effet de ce minoratif, & il continua à se bien porter. Le 25 on lui réitéra la même purgation qui l'évacua cinq fois: le 26 il se reposa; & je lui fis continuer, depuis le 27 jusqu'au 34, l'usage du bol antispasmodique, duquel j'avois retranché le cinabre.

Les plaies ont toujours très-peu suppuré; cependant elles ont été tenues ouvertes jusqu'au 18 de Mars, c'est-à-dire, cinquante-deux jours, à dater du moment de ses morsures.

On a appliqué un digestif animé avec la poudre de cantharides, pour s'opposer à la cicatrice: lorsqu'elle se formoit malgré son usage, on la détruisoit avec la pierre infernale. On a fait des frictions locales, toutes les fois que l'on a jugé que le mercure pouvoit être administré, sans nuire à l'état du Malade.

Il paroît que chez ce Malade la tristesse tenoit beaucoup de l'inquiétude qu'il avoit eu sur son état, pendant tout le tems de son traitement, ainsi que l'on peut s'en convaincre par les propos qu'il me tint à mon départ de Senlis. Il me dit qu'il croyoit à cette heure qu'il ne mourroit pas. Je lui demandai s'il avoit craint quelque danger, & il m'assura qu'il avoit été bien persuadé qu'il devoit mourir de son accident, mais que pour le présent il étoit tranquille.

Le procès-verbal de visite faite le 20 Mars , atteste qu'il jouit de la plus parfaite santé , & que sa plaie est cicatrisée.

O B S E R V A T I O N S E C O N D E .

NICOLAS DREUX , âgé de quarante-six ans , d'une taille au-dessus de la moyenne ; usé par le travail , maigre , mou , lâche & sans force , avoit à la partie externe de la main droite trois morsures , une quatrième à l'articulation de la première phalange avec la seconde du doigt annulaire , & une cinquième au petit doigt de la même main. Il entra à la Charité le premier Février , cinq jours après avoir été mordu ; je lui fis aussi-tôt appliquer un emplâtre vésicatoire sur les morsures où il n'y avoit que des croûtes , & un digestif animé sur celles qui avoient tendance à se fermer ; je prescrivis pour le soir deux gros d'onguent mercuriel en friction , la dose entière du bol , & un lavement avec l'oxymel : le vésicatoire rouvrit les plaies ; la friction ne fut que d'un gros le second jour , & de deux gros le troisième. Le Malade n'éprouva rien de remarquable jusques vers l'après-midi , où il eut huit selles , & où le pouls devint très-concentré : les évacuations furent encore fréquentes la nuit suivante , & accompagnées de colique ; le matin le pouls étoit bon : je lui fis prendre de l'eau de riz , dans laquelle je fis ajouter par pinte une once de sucre , une demi-once de gomme arabique , une demi-once de syrop diacode. Les douleurs & les selles diminuèrent : il y avoit le soir de l'altération ; le pouls étoit assez bon : le lendemain matin il fut petit & concentré ; il y eut encore plusieurs selles , avec moins de douleurs : elles cessèrent entièrement le soir. Je prescrivis pour le lendemain douze grains d'ipécacuanha , & ensuite un minoratif composé de manne , de casse , deux onces de chacune. Les évacuations furent médiocres ; il n'y

eut point de colique : le soir on lui fit une friction d'un gros ; on lui donna le bol & un lavement simple : la soirée se passa bien , ainsi que la nuit. Le lendemain , qui étoit le 7 , il eut trois évacuations , sans colique ; on lui administra une friction de deux gros : le soir le pouls étoit enfoncé ; il eut dix selles , & les urines furent abondantes : je lui prescrivis une demi-dose du bol avec demi-gros de diascordium. Les évacuations furent de même le 8 ; elles cessèrent pendant la nuit , qui fut très-bonne : j'ordonnai l'eau de riz avec les feuilles de rhue ; le pouls étoit vif. Le 9 il devint plus foible , mais réglé : le Malade n'avoit pas dormi , & les selles recommencerent , quoique sans colique ; on revint à l'usage de la tisane mucilagineuse calmante , qui suspendit les évacuations : je prescrivis le même bol. Le mieux continua le 10. Pendant ces trois jours le même régime fut observé , & le Malade reçut chaque jour une friction de deux gros d'onguent mercuriel : je substituai la thériaque au diascordium , à raison de la foiblesse ; les urines étoient toujours abondantes. Pendant les deux jours suivans je réduisis les frictions à un gros & demi ; la langue étoit chargée , & les gencives étoient gorgées : on les cessa pendant deux jours , continuant le même régime , parce que le dévoiement revint de nouveau ; cependant le pouls fut toujours réglé. Le 15 le dévoiement cessa : je fis donner la friction à la dose d'un gros & demi ; il parut quelques aphtes à la partie interne de la levre supérieure : on continua la tisane adoucissante , sans syrop diacode , jusqu'à la fin du traitement , & la thériaque avec demi-dose du bol. Il reçut encore une friction le 16 , où il eut sept évacuations. La salivation commença le 17 , & continua jusqu'au 20 , où il fut purgé avec un mino-ratif , composé de deux onces & demie de manne , & de six gros de catholicum double. La purgation n'opérant pas , je lui fis prendre un lavement fait avec quatre

onces de miel mercurial , & un gros de cristal minéral qui l'évacua trois fois. Le surlendemain je le purgeai avec deux onces de manne , un gros & demi de follicules de séné , & autant de sel végétal : cette purgation opéra doucement , mais il tomba dans un état de foiblesse & de dégoût considérable qui dura jusqu'au 26 , où il commença à pouvoir reprendre quelques alimens , & où les forces revinrent un peu : je lui fis prendre des gelées , & quelques cuillerées de vin de Rota ; je suspendis tout médicament ; il dormit peu , & le pouls étoit très-mou & lâche , d'une lenteur à ne pas avoir plus de cinquante pulsations par minute : chaque jour il avoit une selle ou deux ; pendant tout son traitement les urines furent abondantes. Il étoit en assez bon état le 29 : je fis recommencer l'usage du bol ; le 33 le dévoiement reprit sans colique , & dura toute la journée du lendemain ; un gros de diascordium le tranquillisa pendant les nuits : il fut pendant ces deux jours d'une foiblesse , qui me fit craindre qu'il ne retombât dans le même état d'où il venoit de sortir , ce qui me fit cesser tout médicament , & il fut mis à un régime adoucissant. Pendant tout le traitement les plaies ont peu suppuré , malgré tous les moyens qu'on a employés : la cicatrice a été formée le 19 Mars , cinquante-trois jours après la morsure. Le procès-verbal de sortie annonce qu'il jouit de la meilleure santé , quoique la veille il eût fait excès de vin : la plaie étoit cicatrisée depuis vingt-quatre heures.

O B S E R V A T I O N T R O I S I E M E .

LA femme de Jacques-François Brié , âgée de quarante-huit ans , d'un tempérament robuste & d'une bonne santé , sèche & usée par le travail , avoit à la partie externe de la main gauche trois coups de dents , & deux à la partie interne du même poignet. Ces morsures étoient marquées par de petites croûtes très-sèches.

Elle entra à l'Hôtel-Dieu le premier Février au soir; on lui appliqua aussi-tôt un emplâtre vésicatoire sur ses morsures: je lui ordonnai le bol, un lavement laxatif, & une purgation pour le lendemain. Le vésicatoire mordit bien; elle eut neuf évacuations à la suite de sa purgation: le pouls fut toujours réglé, & dans l'état naturel jusqu'au 4, où il devint un peu vif, & où elle eut une légère sueur. Le 5 le pouls étoit dans le même état de vitesse, & les urines furent abondantes jusqu'au 8; elle reçut chaque jour une friction de deux gros: le 8 on réduisit les frictions à un gros, parce qu'il survint de légères coliques. Les urines furent moins abondantes, les coliques cessèrent vers le soir, & le 9 les urines reprirent leur cours: on continua la tisane mucilagineuse, à laquelle je fis ajouter la rhue, & les frictions furent recommencées: la dose en fut de deux gros ce jour-là, mais le lendemain les gencives devinrent douloureuses; le pouls fut plus élevé, il y eut quelques douleurs d'estomac; la langue se chargea, ce qui me fit réduire la dose de l'onguent mercuriel à un gros jusqu'au 14, où m'étant aperçu que la bouche étoit très-humectée, qu'il y avoit des aphtes à l'intérieur des lèvres, & un commencement de salivation, je fis cesser les frictions; elle prit tous les jours le bol & des lavemens émolliens, & il y eut chaque jour trois ou quatre selles, accompagnées de légères sensations de colique; le pouls, qui avoit presque toujours été élevé, devint dur le 15, & les règles parurent; elles continuèrent du 15 au 19. Pendant ce tems il y eut chaque jour cinq ou six selles avec un peu de colique, & une salivation un peu plus marquée qui diminua le 20, à la cessation des règles. La dureté du pouls disparut, lors de l'apparition du flux menstruel; & lorsqu'il cessa, le pouls n'étoit plus élevé, mais naturel & réglé. Le 20 elle fut purgée avec un gros & demi de follicules, un gros & demi de sel végétal, & deux onces de manne,

Ce minoratif occasionna quelques coliques, qui céderent à un lavement émollient; les évacuations furent abondantes, & le 23 je la purgeai de nouveau avec deux onces de manne, demi-gros de follicules, autant de sel végétal, & demi-once de catholicum double: cette purgation produisit six selles, rappella l'appétit, & le lendemain les aphtes parurent diminuées, ainsi que la salivation, & les urines furent très-abondantes. Le 26 je réitérai la même purgation; il n'y avoit plus que très-peu de salivation: la Malade, qui pendant presque tout son traitement dormit bien, étoit alors dans un très-bon état; je continuai le bol, dont je retranchai le cinabre, depuis le 27 jusqu'au 34, tems où la Malade cessa tout médicament. Pendant cet intervalle elle reprit de l'embonpoint, & sa plaie qui suppura assez abondamment, quoiqu'elle se séchât quelquefois, étoit presque fermée, suivant le procès-verbal de visite fait le cinquante-quatrième jour des morsures.

O B S E R V A T I O N Q U A T R I E M E.

Le sieur Gravan, Commis à la Recette des Tailles, & dans la soixante-douzième année de son âge, d'une petite stature, maigre & délicat, naturellement triste, inquiet & mélancolique, avoit à la partie latérale interne de la main droite, à la racine du pouce, deux morsures, dont une oblongue assez profonde, & une autre dans la main. Dès le premier moment de son accident, il se regarda comme un homme dévoué à la mort, & il effraya tous ses compagnons d'infortune, lorsqu'il se rendit à la chambre du Conseil. Jusqu'au moment où on commença son traitement, il avoit suivi un régime convenable à son état, & avoit pris des boissons délayantes. On saupoudra, dès le 31 Janvier, les plaies avec la poudre de cantharides: on lui donna le premier Février une friction de deux gros: comme il étoit natu-

rellement resserré, il prit un lavement qui lui procura trois fortes évacuations; à la seconde il tomba en syncope: le soir il prit le bol; le pouls étoit naturel: il ne dormit pas, ce qu'il attribua au froid de la saison. La nuit suivante il dormit: le lendemain matin il se plaignit de mauvais goût dans la bouche; on lui prescrivit une purgation composée d'un gros de follicules, d'un gros de sel végétal, d'une once de manne, & de demi-once de syrop de pommes. Cette purgation n'ayant pas opéré, quatre heures après l'avoir prise, on lui donna un lavement qui détermina six évacuations: il éprouva dans la journée des bâillemens, & eut un peu de fièvre; le soir il reçut une friction d'un gros. La fièvre existoit encore le lendemain: il avoit peu dormi; la main étoit gonflée: le soir il fut dans un meilleur état, ce qui détermina à lui faire faire une friction de deux gros. Le 4 il étoit sans fièvre, la nuit avoit été tranquille, quoiqu'il n'eût presque pas dormi: on continua comme la veille le bol, le lavement & la friction. Le 5 même régime, en réduisant la dose de la friction à un gros & demi: il eut des urines très-abondantes, qui continuerent le 6 & le 7: on réduisit alors la dose de pommade à un gros, parce que l'odeur de la bouche & le gonflement des gencives annonçoient l'impression du mercure. Le 7 la salivation se déclara, les selles & les urines continuerent à être abondantes; le pouls, qui étoit d'abord vif, devint élevé & dur. Le 11 la langue & l'intérieur des joues étoient couverts d'ulceres, le visage étoit très-gonflé, & il n'y avoit pas eu de sommeil. Dans la journée & le lendemain le visage se dégonfla en partie, & le Malade eut dix selles: il fut purgé le 13, avec deux onces de manne & trois onces de casse; ce minoratif lui fit rendre dans la matinée des glaires ensanglantées, & il eut de l'accablement: les évacuations le soir devinrent meilleures & bilieuses; le pouls étoit moins vif, & le mal-aise général se dissipa en partie. La salivation fut moindre ce jour-là.

&c

& le suivant: il fut mis à l'usage des adouçissans & des bains de pieds. La nuit du 14 la salivation fut considérable; le lendemain matin il prit une pinte d'eau de casse, qui procura peu d'évacuations: la salivation fut suspendue, & on apperçut aux jambes un gonflement œdémateux. La nuit du 16 il saliva beaucoup, & fut purgé le 17: la bouche & la langue, dont le volume étoit considérablement augmenté, étoient couvertes d'escarres très-profondes, & toutes les trois ou quatre heures il rendoit au moins une livre de salive: les urines couloient peu; il y avoit beaucoup de foiblesse; la purgation opéra peu: le pouls étoit assez réglé, mais le Malade n'avoit pas de sommeil. Le 20 il fut purgé en deux verres, avec de la manne deux onces, de sel de Glauber deux gros, de follicules un gros, & il eut dix évacuations; la salivation étoit toujours la même, & il ne dormoit pas; le pouls, qui étoit réglé, étoit foible, & le Malade étoit exténué. Les différens gargarismes détersifs que l'on employoit ne détachotent pas les escarres, & il n'évacuoit pas: je lui prescrivis les 22, 23 & 24, un lavement purgatif, qui procura deux à trois selles, & le soir un demi-gros de thériaque, avec quatre gouttes de laudanum: il dormit, & la salivation commença à diminuer. Le visage étoit presque tout-à-fait dégonflé depuis plusieurs jours: la salivation recommença le 25 & le 26; il fut purgé avec deux onces de casse, autant de manne, un gros de follicules, & autant de sel végétal; il évacua cinq fois. Les 27, 28 & 29, la salivation étoit un jour moindre, & l'autre jour plus forte. Pendant ces trois jours il éprouva un froid universel & léger, au moment où il s'endormoit, & il disoit que ce frissonnement le réveilloit chaque fois qu'il commençoit à s'endormir: les urines furent très-abondantes; les escarres étoient en partie tombées, & la salivation étoit considérablement diminuée; les forces étoient plus relevées. Le trente-quatrième jour du trai-

tement il fut purgé de nouveau , & eut trois évacuations : il continua toujours l'usage de la thériaque avec le laudanum , sans le secours desquels il ne pouvoit sommeiller : il se trouva mal à la seconde évacuation que procura la purgation. Pendant tout le cours de ce traitement la main suppura. Le 7 on avoit r'ouvert plus profondément la morsure qui étoit à la partie interne. Comme le 23 la suppuration paroissoit vouloir se supprimer , on y appliqua un vésicatoire qui la rappella , & elle devint assez abondante. La nuit du 34 au 35 il dormit bien : le matin le pouls étoit mou & lâche ; il avoit pris à six heures du matin une tasse de bouillon , & à sept heures & demie une soupe qu'il avala sans aucune difficulté : il assura ne s'être pas encore aussi bien trouvé.

Après avoir mangé sa soupe & bu son bouillon sans aucune difficulté , à sept heures & demie du matin il se rendormit : je m'y transportai à huit heures , & il se réveilla ; il m'assura avoir très-bien reposé , & se sentir mieux qu'il ne s'étoit trouvé depuis le commencement de son traitement. Je lui trouvois la physionomie plus rassurée & plus de vigueur : il avoit l'habitude de garder beaucoup de salive dans la bouche , quoiqu'on l'exhortât à cracher souvent pendant cette salivation si longue & si douloureuse qu'il avoit éprouvée : je lui trouvai la parole plus breve , & différente de ce qu'elle étoit ordinairement ; il bégayoit un peu : croyant que cet accident venoit de la salive qu'il avoit dans la bouche , je l'invitai à cracher ; il m'assura qu'au contraire il avoit la bouche sèche. Présument alors que l'embarras de la parole étoit dû à la sécheresse des organes , je l'engageai à boire , ce qu'il accepta. Sa femme lui apporta un verre de boisson ; il s'assit rapidement sur son lit en voyant le verre : il le prit avec vivacité , le porta de même à sa bouche , & voulant avaler , il dit que la boisson ne pouvoit pas passer : il faisoit en avalant le même mouve-

ment qu'une personne qui a mal à la gorge , & la main avec laquelle il tenoit le verre n'étoit pas assurée ; après avoir avalé quelques gorgées , il éloigna avec précipitation le verre de sa bouche. Vers les neuf heures il éprouva un frisson d'une heure , semblable à ceux qu'il avoit éprouvés les 27 , 28 & 29 de son traitement , & qui étoient beaucoup plus légers. Comme mes Confreres devoient arriver à Senlis vers les dix heures du matin , je ne pris aucun parti sur l'état du sieur Gravan , & différâi , pour aviser ensemble aux moyens curatifs que l'on tenteroit. Les calmans narcotiques n'avoient produit aucun bon effet sur la femme Champion ; il fallut recourir à d'autres secours. Mes Confreres étant arrivés , & ne doutant plus que les symptômes qui s'étoient déclarés ne fussent ceux de la Rage , ils résolurent de tenter l'acide du vinaigre , auquel on avoit attribué des succès dans cette maladie. On résolut donc de lui faire prendre des lavemens dans lesquels on ajouteroit du vinaigre ; de lui faire prendre des boissons pareillement acidulées , de l'exposer à une évaporation de vinaigre. Comme chez la femme Champion la déglutition avoit paru sensiblement plus facile après l'effet d'un vésicatoire autour du cou , on prescrivit une application de teinture de cantharides sur cette partie : on fut obligé de cesser l'évaporation du vinaigre , aussi-tôt qu'on l'eut commencée ; cette vapeur lui causoit des suffocations considérables , & la plus grande agitation : on s'en tint donc aux boissons & aux lavemens acidulés. A midi il commença à se plaindre de douleurs dans tous les membres : à quatre & cinq heures même difficulté d'avalier , & mêmes phénomènes en prenant la boisson. Le pouls étoit mou , gros & irrégulier , & ne se soutenoit pas long-tems dans le même état : on renouvela l'application de la teinture autour du cou , qui produisit un effet assez prompt , pour qu'à huit heures on ait pu enlever tout l'épiderme des parties sur lesquelles on

l'avoit appliquée. Le froid produit par l'application du beurre sur les parties dépouillées, lui produisit un frissonnement universel : il avala avec un peu moins de peine, mais les phénomènes qui précédoient l'action de boire étoient les mêmes : il eut des envies de vomir, & cracha quelques glaires. Le pouls étoit dans le même état : il n'y eut aucune augmentation, ni diminution dans sa situation, depuis six heures du soir jusqu'au lendemain, si ce n'est qu'il éprouva de la roideur dans l'articulation des pieds. Par les efforts continuels pour vomir qu'il fit toute la nuit, il rendit à-peu-près demi-septier de glaires moussues. Il faut observer que, lorsque ces accidens survinrent, la salivation n'étoit pas parfaitement terminée. A six heures du matin le pouls étoit petit, foible & irrégulier, la peau onctueuse : il avoit la même difficulté pour avaler, & la boisson lui faisoit, même à l'aspect seul, pousser des soupirs entrecoupés de sanglots. L'évaporation du vinaigre lui ayant causé de la suffocation, j'essayai de lui présenter, à quelque distance du nez, des linges imbibés de vinaigre tiède : cette épreuve lui causa des frissonnemens. Enfin à huit heures du matin, le Malade dit, pour la première fois, que seulement de voir de la boisson le faisoit frissonner ; lorsqu'on lui en présentoit il avaloit avec précipitation : la déglutition étoit plus facile à neuf heures. Lorsqu'on lui pansa la main qui suppurait bien, on la lui plongea dans l'eau tiède ; il éprouva encore du frissonnement. J'observerai que toutes les fois que quelque chose lui causoit du frissonnement, il avoit en même-temps une inspiration entrecoupée de soupirs & de sanglots qui entraînoient avec eux une légère suffocation : ces phénomènes accompagnoient la déglutition, & ils ont été les mêmes chez la femme Champion & le petit Briquet. Le pouls étoit sans consistance & mal réglé ; il s'étoit levé de nouvelles phlyctènes autour du cou, que l'on pansa comme la veille. Le sieur Gravan resta dans

le même état jusqu'à midi, où les envies de vomir le quitterent : à quatre heures il demanda une soupe, on lui en donna une très-légère, qu'il mangea, en portant chaque cuillerée à sa bouche avec la plus grande précipitation, & qu'il avala avec grande difficulté ; la voix alors devint plus forte, la parole plus breve, & les yeux furent plus vifs ; le pouls étoit mou & sans ressort, la peau fraîche, tant soit peu humide : les traits du visage étoient très-changés ; il avoit la plus grande tranquillité d'esprit : il attribuoit son frissonnement à la fièvre qu'on lui faisoit croire qu'il avoit, & ses suffocations & sa difficulté d'avalier aux phlegmes glaireux qui bouchoient, selon lui, les passages. A six heures sa force parut augmenter ; il avaloit avec plus de vivacité, frissonnoit à l'approche du verre de ses lèvres, & vers la fin le retiroit précipitamment, en paroissant s'étrangler : il lui est même presque toujours arrivé, si on ne lui ôtoit pas le verre des mains, de jeter par terre ce qui restoit dedans ; il en a cassé plusieurs qu'il jettoit avec le mouvement très-marqué de l'horreur : il prit dans la journée plusieurs lavemens, dans lesquels on mettoit trois onces de vinaigre ; le dernier l'évacua deux fois. A neuf heures du soir, l'agitation devint plus grande, & à onze heures il commença à frissonner & à s'agiter au courant d'air, lorsque l'on ouvroit la porte. Une prise de tabac faisoit le même effet. L'agitation augmenta encore, & la respiration devint plus entrecoupée de sanglots. Le voyant dans une agitation si forte, je me déterminai à lui donner deux grains d'opium pur, dissous dans le vinaigre, édulcoré avec autant de syrop. Ce remède ne lui procura aucun sommeil, mais il eut de la tranquillité qu'il reprenoit aussi tôt qu'elle avoit été troublée, soit par la boisson, soit par quelque autre cause extérieure. A six heures & demie du matin l'agitation recommença avec violence ; il vouloit se lever, & se précipitoit hors du lit, lorsque l'on ne le retenoit pas. La respiration étoit très-gênée &

entrecoupée : il crachoit de la salive écumeuse ; la vue étoit très-égagée , & il avoit beaucoup de force ; le pouls pendant ce tems-là étoit mou , & l'on sentoit des pulsations qui étoient quelquefois plus dures & précipitées ; le Malade pouffoit des gémissemens plaintifs. Cet état alloit toujours en augmentant ; & comme il se plaignoit de douleurs dans toutes les parties du corps , je réitérai la potion calmante qu'il avoit prise la veille au soir : il l'avalait avec la plus grande agitation , & elle produisit du calme sans sommeil. Dans les momens de calme le pouls étoit plus élevé ; la déglutition devenoit de plus en plus facile ; mais après avoir avalé , il y avoit un étranglement & une agitation plus forte. A trois heures son état devint très-violent , & sa force étoit très-grande ; on lui attachait les pieds , ce qui le rendit très-furieux ; son agitation étoit si grande & si continue , qu'il n'étoit plus sensible au courant d'air : il le fut cependant encore lorsque je lui fis découvrir les jambes , pour voir si les liens étoient bien fixés. A travers les couvertures , il se frottoit sans cesse les parties naturelles ; l'agitation & la fureur étoient si fortes , qu'à cinq heures l'aspect de la boisson ne l'augmentoît plus : il avaloit assez bien , mais la déglutition étoit toujours suivie d'étranglemens & de sanglots : il crachoit souvent & peu , & chaque fois avec de grands efforts. A six heures il entra dans de très-grandes fureurs , en jurant beaucoup , ce qui ne lui étoit pas ordinaire. Les yeux étoient étincelans , la parole très-précipitée & peu distincte , il eut des mouvemens convulsifs : il avoit eu jusqu'alors toute sa connoissance , mais à cette époque les idées commencèrent à se troubler ; le pouls se soutenoit assez fort , & il continuoit à cracher. A six heures trois quarts il lui prit une convulsion très-considérable , avec rétraction de tous ses membres , dans laquelle il mourut.

Nous avons procédé le lendemain , 9 Mars , à l'ouverture du cadavre du sieur Gravan. Nous avons d'abord

examiné la langue , le pharynx , le larynx , les poumons & l'estomac.

La bouche ni l'arrière-bouche ne contenoient aucunes matieres glaireuses ; au contraire , ces parties étoient sèches. Le pharynx n'offroit aucun signe d'inflammation ; en l'ouvrant , nous l'avons trouvé , ainsi que l'œsophage , dans l'état naturel , très-légèrement enduit d'un peu de sérosité lymphatique. Le larynx étoit aussi dans l'état naturel & sans inflammation ; la trachée-artère contenoit une assez grande quantité de lymphé moussueuse : le poumon gauche étoit adhérent à la partie latérale des premières vertèbres dorsales , par une concrétion osseuse formée dans l'épaisseur de sa membrane propre. Le poumon droit étoit plus flétri , & adhérent par sa partie latérale externe à la plevre.

L'estomac contenoit un peu de fluide , résultant des boissons que le Malade avoit prises vers la fin de sa vie. Il y avoit quelque points d'une très-légère phlogose ; sa membrane interne , en approchant du pylore , paroissoit très-mollasse , & comme macérée , & cet état approchant de la macération étoit plus marqué dans le duodenum.

Les intestins étoient dans l'état naturel : quelques points d'une très-légère phlogose se faisoient remarquer vers la fin de l'iléum.

Le foie , la rate , le pancréas & les reins n'offroient rien de remarquable.

La vésicule du fiel n'étoit pas trop pleine ; la bile qu'elle contenoit , avoit la couleur & la consistance ordinaires.

Le bas-ventre , la poitrine & le péricarde ne contenoient presque point de sérosité.

Le cœur étoit dans l'état le plus sain , ne contenoit aucune concrétion résultant de la coagulation du sang ; l'aorte renfermoit une très-grande quantité d'un sang presque fluide , noir & non écumeux : le sang veineux étoit de même qualité.

infl.
larynx

L'ouverture du crâne nous a présenté les phénomènes suivans.

La dure-mère nous a offert des vaisseaux sanguins assez gorgés; le sinus longitudinal contenoit beaucoup de sang.

La pie-mère étoit adhérente à la dure-mère, par de petites concrétions le long de la partie droite de la faux: on observoit entre les membranes de la pie-mère & les circonvolutions du cerveau, une sérosité gélatineuse en assez grande quantité; les vaisseaux sanguins étoient très-gorgés à la surface du cerveau, qui étoit d'une consistance très-ferme.

Les ventricules contenoient beaucoup de sérosité; les plexus choroïdes ne paroissoient pas gorgés: le cervelet étoit dans l'état naturel; les ventricules supérieurs contenoient beaucoup de sérosité.

L'extérieur du cadavre ne présentait rien de particulier, soit au tact, soit à la vue.

OBSERVATION CINQUIÈME.

LA nommée Julie Roger, femme Rougemont, âgée de trente-sept ans, de petite stature, délicate, assez sanguine, d'un caractère vif & gai, spirituelle, d'une très-grande sensibilité, jouissoit d'une bonne santé, & nourrissoit un enfant dont elle étoit accouchée depuis six mois, lorsqu'elle fut mordue.

Aussi-tôt après son accident, elle cessa d'allaiter son enfant. Elle avoit deux plaies considérables à l'avant-bras droit, l'une placée à la partie interne & moyenne, de trois pouces de longueur, résultante d'une incision faite pour réunir les déchirures, suite de deux coups de dents; l'autre à la partie moyenne externe, où l'on avoit aussi fait une dilatation: elle avoit une troisième blessure à la troisième phalange du petit doigt de la main du même côté, & de plus trois autres morsures

à la partie interne de la main gauche, & une à la partie du métacarpe qui répond au pouce.

Cette femme entra à l'Hôtel-Dieu le premier jour de son accident; on la saigna du bras; on lui fit sur le champ les incisions & dilatations jugées nécessaires, puis on pansa avec des compresses d'eau marinée, après avoir étuvé les plaies avec cette même eau.

Le lendemain on lui fit une friction locale de demi-gros, ce qu'on continua pendant le traitement, toutes les fois que l'état du bras & celui de la Malade le permit: on la purgea le 31, qui étoit le quatrième jour du traitement; la suppuration commença à s'établir dès le 5, & nous lui fîmes prendre ce jour-là, & le lendemain une friction de deux gros de pommade mercurielle. Le 7 & le 8 la dose de pommade fut réduite à un gros & demi; pendant tout ce tems la Malade dormit bien, le pouls étoit bon; elle avoit une, ou deux selles chaque jour, & elle prenoit un ou deux lavemens à l'oxymel, & le soir deux scrupules du bol. Le pouls fut plus dur & plus élevé le 9: il lui survint de légères coliques, & elle eut quatre selles: je ne cessai pas pour cela les frictions qui furent données à deux gros, les matieres étant stercorales & très-bien digérées, je multipliai seulement les lavemens adoucissans; les selles furent au nombre de trois ou quatre par jour: le lait couloit bien par les voies naturelles; le sommeil étoit bon: le pouls seulement avoit quelquefois plus de vivacité. Le 15 les gencives devinrent douloureuses & un peu gorgées, ce qui me détermina à réduire la dose de la pommade à un gros.

Les coliques avoient cessé, mais le 16 le pouls fut dur, concentré, & elles recommencerent: la Malade eut ce jour-là sept à huit selles. Les douleurs de ventre continuerent encore les jours suivans; elles étoient légères à la vérité, & les évacuations redevinrent d'une bonne qualité, ainsi que le pouls qui étoit dans l'état

naturel ; la dose de pommade fut d'un gros ces deux jours ; mais l'engorgement des gencives n'ayant pas continué , je prescrivis le 18 la friction à la dose de deux gros : je retranchai aussi la dose du bol , & n'en donnai qu'un scrupule. Le 19 le pouls devint vif & dur , la Malade ne dormit pas , ce qui me détermina à la laisser reposer : dans la nuit elle eut six selles. Son état ayant été meilleur toute la journée du 20 , & le pouls étant revenu dans son état naturel , elle reçut encore une friction d'un gros , & se reposa les 21 & 22 ; elle éprouva un mal-aise général : le pouls étoit foible ; elle eut trois selles , des urines très-copieuses : la langue étoit chargée , & la bouche mauvaise. Cet état fut le même le lendemain , & la foiblesse augmenta : je la purgeai le 24 avec deux onces de manne & une once de catholicum double , ce qui l'évacua quatre fois : elle avoit peu dormi ; elle n'eut pas un meilleur sommeil la nuit suivante : elle étoit très-foible ; elle éprouvoit des sueurs , aussi-tôt qu'elle étoit levée , & ne pouvoit se tenir debout : elle avoit eu dans les vingt-quatre heures sept évacuations bilieuses , & n'avoit pas d'appétit ; elle prit une rôtie au vin & au sucre le 25 & le 26 , & je la purgeai le 27 , avec la manne & le catholicum , ce qui lui procura quatre fortes évacuations. Depuis le 26 les nuits étoient meilleures. Le 29 le sommeil n'ayant pas été aussi bon que les nuits précédentes , je réitérai la même purgation le 30 : pendant ces deux jours les urines furent abondantes , la force & l'appétit lui revinrent à mesure qu'elle fut purgée , & toutes les fonctions étoient bonnes d'ailleurs. Pendant tout ce tems elle continua la demi-dose du bol , & comme elle étoit dégoûtée de sa tisane , je lui fis prendre de l'eau , dans laquelle on fit fondre du sucre trituré long-tems avec quelques gouttes d'essence de citron , pour suppléer à l'écorce de citron dont on ne pouvoit se procurer.

Elle conserva ce bon état jusqu'au trente-cinquième,

où l'après-midi il lui survint un accès de fièvre, sans dureré dans le pouls; elle éprouva une douleur subite dans l'estomac, avec un frémissement qui ne fut pas long. Cet accident lui donna une inquiétude très-vive; le soir le pouls étoit dur, & la peau étoit disposée à la sueur: elle fut assez tranquille pendant la nuit, & dormit un peu. Le 36 tous les accidens étoient diminués, & la douleur d'estomac étoit disparue; elle eut cinq selles: elle éprouvoit un grand dégoût. Le soir le pouls étoit petit, mollet & concentré; cependant elle étoit mieux, & sa peau étoit onctueuse.

La fièvre cessa le 37, & je la purgeai le 38: la purgation lui procura six évacuations, & rétablit l'appétit. Depuis cette époque, elle a toujours joui de la meilleure santé: pendant les derniers accidens sa boisson fut du petit-lait. Ses plaies ont toujours abondamment suppuré: on a été très-souvent obligé de brûler les chairs fongueuses qui croissoient très-promptement à l'avant-bras, ce qui chez elle, ainsi que chez presque tous nos Malades, a interrompu fort souvent les frictions locales.

Le procès-verbal de sa sortie, fait cinquante-quatre jours après l'accident, porte qu'elle avoit les gencives un peu rougeâtres & mollassés; que la plaie de la partie interne du bras est cicatrisée; que celle de la partie externe suppure encore un peu, & que les autres, ainsi que celle de la racine du pouce gauche, sont cicatrisées; que du reste elle se porte bien.

O B S E R V A T I O N S I X I È M E.

LA nommée Pauline-Claude Dumont, fille âgée de dix-sept ans, de petite taille, mais forte, jouissant d'une très-bonne santé, & d'un caractère très-enjoué, avoit trois grandes plaies à l'avant-bras gauche, où elle avoit eu sept coups de dents, que l'on avoit été obligé de

réunir par des incisions , pour ouvrir des sinus , par lesquels les ouvertures communiquoient ensemble ; elle avoit de plus un coup de dent au coude droit , à la partie postérieure du condyle externe.

Elle entra à l'Hôtel-Dieu le jour de son accident : on lui fit aussi-tôt toutes les incisions nécessaires ; on la saigna du bras : on la pansa avec la charpie & des compresses imbibées d'eau marinée : les deux jours suivans on fit une friction locale d'un gros de pommade mercurielle.

Le premier Février , qui étoit le quatrième jour du traitement , la fièvre de suppuration étoit à sa fin , & la suppuration commençoit à s'établir : on lui fit , ce jour-là seulement , une friction d'un gros ; le lendemain la fièvre étant cessée par une sueur , & la Malade ayant bien dormi , je prescrivis la friction à la dose de deux gros ; & le bol , dont je n'avois donné que demi-dose ; à celle de deux scrupules qui étoit la dose complete : elle eut encore une sueur de quatre heures pendant la nuit du 5 au 6 , & un peu de fièvre jusqu'au 9. Le 8 on fut obligé d'envelopper le bras dans un cataplasme émollient ; les bords des plaies étoient durs : & le gonflement , ainsi que la tension , étoient considérables.

Le 10 le pouls étoit assez bon , quoique la Malade eût moins dormi , & le bras étoit très-diminué de volume.

Depuis le 5 , jusqu'à cette époque , on avoit administré tous les jours une friction de deux gros. Le 11 le pouls étoit plus élevé & fiévreux , & les gencives étoient un peu gorgées : je réduisis la dose de la pommade à un gros ; elle rendit des urines très-abondantes : le gonflement des gencives n'augmenta pas ; je fis administrer les deux jours suivans deux gros de pommade : la langue commença à se charger vers le 14 ; je diminuai la dose de pommade de demi-gros jusqu'au 16 , où ne m'appercevant d'aucun effet nuisible du mercure , j'en

ordonnai deux gros. En général le pouls étoit assez élevé, cependant sans dureté, & il y avoit chaque jour depuis une jusqu'à trois évacuations : les nuits étoient très-calmes.

Dans l'après-midi du 16, elle eut six évacuations; elles continuerent pendant la nuit, & furent accompagnées de coliques : une boisson adoucissante & des lavemens émolliens y remédierent.

Je diminuai de moitié la dose du bol, & persistai encore dans l'administration des frictions, qui ne fut que d'un gros ce jour-là, & de deux gros les trois jours suivans. Alors les gencives plus gorgées fournirent une plus grande quantité de salive : j'arrêtai l'usage du mercure. Le pouls, qui depuis le 16 avoit toujours été plus élevé, devint fiévreux le 23, le 24 & le 25; je la purgeai le 27 avec deux onces de manne, deux gros de sel de Glauber, autant de follicules, & demi-once de syrop de pommes: je réitérai la purgation deux jours après.

Depuis le 19 jusqu'au 28, les urines furent très-abondantes: le 30 elles le furent encore. La Malade se soutint toujours dans un très-bon état; elle reprit des forces & de l'appétit: elle fut purgée une troisième fois le 33, & se rétablit fort bien. Elle continua l'usage des bols jusqu'au 38, où après avoir bien dormi, & mangé le matin une soupe comme à son ordinaire, il lui prit un frisson qui lui dura deux heures, & qui fut suivi d'un accès de fièvre assez violent, lequel se termina par une sueur qu'elle conserva jusqu'à neuf heures du soir, où la fièvre étoit médiocre. Le lendemain elle eut encore un accès avec altération; le visage, dans le fort de l'accès, étoit enflammé, & il finit le soir par un saignement de nez; elle étoit alors à l'époque de ses règles qui lui avoient manqué le mois d'auparavant. Le quarantième jour la fièvre étoit entièrement cessée, & la Malade continua à se bien porter, jusqu'à sa sortie de l'Hôpital.

Le procès-verbal de visite porte , que les trois plaies de son avant-bras suppuoient encore , que les gencives sont un peu gorgées , & que du reste elle se porte bien.

O B S E R V A T I O N S E P T I E M E .

JEANNE BOSQUILLON , fille de quarante-huit ans , de la plus grande délicatesse , d'un tempérament foible , d'un caractère triste , étant presque sourde , n'ayant pas assez de jugement pour connoître les inquiétudes , sujette pendant six mois de l'année à un dévoiement , qui l'avoit réduite à un état de maigreur excessif , avoit à la partie externe de la main gauche , trois morsures sèches couvertes de croûtes , & deux déchirures à la partie interne de la main droite , à la racine du pouce.

Cette fille entra à l'Hôtel-Dieu le lundi 31 Janvier au soir , quatre jours & demi après avoir été mordue ; on lui fit aussi-tôt une saignée du bras. On dilata les deux déchirures , & on les réduisit en une seule plaie : on appliqua un emplâtre vésicatoire sur la morsure sèche de la main gauche. Le mardi , que je compte pour le premier jour de son traitement , elle avoit un peu de fièvre qui se dissipa ; le soir on lui donna la dose ordinaire du bol , un lavement à l'oxymel , & la friction d'un gros : elle eut dans la journée trois évacuations. Le lendemain le pouls étoit bon : on continua le lavement & le bol ; j'augmentai la dose de pommade d'un gros : le pouls fut dur les trois jours suivans ; le premier il étoit assez élevé , & les deux autres il fut enfoncé ; il fut assez bon le 6 , & après il devint vif , sans dureté , jusqu'au 10 : le sommeil fut parfaitement bon jusqu'au 16 ; elle eut tous les jours trois ou quatre selles , sans douleurs de colique ; le pouls , qui avoit été vif jusqu'au 10 , redevint réglé & bon , & continua à l'être jusqu'au 17 , excepté le 12 & le 13 où il fut un peu dur. Les urines furent très-abondantes le 3 & le 5 , & con-

tinuerent ainsi jusqu'au 12 : la langue commença à se charger le 8 ; les frictions furent continuées à la dose de deux gros jusqu'à cette époque : mais commençant à m'appercevoir de l'impression du mercure par l'odeur de la bouche , je réduisis la friction à un gros dès le 9 , & continuai à cette dose jusqu'au 16 , où j'en donnai deux gros. L'impression du mercure annoncée se manifesta le 10 par un aphte , le 13 par la douleur des gencives , & le 15 par une légère salivation. Le 17 la Malade fut attaquée d'un rhume assez fort ; dans la journée elle eut plusieurs selles , qui devinrent plus multipliées le lendemain , & qui le soir furent accompagnées de légères coliques. Le pouls devint mou & sans ressort ; il n'y eut plus de sommeil : je prescrivis les lavemens émolliens , & des boissons adoucissantes. L'état de la Malade fut le même le 19 ; les épreintes qu'elle avoit me déterminèrent à ajouter à sa boisson demi-once de syrop diacode , & à lui prescrire demi-gros de parties égales de thériaque & de diascordium , ce qui lui procura du repos pendant la nuit , & suspendit les évacuations : je retranchai le syrop diacode ; & comme elle s'étoit plaint la veille de mal de cœur , je lui fis prendre deux grains d'ipécacuanha , quatre grains de scille sèche en poudre , avec un peu de thériaque , en trois bols , à trois heures l'un de l'autre ; elle eut quelques selles , & le mal fut moindre : le soir je continuai le mélange de diascordium & de thériaque , qui la fit reposer : elle n'eut que deux selles pendant la nuit. Le pouls , qui avoit été foible la veille , le devint encore davantage ; je lui fis prendre deux onces de manne , & demi-once de catholicum double. Ce minoratif l'évacua beaucoup ; elle eut quelques nausées pendant son effet , mais il lui survint une foiblesse considérable : elle prit le soir un demi-gros de thériaque ; elle dormit , & éprouva quelque mieux le lendemain , où elle eut encore neuf évacuations. J'ignorois que cette fille fût sujette , la

moitié de sa vie, au dévoiement ; elle étoit presque sourde , & dans un état approchant de l'imbécillité, qui l'empêchoit de satisfaire aux questions qu'on pouvoit lui faire , de sorte que j'attribuois ces évacuations multipliées aux effets du mercure , & je le laissois dériver par cette voie, que je regardois comme la crise qu'il avoit choisie : je pensai seulement à soutenir ses forces par des gelées de corne de cerf, quelques cuillerées de vin , & à modérer les selles avec demi-gros de diascordium délayé dans le vin. Le soir la foiblesse étoit très-grande, il y eut de la fièvre qui dura trois jours, & qui augmenta le soir : la langue étoit à peine chargée, cependant la Malade se plaignoit du mal de cœur. Les selles étoient un peu modérées , & les urines furent très-abondantes pendant ces trois jours ; elles le furent encore le lendemain 27, mais le pouls étoit à peine sensible , & il y avoit un anéantissement considérable, qui fut un peu moindre le 28 & le 29 ; mais elle avoit toujours des selles fréquentes, glaireuses le plus souvent : d'autres fois les glaires blanches étoient délayées dans une matière bilieuse très-fétide. On continua toujours le même régime ; la peau étoit écaillée & d'une aridité étonnante : le pouls étoit moins foible ; je prescrivis un bain tiède : elle y resta un quart-d'heure , & le lendemain je lui fis prendre huit grains d'ipécacuanha, avec un tiers de grain de tartre stibié, ce qui la fit beaucoup vomir , & l'évacua considérablement par le bas ; le soir elle prit demi-gros de thériaque , avec quatre gouttes de laudanum & quatre grains de musc. Le 31 la Malade éprouva du mieux ; elle avoit un peu dormi : les selles furent moins fréquentes , & elle rendit beaucoup d'urines : je lui fis encore prendre un bain où elle resta un quart-d'heure. Du 31 au 35, elle éprouva un mieux marqué ; la foiblesse étoit moindre, les urines couloient toujours abondamment : je continuai la thériaque avec le laudanum & le musc ; mais le 36 au matin , je la trouvai

trouvai avec le pouls précipité & petit, de la chaleur à la peau, & se plaignant beaucoup, sans pouvoir désigner où elle sentoît du mal; l'appétit qui étoit un peu revenu, avoit disparu: les selles étoient toujours modérées & les urines abondantes. Le 37 le pouls étoit le même; elle eut un tremblement très-léger dans les muscles de l'avant-bras: la langue étoit peu chargée; du reste elle étoit dans le même état que la veille.

L'aphte de la bouche étoit guéri depuis plusieurs jours; le soir la fièvre fut marquée, accompagnée de rougeur au visage, & j'aperçus un peu d'enflure aux mains: elle avoit assez bien dormi. Cet état se soutint le même jusqu'au 43; l'enflure des mains & des pieds augmentant insensiblement, on observa vers la partie inférieure des jambes une éruption de petites taches rouges fort nombreuses & de peu d'étendue: la Malade éprouvoit de la douleur dans l'intérieur de la bouche, quoique l'on n'y apperçût rien, & s'affoiblissoit de jour en jour. Le 44, la douleur gagna le gosier, ce qui rendit la déglutition difficile; mais on n'observa ni répugnance pour la boisson, ni spasmes: l'œdème étoit le même; l'éruption des jambes étoit un peu flétrie: la langue étoit humectée & peu chargée; il y eut des selles peu abondantes, & les urines vinrent en petite quantité. La nuit du 45 fut moins calme; l'haleine devint fétide, & le mal de gorge augmenta. Comme on soupçonnoit des aphtes dans l'intérieur de la bouche, du gosier & de l'œsophage, on prescrivit le vin de quinquina. Le 46 l'enflure gagna les bras; les dents & les lèvres se couvrirent de mucoité noirâtre; le pouls étoit petit & déprimé, & l'affaîssement considérable: la Malade conservoit sa connoissance; la gorge étoit toujours très-douloureuse, & la déglutition difficile. Pendant la nuit elle but à plusieurs reprises, & sans répugnance; l'affaîssement augmenta beaucoup: le pouls devint de plus en plus foible. A huit heures du matin elle étoit sans connois-

fance ; elle avoit à peine le pouls sensible : l'intérieur de la bouche étoit enduit d'une croûte noirâtre, ainsi que les lèvres & les dents. Elle expira à huit heures & demie, le quarante-septieme jour du traitement, & le cinquante-unieme de ses morsures : elle rendit une très-grande quantité de sang dissous & corrompu, qui paroissoit venir du gosier ; elle n'eut ni délire, ni convulsion, & au moment de son décès, la plaie étoit encore humide & couverte de pus.

On insiste sur tous les détails de sa fin, qui n'ont d'ailleurs rien que de très-ordinaire, pour mettre à portée de juger qu'elle n'est morte avec aucun symptôme d'Hydrophobie, même le plus équivoque : il eût été à desirer que l'on eût pu joindre ici le procès-verbal de l'ouverture de son cadavre ; mais des circonstances particulieres ont empêché de le faire, & elle a été enterrée plutôt qu'on ne l'avoit présumé.

SECONDE CLASSE.

Des Malades qui ont été mordus à travers leurs vêtements.

OBSERVATION PREMIERE.

ANTOINE LEFEVRE, Garçon marbrier, âgé de seize ans, petit, maigre, peu formé pour son âge, & d'un caractère doux & tranquille, avoit été mordu à la région hypogastrique, du côté gauche, à deux travers de doigt de l'os des isles : il avoit deux coups de dents, distans l'un de l'autre d'un pouce, & qui étoient marqués par de petites croûtes.

Il entra à la Charité le premier Février, cinq jours

après son accident : on lui appliqua sur sa morsure un vésicatoire , & on lui fit prendre une demi-dose du bol , un lavement , une friction d'un gros chaque jour , & la tisane : il dormit bien , eut deux selles , & le pouls étoit bon. Le troisieme jour il se plaignit d'un mauvais goût dans la bouche ; dans la nuit il lui prit un peu de fièvre , & il évacua beaucoup avec douleur de ventre. Malgré cet état , le Gardien lui fit prendre une purgation prescrite la veille , de sorte que le matin , à ma visite , je le trouvai avec de violentes coliques , rendant des selles fréquentes & sanguinolentes ; le vésicatoire qui étoit très-humecté étoit desséché , & le Malade fort abattu : je prescrivis aussi-tôt des lavemens , avec la graine de lin & le suif , & une tisane de riz avec la gomme arabique , & demi-once de syrop diacode par pinte , ce qui calma les douleurs & diminua les évacuations qui ne furent plus teintes ; la fièvre étoit aussi diminuée le soir : la nuit suivante il n'eut que deux selles , & les accidens étoient cessés. Je continuai le même régime le lendemain & le 6 , faisant ajouter les feuilles de rhue à la tisane adoucissante : la langue ce jour-là me parut fort chargée ; il avoit éprouvé pendant la nuit quelques coliques. Le 7 les coliques étoient cessées ; je le purgeai avec une once & demie de manne , & demi-once de catholicum , dans une décoction de dix-huit grains d'ipécacuanha concassé : il prit de l'eau de veau pour boisson ; il fut beaucoup évacué , mais il éprouva encore quelques légères coliques : le soir la langue étoit plus nette. Il avoit reçu le 6 une friction d'un gros ; je lui en fis donner le 8 une d'un gros & demi , & les lui fis continuer les jours suivans à la dose d'un gros : je réduisis la masse pillulaire à un tiers , & je suspendis les lavemens à l'oxymel , qui constamment lui donnoient quelques douleurs d'entrailles ; il se porta bien pendant cet espace de tems : le pouls étoit réglé ; il avoit chaque jour une ou deux selles , & dormoit bien. Le 17 le pouls étant

élevé, & les gencives un peu gorgées, je suspendis les frictions. Le poulx fut le même le 18 & le 19, & rede-
vint naturel le 20: je fis reprendre les frictions le 19,
& les continuai jusqu'au 22, où la bouche devint très-
douloureuse & très-humectée de salive. Les urines furent
abondantes le 12, le 13 & le 15; elles le furent encore
les 19, 20 & 22: mais ce jour-là le ventre n'ayant pas
été libre comme à son ordinaire, & craignant que la
salivation ne se déclarât, je prescrivis un lavement
composé de trois onces de miel mercuriel, & d'un gros
de cristal minéral, ce qui lui procura deux fortes selles.
Je le purgeai le 25 avec deux onces de manne, quatre
onces de casse, & un gros de follicules: cette purgation
lui procura cinq selles, lui fit perdre l'appétit, & le fit
tomber dans un état de foiblesse considérable. Le poulx
devint mollet, lent, & resta dans cet état jusqu'au 28,
où le Malade commença à desirer les alimens & reprit
vigueur. Je recommençai le bol, & le continuai jusqu'au
trente-cinquième jour du traitement, qui étoit le
quarantième de la morsure. Le procès-verbal de visite
fait le cinquante-quatrième, dit: la plaie où étoit placé
le vésicatoire suintoit encore hier, & paroît aujourd'hui
presque sèche. Lefevre est en très-bon état.

OBSERVATION SECONDE.

LA femme du sieur Laurent, Aubergiste, âgée de
cinquante ans, grande, forte, assez grasse, vive, natu-
rellement gaie, mais vivement tourmentée par l'inquié-
tude que lui donnoit son accident, quoiqu'elle affectât
un air de sécurité, avoit à la partie inférieure, & un peu
postérieure du bras gauche, à quatre pouces au-dessus du
coude, trois morsures formant un triangle, & à deux
pouces l'une de l'autre; on les avoit pansées avec le baume
d'Arcæus, l'onguent de la mere, & on avoit mis par-
dessus des compresses d'eau marinée. Le 30, c'est-à-dire

trois jours après avoir été mordue, la Malade éprouva un frisson considérable, des douleurs violentes, qui remontoient de la plaie à l'épaule, & il survint un peu de délire. Le cas paroissant urgent, on prit le parti d'appliquer le caustere actuel sur toute la circonférence des plaies, & on fit ensuite une incision cruciale, profonde, de trois pouces de long sur deux de large. Le lendemain on enleva les lambeaux & les graisses; on pansa ensuite avec de la charpie imbibée d'eau de Luce, on mit par-dessus des plumaceaux enduits d'un digestif animé, & on enveloppa le tout avec un emplâtre d'onguent de styrax, pour contenir l'appareil. Sur tout le bras on appliqua des compresses d'eau marinée, dans laquelle on ajouta un peu de décoction de quinquina. Les accidens se calmerent, de maniere que le 31, qui étoit le second jour de son traitement, la tête étoit très-tranquille, les douleurs étoient moindres, & elle avoit à peine de la fièvre. Le pouls fut parfaitement bon le 3; elle avoit assez bien dormi, & avoit eu une selle à l'aide d'un lavement; elle commença l'usage du bol, reçut une friction locale assez forte, & une friction de demi-gros aux jambes; la boisson passoit assez difficilement; le soir il survint de l'inflammation dans toute la circonférence du bras où on avoit fait la friction locale, & il devint dur & tendu jusqu'à sa partie supérieure. Cet accident, que j'attribuai à la friction locale, ne causa heureusement pas de fièvre. Comme la Malade attendoit ses regles, elle prit un bain de pieds. La nuit suivante elle dormit quatre heures, & fut éveillée en rêvant qu'elle étoit dans la rivière & dans de la boue: on lui donna beaucoup à boire; elle but considérablement, urina de même, & eut quatre selles. Le lendemain la dureté & l'inflammation étoient beaucoup diminuées par un cataplasme que l'on appliqua dessus tout le bras: on lui donna le bol à dose entière, & une friction de demi-gros; on mêla l'onguent mercu-

riel avec le digestif ; & on modéra la friction locale. Le soir la Malade eut le pouls plus agité , sentit des feux & des sueurs momentanées ; elle étoit plongée dans la plus grande tristesse , & tourmentée par les idées les plus lugubres : je lui fis raser le dessus de la tête , & lui fis faire une friction avec la teinture de cantharides , & je fis ensuite couvrir la tête d'une calotte de laine. La nuit du 4 au 5 fut plus tranquille ; la Malade n'eut pas de rêves : le pouls étoit bon ; la plaie commençoit à rendre un pus de meilleure qualité : je fis continuer deux fois dans le jour la friction , avec la teinture de cantharides sur la tête ; la Malade reçut aussi une friction d'un gros & demi de pommade mercurielle : elle eut trois selles & urina abondamment ; sa langue étoit sèche : elle le fut encore le 6 , où le pouls devint un peu concentré ; elle avoit dormi quatre heures à plusieurs reprises , s'étoit éveillée par des rêves inquiétans qui l'avoient beaucoup fatiguée , & se trouva toute en larmes à son réveil : elle continua le même régime , & sa friction avec l'onguent mercuriel fut de deux gros ; elle n'eut pas d'appétit ; le soir le pouls étoit vif , & il y avoit un peu de fièvre : elle n'eut point de selles , & ne rendit que le lavement. La nuit suivante fut meilleure , les regles parurent ; la Malade se trouva bien toute la journée , & urina beaucoup : la langue étoit sèche & chargée ; je continuai les bols & suspendis les frictions. Le bon état se soutint jusqu'au 8 au soir , où le pouls devint dur & concentré , & où la Malade éprouva une légère oppression ; les regles furent très-abondantes pendant ce tems : la plaie rendoit un pus louable & assez abondant. Il n'y eut rien de remarquable les deux jours suivans , pendant lesquels le pouls fut toujours un peu vif & concentré ; les regles diminuèrent graduellement , & les urines furent très-abondantes : la Malade avoit le ventre assez resserré. Les regles parurent encore jusqu'au 13 ; la langue étoit

chargée, & la Malade n'avoit pas d'appétit : je recommençai les frictions dès le 11, par deux gros, je n'en donnai qu'un le lendemain, & je revins à deux gros, aussi-tôt que les regles furent entierement cessées ; la Malade étoit en très-bon état, dormoit bien, & commençoit à avoir l'ame tranquille. Ce bon état se soutint le même sans changement, ni altération : après avoir continué les frictions à la dose de deux gros depuis le 11 jusqu'au 18, je la fis reposer deux jours. Le 18 elle eut de légères sueurs qui ne se soutinrent pas ; on recommença les frictions le 21 & les deux jours suivans, à la dose d'un gros & demi ; du 24 jusqu'au 29, à celle de deux gros : ce fut alors que je fis cesser les frictions. Le mercure ne parut pas causer de crises chez cette femme, si ce n'est que les gencives étoient un peu gorgées. Je la purgeai le vingt-neuvieme & le trentieme jour du traitement ; elle fut évacuée cinq fois à la premiere médecine, & six à la seconde : on l'avertit que nos Confreres viendroient la voir ce jour-là. Cette annonce lui causa une révolution qui la fit trouver mal ; elle éprouva le soir des tintemens dans les oreilles, de la rougeur & de la chaleur au visage, qui lui a duré une heure : cette révolution réveilla sa tristesse, qui étoit d'autant plus grande, qu'elle avoit appris la mort de la femme Champion décédée il y avoit trois jours. Le 31 elle se remit assez bien, & continua à se bien porter jusqu'au quarantieme où elle apprit que le sieur Gravan se mouroit ; elle éprouva ce jour-là des tintemens d'oreilles, sa tête étoit étonnée : elle se plaignit d'un mal-aise & de lassitude dans les jambes, & d'un serrement d'estomac considérable.

Comme elle attendoit ses regles, je lui fis prendre un bain de pieds : jusqu'à cette époque elle avoit toujours continué la dose entiere du bol & les lavemens, & avoit pris la boisson prescrite, beaucoup affoiblie, parce qu'autrement elle lui causoit un dégoût insurmontable.

Le 41 sa physionomie étoit fatiguée & démontée, & elle avoit toujours de l'inquiétude; elle fut dans ce même état jusqu'au 45 (a), où elle reprit sa tranquillité & le sommeil. Pendant ces cinq jours-là elle avoit eu dans la nuit des rêves effrayans (b).

La plaie fut pansée selon les regles de l'Art: on lui fit plusieurs fois des frictions locales autour de la plaie, & elles ont presque toujours causé une légère inflammation, l'engorgement des glandes cutanées, & une éruption douloureuse. Le cinquante-quatrième jour où l'on dressa le procès-verbal de visite, on s'expliqua en ces termes à ce sujet: la plaie est encore ouverte & suppure un peu; elle jouit de la plus parfaite santé.

OBSERVATION TROISIÈME.

LE fils de M. de Bray, Avocat à Senlis, âgé de sept ans, d'une bonne santé, & d'un caractère vif & gai, fut mordu à la partie moyenne inférieure & externe du bras gauche; il avoit une plaie de la longueur d'un pouce, provenant de la réunion de deux ouvertures faites par les dents, qui avoient pénétré & avoient formé un sinus. Cet enfant, depuis son accident jusqu'au 31 Janvier que nous le visitâmes, avoit observé un régime adoucissant & délayant; il prit dès le premier jour un

(a) Des propos dictés par la faiblesse, ou par la méchanceté, dont elle connoissoit cependant toute la fausseté, avoient augmenté ses inquiétudes; ses craintes ne se sont dissipées que depuis la visite du lundi 13 de Mars. Deux femmes inconnues entrèrent chez elle pour y prendre leur repas; elles parlèrent en sa présence de l'accident arrivé à Senlis le 27 de Janvier, & l'assurèrent qu'on avoit déjà fait étouffer, entre des matelats, quatre des Malades que l'on avoit traités, & que le lendemain les

Médecins devoient venir pour faire étouffer tous les autres Malades.

(b) Elle eut encore une révolution le 28 de Mars; elle apprit que Briquet étoit retourné à la Charité, & étoit attaqué de la Rage: elle se rendit elle-même à cet Hôpital, & pénétra dans la salle où il étoit pour l'y examiner. Comme Briquet n'avoit pas alors de convulsions, & avoit toute sa connoissance, elle se tranquillisa; le 5 Avril la plaie suppurait encore, & elle se portoit très-bien.

quar

quart de la masse du bol, un lavement, & le soir une friction de demi-gros : il fut purgé le lendemain avec une once & demie de manne, un gros de follicules, & un gros de sel végétal; & le soir il reçut encore une friction de demi-gros. Le lendemain & le jour suivant les frictions ne furent que d'un scrupule; pendant ces deux jours le pouls fut élevé, & je n'observai aucun changement dans l'état du Malade : il dormoit bien, alloit à la selle une ou deux fois, & avoit bon appétit. Le cinquieme jour le pouls fut tranquille, & il y eut des urines abondantes, qui continuerent ainsi les jours suivans jusqu'au 9, & qui furent accompagnées de sueurs pendant la nuit. Les frictions, qui, du 3 au 8, avoient été, tous les jours, de deux scrupules, furent données le 8 à la dose d'un gros, & je continuai le bol & les lavemens à la dose ordinaire : je fus obligé de suppléer plusieurs fois les lavemens à l'oxymel par des lavemens émolliens; les premiers procurant des selles très-abondantes accompagnées de coliques. Les sueurs qui recommencerent le 13, furent très-fortes les trois premiers jours, & continuerent jusqu'au 18, où le soir il survint quelques coliques qui existoient encore le 19, mais moins fortes. Le 17 & le 18 je laissai reposer le Malade, parce que je m'apercevois que les gencives se gorgeoient. Le 19 je prescrivis encore une friction d'un gros & le bol. Le 20 il parut des aphtes dans l'intérieur des joues; le pouls s'étoit élevé depuis deux jours : je fis cesser l'usage du mercure; je prescrivis un bain de pieds, & un lavement de deux onces de casse & d'un gros de cristal minéral. Le 22 le pouls étoit encore élevé, cependant il y eut encore des sueurs: j'ordonnai le même lavement, & le 22 je purgeai avec une once & demie de manne, deux onces de casse, & demi-gros de sel de Glauber; le Malade évacua cinq fois, & eut encore ce jour-là de légères sueurs, qui furent suspendues le 23, & recommencerent le 24. Je le purgeai le 25,

& je m'aperçus le 26 que les aphtes dispaïoïsoient. Je recommençai le 27 l'usage du bol, dont je supprimai le cinabre, & lui fis donner des lavemens simples. Le 30 les sueurs recommencerent, & continuerent jusqu'au 35. Depuis le 27 le ventre étoit resserré, & les lavemens l'évacuoient à peine. Le 32 le fondement étoit très-échauffé, & les environs en étoient rouges & suintoient: je fis prendre des demi-bains au Malade, & des bouillons d'herbes potageres; le ventre se lâcha: l'enfant qui éprouvoit du mal-aise se sentit mieux; j'ajoutai le 36 un gros de sel végétal au premier bouillon, ce qui procura trois grandes évacuations. Le 38 il eut encore quelques coliques, mais qui ne durèrent pas; il s'est bien porté depuis cette époque jusqu'à celle où on dressa le procès-verbal de visite. La plaie suppura toujours assez abondamment: comme elle étoit placée à l'endroit du bras où l'on fait les cauterés, dès le cinquième jour on y mit une boule de cire pour s'opposer à la cicatrice, & diminuer la douleur des pansemens. Le procès-verbal fait le cinquante-quatrième jour après l'accident, dit que la boule de cire que l'on a mise dans la plaie du bras de l'enfant, y entretient une suppuration abondante, & qu'il est du reste en bon état.

OBSERVATION QUATRIÈME.

LE quatorzième Malade qui a été soumis à notre traitement, est le nommé Jean-Baptiste Foucault: cet enfant, âgé de onze ans, étoit petit, peu avancé, son teint étoit jaune; il portoit depuis long-tems une glande engorgée à l'angle droit de la mâchoire: il avoit à la partie externe un peu postérieure de l'avant-bras droit, trois déchirures, dont deux communiquoient ensemble.

Cet enfant se présenta à la Charité le premier Février dans l'après-midi, le sixième jour depuis sa morsure: on élargit les ouvertures, & on les fit communiquer

ensemble. Il ne put entrer à la Charité que le 2 : on lui fit prendre les frictions à la dose de deux scrupules, le tiers du bol & le lavement ; & on continua les deux jours suivans , pendant lesquels l'enfant se porta bien. Le quatrieme jour le pouls étoit plus élevé, & il y avoit de la chaleur à la peau ; la langue étoit d'un rouge vif : je lui prescrivis du petit-lait , un lavement émollient, sans cependant interrompre , ni le bol ni les frictions ; le soir la chaleur diminua. Le lendemain le Malade avoit bien dormi, il eut quelques coliques ; je continuai les délayans & adoucissans , ainsi que la friction & le bol ; le soir la langue se chargea : elle s'humecta les jours suivans , pendant lesquels le pouls resta vif & dur : chaque jour le Malade avoit une ou deux selles. Le 9 il survint une crise par les urines , qui furent on ne peut pas plus abondantes pendant tout le traitement, excepté le 14 & le 17, où le Malade éprouva de légères coliques. De cette époque je fis donner les frictions à la dose d'un gros , & les continuai jusqu'au 17, où le Malade se reposa. Les coliques étant cessées le 19, je prescrivis encore une friction : le Malade n'en prit pas le 20 ; ce jour-là je trouvai la bouche fort humectée. Le 21 on fit encore une friction ; le soir il se déclara une légère salivation , & le pouls devint élevé. Le 23 le Malade reçut la dernière friction ; la salivation n'étant pas augmentée, je purgeai le 25 & le 30 avec un gros de follicules, un gros de sel végétal, & deux onces de manne ; ces deux purgations l'évacuerent bien , & le pouls devint réglé & naturel dès le lendemain de la première. La crise par les urines a continué jusqu'au 31 : je retranchai le bol le trente-cinquieme jour, & il n'a pris aucun médicament depuis ce tems jusqu'à sa sortie de la Charité , où il étoit en bon état.

RECEVEU PAR M. DE LA CHARITÉ

OBSERVATION CINQUIÈME.

Le nommé Jacotin, de Villers Saint-Frambourg, âgé de plus de soixante-dix ans, grand, maigre, sans infirmités, mais épuisé, soit de misère, soit de fatigue, se livrant fréquemment à la boisson, faisant beaucoup d'usage d'eau-de-vie, pour laquelle il sacrifie tout & se prive d'alimens; d'un caractère gai & sans inquiétude, fut mordu à la partie supérieure interne de la cuisse gauche, où il avoit deux ouvertures assez pénétrantes, & placées à un pouce l'une de l'autre: il entra à la Charité le 3 Février, huit jours après avoir été mordu. Je lui fis aussitôt appliquer un emplâtre vésicatoire sur les plaies; on lui administra une friction de deux gros, & deux lavemens, & il fut purgé le lendemain: il avoit assez bien dormi les deux jours précédens. La nuit du 3 il se releva onze fois pour uriner, ce qui troubla un peu son sommeil; cependant à chaque fois il se rendormoit aussitôt: il passa toute cette journée en fort bon état, & il prit chaque jour le bol en entier, le lavement & une friction de deux gros; mais la nuit suivante il ne put reposer: il eut douze selles, sans cependant aucune douleur de coliques. Le matin le pouls étoit petit & concentré; les évacuations furent aussi fréquentes dans la journée, & continuerent pendant toute la nuit du 4 au 5. Le 5 au matin la langue étoit chargée & la bouche pâteuse; je lui fis prendre douze grains d'ipécacuanha, auquel j'ajoutai un grain de tartre stibié: je lui avois prescrit, dès le premier instant de la diarrhée, une tisane mucilagineuse adoucissante; je la lui fis continuer: le vomitif produisit beaucoup d'effet par haut & par bas; le soir il prit demi-gros de diascordium qui le fit un peu reposer. Le lendemain 6, il avoit le pouls vif, fort & gros; il n'avoit eu qu'une selle & beaucoup d'urines. Le 7 se passa de même, mais le 8 les évacua-

tions recommencerent à être fréquentes & abondantes ; le pouls étoit mou & fiévreux, & le Malade n'avoit pas reposé : j'interrompis les frictions que j'avois administrées le 6 & le 7, & le bol dont je n'avois donné que demi-dose, mêlée avec autant de diascordium : je fis continuer les lavemens émolliens, auxquels j'ajoutai une tête de pavot en décoction. Le 9 il dormit mieux ; le pouls étoit moins fiévreux : il n'y eut que trois selles ; les urines redevinrent abondantes : je continuai le même régime le lendemain ; alors l'état du Malade devint meilleur : la bouche étoit moins mauvaise & la langue moins pâteuse. Le Malade étoit très-foible : j'ajoutai à la thériaque dont il avoit pris la veille un demi-gros, une demi-dose de la masse pilulaire, & je fis continuer ainsi jusqu'au 13. Le 12 le pouls qui étoit devenu plus fort & mou, fut assez affaibli. Le 13, aux urines qui étoient assez abondantes, se joignit une légère sueur : le Malade dormoit bien, avoit chaque jour une ou deux selles, mais il étoit dans un état de foiblesse considérable. Le 14 & le 15 le pouls fut assez dur & élevé, & les sueurs qui furent très-fortes suppléerent aux urines. Le 12 & le 13 il continua l'usage de la thériaque avec un tiers du bol, reçut une friction d'un gros, que je portai à un gros & demi le 14 : alors je retranchai la thériaque, & prescrivis une dose entière du bol ; la dureté du pouls me fit suspendre tout médicament le 15. Le 16 les sueurs continuèrent ; le Malade devint très-foible, eut beaucoup d'évacuations, un dégoût considérable ; la langue étoit pâteuse, & il ne dormit pas. Cet état fut le même le 17 & le 18, à l'exception des selles qui étoient très-modérées : la bouche étoit mauvaise & la langue chargée. Je le purgeai le 19 avec deux onces de manne, une once de catholicum double, dans une décoction de demi-gros de follicules : cette purgation l'évacua doucement. La nuit suivante les sueurs abondantes recommencerent, & continuerent jusqu'au 25.

Le 20, après un léger mouvement de fièvre, il expectora une très-grande quantité de crachats épais & visqueux, & se plaignit d'une foiblesse extrême: il ne pouvoit se lever, & se remuoit dans son lit avec la plus grande difficulté; j'avois suspendu tout médicament, & je lui faisois prendre de la gelée de corne de cerf, & quelques cuillerées de vin de Rota: il refusa tout autre aliment jusqu'au 26, où le poulx acquit un peu plus de force; alors je recommençai les bols antispasmodiques de camphre & de musc, d'où je retranchai le cinabre: son état s'améliora un peu: les sueurs, qui avoient été interrompues le 25, recommencerent le 28. Le 31 le Malade commença à se lever, mais à peine put-il rester quelques instans hors du lit: cet état de foiblesse diminua insensiblement par un régime analeptique. La plaie du Malade suppura toujours jusqu'au cinquante-quatrième jour des morsures, ainsi qu'il est constaté par le procès-verbal de visite. Il y est dit aussi que les gencives sont gonflées & mollasses, que l'on observe des taches scorbutiques sur les mains, pour lesquelles on conseille l'usage des remèdes appropriés en pareils cas.

C E R T I F I C A T S.

Nous soussignés Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de la ville de Senlis, invités par MM. les Maire & Échevins de ladite ville, de nous rendre à l'Hôtel commun pour entendre la lecture du Mémoire ci-dessus & des autres parts, & après l'avoir prise, attestons qu'il est vrai en tout son contenu.

Fait en la Chambre du Conseil de l'Hôtel de Ville de Senlis le 8 Août 1780. DUVAL, Docteur en Médecine; JOLLY, Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu; GENEST,

Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi; TIRLET; LAFOREST, Maître en Pharmacie; THÉODOSE-BRISSON, Prieur & Chirurgien de la Charité.

Nous soussignés, certifions & attestons à tous qu'il appartiendra, que le cruel accident du 27 Janvier dernier, arrivé en notre ville, ayant exigé de notre part la plus grande attention, nous avons invité MM. les Médecins, Chirurgiens & Apothicaires de Senlis, & M. le Prieur de la Charité, de se rendre à l'Hôtel commun, où nous leur avons proposé d'adopter la méthode de M. de Lassone pour le traitement des personnes mordues; ce qu'ils ont accepté avec d'autant plus de raison, que ce traitement étoit autorisé par le Gouvernement, & que par le nombre des blessés assemblés sous nos yeux, on pourroit juger par la suite de ses effets, & lui assurer le degré de confiance qu'il méritoit déjà.

Que dans cette circonstance nous avons sollicité auprès de M. l'Intendant de Paris les secours nécessaires; que ce Magistrat s'est empressé de nous en accorder, en envoyant à Senlis MM. Desperrières, Andry, Delalouette, Vicq-d'Azyr & Thouret, Médecins, de la Société Royale de Médecine, qui ont employé les remèdes désignés dans le Mémoire des autres parts.

Qu'en conséquence nous avons assisté, avec la plus scrupuleuse exactitude, à tous les traitemens des différens Malades, aux pansemens de leurs blessures, & à l'ouverture des cadavres de ceux qui ont péri dans l'Hydrophobie; & que tout ce qui est relaté au même Mémoire, est conforme à ce qui s'est pratiqué en notre présence, & a été consigné dans des procès-verbaux alors signés de nous.

Certifions en outre que depuis le traitement subi par le fils de M. de Bray, Avocat & Assesseur en la Maréchaussée, la veuve Laurent, les nommés Lefevre, Dreux, Foucault, Jacotin, Pauline Dumont, la femme Rougemont, la femme Brillet & Cailleux, il n'est sur-

venu à ces personnes aucun accident des suites de leurs morsures , & que toutes jouissent actuellement de la meilleure santé possible.

Nous ne pouvons nous empêcher de donner ici un témoignage public de notre reconnaissance au zèle, tant de MM. les Députés de la Société Royale de Médecine, que de MM. les Médecins, Chirurgiens & Apothicaire de notre ville , qui dans ce malheureux événement ont donné des preuves de leur humanité: nous en devons autant aux soins du Frere Théodose Briffon , Prieur de la Charité, dont les talens distingués , comme Chirurgien , ont procuré les plus grands secours.

Fait au Bureau de l'Hôtel de Ville de Senlis , à l'Assemblée convoquée par MM. les Maire & Échevins, le 8 Août 1780. DESLANDES , Lieutenant-Général & de Police; ROZE , Lieutenant-Particulier & Subdélégué; BOSQUILLON, Procureur du Roi; LE BLANC, Conseiller au Présidial, Maire & Subdélégué; FOULLON, Avocat & Échevin; FOURNEY, Procureur & Échevin; MAVRÉ, Échevin; BENOIST, Échevin; DE BRAY, Assesseur de la Maréchaussée.

§. I I I.

Résultat de divers traitemens faits à dix-sept personnes mordues par un loup enragé , près de Brive , dans le mois de Mai 1784.

MM. REBIERE, freres, Chirurgiens à Brive, nous ont communiqué dans une Lettre en date du 5 Août 1784, le résultat de divers traitemens faits à dix-sept personnes mordues par un loup enragé. Nous avons pensé qu'il seroit utile d'en donner connoissance aux personnes de l'Art. Ces Observations seront publiées par la suite avec plus de détails; mais quelques circonstances de ces traitemens nous ont paru mériter la plus grande attention,

& nous les avons , sans délai , insérées dans ce Volume.

De dix-sept personnes mordues par le loup enragé , dix sont mortes de la Rage. Neuf ont péri du 2^e au 3^e jour de l'Hydrophobie ; une seule n'a succombé qu'à la fin du 5^e jour. Trois seulement ont eu un délire furieux. Aucune n'a eu le desir de mordre.

Le premier blessé est mort le 15^e jour , à dater de celui de la morsure ; le second , le 18^e ; le troisième , le 19^e ; le quatrième , le 28^e ; le cinquième , le 30^e ; le sixième , le 33^e ; le septième , le 35^e ; le huitième , le 44^e ; le neuvième , le 52^e ; le dixième , le 68^e jour.

Le premier a reçu quatre frictions , de deux gros chaque d'onguent mercuriel , fait à parties égales.

On n'a pas de détail positif sur le second.

Le troisième , l'un des plus blessés , n'a été vu & pansé que le 7^e jour. Il a reçu quatre frictions , de deux gros chaque.

Le quatrième a reçu neuf frictions , aussi de deux gros chaque ; la salivation a commencé après la sixième friction , & a continué jusqu'à l'Hydrophobie : alors elle a cessé.

Le cinquième n'a été vu que le 6^e jour de ses blessures , & a pris dix frictions , de deux gros chaque ; la salivation a commencé après la cinquième friction , a été modérée , & a continué jusqu'à la mort.

Le sixième a reçu treize frictions , de deux gros chaque ; la salivation a commencé après la sixième friction , & a continué doucement jusqu'à la mort.

Le septième n'a reçu que sept frictions ; la salivation a été abondante jusqu'à la mort.

Le huitième a reçu onze frictions ; la salivation a commencé à la sixième , a été modérée , & elle a continué jusqu'à la mort.

Le neuvième a reçu quatorze frictions ; on a employé deux onces six gros d'onguent ; une salivation douce a

commencé à la quatrième friction , & a continué jusqu'à la mort.

Le dixième a reçu douze frictions , de deux gros chaque ; la salivation a paru à la cinquième , & a été modérée jusqu'au 5 Juillet qu'on cessa les frictions.

Presque tous les Malades ont pris de plus chaque jour deux grains de panacée mercurielle , jusqu'à ce que la salivation ait paru ; alors ils l'ont cessée. Outre la salivation ils ont éprouvé sur-tout pendant la nuit des sueurs presque continuelles , que l'on a attribuées en partie à la valériane , dont ils faisoient usage.

Les plaies ont été toujours ouvertes , & cautérisées souvent par le beurre d'antimoine. Tous à leur mort avoient les plaies en suppuration , excepté le dixième dont les plaies étoient parfaitement cicatrisées depuis huit jours ; elles avoient été ouvertes pendant soixante jours.

On a fait l'expérience de la vipère sur le quatrième , le cinquième & le septième Malade. Sur le quatrième , au second jour de l'Hydrophobie , & sur les deux autres au premier jour. On a fait mordre chaque Malade en deux endroits différens ; à un des doigts de la main & à la partie moyenne de l'avant-bras. On s'est servi de plusieurs vipères bien vivantes que l'on a irritées auparavant. Les Malades ne se sont plaints que d'une petite douleur momentanée , & le seul effet que nous avons observé , disent MM. Rebiere , a été une petite aréole , de couleur de rose , sur les morsures , mais sans gonflement ; du reste il n'y a pas eu le moindre changement dans l'état des Malades : de sorte que l'on peut regarder , ajoutent MM. Rebiere , le venin de la vipère comme nul dans le traitement de l'Hydrophobie.

Le fait mérite une grande attention , soit parce que le venin de la vipère qui produit des gonflemens assez considérables , des échymoses & autres accidens funestes a été , suivant le rapport des Observateurs , sans action

dans cette circonstance , soit parce que , quel qu'ait été son résultat , il ne s'en est suivi aucun effet avantageux pour les Malades. N'est-il pas permis d'espérer , que d'après cet essai , on renoncera absolument à une pratique aussi peu fondée , & qui ne peut qu'augmenter le mal , en ajoutant une irritation nerveuse à celle qui existe déjà ?

On avoit projeté de tenter , dans cette circonstance , l'usage de la Belladonna , que l'on a tant vantée en Allemagne , comme nous l'avons dit , pour le traitement de la Rage ; on essaya en conséquence d'en faire prendre une dose au neuvième blessé , pendant qu'il étoit attaqué de l'Hydrophobie : mais il fut absolument impossible de lui faire prendre cette poudre , & cette difficulté d'avalier des substances quelconques a été la même dans toutes les autres personnes qui ont eu le malheur d'être atteintes de la Rage. Le dixième blessé a pris vingt grains de la poudre de feuilles de Belladonna , quinze jours avant que l'Hydrophobie fût déclarée. Et deux autres Malades en ont pris la même dose : l'effet en a été si violent , qu'aucun des autres Malades n'a voulu consentir à en faire usage (a).

MM. Rebiere ajoutent que ces différens Malades , qui étoient des habitans de la campagne , ont été traités dans leurs maisons ; que malheureusement ils n'ont observé aucun régime : que pendant le cours de leur traitement , ils se sont exposés chaque jour aux ardeurs du soleil le plus brûlant , qu'ils se sont livrés à tous les travaux de la récolte , & qu'ils n'ont quitté leurs occupations fatigantes , qu'au moment où les symptômes

(a) M. Andry a employé cette année le même remède ; il en a fait prendre six prises à une jeune Dame , qui avoit été mordue par un chien inconnu , & qui fut soupçonné d'être enragé : il n'a observé aucun effet violent ; ce

dont il a été témoin , c'est que cette Dame , après avoir pris la poudre dont il s'agit , avoit la gorge sèche , qu'elle éprouvoit des sueurs , & que le troisième jour les endroits mordus se gonflèrent ; mais cette tuméfaction disparut peu-à-peu.

de la Rage se sont manifestés. Nous pensons avec MM. Rebiere, qui se sont livrés avec le plus grand zèle au traitement de ces malheureux, qu'il auroit été très-utile de les réunir dans un Hospice, où sous les yeux des gens de l'Art, ils auroient suivi exactement leurs conseils. Il est probable qu'alors on en auroit conservé un plus grand nombre.

§. I V.

Sur la morsure de la Vipère.

Le mal local étant dans le traitement de la morsure de la vipère & autres animaux venimeux, comme dans celui de la Rage, l'objet important, & peut-être le seul à considérer; nous avons cru devoir ajouter ici l'extrait de deux Mémoires où cette doctrine est bien établie, & fondée sur la théorie la plus saine & sur des faits bien observés.

Dans tous ces cas, pour guérir, il faut agir sur les filets ou réseaux nerveux, qui ont été déchirés ou qui sont tourmentés par la présence d'une humeur âcre; il faut détruire leurs hachures pour empêcher l'irritation de se propager jusqu'à leur origine, & donner en même-tems issue aux matieres âcres qui blessent les parties sensibles. Il faut sur-tout attaquer le vice dans son foyer, & opposer par-là à ce qu'il se communique aux humeurs, & qu'il ne devienne général. La Médecine & la Chirurgie peuvent facilement remplir ces indications. Le traitement interne doit être fortifiant & tonique, comme il convient dans toutes les circonstances, où l'on doit combattre l'affaissement & la diminution des forces nerveuses.

Traitement de la morsure de la Vipère. Extrait des Remarques critiques de M. le Roux, Maître en Chirurgie, de l'Académie des Sciences & Arts de Dijon, Correspondant de la Société Royale de Médecine, &c. sur l'Ouvrage de M. l'Abbé Fontana, concernant le poison de la Vipère.

M. LE ROUX avoit établi dans sa Dissertation, qui a remporté le premier Prix de la Société Royale de Médecine le 11 Mars 1783, que l'irritation nerveuse locale, produite par la bave vénéneuse déposée dans la partie blessée, étoit la principale cause des symptômes de la Rage. Parmi les exemples de maladies presque aussi graves que l'Hydrophobie, qui ne reconnoissent point d'autres causes que l'irritation locale, il cite la morsure de la vipère. Dans le nouvel ouvrage, dont nous avons extrait cet article, M. le Roux prouve ce qu'il avoit avancé. Après avoir combattu l'opinion de M. Fontana, qui attribue les effets du venin de la vipère à son action sur le sang, avoir rétabli l'irritation nerveuse locale dans tous les droits, avoir démontré que cette irritation est une véritable phlogose, une espèce d'inflammation qui commence dans le lieu affecté, & qui se propage par sympathie dans tout le système sensitif; l'Auteur de cet ouvrage passe en revue les différentes méthodes qui ont été employées jusqu'à présent pour remédier à la morsure de la vipère. Il fait voir l'inutilité de plusieurs de ces moyens, & pense ainsi que M. l'Abbé Fontana, que l'alkali volatil appliqué extérieurement & pris intérieurement n'est pas spécifique pour guérir la morsure de la vipère, qu'on ne doit seulement le regarder que comme un puissant tonique capable d'aider la nature.

Il seroit bien à désirer (dit M. le Roux) qu'à l'imi-

tation de M. Fontana , on examinât avec la même attention , plusieurs remèdes qui ne jouissent que d'une réputation usurpée , souvent appuyée sur des apperçus chymiques peu réfléchis ; la pratique de l'Art en deviendrait plus simple , plus salutaire ; les Malades ne seroient plus fatigués , par une énorme quantité de drogues inutiles , dégoûtantes ou dangereuses , qui affoiblissent souvent la constitution & détruisent les forces vitales. Cette tâche aussi étendue qu'elle est difficile , ne peut être entreprise par un particulier..... elle appartient de droit aux Compagnies , composées de Membres éclairés , qui peuvent se partager le travail , ou le proposer en détail.....

M. le Roux indique ensuite un procédé curatif , plus méthodique que celui qui a été employé jusqu'ici.

Dans la morsure de la vipère il y a deux indications à remplir ; la première , dit M. le Roux , est de diminuer la sensibilité des nerfs , la seconde d'affoiblir le poison âcre , irritant , & , ce qui seroit plus sûr & plus prompt , de l'extraire.

La nature semble nous indiquer la route que nous devons suivre. La partie blessée se gonfle extraordinairement , le sang s'accumule dans les vaisseaux sanguins , les rompt souvent , d'où il suit des extravasations dans le tissu cellulaire , la séparation & l'infiltration de la sérosité. Ces accidens produisent deux effets. Le premier de comprimer les nerfs , ce qui diminue leur sensibilité. Le second est d'accumuler la sérosité filtrée dans le lieu de la blessure , qui délaye le venin miscible à l'eau , le sature avec le tems , & le rend sans action. Les accidens produisent aussi quelquefois la gangrene de la partie blessée , ce qui , sous quelques rapports , équivaut à l'extraction du venin.

La nature succombe souvent à ce travail laborieux.

L'Art doit venir à son secours, l'aider, la soulager, la délivrer. M. Fontana a reconnu que les deux moyens les plus efficaces pour parvenir à ce but, étoient la ligature & l'amputation. Par le premier, l'Art fait promptement ce que la nature auroit fait lentement. Par le second, on enleve la cause irritante, & on n'en craint plus les effets.

L'homme n'est gueres mordu par la vipère qu'aux extrémités. Si un doigt de la main est mordu à la dernière phalange, il faut faire une ligature au même doigt, proche son articulation avec le métacarpe.

J'ai vu, dit M. le Roux, ce seul moyen réussir à une femme de campagne, qui vint me consulter au mois d'Août 1783. Elle avoit été mordue au doigt index de la main droite par une vipère, que ceux qui l'accompagnoient tuèrent sur le champ. On lui fit aussi-tôt une ligature, & le doigt enfla beaucoup. Quand je l'examinai, il y avoit une échymose ou meurtrissure à la dernière phalange dans le lieu de la morsure. La Malade n'avoit pas de maux de cœur, ni aucun accident nerveux, quoiqu'il y eût déjà six heures que la blessure avoit été faite; je lui recommandai de tremper son doigt & sa main dans l'huile d'olive, afin de favoriser l'enflure & la saturation du venin, & de n'ôter la ligature que le lendemain matin. Cet accident n'a eu aucune suite.

Ambroise Paré a été guéri de la même manière, pendant qu'il étoit à Montpellier avec le Roi Charles; il alla voir Defarges, Apothicaire, chez lequel il fut mordu par une vipère au bout du doigt index. Il ressentit sur le champ une extrême douleur; il se fit une forte ligature au-dessus de la plaie, appliqua de la thériaque délayée dans de l'eau-de-vie, & peu de jours après il fut guéri (a).

(a) Voyez Ambroise Paré, Liv. XXI, Ch. XXII, pag. 766.

On trouve une Observation à-peu-près semblable dans le Mercure de France du mois d'Août 1758, page 121. La personne qui fut mordue à la seconde phalange du doigt index de la main droite, fit sur le champ une ligature avec de la paille d'avoine, suça la plaie en appuyant les dents avec force; de retour chez elle, elle fit une autre ligature plus solide, fit des scarifications à la plaie, autour de laquelle il y avoit déjà des vessies remplies d'une sérosité sanguinolente, & appliqua sur le tout de la cendre au lieu d'alkali. Il ne survint pas d'accident. Il est à présumer que la ligature seule a guéri ces deux derniers blessés, en favorisant, comme dans la femme de l'Observation précédente, l'engorgement & la saturation du venin. La thériaque, ou l'alkali de la cendre n'ont point produit le dernier effet, puisque suivant les expériences de M. Fontana, ils n'ont aucune action sur le venin.

Mais si on n'est appelé qu'après que l'enflure aura déjà fait des progrès, il ne faut plus songer à la ligature, qui ne feroit que hâter la gangrene, & la perte du membre ou du Malade; c'est alors que l'on doit avoir recours au second moyen que propose M. Fontana, à l'amputation.

Par amputation, nous n'entendons pas conseiller de couper tout le membre blessé, les parties saines comme celles qui seront infectées. Cette opération dans les grands animaux, dans l'homme sur-tout, seroit plus dangereuse que le mal même. Nous entendons une amputation partielle. M. Fontana qui a fait dans ce genre des expériences si ingénieuses & si multipliées, ayant fait mordre à dessein la peau soulevée à différens animaux, l'a amputée, & il n'est survenu aucun symptôme de la maladie; mais dans les morsures libres de la vipère, il faut pratiquer cette opération d'une autre manière. Il faut tâcher de découvrir les petites ouvertures, que les dents vénéneuses ont faites, & juger jusqu'où elles ont

ont pénétré. Il faut aussi faire attention à l'enflure, qui sera survenue depuis la blessure, & qui éloigne la plaie extérieure de l'intérieure. On incisera dans le lieu blessé, & non ailleurs. On fera une incision en étoile, d'une étendue & d'une profondeur suffisantes, pour parvenir jusqu'au lieu où le venin aura pénétré. On aura par ce moyen une grande ouverture extérieure, qu'on laissera saigner pendant quelque tems, & dans laquelle on introduira un fort caustique, comme la pierre à cautère, le beurre d'antimoine, la pierre infernale, &c. Les caustiques brûleront la plaie aussi profondément qu'il sera nécessaire. S'ils ne décomposent pas le venin, ils l'anéantiront en détruisant les parties sensibles auxquelles il sera adhérent, & par conséquent le rendront sans action. D'autres caustiques produiroient le même effet en en mettant une plus grande quantité.....

M. le Roux rappelle l'Observation consignée dans son Mémoire sur la Rage, concernant la guérison d'un Herboriste de Dijon, qui avoit été mordu par une vipère à la malléole externe de la jambe droite. Il joint des preuves d'analogie, à celles qu'il a données relativement à la manière de traiter la pustule maligne, qui est produite par une cause locale. Il finit en disant que, dans quelque tems de la maladie qu'on soit appelé, ce sera toujours au traitement local qu'il faudra avoir recours, puisqu'il est le seul efficace, le seul sur lequel on puisse compter; il ajoute qu'il ne prétend pas cependant proscrire tous les remèdes intérieurs, qu'il y a des cas où l'émétique, l'alkali volatil & le quinquina pourront être employés utilement : le premier lorsqu'il y aura indication d'évacuer les premières voies; le second comme tonique, & le quinquina comme anti-putride.

Traitement de la morsure de la Vipère. Extrait d'un Mémoire communiqué à la Société Royale, par MM. Chauffier & Enaux, Chirurgiens de Dijon, intitulé: Méthode de traiter les morsures des animaux venimeux, & particulièrement celles des animaux enragés.

Ici, comme dans la morsure d'un chien enragé, le poison est porté dans la plaie, & y paroît fixé. C'est donc là qu'il faut principalement l'attaquer si l'on veut le combattre avec efficacité; ainsi le traitement doit être local: mais il faut en favoriser le succès par des remèdes internes, capables de soutenir les forces, & de rétablir l'harmonie dans les fonctions. L'alkali volatil, l'eau de Luce employés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont depuis long-tems regardés par tous les Praticiens, ~~non~~ comme un spécifique, du moins comme un moyen très-convenable dans ces cas, & l'expérience journalière en confirme les avantages.

Traitement local.

Le traitement local doit être différent, suivant le nombre & la nature des accidens.

Premier Cas. Si une personne vient d'être mordue par une vipère, si l'engorgement est peu considérable, si est borné à la partie, enfin, si le blessé n'éprouve encore ni maux de cœur, ni foiblesses, il faut sur le champ instiller, s'il est possible dans la morsure, une goutte d'alkali volatil, y appliquer une compresse épaisse, & de la largeur d'un pouce, trempée dans l'alkali volatil pur; on la fait maintenir par un aide, & pendant ce tems on frotte en tout sens, & pendant un quart-d'heure le membre avec de l'huile d'olives tiède: on l'enveloppe avec des linges doux, trempés dans la

même huile, & on fait prendre les remèdes internes dont nous parlerons ci-dessous. Si les accidens n'augmentent pas, si la douleur diminue, si le Malade éprouve du soulagement, on insiste sur ces moyens; on recommence toutes les demi-heures à frotter la partie avec de l'huile d'olives tiède: souvent ce traitement simple, secondé par l'usage intérieur de l'alkali volatil, suffit pour arrêter tous les accidens, & rétablir promptement le blessé.

Second Cas. Mais si l'engorgement local est très-considérable, si les douleurs sont vives, si le trouble s'est porté dans tout le corps, si le Malade éprouve des angoisses, des foiblesses, il faut employer des moyens plus énergiques; il faut détruire le centre d'irritation. Pour cet effet on aggrandira la morsure, ce que l'on obtiendra par le caustique, dont on dirigera principalement l'action sur le fonds de la plaie, dans l'endroit où le poison de la vipère aura été porté. Les Nègres préviennent tous les accidens de la morsure des serpens les plus venimeux, en brûlant sur la partie blessée de la poudre à canon; d'autres en approchant un fer rouge, de manière à exciter un suintement séreux superficiel. Dans quelques provinces on prévient tous les accidens, en brûlant sur le lieu de la morsure un petit morceau de coton, de linge, ou de charpie imbibée d'esprit-de-vin. M. Fontana, d'après un très-grand nombre d'expériences, pense que l'application de la pierre à cautère est le vrai spécifique du poison de la vipère; mais un caustique quelconque est également efficace. On peut l'employer de deux manières différentes. 1°. Si les accidens, quoique graves, ne sont pas bien urgens, on prend une sonde de bois, mince & aiguë; on la trempe dans un caustique liquide, on appuie la pointe de la sonde sur la morsure; on tâche d'y insinuer une goutte de ce remède; ensuite on applique dans le même endroit un petit bourdonnet

ou tampon de charpie imbibé du même caustique; on le maintient en l'environnant de charpie sèche, en le recouvrant d'un emplâtre agglutinatif: enfin on soutient le tout par un bandage ou par l'application de la main. Ce moyen simple suffira dans le plus grand nombre de cas. Il produit en peu de tems une escarre, qui détruit le poison en comprenant toute la partie infectée, & fait cesser sur le champ l'irritation locale, & tous les accidens qui en dépendent.

2°. Si les accidens sont urgens, ou si l'application première & superficielle du caustique n'a pas compris toute la profondeur de la morsure, & n'a pas suffi pour en arrêter les progrès, il faut le porter plus profondément, & pour cela il faut aggrandir la morsure avec la pointe du bistouri. Après avoir essuyé le sang, on y porte un pinceau trempé dans le beurre d'antimoine. On place dans le fond un petit bourdonnet, imbibé du même caustique, soutenu par un bandage convenable. Par ce moyen on attaque plus sûrement & plus promptement le centre de l'irritation, le foyer du poison. Deux ou trois heures après l'application du caustique, on leve l'appareil, on panse la plaie avec un linge imbibé d'huile d'olives, ou un cérat adoucissant. Bientôt la douleur diminue, les accidens s'éloignent; ils cessent même quelquefois dans l'instant de l'application du caustique, & il ne reste plus que l'engorgement local. On le dissipe en frottant de tems en tems le membre avec de l'huile d'olives tiède, dans laquelle on ajoute quelques gouttes d'alkali volatil. Au défaut d'huile d'olives, on peut employer, avec un égal succès, le beurre frais, fondu, à une douce chaleur. M. Quesnay s'est servi dans ces cas très-avantageusement d'un cataplasme émollient, fait avec la mie de pain & le lait. La petite plaie, qui résulte de l'incision que l'on a faite avant l'application du caustique, fournit une suppuration, qui

contribue à dissiper plus promptement l'engorgement de la partie blessée. Quand il est entièrement passé, on cesse toute application relâchante ; la plaie n'est plus qu'une plaie simple, qui se guérit bientôt, & qui n'exige que des soins de propreté, & l'application d'un léger plumaceau.

Remèdes internes.

TANDIS qu'on s'occupe du traitement local, il ne faut pas négliger les remèdes internes. Ceux qui conviennent le mieux, & dont l'expérience a constaté l'efficacité, sont les sels alkalis volatils ; on en trouve plusieurs préparations dans les Laboratoires & dans les Pharmacopées. La plus convenable est celle qu'on nomme *alkali volatil fluor*, ou l'eau de Luce qui ne diffère du premier que par l'addition de quelques gouttes d'huile de succin. L'un & l'autre sont également efficaces, appliqués extérieurement, & étendus dans de l'huile ; l'alkali volatil est un puissant résolutif instillé par gouttes dans une plaie : c'est un caustique léger, & c'est à ce titre, que l'on conseille d'en insinuer dans la morsure, & d'appliquer dessus une compresse pénétrée de ce fluide. Pris intérieurement, & à petites doses, c'est un tonique actif qui ranime les forces, rétablit les sécrétions, & détermine principalement des sueurs abondantes.

La manière de faire usage de l'alkali volatil est fort simple. Elle consiste à en faire prendre quelques gouttes au blessé, de deux en deux heures. On ne doit jamais le donner pur ; il feroit sur la langue une impression fâcheuse : mais on l'étend dans une légère infusion de thé, de vulnéraires, de fleurs de sureau, de camomille, ou encore mieux dans une légère décoction de fleurs d'orangers. La dose du remède doit varier ; suivant l'âge, le tempérament, la force du Malade, & la

grandeur des accidens. Pour une jeune personne d'un tempérament foible , délicat & sensible , on donnera seulement trois ou quatre gouttes. On peut en donner douze ou quinze aux personnes robustes , & à celles dont les accidens sont graves & urgens. Mais il ne faut jamais excéder cette dose , car le remède agiroit comme un caustique sur les parois de l'estomac. Quand les accidens diminuent , on donne le remède à moindre dose , & plus rarement si le Malade a des sueurs. On les favorise par le repos , par la boisson de quelqu'infusion légère de thé , de fleurs de sureau , &c. On soutient les forces par quelques cuillerées de vin vieux , quelqu'aliment doux & de facile digestion , & ce n'est que peu-à-peu & avec beaucoup de ménagement , que l'on permet des alimens solides.

Si l'alkali volatil manquoit dans une occasion pressante , on pourroit y suppléer par la préparation suivante , qui a déjà été indiquée par M. de Morveau : faites fondre dans une cuillerée d'eau fraîche , un gros de sel ammoniac en poudre : d'un autre côté , faites dissoudre dans une pareille quantité d'eau , un demi-gros de sel de tartre. Quand la dissolution est faite , on verse ces deux liqueurs dans une même phiole ; on la bouche promptement , & on emploie ce mélange comme l'alkali volatil. Seulement au lieu de le donner par gouttes , comme il est déjà affoibli , on en mêle une cuillerée à café dans une tasse de quelque boisson théiforme. Le sel ammoniac & le sel de tartre sont des matieres que l'on trouve presque par-tout , & qui se conservent facilement. Il faut aussi avoir l'attention de ne faire le mélange que dans l'instant où l'on veut administrer le remède , parce que l'alkali volatil , que l'on produit de cette manière , seroit bientôt évaporé.

Quelques Auteurs vantent aussi beaucoup dans ce cas le suc de frêne. Ils conseillent de piler les jeunes tiges & les feuilles de cet arbre , d'en exprimer le suc ,

& d'en faire prendre, de deux en deux heures un verre au blessé. Ce moyen, sans doute, ne peut être nuisible. Il est propre à exciter la transpiration : mais nous conseillons de préférence l'usage de l'alkali volatil ; son efficacité est confirmée par une longue suite d'Observations : & il est à désirer que MM. les Curés & les Chirurgiens de campagne en aient toujours un flacon. C'est un stimulant actif, utile dans une infinité de cas, & sur-tout dans le traitement des asphyxies & des syncopes.

Fin de l'Histoire du Volume de la Société Royale de Médecine , pour l'Année 1783 , seconde Partie.



MÉMOIRES DE MÉDECINE

ET

DE PHYSIQUE MÉDICALE,

tirés des Registres de la Société Royale de Médecine.

ANNÉE M. DCC. LXXXIII.

PARTIE SECONDE.

DISSERTATION SUR LA RAGE,

qui a remporté le premier Prix de la Société Royale de Médecine de Paris, le 11 Mars 1783.

par M. LE ROUX, Chirurgien-Major de l'Hôpital-général de Dijon, Associé de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville, & Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris.

La vérité est souvent près de nous & très-simple, mais on ne la voit pas; on veut quelque chose de plus merveilleux, de plus inconcevable, de plus difficile à saisir.

LA RAGE est une Maladie horrible, dont le nom seul fait frissonner & répand la terreur dans les âmes les plus courageuses; la force, les richesses, la grandeur, une

A

garde nombreuse : rien n'est capable d'en préserver. L'ennemi rode autour de nous, on l'apperçoit à chaque pas, il est à la campagne, dans les villes, dans l'intérieur de nos maisons.

Le chien, cet ami fidele de l'homme, est en même-temps cet ennemi dangereux & redoutable. Il est de tous les animaux domestiques celui qui contracte le plus ordinairement la Rage & qui la communique le plus souvent. Lorsqu'il est attaqué, il se jette avec fureur sur ce qui l'environne, porte au loin la désolation & le désespoir; dévore indistinctement les hommes & les troupeaux, & transmet encore à tous les êtres vivans que sa dent terrible & meurtrière peut atteindre le germe brûlant & destructeur qui le consume.

On voit ces scènes d'horreur se renouveler perpétuellement, & le Philosophe, ami de l'humanité, ne peut assez s'étonner, & de la sécurité des foibles humains qui réchauffent dans leur sein le serpent qui doit leur donner la mort, & de l'indifférence des Gouvernemens qui n'ont fait encore aucun règlement assez sévère pour éloigner des nations un danger si menaçant.

Cette indifférence n'est point dans le cœur de notre Auguste Monarque; nous devons attendre de ses soins paternels tout ce qu'on peut désirer de plus avantageux à l'humanité. Il a reconnu que le bonheur n'existoit pas sans la santé, & il a chargé la Société Royale de Médecine des fonctions les plus importantes.

Cette Compagnie n'a pas, à la vérité, la puissance exécutrice suffisante pour sapper jusque dans leurs fondemens la source de plusieurs maux affreux qu'il seroit cependant possible d'anéantir, ou au moins de rendre très-rares; mais elle s'occupe sans relâche & avec un zèle infatigable à la recherche des moyens propres à y remédier. Pour parvenir à ce but important, aidée de la munificence d'un Magistrat aussi éclairé que Citoyen (a),

(a) M. Lenoir, Lieutenant-Général de Police à Paris, qui a fait le fond du prix de 1200 liv.

elle a proposée dans son Assemblée publique du mois de Janvier 1780, de déterminer quel peut être le meilleur traitement de la Rage.

Si pour remplir les vues de la Société il falloit absolument présenter des expériences multipliées faites sur des animaux qu'on auroit fait mordre à dessein, nous ne pourrions pas y prétendre : le tems, des occupations nombreuses & toujours renaissantes ne nous ont permis d'en tenter aucune. S'il falloit encore produire des exemples de guérison de rage déclarée qui nous fussent particuliers, nous avouons de bonne foi qu'il ne s'en est point rencontré dans notre pratique, & nous avons les plus fortes raisons de douter de la vérité de ceux qui ont été publiés jusqu'à présent, & même qu'il en ait jamais existé. Mais s'il suffisoit, à l'aide des Auteurs qui nous ont précédés, & en élaguant tout ce qui se trouve d'inutile & d'erronné dans leurs opinions, dans leurs pratiques, de répandre un jour plus vrai sur la question, & d'appuyer sur des observations certaines le traitement le plus méthodique & le plus assuré pour prévenir l'hydrophobie ; nous oserions espérer quelque indulgence de la part de nos Juges.

Dans l'Ouvrage que nous avons publié en 1780 (a), nous avons déjà examiné une partie des objets que nous allons discuter de nouveau ; mais ils n'étoient qu'aperçus : nous ne les avons présentés que comme des conjectures très-vraisemblables. Aujourd'hui que l'expérience nous a éclairé, qu'elle a tourné en certitude ce qui n'étoit encore que présomption, nous parlerons avec plus d'assurance.

Notus diviserons cette Dissertation en trois Parties. Dans la première, nous examinerons quelles sont les causes qui disposent & déterminent cette Maladie à

(a) Voyez Observations sur la Rage, suivies de Réflexions critiques sur les spécifiques de cette Maladie. Par M. Le Roux, &c. A Dijon, chez Cappel, 1780. Cet Ouvrage peut être considéré comme une introduction à celui que l'on va lire.

4 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

naître spontanément dans plusieurs especes d'animaux, & en même-tems quels sont les différens sièges d'où elle exerce ses ravages sur l'économie animale ; enfin, quels sont les progrès & les symptômes, soit qu'elle vienne d'elle-même ou qu'elle soit communiquée.

Dans la seconde Partie nous analyserons quelques-uns des principaux traitemens qui ont été proposés ; nous nous permettrons de les apprécier & de les réduire à leur juste valeur.

Enfin dans la troisieme nous exposerons la Méthode curative qui nous paroît la plus convenable, & qui a eu entre nos mains de très-grands succès.

P R E M I E R E P A R T I E.

ON divise communément la Rage en deux especes ; savoir, en spontanée & en communiquée. La Rage spontanée est celle qui paroît venir d'elle-même, sans cause manifeste ; mais cette dénomination est vicieuse, parce qu'il n'y a point d'effet sans cause. Ce seroit parler plus exactement que d'appeller celle-ci, Rage de cause interne. Elle est la premiere qui se déclare & la source de l'autre, que nous nommerons Rage de cause externe ou communiquée.

Les animaux carnivores, comme le Loup, le Chien, le Renard, le Chat, &c. sont ceux, qui le plus communément contractent la Rage naturellement ; l'homme lui-même n'en est pas exempt, lorsqu'il se trouve, comme les précédens, dans les circonstances propres à la faire éclore. Toutes les especes d'animaux en général, la contractent par communication, quand le venin pernicieux qui en est le germe & le produit, leur a été inoculé par une morsure plus ou moins profonde.

Mais quelles sont les circonstances qui disposent à la Rage de cause interne ou spontanée, & qui la déterminent ? On a remarqué qu'elle naissoit de préférence

dans les saisons rigoureuses, comme dans les grandes chaleurs de l'Été & dans les grands froids de l'Hiver, lorsque la surface de la terre est desséchée, que les sources sont taries ou glacées, & que les animaux ne peuvent trouver à se désaltérer. Outre cette cause, des alimens âcres, la colere, certaines maladies peuvent encore l'occasionner. Nous allons examiner toutes ces causes, elles nous conduiront à la découverte du véritable siège de cette Maladie : question sur laquelle on a tant disputé, & qui nous paroît très-simple.

La Rage de cause interne n'est point la suite ou l'effet d'un poison particulier qui se soit engendré dans les liqueurs, elle dépend d'une irritation spécifique qui se fait dans quelque lieu, à l'extrémité de quelques nerfs, le plus communément dans le trajet du canal alimentaire, dont on connoît l'extrême sensibilité, & est sans doute produite par l'altération particulière, le dessèchement & l'acrimonie des suc qui s'y rencontrent, qui ont été ainsi viciés & pervertis, tant par l'abstinence forcée de la boisson, que par les tourmens & la fatigue, que l'individu qui se trouve dans les extrémités que nous avons désignées, éprouve nécessairement.

Les animaux carnivores sauvages sont les plus exposés à ces circonstances qui déterminent la Rage de cause interne ; mais ils ne sont pas soumis à nos observations. Nous prendrons donc nos exemples dans l'homme, parce que ce qui l'a produit dans celui-ci, peut aussi l'occasionner dans les autres.

M. Laurent rapporte dans le Journal de Médecine, Juillet 1757, qu'un Payfan de dix-huit ans tomba dans l'Hydrophobie pour avoir fait six lieues à pied par une chaleur excessive. M. Lavirotte cite un exemple semblable dans le Journal du mois suivant, pag. 81, arrivé à un jeune homme de trente ans, qui avoit fait une marche forcée à deux lieues de Paris. Nous joindrons à ces faits, que nous aurions pu multiplier davantage,

une observation qui nous est particuliere, & que nous avons trouvée assez intéressante dans ce tems pour la conserver dans nos Recueils.

Le fils du Fournier de Talend, âgé d'environ vingt-deux ans, ressentit le Dimanche au soir 8 Septembre 1765, une ardeur d'urine qui lui donna des mouvemens convulsifs: Il voulut boire de l'eau, mais à mesure qu'il l'approchoit de ses lèvres il sentoît croître une répugnance dont il ne pouvoit rendre raison, & il éprouvoit les mêmes accidens que dans la mixtion. Cet état persista pendant la nuit & le lendemain sans inquiéter les parens: la mere raconta en riant l'accident de son fils, le Lundi soir, à un de mes Éleves, qui fut le voir sur le champ. Le Malade possédoit toute sa raison, il se plaignoit d'une chaleur brûlante dans l'estomac & à la gorge, & d'une soif ardente: son visage étoit rouge & enflammé, ses yeux égarés comme ceux d'un homme étonné & rempli d'inquiétude. Il voyoit l'eau à une certaine distance sans en être effrayé, mais lorsqu'on l'approchoit de sa bouche tout son corps entroit en contraction. Pour le faire boire on approchoit un vase rempli d'eau, mais bouché, & le peu qu'il en avaloit en aspirant avec un chalumeau, lui donnoit des mouvemens convulsifs. Le lendemain je trouvai ce jeune homme dans un état déplorable & dans le dernier degré de l'Hydrophobie. Il avoit de l'écume à la bouche & étoit tenu dans son lit par quatre personnes: son pouls à peine sensible & ses extrémités déjà froides, me firent croire qu'il n'avoit plus que quelques instans à vivre. Je demandai s'il avoit été mordu par un animal quelconque; on me répondit que non: on nommoit & il paroissoit des chiens devant lui sans lui donner d'inquiétude. Il mourut sur les trois heures du soir. Cette Hydrophobie n'a point reconnu d'autre cause qu'un travail forcé, sur-tout la veille du jour où elle se déclara, dans une carrière exposée au soleil le plus ardent, & où il ne se trouvoit point d'eau.

Il n'est guere possible de ne pas reconnoître ici la dépravation des sucs digestifs portée à son comble, & produite par les extrémités où les malheureux dont nous venons de parler se sont trouvés. Voilà une cause d'irritation existante & facile à saisir.

Les alimens âcres sont la seconde cause de la Rage, & nous croyons l'observation suivante capable de le prouver.

Un jeune garçon de treize ans, après avoir mangé une très-grande quantité de fruits de hêtre, qu'on avoit mis sécher sur un poêle échauffé, fut attaqué d'une véritable Hydrophobie, caractérisée par tous les symptômes qui l'indiquent. M. Siélig le pere, qui ne fut appelé que quelques jours après l'accident, trouva le Malade fort foible, se plaignant de grandes oppressions, ayant des transports, le pouls irrégulier, tantôt fréquent, tantôt débile, avec une chaleur brûlante, la bouche remplie de bave, & quoiqu'il fût pressé d'une soif dévorante, il ne pouvoit la satisfaire : car dès qu'il voyoit la boisson, il trembloit de tous ses membres avec des mouvemens convulsifs ; enfin il mourut six jours après le repas funeste qu'il avoit fait. M. Siélig fils, qui a fait servir cette observation pour le sujet d'une Thèse sur la Rage, qu'il a soutenue à Erlangen, sous la présidence de M. Schmiedel, le 8 Janvier 1762, n'hésite pas d'attribuer cette Hydrophobie aux fruits de hêtre mangés immodérément. Ces fruits, suivant les Auteurs qu'il a parcourus, sont très-mal sains ; ils ont produit dans d'autres circonstances des vertiges, des fièvres lypériennes, des pleurésies, des dévoiemens ; mais leurs qualités nuisibles, si elles ne dépendoient pas d'une pourriture antécédente, sont devenues plus actives dans le cas présent, par l'espece de torréfaction à laquelle ils ont été exposés, ce qui les a rendus assez âcres ou assez desséchés pour produire sur les nerfs des intestins une irritation capable d'occasionner la Rage. Il ne croit pas que

le siège de cette Maladie soit dans la tête. Le délire, dit-il, n'est pas de l'essence de la Rage. On trouve bien des malheureux qui, l'accès fini, recouvrent leur raison; & de plus, les irritations des nerfs dans le bas-ventre, ajoute-t-il, n'excitent-elles pas les plus violens dérangemens dans la tête par les effets de la sympathie, comme l'expérience le prouve tous les jours? Il croit en conséquence, que cette irritation se fait dans le foie & dans les ramifications de la veine-porte où il place le siège de la Rage. Mais pourquoi place-t-il le siège de la Rage dans le foie plutôt qu'ailleurs? La paire vague & le nerf intercostal, à qui il fait jouer le principal rôle, se distribuent à l'estomac & aux intestins aussi bien qu'au foie, & paroissent avoir plus d'empire sur les uns que sur l'autre: cette vérité étoit sans doute trop simple. Nous n'admettons pas tout-à-fait l'opinion de M. Siélig, qui dans un sens ne s'éloigne pas de la nôtre, puisque c'est toujours une irritation nerveuse locale; mais il est visible que l'huile âcre & rance des fruits de hêtre a fait son impression sur le canal alimentaire lui-même, qui est plus irritable, & dont la sensibilité est infiniment plus exquise que celle du foie.

Les animaux carnivores sauvages, les chiens qui ont perdu leurs Maîtres sont plus exposés que l'homme à la disette de boissons, aux fatigues & aux tourmens qui en résultent, à vivre d'alimens âcres & putrides qui pervertissent les sucs digestifs: ils doivent donc être plus souvent attaqués de la Rage. Voilà sans doute l'explication la plus probable qu'on puisse donner de la fréquence de cette Maladie dans ces animaux, sans qu'il soit nécessaire de recourir à leur défaut de transpiration, &c.

La colere & des passions fortes ont aussi quelquefois déterminé la Rage. M. Maret, Chirurgien, en rapporte un exemple frappant inséré dans le premier Volume des Mémoires de l'Académie de Dijon, pag. cx de l'Histoire.

Une fille pressée par un jeune libertin lui résista de
toutes

toutes ses forces ; ses regles se supprimerent , & elle tomba presque sur le champ dans une véritable Hydrophobie, dont elle mourut le troisieme jour. L'irritation nerveuse portée à son comble , tant par la fureur que par la suppression des regles , a donc suffi pour produire cette terrible Maladie ; mais où étoit le siège de cette irritation nerveuse ? Il est probable qu'elle étoit à la matrice , & cette explication est plus vraisemblable que de recourir à l'infection générale des liqueurs dans un si court espace de tems.

Enfin , certaines Maladies peuvent encore déterminer la Rage , & nous n'en citerons ici qu'un seul exemple extrait de M. Portal , pag. 15.

« Une Demoiselle de vingt-deux ans eut une esquinancie , dont elle périt. Elle éprouva avant de mourir une telle horreur pour toute espece de liquide , qu'elle donnoit les plus grandes marques de douleurs , toutes les fois qu'on lui présentoit quelque boisson. D'abord elle eut de l'aversion pour l'eau pure , ensuite pour le bouillon : elle prenoit encore un peu de syrop de mûres pour se gargariser ; mais elle finit par ne vouloir prendre ni voir aucune espece de liquide , quelque foncé qu'il fût en couleur.

» On se convainquit par l'ouverture du corps , à laquelle j'assistai , continue M. Portal , que le pharynx , l'extrémité supérieure de l'œsophage , le larynx & la trachée-artère , étoient enflammés dans toute leur étendue , & gangrenés en divers points ».

Les ouvertures de cadavres des individus morts de la Rage spontanée , viennent à l'appui de l'observation que nous venons de rapporter. On trouve dans M. Portal , pag. 30 , le Procès-verbal d'une de ces ouvertures qu'il a extraite du Tome VII , de la Collection académique , pag. 381 , & que voici en abrégé.

Un homme qui étoit mort de l'Hydrophobie spontanée , puisqu'il ne se souvenoit pas d'avoir été mordu par

aucun animal , avoit la lame interne de l'estomac en putréfaction ; l'orifice supérieur de ce viscère, l'œsophage fort rétréci , & la portion cave du foie enflammée & presque gangrenée. Les autres dérangemens ne pouvoient point être considérés comme cause de mort.

Un chien mort de la Rage , que M. Portal a ouvert lui-même , avoit la surface interne du larynx & du pharynx très-enflammés ; le cerveau , le cervelet & la moëlle épinière étoient dans le meilleur état.

Les observations qu'on vient de lire , les réflexions qu'elles font naître & les conséquences qu'on en doit tirer , prouvent , selon nous , que la cause & le siège de la Rage de cause interne sont indivisibles , & que tous les accidens sont une suite de l'irritation que la cause excite dans le lieu même où elle a été fixée primitivement. La vérité est souvent près de nous & très-simple ; mais on ne la voit pas , on veut quelque chose de plus merveilleux , de plus inconcevable , de plus difficile à saisir.

La Rage de cause externe ou communiquée , qui est celle qui se présente le plus souvent à nos observations , & qu'on avoit seule en vue , avoit fait naître des idées différentes. Les uns , & c'est l'opinion la plus répandue , en avoient placé le siège dans les glandes salivaires ; certains dans le foie , d'autres dans les membranes du cerveau & de la moëlle épinière , &c. &c.

Ceux qui ont adopté la première opinion , ont cru que le venin qui avoit été déposé dans la plaie pénétrait dans la masse des liqueurs , qu'ensuite il en étoit séparé par les glandes salivaires où il infectoit la salive. Ils se sont fondés sur une suite de raisons spécieuses , & qui leur ont paru sans réplique.

Un animal , ont-ils dit , mordu à la jambe , & qui devient enragé , ressent des embarras , de la douleur à la gorge , a une salivation abondante ; c'est la salive elle-même qui devient contagieuse , & qui acquiert la pro-

priété de communiquer la Rage à un autre individu.

Mais ces phénomènes arrivent-ils par un transport réel du venin dans les parties affectées ? Le venin a-t-il assez d'intelligence ou d'affinité avec elles pour les choisir de préférence ? Quelles sont les routes qu'il prend pour y parvenir ? La salive elle-même est-elle la seule liqueur de l'animal enragé qui soit contagieuse , & a-t-on fait assez d'expériences pour s'en assurer ? Toutes ces questions , & beaucoup d'autres du même genre qu'on pourroit faire encore , sont difficiles à résoudre. Elles peuvent s'élever avec autant d'avantage contre toutes les opinions qui donnent à la Rage un siège d'élection , & les rendre également inconcevables.

Mais puisque la Rage de cause interne a son siège dans le lieu même où la cause a été engendrée , pourquoi la Rage communiquée n'auroit-elle pas le sien dans celui où la cause a été déposée , quelque éloigné qu'il soit du théâtre des principaux accidens ?

Ceux qui réfléchiront sur l'appareil du système nerveux , source unique de la sensibilité & de l'irritabilité , sur ses communications innombrables , qui établissent entre ses différens départemens une correspondance démontrée par l'Anatomie , ne seront point étonnés qu'une irritation faite dans un point devienne universelle : c'est l'archée de Van-Helmont qui met tout en fureur. La Rage est une maladie véritablement nerveuse & reconnue pour telle dès la plus haute antiquité. Les maladies de cette espèce ont souvent des causes isolées , & qui produisent des phénomènes extraordinaires. Sans parler des affections qu'on appelle vapeurs , où l'on observe une extrême variété , nous en connoissons d'autres qui sont accompagnées sympathiquement d'accidens convulsifs affreux & même mortels , dont la cause est une irritation purement locale. On nous permettra d'en parcourir quelques-unes ; elles donneront à notre opinion un degré de probabilité auquel il sera difficile de se refuser.

La première & la plus dangereuse de ces affections est le tétanos. Il consiste dans une roideur convulsive de tout le corps, principalement de la mâchoire inférieure, qui empêche le Malade de parler, d'avalier, & néanmoins laisse tous les sens dans leur intégrité. Cette maladie fait périr dans l'espace de quelques jours, & est souvent, peut-être toujours, occasionnée par une irritation locale; nous allons en citer des exemples.

Le nommé Joseph Malterre, Maçon, âgé d'environ quarante-cinq ans, en démolissant une vieille boiserie, au mois de Mars 1781, marcha sur un clou rouillé, qui perça la semelle de son soulier, & entra assez profondément sous la plante d'un de ses pieds. Cette blessure lui causa d'abord beaucoup de douleur, il fut obligé de se mettre au lit. Il se pansa avec le baume Samaritain, qui calma sa douleur au bout de quelques jours. Il étoit guéri de sa blessure & prêt à reprendre ses travaux, lorsqu'il fut attaqué d'une roideur convulsive dans tout le corps, d'un resserrement à la mâchoire inférieure qui l'empêchoit de parler, & rendoit la déglutition difficile au tétanos, enfin, qui l'emporta dans l'espace de quatre jours, malgré toutes les potions antispasmodiques & calmantes qu'on lui fit prendre. Son pied n'étoit plus sensible dans le lieu blessé, & la plaie étoit cicatrisée.

On trouve dans l'extrait du *Prima Mensis* de la Faculté de Médecine de Paris, inséré dans le Journal de Médecine de Juillet 1782, une Observation de M. Desbois, Médecin de la Charité, qui a beaucoup de rapport avec la précédente. Un Ecolier de Philosophie qui s'étoit blessé à la plante du pied avec un clou, fut pris quelques jours après, « le 10 Mai, à onze heures du soir, » d'une oppression qui augmenta pendant la nuit. Le » matin à six heures on le trouva en pleine connoissance, mais saisi d'un tétanos violent, avec une vive » douleur, depuis le cou jusqu'aux reins. La respiration » étoit très-difficile, & il n'éprouvoit de soulagement

» qu'en se faisant comprimer fortement l'épigastre. A
» midi les artères sembloient être vuides, le pouls étoit
» flasque. On le saigna, les antispasmodiques furent
» tentés inutilement, les symptômes augmentèrent, &
» le Malade mourut à onze heures du soir. Une heure
» avant sa mort il quitta son lit, & fit assez bien une
» Leçon de Mathématiques. Le cadavre étoit très-fœtide
» le lendemain; le tissu cellulaire étoit échymosé, &
» une légère piquûre de scalpel en faisoit sortir du sang.
» Le cœur étoit vuide, on trouva environ quatre onces
» de sang dans le thorax. Le foie étoit sain, mais sa
» membrane extérieure étoit d'un verd tirant sur le
» noir ».

Il y a quelques années qu'un homme fut placé à notre Hôpital pour une plaie considérable qu'il avoit à la partie inférieure & interne d'une jambe, avec grande perte de substance & dénudation du tibia. Il y fut pansé méthodiquement pendant près de cinq mois. L'exfoliation de l'os se fit, mais à peine la plaie fut-elle cicatrisée, que le tétanos attaqua le Malade, & le fit périr dans quatre ou cinq jours avec des mouvemens convulsifs horribles: il avoit la mâchoire ferrée, & se tenoit roide dans son lit comme une barre de fer.

Cet effet terrible du tétanos à la suite des plaies a été reconnu par les Médecins de l'antiquité. Hippocrate en a fait le sujet d'un Aphorisme, où il l'annonce comme mortel (a). Aretée de Capadoce, est presque du même sentiment, & on va voir que les Observateurs modernes n'ont rien diminué de la sévérité de ce pronostic.

Le célèbre le Cat, pendant l'espace de trente-un ans, a observé à l'Hôpital de Rouen une douzaine de Malades attaqués de cette espece de convulsion, & il ne s'est pas souvenu d'en avoir vu guérir aucun (b).

(a) Aph. 2. Sect. 5. Charter. Tom. IX.

(b) Voyez Dissertation sur la sensibilité des Méninges

Elle arrive souvent aux Malades à qui on vient de faire la castration , & dépend de ce qu'on a trop serré la ligature du cordon des vaisseaux spermatiques. M. le Blanc , Chirurgien d'Orléans , assure qu'un Chirurgien-Major d'un grand Hôpital lui avoit dit, que de quatorze opérations de castration qu'il avoit faite , douze Malades étoient morts par la forte striction de la ligature à laquelle il étoit accoutumé (a).

M. Morand a vu arriver à deux personnes à qui on avoit fait la même opération une convulsion , qui ôta aux Malades la possibilité d'ouvrir la bouche & d'avaler , ce qui les fit périr (b).

M. Lieutaud a été témoin du même malheur dans le même cas (c).

M. de Sauvages , dans sa Nosologie IV Classe , Ordre 3, rapporte d'après M. Vandermonde, que dans les Isles de Bourbon & de Madagascar, le tétanos succède aux plaies même légères, lorsqu'après la guérison les convalescens s'exposent à l'air froid , ou trempent la partie blessée dans l'eau froide. On les traite par les cardiaques, les sudorifiques, les frictions avec un linge chaud, & lorsque ces remèdes n'operent pas, on brûle la cicatrice profondément avec un fer chaud ; moyen extrême, mais qui en a guéri plusieurs.

Tous les gens de l'Art connoissent les accidens qui succèdent souvent aux piquûres faites par une lancette, une aiguille , une épine , une arête de poisson , &c. Tout récemment M. Bourienne, Chirurgien-Major des Hôpitaux Militaires de l'Isle de Corse, en a vu d'affreux succéder à la piquûre des arêtes de la Vive , espece de poisson de mer ; ils étoient tels, dans la premiere Observation qu'il cite , *qu'il crut voir un homme dans un accès*

(a) Voyez Précis d'Op. de Chirurg. Tom. I. pag. 85.

(b) V. Opuscules de Chirurg. seconde Partie , pag. 173.

(c) V. Précis de Méd. seconde Edit. pag. 549.

d'*Hydrophobie* : il avoit des mouvemens convulsifs , la peau sèche & aride , le pouls petit , concentré ; l'écume lui sortoit de la bouche , il ne pouvoit articuler les sons , on remarquoit des soubresauts dans les tendons , &c. Cependant tout se calma presque subitement par le moyen de trois taillades profondes qu'il fit dans le lieu de la piquûre , & par l'application de l'huile d'hypéricum sur la partie blessée. On trouve dans son Mémoire qui m'a été communiqué en manuscrit , & qui a été inséré dans le Journal de Médecine , Chirurgie & Pharmacie Militaire , Juillet 1782 , pag. 371 , d'autres exemples où la même Méthode a eu le même succès.

Cette cause peut agir dans toutes les parties où les nerfs jouissent de leur sensibilité exquise. Un Nègre fut attaqué de coliques , de convulsions par intervalle , & enfin du tétanos auquel il succomba. M. Barere ouvrit le cadavre ; il n'y avoit rien d'altéré dans le cerveau , mais il trouva dans le canal intestinal quantité de vers , dont quelques-uns perçoient le colon , & bouchoient par leur présence l'ouverture qu'ils avoient faite (a).

Les Observations en assez grand nombre que nous venons de rapporter , prouvent incontestablement que le tétanos , dont les Malades qui en font le sujet ont été attaqués , dépendoit d'une irritation excitée dans la plaie même , ou par un corps étranger , ou par une cicatrice , une ligature trop serrée , ou par une substance quelconque qui y agassoient les nerfs d'une certaine manière.

Cette irritation nerveuse modifiée différemment par des agens de nature opposée , peut produire des convulsions & des crispations d'especes différentes ; tantôt ce sera le tétanos , comme on l'a vu ci-dessus , une autre fois ce sera l'épilepsie , & nous ne craignons pas d'en citer des exemples tirés d'Auteurs dignes de foi.

Le fameux Lamotte , Chirurgien de Valogne , dans

(a) Voyez Obs. Anatom. pag. 167.

son Traité complet de Chirurgie en cite plusieurs exemples. D'abord celui d'une jeune fille (a), qui mourut d'une épilepsie, causée par une pierre anguleuse engagée dans les bassinets du rein droit. 2°. Celui d'une autre fille de dix à douze ans attaquée également d'accès d'épilepsie, qui se terminèrent par la sortie de cinq petites pierres (b). Enfin l'observation d'un jeune homme qui ressentait une douleur vive au petit doigt de la main gauche, toutes les fois & immédiatement avant l'accès d'épilepsie, & à qui il conseilla l'amputation du doigt pour le guérir (c). Il attribue ces épilepsies à une humeur âcre, qui des parties malades est portée au cerveau par le moyen de la circulation, où elle produit alors son effet; mais il se trompe évidemment, ce phénomène dépend de l'irritation locale faite à l'extrémité des nerfs, comme l'a pensé M. Brisseau, dont il combat l'opinion fort mal-à-propos.

Ce dernier sentiment est appuyé de l'autorité du célèbre Van-Swieten, qui prétend, d'après les Observations de Médecine, qu'il y a des épilepsies qui dépendent d'une irritation locale (d); il assure même avoir vu un Malade, qui ressentait avant son accès un certain chatouillement au gros doigt du pied, comme s'il y avait des fourmis qui montoient à la jambe, à la cuisse, au bas-ventre & jusqu'aux entrailles, & alors les convulsions s'établissaient. On pouvoit les arrêter en faisant une forte ligature au-dessus du genou, quand l'irritation commençoit à se faire sentir, & il assure qu'on a, dans des cas pareils, tiré un grand avantage d'un caustique appliqué à l'endroit désigné, & avec lequel on a brûlé profondément. Il avoit dit auparavant qu'il n'y auroit plus lieu de craindre la convulsion si l'on coupoit, si l'on comprimoit & si l'on brûloit un nerf, dont la lésion troubloit toutes les fonctions.

(a) Voyez Lamotte, Observ. 173, Tom. II, pag. 416.

(b) Ibid. Obs. 174, p. 419,

(c) Ibid. Obs. 177, p. 427.

(d) Voyez son Commentaire du § 234 de la Chirurgie de Boërhaave,

Nous ne citerons pas toutes les Observations de cette espece , que M. Tissot a rassemblées dans son Traité d'Epilepsie, à l'Article des Epilepsies sympathiques : nous nous contenterons de celle-ci qui nous a paru concluante.

Le Docteur Short a guéri une femme de l'Epilepsie, en lui faisant l'extraction d'un ganglion qu'elle avoit à la jambe , à la partie inférieure des muscles jumeaux où elle ressentoit une douleur avant l'accès (a). Cette Epilepsie n'étoit sûrement pas produite par une métastase au cerveau ; elle dépendoit de l'irritation locale, & fut guérie par l'extraction de la cause.

On a vu ci-devant que le tétanos , qui succede aux plaies, étoit la suite d'une irritation nerveuse locale, qui troubloit l'économie animale au point d'occasionner la mort ; on vient de voir ensuite , que cette irritation changée étoit la source de certaines Epilepsies qui se guérissent en enlevant la cause irritante ; ce qui est une preuve démonstrative de son existence. On ne sera plus étonné si nous assurons que les blessures venimeuses reconnoissent la même cause diversément modifiée suivant la nature du venin , & l'impression particulière qu'il fait sur le genre nerveux. Nous trouverions sans doute en suivant cette route une multitude de Maladies qui n'ont point d'autres sources , parce qu'il n'y a dans le système animal que les nerfs qui soient sensibles, & que rien ne s'exécute sans leur moyen.

Le venin de la vipere ne produit qu'une irritation locale, & ne pénètre point dans le sang. M. Méad, dans son Traité des Poisons, prétend que tous les accidens, que celui de la vipere occasionne, dépendent de l'irritation nerveuse & du déchirement des membranes ; que si la masse des liqueurs se corrompt par la suite , c'est l'effet d'une circulation accélérée, du trouble des sécrétions , & de la dégénérescence du sang dans les petits

(a) Voyez Traité de l'Epilepsie de Tissot, pag. 94.

vaisseaux. C'étoit aussi l'opinion de M. Quesnay, qui l'avoit puisée dans l'Ouvrage de M. Lambert de Marseille (a), & de feu M. Pouteau de Lyon (b).

Si, sans s'arrêter aux phénomènes qui suivent la morsure de la vipère, on examine avec attention ceux de sa curation, on ne pourra s'empêcher de penser comme ces Auteurs, & d'être convaincu qu'ils ont trouvé la vérité. La partie s'enfle, il survient des échimoses qui ne sont qu'une suite de l'étranglement des vaisseaux produit par le spasme. Le Malade est attaqué d'anxiétés, de foiblesses, de maux de cœur, de vomissemens : on diroit que le venin a pénétré dans les vaisseaux, qu'il a corrompu toutes les liqueurs, qu'il attaque même jusqu'au principe vital ! Cependant qu'on applique sur la partie malade une liqueur qui décompose le venin, tous les accidens cessent, & le Malade guérit : en voici un exemple.

Au mois de Mai 1781, un Herboriste de cette ville, connu sous le nom de Béoist, fut mordu d'une vipère à la malléole externe de la jambe droite. Il revint chez lui avec beaucoup de peine, & on fut obligé de le mettre au lit. A mon arrivée sur le soir, je lui trouvai le pied, la jambe & la cuisse excessivement enflés ; il y avoit autour de la morsure, même à un certain éloignement, des échimoses irrégulières. Le Malade n'avoit plus de pouls ; les mains étoient froides, il parloit avec difficulté, la voix étoit entrecoupée de sanglots : il vomissoit des matieres verdâtres & porracées, se plaignoit de maux de cœur continuels ; on auroit dit qu'il étoit prêt à mourir. Je lui fis sur le champ des scarifications sur la morsure, & y introduisis du beurre d'antimoine qui produisit une escare profonde. Je lui fis donner un verre de vin en attendant l'alkali volatil, & recommandai qu'on lui fit prendre de ce dernier remède, quatre gouttes de deux

(a) Voyez Traité de la Gangrene, par Quesnay, pag. 115, 193, 196.

(b) V. Mélanges de Chirurgie, par Pouteau, p. 169.

heures en deux heures dans une tasse de thé. L'effet du beurre d'antimoine fut si prompt, que les maux de cœur cessèrent sur le champ, & que le Malade ne vomit plus. Le lendemain matin il n'y avoit plus d'enflure à la cuisse ni à la jambe, il n'en restoit qu'au pied & autour de la malléole. Le Malade avoit repris de la gaieté & du courage, & son pouls étoit dans l'état naturel.

Il est visible que le beurre d'antimoine avoit décomposé le venin, & fait cesser le spasme nerveux qu'il occasionnoit. Le venin n'avoit donc pas pénétré dans le sang, comme on l'auroit cru, il étoit donc toujours dans le lieu même où la vipere l'avoit déposé. Tous les accidens dépendoient donc de l'irritation qu'il y produisoit localement.

L'alkali volatil pris intérieurement n'a servi qu'à réveiller le ton des vaisseaux & à seconder les efforts de la nature; mais il est vraisemblable que le Malade auroit guéri sans cela, & que la décomposition du venin par l'acide marin auroit suffi. Si on a vu l'alkali volatil devenir véritablement spécifique, c'est lorsqu'on l'a employé extérieurement sur la partie blessée. Celui que le célèbre de Jussieu appliqua sur la morsure qu'avoit reçu l'Etudiant, qui suivoit ses Cours de Botanique, ne guérit que parce que, de même que le beurre d'antimoine, il décomposa le venin & le rendit sans effet.

Nous sommes bien persuadés que toutes les plaies vénéneuses sont dans le même cas; celles faites par le scorpion, le serpent à sonnettes, &c. &c. ces plaies ne se guérissent que par des applications locales qui décomposent le venin, l'adoucissent, & calment par ce moyen, changent ou détruisent l'irritation nerveuse.

Il en est de même des poisons pris intérieurement; ils produisent sur l'estomac & les intestins une irritation locale, plus ou moins forte relativement à leur degré d'activité. Le véritable contre-poison est le remède qui s'attache à la substance vénéneuse par les loix de l'affinité,

20 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
l'enveloppe, la décompose & la neutralise. Si on veut
que ces poisons pénètrent dans le sang, il faut les délayer,
les étendre, les adoucir au point de les empêcher de
produire l'irritation locale; sans cela, ils sont trop étran-
gers à la nature pour être admis dans les vaisseaux: ceux-
ci se froncent, ferment le passage, & sont plutôt détruits
que de devenir perméables.

S'il y a des maladies convulsives, dangereuses &
affreuses, qui ne dépendent que d'une irritation locale;
si les venins & les poisons agissent sur nos corps par le
même mécanisme, le venin de la Rage doit opérer de
la même manière; & nous croyons que ce ne sera pas
avancer un paradoxe, que de soutenir que son action est
purement locale. Les accidens qu'il produit ne sont pas
plus singuliers que ceux des affections que nous avons
parcourues; & si chacune de ces affections a des symp-
tômes qui lui sont propres, on ne doit pas être surpris
que la Rage ait aussi les siens: le mode de l'irritation fait
tout.

La salive d'un animal enragé est bien véritablement
le venin qui produira la Rage à un autre individu qui
le reçoit par une morsure. Cette liqueur détériorée,
devenue visqueuse & tenace par les mouvemens convul-
sifs de l'animal & la fréquence de sa respiration, se colle
aux parois de la plaie où elle est introduite, & y adhère
fortement (a). Elle n'est point encore un poison décidé,
quoiqu'avec beaucoup de dispositions à le devenir, & il
lui faut un tems souvent très-long pour l'acquérir.

Si cette salive déposée dans une plaie se mêloit avec
le sang, comme on l'a avancé, l'extrême division à
laquelle elle seroit exposée pendant le long tems qu'elle
circulerait dans le torrent des liqueurs, anéantiroit sans
doute son action. Mais, dira-t-on, c'est un ferment qui
change par degrés toutes les liqueurs, & leur fait prendre

(a) Voyez Dissert. sur la Rage, par de Sauvages, §. XVI.

son
qu
ce
le

son propre caractère ? Peut-on concevoir qu'une matière quelconque exposée à un grand mouvement, & sans cesse divisée & délayée, puisse fermenter ? Ne faut-il pas le repos dans les bornes circonscrites pour que le mouvement spontané s'établisse, & ici l'action vitale ne s'y oppose-t-elle pas constamment ?

Si, comme d'autres le prétendent, le venin se transportoit de la plaie à la gorge pour infecter la salive par d'autres routes que la circulation, on verroit des traces de son passage ; cependant on n'en voit aucune, dit M. Vaughan (a) « on ne découvre son trajet par aucun » signe dans les vaisseaux lymphatiques, qui sont entre » la blessure & les glandes conglobées voisines, ni même » dans les glandes elles-mêmes ». Il ne quitte donc pas le lieu où il s'est fixé.

Dans l'intervalle qui s'écoule depuis le moment de son insertion jusqu'à celui où il agit, il ne donne aucune preuve de sa présence. La veille de son explosion le blessé n'éprouvoit aucune sensation ; il jouissoit de toutes ses fonctions, rien ne paroissoit altéré chez lui ; ses liqueurs étoient saines, nourricières comme à l'ordinaire, point contagieuses. On a vu des hommes habiter avec des femmes jusqu'au moment où le virus étoit prêt d'agir (b). On a vu des personnes se nourrir de lait de vaches, qui commençoient à éprouver les ravages de la Rage. (c). On a vu même des hommes manger des animaux tués pendant cette Maladie, sans en éprouver d'accident (d), & d'autres ordonner comme préservatif le foie de ces animaux (e). Le sang n'étoit donc point infecté avant le développement de la Rage ; il ne l'étoit pas encore dans le commencement de son action ; mais où le poison existoit-il ? La réponse est déjà faite.

(a) Recherches sur la Rage, par M. Andry, pag. 186.

(b) Voyez M. Andry, p. 28 & 29.

(c) Ibid, p. 27.

(d) Voyez M. Andry, p. 30.

(e) Ibid, p. 61.

Lorsque le venin contenu dans la plaie est parvenu à son degré de développement, & qu'il commence à agir, plusieurs Auteurs, & M. de Sauvages en particulier (a), prétendent que c'est alors qu'il se mêle dans le sang & l'infecte. Nous avons adopté la même opinion en 1780 (b). Mais si on peut concevoir tous les symptômes qu'il produit par la seule irritation locale, pourquoi recourir à une infection qui présente beaucoup plus de difficultés? Des causes de maladies que nous croyons quelquefois très-complicquées sont souvent très-simples. Qui croiroit, en voyant un homme attaqué du tétanos, de l'Epilepsie, des accidens de la morsure d'une vipere, &c. que tous les phénomènes extraordinaires que l'on observe dans ces différentes affections sont uniquement le produit d'une irritation locale? Cependant rien n'est plus vrai, & il faudroit avoir une opiniâtreté bien décidée pour le nier.

Mais cette salivation qui survient dans la Rage, le resserrement à la gorge, la suffocation que le Malade éprouve, l'horreur de l'eau, &c. d'où cela dépend-t-il, si le venin n'est pas fixé à la gorge & mêlé dans la masse du sang? Je demanderai à mon tour qu'on m'explique autrement que par l'irritation nerveuse, le resserrement des mâchoires, l'état convulsif universel qui arrive dans le tétanos & dans l'Epilepsie de causes externes. L'écume abondante qui vient à la bouche dans cette dernière affection; les anxiétés, les foiblesses; les maux de cœur, les vomissemens de bile verdâtre & porracées qui suivent la morsure de la vipere; tous ces symptômes sont cependant produits par un vice local; pourquoi ceux de la Rage ne reconnoîtroient-ils pas la même source?

Mais comment concevoir l'infection de la salive dans un animal enragé? Comment cette liqueur naturelle,

(a) Voyez Dissert. sur la Rage, par de Sauvages, §. XVIII.

(b) Voyez mes Observ. sur la Rage, p. 22.

ment si douce devient-elle vénéneuse & contagieuse ? Je crois qu'elle le devient , & que c'est un effet des mouvemens convulsifs & du spasme universel. Elle éprouve alors un changement singulier & inexplicable , qui lui imprime un caractère propre à exciter sur le genre nerveux d'un autre individu les mêmes mouvemens que ceux par qui elle a été altérée. On a vu la salive devenir vénéneuse , & en état de communiquer la Rage sans que l'individu en fût atteint. Suivant M. Andry, page 17.

« Malpighi raconte l'histoire de sa mere , qui devint
« Hydrophobe en conséquence d'une morsure que lui
« fit sa fille , prise d'une attaque d'Epilepsie. M. Pouteau,
« celle d'un homme , qui , dans une violente colere , en
« mordit un autre , lequel devint enragé. Le même ,
« d'après les Transactions philosophiques , rapporte qu'un
« homme sortant du jeu & au désespoir d'avoir tout
« perdu , se mordit au poignet & mourut de la Rage.
« Manget cite l'exemple d'un Prêtre , qui fut attaqué
« de la Rage pour avoir été mordu par un simple fébri-
« citant. Suivant Zuinger , un enfant mourut de la Rage
« à la suite d'une morsure faite par un chien , qui n'étoit
« ni ne devient enragé. » M. Siélig observe que quel-
ques personnes ont été attaquées de la Rage , après avoir
été mordues par des animaux qui n'étoient qu'irrités , &
nullement atteints de cette Maladie (a). La colere , la
fureur des spasmes convulsifs & épileptiques , &c. peu-
vent donc communiquer à la salive une qualité délétère
& contagieuse , capable de produire la Rage.

Il est probable que la salive n'a pas encore la qualité contagieuse dans le commencement de la Maladie , dans le premier période ; elle ne l'acquiert que lorsqu'elle a été travaillée par la fièvre rabique & par les mouvemens convulsifs , enfin , quand l'Hydrophobie est complètement déclarée ; & elle devient de plus en plus viciée , ainsi

(a) Voyez M. Andry, pag. 125.

que toutes les autres liqueurs, à mesure que l'animal approche de sa fin.

Un chien couchant de grande taille, qui appartenait à un Citoyen de cette ville, devint tout-à-coup de mauvaise humeur. Il buvait & mangeait encore quand il mordit plusieurs chiens. Il courut le même jour à la campagne, où il attaqua différens animaux; enfin il passa la rivière à la nage pour en aller mordre d'autres qui étoient sur la rive opposée. Il se sauva, & fut tué dans une ville voisine comme étant enragé. La certitude où l'on étoit ici que ce chien avait bu, son passage dans la rivière persuadèrent qu'il n'étoit point malade; en conséquence on ne s'occupa pas des animaux qu'il avait blessés, qui effectivement n'éprouverent aucun accident.

Il y a lieu de présumer néanmoins que ce chien étoit dans le premier période de la Rage, où pour l'ordinaire l'Hydrophobie n'existe pas, comme on le verra ci-après, & que la salive n'étoit point encore vénéneuse.

Lorsque l'Hydrophobie existe, toutes les liqueurs deviennent contagieuses. « Boerhaave & Van-Swieten, » son commentateur, regardent la chair des animaux » morts de la Rage comme capable de communiquer » cette Maladie. M. Brogiani est du même avis. Lémery » rapporte qu'un chien devient enragé après avoir lappé » le sang d'un homme Hydrophobe qui venoit d'être » saigné. Balthasar Timæus assure qu'un paysan, sa » femme, ses enfans & plusieurs autres personnes furent » attaquées de la Rage pour avoir bu du lait d'une vache » enragée. Un Anatomiste fut attaqué & mourut de la » Rage pour avoir disséqué le corps mort d'un chien » enragé (a) ». Plusieurs autres exemples cependant prouvent qu'on a mangé impunément de la chair des animaux enragés. Ces faits contradictoires en apparence s'expliquent aisément par les différens tems de la Maladie.

(a) Voyez M. Andry, pag. 31, 32.

Les uns en ont mangé avant la corruption générale, dans le premier degré de la Rage; les autres dans l'Hydrophobie confirmée.

La Rage, soit spontanée, soit communiquée, dépend donc d'une irritation nerveuse, locale, interne ou externe. Les faits que nous avons rapportés nous en ont persuadé, & quiconque voudra les examiner attentivement, y réfléchir de bonne foi & sans préoccupation, ne tardera pas à s'en convaincre comme nous. L'absence rare de la douleur, de l'inflammation à la partie affectée n'en dissuadera pas, parce qu'on sait que la cause la plus légère en apparence produit quelquefois les symptômes les plus effrayans. On a vu des personnes tomber en convulsion par le simple chatouillement fait sur les lèvres avec la barbe d'une plume, sans qu'il soit resté sur la partie affectée de vestiges d'inflammation. Il n'y en avoit point dans le pied du malheureux Maltere, ni dans celui de l'Ecolier de Philosophie, qui tomberent dans un tétanos mortel après la piquûre d'un clou rouillé (a). L'irritation rasibique n'est pas la même; mais l'une nous donne l'idée de l'autre, & toutes les deux sont également funestes.

Si nous consultons les ouvertures de cadavres, nous n'en trouverons aucunes qui s'opposent à notre opinion sur le siège que nous avons assigné à la Rage; plusieurs mêmes paroissent la confirmer. On a déjà vu celles que nous avons citées pour la Rage spontanée, qui paroissent prouver que le siège & la cause s'en trouvent en même-tems dans le trajet du canal alimentaire. On verra que dans la Rage communiquée souvent ces parties ne sont point ou que peu affectées.

Un homme âgé de soixante ans, qui avoit été mordu au métacarpe gauche, & dont M. Portal rapporte l'histoire (b), qu'il a extraite de Morgagny, n'avoit point les

(a) Voyez ci-devant, pag. 17, 18.

(b) Voyez Obs. sur la nature & sur le traitement de la Rage, édit. de 1779, p. 18.

organes de la déglutition enflammés, la partie supérieure du pharynx étoit seulement un peu rouge.

L'ouverture des deux autres cadavres morts de la Rage communiquée (a), n'a présenté dans l'un des sujets qu'un peu de rougeur à la substance intime du larynx & du pharynx, & ces parties n'étoient nullement altérées dans l'autre sujet. « Le cerveau, le cervelet & la moëlle épinière étoient dans l'état naturel, soit pour la couleur, soit pour la consistance ».

Deux cadavres d'Hydrophobes, dont M. Vaughan (b) fit l'ouverture, ne présentèrent aucune marque d'inflammation dans les organes de la déglutition & de la digestion, tous les viscères du bas-ventre étoient dans leur état naturel, nullement distendus par le sang & nullement décolorés; dans l'un, les vaisseaux du cerveau étoient peut-être un peu gorgés de sang.

L'ouverture des cadavres des enragés morts à Senlis, n'a absolument rien présenté dans l'arrière-bouche, ni dans l'œsophage. Deux avoient quelques points de phlogose dans l'estomac & les intestins, ce qu'on pourroit attribuer à la multitude de remèdes & de purgatifs qu'ils avoient pris, peut-être à la salive mercurielle & corrosive qu'ils avaloient. Ils avoient en même-tems de l'engorgement aux vaisseaux & aux membranes du cerveau. Un d'entr'eux, le nommé Briquet, avoit toutes les parties de la déglutition dans l'état naturel, & aucuns vestiges d'inflammation dans l'intérieur du crâne. Il est vrai qu'un enfant de cinq ans est mort avec la gangrene à la joue gauche, aux gencives, à la partie interne des lèvres, à toute la langue, à l'amygdale droite & au voile du palais; mais ces ravages affreux sont visiblement l'effet du mercure qui a porté à la bouche avec fureur, & non celui du virus Hydrophobique.

(a) Ibid, pag. 41.

(b) Voyez M. Andry, pag. 171, 183.

Nous n'insisterons pas davantage sur les ouvertures de cadavres, qui dans cette Maladie comme dans beaucoup d'autres, ne donnent, contre l'opinion commune, presque aucune connoissance positive sur leurs causes & sur leurs sièges, & n'instruisent jamais que de leurs effets. Depuis assez long-tems que j'étudie & que je pratique l'Art de guérir, j'ai fait, tant dans les Hôpitaux qu'ailleurs, une très-grande quantité d'ouvertures de cadavres, & excepté les Maladies de causes violentes externes, celles d'obstructions des viscères & de poitrine, je n'ai rencontré que des effets, souvent même je n'ai rien apperçu qui pût donner lieu à des conjectures vraisemblables sur ce qui avoit pu produire la mort, & je suis persuadé que beaucoup de Praticiens se sont trouvés dans le même embarras que moi. Je n'ai jamais disséqué de cadavres d'Hydrophobes, mais j'ai lu attentivement le rapport de ceux qui ont été ouverts par les Auteurs principaux qui ont écrit sur l'Hydrophobie; j'y ai rencontré tant de variétés, tant de dissémbance, qu'il n'est pas possible d'en tirer aucune induction satisfaisante. Ceux qui en dernier lieu ont renouvelé l'opinion des Sectateurs d'Asclépiades, en prétendent que le siège de la Rage étoit dans les membranes du cerveau, de la moëlle épinière, des ganglions cervicaux, &c. parce qu'ils ont trouvé ces membranes enflammées & les organes qu'ils renferment comme affaîlés, ont encore pris un des effets pour la cause. Ce phénomène ne se rencontre pas toujours, mais quand cela seroit, y auroit-il quelque chose de bien étonnant, que dans une Maladie convulsive, telle que la Rage, l'irritation qui bouleverse tout le système sensitif se communiquât aux enveloppes des nerfs & y produisît des étranglemens, des inflammations, &c. &c.? Ne rencontre-t-on pas souvent la même chose dans les cadavres de ceux qui sont morts d'autres Maladies convulsives?

Après avoir fait l'opération Césarienne à une femme qui venoit de mourir dans un accès d'Epilepsie qu'elle

avoit éprouvé pour la première fois, j'eus la curiosité de voir l'intérieur du crâne. Les membranes du cerveau & du cervelet étoient enflammées, les ventricules remplis d'une sérosité rougeâtre. Ce n'étoit certainement là que l'effet des convulsions épileptiques ; la véritable cause étoit l'irritation utérine, & s'il eût été possible de terminer l'accouchement, comme je l'ai vu arriver à plusieurs autres femmes qui étoient dans les mêmes circonstances, il est certain que les accidens épileptiques auroient cessé, & qu'ils n'auroient pas occasionné la mort.

On trouve même quelquefois des désordres bien plus considérables & bien plus sensibles ; une altération totalement putride dans les liqueurs, &c. On a vu ci-devant, page 18, l'ouverture du cadavre de l'Ecolier de Philosophie, mort du tétanos à la suite d'une piquûre au pied. Ce cadavre exhaloit une odeur fœtide, le sang étoit dissout, extravasé dans le tissu cellulaire & répandu dans la poitrine : on auroit dit que cette corruption générale étoit l'effet d'un poison ou d'un venin ; cependant il n'étoit que le produit du spasme nerveux. Il en est de même dans la Rage ; l'état inflammatoire des enveloppes nerveuses & de différentes parties, la prétendue sécheresse de la moëlle allongée & épinière, la corruption même des liqueurs ne sont que l'effet du spasme nerveux.

Il nous reste à examiner les symptômes qui accompagnent la Rage, sur-tout dans son commencement, on verra qu'ils confirment notre opinion sur le véritable siège de cette Maladie.

La Rage communiquée, qui est celle que nous sommes à portée d'observer le plus souvent, commence plusieurs jours avant l'Hydrophobie. Quand le venin qui a été déposé dans la plaie est parvenu à son degré de maturité, qu'il a acquis le genre d'acrimonie qui lui est nécessaire pour agir sur la substance médulaire du nerf qu'il touche, il excite une irritation singulière qui fait éprouver au blessé différens accidens que nous ne pouvons mieux dépeindre

qu'en rapportant l'histoire de plusieurs sujets que nous avons vu périr de cette Maladie.

Un jeune enfant de cinq ans, nommé Jean Petit, mordu le 15 Mars 1780, & dont on trouvera l'Observation en entier dans la troisième Partie de cet Ouvrage, outre plusieurs plaies graves qu'il avoit à la tête & au visage, en avoit une dans le grand angle de l'œil qui pénétrait assez profondément sous l'orbite. Je ne traitai pas cette dernière plaie suivant ma méthode, parce que n'ayant pas encore une certitude complète, que l'animal qui avoit fait les blessures fût enragé, je craignois d'exposer mon Malade à perdre un œil sans nécessité. En conséquence je me contentai de la panser avec un bourdonnet garni de suppuratif & une emplâtre d'onguent de la mer. Cette plaie fut bientôt guérie malgré tous mes soins. Le 6 Mai suivant, le virus rabifique qui s'étoit conservé dans cette plaie commença à agir, l'œil s'enflamma, la plaie du grand angle se rouvrit, il en sortit une sérosité sanguinolente & la fièvre se déclara. Qu'on remarque bien cette circonstance : les autres plaies qui étoient cicatrisées ne changèrent point de couleur ; une d'entr'elles qui étoit sur le milieu de la tête où il s'étoit fait une exfoliation & qui étoit encore ouverte, suppurait comme à l'ordinaire, sans qu'on y remarqua aucune inflammation, aucun changement. (Nous insisterons encore dans la troisième Partie sur cette particularité qui est décisive pour notre opinion, & qui prouve que j'avois détruit le virus rabifique dans toutes ces plaies, mais que je l'avois laissé dans celle du grand angle de l'œil). Le pouls du Malade étoit fréquent & irrégulier, tantôt petit, tantôt plus fort, & quoique la peau fût toujours un peu humectée par la transpiration, on s'apercevoit de quelques soubressauts dans les tendons. L'enfant n'avoit plus la gaieté naturelle, ne demandoit plus à sortir comme auparavant ; cependant il continuoit de boire, de manger sans répugnance. Il criait souvent la nuit pendant son

sommeil, & quand on le réveilleoit & qu'on lui demandoit ce qu'il avoit, il répondoit qu'il voyoit des fantômes qui le poursuivoient & qui vouloient lui arracher l'œil. Il resta dans cet état pendant six jours. Je commençois à me rassurer sur son sort, lorsque le soir du 12 Mai il refusa la boisson par intervalle. Le 13 il ne voulut plus boire tout-à-fait: il étoit dans une agitation continuelle, avec quelques mouvemens convulsifs au visage, de l'écume à la bouche: on l'attacha dans son berceau: le poulx devint plus ferré, & malgré cela il avoit des sueurs abondantes & presque continuelles. Sa respiration étoit courte & précipitée, & de tems en tems il pouffoit de grands soupirs. Il avoit les yeux égarés & enflammés, l'œil blessé sur-tout étoit d'un rouge de feu. Enfin il mourut la nuit du 16 au 17 Mai assez tranquillement.

Le 26 Avril 1780, la nommée Françoisse Ethéveniot, âgée de trente-sept ans, fut mordue par un chat à la partie latérale, externe & interne de l'avant-bras, à son articulation avec le poignet. Elle n'eut quelques inquiétudes sur son sort, que lorsque ses plaies furent totalement guéries. On lui fit pour la tranquilliser quelques scarifications sur les cicatrices, on les brûla superficiellement avec le beurre d'antimoine, on lui fit prendre douze gouttes d'alkali volatil matin & soir dans une tasse de thé: on ne croyoit point du tout le chat enragé. Le 9 Juin suivant, quarante-quatre jours après la morsure, cette fille commença à ressentir quelques élancemens au poignet. J'examinai les cicatrices de ses plaies, celle qui étoit à la partie interne du bras, sur le trajet du tendon du cubital interne, me parut plus rouge que les autres, gonflée & douloureuse. Je lui proposai de faire de nouvelles scarifications: mon projet étoit d'emporter la place & de la brûler profondément, sans égard pour les tendons & les ligamens, mais elle ne voulut pas absolument y consentir. Comme il y avoit une fièvre irrégulière de la même nature que celle de l'enfant, je portai

un prognostic sinistre, & fit prendre des bols avec le camphre, le musc & l'opium, qu'elle continue pendant quelques jours, & qu'elle refusa ensuite opiniâtrément. Les douleurs du poignet augmentèrent, parurent s'étendre tout le long du bras jusqu'à l'épaule. La Malade devint inquiète, rêveuse, ne dormit plus, fut absolument Hydrophobe le 15 Juin, & on la trouva morte sous son lit le matin du 18. Elle ne fut point furieuse, ne perdit pas la raison, & se plaignit seulement d'un resserrement à la poitrine & d'une ardeur brûlante à la gorge qu'elle attribuoit à l'usage de l'alkali volatil.

Jean Arbelot, dont on trouvera l'histoire plus au long ci-après, blessé le 15 Mars 1780; sortit de l'Hôpital le 18 Mai suivant, malgré un gonflement à la joue gauche qu'on prit pour une fluxion. Il revint le 22 avec la fièvre rabique. Sa physionomie étoit effrayante; je le fis mettre sur le champ aux Petites-Maisons. Il ne voulut prendre aucun remède, fut Hydrophobe le 24, devint d'une fureur extraordinaire, avec des juremens & des grincemens de dents effroyables. Il écumoit comme un épileptique. Il mourut la nuit du 26 au 27 du même mois. La plaie de la joue gauche cicatrisée, la première étoit couverte d'une croûte noirâtre.

Ces Observations m'ont mis dans le cas de faire quelques remarques assez intéressantes. La première, que la Rage est une Maladie plus longue qu'on ne l'imagine communément. L'enfant a été malade onze jours, qu'on peut partager en deux périodes: savoir, celui où l'Hydrophobie n'existoit point, & celui où ce symptôme s'est déclaré. Le premier a duré six jours & le second environ cinq. La fille n'a eu que dix jours de maladie, qui ont été également partagés en deux degrés, l'un d'environ six jours, l'autre de quatre. A l'égard de Jean Arbelot, je n'ai pu observer que la fin du premier degré, & le second n'a duré que trois jours, mais il y a lieu de présumer que le premier en a duré six, & qu'il a commencé dès le jour

du départ; le Malade n'avoit pas dormi la nuit précédente, & il s'en alla avec un empressement mêlé d'inquiétude qui étoit venu subitement, & qui indiquoit vraisemblablement le prélude de la fièvre rabique.

Cette marche de la Rage a été observée par quelques Auteurs, sans qu'ils y aient fait l'attention qu'elle méritoit. M. de Sauvages rapporte dans sa Dissertation, qui a gagné le prix de l'Académie de Toulouse (a), l'observation d'un Clerc de l'Abbaye d'Alais, qui commença par ressentir à une jambe blessée par un chien enragé, dont il avoit oublié la morsure, des douleurs suivies de fièvre, de frissons & de sueurs alternativement, qui continuèrent pendant huit jours, & finirent par le délire hydrophobique, qui ne subsista que deux jours.

M. Livré (b) qui a assez bien observé la Rage, la partage en trois degrés. Le premier qui est celui des premiers accidens, annoncé par les douleurs de la partie blessée, & dans tout le système musculaire, sur-tout au voisinage de la plaie; les inquiétudes pendant le sommeil, la tristesse, &c. Le second est le commencement de l'horreur de l'eau, & le troisième le tems de la plus grande fureur. Mais ces deux derniers n'en forment véritablement qu'un, qui augmente d'intensité à mesure que le Malade approche de sa fin, & qu'il est impossible de partager par aucun symptôme constant.

La plupart des Auteurs ne font point mention du premier degré; mais il faut observer qu'il y en a beaucoup qui n'ont vu la Rage qu'au second degré, sur-tout dans les Hôpitaux où l'on n'amène souvent les enragés que dans ce tems. Les Malades eux-mêmes, ont quelquefois contribué à tromper les Observateurs. Dans les premiers tems de l'irritation nerveuse, ils se font illusion sur ce qu'ils éprouvent: ils craignent les moindres éclair-

(a) Voyez M. de Sauvages, de la Rage, §. XXII & CXXI.

(b) Voyez M. Andry, pag. 253.

dissemens; leur imagination troublée leur fait chercher la solitude, l'obscurité & le silence; enfin l'Hydrophobie se déclare & paroît être venue subitement, tandis que ce n'est que la fin de la maladie. Nous croyons être fondés à l'assurer par les exemples que nous avons cités, & par l'examen que nous avons fait des symptômes qu'ont éprouvés les enragés morts à Senlis, & dont nous allons donner un extrait, très-court, mais suffisant pour notre objet.

La nommée Catherine Champion, femme Boquillon, éprouva pour premier symptôme de la Rage, une diminution dans la suppuration de ses plaies faites au visage & à la main droite. Bientôt après, le dix-sept de son traitement, son poulx dur & enfoncé, la respiration gênée, & le sentiment d'un frémissement interne annoncèrent l'invasion de la fièvre rabique. Les accidens continuèrent en allant en augmentant jusqu'au vingt-quatre, à trois heures de l'après-midi que l'Hydrophobie se déclara. Le premier période a duré huit jours, & le second quarante-une heure seulement.

Le nommé Gervais Briquet, âgé de douze ans, blessé à la joue gauche, a eu pour premier symptôme, le cinquante-huitième jour de ses morsures, un gonflement à la même joue, avec sensibilité dans le nez par l'action de l'air, & des battemens dans la tête & dans les tempes. Le soixantième jour, M. Lalouette fils lui trouva le poulx irrégulier, par conséquent la fièvre rabique. Le second période ne se déclara que le soixante-septième jour, neuvième de l'invasion de la Rage, & n'a subsisté qu'un jour, mais dans la plus grande violence.

Les symptômes commencerent à Jeanne Bosquillon, le trente-septième jour de son traitement, par un tremblement léger dans les muscles de l'avant-bras qui avoit été blessé, avec enflure aux mains. La fièvre fut marquée le même soir. Le quarante-quatre, cette fille de la plus grande délicatesse & d'un tempérament foible, eut pour

toute Hydrophobie une douleur dans l'intérieur de la bouche, dans le gosier, & la déglutition difficile. Elle mourut le quarante-septieme jour de son traitement. Sa maladie a duré dix jours.

Le premier période a été peu sensible au sieur Gravand, & l'Hydrophobie a paru venir subitement. Cependant, en lisant avec attention l'histoire de ce Malade, on voit que ses plaies qui avoient été faites à la main droite, se desséchoient le vingt-troisieme jour de son traitement, & qu'on fut obligé d'y appliquer un vésicatoire pour rappeler la suppuration. Le vingt-sept, & jours suivans, le Malade « éprouva un froid universel & léger, au » moment où il s'endormoit, & il disoit que ce frémissement le réveilleoit chaque fois qu'il commençoit à » s'endormir » ; il éprouva de la répugnance pour la boisson, le trente-cinquieme jour à huit heures du matin, & mourut le trente-sept à six heures trois quarts. L'Hydrophobie n'a duré qu'environ deux jours, & les accidens ont été de la plus grande violence pendant les dernieres vingt-quatre heures. Je crois qu'on ne peut pas se refuser à regarder les frissonnemens des vingt-sept, vingt-huit & vingt-neuf, comme l'invasion de la fièvre rabique ; ainsi, en laissant de côté, si l'on veut, le desséchement de la plaie du vingt-trois, & à ne compter que du vingt-sept, le premier degré a subsisté huit jours, & le second deux jours.

On voit par les exemples que nous venons de rapporter, que le premier degré est constamment annoncé par un changement quelconque à la partie blessée. Tantôt la plaie infectée s'enflamme, s'ouvre de nouveau & suppure, comme cela est arrivé à Jean Petit. Une autre fois les cicatrices changent seulement de couleur, & il s'y joint des douleurs dans le membre affecté, qui semblent monter vers l'origine des nerfs, comme on l'a vu à Françoise Ethéveniot & au Clerc de l'Abbaye d'Alais. Tantôt il y a un simple gonflement comme à Jean Arbelot

& à Gervais Briquet; d'autres fois il n'y a qu'une diminution dans la suppuration des plaies qui indique toujours l'érétisme, ainsi qu'on l'a observé à Catherine Champion & au sieur Gravand. Ceux qui voudront, ou qui seront à portée d'observer ce fait, dont presque tous les Auteurs sont d'accord, le remarqueront toujours. M. Vaughan qui voudroit le nier (a), ajoute encore à nos preuves contre son intention. De trois exemples qu'il cite, deux personnes ont senti de la douleur à la partie blessée, & la troisième qui avoit été mordue à la joue, a souffert des tempes au commencement de la maladie. Cet accord prouve d'une manière démonstrative ce que nous avons avancé ci-devant, c'est-à-dire, que le venin ne se mêle point dans le sang, au moins jusqu'au moment de son explosion. C'étoit aussi l'opinion de M. de Sauvages, qui l'établit dans son Mémoire (b) d'une manière incontestable. Mais quand à ce période il pénétreroit dans les liqueurs (ce que nous ne croyons pas, & ce qui ne nous paroît pas nécessaire par les exemples que nous avons cités de maladies aussi dangereuses, où ce mélange n'existe pas, quoiqu'il y en ait toutes les apparences); il paroît bien prouvé qu'au moins jusqu'à ce terme il séjourne dans la plaie. L'exemple de Jean Petit, sur-tout, est sans réplique; car pourquoi la plaie de l'œil qui n'avoit point été brûlée par le beurre d'antimoine se seroit-elle rouverte, tandis que les autres seroient restées dans l'état où elles étoient? Le vice rabifique étoit donc encore dans l'une & n'existoit pas dans les autres; & si cela est arrivé une fois, pourquoi cela n'arriveroit-il pas toujours, quoiqu'il n'y en ait pas des marques aussi sensibles? Cette observation répand un trait de lumière, qui doit éclairer singulièrement dans la curation.

La fièvre qui se développe dans le premier période,

(a) Voyez M. Andry, pag. 187.

(b) Voyez Dissert. sur la Rage, §. XVI. & suivans.

56 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

& qui est le second symptôme de la Rage commençante, est très-irrégulière & quelquefois à peine sensible, mais n'en existe pas moins. Elle peut être comparée à certaines fièvres malignes nerveuses, qui ont un commencement très-obscur, & qui éclatent ensuite avec les accidens les plus graves & les plus dangereux: de même la fièvre rabique a des commencemens peu considérables; l'irritation nerveuse qui part de la partie blessée & qui l'enflamme, lui donne naissance par degrés. Ce n'est d'abord que quelques frissons qui viennent par intervalle: le pouls est serré, quelquefois fréquent, dur & concentré, d'autres fois mou & plus lent qu'à l'ordinaire. Il se développe dans certains sujets, d'où résulte une sueur plus ou moins abondante, non critique, & comme par expression qui laisse le Malade dans un état pire que celui où il étoit auparavant. A ces symptômes se joignent les soubresauts dans les tendons, les inquiétudes, le sommeil interrompu, troublé par des rêves fâcheux, un resserrement intérieur qui remplit le Malade d'effroi. Quelquefois des douleurs par tout le corps, & sur-tout dans la partie blessée, qu'on a vu même tomber en paralysie, &c. &c. La fièvre marche toujours par accès inégaux, souvent obscurément, & quand elle est parvenue jusqu'au point de produire l'Hydrophobie, la maladie est déjà fort avancée, c'est son dernier degré qui doit être regardé comme incurable, malgré toutes les observations contraires.

Les symptômes du premier degré sont plus ou moins évidens, & marchent plus ou moins rapidement dans les différens sujets. Cela peut dépendre du tempérament du Malade, de sa sensibilité, de sa force individuelle, de la nature de ses fluides, & sans doute aussi, de la quantité & de la qualité du venin qui fermente dans une ou plusieurs plaies. Nous n'avons pas rapporté tous les accidens qui l'accompagnent, & qui varient quelquefois à l'infini; nous nous sommes attachés spé-

cialement à faire distinguer les principaux, ceux qui le caractérisent : l'irritation nerveuse s'élevant dans la partie blessée, & excitant la fièvre rabifique. Quant aux symptômes du second degré, ou de l'Hydrophobie déclarée, ils sont trop connus pour que nous en fassions un détail plus étendu.

La Rage spontanée doit avoir une marche beaucoup plus rapide que la Rage communiquée ; on ne doit pas y distinguer aussi parfaitement les deux périodes, & cela doit être. La cause irritante est répandue sur une plus grande surface du canal alimentaire, elle agace des nerfs en plus grand nombre, plus sensibles, & qui communiquant plus immédiatement avec tout le système sensitif, doivent le mettre en jeu plus rapidement. C'est aussi ce que nous avons remarqué au fils du Fournier de Talent, & au jeune garçon qui fait le sujet de l'Observation rapportée par M. Siélig.

S E C O N D E P A R T I E.

ON croiroit peut-être qu'il seroit nécessaire, pour parvenir à un traitement plus sûr de la Rage, qu'on pût découvrir la nature de son venin, comme on a reconnu à-peu-près celle du venin de la vipère. Redy & Charas ont goûté ce dernier, & lui ont trouvé la saveur de l'huile d'amandes douces. M. Méad en a mêlé avec la teinture de Tournesol, qui a rougi sensiblement ; si le syrop de violettes n'a point changé, il assure positivement que le mélange n'est pas devenu verd, ce qui lui a fait conclure que le venin de la vipère étoit plutôt acide qu'alkali. Cette espèce de découverte a cependant très-peu servi au traitement des morsures de vipère.

Pourroit-on tenter les mêmes Expériences avec la salive d'un animal enragé ? Personne, je pense, ne se

hazardera d'en goûter; mais en mêlant de cette salive, à l'imitation de Méad, avec d'autres substances, il ne fera pas facile encore de la juger avec précision. La bave d'un animal enragé n'est point actuellement vénéneuse, elle n'a qu'une disposition sûre & certaine à le devenir; & pour cela, il faut qu'elle soit introduite dans une plaie, & qu'elle y soit exposée au feu de la chaleur animale, qui seule lui donne l'affreux développement qui lui est nécessaire. Ce n'est que dans ce tems qu'on pourroit analyser avec succès ce terrible poison; mais où le prendre?

Nous serons donc livrés perpétuellement à des conjectures sur son sujet. Les uns avec Default pourront avancer que c'est une génération de vers particuliers; certains, avec Asti & de Sauvages, assureront que c'est un alkali volatil sulfureux & igné. D'autres avec le Camus diront qu'il tient de la nature du phosphore, & pour donner à ce système plus de vraisemblance, ils assureront que c'est l'acide phosphorique parvenu à son dernier degré d'activité.

Mais, que nous importeroit sa nature s'il nous étoit possible de la détruire avant qu'elle n'eût atteint son horrible perfection? Examinons succinctement les tentatives qu'on a faites pour parvenir à ce but.

Il n'y a point de maladie pour laquelle on ait proposé tant de remèdes que pour la Rage; qu'on ouvre plus de trois cens Ouvrages qui ont été composés à son sujet, on sera étonné de la multitude, de la variété, de l'opposition même qui se trouve dans les procédés curatifs. Tous les Auteurs annoncent cependant, qu'ils ont guéri par ces moyens disparates, & vantent leurs succès! Nous sommes persuadés que beaucoup ont été dans la bonne foi, & voici à quelle occasion.

Tous les individus blessés par des animaux enragés ne contractent point la maladie, il faut que la bave vénéneuse soit introduite dans la plaie pour produire

cet effet. Or, beaucoup de circonstances peuvent s'opposer à cette introduction. Des vêtemens très-épais qui nettoient la dent de l'animal; le sang qui s'écoule; les lotions qu'on ne manque presque pas de pratiquer sur le champ, entraînent quelquefois le venin & l'empêchent de séjourner. Si on ajoute à cela, que beaucoup peuvent avoir été mordus par un animal qui n'étoit que dans le premier degré de la maladie, où les liqueurs ne sont point encore corrompues, où la salive n'est point contagieuse; on ne sera plus étonné que beaucoup de gens de l'Art qui n'ont pas fait attention à toutes ces choses, aient cru avoir préservé d'une maladie dont la semence n'existoit pas. Cependant, on ne peut pas douter qu'il n'y ait beaucoup de personnes qui aient été, non pas guéries, mais préservées de la Rage. Le grand nombre de celles qui périssent quand elles sont abandonnées à la nature, comparé avec le grand nombre de celles qui réchappent, lorsqu'elles sont soumises à un traitement méthodique, en est une preuve convaincante.

Les anciens avoient de la Rage à-peu-près les mêmes idées que nous, c'est-à-dire, qu'ils la regardoient comme l'effet d'un venin, qui, au bout de quelque tems pénétrait dans la masse du sang & corrompoit toutes les liqueurs; mais ils avoient des vues plus saines sur son traitement. Ils attaquoient ce venin par le fer & par le feu, dans le lieu même où il avoit été introduit; ils y déterminoient par de forts médicamens attractifs, une grande suppuration qu'ils entretenoient pendant deux ou trois mois; & cela, non-seulement dans le dessein de détruire le poison qui étoit resté dans la plaie, mais encore d'y attirer, par un écoulement continuel, celui qui pouvoit avoir pénétré dans l'intérieur, comme on attire une humeur étrangère quelconque par le moyen d'un cautère. C'étoit-là la base de leur traitement, ainsi que je l'ai fait voir dans mes Réflexions critiques sur le

traitement de cette maladie ^a, ; & s'ils employoient les remèdes intérieurs, ce n'étoit que secondairement & pour favoriser le succès du traitement local. Ils assurent que par cette méthode raisonnée & conséquente, ils ont préservé de l'Hydrophobie presque toutes les personnes qui s'y sont soumises, & je n'ai pas de peine à les croire : ils n'annoncent rien que de naturel & de vraisemblable, rien qui implique contradiction. Lorsque la Rage étoit déclarée, ils regardoient la maladie comme incurable & au-dessus des forces de l'Art ; par conséquent ils ne se sont jamais flattés de l'avoir guérie, & Thémison est peut-être le seul d'entr'eux qui ait eu cette prétention. Ce Médecin méticuleux après avoir donné ses soins à un de ses amis qui mourut enragé, crut bonnement ensuite être devenu lui-même Hydrophobe, & s'en être guéri. Son imagination étoit si fort frappée, que chaque fois qu'il vouloit écrire sur cette maladie, il sentoit renaître sa première terreur.

Les Modernes ont pris une route diamétralement opposée. Préoccupés de l'existence d'un poison, pénétrant dans la masse du sang & l'infectant, ils ont mis à contribution tous les regnes pour trouver un spécifique propre à le détruire, & n'ont regardé le traitement local, que comme un moyen de diminuer les forces de l'ennemi puissant qu'ils croyoient avoir à combattre. De là encore cette foule de remèdes internes avec lesquels on prétend, non-seulement avoir préservé de la Rage, mais même l'avoir guérie lorsqu'elle a été déclarée. Néanmoins, ce qui rendra toujours ces guérisons suspectes, c'est la différence frappante des moyens qu'ils ont employés pour y parvenir. Les uns ont prétendu avoir guéri avec les antispasmodiques & les assoupissans, d'autres avec les alkalis volatils, certains avec la poudre de Julien Paulmier, celle d'Anagallis, d'huîtres calcinées, &c. &c. & enfin plusieurs avec le mercure.

(a) Voyez Qbſ. sur la Rage, par M. le Roux, pag. 22 & suiv.

Mais

Mais suivant M. Peyrilhe, « un homme qui auroit » la patience de détacher d'un très-grand nombre de » prétendues guérisons de la Rage, l'apparence de réalité que l'illusion y a visiblement glissée, n'en trouveroit aucune qui inspirât la moindre confiance aux » remèdes connus (a) ». Ce seroit bien ici le lieu de faire cet examen, mais le tems & les bornes de cet Ouvrage ne nous le permettent pas : peut-être pourrions-nous y revenir par la suite. Nous nous contenterons pour le présent d'en présenter une seule, sur laquelle nous ferons quelques réflexions.

Elisabeth Bryant, fut mordue à Bath le 24 Juin 1751, par un chien enragé, au doigt du milieu de la main droite, assez près de l'ongle, dont il sortit quelques gouttes de sang ; ensuite sur le dos de la main, où la peau fut pincée & percée, mais sans qu'il en sortît de sang. Cette fille, dont on vit la frayeur croître par degrés, prit différens remèdes, & enfin les bains froids, qui lui donnerent de l'engourdissement, & quelques douleurs dans le bras & dans l'épaule du côté droit. Elle prit la poudre de Cobb, & s'en trouva tellement soulagée, qu'elle crut être guérie ; mais deux jours après, le 27 Juillet, elle fut attaquée de l'Hydrophobie. Elle ressentit tout d'un coup une douleur au doigt du milieu & au dos de la main droite, où elle avoit été mordue, & il lui sembloit que cette douleur avançoit, en déchirant les muscles, tout le long du bras jusqu'à l'épaule, & de-là à travers la gorge, où elle éprouvoit un étranglement, qui lui faisoit craindre d'être suffoquée sur le champ. La seule présence de l'eau lui causoit alors des convulsions affreuses, & elle étoit réduite à l'extrémité lorsqu'elle entendoit des chiens aboyer ou hurler. Elle perdit aussi la voix, ne se faisant entendre que par des sifflemens entrecoupés. Son pouls étoit élevé & irrégulier.

(a) Voyez Histoire de la Chirurg. Tom. II. pag. 176.

lier. Ce fut alors que M. Nugent fut appelé; il fit d'abord tirer à la Malade quinze onces de sang. Il ordonna l'usage de la poudre de Cobb, de trois heures en trois heures, avec une pillule de deux grains d'extrait thébaïque. Elle se trouva un peu soulagée dès le soir même. Le lendemain 28, elle fut saignée une seconde fois. On continua les mêmes remèdes avec succès les jours suivans. Elle éprouvoit pendant les nuits des sueurs abondantes, qui étoient très-salutaires. Le bras douloureux fut frotté avec l'huile d'olive chaude. Elle supportoit la vue de l'eau & des chiens sans frissonner; & enfin vers le 16 Août elle étoit presque rétablie, lorsqu'une frayeur qu'on lui causa mal-à-propos sur le danger de sa maladie, la plongea de nouveau dans l'état convulsif le plus violent. On la saigna: on lui fit prendre un vomitif, le vin d'ipécacuanha; on revint à la poudre de Cobb: on lui prescrivit aussi des mixtures salines de sel d'absinthe & de suc de limons, avec quelques purgations amers & antihystériques. Elle se trouva alors beaucoup mieux, mais il lui restoit encore des douleurs piquantes à la main mordue, & des contractions convulsives le long du bras. Cette circonstance étoit toujours très-fâcheuse, ainsi que l'observe M. Nugent; cependant comme la Malade avoit souffert récemment tant d'évacuations, il pensa que ces spasmes pouvoient bien n'être causés que par des affections vaporeuses qui attaquoient principalement les parties du système nerveux, qui avoient déjà été agitées & affoiblies par une cause différente; d'où il conclut que le camphre, l'assa-fœtida, le musc, l'opium, le castoréum, & les autres antispasmodiques donnés à grandes doses, & diversifiés suivant les circonstances, pourroient être très-efficaces, non-seulement dans ce cas, mais encore dans l'Hydrophobie. En conséquence il ordonna un bol composé de douze grains d'assa-fœtida, de dix grains de musc, & de six de camphre à prendre deux fois par jour, avec les mixtures

salines. La Malade se porta alors de mieux en mieux, & recouvra peu-à-peu son embonpoint, qu'elle a toujours conservé jusqu'au tems où l'Auteur a écrit l'Histoire de sa maladie.

Nous avons extrait cette Observation du Journal des Savans de Juillet 1755, n'ayant pu nous procurer l'Ouvrage de l'Auteur, & nous l'avons copiée en entier, afin que chacun fût à même de l'apprécier, & encore parce qu'il nous a paru que c'étoit celle où l'on avoit réuni le plus grand nombre des symptômes de la Rage. Je ne dirai pas cependant, que tous les accidens que cette fille a éprouvés, soient une fiction du Médecin, mais nous pensons qu'il a un peu ajouté de son côté, & que la frayeur de la Malade a fait le reste. On voit dans celle-ci une imagination alarmée qui se démontre par degrés, & enfin tombe dans un état vaporeux violent. Une douleur, sans doute légère dans le bras mordu, mais que la crainte a agrandie, qui pouvoit dépendre des bains froids qu'elle avoit pris, a suffi pour lui persuader qu'elle étoit atteinte de la maladie qu'elle redoutoit, & alors toute l'économie animale a été bouleversée. Mais l'ensemble des symptômes qu'on a lus ne sont point ceux de la Rage. La Malade a cru souffrir, à la vérité, dans le lieu de ses blessures, mais elles ne se sont pas r'ouvertes, les cicatrices n'ont pas même changé de couleur. L'Hydrophobie s'est déclarée en même-tems que la douleur locale, & cela n'arrive jamais dans la Rage communiquée; on remarque toujours un intervalle plus ou moins long, & qui subsiste souvent plusieurs jours entre ce signe & l'Hydrophobie véritable: intervalle occupé par la fièvre rabique; & quand l'Hydrophobie arrive, communément les douleurs sont effacées & comme absorbées par le délire qui s'établit alors; ajoutez qu'il y a toujours une salivation plus ou moins abondante, dont l'Auteur ne fait point mention. Si M. Nugent avoit vu beaucoup d'enragés, il ne s'en seroit point laissé

imposer , & il auroit reconnu que la rechûte de la Malade , l'état convulsif le plus violent dans lequel elle tomba de nouveau après quelques propos indiscrets, étoit , de même que le premier paroxysme , une affection vaporeuse produite uniquement par la frayeur.

Cette Observation a eu beaucoup de célébrité, elle a fait dans son tems l'impression la plus vive sur les gens de l'Art, à qui elle a servi de guide dans le traitement de l'Hydrophobie véritable ; je ne me rappelle pas cependant qu'aucun de ceux qui l'ont suivie , ait obtenu de véritables succès. Auroient-ils tous manqué d'habileté ou d'exactitude dans l'emploi des moyens indiqués ? C'est ce qui ne peut se supposer , & nous croyons M. Verchere , qui a employé deux fois ces remèdes sans aucun fruit , aussi intelligent que M. Nugent (a).

Elisabeth Bryant n'est pas la seule qui ait cru être enragée. M. Andry, pag. 17, rapporte qu'un homme éprouva long-tems des symptômes Hydrophobiques affreux, dont il fut délivré enfin au bout de quelques mois, ayant appris que le chien qui l'avoit mordu n'étoit point attaqué de la Rage. La femme du Paysan de Duderstad , dont Hoffman cite l'Histoire , qui avoit couché avec son mari immédiatement avant qu'il eût la Rage , n'eut qu'une Hydrophobie causée par la frayeur, aussi n'en mourut-elle pas (b). On verra ci-après l'exemple d'un jeune homme mordu par une louve enragée, dans des parties couvertes d'habillemens , & qui fut trois jours sans vouloir boire , quand il eut appris qu'un de ceux qui avoient été mordus avec lui étoit mort enragé.

Ce qui est arrivé à ces trois sujets , peut également être arrivé à d'autres qui auront eu l'esprit aussi foible

(a) Voyez M. Andry, pag. 357.

(b) Ibid. pag. 32.

& l'imagination aussi mobile. Des exemples semblables ont séduit des gens de l'Art, d'ailleurs d'un très-grand mérite, & ils en séduiront encore d'autres ; mais je peux assurer que toutes les cures merveilleuses d'Hydrophobie déclarée ne soutiendront point un examen scrupuleux, & qu'en comparant les symptômes que les Malades auront éprouvés avec ceux de la véritable Rage, on y trouvera une différence marquée, à moins que les Rédacteurs n'y ajoutent ce qui y manque, ce qui n'arrive malheureusement que trop souvent.

Les réflexions que nous venons de faire sur l'Observation de M. Nugent, peuvent également s'appliquer à toutes les cures qu'on a cru avoir opérées par l'alkali volatil, par la poudre de Julien Paulmier, &c. &c. Des Observateurs attentifs & vrais, qui ont employé ces moyens, ont eu la bonne foi d'avouer qu'ils n'en avoient obtenu aucun succès. Pourquoi les uns ont-ils réussi, les autres non ? La réponse se présente d'elle-même, & nous la laissons faire à nos Lecteurs ; cependant on nous permettra encore une question. Comment peut-on assurer qu'on a guéri de la Rage lorsque l'Hydrophobie est déclarée ? Ce symptôme ne paroît que dans le dernier degré de la maladie, lorsqu'elle est désespérée ; ce n'est plus, comme l'a fort bien dit M. Peyrilhe, « qu'un signe » avant-coureur de la mort, que le premier indice d'une » longue agonie » (a).

Le mercure regardé aujourd'hui comme le spécifique le plus assuré contre la Rage, tant pour en préserver que pour en guérir lorsqu'elle a commencé, n'a pas plus de vertu que les remèdes précédens, & est beaucoup plus dangereux. Je suis bien fâché d'attaquer l'opinion des gens de la plus grande réputation, du mérite le plus distingué, mais l'intérêt de l'humanité l'exige, & ce doit être la loi suprême de tout honnête homme.

(a) Voyez Histoire de la Chirurg. Tom. II. pag. 156.

Si les expériences nouvelles, a dit quelqu'un, prouvent que le mercure est le remède de la Rage, ce sera une anecdote honorable à la Médecine, mais presque unique dans son Histoire; car c'est par le raisonnement que les premiers Médecins, qui ont proposé ce remède, en ont deviné l'efficacité, ou pour mieux dire l'application. Malheureusement ces raisonnemens, car il y en a plusieurs, sont très-foibles, très-mal fondés; il ne faut donc pas s'étonner que les conséquences en soient fausses. On en va juger par ceux que nous allons citer.

« Le venin de la Rage affecte principalement la salive
 » & les mucosités du gosier, qui, une fois corrompues
 » coulent dans la gorge, l'irritent, picotent toute la
 » bouche, & occasionnent l'horreur de l'eau, l'envie de
 » mordre, &c. (a). Il n'y a donc qu'à faire sortir de ces
 » glandes du gosier les mucosités qui y croupissent, les
 » tenir bien nettes par l'action du mercure qui agit long-
 » tems sur elles, par ce moyen, elles ne pourront plus
 » donner retraite au venin Hydrophobique (b) ».

C'est par des motifs aussi frivoles, qu'un des hommes les plus célèbres de notre siècle, s'est efforcé de prouver que le mercure étoit le spécifique de la Rage. Désault qui l'a précédé, avoit eu une idée plus ingénieuse. Il regardoit le levain de la Rage comme le produit d'une multitude de petits vers qu'on apperçoit, dit-il, dans la bave des animaux enragés, & qu'on ne voit point dans celle de ceux qui ne le sont pas. Cette théorie singulière qu'il avoit appliquée à presque toutes les maladies contagieuses, l'a conduit à employer le mercure contre la Rage, comme étant le premier des vermifuges.

Des fables de cette espèce ne méritent aucune réfutation; cependant, ce sont elles qui ont entraîné presque tous les Praticiens: on a employé le mercure d'un pôle

(a) Voyez Dissert. sur la Rage, par de Sauvages, §. pag. 59 & suiv.

(b) Voyez Dissert. sur la Rage, par de Sauvages, §. pag. 103.

à l'autre , & on a eu une foule d'Observations , qui semblent en constater l'efficacité.

Avant de nous donner des suppositions de cette espèce , il falloit examiner , 1°. si le venin de la Rage affecte réellement plus particulièrement la salive que les autres liqueurs. 2°. Si la salivation qui survient aux Hydrophobes , est véritablement le produit du venin rabifique qui s'est déposé de préférence sur les glandes du gosier. Nous avons répandu des doutes fondés sur les deux objets , dans la première Partie de cet Ouvrage ; & nous avons démontré , au contraire , que les accidens dépendoient d'une irritation nerveuse , dont le siège étoit quelquefois très-éloigné. A l'égard de l'opinion de Défaut , sans en examiner l'essence , la conséquence qu'il en tire est fautive , & l'application qu'il en fait tombe d'elle-même. Le mercure n'est point le premier des vermifuges , on pourroit même assurer qu'il ne l'est pas du tout. J'ai traité de la vérole une femme grosse , en lui faisant prendre le mercure intérieurement & en frictions. Peu de tems après sa guérison elle accoucha , & eut ensuite de couches une fièvre vermineuse , pendant laquelle elle rendit , tant par le vomissement que par les évacuations du ventre , quarante-sept vers tous vivans. J'ai de cette Observation un témoin irréprochable.

Mais comme c'est plutôt par les faits que par le raisonnement qu'on doit juger de l'efficacité d'un remède , qu'on examine , sans prévention , tous ceux qu'on nous a donné sur l'efficacité du mercure ; on verra qu'il y en a peu de parfaitement bien constatés. La plupart des Auteurs se sont empressés de publier des Observations où la guérison n'étoit qu'apparente. Nous en avons vu traiter une foule dans notre Hôpital , avant qu'il fût confié à nos soins : nous en avons traité nous-même avant d'avoir fait de plus sérieuses réflexions ; on les renvoyoit au bout de quarante jours : on annonçoit leur

guérison comme un triomphe, & presque tous ces malheureux périssent chez eux, il ne réchappoit que ceux qui ne devoient point avoir la Rage, c'est-à-dire, ceux qui avoient été mordus à travers des habillemens très-épais, qui les avoient garantis de l'infection. Ce qui est arrivé dans notre Hôpital, est arrivé presque par-tout. On a compté les Observations; la quantité a fait illusion, & on a crié au spécifique! Mais si on avoit attendu quelque mois seulement, qu'on n'eût point perdu de vue les malheureux qu'on avoit traités, qu'on se fût instruit de leur fin désastreuse; si même après avoir publié des guérisons illusoires, & qu'on connoissoit pour telles, on étoit revenu sur ses pas, comme on le devoit, que l'intérêt de l'humanité l'eût emporté sur l'amour-propre, l'erreur ne se seroit pas répandue, ne seroit pas devenue universelle, & le spécifique prétendu seroit bientôt tombé dans ce discrédit qu'il mérite. Mais loin de tout cela, on a toujours été en avant. Les malheurs, que quelques Observateurs de bonne foi ont publiés, n'ont fait aucune sensation contre le préjugé trop enraciné; le merveilleux s'en est mêlé, & on a été jusqu'à assurer qu'on avoit guéri des Enragés, des Hydrophobes.

Plusieurs cependant, en préconisant le mercure, ont senti qu'il étoit insuffisant; ils ne l'ont pas employé seul, ils lui ont réuni d'autres remèdes, & entr'autres le traitement local, qu'ils ont regardé néanmoins, seulement comme préservatif. Il faut voir comme M. de Sauvages en parle §. XCI. & suivans. On doit retrancher les parties mordues avec le rasoir, quand elles sont de peu de conséquence, cerner la plaie, & emporter les chairs jusque dans son fonds, amputer même un bras, une jambe, &c. D'autres à l'imitation des anciens, ont appliqué un fer ardent dans les blessures, les ont garnies de vésicatoires, ont déterminé une grande suppuration qu'ils ont entretenue pendant long-tems; ils ont eu des succès, mais loin de les attribuer uniquement à

ces

ces moyens puissans, ils ont continué d'employer le mercure, sous le spécieux prétexte de détruire un venin dans la masse du sang, & qui cependant, suivant M. de Sauvages lui-même, n'y avoit pas encore pénétré (a).

Il n'est pas possible de lire, sans surprise, l'histoire des malheureux qui ont été traités par le mercure, & à qui on a donné la salivation, souvent sans aucune nécessité. J'en citerai pour exemple quelques Observations de M. Erhmann, savant Médecin de Strasbourg. Il a traité par le mercure, & a procuré une forte salivation au pere, à la mere, à trois freres, pour avoir couché, mangé & bu avec un enfant de quinze ans, avant que la Rage fût déclarée, c'est-à-dire, avant qu'il y eût aucun danger de contagion (b). Il rapporte encore l'exemple d'une Bourgeoise (c), à qui MM. Dolde, Médecin, & Becher, Chirurgien, donnerent le mercure, tant intérieurement qu'extérieurement, jusqu'à lui procurer la salivation, pour avoir été mordue à la cheville du pied par un chien, qui ne devint enragé que trois semaines après, & ce qui prouve combien la prévention aveugle quelquefois les meilleurs esprits, c'est que M. Erhmann attribue tous les succès qu'il a eu dans le traitement de la Rage au mercure, & fait des vœux (d) pour que ce remède soit toujours la base du traitement de cette maladie. Cependant il recommande préalablement de sacrifier les morsures, de les brûler, d'y appliquer une emplâtre vésicatoire, qui dépasse les bords de la plaie, d'entretenir les plaies ouvertes le plus long-tems qu'il sera possible (e): il ne s'apperçoit pas que c'est uniquement par ces moyens qu'il a prévenu la Rage! Bien plus, il porte l'illusion jusqu'à croire que les accidens qu'il a procurés par le mercure étoient des symptômes d'Hydrophobie. Dans un de ses traitemens mercuriels,

(a) Voyez Dissertation sur la Rage, §. XVI. (c) Ibid. pag. 147.
(d) Ibid. pag. 137.
(b) Voyez M. Andry, pag. 134. (e) Voyez M. Andry, pag. 140.

un jeune homme de dix-sept ans , qui prenoit de ce minéral par toutes les voies , eut le matin du cinquième jour « une chaleur forte & sèche ; & malgré une soif » ardente il refusoit toute boisson : les frictions furent » redoublées , ce qui augmenta la salivation jusqu'au » soir ; alors le Malade but copieusement (a) ». Un autre jeune homme de vingt-quatre ans , traité aussi par M. Erhmann , dont l'Observation est à la suite d'une Thèse de M. Isaac Ottmann , eut pendant le commencement de la salivation , une sensation incommode en avalant , à cause du gonflement des amigdales. Le cinquième jour il commença à avoir horreur de la boisson. Il faut voir la tournure qu'on prend pour se persuader que c'étoit l'Hydrophobie rabifique. « On » imagina d'abord que cette aversion provenoit de la » douleur vive qu'il ressentait à la gorge , mais on » s'assura du contraire par l'expérience suivante. On » lui présenta un vaisseau plein d'une infusion théiforme ; il éprouva sur le champ des convulsions sur » tous les muscles de la face , & un tremblement universel ; mais aussi-tôt qu'il eut approché le vaisseau de » sa bouche , il but avec avidité (b) ».

Un homme qui craint de boire , parce qu'il imagine que la boisson va lui causer une douleur affreuse en passant par le gosier qui commence à s'ulcérer , tremble de frayeur & fait résistance ; mais ensuite il prend son parti , & se dépêche d'avaler pour abréger son tourment voilà tout ce qu'on voit ici. Il n'y a point de Praticien qui ne reconnoisse là un des symptômes qui précède & accompagne souvent la salivation. Dans ce tems , bouche est enflammée & sensible , le Malade ne peut avaler sans de grandes douleurs : est-il étonnant qu'il refuse alors la boisson ? J'ai guéri un homme de vin

(a) Voyez M. Andry, pag. 14.

(b) Ibid. pag. 189.

cinq à trente ans , qui avoit gagné la vérole à Naples , & qui revint en France pour se faire traiter. Dans le commencement de la salivation il fut trois jours entiers sans vouloir avaler une seule goutte de fluide ; le quatrième jour la salive coula abondamment ; l'inflammation de la bouche se calma , & il but autant qu'il fut nécessaire.

Nous ne voulons pas examiner en détail les guérisons de Rage déclarée opérée par le mercure (a) , elles nous sont toutes suspectes ; nous disons plus , nous les croyons fausses. Quand on est dans l'illusion on y entraîne les autres , & on a des attestations tant qu'on veut. Ne voyons-nous pas tous les jours , à la honte de la raison humaine , des charlatans , sans titres & sans talens , en imposer grossièrement à l'aide d'une foule de certificats qu'ils étalent avec ostentation ; fera-t-il plus étonnant que des gens de l'Art véritablement instruits , mais séduits les premiers par des apparences qui flattent leur amour-propre , en imposent davantage , & entraînent dans leur erreur un très-grand nombre de personnes ? Nous pourrions citer de ce fait cent exemples pour un. Le tems & l'expérience qui marchent à pas lents , mais sûrs , détruisent peu-à-peu l'enthousiasme. Le bandeau tombe enfin & la vérité reparoit.

Si nous démontrons par des Observations bien constatées , que le mercure n'a point préservé de la Rage ; si nous présentons des Hydrophobes salivans , périssant sous le poids du mal & du remède , pourra-t-on résister à ces preuves , & croire encore que le mercure peut guérir la Rage déclarée , quand il est insuffisant pour la prévenir ? Nous prendrons toujours nos exemples dans

(a) Voyez celles que nous avons analysées dans nos Observations sur la Rage, pag. 14 & suivantes. Les objections que nous avons formées alors sont toujours substantielles , & peuvent s'appliquer à toutes les prétendues cures de cette espèce ; on pourroit même en faire de nouvelles encore plus concluantes.

le précieux Recueil de M. Andry, afin qu'il soit plus facile d'y recourir.

M. Thieffet a vu mourir sept personnes d'Hydrophobie, quoique traitées par le mercure, dont l'une périt le cinquante-huitième jour de ses blessures après vingt-deux frictions (a).

M. Oudot, Médecin de Besançon, a donné des frictions mercurielles à une femme mordue au bras, jusqu'à ce qu'elles produisissent la salivation. Elle est morte de la Rage cinq mois après l'accident (b). M. Andry attribue le retard du développement de la Rage, dans ce cas, au mercure qui avoit assoupi le venin, & prétend qu'il n'avoit pas été continué assez long-tems pour l'anéantir. Mais pourquoi ne pas l'attribuer plutôt à la suppuration de la plaie qui a duré quarante jours? d'ailleurs n'a-t-on pas vu mourir d'Hydrophobie, après un aussi long intervalle sans avoir pris de mercure.

M. Raymond, Médecin de Marseille, a traité avec les frictions, le turbith minéral jusqu'à la salivation, un homme qui mourut le soixante-seizième jour de ses blessures. Il avoit réuni à ce traitement la poudre de Cobb, le mouron rouge, avoit brûlé la plaie avec un fer ardent; mais sans doute superficiellement, & sans l'avoir scarifiée auparavant, ni y avoir appliqué de vésicatoire. Une Dame qui fut brûlée plus profondément guérit. Il cite encore l'exemple d'une fille d'environ douze ans, traitée par un Chirurgien, qui ne brûla point la plaie, mais qui lui fit des frictions mercurielles, dont il lui couvrit le corps, ce qui n'empêcha pas qu'elle ne tombât dans l'Hydrophobie le cinquante-cinquième jour de sa morsure. Il finit par dire que « ces exemples » paroissent démontrer qu'il n'y a jusqu'ici d'autre spécifique prophylactique contre l'Hydrophobie, que » l'ustion de la plaie (c).

(a) Voyez M. Andry, pag. 51.

(b) Ibid. pag. 125.

(c) Voyez M. Andry, pag. 290 & suivantes.

M. Blais, Médecin à Clugny en Mâconnois, en a traité onze par le mercure. Quatre sont morts Hydrophobes, & un de la Rage sans horreur de l'eau. Il attribue ces pertes à ce que les blessés ont employé les remèdes trop tard, & à ce qu'on a négligé dans le principe *les secours extérieurs*.

Mais des six qui restent, il en faut retrancher deux au moins qui ont été mordus dans des parties couvertes d'habillement, & qui par conséquent n'ont point été exposés à la contagion (a); il ne s'en trouve donc que quatre de guéris: mais il faut remarquer qu'on a suivi en tout la méthode de M. de Laffone; on a lavé les plaies avec l'eau chargée de sel marin, on les a dilatées, on y a entretenu la suppuration pendant long-tems, & ces moyens ont suffi quelquefois pour extraire la bave vénéneuse & préserver de la Rage. Nous ne parlerons pas des autres blessés qu'il cite ensuite, qu'il croit avoir guéris par le mercure, tandis qu'il a fait scarifier les plaies, qu'il les a fait laver plusieurs fois avec l'eau salée, & qu'on les a entretenues ouvertes & suppurantes avec la plus grande précaution (b).

M. Lafon, Chirurgien Juré, à Mareuil en Périgord, en a traité six par les frictions mercurielles, trois moururent pendant qu'ils étoient couverts de mercure. Etonné de cet événement auquel il ne s'attendoit pas, il eut recours pour les trois autres à une méthode qu'il donne comme spécifique. Cette méthode consiste à faire une ligature au-dessus de la plaie, à la scarifier tout autour en forme de croissant, à la laver après l'avoir laissé saigner pendant un certain tems avec de l'eau salée, à la charger de poudre à canon, & à y mettre le feu (c), « qui produira deux effets: le premier sera de

(a) Voyez à la suite de la Méthode de M. de Laffone, dans la lettre de M. Blais, l'histoire de Louis Grivel & de Crespin la Roze.

(b) M. Andry, pag. 295 & suivantes.

(c) M. Andry, pag. 358.

» brûler les parties infectées de bave ou de salive, qui
 » ne manque jamais de s'échapper dans la plaie &
 » autour ; le second sera une escharre semblable au
 » cautère actuel, sans causer une douleur aussi considé-
 » rable ». Ces moyens sont assez bien vus, & peuvent
 préserver de la Rage. Ils étoient bien capables, puis-
 qu'ils avoient réussi pour les trois autres Malades, de
 défiller les yeux de M. Lafon ; mais ce qui fait voir
 combien les préjugés tiennent dans certaines têtes, c'est
 que le même Chirurgien a traité ensuite cinq personnes
 par le seul usage des frictions, & un pansement simple,
 & qu'il prétend les avoir préservées de la Rage. S'il s'est
 borné à cela, & s'il n'a point employé sa méthode
 spécifique, on peut assurer, ou que le chien qui a fait
 les blessures n'étoit point enragé, ou que la bave véné-
 neuse n'avoit point infecté les plaies.

M. Révolat, Médecin à Vienne en Dauphiné (a),
 rend compte de quatre traitemens qu'il a faits en diffé-
 rentes années. En 1771, il traita trois personnes par un
 traitement mixte. Il fit enlever avec le bistouri toutes
 les chairs qu'il soupçonna touchées par la bave de l'ani-
 mal ; les purgea avec le mercure doux, la rhubarbe &
 le syrop de nerprun ; fit faire des frictions sur les plaies,
 & donna la potion de Solleysel. Deux de ses Malades
 guériront, & une femme périt de la Rage, ce qu'il
 attribue à une fièvre continue avec redoublement, qui
 arriva à celle-ci le quatrième jour de son traitement,
 dura quatorze jours, & obligea de suspendre les
 remèdes. Mais n'est-il pas plus vraisemblable d'attribuer
 cette mort à ce qu'on n'avoit pas enlevé toutes les
 chairs tachées par la bave vénéneuse ? Ces personnes
 avoient été mordues par un chat enragé. Cet animal
 fait des blessures étroites & profondes : on fait rarement
 jusqu'où elles ont pénétré, & si on laisse un atôme du

(a) Voyez M. Andry, pag. 370.

venin, on n'a rien fait; j'en ai malheureusement l'expérience. (Voyez l'Observation de la nommée Ethéveniot, ci-devant pag. 45.) En 1773, un loup mordit plusieurs personnes. M. Révolat en vit deux d'abord; la première avoit des plaies trop considérables & trop multipliées, & certainement il n'auroit pas été facile de les cerner toutes; mais il y a apparence qu'on n'y fit rien. Le 16 Août elle devint Hydrophobe, & mourut le 17. La seconde Malade, négligée jusqu'à la mort de la première, fut traitée alors avec le mercure. Le 17 Août on lui donna le turbith minéral & une friction; le 18 deux frictions. On a continué ainsi jusqu'au 24 deux frictions par jour, sans le pansement mercuriel de la plaie, à l'exception du 20, où elle n'eut qu'une friction, parce qu'elle prit encore le turbith. La quantité de ce minéral & le rapprochement des frictions pendant huit jours, n'empêcherent pas la Rage de se déclarer le 25. On continua le turbith & les frictions, & la Malade mourut le 30. Nous ne parlerons pas des autres Malades, que le même Médecin a traités dans les années suivantes, avec des événemens différens. Plusieurs sont morts encore couverts de mercure; on peut en voir le détail dans M. Andry, & nous sommes persuadés que ceux qui ont échappé n'ont dû leur vie qu'au traitement local.

Je pourrois rapporter encore plusieurs autres traitemens qui sont venus à ma connoissance, entr'autres celui exécuté par M. François, Médecin à Autun, en Juillet 1781, dont j'ai les Mémoires sous les yeux. Il a fortement fait frictionner trois personnes mordues par un loup, qui sont mortes toutes les trois enragées (a). Enfin nous terminerons par une Observation concluante. Elle se trouve dans le Journal de Médecine de Juillet 1781,

(a) Les Mémoires de l'Auteur n'annoncent que la mort de deux Malades, mais le troisième a péri aussi de la Rage | quelque tems après. C'est un fait dont je me suis convaincu sur les lieux, & très-certainement M. François ne le niera pas.

pag. 54, & est tirée de l'Extrait du *Prima Mensis* de la Faculté de Médecine de Paris: la voici.

« M. Majault, Médecin de l'Hôtel-Dieu, a rapporté
 » l'Observation d'un enfant de neuf à dix ans, mordu
 » par un chien enragé, à qui l'on a administré le mer-
 » cure dès le jour de l'accident. Sa plaie étoit pansée
 » avec de l'onguent Napolitain; on lui a fait des fric-
 » tions mercurielles: il a pris à l'intérieur le *Calomelas*;
 » on lui a donné des lavemens mercuriels, la salivation
 » a été très-abondante, & malgré tous ces soins on n'a
 » pu sauver ce malheureux de l'Hydrophobie & de la
 » mort ».

Après les Observations que nous avons rapportées, & sur-tout la dernière qui est d'une authenticité irrévocable, il faudroit avoir une crédulité bien opiniâtre pour soupçonner seulement que le mercure pût être de quelque utilité pour préserver de la Rage. Faisons voir par surabondance, que donné par des hommes dignes de foi, même à grande dose, lorsque la maladie a été déclarée, il n'a produit aucun effet salutaire. Nous prendrons encore nos témoignages dans M. Andry, où nous avons déjà tant puisé.

D'abord M. Baudot remarque que « lorsque l'Hydro-
 » phobie est déclarée, la méthode des frictions ne doit
 » pas jusqu'à présent être regardée comme spécifique;
 » qu'on peut, à la vérité, rapporter quelques exemples
 » de guérisons; mais qu'ils sont insuffisans, & que, pour
 » prononcer avec certitude, on doit attendre un plus
 » grand nombre de preuves (a) ».

M. Moreau, ancien Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Paris, est plus hardi que M. Baudot. Il assure
 « qu'aucun des Malades qu'on a conduits à l'Hôtel-Dieu,
 » & qui avoit déjà l'horreur de l'eau, n'a été guéri. Il
 » ajoute même que les frictions, loin de soulager, irritent

(a) M. Andry, pag. 84.

» le mal, que les Hydrophobes à qui on le donne périf-
 » sent en douze heures, » & sur le champ il en cite un
 exemple (a).

M. Fothergill a traité par la saignée, la poudre de Cobb, les bains tièdes, les lavemens, les calmans, les frictions fortes, un homme qui avoit été mordu par un chat enragé, & qui mourut Hydrophobe le huitieme jour de la maladie (b).

M. Vaughan, homme de mérite, exact Observateur, a traité trois personnes dès les premiers symptômes de la Rage. Il leur a fait prendre les remèdes calmans les plus puissans, leur a donné des frictions mercurielles, jusqu'à la dose de deux onces d'onguent à la fois, & ne les a point conservés (c). M. Andry termine ainsi les réflexions de l'Auteur.

« Il recommande seulement un cautère actuel sur la
 » partie mordue, ou même de remplir la place, si elle
 » est petite, de poudre à canon, à laquelle on mettoit
 » le feu, pour déchirer & procurer un écoulement libre
 » & continué. Peut-être même la poudre ainsi brûlée
 » auroit-elle quelque action sur le venin même. Il
 » remarque au sujet des remèdes administrés dans le
 » cas présent,

» Que l'opium à une dose excessive, même à un demi-
 » gros, n'a pas paru produire d'effet narcotique; que
 » les bains chauds ont eu plus d'effet, mais un effet peu
 » durable: *que l'onguent mercuriel, quoiqu'à dose consi-*
 » *dérable, n'a rien produit, non plus que le mercure pris*
 » *intérieurement*, ni les autres médicamens métalliques,
 » ni le musc, ni l'assa-fœtida, &c. ».

Quand un Médecin sage, comme M. Baudot, doute de l'efficacité d'un remède; quand un Chirurgien d'une expérience consommée, qui a été très-long-tems à la

(a) Ibid. pag. 211.

(b) M. Andry, pag. 158.

(c) Ibid. pag. 169.

tête du plus grand Hôpital de l'Europe , & qui par conséquent a vu plus d'enragés que personne, assure que ce remède est nuisible , loin d'être utile ; quand des hommes enfin , tels que MM. Fothergill & Vaughan, sur-tout , qui réunissent aux talens les plus distingués, l'exactitude scrupuleuse qui caractérise les bons Praticiens, annoncent qu'ils ont employé ce remède dans le cas désigné, même à la plus forte dose, sans en avoir obtenu le plus léger succès ; on doit s'en rapporter à leur témoignage, & rejeter au loin comme illusoires quelques faits isolés & invraisemblables , avec quelque adresse qu'ils soient présentés. Ainsi, quand on nous dira qu'on a guéri la Rage déclarée à des hommes & à des chiens, avec de fortes doses d'onguent mercuriel & le turbith, nous sommes fondés à le nier absolument, & nous croyons que les Auteurs se sont laissé séduire, comme M. Nugent, par des apparences trompeuses.

Ces prétendues guérisons n'ont d'ailleurs rien de plus merveilleux que celles rapportées par MM. Livrey & Chabert. Le premier cite plusieurs Observations d'un Curé de campagne, qui prétend avoir guéri la Rage déclarée avec la poudre de Julien Paulmier (a). Le second présente une Observation qui est trop curieuse pour ne pas trouver place ici.

« Un chien devient enragé, & a tous les symptômes
 » de la Rage. On parvient à l'enchaîner ; on expose dans
 » l'intervalle de deux jours sept chiens à sa fureur. Il
 » les mord ; ces chiens enragent , & on les laisse mourir
 » de la maladie. Celui qui les avoit mordus est guéri par
 » l'Anagallis (b) ».

Si une Observation de cette espèce étoit vraie, auroit-on besoin de demander un autre spécifique de la Rage ? Mais supposons-la pour un moment ainsi que les autres.

(a) Voyez M. Andry, pag. 238 & suivantes.

(b) Ibid. pag. 228.

Lequel croire de M. Mathieu (a), de M. Page, Curé de Chemiré, ou de M. Chabert? Faut-il les croire tous les trois? En ce cas nous avons donc trois spécifiques pour la Rage déclarée! Il ne reste plus qu'à faire un choix, & ce choix sera bientôt fait. Il n'y a personne qui ne préfère des remèdes de peu de conséquence, & peu dangereux, au mercure, qui, donné brusquement & à forte dose dans des constitutions délicates, occasionneroit des accidens graves & même mortels. Ainsi, s'il se trouvoit encore de ces ames foibles, dont la terreur trouble la tête, jusqu'au point de leur faire croire qu'ils sont attaqués de la maladie qu'ils redoutent, & qui tombent en conséquence dans des accidens violens, qui imitent ceux dont leur imagination est prévenue; & que l'homme de l'Art, se laissant séduire par ces apparences, donnât des doses fortes & répétées de mercure; nous ne doutons pas que la plupart des malheureux qu'on y exposeroit n'y succombassent.

Il n'est pas nécessaire de dire que la poudre de Julien Paulmier & celle d'Anagallis, ne sont d'aucune utilité. L'expérience l'a confirmé à l'égard du mercure, nous croyons avoir prouvé démonstrativement qu'il n'avoit, non plus, aucune vertu contre la Rage; nous ne pourrions donc pas nous empêcher par la suite d'imputer les malheurs dont il sera la cause aux gens de l'Art qui l'emploieront.

Je ne suis pas étonné que la contrariété des moyens qu'on a employé au traitement de la Rage, les événemens différens dont ils ont été suivis, aient jetté quelques personnes dans le pyrrhonisme, sur la possibilité actuelle de la curation de cette maladie. Un Ecrivain moderne, qui mérite la réputation distinguée qu'il s'est acquise, prétend que personne ne peut se flatter de l'avoir guérie.

(a) Journal de Paris, 8 Mars 1781, n° 67.

Nous sommes bien de son avis quant à la Rage déclarée ; mais il entend que personne n'en a préservé. « Les » Auteurs de ces guérisons nous préviennent tous , dit- » il , que leurs Malades n'avoient pas eu de symptômes » de Rage ; & tant qu'aucun symptôme n'a paru , il » reste incertain si la contagion a eu lieu ou non : car » on fait que de plusieurs personnes mordues , avec des » circonstances absolument égales à nos yeux , livrées » les unes & les autres aux seules ressources de la Nature , » quelques-unes échappent à la fin malheureuse qui » attend les autres (a) ».

Ce raisonnement est très-spécieux , & ne peut être détruit que par les faits. Or , si d'un certain nombre de personnes également blessées & abandonnées à la Nature ou à de mauvais moyens , il en périt la plus grande quantité (b) ; que du même nombre ayant des blessures semblables , il en réchappe davantage lorsqu'elles sont traitées méthodiquement : on doit conclure que le traitement a eu des succès , & que s'il n'a pas réussi à tous , il faut en accuser quelque négligence , quelque omission dans l'emploi des vrais secours curatifs , & c'est ce que nous espérons pouvoir établir ci-après par des Observations exactes.

Nous sommes bien de l'avis de M. Peyrilhe , qu'il n'y a point de spécifique pour guérir la Rage quand elle a commencé ; nous allons plus loin , & nous doutons qu'on puisse jamais en trouver aucun de la manière dont on l'entend communément ; c'est-à-dire un antidote , qui pris intérieurement ou en friction , pénètre dans les vaisseaux , & aille détruire le venin rabifique , qui est supposé faire fermenter & corrompre ces liqueurs. Cela

(a) Voyez Histoire de la Chirurgie , par M. Peyrilhe , Tom. II , pag. 155.

(b) Nous ne citerons à ce sujet que les vingt-quatre personnes qui furent conduites à l'Hôpital de la Rochelle , au mois

d'Avril 1767 , & dont il en périt dix-huit de la Rage. Voyez les Observations communiquées par M. Dupuy , Médecin du même Hôpital , & insérées dans l'Ouvrage de M. Andry , pag. 196 & suivantes.

ne nous paroît pas même possible , suivant nos principes ; car si la Rage dépend d'une irritation locale , comme nous en avons les plus fortes présomptions , il n'y a point de venin répandu universellement à détruire ; celui qui existe est dans la partie même où il a été déposé , & autant que ce lieu sera soumis à nos opérations , nous pourrons attaquer avec avantage l'ennemi qui y est caché , & avoir la certitude de le vaincre ; peut-être même pourrions-nous encore le combattre efficacement lorsqu'il commence à déployer son activité. Le signe que M. Peyrilhe demande pour cela est trouvé : une sensation quelconque dans la partie blessée qui annonce , excite la fièvre rabique , & précède de plusieurs jours l'Hydrophobie , ou le dernier degré de la maladie. N'attendons pas , cependant , ce signe pour agir , il y auroit trop de danger & trop peu d'espérance de succès.

T R O I S I E M E P A R T I E .

APRÈS avoir exposé notre opinion sur la cause & le siège de la Rage ; après avoir démontré l'incertitude & l'inutilité des remèdes les plus accrédités de nos jours pour traiter cette affreuse Maladie , il nous reste à établir la méthode curative , qui nous paroît la plus naturelle , & qui a eu dans tous les tems les plus grands succès. Cette méthode est très-ancienne ; mais nous l'avons perfectionnée , nous l'avons dépouillée d'accessoires inutiles ou dangereux , & rendue plus simple , moins effrayante & plus sûre. A ces titres nous croyons qu'elle méritera l'attention des gens de l'Art ; nous croyons aussi qu'ils nous sauront gré d'avoir rappelé ces vrais principes , d'avoir repris la route qui nous avoit été tracée par nos peres , & dont nous nous étions malheureusement écartés. Ils ne regretteront pas sans doute des systèmes , tels que ceux que nous avons combattus ; fruits trompeurs de l'imagination , & d'une analogie aussi trom-

peuse avec lesquels on avoit fait cadrer les faits pour les rendre plus séduifans , & qui nous ont entraîné pendant si long-tems dans des erreurs préjudiciables à l'humanité. Si, fuivant eux, il n'y a rien de neuf dans mon Ouvrage, je pense qu'ils y trouveront la vérité, & c'est assez.

Mais y a-t-il beaucoup de choses nouvelles dans l'Art de guérir ? Peut-on mettre de ce nombre la multitude de prétendus spécifiques qu'on a publié depuis quelques années seulement contre la Rage, dont les uns effraient par leur danger (a), les autres excitent la pitié par l'évidence de leur inutilité. Jamais le mot de spécifique n'a été profané comme de nos jours ! Un ouvrage qui les réduiroit à leur juste valeur, en anéantiroit le plus grand nombre, & seroit d'une utilité inappréciable. Revenons donc à la nature; ne donnons que des préceptes simples & vrais; ils feront impression sur les esprits justes, trop long-tems flottans & fatigués par des opinions abstraites, des pratiques compliquées & contradictoires, qui les ont jetés dans l'incertitude & le découragement.

Nous avons dit qu'il y avoit deux especes de Rage, l'une de cause interne ou spontanée, l'autre de cause externe ou communiquée.

La Rage de cause interne, est produite le plus ordinairement par une altération extraordinaire des suc digestifs, qui occasionne sur les houpes nerveuses des voies alimentaires, une irritation qui est particuliere à cette altération.

(a) Le scarabé-méloé, que le Roi de Prusse a acheté comme un nouveau spécifique contre la Rage, quoiqu'il eût été proposé comme tel par plusieurs Auteurs, & entr'autres par Sennert, est un remède dont l'action est à-peu-près semblable à celle des Cantharides, & par conséquent très-dangereux, si on en excède la dose. M. Romme, dans les Annonces littéraires de Gortingue, en cite une exemple funeste. Un enfant qui avoit été

mordu par un chien enragé, prit un de ces insectes infusé dans l'eau-de-vie. Bientôt après il fut attaqué de vomissement, d'angoisses, de coliques, de convulsions, de sueurs froides, de saignement de nez, de pissement de sang, de sueurs de sang, de déjections sanglantes. Tous ces accidens continuerent jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 Juin. Voyez Journal de Physique, Septembre 1779, pag. 228.

La Rage de cause externe ou communiquée, est toujours déterminée par un venin local, au moins dans les premiers momens où elle commence à naître, & qui l'est vraisemblablement toujours, venin qui excite sur les nerfs qu'il touche la même irritation que dans la précédente.

Ces deux especes de Rage ne sont donc qu'une seule & même maladie, dont la cause est placée & agit dans les lieux différens. Les indications curatives doivent se tirer de la situation de la cause, & on doit attaquer cette cause dans le lieu même où elle s'est formée, ou dans celui où elle a été déposée.

Dans la Rage de cause interne, c'est donc à des remèdes intérieurs qu'il faut avoir recours, mais la curation de cette espece est bien équivoque, & nous n'avons que peu de chose à proposer.

On ne s'apperçoit le plus ordinairement de la Rage spontanée, que lorsqu'il n'est plus tems d'y remédier. L'âcre irritant a déjà pénétré le velouté de l'estomac & des intestins, il s'est attaché aux houpes nerveuses qui sont par-dessous, il s'y est collé, il les titille toutes à la fois. Le mouvement convulsif nerveux est établi. Quelle substance pourroit délayer, adoucir, détacher l'un & calmer la fougue de l'autre? Cela paroît bien difficile. Je conçois qu'il est possible de corriger l'altération des suc digestifs avant qu'ils n'aient fait une impression profonde; mais quand cette impression est faite, y a-t-il des remèdes assez puissans pour l'anéantir? On est donc forcé dans cette espece, comme dans l'autre, à un traitement préservatif.

Il faut regarder les Malades qui se sont trouvés dans les circonstances que nous avons désignées ci-dessus, comme empoisonnés, & ils le sont effectivement. Il faut les soigner comme on traiteroit un homme qui auroit avalé un poison, dont on ne connoîtroit pas la nature.

Les boissons très-abondantes, d'abord mucilagineuses, ensuite aiguës avec l'émétique pour exciter une légère contraction dans le canal alimentaire, sont, à ce qu'il me semble, les premiers remèdes qu'on doit employer. Ils réussissent contre presque tous les poisons végétaux, & ne sont pas sans succès dans les autres. On leur fera succéder le lait, les huiles douces pour envelopper l'âcre qui pourroit être resté, & diminuer en même-tems l'irritation des entrailles. On finira par nourrir le Malade de farineux, & de toutes les substances qui résistent à la pourriture & qui la contractent difficilement. Dans la maladie déclarée, on joindra aux moyens précédens, s'il est encore possible de les faire continuer, les antiputrides volatils, tels que le camphre, le musc & les assoupissans à grandes doses, comme l'opium & ses préparations, sans cependant faire un grand fond sur leurs vertus.

Je suis bien fâché de ne pouvoir pas proposer des moyens plus sûrs; mais il faut avouer qu'il y a des maux incurables, & qui éludent toutes les ressources de l'Art.

La Rage de cause externe ou communiquée est bien plus soumise à nos moyens. Le tems qu'il faut au venin pour acquérir son développement, nous donne celui de l'attaquer efficacement & avec avantage, dans le lieu où il est en réserve. Ce n'est point par des remèdes internes, plus ou moins aveuglément composés & combinés, qu'il faut chercher à le combattre: ces moyens n'ont jamais produit qu'une véritable illusion. C'est à des médicamens appropriés, appliqués immédiatement dans les plaies après les avoir rendues saignantes, qu'on doit accorder sa confiance.

Dès qu'un homme aura été mordu par un animal enragé, il faudra examiner avec attention ses blessures. Un animal qui mord dans un accès de rage, serre ses mâchoires avec toute la force dont il est capable; il applatit la partie qu'il saisit, si elle en est susceptible: ses dents terribles pénètrent jusqu'à ce qu'elles trouvent de

de la résistance. La plaie est donc toujours plus profonde qu'elle ne le paroît, il faut la sonder pour s'en assurer.

Lorsqu'on a découvert ses dimensions dans tous les sens, il faut la dilater avec le bistouri dans toute sa circonférence, & en étoile, afin que l'entrée soit plus large que le fond. C'est ici l'opération la plus essentielle, celle qu'il faut faire avec le plus de soin. C'est un malheur quand les plaies sont déjà cicatrisées, parce qu'on ne peut plus juger de leur direction & de leur profondeur, & si on échappe un seul endroit, on n'a rien fait, & la Rage se développe. Il faut donc s'informer de l'espece d'animal qui a fait les blessures, de son âge, de sa force, de la maniere dont on a été mordu, de la direction des morsures, si le blessé ou les assistans peuvent s'en souvenir, & faire toujours les dilatations profondes, étendues & multipliées.

Dans ces différentes incisions il faut faire attention aux tendons, aux gros vaisseaux sanguins, pour les éviter autant qu'il sera possible. On laisse saigner la plaie, on la lave bien avec de l'eau de savon, ou on la trempe dans un bain de même nature. On tamponne la plaie de charpie sèche, on la couvre de compresses & de bandes jusqu'au lendemain.

A la levée du premier appareil, on voit jusqu'au fonds de la plaie, on découvre les vaisseaux, les nerfs, les tendons, s'il s'en trouve dans son trajet. Une phiole de beurre d'antimoine, tombé en déliquescence, est ensuite le médicament le plus nécessaire & le plus efficace. On y trempe une sonde de bois, & on porte le caustique dans le fonds de la plaie, mais spécialement sur les bords en l'étendant même sur la peau environnante. Toutes les parties qui ont été touchées de ce médicament, deviennent blanches presque sur le champ, & sont brûlées quelquefois à plusieurs lignes de profondeur. On met par-dessus un large emplâtre vésicatoire qui s'étende

bien au-delà de la plaie , & le second pansement est fait.

Je n'applique pas le beurre d'antimoine au premier appareil, parce que j'ai remarqué qu'il étoit décomposé en partie par le sang qui s'écoule en plus ou moins grande quantité , & qu'il se précipitoit sous la forme d'une espece de poudre d'algaroth, qui n'est plus corrosive, & effectivement les escarres qui en résultent ont moins d'épaisseur ; aussi-tôt après leur chute il faut recommencer l'application.

Je n'ai point employé le fer ardent pour cautériser les plaies : il effraie trop les Malades , n'est point aussi facile à manier , & ne brûle pas avec la même précision que les caustiques. Parmi ceux-ci , j'ai choisi le beurre d'antimoine liquide , parce qu'il brûle plus profondément & avec moins de douleur ; que les escarres qu'il forme tombent plus promptement , & qu'il n'occasionne aucun des accidens qu'on a quelquefois à redouter avec d'autres.

Je n'ai rencontré que deux fois des parties dangereuses à brûler , & je me suis repenti de les avoir ménagées. Quand on a une maladie aussi grave & aussi dangereuse que la Rage à redouter , il faut faire des sacrifices. Si l'occasion se présente de nouveau , je ne ménagerai rien que les artères trop considérables, dont l'ouverture pourroit entraîner en peu de tems la perte du Malade.

Au troisième pansement j'enlève les vessies que le vésicatoire a produites , & j'applique en place un linge garni d'onguent de la mere , recouvert de beurre frais. Je continue ce pansement jusqu'à ce que l'escarre soit détachée, ce qui arrive le six ou le sept au plus tard.

Lorsque l'escarre est tombée , je mets dans l'ulcère , suivant sa grandeur , un ou plusieurs pois , ou de racine de gentiane ou d'iris de Florence , d'une forme & d'une grosseur proportionnée pour entretenir la supuration comme celle d'un cautère. Si la plaie est fort

large, qu'il y ait des lambeaux d'emportés, je la remplis avec des bourdonnets garnis de suppuratif. A mesure que les chairs reviennent, je les brûle de nouveau avec le beurre d'antimoine, j'applique aussi les vésicatoires à différentes reprises, enfin, je ne permets à la plaie de se cicatrifier qu'après quarante jours révolus.

Je donne pour tout remède interne l'alkali volatil fluor dans une infusion de fleurs de sureau, à la dose pour les adultes de douze gouttes matin & soir, que je diminue pour les enfans à proportion de l'âge. Je n'attribue à ce remède aucune vertu pour guérir de la Rage, mais je l'emploie comme tonique & sudorifique. Plusieurs de mes blessés n'en ont point pris, & ne s'en sont pas plus mal trouvés.

Le régime n'est pas bien sévère. Des alimens doux, de facile digestion le composent. Je laisse aux Malades la liberté de se promener, je les invite même à se dissiper & se réjouir. Je n'ai embrassé cette méthode simple qu'après avoir examiné sans prévention celles qui étoient en usage, après avoir recherché les causes de leurs désavantages, & m'être rendu compte de celles de leurs succès (a). Si je n'ai pas toujours réussi par son moyen, on verra que ce n'est pas le défaut de la méthode, mais celui de l'exécution. C'est ce qui va résulter évidemment du compte que nous allons rendre de plusieurs personnes qui ont été confiées à nos soins, & qui avoient été mordues par des animaux enragés.

Les 14 & 15 Mars 1780, une louve enragée mordit onze personnes dans les environs de Châtillon-sur-Seine. Neuf furent envoyés successivement à notre Hôpital, & deux restèrent dans leur pays. Nous allons rendre compte des neuf qui ont été sous notre direction, & on verra dans les lettres qui nous ont été écrites, ce qu'elles nous ont appris des deux autres.

(a) Voyez aussi mes Observations sur la Rage, suivies de Réflexions véridiques sur les spécifiques de cette maladie, imprimées à Dijon, chez Cappel 1780.

Nous partagerons nos blessés en trois classes. La première comprendra ceux qui ont été mordus à la tête, & qui sont au nombre de cinq. Dans la seconde il n'y aura qu'une seule personne blessée à nud sur le haut de la poitrine, & dans la dernière trois qui ont été mordus à travers leurs vêtemens.

P R E M I E R E C L A S S E.

Louis François, natif de Bissef-la-Côte, âgé de dix-sept ans, a été mordu le 14 Mars à cinq heures du soir, & est entré à l'Hôpital de Dijon le 17 du même mois: Il étoit blessé grièvement à la tête. Il avoit une plaie à la partie supérieure & moyenne du crâne au côté droit, qui s'étendoit depuis la suture sagittale jusqu'auprès de la partie postérieure de l'apophyse mastoïde. Cette plaie étoit divisée dans le milieu antérieurement, & formoit un V incliné, d'où résultoit un lambeau à la partie supérieure, sous lequel on appercevoit une grande étendue du pariétal à découvert jusques sur la suture coronale. Une autre plaie à la partie antérieure de l'oreille droite, de la longueur de quatre travers de doigt qui commençoit dans l'entonnoir, partageoit le cartilage supérieur de l'oreille, & finissoit au cuir chevelu. Ces deux plaies paroissoient avoir été faites l'une par la mâchoire supérieure de l'animal, l'autre par la mâchoire inférieure. Deux autres plaies à la partie inférieure & antérieure du bras droit; l'une pénétrante jusqu'aux muscles, l'autre superficielle.

Après avoir lavé exactement toutes ces plaies avec une forte eau de savon, je les scarifiai, & ne brûlai d'abord que celles du bras, les autres fournissoient trop de sang par les incisions que j'avois faites. Je me contentai d'appliquer sur celles-ci de la charpie sèche, après les avoir lavées une seconde fois avec l'eau de savon. Le lendemain 18 du mois, j'emportai le lambeau de la plaie

supérieure, ce qui laissa le pariétal découvert de la largeur de plus d'un écu de six livres. Je n'ai brûlé cette plaie, ainsi que celle de la partie antérieure de l'oreille, que lorsque la charpie qui y adhérait en a été séparée. J'étendis le beurre d'antimoine sur l'os même. Aussi-tôt après la brûlure j'appliquai des emplâtres vésicatoires qui produisirent des vessies, lesquelles enleverent l'épiderme dans toute leur circonférence. Sur toutes les excoriations j'appliquai un linge garni d'onguent de la mere, recouvert de beurre frais. Les escarres tombèrent après huit jours de leur formation. La suppuration des plaies du bras fut entretenue par des morceaux de racine de gentiane que j'y faisois introduire; celles de la tête, où il n'étoit pas si facile de faire tenir cette substance, furent brûlées chaque fois que les chairs me parurent trop pulluler, & autant de fois j'y appliquois un large emplâtre vésicatoire. Le vuide de cette plaie fut toujours rempli de bourdonnets garnis de suppuratif. L'exfoliation de l'os s'est faite sensiblement le trente-cinquieme jour. J'ai entretenu la suppuration des plaies jusqu'au quarantieme jour. Le blessé prenoit deux fois par jour dix gouttes d'alkali volatil fluor, dans une tasse d'infusion de fleurs de sureau. Il est sorti de l'Hôpital le 18 Mai parfaitement guéri.

Pierre Verdin, âgé de dix ans, natif de Maissey-le-Duc, a été mordu le mercredi 15 Mars, est entré à l'Hôpital le 19 du même mois. Il avoit une plaie très-étendue au milieu du front, qui commençoit à la partie antérieure des pariétaux, & finissoit à la racine du nez, pénétrante jusqu'au coronal, qui étoit à découvert dans le milieu de la plaie, de la longueur de près de trois travers de doigt; il avoit en outre deux autres plaies sur le pariétal droit, mais qui ne pénétoient que jusqu'à la calotte aponévrotique. J'ai lavé, scarifié & brûlé ces plaies le même jour, en étendant le beurre d'antimoine sur l'os même. Il a été pansé d'ailleurs comme

le précédent, je lui ai appliqué le caustique & les vésicatoires à différentes reprises. La suppuration a duré quarante jours. L'exfoliation s'est faite lentement, il s'est ensuite formé une cicatrice solide, adhérente à l'os. Il a pris pendant les quarante jours, deux fois par jour huit gouttes d'alkali volatil. Il n'est sorti de l'Hôpital que le 27 Mai.

Marie Petit, âgée de deux ans, native de Maissey-le-Duc, mordue le même jour, amenée à l'Hôpital le 20 Mars, avoit une plaie dans toute l'étendue de la joue gauche, la traversant dans le milieu de haut en bas, & pénétrant dans la bouche sur les dents molaires où ma sonde toucha. Une seconde plaie sur le milieu du front, deux autres sur la tempe droite, & une sur la tempe gauche. Cet enfant a été pansé de la même manière que les précédens: j'ai brûlé ses plaies plusieurs fois avec le beurre d'antimoine, & ai appliqué de même les vésicatoires. J'ai entretenu la suppuration pendant quarante jours, ensuite j'ai pansé les plaies simplement, qui se sont cicatrisées très-promptement. Cet enfant n'a point pris d'alkali volatil. Elle a eu une fièvre continue pendant plusieurs jours, pour laquelle je l'ai purgée plusieurs fois. Elle est sortie de l'Hôpital le 27 Mai en parfaite santé.

Jean Petit, frère de la précédente, âgé de cinq ans, a été mordu comme elle le 15 Mars, & amené à l'Hôpital le lundi 20 du même mois. Sa tête étoit remplie de plaies. Il en avoit une d'environ quatre travers de doigt transversalement sur la future temporale gauche, qui pénéroit jusqu'aux muscles. Une autre moins étendue sur la tempe droite. Une troisième sur la partie supérieure du coronal qui pénéroit jusqu'à l'os. Une autre verticale du côté gauche au-dessus de l'oreille, qui descendoit sur la joue, & qui avoit cinq travers de doigts de longueur; enfin une cinquième à la paupière inférieure de l'œil droit, du côté du grand angle, & qui pénéroit dans l'orbite: l'aspect de la tête de cet enfant étoit horrible

à voir. Toutes ces plaies furent lavées avec l'eau de savon, à l'exception de celle de l'œil, à cause de la douleur qu'une goutte de cette eau occasionna. Je pansai ensuite avec le digestif vésicatoire qui procura une ample suppuration; mais je me contentai d'introduire dans la plaie de la paupière un bourdonnet chargé de suppuratif. Quelques jours après, lorsque je m'aperçus que la suppuration commençoit à diminuer, je brûlai toutes les plaies de la tête avec le beurre d'antimoine; j'en étendis même sur la partie du coronal qui étoit découverte. Je répétai encore plusieurs fois cette opération après la chute des escarres, qui ne furent pas longues à se séparer. Je n'osai pas brûler la plaie du grand angle de l'œil, & cette omission a été funeste. L'exfoliation du coronal s'est faite au bout de vingt-cinq jours. La plaie de l'œil a été bientôt guérie. Il y avoit quinze jours qu'elle étoit cicatrisée, lorsque je m'aperçus le 6 Mai que l'œil s'enflammoit avec douleur. Le lendemain la plaie de la paupière se r'ouvrit, & il en sortit une sérosité sanguinolente. Il survint de la fièvre qui me détermina à purger le Malade. Le 12 Mai l'enfant commença à refuser la boisson par intervalle. Le 13 il ne voulut plus boire tout-à-fait. On le sépara des autres, il avoit de la fièvre & des sueurs presque continuelles; enfin il mourut la nuit du 16 au 17 Mai, avec des accidens médiocres. (Voyez le tableau de sa mort, ci-devant première Partie.)

Lorsque cet enfant mourut, Melchior Arbelot & Pierre Perret, dont on verra l'histoire ci-après, étoient déjà sortis de l'Hôpital; mais les autres y étoient encore. Il ne fut pas possible de leur cacher cet événement, qui les effraya beaucoup. Quelques jours auparavant ils avoient encore appris que Michel Arbelot, Fermier dans leur pays, & qui avoit été blessé en même-tems qu'eux, étoit mort chez lui de la Rage le 5 Mai, & ils s'attendoient tous à éprouver le même sort.

On nous permettra quelques réflexions sur l'Obser-

vation précédente. Les plaies de Jean Petit, situées à la tête, étoient presque toutes cicatrisées lorsque la Rage se déclara. Il n'en restoit qu'une sur la suture coronale où l'os s'étoit exfolié: elle étoit platte & au niveau de la peau. Je les examinai avec attention plusieurs fois par jour pendant tout le cours de la maladie. Les cicatrices n'ont point changé de couleur, n'ont éprouvé aucun gonflement. La plaie encore ouverte est restée belle pendant tout ce tems du premier degré. Au second degré de la Rage elle devint pâle, & la suppuration s'arrêta, comme cela arrive à tous ceux qui périssent de maladies étrangères à leurs blessures. J'avois donc détruit par mon pansement le virus rabifique ou la cause locale, dans toutes ces plaies, & je l'avois laissé dans celle du grand angle de l'œil, qui n'avoit été ni dilatée, ni brûlée avec le beurre d'antimoine, & ce fut aussi la seule où ce terrible poison commença à se manifester. C'est une faute que j'ai commise, je l'avoue, mais cette faute est utile à l'humanité. Elle prouve d'une manière incontestable, & qui n'éprouvera d'objections, que par cette sorte de gens qui ne se rendent pas même à l'évidence, que le venin de la Rage séjourne, se conserve, & se développe dans le lieu où il a été déposé, & que c'est-là où il faut l'attaquer, si on veut prévenir ses affreux effets, sans s'amuser & perdre le tems à employer des remèdes internes, toujours inutiles, & souvent très-dangereux.

Jean Arbelot, natif de Courban, âgé de vingt-huit ans, a été mordu le 15 Mars. Il n'est entré à l'Hôpital que le 23 du même mois. Presque toute sa lèvre inférieure a été enlevée en forme de triangle, dont une des pointes étoit sur le menton. Les dents incisives & canines, la partie antérieure de l'os maxillaire inférieur étoient à découvert, & présentoient un aspect affreux: la gueule du loup avoit été dans sa bouche. Il avoit une contusion avec échymose à l'œil droit. Une plaie
sous

sous l'angle de la mâchoire inférieure du côté gauche, de deux pouces & demi de longueur, déjà en partie cicatrisée. Une autre à la joue gauche, sur le muscle masséter, aussi presque cicatrisée. Une plus petite au-dessus de la commissure des lèvres du côté droit. Une autre plaie à la partie antérieure & latérale gauche de la poitrine déjà cicatrisée. Deux autres sur les fausses côtes, aussi du côté gauche, & qui paroissent avoir été faites par des coups de griffes. Cet homme de haute stature, fort & robuste, avoit l'œil hagard, & l'inquiétude peinte sur la physionomie. Il s'étoit battu courageusement avec la louve, l'avoit renversé, & en avoit été renversé à son tour. Deux Chirurgiens avoient commencé à le traiter avec le mercure : je trouvai sur sa mâchoire inférieure un appareil qui en étoit encore rempli. Je fis tout laver, je scarifiai les plaies, & les brûlai avec le beurre d'antimoine le 24 Mars, à l'exception de celle de la mâchoire inférieure qui étoit en pleine suppuration, & où je ne mis qu'un emplâtre de suppuratif. Sur les excoriations des fausses côtes, j'appliquai la pommade vésicatoire. Le lendemain je mis les vésicatoires sur toutes les brûlures. Enhardi cependant relativement à l'usage du beurre d'antimoine, j'en mis aussi sur la mâchoire inférieure, brûlai toute la plaie, & même l'os le plus exactement qu'il me fût possible. L'os s'est exfolié le trente-cinquième jour. Le Malade a pris l'alkali volatil, à la dose de douze gouttes le matin & autant le soir pendant quarante jours ; je n'ai laissé cicatrifier ses plaies qu'après ce terme. Le matin du 18 Mai, l'envie de retourner dans son pays lui vint subitement. Il partit après avoir déjeûné, malgré un gonflement qu'il avoit à la joue gauche, qu'il prenoit pour une fluxion : je fus étonné, lors de ma visite, de ne plus le trouver à l'Hôpital. Il revint à Dijon le 22, avec des symptômes qui ont augmenté par degrés ; il a été furieux & Hydrophobe le 24, & est mort la nuit du 26 au 27 du même mois. (Voyez ce

que nous avons dit de sa mort , premiere Partie.)

Cette Observation vient à l'appui de la précédente , & prouve la même chose. Le gonflement à la joue gauche étoit produit par le virus rabifique qui s'étoit conservé dans quelques-unes des plaies qui y étoient situées , & que je n'avois sans doute ni dilatées , ni brûlées assez profondément. Il y a apparence que c'étoit celle faite sur le trajet du muscle masséter , & qu'elle s'étoit r'ouverte , puisqu'on la trouva couverte d'une croûte noire. Dans une multitude aussi étonnante de plaies , il est bien difficile de porter son attention sur toutes , & la plus légère omission est pernicieuse.

S E C O N D E C L A S S E.

Elisabeth Bayot, âgée de douze ans, native de Maisey-le-Duc, a été blessée le 15 Mars, & est entrée à l'Hôpital le 19 du même mois. Elle avoit deux contusions assez considérables au-dessus du sein droit. Les ayant examinées avec attention, j'ai apperçu plusieurs excoriations assez près les unes des autres, & un peu sanglantes, qui m'ont paru avoir été faites par les dents antérieures de la louve, qui n'ont pu pénétrer sur une surface dénuée d'embonpoint, aplatie & rendue solide par le coffre osseux. Les griffes crochues de l'animal seroient entrées plus aisément, leurs empreintes auroient été plus écartées, & le coup de patte n'auroit pas produit des contusions si considérables. La jeune fille assura que la bête s'étoit jettée sur elle jusqu'à deux fois, & qu'à la premiere elle avoit emporté son mouchoir entre ses dents. C'est peut-être cette circonstance qui l'a sauvé de plus grandes blessures. Je me suis contenté à celle-ci d'appliquer le beurre d'antimoine sur les excoriations sanglantes, & de couvrir le tout de larges emplâtres de vésicatoires, dont j'ai entreteenu l'écoulement pendant plus d'un mois, en le renouvelant de tems en tems. Elle

a pris huit gouttes d'alkali volatil, matin & soir, pendant le même-tems, & est sortie de l'Hôpital le 17 Mai.

T R O I S I E M E C L A S S E.

Joseph Pourchel, natif de Biffey-la-Côte, âgé de 17 ans, a été mordu le premier, le mardi 14 Mars, à cinq heures du soir, est entré à l'Hôpital le 17 du même mois. Il avoit deux plaies à la partie moyenne du bras gauche; l'une à l'insertion du muscle deltoïde, l'autre sur le muscle biceps. Ces deux plaies étoient profondes, & pénétroient dans les chairs. Deux autres plaies qui ne perçoient que la peau, situées au bas ventre, l'une entre l'ombilic & le pubis, l'autre un peu plus bas sur le côté droit. J'ai lavé, brûlé, scarifié ces plaies, j'ai appliqué le vésicatoire comme aux blessés précédents. Les escarres des brûlures sont tombées le septieme jour. J'ai entretenu les plaies avec la racine de gentiane, je les ai brûlées plusieurs fois, parce que les chairs revenoient trop vite, sur-tout les plaies du ventre, où l'appareil tenoit difficilement; enfin, je les ai laissées cicatrifer après les quarante jours revolus. Après ce tems elles ont été longues à guérir. Ce sujet avoit le sang âcre, les cheveux roux & l'imagination vive. Il m'a donné des inquiétudes sur la fin de son traitement. Une femme imprudente, arrivée le 7 Mai, lui apprit que Michel Arbelot, un de ses compagnons d'infortune, resté dans le pays, étoit mort de la Rage deux jours auparavant. Cette nouvelle effraya tous mes Malades qui en sentoient l'importance, mais particulièrement celui-ci. Il devint rêveur, avoit l'air d'être pénétré d'une tristesse profonde, fuyoit la compagnie de ses camarades, restoit presque toujours dans son lit les rideaux fermés, & lorsqu'il se levoit, il se réfugioit dans des lieux obscurs & écartés, où j'ai été le trouver plusieurs fois. On l'entendoit soupirer

profondément pendant la nuit , & lorsqu'il dormoit il faisoit des rêves fâcheux , qui le réveilloient en sursaut , & le laissoient tout en sueur. Il refusoit ce qu'on lui présentoit d'un ton brusque , & ne vouloit ni boire ni manger : tout le monde le croyoit Hydrophobe. Cependant , quoique je n'eusse pas fait encore mes remarques sur les périodes de la Rage , la situation de ses plaies faites sur des parties couvertes d'habillemens me rassuroit : elles ne changerent point de couleur , ne devinrent point douloureuses , & alloient toujours d'une marche égale à la cicatrisation ; rous les symptômes qu'il éprouvoit n'étoient produits que par la frayeur. C'est ce que je lui fis observer dans le plus grand détail en lui parlant avec bonté. Je lui fis en outre toutes les représentations dont je fus capable , & j'allai même jusqu'à l'embrasser le troisieme jour. Cette marque de sécurité de ma part fut ce qui le rassura , & il se détermina à boire sur le champ. Cependant la fièvre s'étoit allumée & continua pendant huit jours. Je le mis à l'usage des délayans , & le purgeai deux fois.

Si je m'étois laissé séduire par les symptômes que ce jeune homme éprouva dans cette crise , que j'eusse ordonné quelques remèdes extraordinaires , je produirois aujourd'hui cette Observation comme une guérison de Rage déclarée. Je ne fis autre chose que ce que je viens de dire , & le jeune homme est sorti de l'Hôpital en parfaite santé le 27 Mai.

Melchior Arbelot , natif de Courban , âgé de 47 ans , fut mordu le mardi 14 Mars à six heures du soir. Il arriva à l'Hôpital le vendredi 17. Il avoit trois plaies à la partie supérieure & antérieure de l'avant-bras , une quatrieme sous l'avant-bras près le coude. Je l'ai traité comme les précédens pendant quarante jours , il est parti huit jours après , ses plaies n'étant point encore cicatrisées. Mais son empressement à retourner chez

lui étoit si grand , que je ne voulus pas m'y opposer. Il avoit d'ailleurs été mordu à travers la manche d'une veste de laine assez épaisse & sa chemise.

Pierre Perret , natif de Maissey-le-Duc , âgé de cinquante-huit ans , a été mordu le 15 Mars à midi , & n'arriva à l'Hôpital que le 19. Il avoit deux plaies à la partie supérieure du bras ; l'une sur le deltoïde , l'autre à la partie postérieure attenant l'omoplate , faites à travers les habits , néanmoins assez profondes. Je l'ai pansé comme les précédens , & il est parti avec Melchior Arbelot , quarante-six jours après son entrée à l'Hôpital , ses plaies n'étant pas encore totalement cicatrisées.

Voici ce que j'ai pu savoir des deux blessés qui sont restés dans le pays.

Copie d'une Lettre de M. Moncuit , Curé de Courban & Bissef-la-Côte , qui m'a été adressée.

« Monsieur ,

» Il n'y a nul doute que le loup qui a dévoré mes
 » pauvres paroissiens ne fût enragé , parce que Michel
 » Arbelot , qui étoit un de ces infortunés , auquel trois
 » Chirurgiens ont administré les grands remèdes chez
 » lui jusqu'à ce jour , est mort ce matin après avoir
 » essuyé trois accès de rage. Les parens de ceux que
 » vous avez encore la bonté de traiter , vous supplient
 » comme moi , ainsi que tous ceux qui sont à supplier ,
 » de les garder à l'Hôpital le plus long-tems qu'il sera
 » possible , &c. ».

Le 5 Mai 1780.

Lettre de M. Lacroix , Bourgeois à Châtillon-sur-Seine , adressée à M. de Charolles fils , Receveur , &c. qui constate les guérisons que nous avons annoncées , & rappelle le genre de mort des quatre sujets qui ont

succombé : savoir , deux à notre Hôpital , & deux dans le pays , traités par les gens de l'Art des environs. Cette Lettre est datée du 7 Août 1780.

« Monsieur ,

» Le traitement fait à Dijon , dans votre Hôpital , aux
 » personnes mordues par le loup enragé , qui a fait tant
 » de ravages dans nos cantons , a eu , à une exception
 » près , le succès le plus heureux. De neuf Malades qui
 » ont été traités , quatre sont actuellement au village
 » de Maissey-le-Duc , rendus à leurs travaux ordinaires ,
 » & jouissant de la meilleure santé. Deux autres sont à
 » Bissesey-la-Côte , également sains de corps & d'esprit ; &
 » j'ai eu occasion d'en voir un autre à Courban der-
 » nièrement , qui est un bon Cultivateur , pere d'une
 » grosse famille , occupé à sa récolte , & auquel il ne
 » reste pas même la foiblesse , qui devoit être la suite
 » d'un traitement aussi sérieux.

» Le nommé Jean Arbelot de Courban , & un enfant
 » de Maissey-le-Duc , envoyés à votre Hôpital , ont été
 » les seules victimes de cette cruelle maladie. Le pre-
 » mier étoit revenu dans son village , à la suite du trai-
 » tement ; lorsque la Rage s'est déclarée , il a été recon-
 » duit dans votre Hôpital , où il est mort. Le second y
 » a été envoyé sans espérance de guérison , ses plaies
 » paroissoient trop considérables , & on n'a pas eu le
 » tems de lui administrer les remèdes.

» Voilà , Monsieur , le détail que vous desirez ; permet-
 » tez-moi seulement d'y ajouter , que quelques-uns des
 » Malades que j'ai eu occasion de voir , ne m'ont parlé
 » qu'avec les expressions de la reconnoissance des soins
 » charitables qu'on leur a donné dans votre Hôpital ,
 » & particulièrement de ceux du Chirurgien à qui ils
 » doivent leur conservation.

» Notre Faculté n'a pas été si heureuse ; elle avoit

» entrepris la cure d'un gros Fermier , pere de famille
» précieux ; mais après deux traitemens successifs , il est
» mort à Courban dans l'accès de l'Hydrophobie la plus
» furieuse.

» Un Chirurgien de village , à peine connu , avoit
» également entrepris un enfant mordu , au Château
» de Crépan ; on le croyoit guéri , mais il y a quelques
» semaines qu'il se plaint d'une suffocation à la gorge ,
» & cet accident qui n'empêchoit cependant pas l'enfant
» de boire , l'a emporté en peu de jours ».

J'ai l'honneur d'être , &c.

*Autre Lettre qui m'a été adressée par M. Moncuit , Curé de
Bisseyl-la-Côte & Courban , en date du 13 Novembre 1780,
qui constate encore les guérisons annoncées.*

« Monsieur ,

» Melchior Arbelot , mon paroissien de Courban ,
» Louis-François & Joseph Pourchel de Bisseyl-la-Côte ,
» m'ont chargé de vous assurer de leurs très-humbles
» respects , & de vous remercier , ainsi que les respec-
» tables Dames Hospitalieres , de toutes les bontés que
» vous avez eu pour eux. Ils jouissent tous de la plus
» parfaite santé. Les deux premiers firent vigoureuse-
» ment sur la fin de Juin le voyage de Saint-Hubert.
» Joseph Pourchel a fait le même pèlerinage , dont il
» est de retour il y a douze jours. Les paroissiens de
» Maifey-le-Duc , que vous avez aussi eu la charité de
» traiter , se portent tous très-bien. J'ai fait part à
» M. leur Curé du conseil charitable que vous m'avez
» donné d'examiner de tems en tems ceux qui sont
» sous notre direction , & de vous les renvoyer aussi-
» tôt que les premiers accidens se présenteroient. J'ai
» témoigné à M. Riembaut , chef des Chirurgiens qui
» ont traité défunt Michel Arbelot , le desir que vous

» avez de savoir plus particulièrement le détail du traitement qu'il lui a fait. Toutes les fois que nous nous voyons, je le fais ressouvenir de sa promesse. S'il ne l'effectue pas, c'est qu'il est trop occupé à cause de sa grande réputation; grands & petits ont confiance en lui. Je lui ai remis la brochure dont vous avez eu la bonté de me faire présent. J'ai tardé long-tems sans avoir l'honneur de vous écrire, afin de mieux m'assurer de la guérison de nos paroissiens, que je crois, moyennant l'aide de Dieu, être parfaite »,
Je suis, &c.

Autre Lettre de M. Lacroix, à M. de Charolles fils, en date du 23 Janvier 1782, qui certifie les guérisons annoncées.

« Monsieur,

» Vous desirez savoir l'état actuel des particuliers de nos environs, blessés par un loup enragé, & traités dans l'Hôpital de Dijon. De onze qu'ils étoient, trois qu'on a négligés d'y conduire, sont morts dans les accès de cette cruelle maladie. Un quatrième blessé considérablement à la tête, & conduit à Dijon, y est mort également, mais il est le seul pour lequel les remèdes n'aient pas eu de l'efficacité. Tous les autres sont parfaitement rétablis, & jouissent de la meilleure santé. L'un d'eux domicilié à Courban, que j'ai vu pendant, & depuis nos vendanges, n'a pas cessé depuis son retour de continuer son travail, & se porte à merveille, quoiqu'il ait négligé toute espèce de précaution; enfin, Monsieur, on ne fait aucun doute qu'ils ne soient entièrement préservés, & ils rendent toute la justice & le tribut de reconnoissance qu'ils doivent au zèle, au mérite & à l'humanité de M. le Roux, ainsi qu'aux secours de charité qui leur ont

» ont été prodigués dans cet Hôpital. J'ai l'honneur
 » d'être, &c.

» M. Lacroix se trompe, lorsqu'il dit que trois
 » Malades sont morts de la Rage dans le pays, il n'y
 » en est mort que deux qui ne l'ont pas quitté, & deux
 » à notre Hôpital; mais les circonstances qui ont pré-
 » cédé la mort de ces derniers, loin de diminuer la
 » confiance qu'on doit avoir dans la méthode qu'on a
 » employée, forment au contraire une preuve démonf-
 » trative de sa sûreté. La Lettre de M. Lacroix atteste
 » toujours qu'aucun de ceux que nous avons annoncés
 » comme guéris n'est encore mort, & par conséquent
 » qu'ils sont tous préservés, puisqu'il y avoit à la date
 » de sa Lettre près de deux ans de leur traitement ».

A U T R E S O B S E R V A T I O N S.

Enhardi par les succès ci-dessus, nous n'avons pas
 hésité d'employer la même méthode sur deux blessés
 que nous avons eu à traiter depuis ce tems, & qui par
 la situation de leurs plaies au visage, avoient tout à
 redouter de la maladie: en voici l'Histoire,

Le nommé François Remy, âgé de seize ans, natif
 de Châtillon-sur-Seine, & Domestique à l'Abbaye des
 Génovéfins, ou Chanoines Réguliers de la même ville,
 fut blessé le vendredi 5 Avril 1782, & arriva à Dijon le 9
 du même mois: je ne pus commencer son traitement
 que le lendemain matin,

Voici quelles étoient ses blessures; une plaie entre
 l'angle de la mâchoire inférieure & le menton, du côté
 droit, sur le trajet de la crête de l'os maxillaire inférieur.
 Après avoir ôté les croûtes qui la couvroient, je recon-
 nus qu'elle pouvoit avoir un pouce de longueur, déchirée
 obliquement de derrière en devant, & de haut en bas.
 Elle pénéroit assez profondément dans les graisses. Deux
 autres petites plaies, aussi couvertes de croûtes, situées sur
 le dos de la main droite, & qui étoient déjà presque guéries.

82 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

Le 10 du même mois, cinq jours après les blessures, je lavai les plaies avec l'eau de savon, je les scarifiai assez profondément, je les fis bien saigner, les lavai une seconde fois, & je pansai au premier appareil avec de la charpie sèche, pour arrêter le sang qui couloit assez abondamment, sur-tout des plaies de la main. Le lendemain je brûlai les plaies le plus exactement qu'il me fût possible, en étendant le beurre d'antimoine dans l'intérieur, sur les bords, & même sur la peau environnante. Je couvris le tout d'un large emplâtre vésicatoire des boutiques. Cet emplâtre produisit des ampoules considérables, & la séparation d'un épiderme épais, tant à la mâchoire qu'à la main. Les escarres des brûlures tombèrent le septième jour. Pour en hâter la chute, & faciliter l'écoulement des vésicatoires, j'appliquai sur toute l'étendue des excoriations un linge garni d'onguent de la mere, recouvert de beurre frais. Lorsque la suppuration tariffoit, & que les ulcères se remplissoient de chairs, je brûlois de nouveau & j'appliquois le vésicatoire lorsque leur écoulement cessoit. J'ai de cette manière brûlé six fois, & appliqué les vésicatoires quatre fois pendant le cours du traitement, qui a duré quarante jours. Je n'ai laissé former les cicatrices qu'après ce tems, & le jeune homme est retourné dans son pays.

Il n'a pris aucun remède interne; il logeoit dans une auberge, où j'avois recommandé qu'on ne lui donnât à manger que des choses douces; c'est le seul régime qu'il ait suivi. Il sortoit tous les jours, se promenoit par la ville, & venoit se faire panser chez moi.

Le chien qui a mordu ce jeune homme étoit un Danois de haute taille, doux naturellement, & qui n'avois jamais blessé personne, mais qui avoit été mordu auparavant par un chien enragé. Quand on s'aperçut qu'il refusoit de boire & de manger, on eut la précaution de le tenir à l'attache, & ce fut dans ce tems qu'il blessa le jeune homme qui avoit coutume d'avoir soin de lui, & qu'il auroit dévoré sans la chaîne qui le rete-

noit. Ce chien devint si furieux, qu'on fut obligé de le tuer, de sorte qu'il n'y a point de doute sur la nature de la maladie.

AUTRES OBSERVATIONS.

Le nommé Touffaint Sbile, Domestique, résidant à Dromont, dans la maison de campagne des RR. PP. Carmes de Dijon, âge de soixante ans, natif d'Arcelot, entra à l'Hôpital de Dijon le 18 Avril 1782, pour se faire traiter de plusieurs plaies qu'il avoit au visage, faites par un chien enragé qui l'avoit mordu la veille. Le nez de cet homme étoit comme mâché; mais après l'avoir lavé je reconnus qu'il y avoit trois plaies principales: l'une au grand angle de l'œil droit, qui pénétrait jusqu'à l'os, une seconde sur le milieu du nez qui découvroit le cartilage, & une troisième à l'aile gauche du nez. Tout le reste de cette éminence étoit excorié & saignant. Je découvris encore une plaie assez profonde sur la lèvre supérieure attenant la commissure du côté gauche, & de l'étendue, de haut en bas, de trois quart de ponce.

Le chien qui a fait les blessures ci-dessus, étoit de petite taille. Il passa comme un furieux à neuf ou dix heures du soir par une ouverture qui se trouvoit sous la porte cochère de la cour, poursuivit deux chiens de haute taille qui s'enfuirent à son approche, mais qu'il atteignit. L'homme sortit de la maison pour s'informer de la cause du bruit qu'il entendoit, & le petit animal lui sauta au visage.

J'ai pansé le blessé comme le précédent, c'est-à-dire, en lavant les plaies, en les scarifiant, en les brûlant avec du beurre d'antimoine, & en appliquant les vésicatoires qui firent tomber toute la surface du nez en suppuration. Je ne ménageai pas les incisions, & pour ne pas exposer mon Malade au malheur qui est arrivé à Jean Petit, voyez ci-devant pag. 105.) je découvris la portion de

34 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

l'apophyse montante de l'os maxillaire que j'avois sentie auparavant avec la sonde, & j'y appliquai le beurre d'antimoine. J'ai renouvelé les brûlures au moins six fois, les escarres tombant très-promptement comme au précédent (a), & quatre fois les vésicatoires. Le blessé a pris tous les matins pendant quarante jours douze gouttes d'alkali volatil fluor, & aujourd'hui 14 Novembre il est encore en parfaite santé. J'ai reçu depuis peu des nouvelles du précédent, qui se porte également bien.

Voilà donc encore deux personnes, si on ne peut pas dire guéries, au moins préservées de la Rage, malgré des blessures au visage qui sont reconnues comme les plus dangereuses de toutes. On ne peut pas nier leur nature. Le premier chien avoit été mordu par un chien enragé, il l'est devenu lui-même, & on l'a tué dans les plus violens accès de la maladie.

Les chiens connoissent ceux de leur espèce qui sont enragés, & les évitent. C'est un fait attesté par-tout le monde, & que l'expérience journalière confirme. Celui qui a blessé le Domestique des PP. Carmes, en a mis en fuite deux de haute taille, par qui il auroit été dévoré dans une autre circonstance. Le genre de sa fureur n'étoit donc pas douteux; mais ce qui la constate encore davantage, c'est que des deux chiens qu'il avoit mordus, l'un à qui on découvrit des plaies apparentes fut tué le lendemain, l'autre à qui on n'en apperçut pas fut ménagé; mais il est devenu enragé après le retour de Toussaint Sbille, qui a souffert cette épreuve courageusement & sans accident.

Il nous reste pour compléter les preuves de la supériorité de la méthode que nous avons employée, d'en comparer le résultat avec celui du traitement mercuriel fait à Senlis par quatre Commissaires de la Société Royale de Médecine. Nous sommes persuadés que cette

(a) Il faut remarquer, que lorsqu'on applique le beurre d'antimoine sur des plaies végétantes & en suppuration, les escarres se séparent beaucoup plus promptement qu'à la première application.

illustre Compagnie ne sera point fâchée d'un parallèle, dont le but concourt si éminemment à ses vues, qui font l'avantage de l'humanité & l'avancement de l'Art de guérir. Nous ne prendrons que les neuf blessés que nous avons soignés à-peu-près dans le même-tems que les Commissaires traitoient ceux de Senlis.

Sous quelque face qu'on envisage mon traitement, il a un avantage évident sur le leur. J'avois neuf blessés, j'en ai préservé sept de la Rage, ce qui fait plus des trois quarts. A Senlis, il y avoit quinze blessés, & on n'en a conservé que les deux tiers. J'avois six personnes mordues à nud, j'en ai préservé les deux tiers; à Senlis il y en avoit dix, & il en est mort la moitié. J'avois cinq personnes blessées au visage, & j'en ai sauvé trois; à Senlis il n'y en avoit que trois mordues au visage, & elles sont mortes toutes les trois.

On objectera, sans doute, que des cinq personnes mortes à Senlis, il n'y en a que trois qui aient eu l'Hydrophobie; mais de ces deux personnes, Jeanne Bosquillon est véritablement morte de la Rage: elle a eu les symptômes précurseurs du premier degré, la maladie a suivi sa marche, & le second degré a été caractérisé par la douleur de la gorge, la difficulté d'avaler, &c. Si elle n'a eu ni Hydrophobie plus déclarée, ni mouvemens convulsifs apparens, on doit l'attribuer à sa foiblesse naturelle, à celle acquise par la salivation, & aux autres évacuations qu'on lui a procurées pendant le cours de son traitement, & qui l'avoient jetée, pour ainsi dire, dans l'anéantissement; d'ailleurs il n'est point extraordinaire de voir des personnes mourir de la Rage sans Hydrophobie, les Observateurs en font foi. M. Darluc s'exprime ainsi sur ce sujet: « Plusieurs » même n'ont eu cette horreur (de l'eau), qu'aux der- » niers momens: les enfans, les femmes voyoient l'eau » sans émotion, sans frémissement, sans trouble spon- » tané qui décele l'Hydrophobie dans plusieurs tempé-

» ramens. Ils la portoient à leur bouche, ils la touchoient
 » avec leurs doigts, sans cette fureur involontaire que
 » sa vue cause bien souvent. Cauvi, qui fait le sujet
 » d'une Observation insérée dans le Journal de Méde-
 » cine, but presque toujours dans la Rage, & s'éton-
 » noit de ce que l'eau qu'il avoit quelque répugnance
 » à boire lui causât si peu de douleur une fois qu'il
 » l'avoit avalée. Les Médecins qui ont vu mourir beau-
 » coup d'Hydrophobes, peuvent avoir observés ces
 » variétés (a) ». Nous en avons rapporté un nouvel
 exemple dans la Lettre de M. de Lacroix, insérée
 ci-dessus ; à l'égard du petit Barnabé Trépin, à la
 vérité il n'est pas mort de la Rage, le mercure qui a
 porté à la bouche avec fureur y a déterminé une gan-
 grene à laquelle ce malheureux a succombé.

On ne peut pas dire la même chose de notre traite-
 ment ; il n'a été accompagné d'aucun danger. Tous nos
 Malades ont conservé leur gaieté & leurs forces : ils
 n'ont été fatigués par aucune évacuation inutile. Marie
 Petit & Joseph Pourchel sont les seuls qui aient été
 purgés ; non pas à cause de leurs blessures, mais parce
 que la fièvre leur étoit survenue, à l'une sans cause
 manifeste, & peut-être seulement par erreur de régime ;
 & à l'autre par la terreur que lui imprima la nouvelle de
 la mort de Michel Arbelot.

On ne peut pas dire encore que notre traitement ait
 manqué sur les deux sujets qui sont morts de la Rage ;
 c'est l'Artiste qui a manqué. Si j'avois brûlé à Jean Petit
 la plaie qu'il avoit au grand angle de l'œil, je l'aurois
 préservé comme les autres. Il est évident que j'ai commis
 la même faute sur Jean Arbelot. Je n'ai pas assez dilaté
 les plaies de sa joue gauche, je ne les ai pas cautérisées
 assez profondément : j'ai laissé dans les blessures dési-
 gnées de ces deux sujets le virus rabique qui s'est

(a) Voyez Journal de Médecine, Avril 1767.

développé dans son tems, & qui s'est annoncé dans le lieu même où il étoit en réserve par des symptômes non équivoques.

On peut assurer au contraire, avec certitude, que le mercure a manqué absolument sur quatre des blessés de Senlis. Ils ont eu tous les quatre la salivation, ils ont pris une assez grande quantité de mercure pour anéantir le virus rabifique, si ce minéral en avoit le pouvoir, néanmoins les Malades sont morts de la Rage bien caractérisée.

Mais il y a cinq personnes mordues à nud qui ont été préservées de la Rage à Senlis; car nous ne comptons pas celles, que des vêtemens épais ont défendues de l'infection; mais ces cinq personnes mordues à nud n'ont point été préservées par le mercure, nous le soutenons, parce que nous en sommes persuadés; elles doivent leur salut au traitement local. On a dilaté leurs plaies, on les a rendues saignantes, on y a excité la suppuration par les vésicatoires. Ces moyens font partie de ceux que nous employons, & quoiqu'ils soient moins sûrs que les caustiques, ils ont cependant réussi quelquefois à extraire la bave vénéneuse: cette extraction, une fois faite complètement par quelque moyen que ce soit, ne laisse plus d'accident à redouter.

C'est par des moyens semblables, que ceux qui ont traité par le mercure, ont eu des succès quand l'infection a été à craindre; tous les recommandent: il ne faut qu'ouvrir le premier Livre moderne pour en être convaincu. Cependant ils ont presque tous pris le change; nous croyons l'avoir démontré dans la seconde Partie de cet Ouvrage, & ils ont attribué à un remède impuissant dans ce cas, même nuisible, ce qui dépendoit du traitement local qu'ils ne regardoient que comme accessoire & prophylactique. Un raisonnement bien simple pouvoit les tirer de cette erreur; ou le mercure est un spécifique contre la Rage, ou il ne l'est pas. S'il est spécifique, c'est une véritable contradiction, & une cruauté déplacée que d'employer d'autres secours;

s'il ne l'est pas & qu'on ait des doutes sur son sujet, pourquoi sur de simples probabilités faire souffrir une salivation fatigante, dégoûtante, souvent dangereuse? Le parallele que nous venons de faire, prouve qu'il a tous ces inconvéniens sans avoir aucun avantage; il est donc de la prudence, de l'humanité, je dirai plus, de la gloire des gens de l'Art, de l'abandonner malgré les autorités respectables qui le préconisent.

Le traitement local est de la plus haute antiquité: tous ceux qui l'ont employé & qui l'ont suivi avec exactitude, ont eu des succès (a). Plusieurs Praticiens modernes y sont revenus, en reconnoissant qu'il étoit le seul capable de préserver de la Rage; mais de la maniere dont on le pratiquoit il étoit effrayant pour les Malades. Un fer ardent qu'il falloit plonger dans leurs blessures saignantes, révoltoit leur imagination, & les éloignoit de ce secours salutaire. Ceux qui avoient le courage de s'y soumettre n'étoient pas toujours préservés. Le Chirurgien ému, intimidé par les cris, la crépitation des chairs, la fumée épaisse qui s'en exhaloit, n'appuyoit le feu que d'une main craintive & tremblante, & laissoit le poison dans une plaie profonde & sinieuse. Le beurre d'antimoine que nous lui avons substitué n'a pas cet aspect redoutable: les blessés le voient sans effroi. C'est une liqueur qui n'exhale ni vapeur, ni odeur; il brûle en ne produisant qu'une douleur supportable. Le Chirurgien l'étend sur une plaie superficielle, le fait pénétrer dans une plaie profonde, le porte où il veut, sur autant de surface qu'il le juge nécessaire; il poursuit avec lui tranquillement le venin, le décompose, & l'anéantit jusque dans ses derniers retranchemens. Peut-on désirer un spécifique plus commode & plus puissant?

(a) Voyez ce que nous en avons dit dans nos Observations sur la Rage, depuis la page 22.



M É M O I R E

S U R L E T R A I T E M E N T

D E L A R A G E ;

*Par M. BAUDOT, Correspondant à la Charité-sur-Loire,
qui a partagé le second Prix proposé sur ce sujet, par
la Société Royale de Médecine,*

An experientâ duce Methodus tuta ?

JE soumetts dans ce Mémoire à l'examen & au jugement des Membres de la Société Royale de Médecine, la Méthode que j'ai pratiquée depuis dix-huit ans. Après les éloges pompeux qu'on a prodigués à la poudre de Palmarius, à celle d'écailles d'huîtres calcinées & d'écrevisses, à la racine de cynorrhodon, au lichen, & à une infinité d'autres méthodes empyriques, qui ont toutes échoué, ne dois-je pas craindre de m'être fait illusion sur l'expérience que je réclame en ma faveur ?

Il est heureux pour l'humanité & glorieux pour la Société Royale, que cette Compagnie se soit occupée d'un sujet si intéressant, & qu'un respectable Magistrat (a) en ait connu toute l'importance.

(a) M. Lenoir, Conseiller d'Etat, Lieutenant-Général de Police.

La Rage, qu'on ne doit pas confondre avec l'Hydrophobie qu'on a remarquée dans des femmes hystériques & des hommes hypocondriaques, est sans contredit un des fléaux les plus redoutables; elle a dans tous les tems fixé l'attention des Observateurs, & elle a toujours échappé à leur sagacité; de sorte que nous sommes peut-être encore dans le cas de faire un aveu humiliant, en gémissant avec le célèbre Boerhaave, de ce qu'il n'y a jusqu'à présent aucun antidote connu contre ce virus redoutable auquel on puisse avoir une foi certaine; je dis peut-être, parce que nous sommes plus fondés que jamais à prononcer avec ce Médecin *nec desperandum.... de inveniando hujus singularis veneni antidoto singulari.*

Pendant plus de vingt années j'ai marché dans la voie ténébreuse des anciens, & comme eux, pendant ce tems, j'ai eu beaucoup de malheurs & peu de succès; j'ai enfin été conduit à des moyens d'un ordre différent.

En 1765, un loup enragé fit les plus grands ravages dans les Paroisses de Giri & de Saint-Bonneau. M. l'Intendant du Berry (a), informé & touché de ces malheurs, me chargea d'y porter des secours. La confiance dont ce Magistrat m'honora, excita mon émulation; dès ce moment je formai le dessein de donner une application singulière à cette partie intéressante de la Médecine; j'abandonnai les fausses opinions reçues sur la nature de ce virus, ainsi que les différens moyens qu'on avoit jusqu'alors employés pour purifier des liquides qui ne furent jamais infectés; & en considérant l'importance du service que rendroit à l'humanité un Médecin, qui, par une application suivie & des expériences multipliées, donneroit enfin une méthode certaine fondée sur des indications prises du caractère de cette maladie, & des terribles effets qu'elle produit; j'écartai ces vaines

(a) M. Dupré de Saint-Maur.

craintes de contagion personnelle (cause du peu de progrès des Médecins) pour examiner de près les symptômes qui caractérisent cette maladie, en prenant cependant des précautions dictées par la prudence, mais sans craindre que le souffle d'un homme ou d'un animal enragé fût capable de me causer du mal, non plus que les émanations des cadavres des animaux morts de la Rage. Je ne fus pas long-tems à être désabusé du peu de fondement des principes que j'avois reçus en 1738 ou 1739, d'un de mes Professeurs (a), qui faisoit consister le virus hydrophobique dans des sels acides & corrosifs, qui devoient communiquer insensiblement leur qualité délétère à nos liqueurs. Je n'adoptai pas davantage le phosphore du savant M. le Camus, qui admettoit une matiere subtile, très-électrique, laquelle parcourant la masse des fluides, & s'unissant avec elle, caufoit selon lui, sa perversion générale, d'où naissoient tous les symptômes de la Rage.

Indépendamment des Observations de quelques Médecins, ma pratique seule m'a fourni des preuves du peu d'analogie de ce virus avec les liqueurs animales autres que la salive : des Chirurgiens ont été impunément remplis de sang en ma présence en saignant des Hydrophobes ; un enfant a été allaité, sans aucune suite fâcheuse, par une chèvre pendant trois semaines jusqu'au jour où la chèvre est morte de la Rage. Le 21 Janvier 1775, une vache du Domaine de Mouron, Paroisse de Merves, tomba dans la Rage à la suite d'une blessure qui lui avoit été faite par un chien enragé ; on n'y fit point d'attention, on prit les premiers symptômes de la Rage pour ceux de toute autre maladie naissante ; & ayant besoin de lait pour un enfant de quinze mois, on attacha cette vache pour la traire avec plus de facilité : on tira de son lait, qu'on donna au degré

(a) M. Col de Villars.

de sa chaleur naturelle à l'enfant. Les symptômes de la Rage de cette vache étant devenus plus apparens le même jour, les pere & mere de l'enfant, dans une peine étrange d'avoir donné ce lait à leur enfant, me prièrent de leur indiquer les moyens de le préserver de la Rage. Etant persuadé que le virus hydrophobique ne se communiquoit point de cette maniere, je me contentai de les rassurer, en leur disant qu'il n'arriveroit point d'accident à l'enfant, qui effectivement a continué de jouir d'une bonne santé: le lait & le beurre de vaches mortes de la Rage n'ont procuré aucun mal à ceux qui en ont usé, notamment en 1772, dans les Paroisses de Precy & de Garigny, où tant de vaches furent blessées par un loup enragé: en 1773, dans la Paroisse d'Aligny: en 1780, au mois de Juin, dans la Paroisse de Guarchy, où un chien enragé a blessé, tant au Domaine de Mézieres que chez différens Manœuvres, des vaches qui sont mortes de la Rage, après avoir été traitées par des méthodes empyriques. Dans le même tems deux bœufs & deux vaches du Domaine du Bois-de-l'Aune, Paroisse de Saint-Andelin, sont morts de la Rage à la suite des blessures faites par un chien enragé; un enfant étoit nourri du lait de ces vaches, & a continué de l'être jusqu'au jour de leur mort, sans en avoir ressenti la moindre indisposition. Le 8 du mois de Juin 1781, une vache est morte de la Rage au bourg & paroisse de Trechy; la femme & les enfans du sieur Fontaine, Cabaretier, ont usé de son lait, ainsi qu'une Domestique de M. Duron. Les 8 & 9 Juin, deux vaches de Louis Chasteau, une appartenant à Jean Simonet, une à Pierre Rivaillon, & celle de Jérôme Fraîsné, tous de la Paroisse de Chaugnes, sont mortes de la Rage; leurs enfans avoient été nourris du lait de ces vaches, les peres & meres désespérés, me demanderent des préservatifs; je leur assurai qu'il n'arriveroit point d'accident. Une fille a habité impunément avec un

soldat pendant un mois, depuis le jour qu'il a été blessé par un chien enragé, jusqu'à celui où la Rage s'est déclarée, & où il est mort.

De tous ces exemples, j'ai eu lieu de conclure que ce virus n'a point d'analogie avec les différentes liqueurs animales, qui communiquent avec la partie où l'animal enragé l'a déposé; il falloit donc chercher ailleurs que dans les humeurs la présence du virus hydrophobique, & son action: les symptômes, dont j'ai été le témoin, m'ont appris qu'il exerce sa malignité seulement sur les nerfs de la partie blessée, & qu'il les dispose insensiblement à des spasmes d'une nature singulière, qui prennent de nouveaux degrés de force, & se communiquent à tout le système névrologique: & comme il n'est pas douteux que la salive est le véhicule de ce virus, je me suis fait cette question: *A quoi peut-on attribuer la perversion des sucs salivaires?* Elle est trop importante pour n'en pas tenter la solution, ou du moins la proposer. Afin d'y parvenir, j'ai considéré que cette perversion pouvoit se faire de trois manières.

1°. Elle peut dépendre de l'affinité particulière du virus de la Rage avec la salive, à l'exclusion des autres humeurs.

2°. Elle peut provenir de ce que les nerfs ayant été long-tems & fortement irrités, la lymphe nerveuse a dégénéré de son état naturel, a acquis cette qualité vénéneuse, & s'est mêlée immédiatement à la salive, à laquelle par ce mélange elle a communiqué son vice délétère.

3°. Est-ce enfin au couloir même, au changement survenu dans son organisation qu'on doit attribuer l'altération de cette salive, à ce que l'éréthisme des glandes salivaires a changé leur configuration, & qu'au lieu de séparer une lymphe bienfaisante, elles en ont formé une de nature toute opposée, & ont produit un *stimulus* semblable à celui qui a donné naissance aux premiers spasmes?

Le premier sentiment, qui n'est pas sans fondement, a ses Sectateurs, & ils allèguent que ce virus paroît avoir

de l'affinité avec les sucres salivaires, séparés par les glandes de la gorge, comme le virus variolique avec l'humeur muqueuse de la peau.

Il est démontré qu'aucun homme ou animal blessé par des animaux enragés n'ont communiqué la Rage que dans le tems où les symptômes qui la caractérisent ont paru avec l'horreur de l'eau & non plutôt.

Le second sentiment n'est qu'une hypothèse fondée sur des probabilités soumises à l'examen des Médecins.

Le troisième paroît appuyé sur des bases assez solides.

Le virus hydrophobique, que nous avons dit être l'ennemi absolu des nerfs, étant introduit dans la plaie, n'est pas à la vérité sans action, mais elle est si foible & si insensible qu'elle ne dérange aucune des fonctions; le blessé ne peut soupçonner le danger auquel il est exposé, si ce n'est par l'exemple de ceux qu'il a vu périr de cette maladie, qui ne se déclare souvent qu'après un tems assez long, & après que les spasmes insensibles de la partie blessée ont acquis, à raison de quelques circonstances fâcheuses ou des dispositions particulières du sujet, plus d'intensité, & ont communiqué plus sensiblement leur action aux nerfs les plus proches de la partie blessée, ensuite à d'autres plus éloignés, enfin aux nerfs des glandes salivaires. Ce sentiment est confirmé par d'autres preuves tirées de l'analogie. Dans un violent accès d'Epilepsie, une blessure faite par le Malade a donné la Rage; un violent accès de colère d'un homme l'a aussi produite; elle est pareillement survenue à la suite de blessures faites par des animaux en fureur: cependant les épileptiques, non plus que les hommes & les animaux colériques n'avoient pas cette maladie; le stimulus qui l'a produite doit en ce cas sa naissance à l'éréthisme seul des glandes salivaires, d'où il paroît résulter que c'est uniquement au couloir & au spasme violent qui change la disposition de ses filtres, qu'on doit attribuer tout le mauvais effet & la perversion de la salive.

A l'égard du caractère du virus hydrophobique, c'est par l'examen réfléchi de tous les symptômes qui accompagnent cette maladie, depuis l'insertion du virus jusqu'à la mort des blessés, que je crois être parvenu à le découvrir. Je sais que la manière d'expliquer en quoi consiste le pouvoir destructeur du virus hydrophobique, n'est pas encore à la connoissance des Médecins ; j'ai seulement connu, par ses effets, que ce fluide délié est nuisible aux nerfs, & en trouble l'action ; mais comment, & par quels principes ce virus exerce-t-il ses ravages ? c'est ce que j'ignore. Après m'être assuré par l'examen de tous les symptômes, que le virus de la Rage, de quelque nature qu'il soit, est un virus isolé dans la partie blessée elle-même, qu'il a son siège dans les nerfs de cette partie blessée, & qu'il n'a pas cette activité qu'on lui a supposée pour parcourir la masse des liqueurs, j'ai pensé que la principale indication qui se présentait à remplir, consistait à attaquer le virus dans son foyer ; pour y satisfaire j'ai employé un emplâtre vésicatoire très-puissant, & j'ai mis en usage la pommade mercurielle camphrée ; je me suis trouvé en cela d'accord avec de célèbres Médecins qui ont traité de la Rage ; mais comme ils conviennent de bonne foi que le mercure n'a pas préservé de la Rage tous les blessés, aucun d'eux n'a osé assurer qu'il fût seul l'antidote si désiré. Je ne citerai que M. Pétiot, Médecin de Montpellier, qui sur la question qui lui fut proposée en 1749, n'a pas hésité de conclure : *In Hydrophobia Hydrargirosi neque rejicienda, neque penitus admit-tenda*. Il a donc fallu pousser mes recherches plus loin : j'ai considéré que les petits spasmes de la partie blessée prenoient des degrés de force, en se propageant de proche en proche, & qu'ils ne devenoient mortels que lorsqu'ils étoient parvenus aux nerfs des viscères les plus essentiels à la vie : de cette Observation j'ai conclu qu'il y avoit une seconde indication à remplir, & qu'elle

consistoit à rendre les nerfs sur lesquels le stimulus exerceoit son action, quoique d'une manière lente & insensible, incapables de communiquer les premiers spasmes qu'ils ont reçus aux nerfs plus éloignés; il a fallu recourir à une substance capable de relâcher les fibres en éréthisme, pour en arrêter la propagation ultérieure. J'ai fait pratiquer des embrocations avec de l'huile d'olives chauffée, & j'ai eu des succès dont je vais rendre compte.

Ce seroit ici le lieu de m'étendre davantage sur la théorie de cette maladie, & d'entrer dans le détail des symptômes qui la caractérisent; mais comme j'y ai satisfait dans mes Essais antihydrophobiques, publiés en 1770, & que la Société Royale m'impose silence sur cet article, je me fais un devoir de me conformer à ce qu'elle a arrêté dans sa Séance publique le 16 Janvier 1778: elle demande des faits. Dans le détail où je vais entrer je ne parlerai que d'après mon expérience; les faits que je rapporterai sont extraits du Journal que j'ai tenu depuis l'année 1765, il contient un exposé de tout ce qui concerne les blessés par chiens ou loups enragés, avec leur âge, ainsi que le traitement que j'ai fait: pour éviter toute erreur, je ne ferai aucune mention de ceux qui ont été blessés par des chiens dont la Rage n'a pas été constatée: car il est essentiel de savoir que le peuple se trompe facilement sur les signes de la Rage des chiens. Souvent un chien qui a perdu son maître & qui a été battu par d'autres chiens, se jette sur quelques personnes; alors on le tue, parce qu'on le croit enragé: de même un chien qui s'est fatigué avec une chienne en chaleur, rend de l'écume, est chancelant sur ses jambes & se couche par terre; s'il est poursuivi par des enfans & qu'il en blesse quelqu'un, on le tue comme enragé; ce cas n'est pas rare. J'ai encore vu de jeunes chiens dans le tems de la sortie des dents être tourmentés d'envie de mordre, se jeter sur des volailles, déchirer des hardes,

hardes, & blesser quelquefois légèrement des enfans; dans ce cas on n'hésitoit pas de les tuer comme enragés. Ce sont en partie ces méprises qui ont donné du crédit aux remèdes empiriques, parce qu'aucun de ceux qui ont été blessés par ces chiens prétendus enragés, & à qui on a administré la fameuse omelette de racine d'églantier, ou toute autre préparation médicinale, n'est devenu enragé.

Je dois ici ajouter, que ce qui a encore beaucoup contribué à exalter ces prétendus spécifiques, c'est 1°. parce que tous les hommes ne sont pas susceptibles de recevoir le virus de la Rage, non plus que le variole: la preuve de cette assertion, est que de plusieurs personnes blessées par un animal enragé, les unes sont attaquées d'Hydrophobie & les autres en sont garanties, sans avoir usé d'aucuns remèdes. 2°. Parce que le virus n'avoit pas encore acquis ce degré d'activité qui lui est nécessaire pour être pernicieux; & que dans l'une ou l'autre de ces suppositions, tout remède, bien ou mal administré, paroîtra victorieux, quelque absurde qu'il soit.

Tous ceux dont je vais faire mention ont été blessés par des animaux enragés; ce qui le prouve, c'est que des hommes, des bestiaux, des chiens blessés par ces animaux sont morts de la Rage peu de tems après. La suite des faits sera présentée dans la plus exacte vérité, & je ne laisserai point ignorer les accidens malheureux qui sont arrivés.

La méthode que je vais proposer est simple & portée de tout le monde; elle a eu plus constamment des succès qu'aucune de celles qui ont paru, dont la plupart doivent leur existence à l'empyrisme, à l'enthousiasme, à la crédulité de quelques personnes simples, & à la mauvaise foi, sans en excepter le vinaigre blanc, que quelques Papiers publics ont annoncé avoir eu des succès en Angleterre. Ma méthode n'exige point de saignées, d'émétique, de bains, de purga-

tions, de lavemens, d'alexipharmaques, & de boissons de toute espèce : ce n'est pas un petit avantage pour une maladie à laquelle les habitans des campagnes sont plus exposés que ceux des villes, & qui sont moins à portée de ces secours. D'ailleurs en multipliant les médicamens, quel est le Médecin en état de distinguer auquel est dû le mérite de la guérison ?

Les blessures faites sur la peau découverte sont beaucoup plus dangereuses que celles faites à des parties vêtues, quoique ces dernières ne soient pas exemptes de danger.

Les blessures légères & superficielles causent la Rage comme les profondes, ce qui est prouvé par l'expérience journalière, le traitement est seulement différent.

Pour donner plus d'ordre à ce Mémoire j'établirai quatre divisions.

La première contiendra le traitement des plaies en général & leur division.

La seconde sera destinée aux blessures faites à la tête & au ventre, parce qu'elles ont été réputées incurables par les Médecins de l'antiquité, en ce qu'elles avoisinent des viscères dont les fonctions sont les plus intéressantes, & encore parce que dans celles de la tête, le virus a plus de facilité à se mêler avec la salive. Palmarius n'en entreprenoit pas même la cure.

Dans la troisième section il sera fait une mention particulière des blessés qui ont eu des symptômes évidens de Rage.

La quatrième contiendra l'histoire de quelques mauvais succès.

§. I.

Je distinguerai les blessures en trois Classes.

La première comprendra les blessures simples & superficielles.

La seconde, les blessures profondes sans détachement de lambeaux.

Et la troisième celles où il y a emportement de chairs ou lambeaux.

PREMIERE CLASSE.

DANS les blessures simples & superficielles, je fais appliquer un onguent vésicatoire après avoir fait laver la plaie avec de l'eau salée, ce qui se pratique dans toutes les solutions de continuité. Après sept ou huit heures on leve l'appareil, on coupe les phlyctènes, on frotte légèrement la plaie avec de l'huile d'olives chaude pendant quelques minutes, ensuite on fait une friction mercurielle camphrée aussi très-légèrement de crainte d'occasionner de la douleur, & plus fortement sur les parties environnantes, à une dose qui ne puisse point provoquer la salivation, que je regarde comme un accident dans l'administration de ce remède, & non un moyen de guérison comme l'ont pensé quelques Médecins & Chirurgiens. Lorsque l'onguent vésicatoire a produit beaucoup d'effet, on emploie les feuilles de bettes beurrées, & on entretient une douce suppuration avec de l'onguent de la mere.

La dose de l'onguent mercuriel doit être proportionnée à l'âge des blessés.

Pour les enfans jusqu'à l'âge de six ans, la dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à un scrupule.

Depuis l'âge de six ans jusqu'à dix, la dose est depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros.

Depuis l'âge de dix ans jusqu'à quinze & seize, la dose est depuis un demi-gros jusqu'à soixante grains, en augmentant à proportion de l'âge, de sorte que la plus forte dose n'excede pas un gros & un scrupule. Après la friction on couvre la plaie d'une compresse qu'on ne change pas tous les jours. On réitere les frictions huileuses

matin & soir, & les mercurielles ne se pratiquent que tous les deux jours. Ce traitement est continué pendant quinze, dix-huit ou vingt jours, à raison de l'état des blessures. Tous les blessés dont je vais faire mention ont été préservés d'Hydrophobie par cette méthode que j'ai variée suivant l'exigence des cas.

1765. Le 16 Novembre 1765, un chien enragé a blessé dans la Paroisse de Giri, M. Champion au bras droit, Michel Surfin à la jambe droite, & deux autres personnes qui seront portées dans d'autres Classes.

1766. Le 11 Mars 1766, le nommé Dion, Manœuvre, de la Paroisse de Munot, a été blessé au poignet de la main droite par un chien enragé.

1766. Le 30 Avril 1766, Etienne Maréchal, de la Paroisse de Beaulieu dans le Sancerrois, a été blessé au poignet de la main droite, en deux endroits, par un loup enragé qui a blessé d'autres personnes qui sont mortes de la Rage; le Chapitre IV en fera mention.

Le 8 Juin, un enfant de trois ans, fils du nommé le Maure, Voiturier, à la Charité-sur-Loire, a été blessé à la cuisse droite par un chien enragé.

Le 18 Juin, Cyprien Laporte, de la Paroisse de Saint-Bouise, a été blessé au doigt médius de la main droite par un chien devenu enragé à la suite des blessures qu'il avoit reçues du loup dont il est fait mention ci-dessus.

Le 22 Juin, le nommé Feuillebois, de la Paroisse de Raveau, a été blessé au doigt index de la main gauche par son chien devenu enragé.

Le 10 Juillet, le chien de Jean Bouton, Vigneron aux Aubus, Paroisse de Troufanges, ayant été blessé par un chien enragé, l'est devenu le 26, & a blessé le lendemain Jeanne Bouton, Françoise Vien, & Magdeleine Seve qui gardoient les bestiaux; elles avoient les jambes nues, & furent blessées aux talons & aux malléoles; Françoise Vien avoit une vieille plaie à une des malléoles; cette fille me rapporta que le chien y avoit déposé

beaucoup de bave, circonstance qui présentoit le plus grand danger.

Le 23 Décembre, une femme de la Paroisse de Sully, a été blessée au poignet de la main droite par un chien atteint de la Rage.

Le 24 Août 1767, le Frere Pierre, de l'Abbaye de Chalivoy, a été blessé à la partie moyenne de la jambe droite sur le tibia par un chien enragé. 1767.

Le 9 Septembre, Marie-Anne Rogeat, âgée de quatre ans, de la Ville de Sancerre, a été blessée au bras gauche par un chien enragé.

Le 5 Septembre 1768, une fille de M. Lormel, Bourrelrier à la Charité-sur-Loire, âgée de trois ans & demi, a été blessée par un chien enragé à la partie moyenne externe du bras gauche. 1768.

Le 27 Septembre 1769, une fille de la Paroisse de Troufanges, a été blessée au gros orteil du pied droit par un chien enragé. 1769.

Le 8 Octobre, une fille âgée de huit ans, de la Paroisse de Varennes, a eu le poignet de la main droite serré par les dents d'un chien enragé, sans la plus légère excoriation. Comme il est intéressant de connoître le degré d'activité du virus hydrophobique, & si le simple attouchement est dangereux, je n'ai point fait de remèdes à cette fille, qui a continué de se bien porter.

Le 10 Octobre 1769, une truie qui avoit été blessée par le chien ci-dessus est devenue enragée. Jean Bouis, Manœuvre, Paroisse de Varennes, croyant que cette truie avoit les avives, la fit abattre, lui mit un bâton dans la gueule, & tint long-tems sa main droite dedans. La chaleur de l'animal enragé ayant échauffé la main du Manœuvre, & ouvert les pores, il étoit fort à craindre que la bave vénéneuse ne les eût pénétrés, & ne produisît l'Hydrophobie. Pour éviter cet accident, j'ai fait pratiquer les frictions huileuses & les mercurielles. 1769.

1770. Le 18 Octobre 1770, le chien du sieur Antheaume, Chef de la Manufacture de chapeaux à la Charité-sur-Loire, de présent à Rennes en Bretagne, ayant été blessé par un chien enragé, l'est devenu, & a blessé à un doigt le sieur Biere, Ouvrier, & un fils du sieur Antheaume, & la Domestique de la maison à la jambe droite; cette fille avoit eu précédemment une plaie, & le chien en la mordant enleva la croûte qui la couvroit, ce qui rendoit la blessure plus dangereuse, en ouvrant un passage libre au virus.

1771. Au mois de Juin 1771, le chien destiné à la garde de la vacherie de M. Barbier, Fermier de Corblins, Généralité d'Orléans, est devenu enragé, & a blessé le Garde de ces bestiaux au genou droit, & un grand nombre de vaches & taureaux, dont une partie est morte de la Rage. Un Forgeron a été blessé par sa vache enragée, à l'index de la main droite: le Maréchal qui avoit traité ces bestiaux avoit mis ses mains dans leur gueule pour leur faire avaler différens breuvages; ce Maréchal m'a dit qu'alors il avoit une légère écorchure proche l'ongle de l'index droit, ce qui pouvoit ouvrir un passage au virus. J'ai été invité par M. de Cypierre, Intendant d'Orléans, à me transporter sur les lieux, pour donner des secours aux hommes blessés & aux bestiaux. J'y arrivai le premier de Juillet, & j'appris que quinze vaches ou taureaux étoient morts de la Rage. J'ai préservé d'Hydrophobie les trois personnes ci-dessus mentionnées.

A l'égard de plus de soixante bêtes à cornes restantes, dont vraisemblablement une partie avoit été blessée dans les étables ou dans les pâturages communs, par le chien, ou par les bestiaux enragés, comme il n'y avoit point de plaie apparente qui indiquât le lieu du traitement, je me suis contenté d'employer le turbith minéral & le camphre à différentes doses, suivant l'âge & la force des bestiaux, Aucun de ces bestiaux n'a péri.

1773.

Au commencement du mois d'Avril 1773, plusieurs vaches de la Paroisse de Mesves ont été blessées par un chien enragé, & le sont devenues du 20 au 25. Les nommés Claude Sautereau, Pierre Claudon, Jean-Jacques Normand & Antoine Reverdi, Manœuvres, propriétaires de ces vaches, ont mis à différentes fois leurs mains dans la bouche de ces animaux pour leur faire avaler des breuvages: elles sont mortes, & ces Manœuvres saisis de crainte se sont adressés à moi pour plus grande sûreté, je leur ai fait administrer les frictions ordinaires.

Le 22 Mai, le chien du sieur Galopin, Couvreur à la Charité-sur-Loire, a été blessé par un chien enragé; il l'est devenu le 5 Juin suivant, & a blessé à la main droite le fils dudit Galopin, le fils de René Courfel, aussi à la main droite, & le fils de Charles Tribou, à l'index de la main droite, les blessures étoient légères.

A la fin du mois de Juillet, le chien de M. Boffuat, Meunier à Maurepoux, Paroisse de Narcy, a été blessé par un chien enragé, il l'est devenu le 27 Août suivant, & après avoir mis en pieces un habit, il a blessé son maître en deux endroits sur le dessus de la main droite.

Le chien de Louis Charton, Meunier à Pont-Charros, susdite Paroisse, ayant aussi été blessé à la fin de Juillet par le même chien, est devenu enragé le premier Septembre suivant, & a blessé le même jour Paul Varron, fils du Meunier des Pivotins, Paroisse de Vieil-Mannoy, sur le dessus de la main droite.

Il a blessé le 2 Septembre le nommé Planchart, Domestique dudit Charton; les blessures étoient situées, une au bas de la jambe droite, & une autre au pouce de la main droite, dessus & dessous.

Il a blessé le 3 dudit mois le fils dudit Charton, sur le dessus de la main droite, au pouce de la même main, & sur le dessus de la main gauche; & Pierre Gagnepain,

104 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
Domestique d'un Laboureur de la susdite Paroisse, sur
le dessus des deux mains.

Le 27 Décembre, un chien enragé a blessé Vincent
Tourier, de la Paroisse de Raveau, à la hanche droite ;
& Martin Millin, de la susdite Paroisse, à la cuisse &
à la jambe gauche.

773. Le 30 Décembre 1773, la Domestique du Fermier
de Billeron, Paroisse de Lugny, a été blessée à la jambe
droite par un chien enragé.

1774. Le 26 Juillet 1774, la veuve Pierre Roy, de la Charité-
sur-Loire, a été blessée au pouce de la main droite par
son chien, devenu enragé à la suite d'une blessure qu'il
avoit reçue d'un chien atteint de la Rage.

1775. Le 25 Février 1775, François Joullin, Marguillier de
la Paroisse de Saint Satur, a été blessé à la cuisse gauche
par un chien enragé.

Le 20 Juillet, Jean Fournel, Voiturier de la ville
de Lyon, a été blessé au pouce & sur le dessus de la
main droite par le chien du sieur Bardin, Aubergiste
à Bonny, route de Paris ; ce Voiturier s'est adressé à
moi en passant en cette ville de la Charité ; je lui ai
indiqué ma méthode, & six mois après en retournant
à Paris, il s'est présenté chez moi pour me remercier
& me certifier sa bonne santé.

Le 26 Novembre, Sébastien Jalot, de la Paroisse de
Saint Bouise, a été blessé par un chien enragé, au petit
doigt & au poignet de la main droite, au pouce de la
main gauche, & à la partie moyenne, antérieure de la
jambe gauche.

1776. Le 23 Avril 1776, un chien enragé a blessé au
pouce & au coude du bras droit Edme Jerron,
Domestique de Jean Gaucher, Laboureur, Paroisse de
Saint Liger.

Et Cécile Guilletoir, Domestique dudit Gaucher, à
la partie supérieure interne de l'avant-bras droit.

Le 27 Mai, Henriette Minchin, Domestique chez
M. Goudon,

M. Goudon, Paroisse de Garchin, a été blessée à l'index de la main droite par un chien enragé.

Le même jour, Pierre Spon, Manœuvre aux Vallées, Paroisse de Louargue, a été blessé à l'avant-bras droit, proche le coude, par un chien enragé.

Le 21 Octobre, un chien enragé a blessé Pierre Bertrand, de la Paroisse de Néronde, sur le dessus de la main droite.

Et un enfant de quatre ans, fils de Jacques Alliot, Métayer de la Rive, Paroisse de Saint Martin, au mollet de la jambe gauche.

Le 9 Février 1777, le nommé Galopin, Cuisinier de M. de Quincy, Seigneur de la Charnay, Paroisse d'Argenvieres, a été blessé sur le dessus de la main droite par un chien devenu enragé, à la suite d'une blessure reçue d'un autre chien enragé. 1777.

Le 19 Octobre 1777, une fille de M^e Regnaut, Vigneron à la Charité-sur-Loire, âgée de deux ans, a été blessée au poignet de la main droite par un chien enragé. 1777.

Le 25 Mai 1778, Touffainet Galopin, âgé de quinze ans, Domestique chez Louis Thibaut, Manœuvre à Chesne, Paroisse d'Herry, a été blessé au poignet de la main gauche par le chien de la maison, devenu enragé deux mois après avoir reçu une blessure d'un chien atteint de la Rage. 1778.

Le 28 Octobre, la veuve de Guillaume Belin, âgée de soixante ans, de la Paroisse de Lugny, a été blessée à la partie antérieure moyenne de la cuisse gauche par un chien enragé.

La femme de M. Perrot l'aîné, Menuisier à la Charité, a été blessée sur la main droite le 11 Février 1779, par sa vache, qui est morte ayant tous les symptômes de la Rage, suivant le rapport de M. Habert, Artiste vétérinaire. 1779.

Le 3 Avril, le fils de Jacques Befançon, de la Ville

de la Charité, âgé de cinq ans, a été blessé sur la main droite, & aux doigts index & medius de la même main par un chien enragé.

Un chien enragé mort en convulsions le quatrième jour de sa maladie, a blessé le 19 Avril, Jean Seve, âgé de huit ans, proche le genou de la jambe gauche.

Le même jour, Louise Bran, âgée de vingt-neuf ans, au doigt annulaire de la main droite.

Et Léonard l'Allier, âgé de douze ans, à la partie moyenne externe de la jambe gauche.

Le 20, Jean Thévin, âgé de dix ans, au pouce de la main droite.

Et le 21, Louise Bran, âgée de cinquante-trois ans, à la partie inférieure de la jambe gauche, proche le coude-pied.

Et François Tardy, âgé de cinq ans, au genou droit. Ces six dénommés sont de la Paroisse de Troufanges.

Le 23 Avril, Louis Gandat, de la Paroisse de Germigny, âgé de dix-sept ans, a été blessé au pouce de la main droite par un chien enragé.

Le 31 Juillet, Jacques Chauviot, âgé de neuf ans, de la Paroisse de Bulcy, a été blessé au poignet de la main droite, par un chien atteint de la Rage.

Le 8 Août, un chien enragé a blessé en trois endroits, sur le tibia de la jambe droite, Anne Grognet, âgée de dix ans, de la Paroisse de Premery.

Et Magdeleine Paponnat, aussi âgée de dix ans, même Paroisse, à la malléole interne de la jambe droite.

1780.

Le 6 Janvier 1780, un fils de M. Chambrun, de la Paroisse de Donzy, âgé de vingt-sept ans, a été blessé à la malléole externe de la jambe droite, & un peu au-dessus, par un chien très-soupçonné d'être enragé.

Le 21 Mars, un loup enragé a blessé Jean Seve, Tisserand, Paroisse de Grou, âgé de vingt-six ans, au doigt index de la main gauche, au petit doigt, & sur le poignet.

Le 6 Juin, Jean Narcy, âgé de soixante-six ans, Métayer à la Sanfonnerie, Paroisse de Vieil-Mannay, a été blessé au pouce & sur le dessus de la main droite par un chien enragé.

Le 26 Juin, Marie Moulinote, âgée de quatorze ans, Domestique de M. Bossuat, Laboureur à Mefves, a été blessée par un chien enragé à la malléole interne de la jambe gauche, & à la partie moyenne interne du bras gauche.

Le 15 Juillet, un chien enragé a blessé le nommé Tourangeot, Charpentier de la Ville de la Charité, sur le dessus de la main droite.

Marie Touriere, âgée de dix-huit ans, à l'avant-bras droit, dessus & dessous.

Et François Guignard, âgé de neuf ans, au doigt medius de la main droite. Ces deux derniers sont de la Paroisse de Raveau.

Le 24 Mars 1781, François Lavaut, âgé de quinze ans, fils d'un Voiturier par terre, de la Ville de la Charité-sur-Loire, a été blessé à quatre heures du matin par un loup enragé, à la cuisse droite, à chair découverte ; ce jeune homme conduisoit sa voiture ; il eut quelque besoin, sur le champ il fut saisi par le loup, qui se jeta ensuite sur un chien, puis courut la campagne, chancelant sur ses jambes, annonçant beaucoup de foiblesse, & fut tué à une lieue de la Ville.

1781.

Au commencement du mois de Février, le chien de Jean Filet, Vigneron à Eugnes, Paroisse de Chaugnes, a été blessé par un chien enragé, & l'est devenu le 11 Mai, & a blessé ce même jour Philippe Poufé, aussi Vigneron, âgé de vingt-six ans, à la partie moyenne externe de la jambe gauche.

Et le lendemain un enfant, dont il sera fait mention ailleurs.

Ce chien a aussi blessé plusieurs vaches, à qui un Seigneur du canton a fait administrer des breuvages,

prétendus spécifiques, & qui sont mortes enragées; savoir, deux appartenantes à Louis Chasteau, sont mortes le 8 Juin suivant: une à Jean Simonnet, aussi le 8: une à Pierre Rivaillon le 9; & une à Jérôme Fraime, Menuisier, aussi le 9.

Le lait de ces vaches a été employé aux usages ordinaires.

1781.

Le 15 Mai 1781, un chien enragé a blessé au pouce de la main droite Magdeleine Jalot, âgée de douze ans, fille d'un Manœuvre du Village appelé Pertuis-du-Bois, Paroisse d'Herry.

Le 31 Juillet, un chat qui présentoit des signes de Rage, a blessé sur la main gauche Magdeleine Minchin, âgée de dix ans, fille d'un Manœuvre de la Paroisse de Troufanges.

Le 22 Août, le chien de Balthazar Ferrant, Fermier de Madame la Présidente Briffon, Paroisse de Saint-Bouise, est devenu enragé dix-huit jours après avoir été blessé par un chien enragé; il a blessé un Domestique du Domaine, âgé de dix-huit ans, à la partie inférieure de la jambe droite sur le tibia.

Et le fils de François Boursier, âgé de huit ans, dont il sera fait mention au second Chapitre.

Le 6 Septembre, un chien enragé a blessé à la partie inférieure de la cuisse gauche, proche le genou, Léonard Truchet, de la Paroisse de Germigny, âgé de vingt-six ans.

Joseph Avette, âgé de quatre ans, fils du Thuilier de Saint-Satur, a été blessé au commencement de Septembre par un chien enragé à l'avant-bras droit & à la main, il fut conduit à Cosne, chez un M. Lecourieux, qui lui fit manger son omelette, composée d'écailles d'huîtres, de racine d'églantier, d'œufs & d'huile de noix; dans les premiers jours d'Octobre, il devint Hydrophobe avec des symptômes effroyables; il mourut le 4. La Domestique avoit couché avec cet

enfant jusqu'au jour de la Rage déclarée ; la mere lui avoit donné des soins avec tendresse , & se conduisant avec toute l'imprudence possible , elle essuyoit continuellement la bave de cet enfant , & se frottoit souvent le visage avec les mêmes linges ; de plus en forçant l'enfant de manger un grain de raisin , elle en fut mordue au doigt index de la main droite légèrement ; il paroissoit seulement un échymose à la naissance de l'ongle. Après la mort de cet enfant , cette femme fut saisie de la plus vive inquiétude. M. le Prieur de Saint-Satur , qui connoissoit tout le danger de cette imprudence , envoya chez moi cette femme & sa Domestique pour avoir des secours : à l'égard de la Domestique je me contentai de la rassurer. Mais le danger imminent dont cette femme étoit menacée , me décida à lui prescrire tous les soirs une friction , avec un gros de pommade mercurielle camphrée pendant douze jours , & des frictions huileuses tous les matins sur toute la main blessée.

Le 6 Octobre , Louis Camin , âgé de quinze ans , des Bois-de-Raveau , Paroisse du même nom , a été blessé au-dessus du coude & à la partie inférieure externe de l'avant-bras droit , par un chat qui avoit tous les symptômes de la Rage.

Sur la fin de Septembre 1781 , le nommé Lestra , Garde des bois des Religieux de l'Abbaye de Roches , a été blessé légèrement au doigt index de la main droite par une petite chienne de chasse , devenue enragée à la suite d'une blessure qu'elle avoit reçue d'un chien Danois enragé.

178

Le 27 Octobre , le fils de M. Baudelin , Souffletier , de la Ville de la Charité-sur-Loire , âgé de six à sept ans , a été blessé au poignet & au doigt index de la main droite , par le chien de M. Merlin , devenu enragé.

Un chien ayant tous les signes qui caractérisent la Rage , a blessé les 2 & 3 Février 1782 , dans la Ville de

178

Nevers, fauxbourgs & à une lieue plus loin, les dix personnes dont la dénomination va être faite; ce chien a enfin été tué à deux lieues de la Ville, blessant les chiens du Village.

Cet accident répandit l'effroi dans la Ville. Par délibération de MM. les Officiers Municipaux, je fus invité d'aller au secours des blessés; je fus assisté du Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, par qui je fis scarifier les plaies, qui étoient profondes & considérables, & qui a suivi le traitement très-long-tems. Les blessés étoient:

Marien Roy, âgé de treize ans, il avoit deux plaies, une située à la partie moyenne antérieure de l'avant-bras gauche, une autre à la partie moyenne externe de la jambe gauche; cette dernière plaie étoit très-profonde, elle a été scarifiée, & la suppuration a été entretenue très-long-tems.

Jean-Paul du Noier, Perruquier, âgé de trente-huit ans, il avoit une plaie à l'avant-bras gauche, proche le poignet extérieurement.

Jean Auger, Marchand Pelletier, âgé de quarante ans, il étoit blessé à la partie moyenne externe de la jambe gauche, la plaie étoit très-considérable en longueur & profondeur, elle a été scarifiée & tenue long-tems en suppuration.

Antoine Broffart, âgé de dix ans, il étoit blessé au sein gauche & à la partie moyenne externe du bras gauche.

Marie Joindo, Domestique, âgée de dix-neuf ans, elle étoit blessée aux doigts medius & annulaire de la main droite.

Claude Fournillon, Manœuvre, âgé de quarante-six ans, il étoit blessé au sein droit & au bas de la jambe droite par derrière; cette dernière plaie étoit profonde & très-étendue, elle a été scarifiée, & la suppuration a été entretenue pendant plus de deux mois. Il a éprouvé des mouvemens convulsifs.

Antoine Collet, Tisserand, âgé de soixante ans, il ;

été blessé à la partie supérieure externe & à la partie inférieure de la jambe droite.

La Dame Duchaillet, Coëffeuse, âgée de quarante-six ans, elle a été blessée sur la partie supérieure du pied droit, proche le gros orteil, sa chaussure & son bas ayant été coupés, & proche le petit orteil du pied gauche.

Antoine Duvivier, Jardinier, âgé de trente-quatre ans, il a été blessé à la partie supérieure du pied gauche, proche le genou, & au-dessus de la malléole interne du pied droit.

Et Pierre Thresorier, Vigneron, âgé de quarante-deux ans, il a été blessé à la partie moyenne externe de la jambe droite, & à la partie externe du genou de la jambe gauche.

Tous ces blessés ont été préservés de l'Hydrophobie par le traitement que j'ai coutume d'employer, & je joins ici des Certificats (a) des parens de plusieurs des blessés, & des rôles des lieux qu'ils habitent.

S E C O N D E C L A S S E.

DANS les plaies profondes, sans perte de substance, j'ai fait pratiquer des scarifications afin de donner issue au virus qui auroit pu être déposé au fond de la plaie, & j'ai suivi d'ailleurs le traitement indiqué dans les plaies simples, avec cette différence que j'ai entretenu une plus longue suppuration avec l'onguent de la mere, ou le basilicum, suivant le besoin.

Le 16 Novembre 1765, le sieur Caziot, Chirurgien à Premery, a été blessé par un chien enragé à la partie inférieure interne de l'avant-bras gauche; la plaie étoit profonde & considérable.

1765.

(a) Ces Certificats ont en effet été présentés à la Société Royale, & remis aux Commissaires Examineurs de ces Mémoires.

1773.

Le 4 Avril 1773, une louve enragée a blessé dans le Bourg d'Aligny & hors du Bourg,

Anne Baron, âgée de vingt-deux ans.

La femme du nommé Plotin.

La fille de Jean Beaulieu, âgée de quatre ans.

Et Antoine Thouveneau, âgé de vingt-neuf ans.

Cet accident exige un détail circonstancié.

Anne Baron a été surprise par la louve, & a lutté avec elle plus d'un quart-d'heure ; elle a été mordue dans toute l'étendue des deux bras, & à la partie supérieure externe de la cuisse gauche, ce qui n'a produit dans toutes ces parties que de fortes contusions à cause de l'épaisseur de ses vêtements : elle fut ensuite saisie à la main gauche, où les blessures furent profondes, tant dessus qu'en dedans. Tout ceci se passoit dans l'intérieur du Bourg pendant les Vêpres ; on en fut averti, on sonna le tocsin afin d'assembler tous les habitans & de courir après la louve.

Antoine Thouveneau, armé d'un fusil, chargé seulement de petit plomb, la poursuivit dans les prés ; la louve vint à lui, il lui donna un coup de fusil & lui creva un œil : il fut se cacher derrière une haie pour charger son fusil ; il retourna à la louve, qui vint à sa rencontre, lui donna un second coup de fusil à la tête, & se sauva avec précipitation derrière une autre haie pour recharger son fusil : & comme la louve approchoit d'un Village, Antoine Thouveneau réfléchissant sur le désordre qu'elle alloit y causer, il prit une ferme résolution d'exposer sa vie pour garantir le Village. Il la poursuivit, & l'animal revenant encore à lui, son fusil ne fit point feu, il lui porta un coup de bourade ; il la manqua, aussi-tôt la louve lui mit ses deux pattes sur la poitrine : ce brave patriote, pour éviter la morsure au visage, lui présenta le coude du bras droit, qui entra & resta dans la gueule de l'animal, qu'il embrassa fortement de son bras gauche ; le combat fut long, & le combattant

combattant sentoit ses forces diminuer lorsque le secours arriva : il recommanda à deux hommes de saisir l'animal par le col ; il demanda son couteau , & il lui coupa la gorge : son bras droit ne fut débarrassé de la gueule de l'animal , que par le moyen d'un levier , tant il étoit ferré. Cet homme a eu une plaie profonde à la partie moyenne externe de l'avant-bras droit. M. l'Intendant de la Généralité du Berry , informé par M. le Curé d'Aligny de ces accidens , me chargea de donner des secours à ces malheureux ; M. Simon , Chirurgien à Cosne , fit les scarifications & les pansemens.

Pendant le combat la fureur de l'animal a dû augmenter ; conséquemment le virus est devenu plus exalté & plus abondant : conditions qui rendent le danger plus considérable. Ils ont néanmoins été préservés d'Hydrophobie ; & ils ont reçu quelques secours de la part du Gouvernement. Ayant été appelé le 7 du mois de Mai de la présente année 1782 , pour voir un Malade à Aligny ; j'ai rendu une visite à ces personnes qui m'ont témoigné leur reconnoissance.

Les deux autres sont morts Hydrophobes , il en fera parlé au Chapitre IV.

Le 27 Février 1775 , un chien enragé a blessé la femme de François Poisson , de la Paroisse de Groise , à la partie inférieure de la jambe droite , au-dessus des malléoles ; les plaies étoient profondes. 1775.

Le 15 Novembre 1778 , un chien enragé a blessé Edme Cotaux , Maréchal , de la Paroisse de Vieil-Mannay , aux deux malléoles de la jambe gauche. 1778.

Et Jean Bonnet , Laboureur , de la Paroisse de Raveau , au gros orteil du pied gauche. Leurs plaies profondes ont suppuré long-tems.

Le 6 Novembre 1779 , un chien enragé a blessé grièvement Claude Besson , Vigneron , à la Charité-sur-Loire , au talon & au-dessus de la malléole externe de la jambe gauche. 1779.

T R O I S I E M E C L A S S E .

DANS les plaies profondes, avec perte de substance, outre les secours indiqués dans les deux premières Classes, on a employé des digestifs, auxquels on ajoutoit une quatrième partie de pommade mercurielle camphrée; le soin de ces dernières plaies a toujours été confié à un Chirurgien éclairé.

1768. Le 17 Octobre 1768, Marie Giraud, de la Paroisse de Precy, âgée de quinze ans, a été blessée par un chien enragé; deux plaies profondes, avec déperdition de substance, étoient situées aux parties moyennes, externe & interne du bras gauche: elle avoit deux plaies plus légères au même bras, & une au-dessous de l'omoplate droite.

1774. Le 13 Mai 1774, un chien enragé a blessé Silvain Foncelle, âgé de onze ans, de la Paroisse de Saint-Germain, à la partie inférieure de la jambe droite en quatre endroits, une plaie considérable en longueur & profondeur au-dessus de la malléole interne, une plus légère, trois doigts au-dessus de la grande plaie, deux autres moins considérables à la partie opposée au-dessus de la malléole externe. M. Robin, Chirurgien, a été chargé de faire les scarifications & pansemens jusqu'à parfaite guérison.

1779. Le 11 Février 1779, la veuve de Louis Chevallier, aux Hostes, Paroisse de Narcy, a été blessée par un chien enragé à la malléole externe de la jambe gauche, avec perte de substance. M. Pinsin, Chirurgien, a été chargé du traitement qui a duré plus de quarante jours.

1780. Le 12 Février 1780, un loup qu'on a assuré avoir tous les signes de la Rage, a blessé Guy Rossignol, âgé de vingt ans, de la Paroisse de Giri; ses blessures étoient

situées à la partie moyenne interne du bras gauche, ainsi qu'à la partie opposée: elles étoient très-considérables, & furent bientôt accompagnées de mortification. M. Pinfin, Chirurgien, chargé du traitement, a employé avec succès les digestifs animés, l'esprit-de-vin camphré, l'onguent de stirax, & autres secours de son Art, indépendamment des frictions mercurielles & huileuses.

§. I I.

Des plaies de la tête & du ventre.

LES mauvais succès de plusieurs Médecins de l'antiquité dans le traitement de ces blessures, le découragement du Médecin (a), qui a joui dans ce genre de la plus grande réputation, annoncent assez l'insuffisance des moyens qu'ils ont employés, ou la difficulté de préserver de la Rage, dans ces cas.

Ma méthode a eu des avantages qu'on ne peut révoquer en doute: les exemples suivans en feront la preuve.

Le 16 Novembre 1765, le chien qui a blessé à Giri M. Champion, Michel Surfin, & M. Caziot de Premery, a aussi blessé la fille de Jean Surfin, âgée de treize ans, à la paupière supérieure de l'œil gauche; les frictions huileuses & mercurielles, à très-petites doses & souvent répétées, l'ont préservée d'Hydrophobie.

1765.

Le 15 Mai 1766, un chien devenu enragé à la suite des blessures qu'il avoit reçues d'un loup attaqué de cette maladie, a blessé François Moindrot, âgé de trente ans, de la Paroisse de Savigny, au flanc droit; Moindrot fut témoin, trois semaines après, de la mort d'Étienne Forest, blessé par le loup ci-dessus, & dont il sera fait mention

1766.

(a) *Palmarius.*

au Chapitre IV: son inquiétude extrême lui fit perdre le sommeil & l'appétit, ce qui me déterminà à ajouter aux frictions mercurielles les antispasmodiques opiatiques pendant douze jours.

Ce même chien blessa aussi Jean David, âgé de dix ans, de la Paroisse de Ménetreol, en quatre endroits, proche le nombril, à la partie moyenne externe du bras gauche, & dans deux points du pariétal gauche; toutes les blessures étoient légères. Cet enfant m'a déclaré que pendant tout le traitement il avoit ressenti un fourmillement continuel dans le voisinage de ses blessures, & que son sommeil étoit troublé par des rêves, qui lui représentoient le chien qui l'avoit blessé.

1779. Le 11 Février 1779, un chien enragé a blessé un fils de M. Baston, Menuisier, à la Charité-sur-Loire, âgé de quatorze ans, au côté droit. C'est le même chien qui a blessé la petite Matthé, qui a eu des symptômes de Rage.

1779. Le 28 Février 1779, un chien enragé a blessé très-légèrement à la joue droite une petite fille de M. Blondelet, de la Paroisse de Troufanges, âgée de huit ans.

1781. Le 12 Mai 1781, un enfant âgé de trois ans, fils de Jean Bailli, Vigneron, à Eugnes, Paroisse de Chaugnes, a été blessé au ventre, proche l'ombilic, par le même chien qui a blessé Philippe Pousé; ce chien étoit certainement enragé, puisque les vaches qu'il a blessées sont mortes de la Rage.

Le 22 Août, le fils de François Boursier, âgé de huit ans, de la Paroisse de Saint-Bouise, a été blessé au côté droit du ventre, au-dessous de l'ombilic, par le chien de Balthasar Ferrant, dont il a été parlé au premier Chapitre.

Toutes ces blessures ont été traitées suivant la méthode indiquée dans la première Classe du premier Chapitre, ayant employé avec le plus scrupuleux ménagement les

frictions mercurielles au visage. Tous ont été préservés d'Hydrophobie.

§. I I I.

Des blessés qui ont eu des symptômes évidens de Rage.

J'AI varié cette méthode, dans des cas où des symptômes de Rage se développoient; alors j'ai mis en usage les saignées, les lavemens, les boissons nitrées & les antispasmodiques, à des doses proportionnées à l'âge & au tempérament des Malades.

Les 24 & 25 Juin 1765, un loup enragé a blessé dans les Paroisses de Giri & de Saint-Bonneau, des bœufs, vaches, jumens & chiens, qui tous sont morts de la Rage. Il a aussi blessé Pierre Deplain, deux fils du nommé Bosquet, la veuve Perronet, & la femme du nommé Thibaudat; ces blessés ont fait usage des prétendus spécifiques, vantés dans le pays: cependant Pierre Deplain est mort Hydrophobe le trentième jour de ses blessures: un des fils de Bosquet est mort le cinquante-troisième jour: la veuve Perronet qui avoit fait son vœu à Saint-Hubert, dans les Ardennes, est morte, en y allant, à Troyes en Champagne, le quarante-deuxième jour: & Edmée Thibaudat le cinquante-septième jour.

1765.

M. Dupré de Saint-Maur, Intendant du Berry, ayant été informé de ces accidents, me chargea de me transporter promptement dans ces Paroisses pour y donner des secours aux blessés; il étoit trop tard, puisqu'à mon arrivée il ne restoit plus du nombre des blessés que le second fils de Bosquet; ce jeune homme avoit tous les signes du développement du virus hydrophobique, & de son action évidente sur les nerfs: ses blessures, au nombre de six, situées au bras droit, qui avoient été bien cicatrisées, se tuméfioient dans leur contour; elles étoient douloureuses, & tout le bras souffroit de l'engor-

gement: le Malade étoit triste & rêveur , il avoit les yeux hagards , & il étoit continuellement occupé de l'animal qui l'avoit blessé; la circonstance de la mort de son frere rendoit son état plus dangereux. J'ai sur le champ employé , avec succès , de fréquentes frictions mercurielles. Les cicatrices ont été ouvertes, irritées & pansées, comme il a été dit.

1766. Le 30 Novembre 1766, M. le Curé (a) de..... a été blessé deux jours de suite, aux deux jambes, par son chien devenu enragé. Peu de jours après il fut saisi de spasmes évidens, & très-fréquens au visage, avec insomnie, & une inquiétude extrême, les frictions mercurielles & huileuses l'ont préservé d'Hydrophobie sans autres médicamens.

1775. Le 18 Mai 1775, le chien de Pierre Champion, Métayer au petit Minier, Paroisse de Vieil-Mannay, est devenu enragé; il a tué une truie, a blessé des cochons, des vaches & taureaux: étant rentré à la maison, il a blessé la femme dudit Champion, âgée de quarante-cinq ans, à la cuisse gauche, les jupes & la chemise ayant été déchirées. J'ai employé les frictions mercurielles & huileuses. Cette femme a passé huit jours dans un état de grande tranquillité. Le 16 Mai, neuvième jour de ses blessures, elle a senti à la partie blessée la plus grande démangeaison; elle ressentit en même-tems des frissonnemens dans tout le corps, & des mouvemens irréguliers dans les extrémités supérieures & inférieures, sur-tout du côté blessé: elle éprouva aussi un sentiment de pesanteur à la région de l'estomac, qui fut bientôt suivi d'un transport qui dura toute la nuit; l'effroi se répandit dans la famille; on ne doutoit pas qu'elle ne fût attaquée de la Rage. Je fus informé de ce fâcheux événement, je m'y rendis avec M. Pinsin, Chirurgien; nous trouvâmes cette femme tranquille en apparence, ayant

(a) Ce Curé m'a prié de ne point insérer son nom dans mes Mémoires.

pendant les yeux hagards, & se plaignant de quelques frissonnemens dans tout le corps, elle avoit la langue vermeille & le pouls bien réglé. Notre premier soin fut de visiter la plaie, qui s'étoit trop-tôt cicatrisée, & dont les parties environnantes étoient remplies de petits boutons. Nous jugeâmes aisément que le virus n'avoit pas été détruit, que selon les apparences il avoit été introduit dans un tems où le chien étoit dans la force de la Rage; qu'il avoit une activité & une énergie capables de produire les plus vives impressions sur tout le système nerveux: je fis pratiquer sur le champ d'amples scarifications, dans la vue d'ouvrir une issue au virus engagé sous les cicatrices; je fis ensuite saigner la Malade. Dans la nuit qui suivit ces opérations, elle fut encore agitée, mais bien moins, les mouvemens irréguliers des membres, & les frissonnemens continuèrent le lendemain 28; je fis réitérer la saignée, je prescrivis l'usage de la tisane commune nêtrée, & tous les soirs pendant huit jours le bol composé d'un grain de laudanum, & de six grains de camphre dans de la conserve de bourache, sans discontinuer les frictions huileuses & les mercurielles. Le calme a reparu insensiblement, le délire, les frissons, les mouvemens irréguliers ont cessé par degrés, & après quinze jours la Malade a recouvré sa santé.

Le chien avoit aussi blessé plusieurs bestiaux; deux vaches & un taureau avoient des plaies apparentes: j'indiquai au sieur Habert, Artiste vétérinaire, la manière de les traiter par le cautère actuel, les scarifications, & les frictions mercurielles à grandes doses; ces animaux ont été préservés d'Hydrophobie. D'autres vaches blessées, & qui n'ont point été traitées, sont mortes de la Rage.

Le chien du sieur Champion étoit certainement enragé, puisqu'une partie des bestiaux blessés est morte de la Rage.

La femme de Champion a eu des symptômes qui

annonçoient le développement du virus dans les lèvres de la plaie ; il avoit été sans action apparente pendant quelques jours : à ce terme il a réagi sur les nerfs de la partie blessée ; les spasmes évidens de cette partie se sont communiqués aux nerfs de l'estomac, & sans les scarifications, les saignées, les antispasmodiques & autres secours, sa mort eût été inévitable.

1779. Le 11 Février 1779, un chien enragé a blessé la fille de M. Matthé, Bonnetier, à la Charité-sur-Loire, âgée de treize ans, à la malléole externe de la jambe gauche ; elle a été traitée suivant la méthode indiquée : elle a joui de toutes les apparences d'une bonne santé jusqu'au 3 Avril suivant, qui étoit le cinquante-deuxième jour de ses blessures, auquel jour elle éprouva des symptômes de Rage naissante ; elle perdit subitement l'appétit : elle eut la vue troublée ; elle sentit des secousses involontaires aux extrémités inférieures, qui de suite se communiquèrent aux supérieures : elle fut saisie de vertiges ; elle tomba par terre, & fut violemment tourmentée de mouvemens convulsifs des bras & des jambes. Ses parens effrayés s'adressèrent à moi ; je fis avertir sur le champ un Chirurgien, & comme je ne pouvois douter qu'un reste de virus, caché sous les cicatrices, n'occasionnât les accidens, je fis pratiquer des scarifications, & appliquer un grand emplâtre vésicatoire bien animé, qui en peu de tems renouvela une grande plaie ; je prescrivis un bol composé de quatre grains de camphre, un demi-grain d'extrait d'opium, avec suffisante quantité de conserve de roses. Le lendemain matin la Malade fut saignée au pied ; on lui fit boire beaucoup de tisane commune nîtrée : il y eut de la rémission dans les accidens ci-dessus mentionnés ; le soir on lui donna le bol antispasmodique, avec un grain d'extrait d'opium (a) : le troisième jour les agitations nerveuses furent beaucoup

(a) J'ai employé l'extrait d'opium de M. Baumé, préparé par une longue digestion.

diminuées,

diminuées , ainsi que les vertiges ; les bols , la tisane furent continués pendant huit jours , & tous ces accidens disparurent insensiblement : pendant ce traitement on n'a pas négligé les frictions huileuses & les mercurielles , & on a entretenu une longue & abondante suppuration. Depuis ce tems la Malade a joui d'une bonne santé.

Un Médecin , qui , après avoir donné la preuve , que des personnes blessées par des animaux enragés , à la tête , au ventre & aux extrémités , ont été préservées d'Hydrophobie , que d'autres qui ont eu des symptômes évidens de Rage , l'ont été également , garderoit le silence sur quelques mauvais succès , commettrait une infidélité , qui mériteroit les plus grands reproches. Cet aveu de ma part fera le sujet du quatrième Chapitre.

§. I V.

Cas dans lesquels les Malades sont morts de l'Hydrophobie.

LES 28 , 29 & 30 Avril , un loup enragé a blessé deux enfans du nommè Riffaut , de la Paroisse de Surienvaux , l'un âgé de sept ans & l'autre de neuf , Etienne Forest , de la Paroisse de Savigny , & Etienne Mareschal , de celle de Beaulieu. Les deux fils de Riffaut sont morts Hydrophobes en peu de jours , après avoir mangé la fameuse omelette dans laquelle entre la racine de cytorrhodon. Cette mort détermina M. le Subdélégué de Sancerre à envoyer chez moi Etienne Forest & Etienne Mareschal le 26 Mai. J'ai traité ces deux hommes suivant la méthode indiquée ; Etienne Mareschal a été préservé d'Hydrophobie : Etienne Forest y est tombé dans la nuit du 6 au 7 Juin , jour de sa blessure ; j'y ai été appelé , & malgré tous mes secours il a péri à la fin du quatrième jour. Les saignées , le cinabre , le

musc, le camphre, le laudanum, l'assa-fœtida, le succin, le castoreum furent mis en usage inutilement. Les circonstances fâcheuses qui paroissent avoir déterminé sa mort sont intéressantes; elles sont détaillées dans mes Essais publiés en 1770: voyez page 7 & les suivantes.

1772.

Le 30 Septembre 1772, un loup enragé a blessé un grand nombre de vaches & de jumens qui sont mortes de la Rage; il a aussi blessé Jacques Masselon, de la Paroisse de Precy, & Marguerite Thomas, de celle de Garigny. Vingt plaies qui occupoient toute la face de Masselon, depuis le coronal jusqu'au-dessous du menton, y compris les oreilles, avec déchirement des chairs, pénétrantes jusqu'aux os, annonçoient une mort inévitable, & nécessairement l'Hydrophobie, à cause de la quantité du virus & de sa facilité à se mêler avec les sucs salivaires. Sur l'avis de Monsieur l'Intendant du Berry, je m'y rendis le 3 Octobre avec M. Pinfon, Chirurgien expérimenté, à qui je dois la justice de publier, que jamais en pareil cas on n'a montré plus de fermeté, d'humanité & moins de crainte de contagion, & que ses soins multipliés ont prolongé les jours de ce malheureux, jusqu'au 24 Octobre qu'il est mort Hydrophobe.

Marguerite Thomas avoit été renversée par le loup; elle avoit une légère égratignure au menton, qui ne paroissoit pas avoir été faite avec les dents, & que peut-être nous avons trop négligée; elle avoit une plaie transversale, très-considérable à la partie inférieure des muscles jumeaux de la jambe gauche, & une autre de même forme, pénétrante jusqu'à l'os à deux travers de doigt de la malléole externe; trois autres plaies plus petites à la partie antérieure, inférieure de la même jambe: ces plaies, dont les pansemens furent réguliers, suppuroient beaucoup. Cette fille a joui de toutes les apparences d'une bonne santé, & a été dans la plus grande sécurité jusqu'au quarante-deuxième jour, qu'une femme impru-

dente lui annonça le genre de mort de Jacques Masselon. A l'instant elle fut saisie d'effroi ; elle perdit l'appétit le même jour, la suppuration fut supprimée : elle éprouva très-sensiblement la progression du virus hydrophobique, par un frémissement douloureux, qui de ses plaies monta le long de la jambe, au genou, à la cuisse, à tout le côté gauche, & se termina à la gorge, avec une si forte compression, qu'il lui sembloit qu'on l'étrangloit. Ne peut-on pas croire que cette nouvelle fâcheuse a rendu le système nerveux plus sensible à la cause stimulante, ce qui a fait éprouver à cette fille les symptômes mentionnés, ainsi que l'horreur de l'eau & de la plus légère agitation de l'air ; elle ne douta plus de sa mort : elle refusa dès ce moment tous aliments, conservant toute sa raison, & occupée de sentimens de Religion & de reconnoissance pour les soins que nous avions pris d'elle.

On a vu dans la seconde Classe du premier Chapitre, année 1773, que le 4 Avril une louve enragée avoit blessé dans la Paroisse d'Aligny Anne Baron, la femme du nommé Plotin, la fille de Jean Beaulieu & Antoine Thouveneau ; qu'Anne Baron & Thouveneau ont été préservés d'Hydrophobie. Il n'en a pas été de même des deux autres.

1773.

La fille de Jean Beaulieu, âgée de quatre ans, déchirée cruellement à la face & à la tête, dont la majeure partie du crâne étoit à découvert, & dont l'animal avoit sucé le sang en la tenant sous ses pieds, ne pouvoit éviter l'Hydrophobie, à cause de l'infection immédiate de la salive ; elle mourut en peu de jours : on ne put s'occuper que de panser les plaies.

La femme de Plotin fut blessée très-profondément à la partie antérieure & moyenne de l'avant-bras gauche, ainsi qu'à la partie externe opposée. Cette femme fut traitée de la même manière qu'Anne Baron & Thouveneau ; cependant elle est devenue Hydrophobe le 29

Mai, le cinquante-sixième jour de ses blessures, & n'est morte que le 4 Juin, septième jour de la Rage déclarée, ce qui est extraordinaire.

Dans le petit nombre des blessés qui n'ont point échappé à l'Hydrophobie, on ne peut s'empêcher de convenir, que Jacques Masselon, de la Paroisse de Precy, & la petite fille de Jean Beaulieu, de celle d'Aligny, l'un & l'autre cruellement déchirés à la face & à la tête par des loups enragés, ne pouvoient échapper à ce malheur; nulle méthode ne pouvoit les en garantir.

Marguerite Thomas, de la Paroisse de Garigny, & la femme de Plotin, de celle d'Aligny, aussi blessées par des loups enragés, ont été traitées suivant la méthode que j'ai indiquée; néanmoins elles sont devenues Hydrophobes. On ne m'a point alors informé de leur état, & elles sont restées sans aucune espèce de secours. Si la femme de Pierre Champion, du petit Minier, & la fille de Matthé, Bonnetier, à la Charité, eussent été ainsi abandonnées, elles n'auroient pas tardé à être comme elles les victimes du préjugé.

Des cinq Hydrophobes dont j'ai fait mention, Etienne Forest, de la Paroisse de Savigny, est donc le seul sur qui la méthode prophylactique & la curative aient été convenablement mises en usage, & aient été infructueuses. On est peut-être fondé à me reprocher de n'avoir pas employé les scarifications, les puissants vésicatoires, & autres secours qui ont été si utiles à la femme de Pierre Champion & à la petite Matthé. Je ne répondrai à ces reproches, qu'en faisant l'aveu qu'en 1766 (a), je n'avois pas dans ce genre l'expérience que j'ai acquise depuis.

(a) Depuis 1773, j'ai donné à mes moyens plus de perfection, & j'ai eu plus de succès.

§. V.

Réflexions sur les quatre Articles précédens, contenant des Recherches particulieres & ultérieures sur les Maladies qui y sont rapportées, & sur leur traitement.

Nota. Cet article, un des plus intéressans du Mémoire de M. Baudot, lui a été renvoyé conformément à sa demande, afin qu'il y fit des additions, & qu'il y ajoutât des réponses à plusieurs questions que la Société lui avoit faites sur ses Observations, dont plusieurs sont exposées d'une manière générale & trop rapide. Malheureusement M. Baudot est mort peu de tems après, & nous n'avons reçu ni l'Article V de son Mémoire qui lui avoit été renvoyé, ni les réponses aux questions qui lui avoient été faites. La Compagnie a pris le parti de publier ce Mémoire tel qu'il est resté entre ses mains.

C O N C L U S I O N.

IL résulte de toutes ces Observations & des Faits que j'ai rapportés, dont les principaux sont étayés de Pièces justificatives.

1°. Que la Rage est une maladie spasmodique, dont le siège réside dans les nerfs de la partie blessée; tous les Hydrophobes que j'ai interrogés, m'ont assuré que la douleur a commencé à la partie blessée, qu'elle s'est étendue (lorsque la blessure occupoit les extrémités inférieures) tout le long de la jambe & de la cuisse, qu'elle a gagné le tronc, & s'est terminée à la gorge où le virus a déployé toute son énergie: que (lorsque

la plaie occupoit les extrémités supérieures, telles que la main, l'avant-bras, &c.) la douleur s'est glissée le long du bras, à l'épaule, & s'est terminée à la gorge, & ainsi des autres parties. Cette uniformité de symptômes a eu lieu dans tous les sujets. Et comme dans cette maladie il y a rémission dans les accès, l'augmentation n'a jamais manqué de reprendre naissance à la partie blessée; donc le *stimulus* est en cet endroit seul; donc le siège de la Rage réside dans les nerfs de la partie blessée. Pour donner plus de force à ces Conclusions, j'ajouterai que si, immédiatement ou peu de tems après la blessure, on pratique l'amputation de la partie blessée, on ne voit point paroître de symptômes de Rage, tous les Médecins sont d'accord sur ce point; de plus ma pratique qui a eu des succès, auroit été infructueuse dans la supposition, ou d'une infection générale, ou que le siège de la maladie fût ailleurs que dans la partie blessée.

2°. Que ma méthode a préservé de la Rage la plupart de ceux qui se sont adressés à moi, qu'ils doivent leur guérison à l'usage du mercure, aidé des frictions huileuses, que le mercure a détruit le virus fixé sous les nerfs de la partie blessée; que l'huile en relâchant les nerfs a empêché la propagation ultérieure des spasmes, qui, si on leur eût donné le tems d'agir, auroient porté leur action sur les glandes salivaires, d'où s'en seroit suivie la perversion de la salive, l'horreur de l'eau, &c.

3°. Que les blessures faites à la tête, au visage & au ventre, ont eu une terminaison presque aussi heureuse que celles des extrémités.

4°. Que ma méthode n'est pas simplement prophylactique, mais qu'elle a été curative dans des cas où des symptômes évidents de Rage s'étoient manifestés; que ces blessés sont redevables de leur guérison aux moyens

ci-dessus combinés avec les saignées, les boissons nitrées, les scarifications, les antispasmodiques, &c. Parmi les quatre exemples que j'ai rapportés, les deux derniers doivent fixer l'attention des gens de l'Art. La femme de Pierre Champion, du Petit Minier, a eu des symptômes qui ont donné de l'effroi à toute la maison. La fille de Matthé, Bonnetier, à la Charité, a éprouvé les symptômes les plus caractéristiques de la Rage; il ne leur manquoit que l'horreur de l'eau, & l'averfion pour la lumière & l'agitation de l'air, symptômes qui constituent le degré le plus éminent de la Rage; j'avoue que je n'en ai point guéri lorsque ces symptômes ont paru. Je me trouve en cela d'accord avec des Médecins dignes de foi, qui conviennent de n'avoir pas été plus heureux, même en employant les frictions mercurielles à doses outrées. J'ai été témoin avant l'année 1765, qu'un Chirurgien, qui traitoit un Hydrophobe, le frictionna à si grandes doses, qu'en peu de tems la salivation la plus abondante fut établie, & persista jusqu'au quatrième jour que le Malade mourut. Je pourrois encore citer beaucoup d'Observations de Médecins, qui prouvent que des Hydrophobes frictionnés à fortes doses n'ont pas échappé à la mort; mais je m'écarterois du but que je me suis proposé, qui est de ne rapporter que des Observations qui me soient propres: c'est pourquoi je me contenterai de conclure avec ces Médecins, que dans l'Hydrophobie confirmée, il faut chercher les secours dans d'autres moyens que dans les frictions mercurielles à des doses outrées (a).

Les Pieces justificatives que j'ai jointes à ce Mémoire, prouvent que les animaux que j'ai regardés comme ayant communiqué le germe de la Rage, en étoient réellement atteints, puisque des hommes & des animaux

(a) On en trouve des preuves dans le second Volume de la Société Royale.

bleffés par eux font morts de la Rage quelques tems après.

La Société Royale a encore désiré qu'on rapportât des exemples de Rage spontanée dans les hommes ; quoique l'on ne puisse douter qu'il y en ait eu , ma pratique ne m'en a point fourni d'exemple.





M É M O I R E

*Qui a partagé le second Prix proposé par la
Société Royale de Médecine , sur la nature
& le Traitement de la Rage ;*

**Avec un Examen critique des remèdes vantés pour
la guérison.**

*Par M. BOUTEILLE , Docteur en Médecine de la Faculté de
Montpellier , Correspondant à Manosque en Provence.*

*Curatio incerta , tum prophylactica , tum therapeutica cujus prima causa ,
inanis jactantia multorum specificorum , & neglectus methodi
ex historia morbi excogitata. Boerhaave , §. 1141.*

DEPUIS plus de deux mille ans on travaille à découvrir un remède contre la Rage , & après deux mille ans de recherches cette découverte est encore à faire. Quelle est la cause de ce défaut de succès ? L'illustre Boerhaave l'a dit ; c'est que les Médecins se sont trop occupés des remèdes vantés pour la guérison de l'Hydrophobie , & point assez d'un traitement méthodique , fondé sur l'histoire de cette maladie. Séduits par l'idée d'avoir trouvé un spécifique , ou amusés par l'espoir d'en trouver un , toute leur attention s'est bornée à faire , ou à répéter des expériences , plus ou moins infructueuses ,

R

qui, la plupart, n'étoient ni dirigées ni appréciées par la réflexion. De ces essais empyriques, il n'a pu résulter que des notions vagues, & peu concluantes; aussi voyons-nous subsister aujourd'hui, à-peu-près la même incertitude qui régnoit autrefois dans le traitement de l'Hydrophobie. Ce traitement, après vingt siècles d'expériences, est toujours un problème à résoudre, & la Société Royale de Médecine, en proposant sa solution aux gens de l'Art, déclare, par-là même, combien les traitements connus sont incertains.

Pour trouver cette solution, j'ai lu les plus célèbres Auteurs qui ont écrit sur cette matière. J'ai parcouru, avec l'attention la plus réfléchie, une multitude d'Observations faites sur cette maladie, & particulièrement le précieux Recueil de M. Andry. Mais après avoir lu & relu, lorsque je me suis demandé, que résulte-t-il de tout cela? J'ai été embarrassé & indécis dans ma réponse. Un grand nombre des remèdes tour-à-tour vantés par les uns & blâmés par les autres; des succès qui donnoient les espérances les plus flatteuses, démentis successivement par des épreuves inefficaces, m'ont jeté dans l'incertitude. S'il n'avoit été question que d'opposition dans les sentimens des différens Auteurs, je ne m'en serois gueres mis en peine; il est facile de se débarrasser de toutes ces opinions, en prenant le sage parti de n'adopter aucun système: ce qui est vraiment embarrassant, c'est qu'ici, non-seulement les Auteurs se contredisent les uns les autres, mais l'expérience elle-même contredit l'expérience, & les faits sont démentis par d'autres faits. Comment la vérité pourra-t-elle percer à travers ce nuage épais d'Observations contradictoires? Dans cet état des choses quel parti prendre? Faut-il attendre que le hasard, plus habile que nous, vienne inopinément nous révéler ce spécifique précieux après lequel nous soupirons depuis tant de tems? Faut-il par des nouvelles tentatives essayer de dérober à la Nature

un secret qu'elle s'obstine à nous cacher? Ou fideles à marcher sur les traces de nos prédécesseurs, devons-nous borner nos vues à répéter leurs expériences, afin de constater quel est, parmi les remèdes qu'ils ont prescrits contre la Rage, celui qui dément le moins les éloges qui lui ont été donnés? Chacun de ces expédients, a ses avantages & ses désavantages.

Les Observations que les anciens & les modernes nous ont transmises, méritent d'être consultées & méditées. Leurs Observations sont des matériaux, qui, bien choisis, peuvent fournir une base solide au traitement qu'il faut établir. Mais pour les mettre en œuvre, il ne faut pas seulement réitérer des expériences, tant & tant de fois répétées; il est encore nécessaire d'établir des principes, propres & à nous faire apprécier les expériences faites, & à nous diriger dans celles qui restent à faire, je dis qui *restent à faire*, parce que dans les maux réputés incurables, l'on peut & même l'on doit se permettre de tenter de nouveaux moyens de guérison. Mais ces épreuves doivent être les essais d'une prudence éclairée, & non les tentatives d'une ignorance téméraire; c'est au génie, c'est au savoir à indiquer ces moyens, à la raison & au bon sens à en diriger l'application. Car dans tous les cas il faut des principes de conduite.

Mais où puiser des principes capables de nous diriger dans l'emploi des remèdes anti-hydrophobiques connus, & de nous conduire dans la découverte des nouveaux moyens de guérison? Si je ne me trompe, ou pour mieux dire si Boerhaave ne me trompe pas, nous devons les puiser dans l'histoire même de la maladie. La connoissance expérimentale de la cause, de la nature, des symptômes, de la terminaison de la Rage, quatre objets qui forment l'histoire de cette maladie, sont autant de sources d'où ces principes doivent émaner: le point essentiel est que cette connoissance ne soit pas pure-

ment idéale & systématique, mais au contraire, comme j'ai dit, expérimentale, c'est-à-dire, fondée sur des faits reconnus pour vrais.

A travers l'obscurité formée par la contrariété des Observations, j'ai cru appercevoir quelques traits de lumieres, qui, rassemblés à un foyer commun, ont éclairé mes premiers pas dans la recherche qui est l'objet de cet Ouvrage; en effet, de mes recherches & des faits rapportés par les Auteurs, il m'a paru résulter ces vérités essentielles.

1°. La Rage, cette maladie réputée incurable, a plusieurs fois été guérie. On trouve des exemples de ces guérisons dans Vanhelmont, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dans la Dissertation du Docteur Nugent, &c. 2°. Elle est guérissable, & elle a été effectivement guérie par plus d'un remède. 3°. Elle a été guérie par des remèdes non-seulement différens, mais même contraires & opposés les uns aux autres: par des calmans anti-spasmodiques, & par des stimulans sialagogues; l'opium & le mercure; par les acides & les alkalis; la vapeur du vinaigre, & l'eau de luce; par les absorbans & par les vulnéraires, &c. 4°. Aucun de ces remèdes n'a été généralement efficace, celui qui a réussi dans un cas a échoué dans un autre.

De-là il m'a paru résulter que les moyens de guérir l'Hydrophobie ne sont pas inconnus: que l'efficacité de ces moyens est bornée à des cas particuliers, & subordonnée aux différentes circonstances dans lesquelles on les a employés: que leur vertu n'est point spécifique, mais dépend de l'à-propos de l'application, & qu'ainsi il s'agit moins de chercher de nouveaux remèdes que d'apprécier ceux que l'expérience a déjà recommandés, & sur-tout de déterminer le cas particulier, le moment favorable, la maniere convenable de les administrer; discussion importante que j'ose entreprendre dans ce Mémoire.

Le succès de mon entreprise dépend donc, si je ne me trompe, de l'examen des faits consignés dans les Observations. La connoissance historique des faits isolés, indépendans les uns des autres, & souvent opposés, ou paroissant l'être, est plutôt curieuse qu'instructive. Mais saisir les rapports qui lient les faits, les ramener à un principe, en déduire des conséquences exactes qui servent de règle pour la pratique: voilà ce qui forme la science du Médecin; or tel est le plan sur lequel j'ai rédigé cet Ouvrage; je l'ai divisé en deux Parties. La première contient des notions pathologiques sur la cause, la nature, les symptômes & la terminaison de la Rage: notions que j'ai déduites de l'Observation; elles servent de préliminaire & de principes pour le traitement de la maladie.

La seconde Partie est employée à déterminer ce traitement, conséquemment aux principes établis: afin que si quelqu'un de ces principes se trouvoit erroné, ou quelque conséquence mal déduite, cette erreur n'influât pas sur la pratique; j'ai appuyé & justifié par des exemples connus chaque article du traitement prescrit, & j'ai tâché ainsi de donner à mes règles une certitude également fondée sur l'expérience & sur le raisonnement.

P R E M I E R E P A R T I E.

Notions pathologiques.

I. LA Rage canine est une maladie venimeuse. Sa cause est le venin particulier qui réside dans la bave de l'animal malade, & qui est communiqué à la personne mordue par la voie de la blessure. Toutes ces assertions seront prouvées l'une après l'autre.

Cause matérielle de la Rage.

II. Le venin , cause matérielle de la Rage , est reconnu de tout le monde. Il seroit ridicule de s'arrêter à en prouver l'existence. Mais , outre cette Rage communiquée , on parle encore d'une Rage & d'une Hydrophobie spontanée , qui n'est causée par aucun venin. Celle-ci n'est pas une maladie essentielle , mais un accident qui survient quelquefois à d'autres maladies , par exemple à la fièvre ardente , maligne , à l'esquinancie varioleuse , scarlatine , rubéolique , au foda , à la péri-pneumonie , à l'épilepsie , à la céphalalgie , à la grosseesse , à l'histérie , à la mélancolie , &c. Car plusieurs fois on a vu des personnes atteintes de ces différentes maladies , être attaquées en même-tems de l'Hydrophobie , qui s'associoit aux autres symptômes du mal.

III. Cette Hydrophobie spontanée est aussi différente de la Rage venimeuse , qu'une gonorrhée simple l'est de la gonorrhée vénérienne , & non-seulement on ne doit pas les assimiler l'une à l'autre ; mais encore on doit être persuadé que l'Hydrophobie venimeuse n'a pas avec la spontanée plus de rapport , qu'avec la fièvre maligne , la péri-pneumonie , l'histérie & autres maladies , dont l'Hydrophobie spontanée est une épiphénomène.

IV. L'Hydrophobie spontanée , ne dépendant pas d'une cause particulière , mais étant l'effet de la même cause , qui produit la maladie principale , dont elle n'est qu'un symptôme , ne demande pas un traitement particulier. Son traitement doit être le même que celui de la maladie essentielle , & varier comme les différentes causes des maladies dont elle dépend ; mais l'Hydrophobie venimeuse est une maladie essentiellement distincte de toute autre ; *morbus per se* , & , dépendante d'une cause singulière , elle exige un traitement particulière-

ment dirigé contre cette cause. C'est de ce traitement seul qu'il sera question ici.

V. Le venin hydrophobique réside dans la bave, ou salive de l'animal enragé : il y *réside uniquement*, selon M. de Sauvages (a), dont j'adopte le sentiment; ceci forme un paradoxe difficile à éclaircir : on ne conçoit pas aisément comment le venin, pénétrant dans les voies de la circulation, se mêle avec le sang & les humeurs sans en infecter aucune, à l'exception de la salive, qui seule devient venimeuse. Mais parce que notre intelligence est en défaut, il ne faut pas se refuser à une vérité démontrée par des faits multipliés & authentiques : d'ailleurs ce paradoxe ne regarde pas seulement le venin rabieux, mais encore tous les autres venins ; chacun d'eux a la propriété d'affecter un, ou deux organes, préférablement, & comme exclusivement aux autres parties du corps, sur lesquelles sa virulence n'agit point, ou agit peu. Cette direction, cette influence caractéristique de chaque venin sur tel & tel organe, sur telle & telle liqueur, la même en tous tems, en tous pays, sur toute personne, est constatée par des faits nombreux qu'il seroit inutile d'entasser ici : il suffira de citer celui des cantharides, dont le venin attaque toujours les voies urinaires. Ainsi encore, suivant Hoffman (b), l'hellébore noir est particulièrement ennemi du gosier; & suivant l'Observation de M. Siélig (c), les fruits de hêtre attaquent le gosier, y produisent le spasme, & excitent la salivation.

VI. Les Observations concourent à prouver que la salive ou bave des animaux enragés est seule contagieuse. La sueur des Hydrophobes n'a jamais infecté personne de ceux qui les ont touchés ou maniés, lorsqu'ils suoi-

(a) Dissert. sur la nature & le traitement de la Rage, §. LXIX.

(b) Op. Tom. I. L. II. pag. 215.

(c) *De Hydroph. ab usu fructuum fagi*. Voyez Andry, Recherch. sur la Rage, pag. 15 & 164, 2^e édit.

Des payfans (a) ont vécu pendant plus d'un mois, du lait & du beurre d'une vache enragée. Une chevre (b) allaita un enfant jusqu'au jour où l'on s'aperçut qu'elle étoit enragée, & le jeune nourrisson n'a éprouvé aucun accident. M. le Camus (c), Docteur-Régent de Paris, a assuré avoir mangé impunément de la chair des animaux morts enragés, & la chair d'un bœuf qui avoit éprouvé tous les symptômes de la Rage confirmée, fut vendue dans une ville d'Italie (d), sans qu'aucun de ses habitants ait été attaqué de cette maladie. Le foie du loup (e) enragé est si peu regardé comme un aliment suspect, que les anciens l'ordonnoient comme un remède contre l'Hydrophobie. Et Paulmier (f) faisoit prendre pendant trois jours du sang desséché du chien Hydrophobe.

VII. Les priapismes violents dont plusieurs Hydrophobes sont attaqués, semblent indiquer que le venin de la Rage, fait une impression plus marquée sur les parties génitales, ce qui seroit d'autant moins surprenant, que bien des faits annoncent qu'il existe entre le gosier & les organes de la génération, un rapport plus spécial : on a donc été fondé à soupçonner que la semence des Hydrophobes étoit contagieuse : cependant il a été observé par Rivallier (g), Baudot (h) & autres Auteurs, que des hommes Hydrophobes, affectés de priapisme, ont habité avec des femmes sans leur communiquer la maladie dont ils étoient attaqués, & dont ils sont morts. Voyez-en des preuves certaines dans les Observations de la troisième Partie ; Observation première, n° 68, Observation sixième, n° 12.

(a) Journal de Médecine, Tom. I.

(b) Baudot, Essais Anti-Hydroph.

(c) Andry, Recherches sur la Rage, pag. 24.

(d) A Médole, ville du Duché de Mantoue. Andry, ibid.

(e) Plin. Hist. Natur. L. 29. Ch. 5. Du Rey, Méd. de stupendo, & lugendo infortunio exupo Rabiente. Voyez

Journal de Méd. Tom. VII. pag. 95.

(f) Pulmarus de morbis contag.

(g) Sepulch. Bonneti. Cette Observation est des plus remarquables. Il est dit que cet Hydrophobe priapismo ardentem cum uxore concubuisse liberosque ministrantes momordisse, verum innoxia omnia.

(h) Andry, Recherches, pag. 23.

VIII. Ces Observations, il est vrai, sont démenties par des Observations contraires (a). Mais quand l'expérience semble contredire l'expérience : il faut qu'une saine critique dissipe la contradiction, & choisisse parmi les faits contraires, ceux qui paroissent les plus vrais, les mieux prouvés, & les plus plausibles. C'est en suivant cette règle, que nous donnons la préférence aux faits ci-dessus rapportés.

IX. Cette salive, pour être contagieuse, doit être, pour ainsi dire inoculée à la peau entamée par la dent de l'animal. Il est peu croyable qu'un venin aussi visqueux que l'est la bave virulente, pénètre à travers le tissu de la peau entière, à moins peut-être qu'il ne fût appliqué dans ces endroits où la peau est plus à découvert, comme aux lèvres, aux mamelons; encore même, n'oserois-je pas l'affirmer, malgré quelques Observations (b) qui semblent le prouver. On a cru que cette bave, seulement appliquée sur la peau (c), suffisoit pour donner la Rage; on a poussé la crédulité jusqu'à se persuader qu'en marchant nud pieds sur les crachats d'un Hydrophobe, on pouvoit le devenir, & qu'une simple égratignure (d), faite par les griffes de l'animal enragé, pouvoit communiquer, & avoit en effet communiqué l'Hydrophobie. Mais des faits mieux observés & plus modernes ont détruit cette croyance, J'en rapporterai quelques-uns bien décisifs.

1°. M. Lamorier (e), Chirurgien de Montpellier, mit le doigt dans le gosier d'un homme qui se plaignoit d'une grande difficulté d'avalier, pour découvrir la cause du mal; le lendemain cet homme fut pris d'une Rage si forte, qu'il disoit être à même de dévorer une armée

(a) Hoff. *Med. Rat. Syst.* Tom. II, page 196. *Vid. Van-Swiet.* Comm. Tom. III. pag. 545.

(b) *Ex Palmario Swiet.* Ibid. pag. 543, & *ex Schenchio.* Idem pag. 544.

(c) Galien, Matth. in *Dioscorid.* voyez Sauvag. pag. 6.

(d) Hildan. *Obs. Chir.* Cent. 1. Obs. 86. *Vid. Swiet.* pag. 545.

(e) Sauy. *Nosol. Méth. Art.* VII. Ord. III.

entière. Il mourut dans les accès de cette Rage, mais le Chirurgien en fut quitte pour la peur.

2°. Riou (a), Clerc de l'Abbaye d'Alais, pressa entre ses dents les doigts du Prêtre qui lui fit l'onction sacrée sur les lèvres: six heures après il mourut dans la Rage & dans les convulsions, il n'est pas dit que le Prêtre ait éprouvé aucune suite fâcheuse.

3°. La Garde (b) d'un Hydrophobe mettoit le doigt dans la bouche de ce malheureux pour en arracher la salive épaisse qui le fatiguoit. L'Hydrophobe mourut dans trois jours, & la Garde n'eut aucun mal.

Le Frere Duchoisel (c) atteste avoir vu plusieurs personnes marcher sur la salive d'un enfant enragé, qui mourut le même jour, sans qu'aucun de ceux qui avoient touché cette salive ou marché dessus, en ait ressenti la moindre incommodité. Cette salive ou bave, dit ce Frere, ne fauroit nuire qu'en pénétrant dans les chairs, & passant dans le sang (d).

Symptômes de la Rage & leur caractère.

X. Les symptômes que le venin hydrophobique excite, sont purement spasmodiques & convulsifs. On a long-tems méconnu cette vérité. Les anciens Médecins regardant la Rage comme une espèce de manie, prenoient pour des marques d'une imagination dépravée les songes alarmants, les frayeurs, l'horreur de l'eau, la voix aboyante, la fureur de mordre, tous les symptômes extraordinaires qui accompagnent cette maladie: mais, une histoire plus vraie de ces infortunés, a prouvé com-

(a) Sauv. Dissert. sur la Rage §. XII. la bouche, & sur son visage; le tout impunément. Andry, pag. 142. La Sœur
 (b) Journal de Méd. Tom. XXXIX. Vialis reçut dans la bouche le crachat
 (c) Ibid. Tom. V. du Maître de Pension, qu'elle soignoit
 (d) La Nourrice de l'enfant dont avec intrépidité, sans qu'il en résultât
 parle M. Vaughan, le baisoit continuellement, recevoit son haleine sur aucun mal.

bien peu leur état ressemble à celui des Maniaques. La plupart d'entr'eux jouissent de toute leur raison , ils connoissent leur état, en parlent en termes touchants, ils cherchent à attendrir les spectateurs sur leur sort. Ce qui annonce combien leur raison est saine , & que si elle paroît s'éclipser quelquefois dans les paroxismes, ce délire passager n'est qu'une suite de la violence des tourmens qu'ils souffrent.

XI. L'illustre Boerhaave, & ses sectateurs, ont attribué les symptômes hydrophobiques au caractère inflammatoire du sang & des humeurs, caractère que le venin de la Rage leur imprime. Selon eux, la difficulté d'avalier, l'horreur de l'eau, le délire frénétique ne viennent que de l'inflammation locale de l'œsophage, de l'estomac, des méninges. Ils prouvent leur sentiment, soit par la qualité du sang des Hydrophobes, lequel, dans les premiers tems de la maladie, a été trouvé épais, sec, & même coëneux, soit par l'ouverture des cadavres qui a fait découvrir, dans les viscères, des traces d'inflammation, de putréfaction, & de gangrene; mais ces preuves sont peu solides, puisque le plus souvent le (a) sang des Hydrophobes a été trouvé d'une bonne qualité, que très-souvent encore on n'a pu rencontrer dans les cadavres (b) aucune trace de la plus légère phlogose à l'œsophage, au ventricule, ni à aucun viscère, qui tous paroissent dans un état naturel, quoique ces Hydrophobes, avant de mourir, eussent essuyé les plus violents accès de Rage.

XII. On est aujourd'hui dissuadé de ces opinions, & on a généralement adopté le sentiment qui range l'Hydrophobie parmi les maladies convulsives; & en effet la qualité, la marche, la nature des symptômes de cette maladie n'annoncent que spasme, & que con-

(a) Lister de Hydroph. Obs. 1.

(b) Obs. de M. Vaughan. Voyez Andry, pag. 130, 131, 139.

vulsion : & il suffit d'avoir été témoin de quelque accès de Rage, pour en être intimement convaincu. Ce sentiment est encore confirmé par l'ouverture de ces cadavres, où l'on n'a pu trouver la moindre empreinte du mal dans les parties même qui ont été le plus affectées : cela ne peut être ainsi, que parce que l'affection de ces parties n'étoit autre chose qu'un état spasmodique & convulsif qui cesse à la mort, sans laisser aucune trace de son existence antérieure ; les exemples qu'en donne le Docteur Vaughan sont démonstratifs.

XIII. Avoir reconnu le caractère spasmodique des symptômes hydrophobiques, c'est avoir fait un grand pas vers la découverte du véritable traitement de la Rage. Mais, pour mettre bien à profit cette connoissance, il est essentiel de suivre pas à pas la marche du spasme rabieux.

XIV. C'est d'abord un fait constant que ce spasme commence toujours à la partie mordue. C'est-là où est son véritable foyer, son point d'appui, si je puis m'exprimer ainsi ; on le voit ensuite se propager, plus ou moins vite, se porter à la gorge, & y manifester les symptômes hydrophobiques : mille faits certifient la chose. Il est bon d'en rapporter quelques-uns.

1°. Dans le fils d'Emmanuel Bœuf (a), l'Hydrophobie fut précédée par une douleur subite, qui s'élevant distinctement sous la cicatrice presque oblitérée de sa plaie, s'étendit peu-à-peu le long du bras, & s'arrêta à la gorge.

2°. L'enfant, dont M. Vaughan fait l'histoire, la veille qu'il fut pris de la difficulté d'avaler, se plaignoit d'une douleur dans la partie mordue, qui remontoit le long du bras vers la tempe du même côté, aussi-tôt il ressentit de la répugnance pour avaler (b).

(a) Journal de Médecine, Tom. IV.

(b) Recherches d'Andry, pag. 134.

3°. Elizabeth Bryant (a), dont la guérison a fait tant d'honneur au Docteur Nugent, plus d'un mois après avoir été mordue, de retour du marché, où elle avoit été, ressentit, tout d'un coup, une douleur au doigt du milieu, & au dos de la main droite, *précisément dans les endroits où elle avoit été mordue*; la douleur avança le long du bras jusqu'à l'épaule, & de-là à travers la gorge, où elle lui sembloit se terminer & exercer sa plus grande force; dès-lors elle ne pouvoit souffrir la vue de l'eau, ni en avaler une goutte.

XV. Ces Observations, & un grand nombre d'autres que je pourrois citer, prouvent qu'après la douleur qui se manifeste dans la partie mordue, le premier symptôme de l'Hydrophobie est la constriction spasmodique de la gorge: cet étranglement cause la difficulté d'avalier que les Malades ressentent au moment qu'ils sont pris d'Hydrophobie, ou peu auparavant de l'être. Celle-ci n'est donc qu'un effet subséquent de l'esquinancie spasmodique, puisque l'horreur que les Malades ont de l'eau ne leur vient que du tourment (b) inexprimable qu'ils éprouvent en voulant l'avalier. Cependant comme cette horreur de l'eau, qui va quelquefois jusqu'à la fureur & aux convulsions, est le symptôme le plus remarquable par sa singularité, & par son atrocité, il est arrivé de-là, que les spectateurs & les Médecins ont fixé leur principale attention sur lui, & ont donné son nom à la maladie même; sans s'occuper beaucoup de l'esquinancie (c), qui cependant est le symptôme véritablement constitutif de cette maladie, dont l'Hydrophobie & la Rage ne sont que des symptômes secon-

(a) Dict. de Santé, Tom. I. Voyez encore Journal de Méd. Tom. III. Courchet sentit comme une vapeur subtile, qui, montant distinctement le long du bras, alla se fixer au gosier.

(b) *Hydrophobi non siment aquam, sed timent cruciatum internum ab aqua inductum. P. Salus de affectib. particu. pag. 354.*

(c) *Toto morbi decursu de strangulationis sensu conquestus est Ant. Julian, & alii meynenses. Astruc. de Hydroph. pag. 87.*

daires. Il est nécessaire de nous arrêter quelque tems à nous en convaincre , parce que cette connoissance doit influer sur le traitement.

XVI. Il n'est point, dans cette maladie qu'il a plu d'appeller *Rage*, de symptôme plus rare que la *Rage* même. Tous les Observateurs attestent ce fait. M. de Sauvages (a) a vu mourir un enfant de douze ans, & une fille Hydrophobe , sans avoir jamais perdu leur douceur naturelle. Les Hydrophobes de M. Vaughan n'éprouverent pas le moindre ressentiment de *Rage*. M. Darluc n'a observé la *Rage* dans l'Hydrophobie qu'une fois , & le Frere Duchoisel jamais , quoiqu'il ait vu plus de trois cens Hydrophobes. Cette fureur de mordre paroît appartenir aux brutes , ou à des gens grossiers , dont l'humeur rustique & violente s'assimile , en quelque sorte , à la férocité des bêtes ; & même dans les animaux enragés , la *Rage* n'est pas continuelle : plusieurs Observations le prouvent , & notamment celle de M. Guillemau (b) , sur une chienne enragée , qui caressa son maître , & les ~~vans~~ ^{visiteurs} , avec les plus vives démonstrations de joie , & joua même , pendant quelque tems , avec d'autres chiens , quoique , peu auparavant , elle eût mordue , & qu'après elle mordit encore plusieurs personnes , dont la plupart moururent enragées.

XVII. La *Rage* n'est donc point un symptôme essentiel , mais un accident (c) qui survient à cette maladie , ainsi qu'à tant d'autres , comme à la manie , à la frénésie , à la chapetonade , &c. (d).

XVIII. L'Hydrophobie est un symptôme plus particulier à cette maladie , & qui sert mieux à la caractériser , que la *Rage* ; cependant ce n'est pas ce symptôme qui constitue essentiellement & primitivement la mala-

(a) Nosol. Méth. traduct. franç. in-8°. Tom. II, pag. 716. Journal de Méd.

(b) Journal de Méd. Tom. XXXIX.

(c) Sauv. Nos. Méth. *Ibid.*

(d) Vomissement auquel sont sujets les nouveaux débarqués à Carthagène. Nos. Méth. Tom. III, pag. 98.

die. On a vu de ces Malades, loin d'avoir peur de l'eau, la voir avec plaisir, désirer ardemment de la boire, faire tout leur possible pour en goûter, la toucher du bout des lèvres, & prendre toutes les attitudes imaginables, afin de pouvoir satisfaire leur désir pour cette boisson. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire l'histoire touchante des malheureux Jacques Corton (a), rapportée par Lister, & celle du Cuisinier de Saint-Saturnin, ci-après Observation sixieme.

XIX. Les bêtes enragées paroissent peu sujettes à cette horreur de l'eau. Le loup (b) enragé fut vu à Fréjus, passer & repasser plusieurs fois à la nage la riviere d'Argents. La chienne enragée, dont M. Guillemau parle, fut vue par des personnes dignes de foi, boire dans un seau différentes gorgées. Et le chien, dont la morsure causa la Rage à Paulin (c), mangea & but après l'avoir mordu, en présence du pere de cet enfant.

XX. P. Sallius a reconnu, que si les Hydrophobes refusent de boire, ce n'est pas par horreur de l'eau, mais par la crainte des tourments qu'ils éprouvent en voulant l'avaler; *Hydrophobi non timent aquam, sed timent cruciatum internum, ab aqua inductum, nam ab assumptione liquidorum magnoperè lædi, angustari, & suffocari sentiunt.*

XXI. L'Hydrophobie n'est donc qu'une suite, un effet de l'étranglement, & de la suffocation que ressentent les Malades par la difficulté d'avaler les liquides: cette angine spasmodique est donc le symptôme primitif, & comme radical de cette maladie; & l'Hydrophobie en est seulement un symptôme secondaire, d'où il suit, que pour dissiper cette horreur de l'eau, il ne faut pas la combattre directement, comme on a voulu

(a) De Hydroph. Observ. 1.

(b) Journal de Méd. T. IV & XXXIX.

(c) Mém. de la Société Royale de

Médecine, Tome II, pag. 489. Observation par M. Raymond, Médecin de Marseille.

le faire tant de fois , mais qu'il faut y parvenir en détruisant la difficulté d'avalier , & la constriction spasmodique , cause de cette difficulté : en deux mots la guérison de l'Hydrophobie ne consiste pas à faire que les Hydrophobes desirant de boire , mais qu'ils le puissent.

XXII. La marche que le spasme suit pour se communiquer de la partie blessée à la gorge , est quelquefois assez lente , pour qu'il soit permis de croire que cette communication se fait au moyen du transport du venin , qui , par la voie de la circulation est porté de l'endroit , où a été faite la morsure , à la gorge , où s'alliant avec la salive il l'infecte de sa malignité , la rend venimeuse , & produit les symptômes hydrophobiques. Mais aussi il est des cas où cette propagation se fait trop rapidement , pour que le venin ait le tems de se déplacer , & de parcourir les voies de la circulation. A peine la douleur se fait sentir dans la partie mordue , par exemple à la main , qu'elle s'empare du bras , & suivant sa longueur , elle va aboutir au gosier , & s'y fixer. Croirons-nous que c'est le venin qui fait brusquement le trajet , & qui , à travers le tissu cellulaire , s'achemine dans un instant de la main à la gorge. La chose n'est pas probable ; il est plus naturel de penser qu'alors le venin , qui réside dans la plaie , agissant sur les nerfs de cette partie , son action se fait sentir , au moyen de ces nerfs , le long du bras jusqu'à la gorge. Il est reconnu que la cause matérielle d'une convulsion , d'un spasme a souvent son siège , & son foyer bien loin de la partie convulsionnée. Un calcul dans les reins , dans les artères , un ganglion dans la jambe , des vers dans l'estomac , peuvent produire l'épilepsie , le hoquet , &c. Ainsi le venin hydrophobique , lors même qu'il est encore concentré dans la plaie , peut exciter le spasme du gosier , quelque éloignée que soit cette partie du foyer virulent. Il faut conclure de-là , que lors même que les premiers symptômes de l'Hydrophobie se déclarent , le traitement doit moins regarder la gorge ,
que

que la partie mordue, en qui le venin réside encore, peut-être en totalité.

XXIII. Puisqu'on ne peut trop étudier la marche de cette maladie, j'observerai encore que les symptômes convulsifs reviennent par accès, & qu'à des intervalles tranquilles, succèdent le retour des symptômes les plus déplorable; comme la Rage est une maladie des plus aiguës, & que l'Hydrophobie déclarée enleve le Malade, ordinairement, dans trois jours, on n'a pas le tems de faire beaucoup d'attention à ces retours de paroxysme; mais lorsque la Rage devient chronique, ainsi qu'on l'a observé plusieurs fois, le retour des paroxysmes a plus frappé l'attention des Observateurs, & l'on s'est aperçu que ces retours étoient quelquefois périodiques.

1°. Abel Roscius (*a*), témoin oculaire, a fait l'histoire d'une Dame, sa parente, qui, après avoir été mordue par un chien enragé, eut des accès de Rage, de sept en sept ans, pendant plus de trente ans, dans lesquels la douleur du bras blessé étoit toujours le prélude.

2°. La nommée Ricard (*b*), fut constamment attaquée d'Hydrophobie les quatre premiers mois de onze grossesses.

3°. Une fille de service (*c*), guérie de la morsure d'un chien enragé, toutes les années, au tems où elle avoit été mordue, étoit prise d'un léger délire, & d'une certaine horreur de l'eau.

4°. Un homme (*d*), mordu par un chien enragé, n'étant mort que trois ans après, fut pendant ces trois années, attaqué d'un accès de Rage, de sept en sept ours, à la même heure qu'il avoit été mordu.

XXIV. L'Auteur (*e*) des Observations sur la vertu antispasmodique de la valériane sauvage, s'est servi de ces exemples pour établir une analogie entre la Rage

(*a*) *Apud Hild. Cent. 1. Obs. 86.* | (*c*) Van-Swier. Comm. T. III, p. 546.
 Voyez Andry, pag. 43. | (*d*) List. de Hydroph. Ob. 6.
 (*b*) Journal de Méd. Tom. XVI. | (*e*) Journal de Méd. T. XLIX, p. 165.

& l'Epilepsie. Ce sentiment, qui d'abord ne paroît que théorique, peut devenir utile à la pratique; l'analogie est une voie qu'il ne faut pas négliger dans les maladies dont le traitement n'est pas encore bien connu; c'est par l'analogie qu'on a découvert le spécifique anti-vénérien. On se servit de mercure dans la vérole, parce que son efficacité dans la cure des maladies cutanées étant connues, on crut devoir l'employer contre un mal, dont le symptôme le plus frappant dans sa naissance, étoient de gros boutons épars par-tout le corps. Ces boutons appelés en latin *Vari*, firent donner à la maladie le nom de *Vérole*. M. Desault ayant présumé que les vers étoient la cause de la Rage, crut devoir employer le mercure dans cette maladie, comme étant un puissant anti-helminthique, & quoique sa conjecture fût fautive, cependant sa tentative n'a pas été sans fruit. Et l'analogie que l'on peut établir entre l'Epilepsie & la Rage, est pour le moins aussi probable que celle du virus hydrophobique avec le vénérien (a), avec le venin de la vipère (b), & avec le virus de la petite vérole (c).

Cause secondaire de la Rage.

XXV. Le venin hydrophobique qui produit des effets si terribles dans les personnes sur lesquelles sa malignité se déploie, est sans force, sans énergie à l'égard d'autres sujets. Il arrive toujours que parmi les personnes mordues, même dans des parties qui sont à nud, plusieurs n'éprouvent aucune atteinte du venin, que la morsure de l'animal enragé a déposé dans la blessure. Il seroit facile, mais trop long d'en rapporter des exemples nombreux. Je n'en indiquerai que deux;

(a) De Sauvages, Dissert. sur la Rage, pag. 58.

(b) Le Camus, Mémoires sur divers sujets de Méd.

(c) M. Asti, Recherches d'Andry, page 1 & 2.

celui du Vieillard mordu à la lèvre par un loup enragé, dont parle M. Guillemeau, d'après M. Cuvilier (a), & celui rapporté par Rey, Médecin de Nolay en Bourgogne. De dix personnes mordues par un loup enragé, neuf moururent enragées, & le dixieme qui avoit été mordu au métacarpe, & ensuite à la mamelle en arrêtant lui-même le loup, n'éprouva aucun accident.

XXVI. Ces événements prouvent évidemment que le venin de la Rage, pour devenir contagieux, a besoin que son énergie soit secondée de la part du corps par une certaine aptitude à développer, & à mettre en action sa malignité. En quoi consiste cette disposition particulière ? c'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. Il me suffit de prouver que, sans elle, le venin de la Rage est inactif & comme nul. C'est ainsi que le venin de la petite vérole n'a point de prise sur certaines personnes que l'on soumet inutilement à l'inoculation, même répétée, non plus que sur certains sujets privilégiés qui bravent les épidémies de petite vérole, & s'exposent hardiment à la contagion, sans jamais en être atteints.

XXVII. Cette aptitude, je l'attribuerai à une plus grande sensibilité du genre nerveux, à une disposition plus grande aux spasmes, aux convulsions ; disposition que j'appellerai, si l'on veut bien me permettre, convulsibilité. Je déclare ne me servir de ce terme que pour fixer mon idée, en donnant un nom à cette cause inconnue, dont l'existence est prouvée par les effets. D'ailleurs l'idée que j'en présente a une vraisemblance étayée sur les Observations. On a vu le venin rester caché, & comme assoupi pendant plusieurs mois, & même plusieurs années, dans des sujets qui, sans doute, alors manquoient de cette aptitude hydrophobique. Une frayeur, une colère, un chagrin, une douleur ont suffi

(a) Journal de Médecine, Tom. XXXIX.

pour donner au venin une énergie qu'il n'avoit pas eue jusqu'alors. Il est évident que ces causes morales n'ont pas pu agir sur le venin même, & que la faculté, qu'il vient d'acquérir, d'exciter des spasmes & des convulsions, que sa seule virulence n'avoit pu produire auparavant, doit être attribuée aux changemens opérés dans le corps, & sur-tout dans le système nerveux, sur lesquels les causes morales ont tant d'influence : or cette influence ne me paroît consister, dans ce cas-ci, qu'à augmenter la sensibilité des nerfs; des exemples éclairciront ma pensée.

1°. Le jeune Marchand (a) de Montpellier, qui n'enragea que dix ans après la morsure que lui fit un chien enragé, porta impunément dans lui, pendant tout ce tems, le venin de la Rage. Mais, à son retour de Hollande, où il étoit allé, après avoir été mordu dans le même-tems que son frere, il n'eut pas plutôt appris la mort de celui-ci, arrivée quarante jours après la morsure, que le venin commença à agir sur lui, & à produire les symptômes que, sans l'imprudence de cette triste nouvelle, il n'auroit point excités.

2°. Robert (b) Chambourigaud, mordu par un chien enragé, tailloit sa vigne le trente-troisième jour après la morsure. Un paysan lui dit qu'un tel & un tel étoient morts de la Rage six mois après leur blessure. La crainte d'un pareil sort décide à l'instant du sien. Les signes hydrophobiques se manifestent; & il meurt le cinquième jour.

3°. Un Vieillard (c) vigoureux, qui avoit été mordu il y avoit trois mois par un chien enragé, sans avoir éprouvé aucune mauvaise suite, ayant eu querelle, & reçu des coups, devint non-seulement Hydrophobe, mais encore Panophobe, & mourut dans deux jours.

(a) Sauvages, d'après Chirac, Dissert. pag. 5.

(b) Ibid.

(c) Nosol. Méth. de Sauvages, Tom. II, pag. 686.

4°. Jacquelin (a) avoit été mordu au poignet par une chienne enragée. Il étoit au quarantième jour depuis la morsure, sans avoir ressenti le moindre soupçon d'Hydrophobie. Ce jour un autre enfant, avec lequel il eut quelque différend, l'appella *reste de chien enragé*; à l'instant le pauvre Jacquelin demeure interdit, se retire tristement à la maison, déclare à ses parents que le poignet mordu lui faisoit des grandes douleurs, se plaint du mal de gorge, & dès le lendemain il refusa de boire avec horreur. Il mourut le troisième jour de la Rage déclarée.

5°. Claude Abeille (b), mordu à l'avant-bras par une louve enragée, se croyoit à l'abri du sort de ses compagnons d'infortune, tous morts de la Rage depuis près de neuf mois. Par hasard il reçoit un coup d'un morceau de bois, qu'il jettoit dans la rivière, sur la cicatrice de la morsure. Elle se r'ouvre, à l'instant elle devient douloureuse; la douleur, le spasme saisissent le bras, & se fixant bientôt à la gorge, amènent l'Hydrophobie & la mort (c). Dans tous ces cas on voit le virus, déposé dans la blessure par la dent de l'animal, y rester pendant des mois & des années entières, caché sous la cicatrice, sans que ni le corps, ni même la partie blessée où réside le venin, reçoivent la moindre impression de l'introduction, & du long séjour de cet hôte dangereux. Le venin ne devient malfaisant dans la suite, que lorsque des causes morales, ou même mécaniques, ont rendu le corps plus susceptible de son impression, en donnant aux fibres animales un plus grand degré d'irritabilité. La présence du venin ne suffit donc point pour donner la Rage. Il faut pour la faire éclore que le venin soit développé, & pour ainsi dire *fécondé* par une certaine disposition du corps. C'est cette disposition qui hâte, ou

(a) Journal de Méd. Tom. XXXIX, | (b) Ibid. Tom. IV, pag. 269.
pag. 231. | (c) XXVIII.

retarde le développement du virus, & qui le détermine. Le venin n'agit point que le corps ne soit dans la disposition requise, & s'il n'y est jamais, jamais aussi le venin n'agira.

XXVIII. Le nombre des personnes dans lesquelles, faute d'une disposition convenable, le développement du venin n'a pas lieu, n'est pas petit, s'il faut en juger par la quantité de gens qui n'enragent (a) pas, quoique mordus par des animaux enragés. Il est constant que, parmi les personnes mordues par de tels animaux, le plus grand nombre est de celles qui n'enragent pas: la chose est si notoire, qu'il est inutile d'en citer des exemples. Mais un fait plus singulier se présente à discuter. Seroit-il vrai qu'il fut un tems où la constitution de l'homme, n'ayant point encore été affoiblie par la mollesse & le libertinage des siècles postérieurs, étoit si forte, si ferme, que le venin de la Rage ne pouvoit avoir prise sur des corps si vigoureusement organisés; alors l'économie animale étoit-elle si bien réglée, si solide, qu'elle supportoit l'introduction de ce venin, sans en être ni troublée ni altérée? Ce fait, tout extraordinaire qu'il est, nous est attesté par toute l'antiquité. S'il faut en croire Aristote, (& pourquoi ne croirions-nous pas un témoignage si respectable), la chose est indubitable. Les chiens, dit ce Philosophe, sont sujets à la Rage, à l'Esquinancie & à la Goutte; la première de ces maladies les rend furieux, & tous les animaux qu'ils mordent, deviennent enragés, *à la réserve de l'homme*. Ce mal fait mourir les chiens eux-mêmes, & tout animal qui est mordu par un autre animal, *excepté l'homme*. Voyez Histoire (b) de la Médecine, par le Clerc.

XXIX. Au sentiment de Plutarque (c), ce n'auroit

(a) Sur vingt-deux habitants de Meynes mordus par le même animal, dix-sept furent exempts de la Rage. Sauvages, *ibid.* 6. Voyez aussi Recher-

ches d'Andry, pag. 19, 20, 21.

(b) P. 2. L. IV, pag. 165.

(c) Symposiac. Lib. VIII, Probl.

été que plus de deux cents ans après Aristote , que la Rage se seroit communiquée aux hommes , puisque , suivant lui , l'Hydrophobie & l'Éléphantiasis , étoient deux maladies nouvelles du tems d'Asclépiade , fameux Médecin à Rome , contemporain de Mitridate , Roi de Pont. Il est bien vrai que Cœlius Aurelianus (a) , après avoir agité cette question : *Si l'Hydrophobie est une maladie nouvelle* , & avoir amplement exposé les raisons pour & contre , se range du parti de ceux qui croient l'antiquité de la Rage , sans cependant adopter toutes leurs raisons , dont plusieurs lui paroissent frivoles ; mais avoir mis en question cette antiquité , c'est l'avoir rendue plus que problématique. L'époque d'une maladie nouvelle peut donner lieu à des contestations pour la fixer ; mais l'origine d'une maladie qui s'est perpétuée de siècle en siècle , de génération en génération , telle que la pleurésie , l'épilepsie , l'hydropisie , &c. ne peut devenir contentieuse : tellement que douter si une maladie est ancienne , c'est presque avouer qu'elle est nouvelle , & en effet ce doute n'a jamais été élevé qu'au sujet de la petite vérole , de la lèpre , du mal vénérien , & quelques autres maladies en petit nombre.

XXX. Cette discussion peut d'abord paroître oiseuse & de pure curiosité ; néanmoins elle est vraiment utile , puisque prouver que le venin hydrophobique n'a qu'une virulence subordonnée à la disposition du corps qui le reçoit , c'est prouver aussi que , dans le traitement de la Rage , les vues curatives ne doivent pas seulement être dirigées contre le venin , mais encore contre cette seconde cause qui le développe ; puisque le succès sera égal , soit qu'on ôte le venin , soit qu'on lui ôte la faculté de nuire au corps.

(a) *Auctor. Morb. Lib. III , Ch. IX.*

Terminaison de la Rage.

XXXI. De tous les symptômes qui forment le tableau effrayant de cette maladie, il n'en est aucun que de sinistre. Dans les maladies les plus cruelles, dans la peste même, on apperçoit quelques symptômes où la Nature semble avoir en vue le salut du Malade; mais dans la Rage tous les symptômes sont funestes. Tous concourent à hâter la mort de l'infortuné contre lequel ils conspirent : douleur atroce, spasme violent, convulsions terribles, étranglement, suffocation, délire frénétique, rien de tout cela n'offre un moyen de guérison, ne donne un motif de croire que la Nature travaille à triompher de la maladie ; on diroit qu'effrayée de la grandeur du mal, elle n'excite que des mouvements turbulents, mal combinés, inefficaces, ou pour mieux dire, pernicieux. Le flux même de la salive, qui pourroit paroître une évacuation critique, n'est réellement que l'effet de l'étranglement ; semblable en cela à l'écume des épileptiques, cette bave désole ces malheureux, elle leur paroît d'un goût abominable, & loin de les soulager elle aggrave la suffocation, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes : jamais on n'a vu la Nature, je ne dis pas guérir, mais soulager (a), le moins du monde, les Hydrophobes au moyen de cette salivation. Voyez les Observations 3^e, n° 8, & 5^e, ff. B. n° 8.

XXXII. S'il étoit quelque crise favorable à espérer, l'Observation nous induit à penser qu'elle se feroit par les sueurs (j'en donnerai des preuves ci-après) ; & précisément la sueur est la crise que les symptômes de la maladie contrarient le plus, & rendent comme impossible. La constriction de la peau, compagne du spasme universel, resserre & fronce les pores, & les tuyaux

(a) Lister, de Hydroph. Observ. 7.

excrétoires destinés à la sueur, & l'horreur de l'eau, en prescrivant l'usage des délayants, internes & externes, interdit le moyen le plus efficace pour exciter la sueur.

XXXIII. La paralysie & la gangrene sont les deux terminaisons de ce mal. L'ouverture des cadavres ne laisse aucun doute sur la gangrene qui termine quelquefois l'Hydrophobie. On voit des viscères sphacelés, exhalants une puanteur terrible. Non-seulement la gangrene affecte le gosier, l'œsophage, l'estomac, mais encore les poumons, le diaphragme, les entrailles, & quelquefois elle se manifeste à l'extérieur suivant l'Observation de Zvinger, rapportée par Hoffman (a).

XXXIV. Il est d'autres cas où les spasmes finissent par l'atonie absolue des solides: la paralysie alors s'emparant de tous les organes, le mouvement cesse & la vie aussi: cette marche de la maladie est fidelement représentée dans l'Observation suivante, que M. Van-Swieten rapporte d'après les Transactions Philosophiques.

1°. Dans un homme (b) mordu à la main droite, par un renard enragé, la maladie se déclara par des douleurs rhumatismales, qui affectèrent principalement la main mordue, le bras, l'épaule, le dos. Les douleurs calmées furent suivies de la paralysie du bras droit. Le pouls, à chaque cinquième ou sixième pulsation, avoit une intermittence seulement dans le bras. Le cinquième jour après ces symptômes, cet homme étoit déjà Hydrophobe, & il mourut sans convulsion, même sans agonie, comme si une paralysie universelle avoit terminé sa vie.

2°. De dix-sept (c) personnes mordues par un loup enragé, neuf moururent Hydrophobes, & parmi ces neuf, Enguerit, Jean de Bielle, & Françoise Taillarder

(a) Hoff. Tom. I, P. II, pag. 204. Sauvages, Nosolog. Méth.

(b) Swiet. Comm. Tom. III, p. 551. Voyez cette Observation curieuse du Docteur Hoffman, rapportée tout

au long par Turner, Traité des Maladies de la peau, Tom. II, pag. 234.

(c) Hist. de dix-sept personnes mordues par un loup enragé, par M. Troia, Journal de Méd. Tom. XV.

devinrent, sur la fin, paralytiques, & moururent dans un grand calme & dans une grande foiblesse.

3^o. Le chien enragé (a) qui mordit Pierre Bosch, mourut quatre jours après, étant devenu auparavant perclus des deux pattes du derriere.

XXXV. Comme cette paralysie est une affection qui ne laisse aucune trace de son existence, il arrive que l'ouverture du corps des Hydrophobes, dont la paralysie a terminé les jours, n'offre aucune empreinte de la maladie, même dans les parties qui ont passé pour être les plus affectées. M. Vaughan (b) rapporte l'ouverture du cadavre de deux Hydrophobes; dans l'un & dans l'autre il n'a trouvé aucune altération, soit dans les organes de la déglutition, soit dans les viscères du bas ventre, qui tous étoient dans une parfaite intégrité, nullement distendus par le sang, & nullement décolorés. Méad ne trouva rien que de naturel dans le cadavre d'un jeune enfant (c) de neuf ans, mort le second jour de la maladie, quelque recherche qu'il fît dans la tête, le gosier, la poitrine & l'estomac.

Toutes ces notions préliminaires sur la cause de la Rage, sur le caractère & la marche de ses symptômes, sur sa terminaison, m'ont paru nécessaires pour me diriger sur le choix du meilleur traitement de cette maladie. Ces connoissances me guideront dans l'appréciation des remèdes & dans la maniere de les administrer. Je n'ai rien avancé qui ne fût appuyé sur des faits connus & authentiques, & toujours le raisonnement a été subordonné à l'expérience, de maniere que mes assertions ne sont que des conséquences déduites des faits : c'est le seul système que je continuerai de suivre en exposant le traitement de la Rage.

(a) Observ. de M. Ehmanna. Voyez Andry, pag. 29.

(b) Andry, pag. 130 & 139.

(c) Swiet. *ibid.* pag. 461.

S E C O N D E P A R T I E.

Traitement de la Rage.

JE considérerai le venin en trois états différents; 1°. lorsqu'il est dans la blessure: 2°. lorsqu'il pénètre dans le sang, dans les voies de la circulation; 3°. lorsqu'il est parvenu & déposé à la gorge, & aux organes de la déglutition. Cette division m'a paru la plus utile pour déterminer le choix & l'emploi des remèdes; & pour cela je l'ai préférée à tout autre, quoiqu'elle ait le défaut de ne pas être exactement conforme aux différents états, que le tableau de la maladie présente dans son cours, & qui l'ont fait diviser en Rage mue, Rage commençante, Rage confirmée.

Le venin dans la plaie.

XXXVI. Dès que la morsure d'un animal enragé a déposé dans la blessure la bave & le venin qu'elle contient, il faut se hâter de retirer ce venin hors de la plaie, ou chercher à l'y détruire.

XXXVII. 1°. *Retirer le venin de la plaie.* C'est ici le point le plus essentiel, le plus pressant, puisque si l'on parvient à retirer le venin qui est dans la partie mordue, sans qu'il en reste la moindre particule dans le corps, c'est comme si la morsure n'avoit pas été faite par un animal enragé, & la blessure cesse d'être venimeuse. Aussi, de tout tems, on a eu recours à toutes sortes de moyens propres à effectuer ce dessein vraiment curatif; malheureusement on n'a que trop souvent échoué.

XXXVIII. Le plus simple, le plus facile, & par là même le plus usité, a été la lotion de la plaie. L'eau pure, l'eau salée, l'hydromel, l'urine, le vin, le vinaigre servent à cet usage. Chaque Auteur indique celui de

ces délayants qui cadre le mieux avec ses idées & sa méthode. Paulmier préfère le vin à l'eau, pour laquelle le venin de la Rage a, selon lui, une antipathie insurmontable. D'autres préfèrent l'eau salée & l'urine comme détersives; d'autres choisissent l'eau avec le vinaigre comme opposé par son acide au venin de la Rage qu'ils croient alcalin. Je regarde le choix comme à-peu-près indifférent, pourvu qu'en lavant la plaie on parvienne à humecter, délayer la bave, & à l'entraîner toute hors de la blessure; mais n'est-il pas à craindre que ce moyen n'ait quelquefois un effet contraire à celui qu'on se propose? Et ne peut-il pas arriver qu'en lavant la plaie on ne délaye le venin enveloppé dans la bave, qui devenu plus fluide, n'en sera que plus propre à pénétrer & à filtrer dans le tissu des chairs, de manière que tandis qu'une partie du venin coulera hors de la plaie avec la lotion, une autre partie s'insinuera dans les chairs & dans le tissu cellulaire de la partie mordue? Crainte de cet inconvénient, je préfère d'essuyer les bords & l'intérieur de la blessure avec du charpi, du coton, du linge bien fin, du papier boivard, ou une éponge fine, avec toute l'exactitude possible pour détacher de la surface de la plaie toute la bave qui pourroit y être adhérente; & dans le cas où je soupçonne que cette bave est trop fortement colée à la blessure pour être enlevée en l'essuyant avec du charpi, du linge, &c. je préférerois à tout autre délayant l'huile fine d'olive ou de noix, comme plus propre à détacher les matières tenaces & visqueuses, telle qu'est la bave, & en même-temps plus capable d'envelopper & d'émousser par ses parties onctueuses tout ce qui est âcre, irritant, venimeux. Rien ne seroit peut-être plus efficace pour nettoyer la plaie, que de la faire lécher, s'il étoit possible, par un chien, à l'exemple du fameux Appollonius (a) de Thiane:

(a) *Rabiosus canis adolescentem | pendis ipsum adolescentem constituit...*
cyriam factum morardis. Appollonius | Canem Lamberc morardis jussit, ut

XXXIX. Laisser saigner long-tems la plaie, la scarifier amplement, y appliquer des ventouses, ou même une seringue à succion, sont autant de moyens qu'on emploie pour attirer & entraîner le venin avec le sang qui coule hors de la blessure. On a observé en effet que les blessures les plus saignantes (a), les plus ouvertes, sont, toutes choses égales d'ailleurs, moins dangereuses que les autres, & c'est sur quoi on a fondé la méthode de les aggrandir & de les laisser saigner; mais ces moyens, quoiqu'utiles, ne sont que trop souvent insuffisants; combien de malheureux malgré les lotions, le saignement de la plaie, & les scarifications sont devenus & morts Hydrophobes.

XL. La difficulté de détacher de la partie blessée le venin qui y est une fois adhérent, a fait recourir à un expédient qui sembloit trancher le noeud de la difficulté; on a cru que le moyen le plus sûr d'enlever le venin étoit d'enlever la partie même à laquelle il adhéroit. Pour cela on a cerné les blessures tout à l'entour, en retranchant, avec le scalpel, toutes les chairs mordues, sans épargner les chairs voisines, autant que la situation de la morsure l'a permis. Bien plus, lorsque cette situation favorisoit l'amputation de la partie, on l'a faite, par exemple on a coupé le doigt, la main, la jambe mordue, dans l'espérance de sauver le corps, en scarifiant un de ses membres. Jamais moyen n'a paru devoir être plus sûr; cependant le succès n'a pas répondu aux espérances, l'amputation sur-tout a été plusieurs fois promptement meurtrière.

1°. Jeanne Falourde (b), à qui l'on fit l'amputation du bras mordu, ne tarda pas à succomber à cette opération.

2°. Un jeune enfant est mordu à la jambe; il se

Idem medicus esset qui vulneris Auctor fuerat. Philosoph. de Appollonii visâ, | (a) Swieten, ibid. pag. 569.
interpret. L. VI, Ch. XXIII. | (b) Ob. 11, de M. Dupuy. Voyez Andry, pag. 242.

rend à l'Hôtel-Dieu : on lui coupe la jambe, & il meurt le soir même.

XLI. Je pense que les plus doux moyens d'attirer le venin au dehors, doivent être préférés aux moyens irritants; je regarde comme très-essentiel d'éloigner tant qu'on peut tout sentiment douloureux de la partie blessée, & ce qui me fait penser ainsi, c'est que la maladie ne s'annonce jamais que par la douleur de cette partie, & qu'on a vu l'Hydrophobie succéder rapidement à cette douleur, lors même qu'une cause mécanique l'a excitée.

1°. Claude Abeille (a), ci-dessus cité, neuf mois après sa blessure, ne devint Hydrophobe qu'ensuite d'un coup reçu à sa cicatrice.

2°. Taussin (b), mordu par une louve enragée le 13 Mars, fut transporté à l'Hôpital le 14; il prit exactement tous les remèdes qui lui furent administrés jusqu'au 11 Avril suivant; mais ce jour lui fut fatal : on avoit oublié de fonder sa plaie; on le fit, & tout de suite on la dilata. Le Malade ressentit des douleurs horribles; l'Hydrophobie se manifesta, & le 13 il expira. Ces catastrophes nous avertissent d'agir avec tout le ménagement possible, lorsqu'il faut scarifier la plaie ou enlever quelques lambeaux de chair. La prudence doit décider si cela est nécessaire, & doit diriger l'instrument.

XLII. Pour attirer le venin hors de la plaie, il est un moyen qui seroit le plus doux & le plus efficace; moyen adopté par les anciens, rejeté par les modernes; c'est la *suction de la plaie*, telle qu'elle étoit anciennement pratiquée pour la guérison de la piquûre de la vipère (c) & des bêtes venimeuses. S'il faut en croire

(a) Ci-devant §. XXVII. L. E. p. 155.

(b) Obs. de M. Dupuy, R. d'Andry.

(c) Les Ophigènes en Asie, les Pylles en Lybie, & les Marfès en Italie, guérissent la piquûre des serpents les plus venimeux, en suçant la plaie. M. Manacès (Voyez Anecd. de Méd. Tom. I,

pag. 355), affirme que cet usage subsiste dans les Indes Orientales, & y est fort commun, avec la précaution que le suceur se lave plusieurs fois la bouche avec du jus de limon. M. Hasselquist, témoin oculaire, dit qu'en Egypte il y a de ces guérisseurs.

Celse, celui qui suçoit la blessure délivroit l'homme blessé du danger, sans en courir aucun lui-même, pourvu que l'Opérateur n'eût, dans la bouche, aucun endroit écorché ou ulcéré: *Quisquis id vulnus exsuserit, & ipse tutus erit & tutum hominem præstabit: ne intereat, ante debet attendere, ne quod in gingivis, palatove, aliave parte oris ulcus habeat.* Celse, Op. L. V. n° 346. En conséquence Capi vaccius (a) n'a pas fait difficulté de recommander, dans le traitement de la Rage, la succion de la plaie; & Heister (b) de nos jours en a également donné le précepte.

XLIII. J'avoue qu'il paroît difficile de croire que le venin hydrophobique, se mêlant avec la salive de celui qui suceroit la plaie, ne l'infectât pas de sa contagion.

Il ne seroit peut-être pas absolument impossible qu'il en fût du venin hydrophobique comme de celui des insectes venimeux, qui funestes dans une blessure, peuvent être goûtés & même avalés impunément. *Non in gustu sed in vulnere nocent*, dit Celse; en effet, Rhedi assure (c) que le venin de la vipère peut être avalé sans danger; Scerfi en fit l'épreuve sur lui-même, en présence des Académiciens de Florence: le vin dans lequel on laisse tremper, pendant plusieurs jours, les traits empoisonnés (d) des Sauvages de l'île de Bantham, n'est point une boisson dangereuse. On vit à Marseille, pendant la peste de 1720, des chiens, non-seulement lécher les plaies des pestiférés, mais, au rapport du Médecin Deidier (e), témoin oculaire, manger des bubons pestilentiels, sans contracter la maladie. Ces exemples pourroient nous enhardir à faire pratiquer la succion de la blessure faite par l'animal enragé, comme le moyen le

(a) Méthode prat. Méd. Lib. VII, pag. 1217. *educendus: Vid. Heist. Pract. Medic.*
 (b) Instit. Chir. Tom. I. pag. 163, *prolinus sanguis vel digitis exprimens, vel ore, vel cucurbitula*
 (c) Obs. de Viperis.
 (d) Swier. Comm. Tom. I pag. 102.
 (e) Consult. & Observ. de Deidier, Tom. III, pag. 259.

plus doux , & néanmoins le plus efficace d'attirer le venin hors de la plaie , quelque adhérent qu'il y fût. Les seringues à succion ne remplissent que très-imparfaitement leur objet : & l'on sent combien le mouvement des lèvres , appliquées sur la plaie , donne de force & d'efficacité à l'attraction. Si ces essais paroissent dangereux (ils peuvent l'être) , des condamnés au gibet pourroient servir à en faire l'épreuve ; & si elle étoit heureuse , le véritable remède prophylactique de la Rage seroit trouvé. Ne pourroit-on pas aussi appliquer sur la plaie certain nombre de sang-sues (a) pour attirer le venin avec le sang qu'elles suceroient ? Cette épreuve ne présente aucune difficulté , & semble promettre des avantages.

XLIV. 1°. Détruire le venin dans la plaie.

XLV. Les anciens ont cherché à vaincre le venin de la Rage par un élément qui détruit tout le feu (b). Ils appliquoient sur la blessure un fer rougi à la braise pour consumer les chairs , & le venin dont elles sont infectées. Cette méthode cruelle , mais efficace , a dû réussir dans les cas où elle étoit praticable , employée sur le champ , & vigoureusement. Trop tard , le venin peut avoir filtré plus loin que de la plaie ; & trop faiblement appliqué , le feu ne calcine que la surface de la blessure , le venin reste en dessous de l'escarre , & se trouve ainsi plus étroitement enfermé dans la plaie : les Observations prouvent en effet que ces cautérisations (c) , ou tardives ou superficielles , n'ont pu prévenir l'Hydrophobie.

XLVI. L'ustion profonde de la plaie , n'est praticable que dans une partie charnue ; elle ne l'est point dans

(a) Arnald. Villanov. Breviar. Ch. XIII.

(b) Swiet. Tom. III. pag. 569.

(c) Hildan , Obs. Chir. Cent. 1. Obs. 86. Voyez l'Observation sur le Cuisinier de Saint-Sauvign.

telles qui sont nerveuses, tendineuses, membraneuses. La tête, la main qui sont le plus souvent exposées à la dent de l'animal, ne sauroient supporter une telle cautérisation. Ne pourroit-on pas suppléer à ce moyen par un autre analogue, mais moins violent, qui est applicable à quelque partie que ce soit qui ait été mordue, je veux dire au lieu du feu, employer la fumée?

XLVII. Il est reconnu que *la fumée* est ce qu'il y a de plus efficace pour détruire les miasmes contagieux. C'est par des fumigations exactement & abondamment faites, qu'on désinfecte les vaisseaux sur lesquels ont régné des fièvres malignes & pestilentielles. M. Lind, dans son ouvrage sur les fièvres & la contagion, nouvellement traduit par M. Fouquet, nous certifie, par sa propre expérience, combien ce moyen de désinfection est infaillible. La fumée n'est pas moins efficace pour détruire les miasmes méphytiques; suivant Kœmpfer (a), il n'y a que la fumée qui ait la force & la vertu d'anéantir le poison terrible, dont les flèches de certains Sauvages sont infectées, & l'on est comme assuré, aujourd'hui, que ces compositions vénéneuses sont formées de poisons animaux. Cette Observation a donné lieu au savant Auteur de *la Médecine expérimentale*, de proposer « dans les tems de contagion, de faire passer » hommes & meubles par la fumée la plus épaisse, qui » tiendrait lieu, ou rempliroit peut-être mieux le but » qu'on se propose de détruire le levain, que tant de » parfums & drogues aromatiques brûlées dans le lazaret ». Je propose le même moyen contre le venin de la Rage, & je conseille d'exposer la partie mordue, & même tout le corps, excepté la tête, pendant un long espace de tems à la fumée la plus épaisse. Je ne puis autoriser mon conseil du suffrage de l'expérience; les occasions de la mettre en pratique m'ont manqué depuis

(a) *Amoenit. exotic.*

que j'ai eu cette idée, & je ne crois pas que personne ait fait cette épreuve; mais elle est si facile à tenter, si exempte d'inconvénient, & peut devenir si utile, que j'insiste à la conseiller.

XLVIII. La *suppuration* de la plaie fournit un autre moyen de détruire le venin; les chairs déchirées par la dent de l'animal enragé se réduisant en pus, le venin dont elles avoient été imbibées, est enveloppé de l'humeur purulente, & entraîné avec elle hors de la plaie. Il seroit facile, mais inutile d'en rendre raison. L'expérience en dit plus que tout ce que je pourrois dire. Il est bien constaté que, pour prévenir la Rage & anéantir son venin, il n'est pas de moyen plus assuré, qu'une abondante & longue suppuration de la plaie, & qu'au contraire rien n'est plus désavantageux que de la laisser tarir trop tôt. Ce qui suit prouvera cette assertion.

1°. Le 14 Février, Charles Bellamy (a) fut mordu à la jambe par un chat, qui auparavant avoit aussi mordu à la jambe la Servante de cet homme. La plaie du Maître ne tarda pas à se fermer. Le 1^{er} Juin une douleur au genouil droit annonça l'orage. Le 16 l'Hydrophobie commençoit à se déclarer; & malgré les bains, les saignées, les frictions mercurielles, la poudre de Cobb, & celle de Dover, il mourut le 17 de ce mois.

2°. La fille de service, quoique mordue au même instant, à la même partie, par le même animal, eut un sort tout différent. Heureusement pour elle sa jambe s'enfla, sa plaie ne put guérir, & continua de couler jusqu'au mois d'Août qu'elle se cicatrisa, cet écoulement lui servit de remède & de préservatif.

XLIX. On doit donc mettre tout en œuvre pour empêcher la plaie de se fermer trop tôt, & pour la faire suppurer abondamment, & long-tems. La chose est quelquefois plus difficile qu'on ne croiroit, & j'ai vu

(a) Obs. de M. Forbergill, Doct. en Méd. Voyez Rech. d'Andry, pag. 120.

moi-même (a) combien elle étoit peu aisée. Les remèdes suppuratifs sont assez connus des gens de l'Art, sans que je les indique. Mais je ne dois pas taire, que rien n'est plus propre à exciter la suppuration que la cautérisation de la blessure, & rien de plus propre à l'entretenir, que l'introduction d'un pois ou autre corps semblable dans l'ouverture de la plaie suppurante, ainsi qu'on le pratique dans les cautères habituels. Hildan (b) réunit ces deux moyens dans le traitement d'une fille : il brûla la plaie, & après la chute de l'escarre il y plaça un pois. Le succès justifia sa méthode.

L. M. Vaughan (c) a borné le traitement prophylactique à cette suppuration. « Il ne recommande que le » cautère actuel sur la partie, ou même de remplir la » blessure, si elle est petite, de poudre à canon, à » laquelle on mettroit le feu pour déchirer & produire » un écoulement libre & continué. » Il croit que la poudre ainsi brûlée, auroit peut-être quelque action sur le venin de la plaie. Sans adopter ni rejeter sa manœuvre, j'observerai seulement que son sentiment est conforme à mes idées, sur la cautérisation & la fumigation.

LI. Il faut que l'écoulement purulent vienne de la plaie même, tout autre cautère, toute autre suppuration seroit inutile pour la destruction du venin ; le célèbre Cocchi a vu des personnes, mordues par un chien enragé, être attaquées d'une petite vérole abondante en pustules ; guéries de cette maladie, elles n'en ont pas moins été surprises de l'Hydrophobie dont elles sont mortes (d).

Un homme, quelque tems après avoir été mordu par un chien enragé, souffre l'opération de la taille :

(a) Journal de Méd. Tom. XLIX, pag. 170. *quam viderit, atque audiverit, cujus ulcus, rectè cum ratione petraetum fuerit, Rabie correptum fuisse.* Swieten. ibid. 570.
 (b) Cent. 1. Obs. 87. Swiet. pag. 569.
 (c) Rech. d'Andry, pag. 145. *Vid.*
 (d) Swiet. Tom. III, pag. 548.
Galium Diversum : testatur quod nun-

elle réussit très-bien. La plaie faite par le lithotome suppura le tems ordinaire, & se cicatrifa. Echappé de ce danger, cet homme n'étoit pourtant pas en sûreté, puisque l'Hydrophobie survint, & le fit périr.

S E C O N D É T A T.

Venin dans le sang.

LII. Si l'on pouvoit être assuré d'avoir retiré ou extirpé tout le venin qui étoit dans la blessure, sans qu'il en fût parvenu quelques molécules dans le sang, il seroit inutile de faire d'autres remèdes; mais comme sa marche est insidieuse & n'est pas bien connue, la prudence exige d'user, pour le salut du Malade, de toutes les ressources possibles pour attaquer le venin dans les voies de la circulation, avant même d'être assuré qu'il y soit parvenu. Une raison décisive pour tenir cette conduite, c'est que si pour essayer de l'y combattre l'on attendoit à être convaincu de l'introduction du venin dans le sang par l'apparition des symptômes propres à la constater, on n'auroit peut-être plus le tems de le faire avec succès. En effet, dès que la tristesse, l'abattement, le dégoût, le mal-aise, les douleurs vagues par le corps annoncent que le venin se répand dans l'intérieur, le lendemain ou le surlendemain l'Hydrophobie se déclare, & ses progrès sont si rapides, si promptement mortels, que le Médecin n'a pas le tems de déployer les secours de son Art. On ne sauroit donc se hâter trop tôt de les employer.

LIII. Quand un poison quelconque a pénétré dans le corps, les indications sont 1°. de lui opposer son antidote, s'il en a un de connu; 2°. de l'expulser par les voies les plus convenables: 3°. de rendre le corps

moins susceptible de ses impressions : ainsi , on corrige l'arsenic par le foie de soufre ; on l'évacue par l'émétique & les cathartiques , & on le rend moins corrosif en lubréfiant , & pour ainsi dire , vernissant l'estomac & les intestins , avec les huileux & les mucilagineux : suivons cette méthode à l'égard du venin de la Rage.

LIV. 1°. *Antidote.* L'antidote du venin de la Rage a toujours été désiré , souvent annoncé , jamais trouvé , & l'espérance de Boërrhaave pour cette découverte n'est encore qu'un souhait ; & au creuset de l'expérience s'est évaporée la vertu prétendue spécifique de tant de recettes , du mercure , & de l'alkali volatil contre la Rage (a). Ainsi la première indication qui devoit être remplie ne peut l'être.

LV. 2°. *L'évacuation du venin* peut se faire par les différentes émonctoires du corps. Quels sont ceux qui ont été éprouvés les plus convenables à cet effet ? C'est de cet examen important qu'il faut nous occuper.

LVI. 1°. *Par la salivation.* M. Default , en se servant du mercure dans le traitement de l'Hydrophobie , l'employoit comme vermifuge ; il ne voyoit dans ce minéral qu'un remède très-efficace pour exterminer les vers auxquels il attribuoit cette maladie , quoique de son aveu jamais il n'ait pu trouver de ces vers dans les cadavres des animaux morts dans la Rage ; quelque exactement qu'il en ait fait la recherche. M. de Sauvages est le premier , qui , dans l'Hydrophobie , ait proposé le mercure comme sialagogue ; il croyoit que de toutes les humeurs il n'en est qu'une que le venin infecte , du

(a) « L'alkali volatil a été employé
 « dernièrement à l'Hôtel Royal des
 « Invalides , sur deux hommes mordus
 « par un chien enragé ; l'un au visage
 « & l'autre à la poitrine. Le premier
 « qui avoit été mordu à une partie
 « nue , est mort de la Rage , comme
 « cela arrive toujours ; & l'autre qui
 « avoit été mordu à travers ses vête-
 « ments , c'est-à-dire , celui qui n'étois
 « pas enragé a guéri. J'ai pour garant
 « du fait M. Sabbatier , de l'Académie
 « Royale des Sciences , & Chirurgien
 « Major de cet Hôtel ». Parmentier ,
 « Exper. & Réflexions sur l'Analyse des
 « Farineux , &c. pag. 186.

moins de manière à devenir venimeuse, savoir la salive. Selon lui les particules venimeuses, éparées dans la masse des humeurs, se réunissent dans les couloirs salivaires, & par leur assemblage communiquent à la salive une qualité délétère & contagieuse: d'après cette idée, il pensoit que pour empêcher l'infection des glandes du gosier, de laquelle naît l'Hydrophobie, il falloit nétoyer ces glandes de cette mucoité venimeuse dont elles étoient engorgées, & en rendre l'excrétion si prompte, si continuelle, que le venin, chassé aussi-tôt qu'arrivé, n'eut pas le tems de séjourner & de communiquer sa virulence (a). Ce sentiment a été embrassé par les Médecins qui ont adopté la méthode de la salivation; mais l'expérience a montré que cette dernière excrétion étoit inutile, fâcheuse, pernicieuse, & qu'au lieu de la regarder comme une crise salutaire, on doit la reconnoître comme un symptôme cruel & dangereux.

LVII. On ne pourra s'empêcher de reconnoître la salivation pour inutile & superflue, si les succès attribués au traitement mercuriel sont indépendants de la salivation (b). Or parmi les guérisons dont on fait honneur au mercure, combien n'en compte-t-on pas où la salivation n'a pas paru, & où même on a évité de la laisser paroître. *Les succès de la méthode éprouvée pour le traitement de la Rage, publiée par ordre du Gouvernement, ceux de la méthode prescrite par M. Baudot (c),* prouvent, par les faits, que la vertu anti-lysse du mercure ne dépend point de la propriété qu'il a de faire saliver. Dans la première méthode on ne fait des incisions d'onguent mercuriel, que sur les bords & les environs de la plaie, & l'on cherche si peu à provoquer la salivation, qu'on ordonne expressément pour la pré-

(a) Diss. sur la nature & la cause de la Rage, par M. de Sauvages, §. CII.-CIII. *mum gradum non excessarit, mercurio; sive salivam moveat, sive non moveat, cedere. Vjd. Swieten. T. III. p. 581-582.*
 (b) *Inde concludet Auctor (James) morbum gravissimum sultem ubi pri-*
 (c) Essais anti-hydrophobiques.

venir un purgatif léger tous les quatre ou cinq jours. Dans la seconde méthode, le Malade fait une friction sur la plaie & les environs, avec un gros tout au plus d'onguent mercuriel camphré, & seulement de deux en deux jours. La petitesse de la dose de l'onguent, l'addition du camphre, l'intervalle mis d'une friction à l'autre, sont tout autant de précautions prises contre la salivation. Précautions qui n'ont point empêché le succès de l'une & de l'autre méthode.

LVIII. L'inutilité de la salivation est encore prouvée par le défaut de succès de cette méthode. Je citerai des faits, qui prouveront combien souvent ce traitement a été infructueux : & comme ces citations pourroient induire à penser que je regarde le mercure comme nuisible dans l'Hydrophobie, je crois devoir prévenir qu'au contraire je le crois utile, non comme antidote, ni comme sialagogue, mais à d'autres titres que j'indiquerai ci-après.

Pour prouver ce que je dis, il n'y a qu'à parcourir les Observations faites sur des Hydrophobes qu'on a frictionnés : combien n'en trouve-t-on pas, qui après avoir usé du mercure de toutes les façons, avoir salivé à outrance, n'ont pas été à l'abri de l'Hydrophobie ?

1°. Etienne (a) Enguerrit reçut dix frictions, pour lesquelles on employa quatre onces & demie d'onguent; il prit jusqu'à dix grains de turbith minéral, dont les premiers le firent *saliver*; la salivation fut toujours abondante; malgré cela il devint Hydrophobe le 19 Septembre, & mourut trois jours après.

2°. Boyer (b), mordu à la jambe, outre la cautérisation de sa plaie, est soumis au traitement mercuriel deux heures après la morsure. Les frictions & le turbith minéral excitèrent, dès le trois, *une salivation douce, qui se sou-*

(a) Journal de Méd. Tom. XV.

(b) Observ. de M. Raymond, Méd. Voyez Andry, pag. 217.

tint jusqu'au quarante; & malgré ces remèdes, malgré la poudre de Cobb réitérée plusieurs fois, malgré l'usage de la poudre d'Anagallis, il devint Hydrophobe le soixante-quatorzième jour, & mourut le surlendemain.

3°. Un Chirurgien (a) de Marseille, traita une fille de douze ans, mordue par un chien; il couvrit le corps d'onguent mercuriel, suivant la méthode anti-vénérienne; il ne brûla point la plaie. Le cinquantième jour de la morsure elle mourut Hydrophobe.

4°. Le traitement mercuriel, suivi pendant trois semaines au moins, l'écoulement de la plaie soutenu pendant quarante jours, ne purent empêcher que quatre mois après M. Oudot (b) n'eût le déplaisir de voir mourir Hydrophobe la femme qu'il avoit traitée.

5°. M. Vaughan (c) s'est convaincu de l'insuffisance du mercure administré, soit extérieurement, soit intérieurement dans trois sujets dont il rapporte l'histoire.

6°. L'usage fréquent du mercure doux (d), donné pour guérir une gonorrhée, dont étoit attaqué un jeune homme mordu par un chien enragé, n'empêcha pas qu'un mois après la morsure il ne fut saisi d'une Rage violente dont il mourut. Six mois après avoir été mordu par un chien enragé, un jeune homme de trente ans est mort de la Rage, quoique dans l'intervalle il eût été guéri de la vérole par l'usage de la liqueur de Van-Swieren (e).

7°. M. Darluc, malgré la confiance qu'une apparence de succès avoit dû lui inspirer, avoue que le traitement mercuriel lui a manqué deux fois, & il s'est tellement méfié de son efficacité, qu'il n'a pas voulu l'essayer sur Chauvelin, aimant mieux recourir à l'alkali volatil (f).

(a) Ibid.

(b) Rech. d'Andry, pag. 93.

(c) Ibid. pag. 124.

(d) Swieten, Tom. III. pag. 582.

(e) Ce jeune homme est celui qui

fait le sujet de l'Observation fixieme. Le fait m'a été assuré par une personne de l'Art; mais je n'ai pu en avoir la certitude.

(f) Journal de Méd. Tom. XIV, LIX.

LIX. A ces faits connus, je puis ajouter quelques cas qui me sont particuliers, & où le traitement mercuriel a été infructueux; je m'étois d'abord fait une loi de ne citer que des Observations, dont l'authenticité a été rendue publique par l'impression, & qui par-là méritoient plus que les miennes de faire autorité; mais puisque la Société Royale de Médecine a désiré que j'étayasse ma doctrine par des Observations, j'en rapporterai plusieurs.

LX. Il est vrai qu'à ces cas sinistres on oppose des événements plus heureux, où le mercure paroît avoir prévenu (a), & même dissipé (b) les symptômes hydrophobiques, & qu'un remède, pour n'avoir pas toujours réussi, ne doit pas être réputé inutile. Mais les cas où le mercure a échoué prouvent complètement son insuffisance, puisque malgré le mercure & la salivation, l'Hydrophobe a péri; au lieu que les cas où il a paru réussir ne prouvent pas décidément son efficacité, puisqu'il n'est pas certain que les personnes traitées fussent atteints de la maladie, de manière que le défaut prouve beaucoup, & le succès prouve peu; il ne donne que des espérances d'autant plus foibles, que les faits qui les démentent sont plus nombreux.

LXI. Faut-il donc bannir le mercure du traitement de la Rage? Non assurément; je crois au contraire qu'appliqué sur la plaie, & aux environs en forme d'onguent, il est très-utile pour favoriser l'expulsion & l'extirpation du venin, en l'empêchant d'adhérer trop à la plaie, & en le détachant même lorsqu'il y adhère fortement. La division extrême des molécules mercurielles, qui leur facilite le moyen de s'insinuer dans les

(a) Observ. de M. Rose, Chirurgien. Strasbourg. Voyez Andry, page 99.
Journal de Méd. Tom. V. Instruction
concernant les personnes mordues par (b) Observations sur la Rage & la
une bête enragée, par M. Ehrmann, manière de la guérir, par le Frere
Doyen du Collège des Médecins, à Duchoisef, Journal de Méd. Tom. V.
pag. 124.

chairs, & de transfuser à la surface de la plaie, le rend très-propre à produire cet effet. Se pourroit-il que le mercure s'alliât, & pour ainsi dire, s'amalgamât avec le venin hydrophobique, & qu'ainsi chargé de tout ce venin, il l'entraînât avec lui hors de la blessure? Je ne le déciderai pas, je me contenterai de dire que l'onguent mercuriel, comme liniment, assouplit les bords & le voisinage de la plaie, & les rend moins douloureux. Or il est essentiel, je ne cesserai de le répéter, *il est essentiel de prévenir & de calmer la douleur de la partie mordue*. C'est de ce point que partent les spasmes & les mouvements convulsifs du reste du corps. Empêcher, par des topiques, les spasmes de naître dans la partie lésée, ou les y supprimer, c'est étouffer le mal dans son berceau, & si j'ose me servir d'une comparaison mécanique, c'est arrêter le balancier, dont le mouvement détermine celui de la machine. Or le mercure, en liniment, est très-propre à remplir cet objet. Et voici encore l'expérience qui est garant de ce que je dis.

De quatre hommes mordus par le même loup, deux meurent de la Rage, qui avoit été précédée par une douleur, avec dureté & boursoufflement à leur cicatrice: les deux autres menacés du même sort, par les mêmes signes précurseurs, sont traités par M. Default, qui leur fit appliquer sur la cicatrice, & sur-tout le bras où elle étoit, une dragme & demie d'onguent mercuriel, pendant trois jours consécutifs; à la troisième friction les cicatrices *s'applanirent & s'amolirent, la douleur cessa, & la guérison fut complète en suivant le traitement commencé*.

LXII. Le mercure est donc utile dans l'Hydrophobie, mais non pas comme antidote, ni comme sialagogue. Comme antidote, il est insuffisant, & comme sialagogue (a) il est nuisible. Se servir du mercure pour

(a) M. de Sauvages le reconnoît lui-même: il n'est pas nécessaire, dit-il, de

exciter la salivation, c'est aggraver le mal, en augmentant le symptôme le plus cruel de l'Hydrophobie, celui même dont l'Hydrophobie n'est qu'une suite : c'est faire comme si l'on vouloit guérir la dysurie en provoquant les urines par les cantharides. Le projet d'expulser le venin de la Rage par la salive, est aussi erroné que le seroit celui d'évacuer le virus vénérien par le flux gonorrhéique; car la bave des Hydrophobes n'est pas plus une évacuation critique, que ne l'est la gonorrhée dans la vérole, ni l'écume de la bouche dans l'épilepsie. Cette écume & la bave des enragés dépendent de la même cause, c'est-à-dire, de l'étranglement du gosier. Enfin, plus on examinera le caractère de la salivation des Hydrophobes, & plus aussi on se convaincra qu'elle n'a aucune des qualités qui annoncent une évacuation critique & salutaire : que ce flux de salive n'est que symptomatique, & par conséquent, loin de le provoquer, il faut le calmer en dissipant la cause qui le produit.

LXIII. La même erreur a long-tems régné dans le traitement de la vérole. On excitoit une salivation abondante & soutenue, dans l'idée que le mercure entraînoit hors du corps avec lui, par les canaux salivaires, le venin vénérien. L'expérience a dissipé l'illusion qu'on s'étoit faite. Aujourd'hui on est aussi attentif, en administrant les frictions mercurielles, à prévenir la salivation qu'on étoit autrefois soigneux à l'exciter. L'expérience ne sauroit tarder à causer la même révolution dans le traitement de la Rage.

LXIV. 1°. *Par les urines.* On a tenté l'expulsion du venin rabieux par les voies urinaires. Dans cette vue on a excité le flux d'urine, quelquefois l'hématurie, par le moyen des diurétiques chauds, & même acrimo-

procurer un flux de bouche sensible, qui est sujet à bien des inconvénients
Dissert. pag. 48.

nieux. Les hatnerons (a), le scarabée (b) onctueux, les cantharides (c) mêmes ont été employés à cette fin, & s'il en faut croire certaines Relations, ce n'a pas été sans quelque succès. Mais les mêmes Observations indiquent que ces remèdes sont venimeux, & leurs effets dangereux. Or comme leur efficacité contre la Rage est très-douteuse, il ne convient point de courir un risque certain dans l'espérance d'un succès très-incertain.

LXV. Cependant il sera bon de soutenir un cours d'urine abondant par l'usage de quelques diurétiques, qui sans être caustiques, seroient cependant un peu actifs. Pour cela je conseille l'usage des raiforts, des poireaux, des oignons, de l'ail dans les aliments. J'ai vu quelque part qu'un Hydrophobe s'étoit guéri en dévotant beaucoup d'oignons. Les différentes recettes des remèdes proposés contre la Rage, sont toutes composées des remèdes propres à provoquer le cours des urines; & en cela elles peuvent être de quelque utilité. Mais ce feroit s'abuser, que d'espérer l'entière expulsion du venin par cette voie. M. Tieslet a vu un Malade avoir un flux d'urine (d) assez considérable pendant plusieurs jours; mais cette secretion ne le sauva pas. Lister a également vu dans un Hydrophobe l'urine (e) s'échapper involontairement avec une grande abondance, & il n'est pas dit que le Malade en ait été soulagé.

LXVI. 3°. *Par les premières voies.* Des remèdes d'une utilité plus avérée que les diurétiques, & d'un usage plus nécessaire, sont les purgatifs, soit émétiques, soit

(a) Contin. de la Mat. méd. de Geoffroy, Tom. I, pag. 516, 517.

(b) Remède contre la morsure des bêtes enragées, acheté d'un Payfan de Silésie, par S. M. le Roi de Prusse. Voyez Andry, pag. 199.

(c) Voyez Swieten, Tom. III, p. 578,

& Capivaccius, Method. pag. 1216.

Arnaud de Villeneuve, prescrit aussi les cantharides à l'intérieur contre la Rage. Breviar. Lib. III, Cap. XIII, pag. 221, Verso, édit. de Venise 1504.

(d) Rech. d'Andry, pag. 42.

(e) List. de Hydroph.

cathartiques; je parlerai ci-après des premiers, & actuellement des seconds.

LXVII. La principale utilité des *cathartiques*, paroît consister à prévenir & à dissiper l'engorgement des glandes gutturales, & à détruire cette bave gluante, qui fait le supplice des Hydrophobes. On sait que, lorsque le mercure se porte à la gorge, il n'est pas de moyen plus prompt, plus efficace pour le détourner de cette partie que les purgatifs. On doit recourir, dans la même intention, aux mêmes remèdes, lorsque le venin hydrophobique menace le gosier de son irruption, & les évacuations alvines qu'ils occasionneront, ne peuvent que contribuer à procurer la liberté du gosier. Les Observations sont d'accord en ceci avec le raisonnement. Parmi les cas où les mercuriels ont paru être utiles, les plus heureux sont en général ceux où ils ont agi par les voies cutanées, ou par les premières voies. Il est facile de s'en convaincre en lisant les Observations qu'il seroit trop long de rapporter ici, je n'en citerai qu'une qui prouve l'utilité de cette évacuation par les selles. Deux jeunes enfants (a) Hydrophobes, traités par le mercure doux & par les frictions mercurielles, n'eurent ni sueur ni salivation, mais une diarrhée qui continua, quoiqu'on eût suspendu l'usage des laxatifs, & ils furent guéris. La diarrhée, au défaut de la sueur, paroît la voie la plus apte à expulser le venin hydrophobique.

LXVIII. On voit par là combien à propos l'Auteur de la *Méthode éprouvée pour le traitement de la Rage* prescrit des purgations tous les quatre ou six jours, mais légères, par le moyen d'une poudre purgative quelconque, & ce dans l'intention de *prévenir la salivation*. On ne peut suivre un conseil plus sage & plus utile; j'ajouterai que si l'engorgement des glandes commence à se faire connoître par une salive gluante, alors des

(a) Rech. d'Andry, pag. 66.

purgatifs, plus forts & plus rapprochés, paroissent nécessaires, attendu que pour dissiper la salivation il faut des remèdes plus puissants que pour la prévenir. Telle est la méthode dont le Frere du Choisel s'est servi pour préserver de la Rage plus de trois cent personnes, & pour dissiper l'Hydrophobie commençante dans une femme mordue par un jeune Indien enragé. Dans ce traitement, où les frictions mercurielles sont combinées avec les bols fondants & purgatifs, les Malades vont tous les jours deux à trois fois à la selle.

LXIX. 4°. *Par les sueurs.* J'ai dit que s'il étoit quelque crise favorable à espérer dans l'Hydrophobie, l'observation nous induit à penser qu'elle se feroit par les sueurs, J'en ai promis la preuve par les faits, & je tiens ma promesse.

1°. M. Blais (a) a vu un Malade, dans lequel tous les symptômes de la Rage disparurent après une éruption miliaire. Eruption qui est toujours accompagnée de sueurs.

2°. Un jeune homme (b), dont la Rage revenoit par accès, dans l'intervalle des paroxismes retournoit à ses travaux journaliers *qui le faisoient suer.* Sans autre remède il guérit.

3°. La guérison d'Elizabeth Bryant (c), par le Docteur Nugent, ne fut décidée que, lorsque le huitieme jour il survint une sueur abondante. C'est l'exemple le mieux constaté d'une Hydrophobe guérie, & guérie par la sueur.

4°. M. Sanchès (d), rapporte avoir traité une Demoiselle par les frictions, par le musc associé à la gomme de gaïac & à la racine de contrayerva, & par des infusions & décoctions sudorifiques. Il reconnoît qu'elle dûit sa guérison, non-seulement à la promptitude du traitement & à l'exactitude du régime, mais encore à ce que

(a) Andry, *ibid.* pag. 42.

(b) Swict. *Comm.* Tom. III, p. 549.

(c) *Dict. de Santé*, Tom. I, pag. 493.

(d) *Recch. d'Andry*, pag. 73.

cette Demoiselle *suoit continuellement, & que tous les jours on la changeoit de tout.*

5°. Michel Gardener (a), mordu par un chien enragé, étoit furieux & frénétique; il se mordoit & vouloit mordre les autres. Il fut traité suivant la méthode de Nugent. Huit jours après les symptômes se calmerent; ils continuoient cependant encore, mais plus foiblement. La nuit du 9 au 10 il commença à *suer*; car jusqu'alors il n'avoit point eu de sueur. Celle qui parut alors dura deux jours, & la maladie fut jugée heureusement.

6°. Un Charron (b), qu'un chien enragé avoit mordu, ressentoit déjà des signes avant-coureurs de la Rage, des frayeurs nocturnes, le desir de mordre. M. le Curé des Brées, entreprit de le guérir avec *la poudre de Paulmier*; il lui en administra une triple dose dans du vin: il le fit coucher dans un étable, sur un matelas, & le fit bien couvrir. *Une sueur abondante se déclara*, & le Malade partit le lendemain. Il n'est mort qu'à l'âge de quatre-vingt ans, sans avoir éprouvé de symptôme de Rage.

7°. Un homme (c) fut mordu aux mains & au bras par un mâtin enragé; environ un mois après il eut des accès de Rage, pendant lesquels il se jettoit à terre, la mordoit, l'arrachoit avec les dents, quelque dure qu'elle fût, & il perdoit même connoissance. Il avoit eu plus de huit de ces accès, dans les vingt-quatre heures, lorsqu'on lui donna la poudre de Paulmier. A la seconde dose *il sua beaucoup*. On continua le remède, & il guérit parfaitement.

8°. Un homme (d) enragé fut attaché à un poteau, & long-tems accablé de seaux d'eau qu'on lui jettoit sur le corps; il écuma, il cria, hurla, tomba enfin en

(a) Obs. de M. Wrightson. Rech. d'Andry, pag. 76.

(b) Ibid. pag. 175. Observ. première de M. Lepage.

(c) Ibid. Observation cinquième de M. Lepage. Andry, pag. 177.

(d) Académie des Sciences, année 1699.

défaillance. On le coucha ensuite, & on le couvrit beaucoup. *Il sue abondamment* ; il fut guéri le lendemain.

9°. Un enfant (a) âgé de sept ans, mordu à la main gauche par un chien, que j'avois les plus fortes raisons de croire enragé, fut préservé de la maladie, dont il étoit menacé, en usant de la poudre de valériane sauvage, que je lui fis prendre avec du vin blanc, le matin à jeun dans son lit : cet enfant suoit beaucoup dans son lit après avoir pris le remède, qui dans la journée passoit par les urines.

LXX. Ces guérisons ne sont pas l'ouvrage d'un même traitement ; les moyens curatifs ont été fort différents les uns des autres ; l'événement a pourtant été le même. Toujours *une sueur abondante* a décidé & terminé la cure. C'est donc à elle qu'il faut en faire honneur ; l'on ne doit point l'attribuer, comme l'on a fait si souvent, à quelque vertu spécifique & particulière, de tel ou tel remède, mais à une propriété commune aux uns & aux autres, d'exciter, ainsi qu'ils ont fait, une crise par les sueurs.

LXXI. Les bons effets que cette sueur a produits dans les cas cités, & dans d'autres qu'il seroit trop long de rapporter ici, doivent faire regarder comme un point essentiel du traitement anti-rabieux de provoquer l'évacuation cutanée, & pour y parvenir il est plus d'un moyen connu. Tous les prétendus remèdes spécifiques contre la Rage, ne me paroissent avoir d'autre efficacité dans la cure de cette maladie, que d'amener une sueur salutaire ; aussi ceux qui les administrent recommandent-ils, comme un point très-important, qu'après avoir pris leur remède, le Malade fasse de l'exercice ou se tienne bien couvert dans le lit pour exciter *la sueur*. Peut-être est-ce faute d'avoir exécuté ce point essentiel du traitement, que l'administration de ces remèdes a été souvent infructueuse. Quoi qu'il en soit, les ingrédients de ces

(a) Journal de Méd. Tom. XLIX, pag. 169.

différentes recettes, & la façon de les administrer, sont très-propres à exciter la transpiration & à produire la sueur. La paquerette, la verveine, la sauge, la menthe, l'armoise, la bétouille, le millepertuis, la camomille, le capillaire, la scolopendre, l'écorce de frêne, celle d'églantier, l'ail, &c. & toutes ces plantes dont l'association différemment combinée, forme la variété des recettes publiées contre la Rage, sont très-propres à occasionner la sueur, si leur suc, assaisonné avec du sel commun, & associé avec le vin blanc, est donné à haute dose, & si l'on aide leur effet par la chaleur du lit, ou de l'exercice.

LXXII. Ces recettes trop vantées par leurs distributeurs, peut-être trop méprisées par des Médecins, sans doute ne sont pas des antidotes, des remèdes souverains contre la Rage; mais aussi ils ne sont rien moins que méprisables, & leur vertu sudorifique doit les faire employer. On se décidera dans le choix par les circonstances, par la facilité de se procurer, au moment du besoin, telle ou telle plante, par la confiance même & la docilité du Malade, &c. &c. L'attention principale doit être d'exciter, par leur moyen, la moiteur de la peau, & la sueur; & si le remède adopté ne produit pas cet effet, il faudra lui en substituer un autre qui le produise.

LXXIII. L'eau de Luce (a), donnée à dose convenable, deux fois par jour, peut tenir lieu des autres diaphorétiques & sudorifiques, ou aider leur efficacité, si elle a besoin d'être secondée par l'addition de quelques gouttes d'alkali volatil. C'est à la prudence du Médecin à appliquer à propos ce remède, & à diriger son emploi, de manière qu'il n'augmente pas l'éréthisme des solides.

LXXIV. J'ai employé deux (b) fois la racine de la

(a) Méthode éprouvée pour le traitement de la Rage.

(b) Journal de Médecine, Tom. XXXIX, pag. 169.

valériane sauvage, de la manière qu'elle est prescrite dans le Journal de Médecine, Tome XXXIX. J'ai été satisfait de son action ; je l'ai employée de nouveau (a) avec succès cette année, & je m'en servirai encore si l'occasion se présente, en secondant ses effets par la tisane de feuilles d'oranger ; cette tisane me paroît la plus analogue aux vertus de la valériane.

LXXV. 3°. *Prémunir le corps contre les impressions du venin.*

Je ne me suis occupé jusqu'à présent qu'à combattre le venin, qui est la cause matérielle de la Rage. Il est une autre cause dont j'ai parlé ci-devant §. XXVI, XXVII, & sans le concours de laquelle le développement du venin dans le corps n'a point lieu.

LXXVI. J'ai prouvé l'existence de cette seconde cause, ou pour parler le langage de Sauvages, de ce second principe de la Rage. Quelle est la nature de ce principe ? Je n'ai osé le décider ; j'ai seulement donné à entendre qu'il résidoit dans les nerfs, & probablement dans un certain éréthisme, une trop grande *convulsibilité* du système nerveux. C'est à calmer cette sensibilité trop vive qu'il faut travailler. Moins les nerfs sont mobiles, moins l'action du venin sur eux sera forte, puisque l'impression du stimulant est en raison composée de son énergie, & de l'irritabilité du corps stimulé. Les moyens que je vais proposer sont propres à ramener ce calme.

LXXVII. 1°. *Tranquillité d'esprit.* On a vu ci-dessus §. XXVII, que le chagrin, la colère, la surprise causée par une mauvaise nouvelle, &c. ont sur le champ développé & mis en action le venin de la Rage, qui jusqu'alors étoit resté dans l'inertie. Ces exemples doivent nous servir de leçon & nous tenir en garde contre de semblables fautes. Il faut tranquilliser les Malades, les

(a) Voyez ci-après Observ. nouvelles.

flatter de la guérison , leur déguiser même , s'il est possible , la cause de leur mal , en leur persuadant que l'animal , dont ils ont été mordus , n'étoit point enragé ; & par des occupations agréables il faut les distraire de la crainte qui les occupe. On fait combien l'inquiétude d'esprit est propre à donner aux nerfs un penchant , une aptitude aux symptômes spasmodiques & convulsifs.

LXXVIII. Il me semble qu'on a méconnu cette vérité , lorsqu'on s'est flatté de prévenir & de dissiper l'Hydrophobie par la frayeur , en jettant le Malade dans l'eau par surprise , & l'y tenant plongé assez de tems pour lui donner la peur de la mort. Cette manœuvre a souvent abouti à la mort (a) même , & si jamais elle a réussi , ce succès accidentel ne doit pas être attribué à la frayeur , mais doit être regardé comme la suite de quelque effet secondaire. L'expérience n'a que trop souvent prouvé , qu'un grand effroi est plus capable de causer l'Epilepsie , la Rage (b) & les autres maladies convulsives , qu'à guérir d'aucune.

Une Servante (c) fut vivement pressée par un jeune homme dans le tems de ses regles. Cette évacuation s'arrêta. Quelques heures après le jeune homme ayant renouvelé ses tentatives , la fille entra dans une espece de fureur. Le délire , l'Hydrophobie la plus déclarée , les convulsions l'enleverent trois jours après son accident.

LXXIX. Un événement plus extraordinaire encore , c'est une Hydrophobie (d) passagere , produite par la crainte même de l'Hydrophobie. M. Asti , d'après Cavallini , rapporte qu'un homme mordu par un chien , persuadé que l'animal étoit enragé , éprouva long-tems des symptômes hydrophobiques affreux , dont il fut délivré au bout de quelques mois , ayant appris que le chien

(a) Voyez Lister de Hydroph. pag. 54.

(b) Hydrophobie causée par une peur nocturne dans une jeune fille. Voyez Plater ; Obs. Lib. I. pag. 90.

(c) Observ. de M. Maret , Chirurg.

Membre de l'Acad. de Dijon , Tom. I , Voyez Nosol. de Sauvages , T. II , p. 704.

(d) Rech. d'Andry , pag. 14.

qui l'avoit mordu , n'étoit point attaqué de la Rage. J'ai observé (a) un fait analogue dans un jeune homme hypocondriaque.

LXXX. Loin donc de donner une nouvelle épouvante à la personne mordue , il faut au contraire calmer l'effroi , que cette morsure ne peut que lui avoir causé.

LXXXI. 2°. *La saignée* est un moyen usité pour appaiser la révolution qu'occasionne une peur forte & foudaine , telle qu'est celle que donnent la poursuite & les assauts d'un animal enragé. Elle doit être utile dans ce cas ; elle doit l'être encore pour calmer la douleur de la blessure , ou pour prévenir celle qui accompagneroit l'inflammation de la plaie , si la blessure étoit considérable. Outre cela la saignée peut être nécessaire dans les personnes pléthoriques , & elle leur convient comme un préliminaire à l'emploi des remèdes subséquents ; mais , hors de ces cas , la saignée est inutile , & pourroit être préjudiciable : en général elle ne convient point dans les maladies venimeuses , elle est rarement affortie au traitement des symptômes spasmodiques & convulsifs , & par conséquent , soit qu'on regarde la nature & la cause de la Rage , soit qu'on considère le caractère de ses symptômes , sous ces deux rapports la saignée ne convient point dans l'Hydrophobie , & sur-tout aux enfants.

LXXXII. 3°. *Les bains* ont été le remède le plus généralement employé contre l'Hydrophobie. Dans les pays maritimes , dès qu'une personne est mordue on l'envoie se baigner à la mer. Van-helmont rapporte la guérison d'un Vieillard Hydrophobe (b) opérée par ce moyen , de laquelle il fut témoin oculaire. La confiance aveugle que le Public a dans ces bains , a coûté la vie

(a) Voyez ci-après §. III. Observ. | M. Longis, Médecin, sur vingt-deux
 (b) Van-Helmont, *idea demens.* | personnes mordues par un animal en-
 §. XLVII, pag. 227. Swieten, T. III, | ragé, à Meines en 1718. Mém. de la
 pag. 559. Voyez aussi le Mémoire de | Société Royale de Méd. Tom. II, pag.

à grand nombre de personnes, qui, sur la foi de ce remède, ont négligé ou refusé tout autre traitement, & qui saisies de l'Hydrophobie au moment qu'elles s'en croyoient à l'abri, ont été les victimes de leur fausse sécurité. Cette inefficacité des bains, ne se conciliant point avec les guérisons qu'on leur attribuoit, on a cru que leur succès dépendoit moins des bains que de la façon de les administrer. On s'est persuadé que la frayeur, causée aux personnes mordues, en les jetant dans la mer, malgré elles ou par surprise, & les y tenant plongées jusqu'à leur faire perdre la connoissance, faisoit en elles une révolution salutaire, qui par crainte de la mort les délivroit du péril de la Rage.

LXXXIII. Les succès de cette méthode sont encore bien problématiques, & nous avons prouvé que la frayeur par elle-même n'est rien moins que propre à guérir une maladie convulsive quelconque. Cependant il n'est pas impossible que l'état de syncope, dans lequel sont les personnes qu'on retire de l'eau où elles ont été plongées, produise des effets favorables à l'expulsion du venin : en les retirant de l'eau, on les essuie avec des linges chauds, on les met dans un lit chauffé & bien couvert, on les ranime par quelque spiritueux, par quelque cordial ; les forces se développent, quelquefois une fièvre salutaire survient, & ordinairement *une sueur abondante se déclare* ; or il est prouvé combien la sueur peut influer sur la guérison de cette maladie.

LXXXIV. Malgré cela l'expérience n'est pas en faveur de ces bains, donnés même avec un appareil effrayant. Un Matelot (a) naufragé qui s'étoit sauvé à la nage, & avoit lutté pendant deux heures contre les vagues de la mer, & pour ainsi dire, contre la mort,

(a) Ridley, Observ. de Asthmæ & Hydroph. Obs. 25, Vid. Swiccer, Tom. III, pag. 571.

malgré le bain involontaire, & malgré la frayeur, fut comme pris de l'Hydrophobie; effet d'une morsure qu'un chien enragé lui avoit faite avant son naufrage.

LXXXV. Mais si les bains de la mer ou d'eau tiède, ne sont rien moins qu'un préservatif assuré de la Rage, il n'en est pas moins vrai, qu'en général les bains sont utiles, & même nécessaires dans le traitement de cette maladie. Rien n'est plus propre que les bains pour calmer & prévenir l'éréthisme des nerfs, & cet état qui les rend enclins aux mouvements convulsifs: leur efficacité sur les personnes qui ont le système nerveux facile à émouvoir, telles que les hystériques, les hypocondriaques, prouve cette propriété que je leur attribue, & qui est reconnue de tous les Praticiens.

Outre cela les bains réitérés font passer dans le corps une grande quantité de véhicule propre à délayer le venin qui s'y trouve introduit, & à l'entraîner hors du corps par les urines, la transpiration & les sueurs. Ils agissent immédiatement sur la peau, qu'ils rendent plus souple & plus disposée à la transpiration, & par là même les bains favorisent & secondent l'effet des autres remèdes appropriés au traitement de la Rage; celui des frictions mercurielles, des potions vulnéraires, diaphorétiques, sudorifiques, diurétiques; ils doivent être employés principalement comme remèdes préparatoires & auxiliaires.

LXXXVI. *Régime de vie.* La régularité du régime de vie, est un moyen des plus puissants pour prévenir le développement du venin rabieux; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer que dans beaucoup de cas ce développement n'a eu lieu que par l'effet immédiat d'un erreur dans le régime. Tantôt l'Hydrophobie est venue assaillir les personnes mordues, long-temps après la morsure faite, au milieu ou à l'issue d'un festin; tantôt elle les a surpris entre les bras de la volupté, ou

peu après en être forties. Un Payfan (a) enragea le premier soir de ses nêces ; Dauliouilles (b) & Courchet ressentirent les premières atteintes de l'Hydrophobie ; celui-ci en soupant à l'auberge , celui-là en dînant à la campagne. Un homme , légèrement blessé , de retour des bains de la mer en parfaite santé , but beaucoup de vin dans un repas , pour se réjouir avec ses amis , il s'enivra , & de l'ivresse il tomba dans la Rage.

On verra ci-après (c) que le venin , après avoir couvé six mois , se développa tout-à-coup dans un jeune homme , à une époque où il se livra aux plaisirs de la danse , de la table & de l'amour.

Ces exemples malheureux doivent servir de leçon aux personnes mordues ; elles ne sauroient être trop attentives à éviter tout excès , & sur-tout à fuir ceux de Bacchus & de Vénus. Dans les cas cités , peut-être que si le venin n'avoit pas été mu par les causes secondaires , il seroit resté tranquille & sans action dans le corps , & que là , par le laps du tems , il auroit perdu son caractère venimeux , soit qu'il se fût détruit à la longue , soit qu'insensiblement il fut évacué par la transpiration ou une autre voie quelconque. C'est ainsi , probablement que la chose arrive , lorsque des personnes mordues , même à nud , par des animaux décidément enragés , demeurent exemptes de la Rage , sans avoir fait aucun remède pour la prévenir.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer comment les fumées du vin , en troublant le cerveau , l'éréthisme vénérien en agitant convulsivement le système nerveux , décident , dans quelques instants , l'action du venin suspendue pendant plusieurs mois. Je ne ferai qu'une observation , mais essentielle pour mon opinion ; c'est qu'il est bien étonnant que ce venin , qu'un ébranlement

• (a) Van-Swier. Comm. T. III.

Journal de Médecine , Tom. III.

(b) Observ. de M. Darluc , Médecin.

(c) P. 3^e Observ. 6^e.

momentané, excité par le transport du plaisir, ou par la fermentation de la boisson bachique, développé avec célérité, reste cependant paisible & inactif, malgré l'agitation vive & durable, d'une fièvre varioleuse (a) ou angineuse (b). Cette singularité n'est pas inexplicable dans mon sentiment. Elle confirme l'idée où je suis, que cette disposition du corps, cette cause secondaire qui détermine l'Hydrophobie, & qui est, pour parler le langage de l'école, *conditio sine quâ non*, ne réside point dans les voies de la circulation, mais dans les nerfs, & que probablement elle n'est autre chose que cet éréthisme nerveux dont j'ai parlé (§. XXVII), & sur lequel l'aiguillon de la volupté & les vapeurs du vin peuvent avoir tant d'influence.

Concluons de tout cela, qu'une partie du traitement prophylactique doit consister à prémunir le corps contre les atteintes du venin, en empêchant autant qu'il est en nous, par les moyens proposés & autres analogues, ce degré d'irritabilité de la fibre animale, sans lequel le venin ne fait qu'une impression insuffisante & comme nulle,

TROISIÈME ÉTAT.

Le venin déposé au gosier.

LXXXVII. Jusqu'à présent j'ai marché, avec quelque assurance, dans la carrière que j'avois à parcourir, parce qu'à chaque pas je me sentois soutenu par l'expérience. Dans ce qui me reste à dire je serai privé, ou peu s'en faut, de ce soutien; les faits me manquent pour déterminer le traitement de la Rage parvenue à ce troisième État. En lisant l'histoire de ces infortunés,

(a) Voyez ci-devant, §. LIII.

(b) Histoire de Costinel. ; P. Obl. 6°.

on ne voit que des malheurs, & l'inefficacité des moyens employés, nous laisse dans l'incertitude de ceux qu'il faut leur substituer pour réussir. Cependant mettons à profit nos défauts de succès, & tâchons d'apprendre ce qu'il faut faire par l'examen de ce qui a été fait inutilement. *Le premier pas, vers la bonne méthode, est de se débarrasser de la mauvaise.*

LXXXVIII. Dès que l'Hydrophobie est déclarée, le malheureux, qui en est atteint, est assailli par une foule de parents, d'amis, de gens de l'Art, qui tous le sollicitent, le pressent, le contraignent de boire. La répugnance des Hydrophobes pour l'eau est regardée comme une espèce de manie, d'antipathie, dont ils sont infatués ; on compare, en quelque sorte, cette répugnance à celle que l'on a quelquefois pour certains aliments, répugnance qu'on vient à bout de surmonter par l'usage de ces mêmes aliments, auxquels l'habitude accoutume : on a cru, & bien des gens croient encore que la guérison de l'Hydrophobie consiste également à vaincre, bon gré malgré dans les Hydrophobes, l'horreur qu'ils ont de l'eau. On rapporte à ce sujet l'exemple de ce Philosophe, qui se guérit de l'Hydrophobie, en surmontant par la force de la raison la répugnance qu'il avoit à boire. Mais nous avons prouvé que l'Hydrophobie n'est pas un égarement de l'esprit, un caprice de l'imagination déréglée. L'horreur de l'eau est fondée en raison, elle naît du tourment qu'éprouvent les Hydrophobes en voulant boire ; tourment qui, selon leur expression, *est pire que la mort*, & qui par conséquent doit leur faire rejeter avec horreur l'objet qui l'excite. Ce sentiment nous est naturel contre tout ce qui nous tourmente, ou même nous a tourmentés (a).

1°. Une Dame, qui étoit enceinte, eut la fantaisie

(a) Analyse des fonctions du système nerveux, par M. de la Roche, Docteur en Médecine.

de se faire faire une robe, & l'attendoit avec impatience; la robe faite elle voulut l'essayer; mais l'attitude d'être debout trop long-tems continuée, lui causa un violent mal de cœur qui l'empêcha d'achever cette opération. Le lendemain nouvel essai; mais la robe ne fut pas plutôt sur son corps que le mal au cœur la reprit. Une troisième tentative ne fut pas plus heureuse, & pendant le tems de sa grossesse, la *simple vue* de cet objet, qu'elle avoit désiré avec passion, suffisoit pour amener un pareil accident.

2°. Un homme (a) guéri de la pierre par une opération extrêmement douloureuse, quoique pénétré de la plus vive reconnoissance pour celui à qui il se croyoit redevable de la vie, ne put jamais supporter la vue de cet Opérateur. Son image lui rappelloit toujours l'idée de l'extrême douleur qu'il avoit enduré par ses mains; idée qui lui étoit insupportable, tant elle faisoit de violentes impressions sur son esprit.

3°. Un Vigneron, âgé de quarante-deux ans, fit un pari de fumer vingt-cinq pipes dans une après-dînée, & tout de suite il gagna le pari; mais il fut pris d'étourdissement, suivi de perte de connoissance. Elle ne lui revint qu'après des vomissemens violents & continuels, qu'on appaisa à force de lui faire boire du petit lait. Il lui resta de grands maux de tête pendant dix-huit mois, & depuis cet accident il eut une telle aversion pour la fumée du tabac, que la *vue* d'une pipe, à ce qu'il disoit, lui faisoit mal à la tête.

4°. Il y a bien des gens à qui la seule vue de l'hypécuanha donne un mal au cœur, qui peut aller jusqu'au vomissement, en rappelant l'état d'angoisse & de malaise qu'elle avoit une fois produit chez eux. Moi-même depuis cette maladie qui a fait le malheur de ma vie, & dans laquelle je fus obligé de prendre purgatifs sur

(a) Voyez l'Encyclopédie au mot *Sensibilité*.

purgatifs, je ne puis soutenir la présence d'une potion cathartique. A cette vue je sens mon estomac se soulever, mes entrailles se bouleversent & sont souffrantes, & même je ne puis écrire ceci sans une espèce de frémissement.

LXXXIX. Si le souvenir d'une sensation qui a été trop pénible, trop douloureuse pour être oubliée, peut après un long espace de tems, réveiller & entretenir en nous une aversion décidée contre certains objets, combien plus fortement le souvenir récent du tourment que la boisson cause à l'Hydrophobe doit-il exciter en lui du rebut, de l'horreur pour l'eau & les liquides ? Cette horreur de l'eau n'est donc pas un phénomène aussi extraordinaire qu'on pourroit le croire. *Il est dans la nature de l'homme de rebuter, d'abhorrer même tout ce qui lui est insupportable.*

XC. Vouloir dissiper l'horreur de l'eau par la boisson forcée, c'est prétendre détruire l'effet par la cause, & guérir l'Hydrophobie par ce qui l'a produite. Plus on tourmentera les Malades pour les faire boire, plus on augmentera en eux cette horreur née des tourments qu'ils souffrent en buvant. La vue seule de cet objet, abominable pour eux, les met en convulsion, & les jette dans le désespoir. C'est ce qui arrive toutes les fois qu'on contraint ces malheureux à en faire l'épreuve, & ces tentatives ont été plus d'une fois suivies d'une mort prompte ; il suffit quelquefois de leur parler de la boisson pour les mettre en fureur (a).

1°. Le Docteur Lhurongthen (b), ayant fait bander les yeux & lier les mains à un Hydrophobe, le força de boire à différentes reprises. Cette violence fut funeste au Malade, qui *périt à l'instant dans des convulsions.*

2°. M'étant rappelé, dit Lister, que Corton (c), pen-

(a) Voyez l'Hist. de Castinel, Observ. 3^e L. B. n^o 4.

(b) List. de Hydroph. pag. 54.

(c) Ibid. Obs. 1. I. Acad. des Sciences 1699.

dant le cours de sa maladie , n'avoit pas évacué une seule fois , ni par les urines ni par les selles , je lui fis donner un lavement ; il le rendit tout de suite , il fut pris de convulsion , & mourut.

Plusieurs Auteurs attestent que des Hydrophobes ont été suffoqués par la boisson , & par l'immersion dans l'eau ; & Sauvage observe que son Hydrophobe s'est toujours trouvé plus mal après en avoir bu.

XCI. Loin donc de violenter les Malades , & de les désespérer par une boisson forcée , il faut au contraire éloigner de leurs yeux l'objet dont la présence les agite. On doit ne leur offrir à boire , que lorsqu'ils le peuvent & qu'ils le demandent. S'ils refusent , s'ils ne le peuvent , il ne faut pas insister. La privation de la boisson leur sera moins préjudiciable , que ne le feroit une boisson forcée & convulsive ; d'ailleurs tous ces essais aboutissent ordinairement , non à avaler , mais à rejeter avec effort l'eau qu'on leur présente.

XCII. Cette abstinence sera d'autant moins pénible aux Hydrophobes , qu'outre qu'elle est conforme à leur goût , ils ne sont point ordinairement pressés de la soif , à moins qu'ils ne soient pris de la fièvre , ce qui est rare. Lister a très-bien observé , que la fièvre (a) & la soif ne sont pas des symptômes familiers aux Hydrophobes. S'ils sont altérés , on pourra leur faire manger ou mâcher des pommes de reinette , des azerolles , des oranges , citrons & autres fruits acidules pour soulager leur soif , en attendant qu'ils puissent boire sans horreur.

XCIII. Les bains sujets aux mêmes inconvénients , doivent être interdits , dans ce période , par les mêmes raisons.

XCIV. La méthode *anti-phlogistique* , recommandée par Boerhaave & ses Sectateurs , devient ainsi impra-

(a) *De Hydrop. Vid. Salium Diversum de febr. pestil. pag. 558. Vid. Swieten , Tom. III , pag. 555.*

licable : des moyens , que renferme cette méthode , il n'y a guere que la saignée qui puisse être mise en usage.

XCV. *La saignée a été utile quelquefois.* Elle le fut à Elizabeth Bryant : elle peut l'être encore à d'autres Hydrophobes ; j'ai dit les cas (a) où elle paroît convenir ou ne pas convenir. J'ajouterai que dans ce dernier état de la maladie , l'évacuation du sang , si elle est abondante & répétée , achève d'épuiser les forces du Malade. Chebron (b) fut saigné , & cette saignée parut l'affoiblir. Le Religieux (c) de Saint-Etienne , traité par M. Paret , mourut deux heures après avoir été saigné du pied.

XCVI. *La conservation des forces du Malade* mérite les plus grands ménagements , & c'est une raison de plus pour éviter que la présence ou le contact des liquides ne ramene fréquemment les accès convulsifs. En éloignant l'objet qui les renouvelle , on les augmente , on rend le retour des convulsions plus rare & moins violent ; les forces du Malade s'épuisent moins en mouvements furieux. Il seroit à souhaiter qu'on pût parvenir à économiser ses forces , de manière qu'elles pussent suffire à prolonger la maladie au-delà du troisième jour , terme fatal lorsque l'Hydrophobie est déclarée. En gagnant du tems , probablement on gagneroit tout , & dans le cours d'une semaine , par exemple , la nature , aidée des remèdes , trouveroit en elle-même des ressources contre un mal , qui , dans cet espace de tems , auroit perdu de son intensité ; au lieu que la maladie court si rapidement à une fin sinistre , que la Nature & l'Art n'ont pas des moyens assez expéditifs pour parer le coup. L'espoir que je fonde sur la prolongation de la maladie , est justifié par l'histoire d'Elizabeth Bryant (d) , dont la guérison est mémorable dans les fastes de la

(a) Ci-devant , §. LXXXII.

(b) Journal de Méd. Tom. XXXIX ,
pag. 232.

(c) Journal Encyclop. Février 1777.

(d) Dict. de Santé , Tom. I , au mot
Hydrophobie.

Médecine ; on vit les terribles symptômes par lesquels le mal s'annonça, diminuer d'intensité après les premiers jours, & la nature, secondée par les remèdes, dissiper l'orage, au moyen d'une sueur soutenue, & ramener un calme parfait dans la huitaine ; si une double imprudence fit reparoître les symptômes, ils cédèrent au même moyen, que la nature aidée des mêmes remèdes, employa de nouveau, je veux dire, à la sueur ; celle qui parut le troisième de Septembre mit fin pour toujours à cette cruelle maladie.

XCVII. Il paroît que les partisans de la méthode *salivante*, n'ont pas assez réfléchi sur les égards qu'exige la conservation des forces du Malade. Ils ne voyoient pas de moyen plus efficace pour détruire l'Hydrophobie, que d'évacuer par une salivation continue la bave infecte & virulente, qu'ils regardent comme la cause de ce symptôme ; plus l'horreur de l'eau est forte, plus l'embarras du gosier est grand, & plus, selon eux, il faut presser les frictions, en les secondant même par les mercuriels internes, afin que le mercure, entrant dans le corps par toutes les voies possibles, & avec le plus d'abondance qu'il se pourra, se porte avec rapidité au gosier, & excite une prompte & vigoureuse salivation.

XCVIII. Cette pratique est fondée sur des idées théoriques, dont le peu de solidité est évident. J'ai prouvé que la salivation n'étoit rien moins qu'une évacuation critique (a) & salutaire, & par conséquent, que les sialagogues sont nuisibles aux Hydrophobes. Si d'ailleurs nous réfléchissons à ce que l'Hydrophobie, qui touche au terme fatal, se termine par la gangrene, ou par la paralysie, nous comprendrons que le mercure, dont l'action, dans le corps, est si propre à dissoudre, & à putréfier les humeurs, à énerver &

(a) §. XXXIII,

engourdir les solides, ne peut, dans ce dernier période, que hâter la mort des Malades, en accélérant cette gangrene & cette paralysie. Le remède concourt alors avec le venin à la terminaison funeste de la maladie. Pour nous en convaincre, il suffira de rapporter un témoignage bien décisif, celui de M. Moreau (a), Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Paris. Suivant cet habile Chirurgien, aucun des Malades conduits à l'Hôtel, s'il a eu déjà l'horreur de l'eau, n'a été guéri par le traitement mercuriel, qui est en usage dans cet Hôpital; les frictions, loin de soulager, *irritent le mal*, & les Hydrophobes périssent communément *en douze heures*. Je viens d'en dire la raison, & quand elle ne paroîtroit pas plausible, voilà le fait qui prévaut sur tous les raisonnements.

XCIX. Je pense cependant que le turbith minéral peut être utile dans les grands embarras de la gorge, non comme mercuriel, mais comme évacuant, comme vomitif. L'utilité des émétiques dans les angines putrides, aptheuses, gangreneuses, a été reconnue de tous les Praticiens: tous les recommandent fortement dans ces cas, & j'ai été souvent témoin de leurs bons effets. La secousse du vomissement, l'expulsion violente des matières par le haut, aident à dissiper l'engorgement des glandes gutturales, farcies d'une mucoité épaisse. Ces bons effets doivent se faire sentir dans le traitement de la Rage à l'époque présente: aussi voit-on que les évacuations procurées par les émétiques ont presque toujours produit du soulagement, même dans les Malades qui ont ensuite succombé. On peut s'en convaincre par la lecture des Observations dans lesquelles le vomissement a été excité (b), soit

(a) Rech. d'Andry, pag. 156.

(b) L'Hydrophobe, dont parle Sauvri, se sentoit toujours soulagé après avoir vomé; & ce Médecin présume que les émétiques faciliteroient la guérison, si

on pouvoit les faire rester quelque tems dans l'estomac. Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1699, page 63, de la nouvelle édition in-12.

par le turbith, soit par d'autres émétiques. Je ne citerai qu'Elizabeth Bryant; j'aime à revenir sur cette Observation, qui me paroît la plus instructive pour le dernier période.

C. L'émétique, en évacuant les matieres dont l'estomac peut être surchargé, favorise l'effet des remèdes subséquents, & en particulier, l'ébranlement qu'il donne à toute la machine, dispose le corps à la moiteur & à la sueur que nous savons être salutaire.

Une autre raison propre à recommander les émétiques & les cathartiques dans ce dernier période de la Rage, c'est qu'ils sont propres à prévenir la paralysie, qui est une terminaison funeste de cette maladie. S'il est permis d'agir par analogie (& il doit l'être dans les maladies, dont le traitement est encore problématique). Les succès constants de la méthode *emetico-cathartique* contre les coliques spasmodiques des Peintres, invitent à croire qu'elle auroit de bons effets dans l'angine spasmodique des Hydrophobes, qui quelquefois se termine par la paralysie des membres, comme la colique des Peintres. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, l'expérience, qui est indépendante de nos opinions, a prouvé, ainsi que je viens de le dire, l'efficacité des évacuations supérieures (a) pour le soulagement des Hydrophobes, & cela doit nous suffire.

CI. Il me reste encore à faire l'examen le plus essentiel, celui des remèdes *anti-spasmodiques*. Le Docteur Nugent, a mis en réputation ces remèdes pour la guérison de l'Hydrophobie. On ne peut disconvenir que sa méthode ne soit la plus conforme au caractère de cette maladie, & le succès qu'elle a eu entre ses mains nous a donné les plus flatteuses espérances. Il est étonnant

(a) La veuve Baron, blessée au front, fut prise de mal de gorge, de la fièvre avec gêne dans la respiration. Le vomissement excité par le syrop de Chama calma tout. Journal de Médecine, Tom. XV.

que,

que , depuis la dissertation publiée par cet illustre Médecin, nous ne sachions pas encore quel fonds nous pouvons faire sur sa découverte. Le premier succès sembloit en promettre une foule d'autres ; & cependant quels sont ceux qui ont confirmé celui du Docteur Anglois ? Peut-être la confiance qu'on nous a inspirée pour le mercure, annoncé comme un remède spécifique contre la Rage, a trop fixé notre attention sur le traitement mercuriel, & nous a empêchés de nous occuper de la méthode anti-spasmodique, autant que la guérison d'Elizabeth Bryant devoit nous y porter. Il seroit tems de réaliser en France les espérances que le Médecin Anglois nous a données, & pour le faire avec succès, il est important de nous instruire quels sont les anti-spasmodiques, qui, dans l'Hydrophobie, méritent la préférence. Il me paroît que le Docteur Nugent (soit dit avec le respect dû à cet habile Médecin) n'a pas été également heureux dans le choix.

CII. Le *cinabre*, par exemple, qui fait la base de la poudre de Cobb, employée par M. Nugent, a une réputation fort équivoque. Le célèbre Hoffman (a), dans une dissertation *ex professo*, en fait l'éloge le plus pompeux. Il lui prodigue de grandes & nombreuses propriétés; il en fait une panacée à presque tous les maux. Un Médecin, plus grand encore qu'Hoffman, Boerrhaave, déprécie le cinabre au point de le regarder, ainsi que l'éthiops minéral, comme une substance dénuée de toute vertu médicamenteuse. Cartheuser tient le même langage ; il regarde le cinabre comme un composé indissoluble dans les premières voies, & incapable de pénétrer dans celles de la circulation, & il s'exprime dans des termes les plus tranchants. *Pronuntiare audeo*, dit ce savant Chymiste, *cinnabarim concretum iners plane ac*

(a) Hoff. Op. suppl. Tom. I, P. II. Dissert. de Cinnab. antim. ejusque eximius viribus, pag. 127.

fatuum esse, nec ullum ideò locum inter medicamenta vera amplius tueri posse (a).

CIII. Peut-être l'un & l'autre sentiment s'écarte-t-il de l'exacte vérité. Il paroît en effet que le cinabre, sans être doué de grandes vertus, n'est cependant pas un remède tout-à-fait inutile. Il peut agir dans les premières voies, & pénétrer même dans les secondes, puisque son usage, dit-on, excite la salivation: mais on auroit tort de lui attribuer une vertu anti-spasmodique calmante, & on ne fait pourquoi Stalh l'a choisi pour un des ingrédients de *sa poudre tempérante*. Le cinabre est le plus foible des mercuriels; il est le plus inutile des anti-spasmodiques, dans aucune qualité il ne faut se fier à lui, pour la guérison de l'Hydrophobie.

CIV. Le *camphre* lui a été substitué avec raison, ce remède a des propriétés mieux éprouvées, moins contestées, & il mérite d'être employé dans le traitement de la Rage, à bien des titres, comme calmant, comme anti-septique, comme sudorifique. Recommandé dans l'esquinancie gangreneuse, il ne peut qu'être utile dans l'esquinancie hydrophobique, qui tend à la gangrene. Le camphre prévient, modere, dissipe la salivation, & cette vertu anti-falagogue est précieuse dans une maladie, où le symptôme le plus cruel, le plus désolant est une salivation infecte. Le camphre est un correctif de l'opium, dont il rend l'opération plus sûre, & moins à craindre dans l'usage qu'on en fait faire aux Hydrophobes; enfin, le camphre agit principalement par les sueurs, & c'est par les sueurs qu'on doit tenter la crise de l'Hydrophobie. On voit dans Riviere, Cent. I, Observation 24 & 29, avec quel succès le camphre peut exciter des sueurs critiques.

CV. Ce remède n'est pas sans défaut; beaucoup de personnes ne peuvent en soutenir l'odeur. Pris à haute

(a) Élément. Chym. Tom. II, pag. 317.

dose il porte à la tête, cause un mal-être, & suivant la remarque de M. Tissot, il rend les nuits inquiètes. Dans nos Provinces méridionales, on doit le prescrire à petite dose, dissous dans le vinaigre, ou associé avec le nître, ainsi que l'ordonne l'Auteur de la méthode éprouvée.

CVI. *L'opium* est le véritable calmant du spasme qui vient de la douleur. Sans détruire la cause irritante, il émousse le sentiment douloureux que l'irritation produiroit, & par ce moyen il suspend, & quelquefois dissipe tout-à-fait les mouvements déordonnés que la douleur excite. Dans les autres spasmes (car il en est de tant d'especes) *l'opium* est moins efficace, & peut être nuisible. Sans entrer dans de longs détails, j'observerai seulement, pour le cas présent, que l'opium n'a pas paru opérer de grands changements (a) dans les symptômes hydrophobiques. Il ne facilite point la déglutition des liquides, au contraire il est propre à l'embarasser davantage, & à augmenter la suffocation. Il est sur-tout redoutable en ce qu'il peut favoriser la gangrene & la paralysie, dont les Hydrophobes périssent à cette époque : *Opium ut ligatura nervorum functiones impedit. Ex opii usu interno & externo natas gangrenas quis non vidit, legit aut audivit? Anginam, orthophneam auget opium*: Tissot ad Haller.

CVII. L'opium est le premier des calmants; il faut donc l'employer, mais son usage peut nuire. Il faut donc s'en servir prudemment, modérément, & avec les précautions convenables pour prévenir les inconvénients qu'on a à craindre de son usage inconsidéré. L'Auteur de la méthode éprouvée ne prescrit les calmants que dans les cas d'insomnie, & recommande de ne pas les donner plusieurs jours de suite: il est en outre nécessaire, quand on se sert de l'opium dans l'Hydrophobie, de l'associer

(a) Voyez l'Hist. de Costinel, Observ. 5^e L. B. n^o 10.

avec les anti-septiques & les alexipharmques. La thériaque est préférable au laudanum pur. Il faut lui donner pour correctif le camphre, & l'employer, non-seulement comme calmant, mais encore comme diaphorétique. J'ai éprouvé que rien ne favorise plus l'effet des sudorifiques, que de les aider par le secours de quelques gouttes anodines.

CVIII. Cette vertu sudorifique, si recommandable dans le traitement de la Rage, est encore plus propre à l'extrait de tête de coquelicot. Cet extrait a toutes les qualités des préparations de pavot, sans en avoir les inconvénients graves, & dans la plupart des cas d'Hydrophobie, j'en préférerois l'usage à celui de l'opium, & je le ferois servir d'excipient aux autres remèdes calmants & anti-spasmodiques.

CIX. Mais de tous les anti-spasmodiques, celui qui dans l'Hydrophobie mérite la préférence à plus juste titre, c'est le musc. Son efficacité contre les palpitations du cœur, contre les soubresauts des tendons, le hoquet, le tremblement, la paralysie, la cardialgie spasmodique, contre l'épilepsie même, prouve l'influence que ce remède a sur les nerfs, & combien il est apte à apaiser leurs mouvements tumultueux. A la propriété calmante est jointe la vertu sudorifique, & par-là le musc réunit les deux qualités les plus appropriées à la guérison de la Rage, celle de calmer les convulsions, & celle d'expulser la cause qui les produit. Comme cette façon d'agir par les sueurs est d'une grande considération dans le cas présent, il est bon de rapporter quelques faits qui le constatent.

1°. Une Dame hystérique (a) & goutteuse, avoit par accès de violents maux d'estomac avec le hoquet, *étrangement à la gorge*, suffocation asthmatique & enflure des jambes. M. Pringle lui ordonna un bol fait avec

(a) Journal de Médecine, Tom. IX, pag. 133.

quinze grains de cinabre naturel & antimonie , seize grains du meilleur musc & de syrop balsamique suff. qu. La moitié de ce bol fut pris sur le champ , avec un verre d'eau-de-vie par-dessus , & l'autre moitié six heures après. A peine eut-elle pris quatre de ces bols , qu'elle dormit & sua très-abondamment. La sueur continua toute cette nuit , & jusqu'au surlendemain , sans presque aucune interruption ; elle fut délivrée de tous les symptômes qui l'affligeoient ; & le même bol en prévint par deux fois le retour.

2°. La sueur de la jeune fille (a) épileptique , guérie par Van-Swieten , avoit l'odeur du musc qui avoit opéré sa guérison.

3°. Elizabeth Bryant (b) , cette Hydrophobe dont j'ai si souvent parlé , eut pendant son traitement des sueurs fréquentes & soutenues. 4°. Gardener (c) , qui fut traité par la même méthode , eut une sueur qui dura trois jours , & termina la maladie.

CX. Mais ce remède , si digne d'éloge , n'est pas exempt de blâme : on lui reproche d'occasionner dans le sang & les humeurs , une raréfaction extraordinaire qui cause la céphalalgie , & même la lypothimie. On a observé qu'il produit sur-tout ces effets sur les sujets pléthoriques. Beaucoup de personnes d'une constitution délicate & facile à émouvoir , n'en peuvent supporter l'odeur. Les Auteurs même qui exaltent les vertus du musc , ne dissimulent point ces défauts , dont la connoissance ne doit pas proscrire ce remède , mais nous engager , en l'employant , à parer aux inconvénients dont il est susceptible.

CXI. La dose de vingt-quatre grains par prise , ordonnée par M. Nugent , selon la formule de la poudre

(a) *Comm. in Aph.* Boerrh. Tom. III , pag. 437.

(b) *Dict. de Santé*, Tom. I , au mot *Hydrophobie*.

(c) *Recherches d'Andry*.

de Cobb, paroît excessive relativement au climat des Provinces méridionales , & au tempérament de ses habitants , dont le sang est si prompt & si facile à se raréfier : on ne peut guere le porter au-delà de dix grains , & le plus sûr est de commencer , comme le veut l'Auteur de la *méthode éprouvée* , par deux grains. Cependant comme le danger pressant exige de la célérité dans l'effet du remède , l'urgence du cas peut engager à donner des doses , que la prudence , quelquefois trop timide , ne conseilleroit pas dans d'autres cas.

CXII. La raréfaction qu'excite le musc semble exiger aussi quelques saignées , qui , sans l'administration de ce remède , seroient inutiles & même préjudiciables. Pour calmer cette trop forte effervescence , que les parties subtiles & actives du musc occasionnent dans le sang , la saignée est un moyen prompt & efficace. M. Nugent y eut recours plusieurs fois , pendant l'usage du musc , dans le traitement d'Elizabeth Bryant , & ce fut avec succès. La constitution pléthorique du Malade , la vigueur & la plénitude du pouls , l'état des forces , l'apparition des symptômes qui annoncent la trop grande raréfaction , doivent décider le Médecin , & le diriger sur l'emploi de la saignée.

CXIII. On doit associer au musc quelqu'ingrédient propre à s'opposer à la raréfaction du sang , tel que le nître , qui n'est rafraîchissant que par la propriété qu'il a de calmer la fougue d'un sang trop raréfié ; peut-être aussi que le cinabre que Cobb associe , en si grande quantité avec le musc , n'a d'autre propriété que de lui servir d'un excipient propre à embarrasser , & comme engluer , par ses parties sulfureuses , les molécules trop subtiles & trop actives du musc , de manière qu'elles ne puissent passer trop rapidement dans le sang. Si cela étoit , le cinabre seroit utile , non comme anti-spasmodique ni comme mercuriel , mais comme correctif du musc , & l'on comprendroit pourquoi le musc , ainsi

combiné, seroit donné avec succès à la dose de vingt-quatre grains, tandis que six grains de musc seul produisent des symptômes qui le rendent insupportable. Cette idée, quoiqu'elle ne soit qu'une conjecture, mérite qu'on y réfléchisse.

CXIV. De cette discussion sur les remèdes anti-spasmodiques expérimentés pour le traitement de la Rage, il résulte que le musc a été trouvé le plus efficace de tous. Que son efficacité est secondée par le camphre, & l'activité de l'un & de l'autre tempérée par le nître, & que l'extrait de tête de coquelicot est l'excipient le plus propre à favoriser leur effet. Ce mélange forme un composé anti-spasmodique, antiseptique, anodin & sudorifique, & il réunit ainsi les qualités les plus propres à remplir les indications qui se présentent dans la cure de la Rage confirmée : la dose de chaque prise, la proportion de chaque ingrédient ne peuvent être invariablement déterminées. Mais elles doivent être réglées & variées relativement au tempérament, au sexe, à l'âge, à la constitution du Malade, à la différence & au degré de violence des symptômes; la prudence & l'intelligence du Médecin, consistera à formuler la recette proportionnellement aux circonstances dans laquelle il l'emploiera.

CXV. Outre ce que j'ai dit, il me paroît que pour la bonne administration de ces remèdes, il est utile de distinguer deux especes, où si l'on veut, deux variétés de la Rage, que les Auteurs ont indiquées, mais n'ont pas assez spécifiées. L'une est caractérisée par la violence & l'atrocité des symptômes, qui indiquent des forces vigoureusement déployées; c'est le cas le plus ordinaire. Dans l'autre une foiblesse extrême, l'extinction en partie de la chaleur animale, n'offrent que des signes de l'anéantissement des forces vitales; & cette espece n'est pas rare, quoique moins fréquente que l'autre :

M. de Sauvages (a) en cite un exemple dans la personne du fils de M. Peyrier, Négociant de Montpellier, mordu à la jambe par un chat en 1746. Ce jeune Hydrophobe avoit l'habitude du corps froide, le pouls si foible, que le Malade tomboit en syncope. Il mourut dans le bain sans aucune fureur, sans aucune envie de mordre; la vie chez lui s'éteignit peu-à-peu. Dans le Clerc de l'Abbaye d'Alais au contraire, & dans Robert Chambourigaud, on voit la vigueur des forces vitales se manifester par l'atrocité des symptômes, par la violence de la Rage & des convulsions, & par la véhémence de la fièvre qui ne peut être diminuée dans Riéou, par deux saignées, & dans Robert, par quatre faites le même jour.

CXVI. Je fais qu'on ne peut à la rigueur distinguer la Rage en chaude & en froide. Je fais que la cause de la Rage canine est unique, & que le chaud ou le froid n'est point une qualité inhérente à cette cause. Mais pour fixer nos idées il faut des mots, & j'ayoue que, pour exprimer la différence des symptômes observés dans les deux tableaux que je viens de tracer de l'Hydrophobie, je ne trouve rien de plus énergique que cette division en Hydrophobie *chaude* & en Hydrophobie *froide*; ainsi je demande la permission de m'en servir pour déterminer, d'une manière plus distincte, l'emploi & le choix des remèdes proposés. Et je déclare que je regarde ces deux variétés de la Rage, comme une seule & même espèce de maladie, ce qui n'empêche pas que le traitement ne doive être différent, ainsi que le sont leurs symptômes.

CXVII. Dans la Rage *froide* les saignées seroient mortelles, le nître nuisible, les bains funestes. Le musc doit être employé non-seulement à plus haute dose, mais secondé par le camphre, les alexipharmaques, la

(a) Nosol, Méth. Tom. II, & Dissert. sur la Rage.

thériaque , les confections cordiales & l'alkali volatil : ces remèdes ranimant les forces vitales prêtes à s'éteindre , préviendront la mort prompte dont sont menacés ces Hydrophobes : *La nature qui n'est autre chose que l'ensemble & le concours des facultés actives de la machine animale* , excitée & soutenue par ces agents vivifiants , se relevera de l'abattement où elle étoit tombée , & déploiera toute ses forces contre l'ennemi qui la terrassoit. Alors l'usage du kina secondera heureusement ces efforts , & favorisera le triomphe de la Nature.

CXVIII. Dans la Rage *chaude* , les anti-spasmodiques , le musc , le camphre , toutes substances propres à raréfier le sang déjà trop ému , doivent être employés avec ménagement à petites doses. Il faut modérer leur action trop fougueuse par quelque substance propre à cet usage , telle que le nître , les préparations de pavot , &c. Le vinaigre qu'on a souvent trouvé efficace pour calmer promptement la fureur des maniaques , & même les paroxismes d'épilepsie , seroit très-utile si on pouvoit l'administrer intérieurement selon le conseil de Boerrhaave (a) , ou du moins extérieurement en fumigation (b) , suivant la méthode de M. Beudon.

CXIX. La saignée , dans cette variété de la Rage , doit être un préparatif à l'emploi du musc & du camphre , & servir de moyen pour obvier à la trop grande raréfaction du sang , que ces remèdes pourront exciter.

CXX. Dans les cas intermédiaires , entre ces deux variétés , on conformera le traitement au plus ou moins de rapport , que ces cas auront avec l'Hydrophobie , ou chaude ou froide. Je n'en dirai pas davantage.

(a) *Morsui curando virulentorum aliud non est poscā efficacius , eximio in Rabie caninā exemplo.* Elem. chym. Tom. II.

Voyez l'exemple d'un Hydrophobe , guéri par la boisson du vinaigre , à la

dose d'une livre par jour. Hist. natur. de l'homme , par le Clerc , Tom. II , pag. 371.

(b) Rech. d'Andry , pag. 171. Ces fumigations furent inutiles à Castinel. Observ. 5^e L. B. n^o 9.

CXXI. Le traitement externe ; dans ce dernier période, se réduit à peu de chose. Nous avons vu que les frictions mercurielles sont pernicieuses, les bains, les fomentations impraticables. Quels moyens reste-t-il donc à employer extérieurement, sinon quelques topiques appliqués à la partie mordue ou à la gorge ?

CXXII. L'Hydrophobie, & chacun de ses paroxismes, commencent toujours par un sentiment douloureux à la partie mordue ; c'est de ce point que partent le spasme & la convulsion : c'est donc là qu'il faut la prévenir, & pour ainsi dire l'étouffer. Voyez ce que j'en ai dit §. XXII. LXIII.

CXXIII. Il sera donc important de ne pas négliger le traitement de la partie mordue, même dans ce dernier période, par des topiques anodins stupéfiants ; il faut en émoussant le sentiment dans cette partie, s'efforcer d'empêcher la douleur de s'y faire sentir, & prévenir, par ce moyen, l'accès de la Rage qui viendrait à la suite de cette douleur. La thériaque récente, arrosée d'eau-de-vie camphrée, un liniment, composé d'huile d'olive & de laudanum liquide, les feuilles de jusquiame amorties sous les cendres chaudes, sont autant de moyens propres à l'indication proposée.

CXXIV. Un autre moyen que je croirois très-efficace, ce seroit d'envelopper la partie de marc d'olive échauffé, & même dans ce dernier période où les bains liquides sont insupportables, je conseillerois à leur place le bain de marc d'olive, dont on envelopperoit tout le corps. Rien ne me semble plus propre à calmer l'érythème universel, dont la peau paroît affectée dans l'Hydrophobie confirmée.

CXXV. Je me suis servi de ce marc pour dissiper les douleurs vives & *fourmillantes*, dont un Officier empoisonné avec de l'arsenic fut saisi aux jambes huit jours après que je l'eus délivré du poison. Ces douleurs résistèrent pendant deux mois à tous les remèdes. Le

tems d'exprimer les olives, étant arrivé, j'en profitai pour lui faire plonger les jambes jusqu'aux genoux dans le marc d'olive au sortir du pressoir, & par conséquent encore tout chaud. Il restoit pendant plusieurs heures dans ce bain. Après trois bains cette crampe opiniâtre & inquiétante disparut. Depuis j'ai lu dans les ouvrages de M. de Haën (a), un cas tout-à-fait semblable. La difficulté que cet habile Médecin éprouva à guérir sa Malade fut si grande, que je me fais bon gré de pouvoir indiquer un remède prompt & efficace, contre les douleurs spasmodiques des membres, qui sont la suite d'un poison: ne peut-on pas espérer que le même remède produiroit le même effet contre les douleurs & les spasmes que le venin hydrophobique occasionne à l'extérieur?

CXXVI. Les mêmes topiques seroient utilement employés sur la gorge des malades. M. Nugent fit appliquer à la gorge & au cou d'Elizabeth Bryant un emplâtre de galbanum & d'extrait de thébaïque. Le topique que M. Pringle recommande dans l'esquinancie, & que j'ai éprouvé efficace, dans l'angine aphteuse, conviendrait encore mieux: voici la formule de l'Auteur.

CXXVII. Trempez (b) une flanelle épaisse dans égale quantité d'huile commune & d'esprit volatil de corne de cerf; appliquez-la autour du cou, & renouvellez-la une fois toutes les quatre heures, (& plus souvent s'il le faut), au moyen de quoi le cou, & quelquefois le corps en entier, entre en sueur, ce qui prouve que les effets de ce remède se combinent parfaitement avec ceux du musc, & des autres remèdes appropriés au traitement interne de la Rage.

(a) *Rat. Med.* Tom. V, pag. 183.

(b) *Obs. sur les Malades des armées*, Tom. I, pag. 216.

CXXVIII. *Ustion de la cicatrice.*

Dans ce dernier période est-il encore tems de cautériser par le feu, ou par les caustiques, la partie mordue & cicatrisée? Oui: du moins tel est mon sentiment; & je le fonde sur ce que dans la Rage déclarée, confirmée même, il est possible que le venin (a) rabifique réside encore en partie, & même en totalité dans la partie blessée, & que de-là, sans se déplacer, par la seule impression qu'il fait sur les extrémités des filets nerveux, il excite sympathiquement les spasmes & les convulsions, qui forment l'ensemble des symptômes constitutifs de la Rage & de l'Hydrophobie.

CXXIX. Très-souvent la maniere avec laquelle le spasme douloureux, parcourant les espaces intermédiaires, se porte de la partie blessée au gosier, annonce, par la rapidité de sa marche & par le trajet qu'elle suit, non le transport successif d'une matiere morbifique par les voies de la circulation, mais la communication prompte, & comme simultanée d'un ébranlement, qui, excité par le stimulus du venin sur l'extrémité sentante des nerfs de la partie, se propage le long de ces nerfs jusqu'à l'extrémité opposée. C'est ainsi qu'agit la cause morbifique dans quelques cas de maladie convulsive, & notamment d'épilepsie; maladie avec laquelle la Rage, selon moi, a la plus grande affinité. Voyez le parallèle que j'ai fait de ces deux maladies dans le Journal de Médecine, Tome XLIX.

D'ailleurs si le développement de la Rage étoit un effet de la résorption du venin déposé dans la morsure, de son introduction dans le sang, & de l'infection qui s'en suivroit, la maladie ne s'annonceroit-elle pas d'une maniere différente qu'elle ne fait? Jugeons-en par ana-

(a) Voyez §. XXII.

logie, & comparons l'insertion du levain varioleux par l'inoculation, à celle du venin rabieux par la morsure. Le virus variolique inséré, reste dans la peau entamée six, huit, douze jours, sans effet apparent, ainsi que fait le virus rabieux pendant quarante jours & plus. Mais le moment où le levain de la petite vérole pénètre dans le sang est-il arrivé; un frisson qui survient tout-à-coup annonce l'irruption de l'ennemi dans l'intérieur du corps: la fièvre qui succède nous avertit qu'un hétérogène nuisible s'est introduit dans les voies de la circulation, & que la Nature s'occupe du soin de l'expulser. Rien, ou presque rien de tout cela n'arrive dans les préludes, & aux approches de l'Hydrophobie: presque toujours l'état du pouls montre que la tranquillité de la circulation n'est point troublée. Or cette tranquillité constante, quelquefois pendant tout le cours de la maladie, comment peut-elle se concilier avec l'idée d'un venin âcre & délétère, mêlé avec le sang & les humeurs, & parcourant ensemble toutes les routes de la circulation?

CXXX. Cependant, malgré ces raisons théoriques, moins convaincantes peut-être qu'embarrassantes, j'avoue qu'il est peu croyable que dans ce dernier période, le venin rabieux ne se soit pas mêlé avec le sang & les humeurs, sur-tout si l'on considère que, la morsure d'un Hydrophobe, ainsi que plus d'une observation l'a prouvé, est contagieuse; effet qu'on ne peut, ce semble, attribuer qu'à l'action du venin rabieux qui a vicié la salive de l'Hydrophobe, & lui communiquant sa virulence, l'a changée elle-même en venin. Je ne prétends point élever de doute là-dessus; seulement je soupçonne qu'il est des cas où cette infection n'a pas lieu, & où l'on peut regarder, au moins comme douteuse, l'introduction du venin dans le sang. J'oppose expérience à expérience; & je trouve que si plusieurs faits attestent que la salive d'un Hydrophobe est venimeuse, contagieuse, il est quelques faits aussi qui prouvent qu'elle n'a été ni l'un ni l'autre.

Riballier nous apprend que des enfants furent impunément mordus par leur pere dans un accès de Rage; & M. Vaughan ayant fait inoculer un chien avec la salive d'un enfant Hydrophobe, au moyen d'une lancette qui en étoit imbibée, cette inoculation ne produisit aucun effet contagieux, quoique la salive eût été prise dans un moment où les symptômes de la Rage étoient empirés, & peu d'heures avant la mort de l'enfant.

CXXXI. Déjà l'expérience nous a appris que la salive d'un homme Hydrophobe n'a pas un venin essentiellement mortel. Les mêmes Observations, par lesquelles nous savons que des personnes mordues par des hommes enragés, ont été affectés des symptômes hydrophobiques, nous instruisent aussi qu'aucune d'elles n'est morte des suites d'une telle morsure. Un jour l'Observation rassemblant, en plus grand nombre, des faits semblables à ceux cités par Riballier & Vaughan, nous démontrera que la salive d'un Hydrophobe, non-seulement est moins virulente que celle des bêtes, mais encore qu'il peut arriver qu'elle ne le soit absolument point: & qu'alors le venin de l'animal enragé, même en faisant périr l'homme mordu, périt en lui, sans imprégner de sa virulence, ni le sang ni les humeurs.

CXXXII. Mais sans trop prévoir dans l'avenir les connoissances futures, mettons à profit celles que le passé nous a acquises, & revenons à notre objet. Je crois en avoir assez dit, non pour persuader, mais pour établir un doute raisonnable; & ce doute doit être un motif suffisant pour que nous cherchions à détruire, par l'ustion de la partie mordue & déjà cicatrisée, le venin, ou la portion du venin, que la vraisemblance nous permet d'y croire renfermé, & je pense que l'on a trop souvent négligé de le faire, dans l'idée que cette cauterisation étoit trop tardive pour être utile.

CXXXIII. Cette pratique me paroît sur-tout con-

venable , lorsqu'on s'apperçoit que chaque paroxisme de Rage est annoncé par la douleur & par le spasme de la partie mordue. Ce prélude du paroxisme n'est-il pas un indice, que le *stimulus* virulent est encore présent & actif dans cette partie?

CXXXIV. Tels sont les nombreux moyens que l'Art a employés jusqu'à présent contre cette terrible maladie. Pour débrouiller le cahos d'une foule d'Observations , souvent contradictoires , il m'a fallu ranger chaque fait à sa place. Je ne pouvois y parvenir qu'au moyen de quelques principes qui me servissent de guide. Ceux dont je me suis servi , je les ai puisés dans les notions pathologiques, que l'expérience nous a données sur l'Hydrophobie.

J'ai passé comme en revue cette légion de remèdes proposés contre la Rage. J'ai interrogé l'expérience sur leurs effets ; j'ai compté les succès , pesé les témoignages , examiné toutes les circonstances , & d'après tout cela, j'ai prononcé sur le mérite de chaque remède; j'ai apprécié les vertus , vraies ou fausses , indiqué ses qualités utiles , ou nuisibles , & déterminé les cas favorables , ou défavorables à son administration. Mais , si j'ai osé m'ériger en juge , la manière de m'annoncer prouve , à ce que je pense , combien peu je crois être en droit de présumer de moi-même. Je n'ai pris le ton affirmatif , que lorsque j'ai parlé le langage de l'expérience. J'ai hasardé , il est vrai , quelques conjectures , j'ai proposé quelques nouvelles vues ; mais je ne l'ai fait , que lorsque je me suis vu autorisé par l'analogie des faits : si mon ouvrage n'est pas tel que je le voudrois , tel qu'il pourroit être , ce n'est pas faute de l'avoir médité. Mais le dépérissement de ma santé a nui à l'exécution de mon plan. Le desir d'être utile a prévalu sur ma foiblesse , il m'a prêté des forces , & enfin d'efforts en efforts , j'ai poursuivi , j'ai avancé , j'ai fini ; heureux si cet opusculé d'un Valétudinaire peut servir au salut

de ces infortunés que la Rage menace d'une mort tragique, & si, ayant sacrifié ma santé au Public dans l'exercice de mon Art, je puis consacrer encore à son utilité les restes d'une vie languissante.

T R O I S I E M E P A R T I E (a).

Observations nouvelles sur la Rage.

*Duo sunt precipui Medicina Cardines. Ratio, & Observatio;
Observatio tamen est solum ad quod dirigi debent medicorum
Ratiocinia. Bagliv. prax. Lib. I. Ch. II, §. III.*

LORSQU'A la publication du Programme de la Société Royale de Médecine, j'entrepris de *déterminer quel est le meilleur traitement de la Rage*; je n'eus pas de peine à comprendre qu'un Mémoire fait pour le concours devoit être l'ouvrage de l'expérience, & non celui de l'imagination: qu'il y falloit des faits, & non des raisonnements, ou du moins qu'il n'y falloit des raisonnements, que ceux qui, dérivés de l'Observation, étoient nécessaires pour lier entr'eux des faits isolés, faire leur rapport mutuel, & en déduire les conséquences pratiques, suffisantes à la solution du problème proposé; je formai mon plan d'après cette idée, & plein de la lecture des nombreuses Observations qu'une foule d'Auteurs nous ont laissées sur cette maladie, je voulus que l'expérience fût la règle fidele de mon travail.

Il est vrai que cette expérience fut moins la mienne que celle des autres. Je me fis une loi de ne citer que des Observations, dont l'authenticité fût rendue publique par l'impression, & qui, soit par cette notoriété, soit

(a) Suite du Mémoire de M. Bourcille.

par

par le nom des Auteurs, eussent plus d'autorité que les miennes, peu nombreuses & peu imposantes ; & en cela je fis une méprise, dont la Société Royale m'a fait appercevoir. Cette illustre Compagnie, en honorant mon Mémoire d'un accueil flatteur ; trouva qu'il y manquoit des Observations qui me fussent *particulieres*, & qui vinssent à l'appui de ma doctrine. Cette décision respectable m'impose une nouvelle tâche : je me ferai un devoir de la remplir, le mieux qu'il me sera possible, soit pour donner à mon ouvrage toute l'utilité dont il est susceptible, soit pour montrer combien je suis empressé de me conformer aux vues de la Société Royale.

Je lui présente donc ce Recueil comme un supplément qu'elle a jugé elle-même nécessaire ; puisse-t-il lui paroître suffisant : ces Observations sont nouvelles, & pour la plupart récentes. Il n'y en a que trois qui me soient propres, les autres m'ont été communiquées & abandonnées par leurs Auteurs. Je me suis fait un devoir, non-seulement de mettre, à la tête de chaque Observation, le nom de celui à qui j'en suis redevable, mais encore de le laisser parler lui-même, de copier ses propres expressions, & qui plus est, de les laisser subsister dans leur entier, lors même qu'elles ont paru contrarier mes principes. Le seul droit que je me sois réservé, a été celui de faire aussi mes remarques, & de les placer à la suite de chaque Observation.

O B S E R V A T I O N P R E M I E R E,

Communiquée par M. Bouret, Docteur en Médecine.

1°. UNE louve enragée, ayant mordu plusieurs personnes du peuple en 1758, dans le Terroir de Trigance, Village du Diocèse de Riez, quatre de ces infortunés vinrent me consulter. Quatre autres avoient reçu des

blessures , si violentes & si multipliées , qu'ils furent hors d'état de se rendre à Riez pour demander des secours.

2°. Les quatre qui s'adressèrent à moi , avoient tous des plaies notables , avec des déchirures très-considérables. Parmi les Auteurs qui avoient écrit sur la Rage , je n'en connoissois aucun de plus instructif que Default & Astruc , dont j'avois lu les ouvrages , lorsqu'ils parurent en public. J'adoptai leur sentiment , & leur méthode comme mieux raisonnée que tout autre ; en conséquence je soumis ces quatre personnes à un traitement uniforme. Je fis soigneusement scarifier leurs plaies ; elles furent exactement nettoyées par des lotions convenables , & pansées deux fois par jour avec l'onguent mercuriel. Je fis ensuite administrer des frictions mercurielles , selon la méthode de Default & d'Astruc , & de plus je fis user intérieurement de l'eau de Luce.

3°. Au bout de quinze jours de ce traitement , trois d'entr'eux se crurent à l'abri de tout danger , & malgré les plus vives instances , il ne fut pas possible de leur persuader de continuer. Ils se retirèrent chez eux , & devinrent bientôt les victimes de leur fausse sécurité. Ils périrent tous les trois à Trigance , dans les accès les plus furieux de la Rage ; l'un au trente-huitième jour de sa blessure , l'autre au quarante-quatrième , & l'autre trois mois après.

4°. Ce dernier étoit un homme sexagénaire , d'une constitution foible & délicate. Arrivé à Trigance , il tomba dans une tristesse affreuse. De tems en tems il éprouvoit une anxiété , & un mal-être très-pénibles , comme si c'étoit des accès d'une Rage muette , qui enfin fit périr cet infortuné.

5°. Le quatrième fut plus docile , & il s'en trouva bien ; c'étoit un garçon de vingt-trois ans , qui avoit été mordu au poignet avec déchirement , mais qui cepen-

dant n'avoit pas été si maltraité que les trois autres. Il se soumit à continuer, pendant plus d'un mois, le traitement commencé, qui eut un entier succès. Ce jeune homme n'eut aucune atteinte de Rage, & il eut à se féliciter de n'avoir pas imité l'entêtement des autres, dont il est à croire qu'il auroit subi le sort, sans sa persévérance dans les remèdes.

6°. Les quatre malheureux, qui n'avoient pu quitter leur demeure à cause de la grièveté de leur blessure, périrent tous misérablement de la Rage, avant le trentième jour de leur morsure. Un fait digne de remarque, c'est que la plupart de ces paysans vécurent maritalement avec leurs épouses, jusqu'au tems où leur maladie se déclara; & cependant ces femmes, sans avoir fait de remèdes, n'éprouverent aucune suite fâcheuse de ces caresses réitérées.

R E M A R Q U E S.

On regarde la morsure du loup, en cas de Rage, comme plus dangereuse que celle du chien. L'Observation de M. Bouret est favorable à ce sentiment. Huit personnes sont mordues par la louve de Trigance: sept périssent de la Rage, & le jeune homme, qui seul en est exempt, doit son salut à sa persévérance dans le traitement prophylactique. Je ne connois point d'événement, où de tant de personnes mordues par un chien, toutes, à l'exception d'une seule, meurent Hydrophobes. D'où vient donc cette différence de danger dans les deux cas. De plusieurs causes, 1°. le levain rabieux dans un animal féroce, maigre, affamé tel que le loup, doit être naturellement plus âcre, plus virulent que dans un animal d'un caractère amical, nourri de la main de l'homme, dont il est le compagnon fidele. 2°. Le chien enragé ne mord, le plus souvent qu'aux jambes, & aux parties inférieures qui sont couvertes. Le loup s'élance

& se dresse, il lutte pour ainsi dire face à face avec ceux qu'il attaque, & ses morsures sont d'autant plus dangereuses, que souvent elles sont faites à des parties nues, au visage, au cou, aux mains. 3°. Le plus ordinairement le chien ne mord qu'en passant, mais le loup plus carnacier, est aussi plus acharné. Il ne se contente point de mordre, mais il déchire à lambeaux les membres mordus, & fait de nouvelles morsures aux parties, que la première blessure avoit mis à découvert. Par-là il insinue plus profondément & plus intimement le venin dans le tissu des chairs.

Le venin de la Rage peut-il être communiqué par les voies & par l'acte de la génération ? Les (a) opinions sont partagées. Hoffman, Sauvages, &c. sont pour l'affirmative; Riballier, Baudot, Thieffet & autres soutiennent la négative. Ce dernier sentiment est le mieux prouvé; c'est celui que j'ai embrassé dans mon Mémoire, & ce qui est arrivé à Trigance, le confirme d'une manière à ne point laisser de doute. L'Observation (b) ci-après nous en fournira encore une preuve décisive; il résulte de tous ces faits, que l'émission de la semence dans le vagin n'est pas une cause suffisante d'infection: plus les Observations exactes se multiplieront, plus se vérifieront ces deux principes essentiels, consignés dans mon Mémoire, que la bave (c) ou la salive seule contient le venin de la Rage, & que ce venin (d) n'est contagieux qu'autant qu'il est inséré dans la peau entamée.

(a) Voyez §. VII. VIII.

(b) Observ. 6^e, n° 12 & 13.

(c) §. V.

(d) §. IX.

OBSERVATION SECONDE,

*Communiquée par M. Pélet, Docteur en Médecine,
à Millaud en Rouergue.*

1°. Deux personnes furent mordues par un chien enragé ; c'étoit un homme de vingt-cinq ans , & un garçon de douze : le premier mordu à l'hypogastre, entre le nombril & l'os pubis, reçut une blessure assez profonde. Le second avoit eu l'avant-bras blessé.

2°. Les plaies de l'un & de l'autre furent soigneusement pansées. On les lava avec l'eau salée à chaque pansément : on les tint ouvertes assez long-tems , & on les frictonna chaque jour, avec l'onguent mercuriel.

3°. L'homme fut saigné le jour même de sa blessure , peu de tems après être revenu de sa frayeur. Le lendemain il fut purgé , & le surlendemain je le soumis au traitement mercuriel. Je suivis la méthode anti-vénérienne de M. Haguénor , employant alternativement les bains & les frictions , & de tems en tems je purgeois cet homme , que la crainte rendoit docile à tous les remèdes. Tout cela réussit au mieux.

4°. L'enfant reçut le même traitement proportionné à son âge. Il fut souvent purgé avec une potion purgative ordinaire. La veille du purgatif, je lui faisoit prendre quelque grains de mercure doux. Le succès fut le même, & ces deux personnes n'éprouverent aucun ressentiment de la maladie dont ils étoient menacés.

5°. Un enfant plus jeune que celui-ci, mordu par le même chien , eut un autre sort. On n'eut pas recours au même traitement ; aussi fut-il pris , dans le mois, de l'Hydrophobie, des convulsions, & il mourut dans un accès de Rage.

REMARQUES.

M. Haguenot, Professeur en Médecine, dans l'Université de Montpellier, publia en 1734, un Mémoire, contenant une nouvelle Méthode de traiter la vérole, dont Astruc (a) a donné l'analyse dans son beau *Traité de Morbis venereis*. Son objet est, en administrant les frictions mercurielles, de prévenir la salivation, qu'il regarde comme un obstacle à la guérison: *in Dissertatione sua*, dit Astruc, *totus in eo est ut salivationi obviam eat*. Voilà la méthode mercurielle anti-salivante dont s'est servi M. Pélet, ce respectable confrère, dont je ne prononce le nom qu'avec attendrissement & vénération; les deux personnes qui s'y sont soumises, ont été sauvées, & l'infortuné qu'on ne se mit pas en peine de traiter de même, périt. Son malheur, comparé au bonheur des deux autres, fait l'éloge de la Méthode employée.

(a) Tom. II, L. IX, pag. 1096. Qu'il me soit permis de destiner une de ces notes à la reconnaissance. Des traits où brillent la vertu, l'humanité, fussent-ils déplacés dans un ouvrage, ils se font toujours lire avec plaisir, & ils ont sur-tout droit de plaire aux Membres d'une Société, qui consacre ses travaux au soulagement de l'humanité souffrante.

Lorsque prêt à succomber aux maux dont j'étois assailli depuis cinq ans, j'implorai en 1779, les lumières des Maîtres en l'Art de guérir, par mon Mémoire imprimé dans le Journal de Médecine; de célèbres Médecins, soit du Royaume, soit des pays étrangers, touchés du sort d'un malheureux confrère, s'empresèrent avec bonté de me donner leurs salutaires conseils, & je reçus de toute part des lettres consolantes; M. Pélet fut un des premiers

à m'honorer de ses avis, & il fit plus; « soupçonnant, m'écrivait-il, qu'un des symptômes les plus fâcheux de votre mal, est votre sollicitude pour une famille nombreuse, je vous prie de me remettre un de vos enfants, je m'offre de lui donner une éducation décente & un état honorable, & en cas de mort, j'y obligerai mon héritier... » Que ne puis-je transcrire encore cette Lettre, où la probité bienfaisante se fait sentir à chaque mot. O homme vertueux! respectable Pélet, si ma délicatesse ne m'a pas permis d'accepter ton bienfait, tu n'es pas moins notre bienfaiteur, ton nom cher à tout ma famille, le sera encore à mes arrière-neveux; que cet ouvrage puisse mériter de parvenir à la postérité la plus reculée, pour y transmettre le souvenir & de ta générosité & de ma gratitude!

O B S E R V A T I O N T R O I S I E M E ,

Communiquée par M. Salva , Docteur en Médecine.

1°. Il est peu d'endroit où il passe plus souvent qu'à Sisteron, des chiens prétendus enragés, & depuis vingt-six ans que j'exerce la Médecine, j'ai été dans le cas de traiter bien des personnes qui avoient été mordues par ces chiens; mais une fois seulement j'ai eu la preuve certaine, que l'animal mordant étoit décidément enragé. Voici le fait.

2°. Dans le mois de Février 1773, un chien enragé, passant à Sisteron, mordit quatre personnes. Je fus appelé pour donner mes soins à trois d'entr'elles. L'une avoit à la jambe quatre morsures, dont chacune faisoit une plaie assez considérable; le second avoit été mordu à la main, & à l'avant-bras, & le troisième à la cuisse. Ils perdirent tous les trois beaucoup de sang par leur blessures.

3°. Le traitement consista à leur faire des scarifications, plus ou moins profondes sur la plaie, pour la bien dégorger; ensuite une lotion avec de l'eau salée, un pansement journalier avec l'onguent basilicon, mêlé à parties égales avec l'onguent mercuriel; une friction avec de l'huile d'olive sur la partie mordue, à chaque pansement, & six à huit frictions mercurielles aux environs de la plaie, ou sur la plaie même, pendant le cours du traitement, en mettant un jour & quelquefois deux jours d'intervalle d'une friction à l'autre, *pour éviter la salivation*. La dose de chaque friction étoit de deux à trois dragmes.

4°. Pendant tout le traitement je leur fis prendre, matin & soir, un mélange de musc & de cinabre, & j'entretins la suppuration tant qu'il me fut possible. Aucun symptôme de Rage ne se manifesta, ni avant,

ni pendant, ni après le traitement, & ces trois hommes jouissent encore d'une bonne santé.

5°. Il n'en fut pas de même de la quatrième personne mordue, qui étoit une femme du peuple; elle fut d'abord mordue à la main, & le chien se dressant sur elle, la mordit ensuite à la lèvre inférieure, & sur les gencives, qui donnerent beaucoup de sang.

6°. Le Chirurgien qui fut appelé pansa les blessures avec de l'eau salée, & dans moins de *huit jours elles furent guéries*. Cette infortunée se crut hors de danger, du moment que ses plaies furent fermées. Elle resta tranquille & bien portante, jusqu'au cinquante-deuxième jours après la morsure.

7°. À cette époque elle se plaignit d'un violent mal à la tête, & quelques heures après elle entra dans des accès de fureur, pendant lesquels elle aboyoit comme un chien, & jettoit l'effroi dans l'ame des assistants. Par intervalle elle avoit des moments où elle parloit avec bon sens, & où elle connoissoit son état; prévoyant ceux où l'accès alloit la prendre, & avertissant les personnes qui étoient auprès d'elle d'être sur leurs gardes. On étoit assuré de renouveler les paroxismes toutes les fois qu'on lui parloit de boire ou de manger, & particulièrement de boire. Une femme ayant pris de l'eau dans un pot, pour en verser dans un autre; le bruit de cette eau, qui tomboit d'un vase à l'autre, lui procura sur le champ un accès des plus violents. Elle fut dans cet état jusqu'au cinquante-quatrième jour, époque de sa mort.

8°. On observa que pendant les douze dernières heures de sa vie, elle rendit par la bouche une *quantité de bave si abondante, que son lit en étoit inondé*.

R E M A R Q U E S.

Les Observations de MM. Bouret, Pélet & Salva, forment un corps de preuves en faveur de la Méthode qu'ils

qu'ils ont employée : Méthode qui , quoique un peu variée dans les moyens , est cependant la même quant au fond. Dans toutes l'événement a été le même ; & cette uniformité est frappante en ce que , 1°. ceux qui se sont soumis avec docilité au traitement prophylactique ont *tous* été sauvés. 2°. Ceux en qui ce traitement n'a pas été employé , ou ne l'a pas été assez long-tems , sont *tous* morts de la Rage ; que conclure de ce contraste dans l'issue , sinon que la conservation des premiers doit être attribuée aux remèdes ordonnés , & la mort des derniers au défaut des mêmes secours ? Ainsi le malheur des uns & le bonheur des autres , concourent à rendre recommandable une méthode qui a préservé ceux qui en ont usé , tandis que ceux qui n'y ont pas eu recours ont péri. Ce genre de preuve me paroît démonstratif en Médecine pratique.

O B S E R V A T I O N Q U A T R I E M E ,

Communiquée par M. Cabrol , Docteur en Médecine.

1°. UN de ces gros chiens qui sont préposés à la garde des troupeaux , entra dans Rians le 3 Février 1780. A nuit close , il se jeta sur le premier homme qu'il rencontra , qui lui ayant tourné le dos , fut mordu à une fesse , à travers la culotte , mais si légèrement que la blessure ne passoit pas l'épiderme. Celui-ci fut laissé poussant les hauts cris , & le chien passa dans une autre rue , où ayant rencontré un jeune homme , il l'attaqua debout sur ses pattes de derriere. Le jeune homme vigoureux se battit quelque tems contre l'animal à coups de poing , & l'empêcha de le mordre ; mais , comme il voulut se sauver précipitamment , il tomba , & fut mordu au gras de jambe , à travers le bas. Il reçut deux blessures , dans laquelle la sonde entroit de la longueur d'un travers de doigt. L'animal fit chemin , & le blessé entra

E e

dans un cabaret voisin , où il raconta son aventure. Deux de ses camarades des plus hardis s'armerent de bâtons , & furent chercher le chien. Ils le trouverent *couché sur la place du marché*, l'attaquerent, se battirent quelque tems contre lui; mais l'animal s'étant jetté sur celui qui le ferroit de plus près, le mordit à l'avant-bras, à travers la veste , & les combattans se séparèrent. La plaie fut peu considérable; un petit pois l'auroit recouverte. Ce jeune homme ne voulut pas même la faire panser , & huit jours après lorsque nous la vîmes elle étoit cicatrisée.

2°. Le reste de la nuit ne fut funeste à personne, seulement le chien mordit plusieurs autres chiens d'un côté & d'autre; mais, dès le grand matin, le chien voyant passer une femme qui portoit quelque chose sur la tête, se jetta sur elle par derriere, la renversa, & la mordit au gras des deux jambes, à travers des bas de laine, & il lui fit cinq ou six blessures, parmi lesquelles deux ou trois étoient considérables. De-là il quitta le pays, & reprit le chemin d'où il étoit venu; & à deux cent pas, ayant rencontré un troupeau de moutons, il mordit un des conducteurs au gras de la jambe, à travers les bas, lui faisant une blessure cruelle de la largeur d'un gros écu, & d'un pouce de profondeur. Aussi resta-t-elle plus long-tems à se cicatrifer que toutes les autres; deux mois suffirent à peine; au lieu que dans quarante jours, toutes les autres plaies étoient cicatrisées, & l'auroient été plutôt si l'on n'avoit entretenu la suppuration avec les secours ordinaires.

3°. Nos Consuls, instruits de cette cruelle aventure, firent courir après le chien deux hommes, armés d'un fusil, qui le tuerent à une bastide, éloignée d'une lieue du pays, au moment qu'il y arrivoit. Ensuite, conformément aux ordres de MM. les Procureurs du pays, non-seulement tous les chiens mordus furent mis à mort, sans exception, mais tous ceux encore qu'on ne tenoit

pas à l'attache, & qu'on trouvoit errans dans les rues & ailleurs.

4°. On soumit toutes les personnes mordues, à un traitement prompt & efficace. Toutes les plaies furent d'abord brûlées par le feu, à l'exception de deux ou trois légères, qui ayant échappé à l'attention des Chirurgiens, ne furent apperçues que dans le cours du traitement, huit ou dix jours après; elles furent alors scarifiées & pansées comme les autres.

5°. M. Roure, M^e en Chirurgie de la ville d'Aix, mandé de la Province, arriva deux à trois jours après l'événement; il assembla les gens de l'Art, proposa la nouvelle méthode de traiter la maladie par l'usage du mercure & de l'alkali fluor; le traitement consista à frotter les environs de la plaie avec la pommade mercurielle, à appliquer dessus un plumaceau garni de la même pommade, à laquelle on ajouta ensuite l'onguent de la mere, & à faire prendre huit à dix gouttes d'alkali volatil, dans un demi-verre d'eau, soir & matin. M. Roure resta dix à douze jours à Rians, après lesquels il retourna à Aix, en nous priant de l'informer de l'issue, pour en instruire MM. les Procureurs du pays. Le traitement commencé dura plus d'un mois, & ne produisit ni salivation, ni sueurs. Les suites en furent très-heureuses; aucune des personnes mordues n'a éprouvé des symptômes qui eussent le moindre trait à l'Hydrophobie. Tous ont vu & avalé l'eau sans la moindre répugnance.

6°. La nommée Garron, fut la seule qui éprouva sur la fin du traitement, au commencement de Mars, des symptômes qui m'auroient alarmé, si je n'avois connu le tempérament vaporeux de la Malade; elle avoit des songes effrayants, elle éprouvoit une chaleur brûlante, & même des tremblements dans les membres. Je fis cesser l'usage du mercure & de l'alkali volatil, & dans peu de jours, à l'aide des calmants, elle reprit sa première santé.

REMARQUES.

De toutes les Observations que j'ai recueillies, il n'en est point d'aussi satisfaisante par l'événement que celle-ci, & je ne connois point d'autre exemple de tant de personnes mordues par le même animal enragé, qui toutes aient eu le bonheur d'être également exemptes, non-seulement de la Rage, mais aussi de tout symptôme hydrophobique, même le plus léger. Combien cet entier succès n'est-il pas propre à confirmer la bonne opinion qu'on s'est formée sur la méthode mercurielle, *non salivante*, secondée par les diaphorétiques? & combien sur-tout ne sert-il pas à faire regarder le pansement de la blessure & la suppuration, comme le moyen prophylactique le plus efficace? Il est vrai, car il faut être sincère, même dans les succès les plus brillants, qu'on peut former deux doutes, qui jettent quelque incertitude sur ces succès.

Le chien étoit-il réellement enragé? Il n'a pas été possible, répond M. Cabrol, d'en avoir aucune preuve physique; les précautions même qui ont été prises pour prévenir tout événement fâcheux, ont anéanti celles qui auroient pu se manifester: il n'existe donc d'autres preuves que celles que présente l'exposé des ravages faits par le chien. Sa fureur à attaquer, son acharnement à mordre tant de personnes, en divers tems & lieux, à quoi l'attribuer si ce n'est à la Rage? Avouons pourtant que les présomptions les plus plausibles, les vraisemblances les plus fortes n'équivalent jamais à une certitude physique, & qu'elles laissent toujours quelque chose de louche dans les conséquences qu'on voudroit en déduire.

De toutes les morsures de ce chien, fut-il enragé, aucune n'ayant été faite à nud, mais toutes à travers les différents vêtements du corps, n'est-il pas possible qu'elles

ne fussent pas contagieuses? Ce doute paroît fondé sur bien des faits, qui prouvent que plusieurs morsures faites à travers les vêtements, même les plus légers, n'ont point été suivies de contagion.

Une circonstance précieuse, qui mérite d'être relevée, est celle de la Garron; cette femme, sur la fin du traitement, eut des songes effrayants, éprouva une chaleur interne brûlante, & même des tremblements des membres: ces symptômes auroient pu être pris pour des avant-coureurs d'une Hydrophobie instantée, & il ne fallut pas moins que la sagacité d'un sage Praticien, pour ne pas se méprendre sur le caractère de la cause de ces symptômes, & pour distinguer qu'ils étoient simplement vaporeux. On doit savoir bon gré à M. Cabrol d'avoir été ferme dans cette idée, & d'avoir agi en conséquence. S'il eût donné dans une méprise, que la circonstance rendoit facile & excusable, s'il n'eût vu dans ces symptômes que les préludes d'une Rage prête à se déclarer, & qu'en conséquence il eût multiplié les frictions, donné du musc, du camphre & du nître, &c. ainsi que d'autres auroient fait, & qu'on lui conseilloit de faire; non-seulement les symptômes hystériques seroient devenus plus graves, mais, en outre, il en seroit résulté une erreur des plus séduisantes: car comme les symptômes vaporeux se seroient enfin calmés, & que cette femme, en dépit du traitement, auroit probablement fini par être guérie; on auroit pu penser, dire & publier, que, par cette méthode active, on étoit parvenu à étouffer une Hydrophobie, une Rage déjà commençante, qui s'annonçoit par des signes non équivoques. Mais le discernement de M. Cabrol l'a mis à l'abri de la surprise, & a prévenu celle qu'on auroit pu nous faire. Sa conduite sage & prudente, a démontré que ces symptômes soupçonnés d'être rabieux, n'étoient que des affections nerveuses, dans une femme naturellement hystérique, & n'exigeoient, pour tout remède,

que la suspension même des remèdes, & l'usage de quelques calmants. Si certaines Observations sur la Rage avoient été rédigées par des Médecins aussi attentifs que M. Cabrol, à distinguer le vrai caractère des symptômes, on n'auroit pas annoncé au Public des guérisons d'Hydrophobie, dont la prétendue existence n'étoit fondée que sur l'apparence trompeuse de certains symptômes équivoques, que la prévention exagère & transforme en signes évidents d'une Hydrophobie naissante & même déclarée.

OBSERVATION CINQUIÈME.

Par M. Empereur, Docteur en Médecine, Correspondant de la Société Royale.

LE 8 Juillet 1781, à Saint-Saturnin, près d'Apt en Provence, un chien mordit trois personnes, un Cuisinier* âgé de trente ans; un jeune enfant de dix ans, nommé Joseph, & un plus jeune encore, âgé seulement de six ans, appelé Castinel. Le premier fut mordu à la paume de la main; le second sous l'aisselle, & le troisième à la lèvre supérieure, au nez & aux gencives, dont deux dents furent enlevées par la morsure. Castinel, lors de la morsure n'avoit qu'une mauvaise chemise, à travers laquelle il fut mordu sous l'aisselle. Les plaies de tous les trois furent considérables, très-profondes, & rendirent beaucoup du sang.

1°. Le Cuisinier mit tout de suite lui-même un charbon allumé sur la blessure; mais il faut que cette brûlure fut peu considérable, puisqu'elle n'a été suivie ni de phlictenes ni d'escarres.

Après avoir fait appliquer sur cette plaie & sur les parties voisines, un emplâtre vésicatoire, je fis frotter & panser la partie avec l'onguent mercuriel. Il ne fut pas possible de faire suppurer la plaie, & malgré la poudre

de cantharides, dont on se servoit dans les pansements, elle fut cicatrisée dans six jours. Tel fut le traitement extérieur qui fut le même pour tous les trois. Voici quel fut le traitement interne.

2°. Le premier jour une saignée ; le second un purgatif ; le troisième un bain le matin, & un bol de mercure doux, le soir une friction, avec un gros d'onguent mercuriel fait à moitié, le tout accompagné d'un régime rafraîchissant, & d'une tisane faite avec le mouron, & les fleurs de tilleul. Le traitement fut le même pour Castinel & Joseph ; les bains furent continués aux uns & aux autres pendant quinze jours, & ensuite les frictions seules.

3°. Le cinquième jour le Cuisinier eut une diarrhée qui le fit aller six fois à la selle. Au huitième jour il a beaucoup craché. Les gencives furent enflées & douloureuses jusqu'au 23 Juillet ; le mercure ayant continué de porter à la bouche, & si fort, que les joues étoient enflées, que cet homme ne pouvoit plus manger que des potages, & qu'il avoit de la peine à avaler, je fis suspendre les mercuriels ; il fut purgé le même jour. Le 24, quoiqu'il n'eût plus repris les frictions ni les bols, les gencives étoient encore gonflées, & la bouche étoit parsemée d'aphtes.

4°. Le 28, n'ayant pas dormi de toute la nuit, nous lui donnâmes une potion narcotique ; il rêva aux chiens toute la nuit, & quand il en voyoit il étoit effrayé. Du 28 Juillet au 4 Août, les symptômes de la bouche ayant disparu, il recommença les bols & les frictions jusqu'au 18, sans éprouver d'autre symptôme à la bouche que la salivation.

5°. Le 18 au soir il se plaignit d'un engourdissement *au bras du côté mordu*. Le 19 cet engourdissement étoit mêlé par moment d'une foiblesse pareille à la paralysie, dans d'autres moments il ressentoit une douleur à ne savoir où poser son bras.

6°. Le 20 les symptômes du bras persévérèrent & se

propagerent jusqu'à l'épaule du même côté. Il avoit vomi toute la nuit ; le matin il fut obligé d'étendre continuellement le bras, & tout le corps, comme dans les pandiculations qu'on éprouve en s'éveillant, ou en bâillant.

7°. A huit heures du matin il fut fort altéré : il ne pouvoit pas boire ; quand il approchoit le verre plein d'eau de sa bouche, il disoit *sentir monter quelque chose de l'estomac qui lui serroit le gosier*. Cependant, en se faisant violence, il mit une gorgée de liquide dans la bouche, & quand elle y fut, il serra les dents & les lèvres, s'appuya de ses mains contre une muraille, se releva sur ses jambes, étendit le cou, & avala avec une peine incroyable. La déglutition étoit moins difficile lorsque la boisson étoit *tiède*. Jusqu'à quatre heures du soir il se promena, il vit l'eau *sans frémir*. Il étoit agité de nausées, de cardialgies & de vomissements quand il avoit avalé quelque chose ; & lorsqu'il vouloit avaler, soit liquide, soit solide, il étoit obligé d'étendre les bras, disant toujours sentir monter quelque chose de l'estomac qui lui serroit le gosier.

8°. Pendant tout ce tems le pouls étoit fréquent & ferré, le regard farouche, étonné. Sur les quatre heures on prépara tout pour le mettre dans le bain. Il vit l'eau, la toucha sans frémir, mais il eut de la peine à se déterminer à s'y plonger ; il fut comme agité de convulsions, tous ses membres tremblèrent. Il parvint à rester dans le bain un quart-d'heure en se bouchant le nez, & il y étoit assis tranquille. Il disoit que c'étoit l'*odeur* de l'eau qui lui faisoit mal, & quand il buvoit il se bouchoit aussi le nez, & alors il avaloit plus aisément.

9°. Au sortir du bain il monta dans sa chambre pour se coucher, mais il ne pouvoit rester une minute tranquille. Il enfonçoit son bonnet jusqu'au menton, disant que l'air lui faisoit mal. Il se regarda au miroir, & dit aux assistans, « je ne suis pas surpris que vous ayez peur de moi, cependant vous ne risquez rien ; j'ai bien envie

envie de mordre, mais je me mordrai moi-même»: & il se mordoit en effet aux mains & aux bras.

10°. Sur les dix heures il avala un bouillon avec facilité, & mangea une pomme cuite. Une heure après on lui proposa de changer de chambre, & il demanda qu'on l'enfermât, parce qu'il ne se sentoît plus en état de résister au desir qu'il avoit de mordre: on eut peur; on l'enferma: on entendit beaucoup du bruit dans sa chambre, des hurlements semblables à ceux d'un chien; il crioit qu'on fût l'étouffer. A une heure après minuit le bruit cessa. On ouvrit & on le trouva mort, étendu entre la muraille & son lit, avec des taches livides en divers endroits de son corps.

11°. Dans les dernières vingt-quatre heures, il prit trois bols composés avec le cinabre, le musc, le camphre & l'opium; ce dernier à la dose d'un grain. Son poulx a toujours été concentré, petit, serré comme l'on peint le poulx stomacal.

1°. Castinel, dont la plaie fut cicatrisée le dix-neuvième jour, sans avoir suppuré, quoiqu'on eut mis tout en usage pour favoriser la suppuration, fut aussi traité par les frictions & les bols.

2°. Dès le troisième jour il eut un peu de mal de gosier; le quatrième la salivation commença, & elle a continué plus ou moins, pendant un mois, qu'ont duré les frictions & les bols.

3°. Le 22 Août on lui fit faire un voyage par un vent du nord, très-froid pour la saison. Il fut attaqué d'un mal de gorge, avec fièvre, toux, langue sale, céphalalgie; ce mal de gorge étoit, pour lors épidémique dans le lieu. La maladie suivit son cours à l'ordinaire, & se termina par des sueurs & des selles bilieuses, dans l'espace de neuf jours. L'appétit revint, la convalescence ne fut pas longue, & le voilà parfaitement bien au commencement de Septembre.

4°. Le 9 Septembre il n'a pas soupé. Le 10 il a mangé,

mais moins qu'à son ordinaire. Le 11 il n'a pas voulu boire, & il frémissait toutes les fois qu'on lui en présentait; & quand à force d'être prié, il buvait, il disait étouffer. Il ne pouvoit supporter la lumière dans sa chambre, & on étoit obligé de l'ôter. Le même jour il se plaignoit qu'il avoit le bras gauche engourdi & douloureux. Il avoit les yeux égarés.

5°. Le 12, nuit tranquille sans dormir; le matin il a bu un demi-verre d'eau en tremblant. Journée tranquille, excepté dans les moments où on lui proposa de boire & de manger: car pour lors il cria, trembla, frémit. Le soir il ne put supporter la lumière dans la chambre. Le 13, nuit encore tranquille, il a demandé à boire, & il a bu trois cuillerées d'eau toujours en frémissant. Le matin il a mangé un peu de soupe; la première cuillerée l'a fait frémir, puis il a continué de manger tranquillement. Dans la journée il a resté une heure dans le bain fort tranquille, mais il a tremblé en y entrant. Toutes les fois qu'on lui parloit de boire, il criait, il étoit essouffé, son corps étoit agité, son visage devenoit rouge. Le même jour il s'est plaint d'avoir une petite bête dans les yeux, qu'il disoit passer d'un œil à l'autre. L'après-midi il n'a voulu ni boire, ni manger. Il a entré en convulsion, & bondissoit sur le lit toutes les fois qu'on lui en parloit: le bruit, la lumière, tout l'épouvantoit; alors sa respiration devenoit gênée, son visage étoit rouge; ses yeux étoient féroces. Le Chirurgien, ayant peur d'être mordu, n'a pu le saigner. Le soir à onze heures, il a mangé un peu de viande.

6°. Dans la nuit du 14, il a été tranquille jusqu'à deux heures après-miduit. Il ne vouloit pas qu'on approchât de lui, & le Domestique fut obligé de rester à la porte. S'il approchoit, le Malade s'agitoit, bondissoit, criait, frémissait, étoit essouffé, au point que dans l'inspiration l'air entroit en sifflant dans la poitrine, & son regard étoit celui d'un furieux. Il n'a pas voulu de

lumière : dans la matinée , il s'est laissé approcher ; mais lorsqu'il entendoit ou voyoit quelqu'un marcher , il trembloit , frémissait jusqu'à ce qu'on s'arrêtât : si je lui tâtois le pouls , aux approches de ma main il trembloit , & au moment que mes doigts le touchoient , son bras étoit agité de la même manière qu'il arrive à quelqu'un qui entend le bruit d'une arme à feu sans s'y être attendu , & qui tressaillit de surprise. A son air & à sa contenance on s'apercevoit qu'il étoit tout étonné de ce mouvement. Son pouls étoit petit , convulsif , sans être trop fréquent.

7°. Pendant toute la journée il se plaignoit de ses yeux. Il avoit toujours le bras engourdi. Quelqu'objet qu'on lui présentât il frémissait. Une branche de figuier qu'on lui remit pour se garantir des mouches , le fit trembler , & comme il voulut la prendre , & sur-tout au moment qu'elle toucha sa main , tout son corps fut singulièrement agité. Quand quelque mouche l'incommodoit , il la chassoit avec une agilité & une vitesse incroyable ; il étoit dans toutes ses actions d'une vitesse sans égale. Il n'a bu , ni mangé , ni uriné pendant toute cette journée du 14 ; & quand on lui parloit il avoit le regard farouche. Il conservoit cependant la raison , & répondoit conséquemment à tout ce qu'on lui disoit.

8°. Dans la nuit du 14 au 15 le bruit ne l'incommodoit plus , il demandoit à boire ; il portoit la boisson à sa bouche avec une si grande vitesse qu'il en répandoit la moitié , & toujours frémissant il ouvroit la bouche pour boire , avant que le verre fût aux lèvres. Dans cette même nuit il a déliré sur des objets indifférents. Dans la matinée il a vomi ; un lavement lui a fait rendre des matières jaunes. Il a salivé prodigieusement ; sa bouche étoit quelquefois pleine d'une salive écumeuse , qui paroissoit couler dans sa bouche comme par jets. Dans ces moments il portoit un linge au visage

pour la recevoir ; car il ne crachoit pas. Il avoit toujours le regard farouche. Il demandoit à boire, il buvoit, mais toujours en frémissant.

9°. Il s'est plaint de douleurs de tête affreuses. Il a demandé un bain, il s'impatientoit qu'il ne fût pas prêt. Il y est entré, & il en est sorti en frémissant. Il n'a cessé depuis de grincer des dents. Ce symptôme a paru avec la salivation. Sur les dix heures, du 15, il a eu une syncope. Il a resté un moment comme mort, ayant les yeux très-saillans & très-noirs. Il est revenu, il a mangé un œuf assez tranquillement ; mais la boisson l'a toujours fait frémir. Jusqu'à trois heures il a été continuellement agité, ne trouvant point de bonne place, & demandant sans cesse à boire & à changer de lit. A trois heures il a été pris d'une nouvelle syncope, & il est mort. On a remarqué qu'il a été froid tout de suite après sa mort.

10°. Depuis le moment que son Hydrophobie se déclara jusqu'à sa mort, chaque jour, à l'exception du troisieme qu'il fut impossible de lui rien faire avaler ; Castinel a pris plusieurs bols avec le cinabre, le musc, l'opium. Il a pris le bain, il a usé des fumigations avec le vinaigre, de plusieurs bols de camphre, & chaque soir des pilules de cynoglose ; il n'a jamais dormi un instant, quoique la dose du narcotique eût été poussée jusqu'à dix grains, tandis que cinq grains des mêmes pilules faisoient dormir une femme hystérique dans le même Hôpital.

11°. On lui a fait plusieurs frictions sur le cou avec l'onguent mercuriel. On lui a aussi frotté le devant du cou avec un liniment, composé de laudanum & de camphre. Sa plaie n'a jamais changé de couleur, mais il disoit y ressentir de la douleur. Il n'a jamais perdu la raison, jamais il n'a eu envie de mordre ni de cracher sur personne, & peut-être auroit-il été tranquille si jamais il n'avoit vu ni entendu personne. Car il l'étoit tout le

tems qu'on ne lui disoit rien, sur-tout qui eut rapport au boire & au manger.

12°. On voit par ce récit que les nerfs de ce malheureux étoient montés à un degré de sensibilité, le plus haut peut-être dont ils fussent susceptibles. Tout ce qui agissoit sur les organes de la vue & de l'ouïe, & quelquefois sur celui de toucher le faisoit frémir & trembler. Le troisieme jour fut l'époque de la plus grande sensibilité; la vacillation de la lumière, l'agitation de l'air, occasionnée par le mouvement des personnes qui approchoient de lui, le jettoient dans un état convulsif. Les hypnotiques, à haute dose, n'ont jamais pu diminuer cette sensibilité.

13°. Dans l'histoire de Castinel, un fait digne de remarque, c'est que dans le tems qui s'est écoulé depuis la morsure jusqu'à l'Hydrophobie, cet enfant ayant été attaqué de la fièvre angineuse, qui pour lors étoit épidémique, la fièvre ait suivi son cours, & se soit heureusement terminée par des selles & des sueurs critiques, comme dans les autres Malades; si le virus hydrophobique avoit été alors dans le sang, n'auroit-il pas dû, ou éclater, ou être altéré & dompté, ou enfin, être expulsé par les selles & les sueurs? Point du tout, c'est après une convalescence courte, après le rétablissement parfait de la santé & le retour de l'embonpoint, que l'Hydrophobie paroît. Comment donc veut-on préserver de l'Hydrophobie par des remèdes intérieurs dans un cas où le virus rabique n'existe pas encore dans le sang ni dans les humeurs (a)? Voilà les seules réflexions que je me permette: venons au troisieme sujet.

1°. Joseph a usé des bols, des frictions & des bains comme les autres, il n'a éprouvé aucune incommo-

(a) On trouve une réponse à cette objection embarrassante dans mon *Mémoire*, Partie I. Art. *Cause secondaire*, & Partie II. Art. *Prémunir le corps contre l'impression du venin*.

dité jusqu'au 16 Juillet. Ce jour là il commença à saliver , mais en très-petite quantité , & les gencives étoient à peine gonflées. Les remèdes mercuriels furent continués jusqu'à ce qu'il eût pris vingt bols de six grains de mercure doux chacun , & trente frictions pour chacune desquelles on employoit un gros d'onguent mercuriel.

2°. Ses plaies suppurerent prodigieusement , & pendant plus d'un mois , à l'aide des cantharides , dont on les saupoudroit de tems en tems. Il a été préservé , est-ce par le mercure ? Je ne le crois pas. Est-ce par la suppuration ? Je le croirois , si j'étois certain que le chien eût mordu Joseph , de maniere à lui communiquer la Rage. J'ai dit qu'il fut mordu à travers la chemise , mauvaise à la vérité ; mais il se peut fort bien que la bave du chien ait resté contre le linge , & qu'elle n'ait touché ni les téguments ni la blessure. Rien des Médecins ne douteroient point qu'ils n'eussent sauvé cet enfant , s'ils l'avoient traité ; c'est ainsi que nous avons une grande quantité d'Observations sur des gens préservés de la Rage , par le mercure , tandis qu'il est possible que le mercure n'ait préservé personne.

REMARQUES.

Les Observations de M. Empereur offrent un vaste champ aux réflexions. Sous les yeux de ce Médecin , le malheur même devient instructif.

1°. D'abord quel tableau pittoresque de la Rage & de ses fureurs , que le portrait du malheureux Cuisinier , voulant boire & ne le pouvant pas. Quel spectacle affreux ! On frémit à la peinture des efforts qu'il faisoit pour avaler une goutte d'eau.

2°. La description des symptômes terribles dont cet infortuné fut agité , nous manifeste quel est leur carac-

tere. On ne voit en lui & en Castinel que spasme, éréthisme, convulsion, ou leurs effets ; & dans le tableau les principaux traits de Rage, la dépeignent comme une maladie vraiment convulsive, telle que Nugent l'a cru, & moi après lui (a).

3°. Le sort déplorable du Cuisinier & de Castinel, est plus que tout un sujet de réflexions. Malgré les secours abondants, promptement & constamment administrés, par un Médecin dont les talents sont connus ; ils périrent de la Rage l'un & l'autre dans le cours du traitement. Jamais le mercure, ce semble, n'a été employé plus à propos, plus vigoureusement, plus assidument, mais aussi jamais plus inutilement. Pour disculper ce remède, on ne peut pas dire qu'il ait été mis en usage trop tard, trop peu de tems, ou trop peu abondamment. Appliqué en frictions, pris dans des bols, depuis les premiers jours de la blessure jusqu'à celui de la mort, ce remède a produit sur le corps une action vive, qui s'est déclarée par une salivation continuelle & prodigieuse. Mais à quoi tout cela a-t-il abouti ? au trépas. Un événement semblable vient d'arriver à l'Hôtel-Dieu de Paris, sous les yeux de M. Majault (b), Médecin de cet Hôpital.

4°. Il est donc vrai, il ne l'est que trop, *que le mercure n'est point le spécifique (c) de la Rage*, le préservatif assuré contre cette maladie. S'il est triste de renoncer aux idées flatteuses qu'on s'étoit formées de la vertu souveraine de ce remède, il le seroit bien plus d'être de nouveau, & toujours trompé par des espérances illusoires ; quelquefois le préjugé s'oppose au crédit que méritent des remèdes nouveaux, mais efficaces ; plus souvent il soutient la réputation de ceux qui se sont malheureusement acquis une célébrité de mode, & cette

(a) §. XII. XXI. XXIV. Voyez aussi | (b) Journal de Méd. T. LVIII, p. 57.
Journal de Méd. Tom. XLIX. p. 165. | (c) §. LXIII.

double prévention est également nuisible aux progrès de l'Art. La confiance qu'on nous a inspirée pour le mercure, exclusivement à tout autre remède anti-lysse, n'a-t-elle pas été, & n'est-elle pas encore un obstacle à des découvertes utiles; découvertes qu'on ne cherche pas à faire dans l'idée que le spécifique de la Rage est trouvé (a)?

5°. Je ne suis pas surpris qu'après avoir été, deux fois en même-tems, trahi si cruellement par le mercure, M. Empereur se méfie de son efficacité, au point de dire que *peut-être jamais* ce remède n'a *préservé* personne de la Rage; mais je ne puis souscrire à une décision si rigoureuse. Le mercure, sans être spécifique, peut être utile (b); l'exemple de Joseph semble en fournir une preuve. Il est croyable que les frictions mercurielles, conjointement avec l'abondante suppuration de la plaie, ont écarté un danger, sinon certain, assurément bien vraisemblable. Au reste, j'ai exposé mes raisons, pour & contre le mercure, aux paragraphes LIV. LVIII. LIX. LX. LXII. XCVIII.

6°. Il est donc vrai encore qu'une salivation même prodigieuse est inutile, insuffisante pour prévenir l'Hydrophobie, & qui plus est nuisible. Je suis autorisé à le dire par plusieurs faits, & même, ce me semble, par l'événement arrivé à Saint-Saturnin. Joseph, traité par la même méthode que les deux autres, mais qui n'a point, ou très-peu salivé; Joseph, dis-je, est le seul des trois qui ait été garanti. La salivation (je suis obligé de me répéter) n'est qu'une évacuation symptomatique (c); jamais elle n'a fait crise; jamais elle n'est plus abondante que lorsque le mal est à son comble. La (d) femme de Sisteron inondoit le lit de sa bave; Castinel dardoit la salive de sa bouche comme par jets; le

(a) §. CII.

(b) §. LXIII.

(c) §. XXXII.

(d) Observ. 3^e, a^e 8.

Vieillard (a) qui vouloit mordre Lister , répandoit par la bouche une grande quantité de salive ; cette excrétion abondante a-t-elle , je ne dis pas guéri , mais soulagé le moins du monde les Malades ? Non , elle ne s'est montrée , elle n'a augmenté qu'à mesure que la maladie alloit en empirant , & inclinait à la mort : font-ce là des marques d'une évacuation critique , ou plutôt ne font-ce pas des caractères certains d'une excrétion symptomatique ? N'ai-je donc pas eu raison de comparer la bave de l'Hydrophobe à celle de l'Epilectique (b) , de soutenir qu'elle n'est pas plus critique que l'écoulement de la gonorrhée (c) , & que tenter la guérison de l'Hydrophobie par la salivation , ce seroit donner dans la même erreur , que si l'on prétendoit guérir la vérole en provoquant le flux de la gonorrhée.

7°. Cependant on annonce des guérisons étonnantes , opérées par des frictions mercurielles excessives , & rapprochées fort près les unes des autres sur des Hydrophobes désespérés ; je ne porterai aucun jugement sur ces guérisons ; que pourrois-je en dire ? Des faits ne peuvent être détruits par des raisonnements , pas même par d'autres faits. Il faut laisser l'expérience corriger l'expérience , & je tems apprécier la valeur de ces Observations. Attendons , & tout s'éclaircira , *Medecina temporis filia*. Cependant je fais des vœux sincères pour que cette méthode , dans les cas où elle sera de nouveau employée , ait l'efficacité qu'on lui attribue. Je m'en réjouirois comme homme , & comme Médecin ; & loin d'avoir honte de chanter la palinodie , je m'empresserois alors d'exalter la vertu anti-lyssé (d) du mercure , avec

(a) *Quinto ab insultu die salivam plurimam ex ore profundens , interiit.*
List. de Hyd. Observ. 7.

(b) §. XXXIII.

(c) §. LXIII.

(d) Ce minéral ; un des remèdes les

plus précieux qu'emploie la Médecine , a peut-être bien des propriétés encore inconnues , que le tems découvrira , sans que nous puissions les soupçonner. Auroit-on jamais cru qu'un tel remède pût être un anti-spasmodique plus propre

234 MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
une satisfaction incomparablement plus grande que je
n'en ai maintenant à la déprimer.

OBSERVATION SIXIÈME,

Extraite d'un Mémoire à consulter qui m'a été présenté.

1°. M. L'AVOCAT CH*. Subdélégué de l'Intendance à R**, avoit un petit chien, qui fut mordu par un autre chien enragé. Il refusa de le faire tuer, & il ne put s'y résoudre, même après que son chien l'eût mordu, le 7 Septembre 1781, à la partie inférieure de la jambe gauche, précisément sur le tendon d'achille. Le surlendemain, 9 du même mois, comme son chien paroissoit avoir quelque embarras dans le gosier, il s'imagina que ce pouvoit être un corps étranger engagé dans cette partie. En conséquence il insinua sa main le plus avant qu'il put dans la gueule du chien, pour enlever ce prétendu corps étranger, & cette manœuvre aboutit à recevoir de la dent du chien une légère escoriation au poignet, qui rendit quelques gouttes de sang. L'une & l'autre blessure se guérèrent promptement & facilement, sans l'application d'aucun topique. Cet homme d'un caractère difficile, s'obstina à ne vouloir faire aucun remède, toujours dans la prévention, que son chien, & celui qui l'avoit mordu n'étoient point enragés. Six mois se passèrent sans qu'il eût à se repentir de son obstination; mais le moment cruel du regret ne tarda pas davantage. Le samedi 9 Mars 1782, fut le jour fatal.

2°. M. Ch*. avoit passé toute la journée en partie de plaisir, il avoit dîné aux nœces splendides d'un de ses

que tout autre à dissiper le tétanos? C'est | MM. Monro, de la Roche, Duboueix, &c.
cependant ce que l'expérience a appris à | Voyez J. de Méd. T. XL. XLII & XLV.

parents , & avoit été un des convives les plus gais ; après le repas il avoit joué dans la même société jusqu'à l'heure du souper.* Rentré chez lui , il prit peu de chose ; ensuite il fut passer la soirée chez une Dame où il resta jusques sur les dix heures. En sortant de-là il se plaignit à quelques personnes , qui se retiroient avec lui , d'un peu d'irritation à la gorge , leur disant qu'étant sujet à cette incommodité il ne s'en inquiétoit pas.

3°. Rentré chez lui , il écrivit jusqu'à environ minuit , heure à laquelle il se coucha. La difficulté de respirer & d'avaler avoit augmenté. On ne fait s'il put dormir ; sur les quatre heures du matin , le mal empirant , il sonna pour appeller sa domestique , qui , à cinq heures , fit venir le Chirurgien de la famille qui étoit son parent ; celui-ci le saigna du bras , mais on ne lui tira que quelques onces de sang.

4°. A huit heures le Malade se trouva dans un état pire , & on appella M. le Médecin B**. oncle du Malade , qui ordonna une saignée du pied. Le mal continua d'empirer ; M. R***. Médecin , qui jouit dans ces cantons d'une réputation justement méritée , se trouvant par hasard dans la Ville , fut appelé en consultation. On trouva le Malade sans fièvre ; on fit apporter une chandelle & une cuiller pour examiner l'état du gosier. A l'approche de la chandelle & à la vue d'un gobelet plein d'eau , le Malade frémit , s'agita , s'écriant qu'on ôtât cela de sa présence. Cependant , en lui fermant les yeux , on vint à bout de lui faire ouvrir la bouche , & cet examen ne procura pas de grandes lumières. Mais le souvenir de la morsure que M. Ch*. avoit reçue , donnant des soupçons de Rage , que les symptômes actuels changeoient en certitude , il fut décidé que cet infortuné étoit enragé.

5°. Cependant lorsque M. le Médecin B** fut appelé , M. Ch*. quoique avec difficulté buvoit de l'eau ; il en étoit de même au moment que M. le Méde-

cin R***. le visita. Jusqu'alors il n'avoit paru que de légères irritations dans le genre nerveux ; mais sur les dix heures la scène devint plus terrible , & les convulsions furent portées au plus haut période. Néanmoins, dans l'intervalle des accès , il continua de boire , mais peu. Il disoit lui-même qu'il n'avoit point de répugnance pour la boisson ; qu'il boiroit volontiers , mais qu'il étoit menacé de suffoquer toutes les fois qu'il avaloit quelque chose.

6°. Vers le midi il eut des moments de fureur. Il prit un pédiluve , & il n'eut pas laissé un demi-quart-d'heure les pieds dans le bain , qu'il se trouva beaucoup mieux.

7°. Sur les trois heures , comme on tardoit un peu trop à lui donner à boire , il en demanda lui-même ; il but ce qu'on lui présenta , & se plaignit de ce qu'il n'y en avoit pas assez. On lui prépara un bain qu'il demanda également , & y entra lui-même , ne donnant aucune marque d'horreur pour ce liquide , il se plaignoit seulement que l'eau du bain étoit trop chaude , qu'il se brûloit ; on ajouta de l'eau froide , & il ne dit plus rien. Il éprouva dans le bain des mouvements convulsifs , comme il en éprouvoit dans le lit , & il demeura dans l'eau près d'une heure. Au sortir du bain , on lui fit prendre des bols avec le cinabre & le musc , qu'il avala sans beaucoup de répugnance.

8°. Sur le soir , les forces commençant à s'affoiblir , il parut moins agité , & plus maître de lui-même. Il demanda à voir son pere ; on lui dit que sa situation l'avoit rendu malade. Il demanda le Curé , se confessa , reçut l'extrême-onction , répondant aux Prières de l'Eglise.

9°. A une heure après minuit , du lundi au mardi , il parut des signes d'un prochain trépas. Le Malade rendit , par la bouche & par le nez , une quantité assez considérable de sang noir ; une demi-heure après il sortit

du sang de même qualité, par les mêmes endroits, & cet infortuné mourut un instant après, dans un assoupissement léthargique, qui avoit commencé après sa première hémorrhagie.

10°. Après la mort son corps parut méconnoissable, par une espèce de noirceur qui en rendoit l'aspect hideux.

11°. M. Ch*. étoit âgé de trente-deux ans; il étoit d'un tempérament bilieux, d'un caractère vif & ardent, d'un humeur brusque & colère.

12°. Ce triste événement jétta la consternation dans la Ville, non-seulement par considération pour ce malheureux & ses parents, mais encore par les alarmes, dans lesquelles furent beaucoup de gens qui avoient eu avec cet infortuné des relations immédiates, les plus intimes, peu de tems avant sa catastrophe; les uns avoient mangé avec lui, & bu avec le même verre, dans des parties de chasse. Un autre avoit couché dans le même lit avec lui. La veille de son Hydrophobie, trois personnes du sexe avoient été chez lui manger, boire, folâtrer. Ce jour même il pressa avec les dents le bras d'une Demoiselle avec qui il dansoit; & qui plus est, le samedi au soir, six heures avant son Hydrophobie déclarée, il avoit habité deux fois avec une personne du sexe. Tous ces gens & leurs parents étoient dans les plus vives frayeurs.

13°. Je fus consulté par une personne de l'Art. Je me hâtai de donner mon avis; il tendoît à calmer des craintes qui ne me parurent pas fondées: cependant les cas étoient trop multipliés & trop importants, pour que je voulusse compromettre la vie de tant de personnes à ma seule décision: j'eus recours à la Société Royale. Elle voulut bien m'adresser un rapport fait en conséquence par MM. Andry & Thouret; & ce rapport favorable rendit la tranquillité

R E M A R Q U E S.

Voilà une nouvelle preuve que les blessures les plus légères faites à nud , ne sont pas les moins dangereuses , & une nouvelle leçon , que dans ces cas , la moindre égratignure , mérite la plus sérieuse attention , & un emploi prompt des remèdes les plus efficaces.

Voilà encore un nouveau témoignage , que le levain de la Rage peut rester pendant plusieurs mois , sans effet sensible dans la plaie où la morsure de l'animal l'a déposé : & cela est d'autant plus remarquable dans le cas présent , qu'il s'agit d'un homme vigoureux , à la fleur de l'âge , d'un tempérament chaud & bilieux , & d'un caractère violent , toutes circonstances qui auroient dû , ce semble , concourir à hâter le développement du venin , qui pourtant n'eut lieu que six mois après la morsure.

Le moment où ce développement arriva est très-remarquable. Ce fut à une époque où le jeune homme se livra sans modération , & dans le même jour aux plaisirs de la table , de la danse & de la débauche. Ce fut la réunion de ces trois excès qui décida , en quelques instans , l'effet meurtrier d'un venin ; qui depuis six mois restoit renfermé dans la blessure. Ces causes déterminantes ont-elles donné au venin plus de virulence qu'il n'en avoit ? Non , mais elles ont produit dans le corps une telle révolution , qu'il en est résulté un degré excessif de sensibilité dans la fibre animale. Dès-lors cette fibre , qui , jusqu'à ce moment d'éréthisme , avoit été insensible au stimulus du venin rabieux , deve-

(a) Cependant la plupart de ces personnes , par surabondance de précaution , continuèrent le traitement prophylactique , qui leur avoit été conseillé par quelques gens de l'Art. Toutes ont été exemptes du malheur qu'elles redoutoient.

nue plus fufceptible d'impreffion , a commencé à en ressentir les effets irritants , & la naiffance de l'Hydrophobie n'a eu lieu que lorsque le germe du venin rabique a été comme fécondé par le concours de cette cause fecondaire , fans laquelle le développement de la Rage n'auroit pas encore eu lieu , & peut-être jamais. Voyez ce Mémoire, article Cause fecondaire, §. XXV & fuivants.

Jamais , même dans les plus forts paroxifmes de Rage , ce jeune homme n'a eu horreur de l'eau. Il s'est expliqué plusieurs fois fur ce fujet , de maniere à ne point laiffer de doute. La vue de l'eau ne lui faisoit aucune peine , il la voyoit même avec plaifir ; il buvoit & defiroit de boire davantage , mais il ne le pouvoit qu'avec une grande difficulté , & en avalant il fe sentoît prêt à fuffoquer. Il est donc vrai , ainfi que je l'ai avancé (a) , que l'Hydrophobie , ce fingulier fymptôme familier aux enragés , n'est pas cependant un fymptôme effentiel à la Rage ; il est donc vrai auffi , que l'Hydrophobie est un effet fecondaire (b) de l'angine fpafmodique , & que le dégoût pour la boiffon ne vient que des tourments que les Hydrophobes éprouvent , ou ont éprouvé en buvant , & qui font plus ou moins d'impreffion fur leur efprit.

O B S E R V A T I O N S E P T I E M E ,

Communiquée par M. Salvator , Docteur en Médecine.

1°. D A N S le mois de Mai 1781 , le fleur Icard , Fermier de Payerols , fut mordu au talon par un chien qu'on difoit enragé. Icard fut fort affecté de cette morsure , & deux ou trois jours après il eut des mouvements convulfifs qui revenoient par intervalles. On

(a) §. XV. XVIII. XIX. XX. XXI.

(b) Ibid.

lui voyoit un air troublé, & comme égaré: cependant il raisonnaît très-bien lorsqu'on lui parloit de ses affaires; mais s'il étoit livré à ses réflexions, ou si on venoit à parler de son mal, on voyoit son visage changer de couleur & de figure.

2°. Je fus consulté, & je conseillai de faire des scarifications à la plaie, de la tenir ouverte & suppurante le plus long-tems qu'on pourroit, & j'envoyai au Chirurgien les Recherches sur la Rage de M. Andry, pour qu'il y trouvât une regle de conduite. Je ne pus aller moi-même auprès du Malade.

3°. Il fut traité par les bains, par quelques frictions, & par l'usage du musc combiné avec le camphre & le nître; & l'on eut soin d'entretenir la plaie ouverte pendant quelque tems. Ce Malade n'a éprouvé aucun symptôme d'Hydrophobie, n'ayant jamais eu de dégoût pour les liquides, ni fait de difficulté d'avaler la boisson.

4°. Il n'est pas assuré que le chien fût enragé, ou pour mieux dire, il a été prouvé depuis qu'il ne l'étoit pas. M. le Prieur de Malijay, mordu par le même chien, n'a fait aucun remède, & n'a éprouvé aucunes suites de la morsure. Ce même chien mordit encore à Payerols un chien qu'on a gardé à vue, & auquel il n'est rien survenu. Icard n'a été mordu qu'après M. le Prieur, & après le chien de Payerols. D'autres chiens furent également mordus, mais tous furent mis à mort par une prudente précaution.

5°. Les symptômes convulsifs que le sieur Icard éprouva, ne doivent être attribués qu'à la frayeur causée par la morsure du chien, & à l'épouvante dans laquelle il étoit de devenir enragé.

R E M A R Q U E S.

Il est possible que les nerfs & les tendons, atteints par la dent de l'animal, aient influé par leur irritation

à occasionner les mouvements convulsifs. On fait combien de blessures au talon & à la plante des pieds, sont facilement suivies de spasmes universels; sur-tout dans les pays méridionaux, où une simple piquûre dans ces parties produit un tétanos mortel. Cependant je pense, ainsi que M. Salvator, que tous les symptômes dont le sieur Icard fut affecté, étoient dûs à sa frayeur. M. Asti (a) nous a conservé l'observation d'un homme, en qui la crainte d'être Hydrophobe, produisit une Hydrophobie passagere; & j'ai vu la même crainte exciter des symptômes analogues à ceux de l'Hydrophobie commençante: voici un fait arrivé l'année dernière au mois de Mars.

O B S E R V A T I O N H U I T I E M E.

1°. M. L**, jeune homme de vingt-cinq ans, fatigué depuis plus de six mois de vapeurs, & d'une douleur fixée à l'hypocondre droit, pour lesquelles je lui faisois des remèdes, vint un soir me consulter; il avoit le visage blême, l'air consterné, le regard mal assuré: il s'assit près de moi avec la contenance d'un homme désolé. L'état où je voyois ce jeune homme, d'une physionomie, d'un caractère aimable, me toucha jusqu'à l'attendrissement. Je lui demandai, avec le ton de l'amitié, d'où lui venoit ce redoublement de mélancolie; ah! Monsieur, me dit-il, en versant des larmes, je suis perdu, si vous n'avez pitié de mon état. Je crains de devenir enragé, rassurez-moi, ou si cela se peut, guérissez-moi; il se tut un moment, puis reprenant son discours, il m'apprit, mais sous le plus grand secret, que trois ans auparavant il avoit été mordu à la main par un chien inconnu, qu'il se doutoit être enragé. Que pendant quarante jours il avoit été dans la plus vive alarme, sans oser le confier à personne, crainte qu'on ne le raillât; que ce terme passé il avoit oublié, &

(a) Recherch. d'Andry, pag. 14.

ses craintes & la morsure qui les avoit causées; mais que ces jours derniers se trouvant présent à une conversation où il étoit question de chiens enragés, une personne de l'Art avoit dit que le venin de la Rage pouvoit rester pendant plusieurs années dans l'inaction, pour se développer dans la suite, même après dix ans.

2°. Ces paroles firent une impression si vive, si forte sur son esprit, qu'à l'instant même il en avoit été étrangement troublé, & que depuis, sans cesse occupé de cette idée dont il ne pouvoit se débarrasser, il en avoit perdu le sommeil & l'appétit; il ne se soucioit plus de manger, encore moins de boire, & dans vingt-quatre heures il n'avoit pas avalé une goutte d'eau, ce qui ne l'avoit pas empêché d'uriner copieusement.

3°. Mais la plus grande peine étoit, que depuis le matin il ressentoit à la main mordue une douleur sourde, qui s'étoit étendue par-tout le bras, lui causoit un sentiment d'inquiétude dans cette partie, & il sentoit que cette douleur commençoit à lui saisir la gorge. Il voyoit bien, disoit-il, que c'étoit-là le prélude de la Rage, qui alloit enfin se déclarer.

4°. Plus d'une fois je l'avois vu grandement alarmé par les différents symptômes de sa maladie, mais jamais si désolé, si consterné. Je parvins difficilement à le guérir de sa peur; mais enfin mon air tranquille, mon ton assuré, & sur-tout le refus de lui prescrire aucun remède dissipèrent son effroi: quelques jours après il me revit, & fut le premier à badiner de sa terreur panique.

OBSERVATION NEUVIÈME.

1°. Au mois d'Octobre 1781, dans la ville d'Aix, en Provence, un Manœuvre-Maçon, âgé de seize à dix-sept ans, fut mordu à la jambe nue, par un chien enragé qui lui fit deux blessures, une desquelles étoit assez considérable. Elles furent guéries en quatre ou cinq jours,

au moyen du vin chaud avec lequel on les pansoit.

2°. Ce jeune homme fut calme jusqu'au quarante-quatrième jour de la morsure. On s'aperçut alors qu'il n'étoit pas dans un état tranquille ; mais ce ne fut que douze jours après , au cinquante-sixième jour depuis qu'il avoit été mordu , que l'Hydrophobie se déclara.

3°. L'orage s'annonça par une douleur vive à la jambe mordue , & à la cuisse du même côté , suivie d'une tension spasmodique , qui de la blessure s'étendoit par la cuisse jusqu'à l'aîne : dès-lors l'Hydrophobie se manifesta par le refus de boire , & par le frémissement que la vue de l'eau caufoit à ce jeune homme. Il avoit des moments de paroxysme , & des moments de tranquillité.

4°. M. Tabari , Docteur en Médecine , & un des Médecins de l'Hôpital Saint-Jacques de la ville d'Aix , fut appelé auprès du Malade , qui refusa de boire , & qui , à l'aspect de l'eau , trembla , frissonna , & fut saisi de convulsions à la mâchoire inférieure. Ce Médecin conseilla aux parents de le mener à l'Hôpital Saint-Jacques , où il se proposoit de le visiter , & de le traiter de concert avec quelques-uns de ses Confreres. On refusa de l'admettre dans cet Hôpital , & il fut dit aux parents de s'adresser à MM. les Consuls d'Aix , Procureurs du pays. Ce malheureux fut ainsi conduit de sa maison à l'Hôpital , de l'Hôpital à l'Hôtel-de-Ville , parcourant les rues d'Aix , sans donner aucun signe de Rage ; & il fut présenté à MM. les Procureurs du pays , qui ordonnerent de le remettre aux soins de M. Roure , Maître en Chirurgie , pour être traité aux dépens de la Ville.

5°. M. Roure trouva ce jeune homme ayant une tension générale dans les nerfs , avec spasme & douleur , depuis la partie mordue jusqu'à l'aîne du même côté. Il ne pouvoit boire , il ne pouvoit même regarder l'eau sans frémir ; le cas étant pressant , on se décida à le traiter

par des frictions mercurielles à forte dose. On en fit deux encore le même jour ; l'une tout le long de la jambe mordue & de la cuisse, & l'autre sur la nuque, les vertebres du col & l'omoplate. Pour chacune de ces frictions on employa trois dragmes d'onguent mercuriel.

6°. Ces frictions parurent soulager considérablement le Malade, sur-tout la dernière. Après l'avoir reçue il recouvra assez de liberté dans la déglutition, pour boire & pour avaler, mais non sans quelque difficulté. On lui donna un lavement, où l'on avoit mis de l'alkali volatil ; on lui fit prendre un bol composé de camphre, de nître & de musc. Le Malade se coucha, & fut tranquille pendant cinq à six heures. On se promettoit sa guérison, mais au moment qu'on se flattoit le plus, il mourut.

Je tiens les principaux détails de cette Observation de M. d'Arluc, savant Professeur en Médecine, de la Faculté d'Aix.

R E M A R Q U E S.

Joseph, à Saint-Saturnin, & le Manœuvre-Maçon à Aix, sont mordus l'un & l'autre à la jambe : celui-ci meurt de la Rage, celui-là en est exempt. D'où vient cette issue différente ? C'est que la morsure du premier fut faite à travers les bas, & pendant plus d'un mois les plaies suppurerent prodigieusement, & qu'au contraire le Manœuvre fut mordu à la jambe nue, & que ses blessures furent imprudemment fermées, & guéries en quatre ou cinq jours. Ces deux exemples concourent également, l'un par le bon événement & l'autre par le mauvais, à prouver combien il est important de ne point laisser cicatrifier (a) trop tôt la blessure, & de la faire suppurer abondamment & long-tems.

(a) Voyez mon Mém. §. I. LI. LII.

Ces exemples confirment aussi, ce que nous savions, par une multitude d'Observations, que les plaies faites à nud sont les plus dangereuses. Seroient-elles les seules dangereuses?

Le serrement convulsif de la mâchoire mérite d'être remarqué. C'est un symptôme qui annonce une nouvelle conformité (a), entre l'accès de la Rage & le paroxysme épileptique.

Dès que l'Hydrophobie est déclarée, le traitement mercuriel ne guérit point le Malade. Les frictions, loin de soulager, irritent le mal; & l'Hydrophobe périt communément en douze heures. Tel est le sentiment de M. Moreau (b), & le résultat de son expérience dans le traitement de cette maladie à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il n'existe que trop d'Observations qui confirment cette décision. La mort du Manœuvre en offre une nouvelle preuve, & les frictions administrées à dose forte & répétées, n'ont point empêché qu'il ne soit mort de la Rage vingt-quatre heures après l'Hydrophobie déclarée.

Les frictions, il est vrai, ont paru le soulager. On l'a cru ainsi en suivant la maxime fautive *post hoc ergo propter hoc*. Dans le fait, il n'est arrivé au Manœuvre que ce qui arrive à beaucoup d'Hydrophobes lorsqu'ils touchent à leur fin. Presque toujours le retour du calme, de la tranquillité, de la raison, & notamment de la facilité plus ou moins grande à boire & à manger, semble donner un espoir de guérison; mais c'est précisément alors que le Malade meurt. Les exemples en sont si nombreux, qu'il ne seroit pas possible de les rapporter tous. Il suffit de ceux qu'offrent les précédentes Observations.

1°. Six heures avant sa mort, le Cuisinier de Saint-

(a) Journal de Méd. Tom. XXXIX.

(b) Rech. d'Andry, pag. 156. Voyez mon Mém. XCIX.

Saturnin avala un bouillon avec facilité, & mangea une pomme cuite.

2°. Peu de moments avant sa mort, Castinel mangea un œuf assez tranquillement.

3°. M. Ch* à midi, eut deux accès de fureur. Il prit un pédiluve, tout se calma. Il demanda à boire, but avec plaisir, tout ce qu'on lui présenta, & se plaignit qu'on ne lui en donnoit pas assez. Est-ce le pédiluve qui a produit ce subit amendement? Non; mais telle est la marche de la maladie, que la plupart des symptômes, & sur-tout l'Hydrophobie, se calment, ou même disparoissent dans les dernières heures de la vie. En effet, quelques heures après M. Ch*. n'étoit plus.

D'après ces exemples, il me semble qu'on n'est pas fondé à faire honneur aux frictions mercurielles d'un soulagement qu'on observe à la même époque de la maladie, dans d'autres Hydrophobes qui ne le doivent point à de telles frictions, soulagement infidèle, indice d'une gangrene (a) interne, & d'une mort prochaine. L'histoire de Courchet nous a appris que l'on n'a rien de bon à attendre de ce calme trompeur.

Le malheureux Courchet (b) se couvre le corps d'onguent mercuriel, au milieu de cris, de jurements, de mouvements extraordinaires. Après la friction, il paroît tranquille; une demi-heure après il est pris d'un nouvel accident, avec vomissement de glaires verdâtres. L'horreur de l'eau diminue tout-à-coup. Il voit son épouse manger & boire, sans aversion, sans crainte des liquides. Il ordonne qu'on lui prépare à souper, assurant qu'il boira à son tour; en attendant il se couche pour reposer quelques moments, se couvre la tête du drap, & tandis que ses parents se flattoient de le voir bientôt manger & boire, ce qu'il n'avoit fait depuis trois jours, il étoit déjà mort sans qu'on s'en fût aperçu.

(a) Voyez §. XXXIV.

(b) Journal de Méd. Tom. III. Obs. de M. d'Arlec.

Une Observation (a) de M. Bonafos , Médecin de Perpignan , nous offre une autre preuve d'infidélité de ce prétendu soulagement. Un Médecin de ses amis , est appelé auprès d'un Malade qui étoit dans les derniers degrés de la Rage. Il ordonne des frictions mercurielles ; aussi-tôt qu'elles furent faites , l'horreur de l'eau cessa. Le Malade but sans peine & sans répugnance , les liquides qu'on lui présenta. Il mourut cependant bientôt après , des suites de l'inflammation gangreneuse de différents viscères.

Si le mercure influe dans ce soulagement funeste , ce ne peut être qu'en hâtant la gangrene (b) , qui précipite la mort du Malade , & dans ces tristes moments la liberté d'avaler recouvrée , loin d'être un signe favorable , doit être regardée comme un indice mortel ; tel est du moins le jugement qu'en portoit Avicenne : il dit que les Enragés périssent lorsqu'ils peuvent boire. *Avicennus (c) dicit Rabidos , aquam bibentes , perire.*

O B S E R V A T I O N D E R N I E R E (d).

1°. LE 19 Juillet 1781 , un gros chien étranger vint jeter l'alarme dans Manosque. Le chien , à ce qu'on a su depuis , appartenoit à une ferme , appelée les *Perdigoris* , située dans le Terroir de Beaumont , à deux lieues de Manosque. On ne s'étoit point apperçu dans la maison que ce chien fût malade , excepté le matin de ce jour-là qu'il refusa de boire & de manger , & qu'il s'enfuit de lui-même hors du logis. Il étoit habitué à suivre son Maître , lorsque celui-ci venoit faire des

(a) Recherches d'Andry , pag. 119.

(b) Mon Mém. §. XCIX.

(c) Capi vacc. Meth. pract. L. VII , pag. 1216.

(d) A ces Observations doivent être

jointes celles que j'ai rapportées dans mes Observations sur la vertu de la valériane dans l'Epilepsie , la danse de St. Witt , & la Rage. Journal de Méd. Tom. XLIX , pag. 171.

emplettes à Manosque. Il prit le chemin de cette Ville, où il arriva vers midi. Près d'y entrer, il trouva le sieur Aymard, Maître Charron, il saisit son tablier avec ses dents, le secoua, & le laissa sans le mordre.

2°. Il entra dans la Ville par la porte de la Sonnerie, parcourut la grande rue, mordit chemin faisant quelques chiens. Parvenu auprès de la Paroisse Saint Sauveur, il jeta par terre le fils du sieur Desergues, Maître Tailleur d'habits, & le mordit cruellement à la joue gauche. Cet enfant, âgé de quatre ans & demi, étoit debout tranquillement devant la porte de sa maison, lorsque le chien, sans être provoqué, se jeta sur lui. L'animal continuant son chemin sans s'arrêter, parcourut la Ville du midi au septentrion, & sortit par la porte du Soubeiran. Dans ce trajet il mordit beaucoup de chiens qui se trouverent sur son passage. Mais l'alarme qu'il répandit dans les rues par où il passa, fit que tout le monde entra dans les maisons, & que les Ouvriers fermerent les portes des boutiques; ce qui prévint de nouvelles morsures. Cependant au Soubeiran il surprit un jeune enfant, le renversa, le saisit par sa robe, le secoua fortement, & couvrit ses habits (a), ses mains, son visage même de bave sans le mordre; à la porte de la Ville, il mit en fuite une fille qui gardoit des cochons; il se jeta sur une grosse truie, & la mordit fortement au museau. Après cela cet animal rentra dans la Ville, & fut tué d'un coup de fusil dans une loge à cochon où il s'étoit retiré, en se voyant poursuivi.

3°. MM. les Maire & Consuls donnerent des ordres pour faire tuer tous les chiens mordus & la truie. Ce qui fut exécuté, on porta l'attention jusqu'à faire mourir tous les chiens errans, trouvés dans les rues. On ne peut qu'applaudir à cet acte de vigilance; mais si j'avois

(a) Le sieur Girard, pere de cet enfant, fit tout de suite laver, avec une eau de savon, les parties souillées de la bave, & il brûla tout son habillement.

été instruit à tems, j'aurois demandé que la truie mordue me fût confiée, sous la promesse de la faire tenir enchaînée dans un lieu sûr, & dans le dessein de la soumettre à des expériences médicinales, en cas qu'elle devînt enragée.

4°. J'étois à ma campagne lors de cet événement; M. Pourcin, Maître en Chirurgie, fut appelé sur le champ: ce Chirurgien estimable que je ne louerai point, parce que l'ami ne loue pas l'ami, lava soigneusement la plaie avec de l'eau salée, la nettoya le plus exactement qu'il put, & brûla toute la surface & l'intérieur de la blessure avec la pierre infernale.

5°. On appliqua sur l'escarre un mélange d'onguent mercuriel & d'onguent basilicum, & on frictionna les environs de la blessure avec un peu d'onguent mercuriel. Intérieurement on fit usage de la décoction de racine de valériane, associée au mouron mâle. Ce qui fut continué pendant les quatre jours suivans.

6°. Le 21, je vis le petit Malade; il étoit fort gai, fort content, & sa joyeuse vivacité, faisoit un contraste touchant avec la tristesse silencieuse de ses parents: on ne pouvoit retenir ses pleurs, lorsqu'on voyoit cet aimable enfant prodiguer ses caresses innocentes à son pere & à sa mere, qui le croyant perdu, répandoient des larmes qu'ils vouloient en vain étouffer: j'avoue que je partageai les craintes de sa famille, & que la grièveté de la blessure, & sur tout sa situation me firent trembler sur le sort du petit Panerau. Trop d'exemples présents à mon esprit me démontroit le danger extrême d'une morsure faite au visage, qui toujours, ou presque toujours avoit été mortelle. La Bergere de Cogolin, d'Olioules, Courchet, Cauvi, la petite Bergere dont parle M. de Sauvages, Chebron, Griffet, le jeune homme de Leicester, Tenau, &c. tous mordus au visage, & tous morts de la Rage, me faisoient porter un pronostic funeste. Je craignis que le traitement pro-

phylactique ne pût agir assez promptement pour prévenir les effets du venin déposé si près du gosier ; & dans un cas aussi critique , je crus ne pouvoir mieux faire que d'implorer les lumières de la Société Royale. Cette illustre Compagnie , toujours occupée des progrès de l'Art , & du soulagement des Malades , daigna charger MM. Andry & des Perrieres , de me diriger par leurs conseils.

7°. Cependant , de concert avec M. Pourcin , je m'occupai incessamment du traitement qui me parut le plus convenable. Notre plus grand soin se tourna vers le pansement de la blessure , dans le dessein d'y détruire par la cautérisation & par la suppuration le venin rabieux ; nous applicâmes sur l'escarre de l'onguent basilicum pour en hâter la chute. L'escarre tombée , je fis brûler tout l'intérieur & les bords de la plaie avec le beurre d'antimoine. De tous les caustiques , c'est celui qui m'a paru amener à la suite de son effet , une plus ample suppuration ; c'est pourquoi je m'en fers de préférence dans les charbons malins. L'effet répondit à notre espérance ; la plaie vint en suppuration abondante , fournissant une matiere blanche & bien liée ; lorsque l'écoulement parut se ralentir , nous applicâmes de nouveau le caustique , ce qui fut réitéré plusieurs fois , de maniere que la plaie fut pendant une vingtaine de jours dans une suppuration aussi abondante qu'elle pouvoit l'être , & qu'elle continua à donner du pus plus ou moins copieux , jusqu'après le quarantieme jour , tems auquel nous l'abandonnâmes à elle-même , nous contentant de la panser avec de la charpie , un peu chargé d'onguent mercuriel , & finalement avec de la charpie sèche & bien fine. La cicatrice étant fermée le cinquantieme jour , je voulus qu'on continuât l'application de la charpie fine , & d'un linge par dessus , pour empêcher que quelque coup imprévu ne vînt recouvrir la blessure.

8°. Le traitement intérieur fut dirigé sur les principes établis dans mon Mémoire , & en rapportant les moyens

que je mis en usage , on appercevra facilement quelles étoient les indications que je m'étois proposé de remplir.

9°. J'ordonnai un purgatif , avec une pincée de follicules de séné , & autant de fleurs de pêcher , infusées dans quatre onces d'eau , dans lesquelles on fit dissoudre une once de manne. Ce remède procura des selles abondantes & faciles. Il fut pris le 25 Juin , sixieme jour après la morsure.

10°. Les 27 & 28 , Panerau fut mis dans un bain tiède pendant demi-heure , sur les cinq heures de relevée ; & chaque matin il prit demi-drugme de racine de grande valériane sauvage en poudre , dans un mélange d'eau & de vin blanc à la dose de quatre onces.

11°. La seconde prise de la valériane le fit beaucoup suer ; la troisieme auroit eu le même effet , mais l'enfant impatient d'être au lit , non-seulement se leva , mais descendit encore à la rue , où je le trouvai tout moite de sueur.

12°. Le 29 & le 30 , je fis prendre la poudre de valériane le matin à la dose de vingt grains , & donner une friction mercurielle sur les cinq heures après-midi. Elle fut faite au bras gauche , à la dose d'une dragme d'onguent Napolitain fait au tiers. Le sommeil , chaque nuit , fut moins bon , moins tranquille ; cet enfant parloit & se tournoit dans son lit en rêvant. Son pouls parut agité , la chaleur du corps plus forte , quoique humide , parce que l'enfant transpiroit beaucoup.

13°. Le 1^{er} Juillet , jour de repos. Le 2 & 3^e même poudre , mêmes frictions , mêmes effets , encore plus forts. Panerau eut la diarrhée , causée probablement par l'irrégularité du régime ; il fut purgé le 4 Juillet , avec une décoction d'un scrupule de rhubarbe , & de deux scrupules de mirobolans , dans laquelle on fit fondre une once de manne. Le remède agit au mieux , & la diarrhée disparut.

14°. Il paraîtra extraordinaire qu'un enfant de quatre

ans & demi, qui étoit d'une vivacité extrême, ait en la docilité d'avaler tant de médicaments si désagréables. L'argent le rendoit docile, & il falloit le payer plus ou moins selon son caprice, pour lui faire prendre chaque remède, au moyen de cette espece de séduction, on lui faisoit avaler tout ce qu'on vouloit. Chaque pansement de la plaie ne se faisoit aussi qu'à prix d'argent; il falloit acheter chaque fois son consentement.

15°. Le 5 Juillet, jour de repos; le 6 il prit un bain sur les cinq heures du soir. Le 7 on lui fit une friction au pied & à la jambe gauche, avec une demi-dragme d'onguent; le 8 bain, le 9 friction, & ainsi continuant à l'alternative pendant douze jours. Les frictions se faisoient aussi à l'alternative, & successivement aux différents membres du corps, selon qu'il est d'usage dans le traitement vénérien. Il prenoit le matin une forte décoction de petite marguerite & de verveine; on y avoit d'abord ajouté la racine de valériane, mais il s'en rebuta au point de refuser de boire; & l'on s'apperçut que, pressé de la soif, il aimoit mieux aller boire de l'eau du bassin de la fontaine: ce qui détermina à retrancher la valériane, & ensuite même à le laisser boire à volonté de l'eau de fontaine avec un peu de syrop.

16°. Au moyen de ce traitement, Panerau fut dans une sueur continuelle; elle étoit même excessive les nuits; & le matin du jour qui suivoit les frictions, l'on trouvoit cet enfant à la rue, jouant avec ses camarades, ou tranquille spectateur de leurs jeux, trempé de sueur. Jamais le mercure ne porta à la bouche; mais quelquefois il parut de petites diarrhées, qu'on pouvoit attribuer à son effet sur les premières voies.

17°. Le 16 Juillet, Panerau, si enjoué naturellement, parut triste, ne se souciant de rien, pas même de l'argent pour lequel il avoit été si passionné. Il refusoit de boire & de manger, & il se plaignoit de la tête & du gosier. Cependant il ne paroissoit aucun crachotement. Ni les

gencives, ni les amygdales n'étoient gonflées, pas même irritées. Les parents furent alarmés; ils savoient qu'un chien appartenant au sieur Fourni, Maître Armurier, mordu par le chien des Pardigons, & soustrait à la vigilance de la Police par son Maître, avoit donné des signes de Rage, mordant d'autres chiens, & poursuivant son Maître, qui s'étoit hâté de le tuer: on venoit de dire à Desorgues pere, qu'une ânesse mordue par le même chien que son fils, avoit enragé le dix-septieme jour de la morsure, & avoit été assommée; ils crurent que la Rage alloit se déclarer dans leur enfant. J'augurai plus favorablement.

18°. Je trouvai que Panerau avoit la fièvre, que sa langue étoit chargée, son haleine épaisse, le ventre boursofflé avec quelques légères coliques. J'attribuai ces symptômes & les autres, 1°. à l'effet du mercure qui circuloit dans les vaisseaux; 2°. au défaut de régime: 3°. à la trop grande liberté qu'on faisoit à cet enfant de sortir à toute heure du jour, & même du soir.

19°. Le 17, je suspendis tous bains & frictions. Les symptômes ne se calmerent pas, ils parurent même augmenter; le 18, je purgeai Panerau avec la poudre cornachine, parce qu'il refusa les autres purgatifs. Il fut beaucoup évacué, & avec succès. La fièvre, le mal de tête, la douleur du gosier s'apaisèrent. Le même purgatif réitéré le surlendemain 19 Juillet, dissipa tous les symptômes qui avoient effrayé.

Le 20, 21, 22, je lui fis prendre de la poudre de valériane, dans une cuillerée de pain cuit; l'argent le rendit encore obéissant. On s'apperçut alors que l'enfant rendoit des vers dans les selles. Le 22 au soir il prit huit grains de mercure doux, & le lendemain huit grains de jalap, & deux grains de diagrede soufré, mêlé exactement avec égale quantité de sucre. Il fut purgé, mais ne rendit pas de vers.

Depuis je me contentai de lui faire prendre un ou

deux bains dans la semaine, & une friction mercurielle. Panerau étoit au mieux, lorsque le quarante-quatrième jours après la morsure, il est pris d'une forte fièvre, avec assoupissement, des soubresauts aux tendons & des grincements de dents. Nouvelle alarme, mais bientôt dissipée; j'ordonnai tout de suite un lavement, & dès qu'il fut rendu je prescrivis un grain de tartre stibié, dans un gobelet d'eau tiède. Le vomissement ne tarda pas à venir, il fut abondant. Le remède porta aussi par en bas, & dans quelques heures, la fièvre & l'assoupissement disparurent. Ces symptômes n'étoient que l'effet d'une surabondance d'aliment & des vers, que l'émétique & le purgatif en poudre, donné le lendemain, firent évacuer.

Je lui ordonnai encore de la poudre de valériane, dans une cuillerée de sa soupe, pendant trois matins. Après quoi je crus qu'il étoit tems de finir des remèdes qui avoient assez fatigué, peut-être trop, le jeune enfant; sa convalescence fut prompte & des plus heureuses. Il reprit bientôt toute sa santé, tout son embonpoint, & cet état subsiste encore aujourd'hui.

Je n'ajouterai aucune remarque à mon récit. Content d'avoir fidelement rapporté les faits, je ne chercherai pas à les faire valoir par des réflexions; ce n'est pas à moi d'apprécier cette Observation, dont le mérite, si elle en a, n'échappera pas aux yeux de la Société Royale.





M É M O I R E

SUR LE MEILLEUR TRAITEMENT

D E L A R A G E ^(a);

*Par M. BONEL DE LA BRAGERESSE, Correspondant
à Mende, en Gévaudan.*

..... *Artem Experientia fecit,*
Exemplo monstrante viam
Manil, Astronomic. L. 61—83.

LE meilleur traitement d'une maladie, est sans doute celui qui l'anéantit dans son principe, qui l'empêche de se développer, & la détruit au point qu'elle ne puisse plus troubler les fonctions de l'économie animale. La méthode que j'ai suivie dans tous les cas qui se sont présentés pour le traitement de la Rage, a été si heureuse, qu'il n'est pas permis de douter qu'elle ne produise ces effets à l'égard du virus hydrophobique.

Cette assertion me paroît démontrée par tant d'Observations, qu'il est difficile de croire que l'Art puisse jamais trouver un remède plus assuré, que celui dont

(a) Ce Mémoire a été cité avec éloge dans la Séance publique, tenue au Louvre le 11 Mars 1783.

j'ai fait usage pour plus de cinq cens hommes ou animaux, bien décidément mordus par des chiens enragés, que j'ai eu occasion de traiter depuis plus de trente ans que j'exerce la Médecine, dans un pays où malheureusement ces cas sont assez communs.

Je ne prétends pas communiquer à la Société Royale de Médecine une découverte qui me soit propre : mais je crois répondre à ses vues, en lui faisant part des succès constants d'une méthode que je n'ai jamais vu manquer quand elle a été bien exécutée. La gloire ou le bonheur de sa découverte ne m'appartient pas.

Le détail de nos Observations démontrera, d'une manière incontestable, que ceux qui en ont été le sujet, étoient réellement infectés du virus hydrophobique, qu'on ne combattoit pas une chimère, & que les remèdes ont réellement prévenu en eux la funeste catastrophe qui les attendoit, & qu'ont éprouvé presque tous ceux, qui se trouvant mordus par le même animal, n'ont pas subi le même traitement qui a toujours garanti les autres.

Choix du Traitement.

DESTINÉ à exercer la Médecine dans un pays où les chiens enragés produisent tous les ans les plus grands désordres, je ne négligeai rien pour me mettre au fait des meilleures méthodes de traiter la Rage; je lus tous les ouvrages qui faisoient mention de cette redoutable maladie: je consultai pendant mon séjour à Paris & à Montpellier les plus grands Médecins sur son traitement; je recueillis tout ce que les différents Journaux publièrent à ce sujet: tout m'y parut bien équivoque & incertain. Le Traité du célèbre Astruc sur la Rage, l'ouvrage sur la même matière de M. Default, Médecin de Bourdeaux, la Dissertation sur l'Hydrophobie de M. de Sauvages, Professeur en Médecine de Montpellier, & la connoissance des bons effets de la poudre
de

de Tonquin, employée depuis long-tems par les Chinois, me persuaderent que le seul remède, sur lequel on pouvoit compter, étoit le mercure. Les Expériences faites & les Observations communiquées sur les effets des différentes préparations mercurielles, prouvoient, à la vérité, l'efficacité de ce minéral contre la Rage, & ne permettoient pas de douter qu'il n'en fût le véritable spécifique comme il l'est de la vérole : mais la maniere de l'administrer n'étoit pas encore bien fixée ; ces deux maladies, bien différentes dans leurs symptômes, exigeoient sans doute des méthodes bien différentes d'employer ce remède : & la maniere de traiter la seconde, quoique déjà bien connue, n'indiquoit pas les combinaisons, que devoit exiger la première, qui présente dans ses symptômes des phénomènes bien différents.

Dans cette incertitude, l'occasion se présenta de traiter six personnes cruellement mordues par un chien enragé : je me déterminai à réunir les différentes méthodes d'employer le mercure, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour mieux réussir dans le cas le plus grave dont il s'agissoit.

O B S E R V A T I O N P R E M I E R E.

Au mois de Septembre 1753, M. l'Abbé de Rets, Vicaire-Général de l'Evêché de Mende, m'adressa un exprès, qui venoit en diligence de son château du Villeret, me consulter sur le traitement qu'il convenoit de faire, à six personnes mordues la veille par un chien enragé : cinq animaux, dont deux vaches, un bœuf, un chien de parc, & un chat avoient aussi été mordus ; le Fermier de la terre l'avoit été à l'épaule, au col & à la main : deux Bouviers avoient été blessés aux jambes ou au genou ; deux filles avoient eu les mains & les bras maltraités à nud : le Berger le fut encore plus que les

autres, ayant eu, outre une morsure à la main nue, le gras de la jambe gauche déchiré, & presque emporté par les dents de l'animal enragé; l'on ne pouvoit pas douter de la Rage du chien, qui fit dans cet endroit de si cruels ravages. L'on fut peu de jours après, que le même chien avoit la veille exercé les mêmes ravages à Genouillac & aux Villages voisins, à quatre ou cinq lieues du château du Villeret, qu'il n'avoit pu en faire dans les intervalles qui séparent ces deux endroits; ayant pris sa route pour y venir par les montagnes de la Louzère, où il n'y a ni villages ni habitans. Les informations prises deux mois après dans ces premiers endroits où le chien avoit manifesté sa Rage avant que de venir au château du Villeret, n'ont pas laissé le moindre doute qu'il n'en fût atteint, puisqu'à cette époque, de quatre personnes qui y avoient été mordues, il y en avoit déjà trois de mortes dans les plus violens accès d'Hydrophobie.

Ce même chien donna des preuves du virus dont il étoit atteint, peut-être même encore plus exalté à l'époque où il mordit au Villeret les six personnes & les cinq animaux; ces derniers périrent tous de la Rage dans moins de six semaines: on ne leur avoit fait aucun remède; au lieu que les six personnes, dont les morsures avoient été même plus profondes, plus étendues, plus considérables, & faites la plupart à nud, furent préservées de tout accident, & sont encore, vingt-neuf ans après, pleines de vie.

On peut encore conclure des circonstances qui accompagnèrent ces malheurs, que le traitement que nous avons employé, a détruit le virus hydrophobique, communiqué par les morsures du chien enragé. On ne pouvoit pas soupçonner qu'une légère morsure, dont on a à peine pu appercevoir la cicatrice, eût pu communiquer à ces deux animaux la Rage, dont on les vit ensuite périr au bout de trois ou quatre semaines; ce dernier accident, & celui de la mort des trois autres

animaux mordus, qui périrent à peu d'intervalle de tems des deux autres, & de la même maniere, renouvelèrent la peur & les alarmes des six personnes mordues: je leur fis reprendre par précaution à tous, les mêmes remèdes une seconde fois, & rien ne s'est manifesté à aucun d'eux; leur santé n'a pas même été altérée par ce second traitement, qui semble plutôt la leur avoir affermie, & qui ne procura aucune salivation.

La Rage, dont les cinq animaux périrent, offrit quelques différences selon leur espece; les deux vaches mugissoient, menaçoient de mordre & de blesser les filles qui vouloient les traire; elles mordoient leur crèche; leur gueule étoit pleine d'écume: le flanc leur battoit, & elles ne voulurent ni manger ni boire jusqu'à leur mort, qui arriva le quatrième jour depuis l'invasion. Le bœuf eut à peu-près les mêmes symptômes; mais ses mugissemens étoient, & plus fréquens & plus forts: il mourut plutôt que les deux vaches. Le chien devint triste & hargneux: on prit aussi le parti de l'attacher; il ne voulut ni boire ni manger: il bavoit & écumoit, eut des convulsions, & mourut le troisième jour. Le chat fut terrible dans ses agitations: il grimpoit par-tout; sautoit d'une armoire, ou d'un lit à l'autre; il miauloit d'une maniere horrible: il ne mordit personne, & l'on ne vit aucune écume dans sa gueule; il ne fut jamais possible de le saisir. Il monta d'une étage à l'autre, & fut à la fin se placer sur le toit du château où il mourut: ses accès furent si violens qu'ils ne durèrent pas trente heures; on le trouva mort sur le toit le lendemain matin: la Rage parcourut ses périodes plus vite dans cet animal. On n'en voulut tuer aucun pour bien s'assurer de la nature de leur maladie & de leur mort.

Traitement de la Rage.

JE fis frotter tous les Malades, le soir avant de se

mettre au lit, avec un gros de pommade mercurielle, dans laquelle entroit un tiers de mercure éteint, avec un peu de térébenthine, & deux tiers de sain-doux, long-tems triturés & incorporés ensemble. Ils se faisoient eux-mêmes les frictions sur les plaies & leurs environs, ou sur-tout le membre mordu; les plaies suppurerent fort peu: elles rougirent & s'enflammerent à force de les frotter; mais il n'y eut que les profondes & les grandes, dont la suppuration dura quelques jours, comme font en général les plaies de cette nature (a): ces frictions furent continuées douze jours de suite.

En même-tems les six Malades prirent tous les matins des pilules mercurielles, dont voici la formule:

Prenez quatre scrupules de mercure doux sublimé quatre fois, de jalap & de diagrede en poudre de chacun une dragme: mêlez le tout, & avec suffisante quantité de syrop de chicorée, formez-en une masse, qu'on partagera en vingt-une pilules.

Le premier, le sixieme & le douzieme jour les Malades prirent quatre de ces pilules: les autres jours d'intervalle ils n'en prirent qu'une, avalant toujours par-dessus demi-écuellée de bouillon gras ou de gruau d'orge. Aucun n'eut la plus légère menace de salivation: mon but avoit été de l'éviter, croyant nécessaire de laisser rouler long-tems dans la masse des humeurs le mercure introduit, soit par les frictions extérieurement, soit par les pilules mercurielles intérieurement; j'aurois même appréhendé que le mercure ne se fût porté sur les glandes salivaires, & qu'il ne les eût disposées à être plus facilement affectées par le virus hydrophobique. Ce fut dans cette vue que je rendis mes pilules purgatives,

(a) Quelque méthode qu'on emploie intérieurement, il faut que les plaies suppurent abondamment & long-tems. Les Lecteurs ne perdront point de vue ces choses importantes.

voulant détourner les humeurs par l'évacuation intestinale, & que j'exhortai mes Malades à ne pas s'exposer au froid, à se couvrir un peu plus qu'à l'ordinaire, soit le jour, soit la nuit, & à user d'une grande sobriété : ils ne changerent d'ailleurs rien à leur maniere de vivre, & vaquerent même, quand le beau tems le permettoit, à tous leurs travaux ordinaires. J'eus soin que tout s'exécutât ponctuellement, sur-tout par rapport aux pilules & aux frictions, & il y eut un homme de confiance qui présida à l'administration de tous ces remèdes.

O B S E R V A T I O N S E C O N D E.

EN 1754, un Laquais de M. de Borel, Capitaine de Cavalerie, fut mordu à la main & au menton, au château de la Grange, par un chien enragé. Son Maître instruit du succès non-équivoque du traitement détaillé dans la premiere Observation, me l'envoya le lendemain pour examiner & vérifier ses blessures, & lui proposer les remèdes convenables. Le chien qui l'avoit mordu avoit donné des preuves de la Rage la plus forte, en se jettant sur-tout ce qu'il rencontroit ; il mordoit indistinctement les chiens, les moutons, les Bergers, qui heureusement l'empêcherent de faire d'autres ravages, en lui ôtant la vie d'un coup de fusil : les moutons ne furent mordus qu'à travers leur toison, & ne contracterent pas la Rage, non plus que les Bergers qui n'eurent que leur habit déchiré ; mais plusieurs chiens, dont les blessures étoient à nud, contracterent la Rage dans moins de deux mois : & le Laquais mordu, qui exécuta ponctuellement & dans le même ordre le traitement détaillé ci-dessus, fut entièrement quitte de tout accident, & jouit encore d'une bonne santé. Les plaies ne suppurerent que peu de jours (a), & l'on n'y mit qu'un peu

(a) Il auroit été prudent de les faire suppurer davantage.

de pommade mercurielle dans le moment des frictions qui y furent faites, & à tous les environs. La morsure du menton, près les glandes salivaires, qui ne furent pas du tout engorgées ni enflammées pendant le traitement, me fit beaucoup craindre, par la proximité de l'organe, où le virus hydrophobique a coutume de se porter principalement, & dont cette blessure étoit si voisine.

OBSERVATION TROISIÈME.

J'eus occasion, en 1755, de traiter un assez grand nombre de personnes mordues par des chiens enragés, qui firent cette année beaucoup de ravages dans notre Province. Dans ce nombre, il n'y en a pas eu un seul en qui les remèdes & le traitement ci-dessus n'aient eu le succès le plus complet. Je n'en citerai que trois, dont les morsures étoient considérables, & faites à nud sur la main, ou à la jambe & à la cuisse, à travers une mince étoffe, pendant la belle saison.

Les deux premiers étoient Jean Esprit, riche Payfan d'Alene, & sa femme: ils furent très-alarmés pour leurs blessures très-profondes & très-douloureuses; la femme les avoit aux doigts, à la partie supérieure de la main & au bras à nud; & l'homme à la jambe & au genou.

Le même chien enragé, continua sa course, & passa auprès du village de Sainte-Hélène, à une demi-lieue du premier. Le Berger de cet endroit, averti par le cri des payfans armés, qui poursuivoient le chien enragé avec des fusils, se cacha derrière un rocher, à côté du chemin que l'animal furieux sembloit suivre: armé d'une hache, il l'attendit à ce défilé, & le partagea en deux avec son instrument; il y alloit si rudement, que la hache, après avoir frappé le chien, toute teinte de son sang, fit à la cuisse du Berger, une large & profonde blessure, où le sang de l'animal enragé se mêla avec le sien: dans ce combat

il fut encore mordu aux doigts de la main gauche, & à la partie interne de la même main.

Je fus consulté par des exprès qu'on m'envoya le lendemain pour ces trois Malades, dont je n'étois éloigné que de deux lieues. Je leur traçai en détail tout le plan du traitement; je leur fis moi-même préparer tous les remèdes: il les exécuterent, avec beaucoup de ponctualité, pendant les douze jours de leur usage. Ils n'éprouverent aucune menace de salivation: leurs plaies suppurerent peu; il n'y eut que celle de la cuisse du Berger, qui fut pansée comme une plaie ordinaire, & dont la suppuration fut longue: tous les trois guériront parfaitement: le Berger vit encore; Jean Esprit & sa femme sont morts de maladies, qui n'ont aucun rapport à l'Hydrophobie, plus de vingt ans après cette époque.

Changement de peu d'importance fait au traitement de la Rage en 1756.

J'EUS occasion de connoître alors, par les Affiches de Paris & par le Journal de Médecine, le traitement du Frere Duchoisel, Jésuite de Pondichery; je fus frappé de l'analogie de ses remèdes, avec ceux que j'employois depuis quelques années contre cette cruelle maladie, avec un succès qui ne s'étoit jamais démenti: cette conformité, & les épreuves bien plus multipliées qu'en avoit fait le Frere Duchoisel, qui affuroit en avoir traité plus de trois cens, sans en avoir manqué un seul, m'engagea à suivre en tout point ce dernier traitement, qui consiste, comme le mien, en frictions & en pilules mercurielles, que j'employois deux jours de plus; la seule différence est dans la composition des pilules. Le mercure, qui fait la base des miennes, comme on l'a vu dans leur composition détaillée ci-dessus, est égale-

ment celle des pilules du Frere Duchoisel: dans celles-ci, il y est en substance éteint avec la térébenthine: dans les miennes, il est sous forme saline & en mercure doux; les purgatifs que j'y ajoutois, étoient moins vifs que la gomme gutte & la coloquinte employées dans les pilules de Pondichery, dont voici la formule:

Prenez trois gros de mercure crud, éteint dans un gros de térébenthine, de rhubarbe choisie, de coloquinte & de gomme gutte en poudre, de chacune deux gros: incorporez le tout avec f. q. de miel: formez-en des pilules.

La dose est d'un gros le premier & le dixieme jour de leur usage, & de quinze grains seulement les huit autres jours intermédiaires: on les prend chaque matin à jeun, & l'on donne un bouillon pardessus. La pommade mercurielle pour les dix jours des frictions qu'on fait le soir en se couchant, se fait au quart de mercure: la mienne étoit au tiers; on les fait sur la partie mordue & sur tous les environs, ayant soin de frotter la plaie pour l'irriter légèrement, y entretenir un peu de suppuration, & y faire pénétrer la pommade.

Une aussi petite différence, & la certitude de plus de trois cens guérisons opérées par ce traitement, d'ailleurs si conforme au mien, que je n'avois employé alors que sur vingt personnes, me le fit adopter à cette époque, & l'occasion d'en faire usage ne tarda pas à se présenter.

OBSERVATION QUATRIEME.

VERS la fin de la même année 1756, un chien enragé passa dans le vallon de Mende, où il mordit à un Domaine des environs de la Ville, un fils & un domestique du sieur Caupert, & un des chiens de son troupeau: le premier reçut sa blessure à nud à une des mains; le second à la jambe: le chien se débatit avec

avec l'animal enragé, & l'on ne s'aperçut à travers le poil du col ou de l'épaule, que de quelques légères égratignures; le chien qui avoit fait ces ravages n'eut pas le tems d'en faire d'autres: on le poursuivit dans l'instant qu'il les eut faites, & il fut tué d'un coup de fusil.

Je fus consulté sur le champ, & sans perdre un moment, je fis exécuter aux deux personnes mordues le traitement du Frere Duchoisel, qui ne différoit pas essentiellement du mien; mais que je préfèrai, par les raisons ci-dessus détaillées, & parce que je le pensois moins propre à porter à la gorge & à exciter la salivation; ce traitement eut le même succès, & les deux personnes mordues n'ont jamais éprouvé la moindre menace d'Hydrophobie, & jouissent encore, en 1782, d'une très-bonne santé.

L'on ne peut pas douter que l'animal qui les avoit mordues, l'une à nud & l'autre à travers un bas fort mince, ne fût dans les accès de la Rage la plus active: la fureur avec laquelle il mordit tout ce qui se présentoit, & sans être nullement provoqué, le prouveroit seule; mais on ne pourra le révoquer en doute, en apprenant que le chien de parc, qui se battit avec, dont les morsures paroissoient si légères, & faites à travers un poil très-épais, contracta la Rage six semaines après. L'on s'étoit contenté de l'envoyer à une Paroisse voisine, dédiée à Saint Pierre, dont la clef, rougie au feu & appliquée de la main du Curé, sur le front des animaux mordus, passe pour avoir la vertu de les préserver de la Rage; vertu, dont cette aventure, & bien d'autres pareilles, devroit bien détromper.



Traitement de la Rage, rendu public dans le Diocèse de Mende.

UN traitement si efficace, contre une maladie aussi fréquente & aussi redoutable, fit par ses succès beaucoup de bruit; l'Administration fut instruite de ses heureux effets, par-tout où il avoit été mis en usage, & sur-tout au château du Villeret & de la Grange, & dans les fauxbourgs de Mende; M. de Choiseul-Beaupré, qui en étoit alors Evêque, de concert avec les Commissaires, le Syndic & le Greffier du Diocèse, voulut le rendre public: l'on vint de leur part m'en demander la formule pour la faire imprimer, & la répandre dans tout le Diocèse; cet Evêque, si respectable à tant de titres, & sur-tout par son humanité, son caractère si bienfaisant, son zèle pour le bien & la conservation de ses Diocésains, ordonna à tous les Curés de sa Jurisdiction, d'en faire au Prône la lecture à tous leurs Paroissiens, & de le leur faire cômôître; on en répandit par-tout des exemplaires en 1756. (a): & dès ce moment les occasions d'éprouver les effets constants de ce traitement, contre une maladie si fréquente & si redoutable, se sont présentées, & le résultat a toujours été heureux.

OBSERVATION CINQUIÈME.

Au mois de Décembre 1756, un chien enragé passa au Domaine du Roussel, appartenant au Maître-d'Hôtel de M. l'Evêque de Mende. A un quart de lieue de la Ville, une servante & deux cochons en furent cruellement mordus; ceux-ci eurent le dos tout couvert de blessures: il y en eut un qui eut une partie de l'oreille emportée. La servante fut blessée à une main, à une

(a) Cet Avis a été réimprimé en 1761.

joue & à une des épaules. Cette dernière fut exactement traitée comme ceux de l'Observation précédente ; elle prenoit ses pilules , & on lui faisoit ses frictions pendant les dix jours prescrits. Le froid vif de la saison , & le peu de précautions que prenoit cette fille pour s'en garantir , lui procurèrent une salivation assez abondante , un engorgement des glandes salivaires & une sorte d'esquinancie , vers la fin de ses remèdes. Cette circonstance obligea de lui faire user des gargarismes convenables , d'exciter la transpiration par quelques diaphorétiques , & de la purger quelques jours après avoir fini le traitement. Il eut toujours le même succès , & la Malade s'étant bientôt rétablie , a joui constamment d'une bonne santé.

L'occasion étoit favorable pour éprouver le même traitement sur les animaux : je l'essayai sur celui des cochons qui avoit eu le plus de morsures , & dont le chien enragé avoit emporté une partie de l'oreille ; je crus même que l'autre seroit peut-être exempt de contracter la Rage : ses blessures paroissoient bien légères , d'ailleurs éloignées de la tête , & par conséquent moins susceptibles de la contagion du virus. Le premier cochon fut donc soumis au traitement ; on lui fit avaler chaque jour les pilules mercurielles dans un peu de pain , à la dose d'un gros , le premier & le dixième jour , & à celui d'un quart de gros , les autres huit jours intermédiaires : on lui fit tous les jours des frictions avec un gros de pommade mercurielle , faite au quart , sur le dos , & surtout aux environs des blessures , dont on avoit auparavant coupé les soies. Ce cochon guérit parfaitement , & n'eut jamais la moindre menace d'Hydrophobie : on le tua un an après ; on l'avoit engraisé , & toute la maison s'en nourrit à l'ordinaire , sans que personne ait ressenti le moindre mal. Le cochon qui ne prit aucun remède , & que j'avois négligé , dans l'espoir que d'aussi légères blessures ne pourroient lui communiquer la Rage , la

contracta au bout de cinq semaines : dès qu'on s'en aperçut , on l'enferma dans une loge à part ; il ne voulut plus boire d'aucune espece de liquide , mangea peu & avec peine : il écumoit , il devint furieux , mordoit tout ce qui se trouvoit dans sa loge , & il périt dans trois jours.

Cette expérience démontre , d'une manière non équivoque , que le chien qui avoit fait les ravages étoit atteint de la Rage , que ses morsures l'auroient infailliblement communiquée , & à la servante & aux cochons ; que le traitement avoit détruit le venin , qui ne s'exhalta que dans le seul de ces animaux qu'on avoit laissé sans remèdes , pour en bien constater l'efficacité , dans l'espoir même qu'il ne contracteroit jamais la Rage , vu la légèreté des morsures du chien qui la lui avoit communiquée ; morsures beaucoup plus nombreuses , plus profondes , plus graves & plus dangereuses à la servante & au cochon , qui en furent préservés par le traitement.

Je passerai sous silence un assez grand nombre de traitemens faits pendant les années 1757, 1758 & 1759, tant sur les hommes que sur plusieurs especes d'animaux : ils eurent par-tout le même succès ; mais ils n'ont rien offert de particulier. Je me contenterai de citer l'Observation suivante.

Deux chiens appartennoient à M. notre Evêque ; il voulut éprouver sur eux la méthode indiquée : on ne pouvoit pas douter que le chien qui les avoit mordus ne fût lui-même dans les accès d'une Rage confirmée. On aperçut du sang & des morsures sensibles au corps , & sur-tout au museau & à la tête de ces deux animaux. On enferma le chien enragé dans une écurie , où il refusa constamment de boire & de manger , où il mordit tout ce qui se présentoit à lui en écumant de Rage , en éprouvant des battemens de flanc & des mouvemens convulsifs , qui revenoient par intervalles , & qui le tuèrent dans moins de deux jours.

Je fis bien exactement composer les pilules mercurielles, & l'onguent Napolitain comme à l'ordinaire, & je chargeai le Chirurgien de M. l'Evêque de les administrer bien soigneusement; les chiens prirent pendant dix matins les pilules à la dose d'un gros, le premier & le dixieme jour, & de quinze grains pendant les autres huit jours intermédiaires, comme j'ai coutume de faire: ces chiens furent vivement purgés par les pilules, surtout vers la fin du traitement; il y eut alors chez eux une véritable superpurgation bien manifeste par les tranchées, les épreintes & les glaires sanguinolentes, que les remèdes leur procuroient, & que je leur fis continuer tout le tems requis. Je craignois pourtant que leur activité ne leur fût dans ce moment dangereuse & peut-être mortelle; j'aimai mieux courir les risques de les voir périr par la superpurgation, que par le développement du virus hydrophobique: ils finirent le traitement, & on continua de leur faire prendre les pilules & de leur faire des frictions, au museau & aux parties les moins garnies de poil, qu'on avoit rasé autour des plaies. Quelques prises de diascordium, & l'usage du lait après leur traitement, les guérit dans peu de leur dysenterie: ils reprirent leur embonpoint & leur santé.

O B S E R V A T I O N S I X I E M E.

LE nombre de personnes & d'animaux mordus par des chiens enragés, fut encore très-considérable pendant les années 1760, 1761, 1762. Le succès de notre méthode fut toujours constant. Je pourrois citer dans cet intervalle plus de quatre-vingt sujets qui l'ont éprouvé, & qui s'étoient trouvés dans la fâcheuse nécessité d'y avoir recours. De ce nombre fut Madame de Montels, de la ville de Saint-Cheli en Gévaudan.

Cette Dame, mere d'une nombreuse famille, avoit été mordue pendant l'été de l'année 1763, avec cinq de ses enfans & deux de ses domestiques par le même chien enragé, qu'on eut soin d'enfermer seul dans une petite écurie, où il mourut deux jours après avec tous les symptômes de la plus furieuse Rage. Les morsures avoient été faites, à ces huit personnes, en des endroits bien différens : mais elles étoient toutes assez considérables & très-sensibles ; il y avoit eu par-tout solution de continuité avec sang répandu : la plupart avoient été faites aux doigts, aux mains, aux jambes, à l'épaule, au menton & aux joues, le plus grand nombre sur la peau nue, & sans l'intermede d'aucune couverture.

La mort furieuse du chien qui avoit fait ces ravages, avoient avec raison jetté l'alarme dans l'ame des huit sujets mordus, & obligerent Madame de Montels à se transporter elle-même à Mende. Je lui traçai en détail la maniere de se traiter elle-même, & tous ceux de sa maison qui se trouvoient dans le besoin urgent du même traitement. Je lui fis composer à Mende tous les remèdes nécessaires pour l'exécuter ; on le fit avec beaucoup d'exaëtitude : aucun des huit Malades n'eut la moindre menace de salivation ; ils en supporterent l'action, sans en être ni incommodés ni fatigués, & ce traitement leur a été si efficace, qu'ils n'ont jamais éprouvé la moindre menace d'Hydrophobie, & qu'ils jouissent encore d'une très-bonne santé.

OBSERVATION SEPTIEME.

QUOIQU'IL ne se soit pas passé d'année, depuis 1763 jusqu'en 1770, où les chiens enragés n'aient fait beaucoup de ravages, & que j'aie eu, dans cet intervalle, plus de cent cinquante personnes ou animaux à traiter ; je ne ferai mention que de Madame Hebrard de Prate-

laux, paroisse de Chasseradel, qui fut mordue avec une de ses filles, vers l'automne de 1769 : la main fut blessée à nud à la première, & l'autre, outre la main, eut encore une plaie assez profonde sur le moignon de l'épaule, mais à travers les habits; un Payfan du même Village, eut le genou & la jambe cruellement déchirés par les dents du chien qui faisoit ces ravages: on eut la sage précaution d'enfermer l'animal, & de s'assurer s'il étoit véritablement atteint de la Rage; sa mort arrivée le lendemain, & avec tous les symptômes d'Hydrophobie & de fureur, ne permit plus d'en douter; la Dame vint elle-même me trouver: je vis ses blessures, & elle me décrivit celles des deux autres personnes mordues. Je lui donnai par écrit la manière dont elles devoient se conduire dans le traitement, qui fut exécuté avec tout le soin & le succès ordinaire à cette méthode, puisqu'elles jouissent encore douze ans après d'une santé bien établie.

La connoissance que j'avois alors des bons effets d'une légère dissolution de sublimé corrosif, avec parties égales de sel ammoniac, employée utilement dans d'autres genres de maladies, m'engagea à cette époque, où les plaies étoient profondes & faites la plupart sur la peau nue, d'y avoir recours après le traitement ordinaire fini. On ne sauroit prendre trop de précautions contre un virus aussi subtil, aussi pénétrant & aussi terrible dans ses effets. En conséquence mes trois Malades firent ensuite usage de cette dissolution mercurielle, dont elles mirent une cuillerée à café dans demi-écuellée de lait chaud: elles prirent ce remède, matin & soir, pendant quinze jours de suite, & terminèrent le tout par un gros de pilules mercurielles, qui leur tint lieu de purgatif.

OBSERVATION HUITIÈME.

EN terminant ici, je veux finir par une Observation bien décisive sur la sûreté du traitement que j'ai mis en usage, & que j'ai cru par excès de précaution depuis une douzaine d'années, devoir renforcer d'une nouvelle manière d'employer le mercure, si propre par-là à pénétrer jusques dans les derniers replis du corps animal.

Un chien enragé passa en 1774 par le village de Chadenet, il y mordit un chien de ce Village; le même chien passa à celui d'Alene, où il attaqua un homme & deux cochons, qu'il mordit cruellement, le premier à la jambe, au genou & au poignet: les animaux furent mordus sur le dos & à l'oreille. Dans un Village, qui est à demi-lieue du dernier, l'animal furieux se jeta sur un enfant de sept à huit ans, fils de Jean Vidal, Fermier de ce Village; je n'avois pas encore vu de plaies si profondes, ni de plus grands délabremens faits par des chiens enragés: ce pauvre enfant eut la lèvre supérieure presque totalement emportée, le cartilage du nez séparé & pendant, la joue du même côté droit déchirée; une de ses mains fut encore mordue, & les dents de l'animal avoient pénétré jusqu'aux os du métacarpe, en deux ou trois endroits.

Le même chien, continuant à courir le pays, passa dans la paroisse de Saint-Frézal, ou au village de Combesibrán, à une lieue du dernier, il se jette sur un Payfan, après avoir attaqué & mordu un gros chien de parc, & enfin il fut tué d'un coup de fusil.

Les trois personnes mordues par ce furieux animal, me furent amenées à Mende; j'en vérifiai les blessures: leurs alarmes étoient extrêmes; je les rassurai par tant d'exemples que j'avois à leur citer: je leur traçai la méthode qu'ils devoient suivre; ils furent pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécuter: j'y fis joindre

joindre une bouteille de dissolution de sublimé corrosif, dont douze grains, mêlés avec autant de sel ammoniac, avoient été dissouts dans deux livres d'eau distillée, le tout édulcoré avec quatre onces de syrop de guimauve, pour en prendre une cuillerée dans du lait, deux fois le jour, pendant une quinzaine, après les dix jours des autres remèdes mercuriels du traitement ordinaire. Je crus ce supplément nécessaire, sur-tout dans cette occasion essentielle, où les cruelles blessures de l'enfant, leur proximité des glandes salivaires, & la fureur de l'animal qui les avoit faites, m'engagea à cet excès de précaution, que je ne négligeois pas depuis quelques années, même dans les cas ordinaires. Le succès en fut complet: les plaies si graves du visage de l'enfant furent pansées avec le seul onguent Napolitain, comme celles des autres: elles suppurerent pendant une bonne partie du traitement, qui réussit en lui comme aux deux autres, au-delà de toute espérance: aucun n'éprouva la moindre salivation; je les ai vus tous les trois quelques années après leur fâcheuse aventure, jouissant de la santé la mieux établie.

Quoique la fureur de l'animal, qui fit tant de ravages dans ce moment, annonçât assez la Rage, qui le rendoit si terrible, elle a été encore mieux manifestée par celle qui survint aux deux cochons, mordus par le même chien, comme nous l'avons annoncé; par une économie ou une négligence mal placée, le Maître négligea le traitement qui les auroit infailliblement préservés, comme on l'a vu plus haut; ils périrent tous les deux de la Rage dans moins de six semaines.

Conséquences tirées des Observations précédentes.

JE crois avoir rempli, au moins en partie, les vues de la Société Royale de Médecine, en indiquant un traitement constaté par tant d'épreuves & d'expériences,

M m

qui n'a jamais manqué dans tant de cas où j'ai eu occasion de l'employer.

Voilà donc près de cinq cens expériences qui me sont propres , & dont les principales & les plus frappantes viennent d'être détaillées ; j'ose encore y joindre celles du Frere Duchoisel, qui s'est servi du même traitement sur plus de trois cens personnes , sans qu'une seule ait eu le plus léger symptôme de Rage. Cette méthode est donc fondée sur environ huit cens expériences décisives , auxquelles on peut joindre nombre d'autres détaillées dans les recherches de M. Andry.

Traitement de la Rage confirmée & déclarée.

NE peut-on pas espérer de la vertu du mercure employé si efficacement pour détruire le virus hydrophobique , avant qu'il se développe , qu'il aura toujours la même vertu dans le moment même de son développement , & lors même que ce virus commencera à produire les horribles symptômes qui l'accompagnent , & qui terminent la vie de ceux qui en sont atteints ? On a tout lieu de le croire. Si la Société Royale exige des expériences faites dans ce moment critique , j'avoue que j'en ai fort peu à lui présenter ; comme la méthode que j'emploie ne m'a jamais manqué , elle a toujours prévenu cette funeste catastrophe.

On peut cependant présumer que ce remède , propre à détruire & à anéantir dans le corps animal le virus hydrophobique , agira encore efficacement dans le moment où les symptômes de la Rage déclarée se manifesteront ; qu'il ne s'agira , comme les momens sont alors précieux & le tems court , que de l'insinuer dans les humeurs plus promptement , d'en rapprocher les doses , de les donner plus fortes , & d'ajouter au mercure , qui en est le spécifique , les antispasmodiques propres à rendre le genre nerveux , sur lequel se porte principa-

lement le délétère qui produit la Rage , moins sensible à ses impressions , moins irritable , & moins susceptible de produire , par les impressions , les spasmes , les convulsions & tous les symptômes qui en dépendent.

Cette idée qui paroît naturelle & qui dérive de l'action du mercure sur le virus hydrophobique , se trouve déjà confirmée par quelques Observations. Celle de M. Nugent est depuis 1754 , connue de toute l'Europe ; & c'est la méthode qu'employa ce célèbre Médecin de Bath , que je recommandai d'employer dans le traitement rendu public pour la seconde fois en 1761 , quand notre Administration fit réimprimer celui que j'avois employé auparavant avec un succès si constant pour prévenir la Rage : voici le cas qui y donna occasion , & que j'ai promis ci-dessus de raconter.

O B S E R V A T I O N P R E M I E R E .

UNE fille de la paroisse de Salmont, Diocèse de Mende, vint en 1759, au château de Chanac, consulter le Chirurgien de M. l'Evêque ; cette fille avoit été mordue à une main, peu de jours auparavant, par un chien enragé. Le Chirurgien qui connoissoit le succès constant du remède que j'employois depuis plusieurs années, m'envoya un exprès pour le lui envoyer préparé avec soin. Pendant le peu de tems que mit cet exprès pour venir à Mende, qui n'est éloigné de ce château que de trois heures de chemin, cette fille fut malheureusement sollicitée par les femmelettes de l'endroit, d'aller à la mer pour y prendre les bains, qu'elles lui avoient persuadé être le meilleur remède contre la Rage ; elle leur obéit, & partit pour le port de Cette en Languedoc, où elle prit pendant neuf jours les bains de la Méditerranée ; elle revint alors dans son pays, & par une précaution, qu'elle croyoit surabondante, elle se décida en passant à prendre

le remède qu'elle avoit d'abord demandé au Chirurgien de M. l'Evêque, & que sa plus grande confiance dans les bains de mer, lui avoit fait différer jusqu'à son retour.

C'étoit dans le mois de Mai qu'elle avoit fait ce voyage. La chaleur de la saison, sur-tout celle qu'elle éprouva dans le Bas-Languedoc, & sur les sables brûlans de la Méditerranée, les fatigues de son voyage qu'elle fit à pied, la distance d'environ trente lieues de son pays à la ville de *Cette*, tout contribua à exalter & à rendre plus actif le virus hydrophobique. En la voyant reparoître à Chanac, le Chirurgien apperçut dans cette pauvre fille les symptômes de la Rage; des yeux hagards, des soubresauts dans les tendons, des mouvemens convulsifs involontaires, un ton de voix brusque, & sur-tout une répugnance & une difficulté à avaler tout liquide. Instruit de la marche prompte de cette maladie, que la mort a coutume de terminer dans trois ou quatre jours, il craignit de n'avoir pas le tems d'administrer des remèdes, dont l'usage, selon notre formule, devoit durer dix jours, & que loin de guérir la Malade, ils n'irritassent les symptômes, & ne fussent accusés de la mort de cette misérable fille, qu'il auroit pu peut-être garantir, & qu'il eût le déplaisir de voir périr dans l'espace de deux jours de la mort la plus affreuse.

Peu de jours après cette triste aventure, le Chirurgien m'en raconta toutes les circonstances: je le blâmai de sa crainte, & de n'avoir pas, en homme de l'Art, donné le mercure dans cette pressante circonstance, à bien plus haute dose, & de n'y avoir pas associé les remèdes qu'il connoissoit les plus propres à calmer l'irritabilité nerveuse, dont les symptômes se manifestent si visiblement dans la Rage déclarée. C'est ce qui me détermina à ajouter une note au Mémoire du traitement, quand le Syndic du pays voulut le faire réimprimer. Dans cette note, comme on pourra le voir, j'exhorte les Médecins,

qui se trouveront dans le cas qu'on vient de détailler, de suivre le traitement, qui a si bien réussi à M. Nugent, ou de doubler & tripler les doses du nôtre, & d'y joindre, à des doses fortes & redoublées, l'usage des antispasmodiques les plus efficaces.

Je ne doute pas qu'on n'éprouvât le succès le plus complet de cette méthode dans le moment même de l'apparition des symptômes hydrophobiques; l'analogie l'annonce, & les expériences sont déjà assez nombreuses pour oser le présumer. Nous avons déjà cité en preuve l'Observation de M. Nugent; je suis même convaincu que les remèdes qu'il employa, auroient plutôt calmé les symptômes de la Malade, s'il eût plus insisté sur les mercuriaux, ou s'il les eût choisis d'un genre plus propre à pénétrer dans le corps, & à s'insinuer dans la masse des humeurs; il n'employa que le cinabre, où le mercure amalgamé avec le soufre, forme une combinaison presque insoluble dans nos liqueurs gastriques, & incapable, selon Boerrhaave, Cartheuser & nos plus grands Chymistes, de produire de grands effets dans l'économie animale.

A l'Observation de M. Nugent, on peut, en faveur de ce traitement, en joindre d'autres bien avérées & bien connues; celle du Frere Duchoisel, dont nous avons d'ailleurs adopté la méthode pour prévenir la Rage, qui guérit une femme âgée de trente ans, laquelle avoit déjà tous les symptômes d'Hydrophobie, mérite d'être ici rapportée en preuve. Le succès de cette méthode vient tout récemment d'être confirmé par l'Observation de M. Guillaume Wrightson, Chirurgien à Sedgefield, dans le Comté de Durhan, en Angleterre, communiquée dans le Journal encyclopédique, & détaillée dans l'Esprit des Journaux, mois de Novembre 1782.

Les Mémoires de la Société Royale de Médecine sont trop répandus, pour que nous soyons dans le cas

de tirer des deux Dissertations de M. Andry , qui y sont inférées , les Observations nombreuses que ce Médecin y a réunies en faveur du traitement que nous recommandons dans les cas même d'une Rage déclarée ; l'on y trouvera des exemples d'Hydrophobes bien décidés , guéris parfaitement par les mercuriaux , pris intérieurement & extérieurement , & combinés avec les antispasmodiques. Nous osons donc nous appuyer sur ces Observations , les citer en faveur de notre méthode , & y joindre encore celles , que ce Médecin y a rassemblées , pour prouver l'efficacité du mercure contre le virus hydrophobique , & prévenir les terribles symptômes qui constituent la Rage confirmée.

OBSERVATION SECONDE.

SUR ces cinq sujets , l'on a vu ci-dessus la fille de Salmon , qui pressée par quelques femmelettes de commencer son traitement par les bains de mer , perdit un tems précieux , négligea le nôtre , que le Chirurgien consulté n'osa mettre en usage , craignant de n'avoir pas le tems de l'employer , & ignorant son efficacité par l'augmentation de ses doses , & par son association avec les antispasmodiques les plus efficaces.

M. Boulet , Chirurgien de la ville de la Canourgue , fut plus heureux quelques années après sur un jeune Payfan de son voisinage , qui avoit été mordu par un chien enragé , dans une Province voisine où il avoit été travailler ; il revint chez ses parens , auxquels il raconta son aventure , arrivée un mois auparavant : on ne lui avoit fait aucun remède dans le pays où il avoit été mordu. Ses parens , à son retour , croyant peut-être que le chien dont il leur parloit n'étoit pas enragé , le négligèrent pendant quelques jours : mais voyant qu'il devenoit triste & taciturne , qu'il avoit horreur de toute

boisson , qu'il avoit des momens de fureur , & qu'il menaçoit de mordre tout ce qui l'environnoit ; on prit le parti de l'attacher à un arbre , & de l'y lier avec des cordes. Par bonheur pour ce misérable, M. le Baron de Montjusieu, venant de la chasse & passant par ce village, le rencontra dans ce triste état : son cœur plein d'humanité, de bienfaisance & de religion, fut touché de son sort ; il envoya chercher le Chirurgien dans la ville voisine, & engagea M. Boulet à exécuter notre traitement, & en doubler & tripler les doses, à faire des frictions sur-tout le corps, à donner deux fois le jour un gros de pilules mercurielles, & à faire prendre dans les intervalles des cuillerées d'une potion faite avec le camphre, le musc, le castoreum, le mucilage de gomme adragant, & l'eau de fleurs d'orange. Les accidens cessèrent dans peu de jours, le Malade reprit sa santé & ses fonctions dans moins d'une semaine.

Les sujets dont on va parler dans les deux Observations suivantes, ne furent pas si heureux que celui de la présente Observation ; le premier, parce qu'il n'avoit fait aucun remède ; le second, parce qu'il les avoit mal-faits ou incomplètement.

O B S E R V A T I O N T R O I S I E M E.

UN Payfan de Rayrols, paroisse de Fontans, avoit été mordu en Languedoc, par un chien dont on ignoroit la Rage : il négligea la blessure, qui d'ailleurs paroissoit très-légère, & n'en fit aucun cas ; il revint chez lui peu de tems après, & à peine y fut-il arrivé qu'il devint enragé, au point qu'on l'enferma dans une petite écurie, où après les plus furieux symptômes d'Hydrophobie, il mourut dans moins de deux jours, après des convulsions & des syncopes multipliées.

OBSERVATION QUATRIÈME.

UNE femme d'environ soixante ans , mere d'une nombreuse famille , du lieu de Bramonas , paroisse de Balsiege , Diocèse de Mende , qui n'en est qu'à deux lieues , fut mordue en 1764 , par un chien enragé , à une des joues ; elle se transporta à Mende le lendemain pour me consulter : j'étois absent ; elle s'y procura des remèdes & du Mémoire imprimé qui en apprend l'usage ; on n'eut pas l'attention de lui donner la dissolution du sublimé corrosif , que je suis en usage de faire prendre depuis nombre d'années à ceux que je traite de la Rage par excès de précaution. Après les dix jours des pilules & des frictions , ce remède auroit peut-être suppléé au peu d'effet des premiers , dont les pilules furent presque toujours vomies par la Malade , & dont les frictions furent mal administrées : à peine appliquoit-on la pommade mercurielle sur la peau , sans s'embarasser de la faire pénétrer dans l'intérieur.

J'ignore si la maladie , dont elle mourut environ deux mois après , étoit l'effet du virus hydrophobique , ou des alarmes vives & de la peur continuelle qui affecta la Malade , ou si c'étoit quelque autre espece de maladie dont elle fut atteinte à cette époque. Sa famille m'envoya chercher à Mende pour la traiter ; & comme c'est assez l'usage chez les gens de la campagne , on ne s'y détermina qu'à l'extrémité : je partis dès que je fus averti ; mais un exprès vint dans la route m'annoncer la mort de la Malade.

Je m'informai des accidens & des circonstances de la maladie , qui n'a pas présenté les symptômes ordinaires de l'Hydrophobie , ni l'horreur des liquides , ni convulsions , ni envie de mordre , ni ces sanglots & ces agitations spasmodiques , qu'on remarque comme par accès & par quintes dans presque tous les enragés ; la Malade étoit

étoit depuis le premier moment de sa morsure, tombée dans une tristesse & une mélancolie que rien ne pouvoit calmer ; elle parvint au point , que les quinze derniers jours , ne voulant prendre aucune espece de nourriture solide, elle s'affoiblit , & tomba à la fin dans des syncopes qui terminerent sa vie : elle prit jusqu'à la fin de petites quantités d'eau & de bouillon , qu'elle avala toujours facilement ; ce n'étoit pas la difficulté de la déglutition , mais le seul dégoût pour la nourriture, l'affaissement & la prostration des forces qui l'éloignoient de toute espece d'alimens.

Tels furent les éclaircissemens que sa famille & tous ceux qui avoient été auprès de la Malade me donnerent après sa mort ; pour en être mieux instruit , j'en écrivis au Vicaire de la Paroisse qui lui avoit administré tous les Sacremens , qui l'avoit exhortée , & ne l'avoit pas quittée jusqu'à son dernier soupir : sa lettre , que je conserve encore , confirma le récit que l'on m'avoit fait. Doit-on rapporter ces accidens au virus hydrophobique , ou à quelque fièvre nerveuse , ou enfin à quelqu'affection mélancolique , produite par la révolution qu'éprouva cette femme , par les vives impressions que le chien fit sur elle , par les alarmes continuelles où elle fut livrée dès ce moment ? Tous ceux qui l'ont vue m'ont assuré que rien ne fut capable de la tranquilliser ; qu'elle fut dès les premiers momens de l'attaque du chien enragé , dans des perplexités & des inquiétudes continuelles , & qu'on ne put jamais la rassurer. Une pareille cause , dont tous les Médecins connoissent l'influence sur l'économie animale , me paroît , dans ce cas , avoir plus contribué à la mort de la Malade que le virus hydrophobique , qu'on pourroit soupçonner peut-être d'avoir aggravé les symptômes , par l'insuffisance & la mauvaise administration du remède destiné à le combattre.

Les expériences que j'ai eu occasion de faire sur

différens animaux , & que je rapporterai à la fin de ce Mémoire , démontrent qu'on doit faire entrer dans le corps , une certaine quantité de mercure , pour y détruire & anéantir le venin de la Rage ; qu'on doit même l'augmenter à proportion de la grandeur de l'animal , & que pour peu qu'il en manque de cette quantité nécessaire pour produire l'effet désiré , l'animal mordu n'est pas guéri : la Rage qui l'attend n'en est que différée.

OBSERVATION CINQUIÈME (a).

LE 10 Septembre 1778, un enfant de quinze ou seize ans , du lieu du Segala , paroisse de Banassac , Diocèse de Mende , vint me trouver pour me consulter sur un grand mal à la tête qu'il avoit eu la veille , & qui s'étoit terminé , disoit-il , dans la nuit par un grand mal de gorge , qui l'empêchoit d'avaler les alimens solides , & principalement les liquides.

J'examinai le gosier , qui ne me parut ni tuméfié ni rouge , plus qu'il n'a coutume de l'être dans l'état naturel. Je voulus faire boire cet enfant , & je m'aperçus d'un mouvement involontaire , qui le fit frissonner & reculer à l'aspect d'un verre d'eau que je lui présentais.

Quelle fut ma surprise de reconnoître le vrai symptôme de la Rage ou Hydrophobie dans un enfant d'ailleurs si tranquille ! En le questionnant , je découvris que cet enfant avoit été mordu le 10 Juillet 1777 , par un chien enragé , qui fit de cruels ravages dans le voisinage , & principalement au château de Salelles , où il mordit une vache & trois chiens. Cet enfant , très-sensible & très-affecté par cette morsure , consulta un Chirurgien , qui lui remit sur le champ les pilules & la pom-

(a) Cette Observation a été faite par M. Bonel de la Brageresse le fils.

made mercurielle, pour exécuter le traitement contre la Rage, publié depuis long-tems dans le Diocèse de Mende & dans les Diocèses voisins. Ces remèdes furent exécutés, m'a-t-on dit, avec toute l'exactitude dont sont capables les gens de la campagne; mais j'ai su bien positivement que l'enfant, malgré sa bonne volonté, vomissoit toujours les pilules que son estomac rebutoit, & que la pommade mercurielle étoit tout-à-fait mal composée: les globules de mercure s'en séparaient, & quoique l'enfant fit bien ses frictions, il n'en pouvoit presque rien pénétrer à travers la peau; aussi l'enfant n'en fut point fatigué.

Les deux petites plaies de la morsure étoient sur la main: elles se cicatrisèrent promptement (a), & il se crut guéri jusqu'au moment où un homme du voisinage, foible d'esprit, mordu par le même chien, qui lui avoit fait une légère égratignure au nez, & une petite plaie à l'avant-bras à travers les habits, devint véritablement enragé au bout de trois semaines, & périt avec tous les symptômes d'Hydrophobie, dans une cabane de Berger où il s'étoit réfugié; cette nouvelle effraya tellement ce jeune enfant, qu'il éprouva dès ce moment une tristesse & un chagrin que rien ne pouvoit dissiper: il fut encore atteint de quelques coliques & d'une douleur de tête, avec une augmentation de tristesse vers le 16 ou 17 Août, environ cinq semaines après sa morsure.

La crainte d'avoir mal exécuté ou d'avoir eu mal préparé un remède qui devoit lui sauver la vie, décida le pere de cet enfant à se rendre à Mende, pour consulter. Mon pere, croyant que le premier remède qu'il avoit pris avoit été bien composé & bien exécuté, le rassura & lui proposa cependant, par excès de précaution, de recommencer ce traitement. Il crut superflu,

(a) Les plaies, de presque tous les Malades, cités dans ce Mémoire, ont trop peu suppuré; aucune n'a été cautérisée: ces deux moyens sont cependant de la plus grande importance dans le traitement de la Rage.

par les mêmes raisons , de lui faire prendre la dissolution mercurielle ; l'enfant ne put encore supporter les pilules , qu'il rendoit après les avoir avalées : après ces remèdes il se porta bien pendant plus d'un an. Le 9 Septembre 1778 , étant à la campagne , cet enfant fut pris tout-à-coup d'un violent mal de tête , qui l'empêcha de manger le soir , & l'obligea de se coucher de bonne heure. Dans la nuit il sentit que le mal de tête diminuoit , mais que le gosier lui faisoit mal , & étoit sec : ayant voulu boire , il éprouva une certaine difficulté d'avalier , qui n'étoit pas à beaucoup près aussi considérable pour les alimens solides.

Voilà ce que je pus découvrir des événemens qui avoient précédé le malheur affreux dont l'enfant étoit menacé.

Il étoit huit heures du matin , & son état étoit tel que nous allons le décrire.

Ce jeune homme avoit un air rêveur & pensif : si on le questionnoit , ses yeux paroissent s'agiter , ainsi que sa respiration & ses membres , & on appercevoit une gêne considérable , dans la maniere brusque & précipitée avec laquelle il parloit ; il répondoit d'ailleurs avec justesse à tout ce qu'on lui demandoit. Son pouls étoit petit & serré , paroissant d'ailleurs naturel quant au nombre des pulsations. Tout son mal , disoit-il , s'étendoit depuis le gosier jusqu'au creux de l'estomac , qui lui sembloit vouloir se déchirer en deux , & remonter vers le gosier quand il parloit , touffoit , crachoit & mangeoit , mais sur-tout quand il vouloit boire : ayant eu l'attention d'examiner son gosier , en abaissant la langue au moyen d'une cuiller , je n'y vis rien que de naturel ; la langue , ainsi que le palais & l'arrière-bouche , avoient leur couleur ordinaire : on n'appercevoit aucune tuméfaction apparente des amygdales , aucun allongement de la luette ; il n'y avoit aucune cause sensible des accidens que nous observions. Attribuant tous ces symp-

tômes au spasme du gosier, je lui donnai sur le champ un bol composé avec huit grains de camphre & autant de nître, & l'engageai à se baigner sur le champ dans la riviere voisine. Accompagné de ses parens, il fut plongé dans l'eau, avec des roidissemens considérables & des mouvemens involontaires dans les bras & les jambes; la respiration devenoit laborieuse & entrecoupée: il se plaignoit continuellement; il parloit par sauts & par bons; ses dents claquoient: tous ces accidens engagerent ses parens à le retirer de l'eau au bout d'un quart-d'heure: exposé sur le rivage à un soleil des plus ardens, ces différens symptômes se calmerent un peu, & il fut replongé après un quart-d'heure encore quelqu'instans; même retour dans les accidens qu'il y éprouva, & même calme au sortir de l'eau. Enveloppé de ses habits, il fut transporté au château de Salelles, où je lui fis avaler un second bol camphré deux heures après le premier, & quelques cuillerées de bouillon; il me demanda un morceau solide pour manger, & en effet il mangea, avec beaucoup de plaisir, une cuisse de poulet, & un petit morceau de pain que je lui fis servir.

Je l'engageai à retourner chez lui pour se mettre au lit, en lui promettant de le venir voir au plutôt. En effet, vers les trois heures de l'après-midi, je vis cet enfant, dans lequel je trouvai tous les symptômes de la Rage exaltés; son pouls étoit serré & petit: ses yeux étoient saillans & humides, dans un mouvement perpétuel: ce n'étoit qu'après avoir éprouvé des treffaillemens dans tout le corps, & une maniere de hoquet, qu'il faut avoir vu pour le connoître, qu'il proféroit quelques paroles entrecoupées. L'horreur pour l'eau avoit encore augmenté depuis le matin, & même depuis midi, au point que le seul bruit de l'eau, versée d'un vase dans un autre très-loin de lui, lui occasionnoit des treffaillemens convulsifs de tout le corps, &

des soulevemens d'estomac, qui imitoient assez bien les efforts du vomissement, arrêté par la constriction du pharynx : si on lui présentait quelques cuillerées d'un liquide, il le saisissoit avec avidité, l'approchoit de sa bouche avec des treffaillemens universels, & l'avalait avec une précipitation extrême ; mais bientôt un mouvement involontaire ramenoit cette cuillerée de bouillon dans sa bouche, où il ne pouvoit bientôt plus la contenir : malgré sa bonne volonté, elle s'échappoit avec violence à trois ou quatre pas loin de lui. Les urines étoient claires & limpides : la peau étoit sèche, les selles supprimées depuis deux jours.

J'ordonnai un pédiluve pour lui faire ouvrir la veine : ce fut avec peine qu'on put l'engager à mettre & tenir les jambes dans l'eau ; je fis faire une saignée de dix onces de sang : & le Malade remis dans son lit, je fis frictionner la mâchoire, la gorge, l'abdomen & l'avant-bras droit, avec une once d'onguent mercuriel simple, chargé d'une dragme de camphre ; je prescrivis un lavement émollient, qui produisit une très-légère évacuation, & j'ordonnai en même-tems le julep suivant :

Prenez quinze grains de camphre, dix grains de musc, mêlez-les dans deux onces d'eau de fleurs d'orange : on le prendra par cuillerées d'heure en heure, avalant par-dessus quelques cuillerées de décoction de valériane sauvage.

Le Malade parut un peu moins agité d'abord après ces remèdes, & dans mon absence, il obligea encore sa famille à lui donner un morceau de pain, & une pomme qu'il mangea avec plaisir.

Le soir, sur les neuf heures, je trouvai le Malade dans le même état que vers les trois heures ; un seul symptôme de plus ; il ne pouvoit pas supporter le moindre vêtement au col & sur la poitrine ; il étoit

fort agité, mais il raisonnoit d'ailleurs très-bien ; je fis réitérer la friction mercurielle , avec la même dose d'onguent Napolitain double , chargé de camphre , & je prescrivis , avec le julep camphré & musqué ci-dessus , un bol composé avec un grain & demi d'opium , quatre grains d'extrait de jusquiame , & six grains de camphre.

Le Malade reposa un peu après cela : mais bientôt de nouvelles agitations succéderent à ce calme ; elles furent même plus vives que celles de la veille : il resta plusieurs momens dans la nuit sans parole ; quelques signes étoient le seul moyen qu'il eut de s'exprimer : l'horreur de la boisson fut portée au point , qu'il ne prit dans toute la nuit que trois cuillerées du julep , & autant de décoction de valériane , encore les rendit-il aussi-tôt avec de forts soulevemens d'estomac. Un peu plus de calme vers les cinq heures du matin , nous donna la facilité de revenir au bol du soir , à faire faire une troisième friction , & à répéter un lavement purgatif.

Le Malade commençoit à sentir les glandes salivaires embarrassées , & le gosier étoit néanmoins très-sec. Ce fut autant pour détourner par les selles le commencement de salivation , que pour détruire le spasme de l'œsophage , que je fis prendre ensuite vers les neuf heures deux scrupules de pilules mercurielles de Bellosse ; le Malade fut purgé par le lavement ou les pilules , trois fois entre neuf heures du matin & deux heures 'après-midi : alors il désira un air froid , & malgré mes ordres on le laissa sortir un moment hors de la maison. Une petite quantité de syrop de mûres avoit adouci le gosier ; il crachoit un peu , étoit plus tranquille , demandoit à manger , raisonnoit bien , avoit uriné , & avoit avalé un demi-verre d'eau fraîche , &c. Une de ses tantes & son frere qui étoient absens arriverent : il les embrassa avec transport ; il pleura de

joie de les revoir, & en fut affecté au point qu'il en éprouva un serrement de cœur qui menaça de l'étouffer ; il prétendit qu'il lui devenoit impossible d'avaler la moindre chose à cause du plaisir dont il étoit transporté ; & sollicité de prendre un nouveau bolus, composé avec quatre grains de laudanum, douze grains de musc, & quinze grains de cinabre artificiel incorporés dans le miel, il nous engagea à sortir, pour qu'il ne prît ce remède qu'en présence de ses parens : en effet il l'avalâ avec précipitation, ainsi que quelques gouttes de bouillon qu'on lui donna par-dessus : nous rentrâmes ; il nous dit que ce bol qu'il venoit d'avaler ne pouvoit entrer dans son estomac, mais qu'il feroit les plus grands efforts pour l'arrêter, & qu'il le feroit redescendre par force s'il revenoit dans la bouche. Depuis ce moment la salivation ou les efforts le lui firent rendre : le crachement augmenta ainsi que les mouvemens ; il éprouvoit continuellement des soulèvemens du diaphragme, & des envies de vomir si fortes, qu'il crioit toujours que son estomac & ses entrailles alloient sortir par la bouche. Quelques crachats écumeux sortoient avec un tel effort, qu'il les lançoit fort loin : deux personnes avoient toutes les peines du monde à le tenir ; il devenoit furieux quand on approchoit de lui quelque fluide ; la violence des efforts lui faisoit jeter des hurlemens affreux : les jambes & les bras étoient roides ; tout son corps trembloit : une sueur froide couloit de son visage ; ses yeux plus animés étoient néanmoins larmoyans : son pouls étoit petit, serré & un peu fréquent ; les muscles de l'abdomen étoient durs comme une planche : les jambes devinrent froides ; les convulsions redoublèrent d'un moment à l'autre : il menaçoit de s'échapper si on ne le tenoit ; il croyoit que tout le monde le fuyoit : il demandoit du secours ; un pareil état ne pouvoit être de longue durée, bavant & écumant, il devint froid successivement, &
tomba

tomba de cet état horrible dans une syncope mortelle. Cet accès de convulsion dura trois heures; il mourut cinquante-quatre ou cinquante-cinq heures depuis le premier moment de l'invasion, qui avoit commencé par des élancemens très-vifs dans l'œil gauche.

L'activité du venin du chien enragé qui mordit ce jeune homme, & la maniere prompte avec laquelle il se développa chez tous les sujets qui en furent infectés, même par les morsures les plus légères, ont de quoi surprendre. Ce furieux animal a mordu plus de dix bêtes, qui sont toutes devenues enragées: les unes au bout de deux jours, comme la grosse chienne de Salelles; les autres au bout de quatre, cinq, ou six jours, comme les vaches de Saint-Laurans, les bœufs du Pin, les cochons de Montjulieu: l'imbécille mordu, mourut dans trois semaines, d'autres au bout de trente-six jours, comme la vache de Salelles, qui nourrit son veau jusqu'au moment où la Rage se déclara, & qui n'a éprouvé aucun mal, non plus qu'un enfant qui mangea beaucoup du lait de la même vache, depuis l'époque où elle fut mordue jusqu'à celle où elle mourut: cet enfant a joui d'une bonne santé, & n'a jamais eu depuis aucune menace d'Hydrophobie.

Il avoit pénétré dans le corps du Malade (a) assez de mercure pour énerver une partie du venin hydrophobique, mais il ne fut pas entièrement détruit ou expulsé: il tarda beaucoup plus à se développer, puisque ce ne fut qu'environ quatorze ou quinze mois après la morsure du chien enragé, que les symptômes hydrophobiques se manifestèrent, tandis qu'ils parurent si

(a) Il est important de remarquer, que les symptômes de la Rage ont été portés au plus haut degré dans ce Malade, depuis l'effroi que lui a causé l'immersion, & que l'on a oublié, comme on l'a déjà dit dans la note précédente, & comme on ne sauroit trop le répéter, la cautérisation & le pansement de la plaie, qui sont ce qu'il y a de plus important dans le traitement,

promptement & dans peu de jours, aux dix ou douze autres sujets que le même chien avoit mordus.

OBSERVATION SIXIÈME.

UN Maçon de vingt-deux ans, vigoureux & robuste, fut mordu en 1777 d'un chien enragé, à une main & à une jambe: quoique les plaies fussent légères, il voulut prendre les précautions sages d'en éviter les suites; il s'adressa à un Apothicaire de sa Province, qui avoit fait venir de Mende un exemplaire imprimé de notre méthode. Il donna les remèdes au Maçon mordu, qui se contenta, à ce qu'on m'apprit ensuite, de ne les prendre que pendant six jours: j'ignore s'il fit bien ses frictions pendant ce tems insuffisant; on m'assura qu'il avoit pris les pilules, mais qu'il en avoit vomi une partie, & qu'il avoit tout discontinué au bout de six jours, sans y revenir absolument dans la suite. Il jouit d'une très-bonne santé pendant huit mois, vaquant aux travaux de sa profession: les symptômes d'Hydrophobie le surprirent alors vers le milieu de Juillet 1778, au village de Luc, où il travailloit; & il périt dans les plus forts accès de Rage dans l'espace de trois jours. Les gens de la maison le secoururent, en prirent soin, & deux personnes furent occupées à le tenir & à l'empêcher de s'échapper & de fuir dans ses momens de fureur: elles avoient humé le souffle de sa respiration pendant plus de vingt-quatre heures, touché sa peau suante; il y avoit une de ses Gardes qui lui avoit mis les doigts dans sa bouche écumante, & qui avoit même reçu une égratignure, qui fut heureusement faite, non avec les dents, mais avec une ongle de l'Hydrophobe. Toutes ces circonstances, la connoissance de l'Observation de M. Razoux, Médecin de Nîmes, publiée en 1757, & de plusieurs autres Auteurs,

qui ont démontré que la Rage s'est souvent communiquée par le souffle seul & la respiration, de proche en proche, d'un sujet enragé à un qui ne l'étoit pas, me déterminèrent à proposer notre traitement aux deux Gardes de cet Hydrophobe : ils l'exécuterent ponctuellement, & n'ont jamais éprouvé aucune menace de Rage.

On voit par cette Observation, que l'Hydrophobe qui en est le sujet, avoit (par les remèdes qu'il ne prit, ni comme il convient, ni pendant un tems suffisant, & dont les internes furent en partie rejettés par le vomissement,) énérvé & diminué le virus contracté par la morsure du chien enragé, qui tarda ensuite à se développer & à devenir actif beaucoup plus long-tems qu'il n'a coutume de faire. L'Observation suivante, qui n'est qu'un extrait de plusieurs expériences faites sur divers animaux, rendra encore cette conjecture plus que vraisemblable.

O B S E R V A T I O N S E P T I E M E.

J'AI toujours tâché d'engager les maîtres des animaux mordus par des chiens enragés, à en faire le sacrifice & de les tuer, soit parce qu'il est souvent difficile & dangereux de leur faire bien avaler les remèdes, soit parce qu'il l'est encore plus de faire pénétrer en eux le mercure par les frictions à travers une peau dure, presque impénétrable & couverte d'un poil qui ne permet pas de s'assurer de la morsure ou de l'endroit mordu, ou très-difficile à raser pour pouvoir y faire les frictions requises.

Il y a cependant des cas où l'attachement à certains animaux, l'économie & le besoin, ont déterminé les possesseurs à tenter des remèdes & les Médecins à en faire l'épreuve. La quatrième & la cinquième Obser-

vation démontrent son efficacité d'une manière convaincante.

Depuis cette époque j'ai renouvelé l'expérience sur plus de quinze chiens de toute grandeur, & plus de douze cochons ; le traitement a toujours réussi sur ces especes d'animaux : mais il n'eut pas d'abord le même succès sur les bœufs & les vaches qui y furent soumis. Plus de la moitié périt (malgré les remèdes) de la Rage qui tarda pourtant beaucoup plus long-tems à se déclarer, & dont les symptômes furent bien plus modérés, & moins violens qu'ils n'ont coutume de l'être à ceux qu'on a laissés sans traitement. J'ai même observé que presque toutes les vaches guérissent, que je n'en ai vu périr qu'une dans le nombre de celles que j'ai traitées, & que le traitement réussit constamment mieux en elles que dans les bœufs.

J'ai eu l'occasion fréquente de faire l'essai du traitement de la Rage sur nombre de chevaux, mules ou mulets ; il n'a pas eu plus de succès, & il en a péri à-peu-près la moitié ; mais toujours plus tard, & d'une mort plus tranquille & moins violente, qu'elle ne l'étoit dans ceux qui n'avoient fait aucun remède. Cette dernière circonstance semble indiquer, que le traitement rend le virus hydrophobique moins actif, qu'il l'énerve, mais qu'il est, par l'insuffisance de la dose, incapable de le détruire & de l'anéantir dans le corps de ces gros animaux ; il avoit agi de même sur les hommes qui l'avoient pris à dose insuffisante, ou par la mauvaise préparation des remèdes, ou qui les avoient rendu inutiles par une mauvaise & trop légère application, ou par le vomissement qui les leur faisoit rejeter. Les dernières Observations que nous avons rapportées, l'ont prouvé bien clairement.

Dans cette idée, j'ai doublé la dose des pilules & de la pommade mercurielle, & j'y ai joint ensuite l'usage

d'une légère dissolution aqueuse du sublimé corrosif, à laquelle le lait à grande dose servoit de véhicule, & j'ai ainsi traité une vache, un cheval & deux bœufs; le succès a répondu à mes espérances, & a confirmé mes idées : ces quatre animaux ont été préservés de la Rage; mais les essais ne sont pas encore assez nombreux pour nous rassurer sur la certitude de ce traitement renforcé, dont l'efficacité a peut-être été due à la légèreté des morsures, au peu de venin des dents de l'animal enragé, essuyées en traversant le poil de l'animal mordu, & encore même à l'incertitude de la Rage mal constatée des chiens qui ont fait les ravages.

J'ignore encore, faute d'expérience, si la Rage qui provient des loups enragés, que quelques Observations semblent annoncer plus active & plus prompte à produire ses effets, ne demanderoit pas aussi une plus haute dose & une plus prompte administration des remèdes convenables.

C O N C L U S I O N D U M É M O I R E .

IL est bien difficile à l'Art de fonder la sûreté du traitement d'une maladie sur un plus grand nombre d'expériences convaincantes & décisives; on peut compter sur leur exactitude & leur authenticité: elles répandent un nouveau jour sur un objet aussi important, en écartant nombre de méthodes de traiter cette maladie, qui ne doivent leur réputation qu'à la faiblesse ou à la non-existence du virus qu'on cherchoit à combattre dans des sujets, en qui peut-être il ne se seroit jamais développé. Les animaux, dont il est question dans mes Observations, étoient réellement atteints de la Rage, puisque leur morsure a été si

funeste à une partie des sujets qui n'ont pas été assujettis au traitement, tandis qu'il a préservé tous les autres qui l'ont exécuté. Je desiré que la Société Royale applaudisse au moins aux vues qui m'animent, & à mon zèle pour le travail.





ESSAI

SUR LA QUESTION PROPOSÉE

PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE (a):

Quel est le meilleur Traitement de la Rage ?

*Par M. MATTHIEU, Maître en Chirurgie, à Conze, près la Linde
en Périgord.*

DE tous les maux qui affligent l'humanité, & auxquels notre Art donne ses secours, la Rage est sans contredit le plus violent, le plus cruel, & celui qui se termine le plus promptement & le plus irrévocablement par la mort.

Dans les autres maladies où existent des convulsions aussi fortes, comme par exemple dans l'Epilepsie, les Malades, malgré l'état déplorable où ils se trouvent, jouissent en quelque sorte de l'avantage d'être privés de toute perception; au lieu que la Rage laisse ceux qui en sont atteints, pleins de connoissance. Les personnes que j'ai vues dans cet état pitoyable, & que j'avois connues auparavant, m'ont paru jouir d'une plus grande perspicacité, d'une raison plus développée, sur-tout quand, ce qui est ordinaire, la fièvre ne se joint point aux autres symptômes.

(a) Ce Mémoire a été cité avec éloge dans la Séance publique du 12 Mars 1783.

On admet dans les Ecoles deux especes de Rage, dont l'homme peut être affecté ; l'une , dit-on , qui vient d'elle-même & qu'on appelle spontanée, & l'autre qui nous est transmise , & que par cette raison l'on nomme communiquée ; mais l'homme ne nous paroît point susceptible de devenir enragé spontanément , du moins n'en avons-nous encore aucune preuve décisive ; si l'expérience nous a bien instruit , ce n'est que pour en tirer l'assertion la plus négative : car quoique plusieurs Auteurs aient assuré le plus affirmativement l'existence de cette Rage , ne craignons pas de dire le contraire. C'est en prenant le symptôme pour la maladie essentielle (§. 3) , en confondant l'Hydrophobie qui n'est qu'un des symptômes de la Rage , avec la Rage elle-même , qu'ils sont tombés dans cette erreur ; & faute d'attention , ou aveuglés par leur préjugé , ils ont admis sans doute par analogie , la Rage spontanée de l'homme , laquelle n'a jamais existé que dans les animaux , ou dans l'imagination trop exaltée de ceux qui en font le partage de l'humanité.

Aussi la Société Royale ne porte pas de jugement sur cette question , qui lui paroît tout au moins douteuse , puisqu'elle demande des exemples de Rage spontanée. Sans rien décider sur ce point , M. Andry , dans ses Recherches sur la Rage , se contente de rapporter exactement les Observations que les Auteurs ont données sur cet objet ; mais ces Observations caractérisent-elles la Rage ? Non , elles offrent seulement l'histoire de diverses maladies , presque toutes aiguës , auxquelles la difficulté , l'impossibilité d'avaler , l'horreur des liquides , une véritable Hydrophobie sont survenues ; mais où il n'est question de nul autre symptôme caractéristique de la Rage. (§. 2 & 3).

La premiere de ces Observations & la plus détaillée est fournie par M. de Sauvages. Une fille , au tems de ses regles , est vivement pressée par un jeune homme ;
cette

cette évacuation s'arrêta, & quelques heures après le jeune homme renouvelant ses tentatives, cette fille s'irrita au point d'entrer dans une sorte de fureur. Dès ce moment elle se plaignit de douleurs vagues partout le corps, qui furent suivies d'une fièvre ardente & d'un délire si violent, qu'il fallut la lier. Ces accidens firent place à l'Hydrophobie la plus décidée; l'aspect de tout liquide fit tomber la Malade dans des convulsions affreuses, mais il n'y a là aucun caractère de Rage. Dans cette Observation je ne vois que l'Hydrophobie, suite d'une fièvre ardente, provoquée par une espèce de fureur.

M. Pouteau rapporte aussi une Observation de Rage spontanée, qui selon lui est des plus concluantes; la voici. Un homme presque fou, un Maître de pension, qui se croyoit l'un des premiers Poètes latins, entre en fureur contre un Porte-faix qui lui rompt une glace. Rien ne peut le calmer, pas même le sommeil; & de ce qu'à son réveil, cet homme a soif, & ne peut pas boire, M. Pouteau, conclut que ce Malade est enragé. Voilà sans contredit une Hydrophobie bien décidée, & point du tout la Rage. L'on ne peut s'empêcher, d'après le récit de ce fait, de voir que ce Malade, qui précédemment étoit presque maniaque, l'est devenu tout-à-fait par une violente colère, & que sans donner aucun signe de Rage, autre que l'aversion pour l'eau, ce forcené n'est mort que de la grande quantité de sang qu'il a perdue.

Les autres Auteurs que j'ai pu consulter ne m'en ont pas appris davantage, pas même *Zacutus Lusitanus*, à qui les faits rares & admirables semblent se présenter en foule. Il feroit donc, je crois, superflu d'en chercher ailleurs; aussi finirai-je mes recherches sur ce point, par ces paroles de M. Lieutaud, on croit encore, dit ce savant Médecin, avoir observé des Rages spontanées; mais ne peut-on pas, dans quelques maladies, refuser

& avoir même de l'horreur pour la boisson sans être enragé ? On fait qu'on voit quelquefois ce symptôme dans les fièvres malignes , & l'affection hystérique : il peut même arriver que quelqu'un ait été touché ou même mordu par un chien enragé , sans qu'il le sache ou qu'il s'en souvienne , & dans ce cas , une fièvre aiguë ou toute autre circonstance ne peuvent-elles pas donner lieu au développement de ce levain ? Ce sont , ajoute-t-il , des doutes que la seule Observation peut dissiper.

J'ai vu dans ma pratique bien des Hydrophobes ; j'appelle ainsi tous ceux qui ont les liquides en horreur ; j'ai vu , dis je , des Dysentériques , des Hystériques , des Hypochondriaques , des femmes grosses , des Malades affectés de fièvres putride , maligne , ardente , qui malgré la soif qui les dévorait ne pouvoient pas boire.

Nous ne nous contenterons pas seulement de démontrer que l'Hydrophobie peut exister sans la Rage ; mais pour lever tous les doutes à cet égard , pour qu'on ne confonde plus désormais le symptôme avec la maladie essentielle , pour qu'on ne prenne plus pour synonymes ces mots Hydrophobie & Rage ; nous croyons devoir prouver encore que la Rage peut exister sans Hydrophobie. Etant à Montpellier , c'étoit l'été de 1766 , je vis à l'Hôtel-Dieu de cette Ville un enfant de treize à quatorze ans , qui avoit été mordu à la jambe assez cruellement par un chien enragé. Il fut pansé comme d'une blessure simple ; cet enfant & ses parens soutinrent que le chien n'étoit pas enragé. D'abord après sa guérison , qui fut des plus promptes , l'enfant sortit de l'Hôpital malgré les instances de M. Vigarou , Chirurgien-Major , qui auroit voulu prévenir le mal dont il étoit menacé ; mal , qui en effet ne tarda pas à se déclarer , puisqu'environ trois semaines après il fut atteint de la Rage. Tranquille & serein comme en santé , excepté au moment

des accès qui étoient terribles, & qu'il prévoyoit d'assez loin pour qu'on eut le tems de l'attacher, il avala toujours jusqu'au dernier moment, & sans répugnance apparente, toutes les boissons que sa mere lui présentoit; mais par complaisance, disoit-il, n'étant nullement pressé par la soif. Je me rappelle aussi qu'un homme, il y a plus de trente ans, âgé d'environ cinquante, est devenu enragé sans être Hydrophobe: Méad en rapporte aussi des exemples.

Dans le cas de transmission du venin de la Rage au moyen d'une blessure, l'on est toujours averti que la maladie va éclater, par la douleur, pour ainsi dire brûlante, qui s'empare de la partie blessée; par la phlogose ou inflammation, plus ou moins considérable qui y survient: ainsi prévenu, l'on a un peu plus de tems pour employer un traitement convenable, & plus d'espoir de succès; il n'en est pas de même lorsque ce venin s'est introduit autrement que par une blessure, comme dans les cas dont parlent *Palmarius*, *Aurelianus*, *Hildanus*, que Swieten rapporte, où celui que nous citerons plus bas, dans lesquels les signes précurseurs ne peuvent être qu'un abattement général, le sommeil inquiet, la tristesse, l'amour de la solitude, un état d'angoisse, la répugnance même pour la boisson, qui annoncent autant une affection mélancolique ou autre, qu'une Rage future, à moins que des signes commémoratifs, s'il en existe, ne viennent au secours du Praticien, & ne le tirent du doute où il est plongé.

La sagacité du Praticien ne doit pas être moindre, lorsqu'il survient quelques complications qui confondent les symptômes de la Rage avec ceux d'une autre maladie, comme dans le cas dont parle M. Blais (a); alors quelle perspicacité n'est pas nécessaire pour débrouiller cet ensemble confus, pour distinguer exactement ce

(a) Lettre à M. l'Evêque de Mâcon, pag. 7 & 8.

qui est de l'un, d'avec ce qui appartient à l'autre, pour obvier aux symptômes les plus urgens, sans cependant jamais perdre de vue la maladie la plus dangereuse qui est la Rage, & qu'on doit toujours traiter malgré la présence des autres accidens, & quoiqu'ils semblent quelquefois exiger des secours contraires.

Le mercure, est jusqu'à présent le seul remède qui mérite de la confiance; M. de Sauvages le conseille dans sa Dissertation sur la Rage, & assure qu'on a réussi lors même que cette maladie étoit déclarée. Van-Swieten veut qu'on l'emploie d'après les bons effets qu'on lui a vu opérer en pareille circonstance. Lieutaud assure que le mercure, de quelque manière qu'on l'administre, est non-seulement le meilleur préservatif qu'on puisse employer contre la Rage: *mais qu'il peut encore en guérir.* M. Tissot l'indique comme le remède le plus efficace, en assurant qu'il n'est pas d'Observation qui prouve le contraire. M. de Laffone en fait la base de la méthode éprouvée pour le traitement de la Rage, publiée par ordre du Gouvernement; enfin, la Société vient elle-même de faire renouveler ces épreuves par quelques-uns de ses Membres, & les succès les plus heureux sont devenus le fruit & la récompense de leurs travaux.

S'il nous est permis d'ajouter à d'aussi grandes autorités ce que l'expérience nous a appris, il en résultera, que dans tous les tems de la Rage, le traitement où l'on emploie le mercure pour la guérir, est de tous le meilleur, ou pour mieux dire le seul qu'on doive & qu'on puisse mettre en usage. Et en effet; si le traitement, ainsi que nous l'allons prouver, peut non-seulement préserver de la Rage ceux qui en sont menacés, mais même encore guérir ceux en qui cette maladie est déclarée, ce qu'aucun autre remède n'a pu faire jusqu'ici; l'on ne peut s'empêcher de conclure, que toujours & dans tous les cas, on doit le mettre en usage. Mais de quelle manière doit-on employer ce remède?

sous quelle forme doit-on l'administrer ? quelles sont les précautions qu'on doit prendre avant , pendant & après qu'on l'a mis en usage ? C'est ce que nous allons exposer ; après quoi nous donnerons notre sentiment sur les moyens accessoiress , qu'on peut & qu'on doit employer avec lui.

Il est absolument nécessaire , lorsqu'on emploie le mercure comme remède prophylactique de la Rage , c'est-à-dire , lorsque le Malade est seulement menacé de cette cruelle maladie , de le saigner autant que la pléthore peut l'exiger , que les forces peuvent le permettre , ou que la crainte d'une inflammation prochaine , à la suite de grandes blessures , peut l'exiger.

La purgation est aussi absolument nécessaire pour dégager les premières voies ; ce qu'on doit répéter aussi souvent que les indications , c'est-à-dire , la plénitude de l'estomac & des intestins , peuvent l'indiquer , autant parce que dans cette maladie ces parties semblent être toujours plus affectées , qu'afin que le mercure ne trouve aucun obstacle qui l'empêche d'avoir pleinement son effet. L'on doit même employer l'émétique de préférence , & sur le champ , si rien ne s'y oppose.

Il n'est pas moins indispensable de mettre les bains en usage , autant pour soutenir l'effet des remèdes qui les ont précédés , en empêchant tout éréthisme dans les solides , tout orgasme dans les humeurs , que pour faciliter par ces moyens un accès plus libre , une action plus douce , un succès plus sûr au mercure , qu'on doit employer immédiatement après leur usage. Leur nombre doit être de deux par jour au moins pendant une semaine entière.

Après les bains , on purge & on saigne de nouveau s'il est besoin , & l'on administre le mercure en frictions , à la manière usitée dans les maladies vénériennes , c'est-à-dire , en commençant par les parties inférieures , pour ,

en montant couvrir graduellement tout le corps , en observant qu'ici les doses de l'onguent , que nous employons toujours au tiers , doivent être plus fortes , comme de deux à quatre dragmes , & même plus selon l'âge , le sexe , le tempérament , la force du Malade ; en un mot , selon qu'il sera plus ou moins susceptible d'être ému par ce remède.

Nous croyons qu'il est absolument indispensable de provoquer, s'il est possible, la salivation, à moins que le mercure n'occasionne quelqu'autre excrétion qui puisse la suppléer. Quoique sur ce point la plupart des Auteurs soient d'un avis différent , le plus grand nombre de nos Observations en démontrent la nécessité : car non-seulement je suis de l'avis de ceux qui croient , que pour guérir, le mercure doit exciter quelqu'excrétion , une forte de crise ; mais je pense encore que le venin de la Rage ayant, comme plusieurs en conviennent, son siège dans la salive ou suc salivaires , l'on ne guérit jamais mieux cette maladie , que lorsqu'on l'attaque dans son propre foyer. D'ailleurs, ainsi que je viens de le dire , & que je le répéterai plus bas , je n'ai vu céder les symptômes de Rage , lorsqu'elle étoit déclarée , que lorsque cette excrétion est survenue ; tandis , que malgré le mercure qu'on employoit quelquefois avec profusion , les symptômes non-seulement sévissoient , mais même encore prenoient de l'accroissement , jusqu'à ce que la salivation parut ; époque à laquelle ils disparoissoient , pour ainsi dire , comme par enchantement.

L'on doit donc provoquer la salivation ; mais elle doit être plus ou moins forte , suivant le plus ou moins grand danger dont le Malade est menacé , c'est-à-dire , qu'on doit l'entretenir jusqu'à ce qu'on n'ait plus à craindre qu'il survienne des accidens , ou que ces mêmes accidens se soient évanouis. Ce sont les circonstances qui doivent diriger celui , que des connoissances suffi-

santes ont mis dans le cas d'employer le mercure , remède qui dans des mains peu habiles devient aussi nuisible qu'il peut être salutaire ; ce qu'une de nos Observations ne prouve que trop.

Dans tous les tems du traitement les alimens doivent être peu nourrissans , ou de facile digestion, tels que la crème de riz , de gruau , les différentes especes de purées , le bouillon , de légers potages , les œufs frais , le blanc de volaille , dont on donne en plus ou moins grande quantité , selon qu'ils sont plus ou moins nourrissans , selon les différens besoins , selon les différentes indications.

La boisson , qui doit être aussi ample qu'il soit possible , consistera dans la tisane de chiendent , ou les infusions de fleurs de sureau , de tilleul , ou de feuilles d'orangers , qu'on peut édulcorer avec le miel ou le sucre , & même quelquefois aciduler suivant les circonstances dont nous parlerons plus bas. Le vin trempé , ne doit aussi jamais être permis que dans les cas dont nous ferons mention.

Jusqu'ici nous n'avons donné que des regles , qui ne sauroient être d'un bien grand poids , si elles n'étoient étayées par des exemples que notre pratique nous a fournis.

Une Demoiselle & une Servante de la maison , sont mordues par un chat enragé , qui souffroit si violemment , qu'on le croyoit suffoqué par un os arrêté au gosier , & auquel on s'empressoit de donner du secours. Comme on ne le croyoit pas atteint de Rage , on négligea les blessures qu'il fit , & qui furent bientôt guéries. Peu de jours après la Demoiselle éprouva les symptômes de la Rage la plus terrible , & mourut. Cette Demoiselle restoit toujours dans la société nombreuse qui venoit la voir , excepté au moment où les accès la prenoient ; elle passoit alors dans sa chambre , qu'elle avoit soin de fermer bien exactement , afin que personne n'entrât , &

qu'elle ne fût pas exposée à faire du mal, ce dont elle croyoit n'être pas la maîtresse. A mesure que la maladie fit des progrès, les accès devenant plus longs, on alloit à la porte pour lui demander si elle avoit besoin de secours, à quoi elle répondoit si l'accès n'étoit pas fini: « N'entrez pas; car je vous dévorerois peut-être »; & l'accès fini elle se rendoit de nouveau dans la société. Elle devint Hydrophobe; elle reçut tous les Sacremens, avec la plus grande connoissance & la plus grande résignation: on la trouva morte, cinq jours après que la Rage fut déclarée, sous la table de sa chambre. La Servante, devenue inquiète & craintive, fut traitée par les frictions mercurielles, (qui provoquent la salivation), & guérie, tandis que la Demoiselle, à qui il n'avoit été rien fait, mourut; c'étoit en 1770.

Au mois de Septembre 1776, un petit chien, devenu enragé, mordit, & fit une blessure de demi-pouce de longueur, dans la paume de la main, à un Berger, au moment où cet enfant, qui avoit environ treize ans, voulut le prendre pour le caresser. Depuis ce moment ce chien a disparu; un instant auparavant il avoit voulu mordre son Maître & sa Maîtresse, qui fut très-affligée de sa perte. Le Maître m'écrivit le lendemain pour me prier de me rendre chez lui au plus vite; après très-peu de remèdes préparatoires, tant la crainte s'étoit emparée de tous les esprits, je lui fis donner les frictions mercurielles selon l'usage. Le régime étoit en tout le même que celui que j'ai décrit plus haut, jusqu'à la troisième friction, que la salivation s'annonça par une haleine puante, le dégoût, le gonflement des gencives, la sputation fréquente. Alors je fis discontinuer les frictions, qui se donnoient de deux jours l'un, à la dose de deux dragmes, & pendant quatre la Malade ne prit que du bouillon, où l'on délayoit un peu de pain, je fis boire abondamment une

une infusion de fleurs de sureau, après quoi la salivation s'étant beaucoup calmée, l'on reprit l'usage des frictions, qui dès-lors furent données selon les regles prescrites par la méthode de l'extinction, & eurent tout le succès possible, le Malade se portant aujourd'hui très-bien. J'observerai, que pour empêcher le mercure de provoquer la salivation, je permis aux repas l'usage de la piquette, espece de breuvage qu'on fait en ce pays, en laissant fermenter de l'eau sur la vendange, dont on vient de retirer le vin; boisson toujours douée d'acidité, au point de passer souvent les bornes de l'agréable. J'aurai occasion de parler encore de l'usage qu'on doit faire des acides, pour modérer l'effet du mercure lorsqu'il est excessif. Au reste, les frictions mercurielles générales ne furent pas les seules qu'on employa; il y en eut de locales sur la partie blessée, qui fut traitée comme nous le dirons plus bas (a).

Au commencement d'Août 1775, un gros chien devint enragé, mordit trois enfans d'un Fermier, & un quatrieme appartenant à un autre Fermier voisin. Ce chien, qui jusqu'alors avoit été le jouet de ces enfans, ne les connut plus, & les mordit tous les quatre au bras de la maniere la plus cruelle; les uns à nud & les autres seulement, couverts de leur chemise. Ils étoient le plus horriblement balafrés, sur-tout l'un d'eux, dont la partie moyenne & supérieure du bras étoit pour ainsi dire hachée; je fus appelé le surlendemain de cet accident. Très-occupé dans ce moment par la trop grande quantité de Malades qui me surchargeoit, & par la diversité des lieux qu'il me falloit parcourir, je ne pus les voir qu'un instant, & prescrire, en attendant que je revinsse, un pansement méthodique pour ces plaies, avec des frictions mercurielles locales. Le grand

(a) On n'étoit point certain que le chien fût véritablement enragé. *Remarque du Rédacteur du Volume.*

accès que ces plaies fournirent au mercure pour pénétrer dans les vaisseaux , fit que ce remède provoqua bientôt les plus grands ravages , puisque n'ayant pas pu porter du secours assez tôt , celui de ces enfans le plus maltraité mourut de l'effet du mercure , & les autres au moyen des secours qu'il fut possible de leur donner à tems , guérissent par le traitement dont nous avons parlé , & se portent aujourd'hui le mieux possible (a).

S'il en étoit besoin , je pourrois donner ici beaucoup d'autres exemples du succès du mercure pour la cure prophylactique de la Rage ; mais je les crois d'autant plus inutiles , que les Auteurs qui en ont parlé rapportent beaucoup de faits semblables. Et en effet , que prouveroient-ils de plus que ce qu'en ont dit MM. Default, Sauvages , Lieutaud , Van-Swieten , Tissot , Andry & tant d'autres ? Je me contenterai de détailler des faits où la Rage commençoit à se déclarer , qui plus est même , où elle étoit déclarée , & dans lesquels le mercure a eu de grands succès.

Sur la fin d'Août 1776 , une femme étant aux champs , fut mordue par un chat , qui s'élança sur elle ; de même que sur un cochon qu'elle y gardoit. La blessure étoit légère (elle étoit à l'avant-bras , près du poignet). Cette femme n'y fit pas la moindre attention. Peu de jours après le cochon devint enragé ; cette femme vint toute éplorée me montrer deux légères blessures au poignet , couvertes d'une croûte noire , & dont les bords étoient phlogosés. Elle me dit que seulement depuis ce jour où elle me parloit , elle ressentoit une espèce de feu sous ces croûtes. Je la rassurai , & la Rage étant prête à paroître , & s'annonçant par les symp-

(a) Rien ne démontrait que les chiens fussent enragés. Cette Observation doit inspirer la plus grande défiance sur le traitement anti-hydrophobique , fait avec le mercure à grande dose , sans d'excessives précautions. *Note du Rédacteur du Volume.*

tômes avant-coueurs (a), je donnai non-seulement des frictions locales, mais même de plus amples, en commençant par le bras affecté, afin que le mercure eut un effet plus prompt. Mon attente ne fut point trompée; au second jour le remède produisit l'effet que je desirois, en provoquant tous les symptômes de la salivation, & la salivation elle-même. Dès ce moment il n'y eut plus de douleur aux endroits blessés, peu après les croûtes tombèrent, le traitement fut continué, comme nous avons dit ci-dessus, & la Malade fut très-bien guérie.

Au mois de Septembre 1772, un jeune homme de la paroisse de... âgé d'environ vingt ans, conduisant au point du jour, sa mere à une fabrique où elle travailloit, fit la rencontre d'un chien matin enragé. Ce chien se jeta à la face du jeune homme, & d'un coup de dent lui fendit, dans la longueur d'environ trois quarts de pouce, & dans toute son épaisseur, la lèvre inférieure, près de la commissure, du côté droit, en descendant vers le bord de la mâchoire. Cette plaie saigna copieusement. Arrivé à la fabrique où il alloit, le Fabricant lui conseilla de partir sur le champ, & d'aller à deux lieues de-là trouver un Bourgeois, qui possédoit le secret de garantir de la Rage. A son retour il vint me trouver: j'examinai sa plaie, que je trouvai réunie, au moyen d'une croûte qui la recouvroit dans toute son étendue, tant intérieurement qu'extérieurement, ne se plaignant de presque aucune douleur dans cette partie, & dans la plus parfaite sécurité sur son état, ayant selon lui, son estomac rempli de l'antidote. Je lui témoignai mes craintes sur son état, & lui proposai des remèdes qu'il rejeta. Cependant, en le quittant, je lui recommandai, que s'il venoit à être malade, & sur-tout

(a) Il auroit fallu exposer les symptômes, comme l'Auteur l'a fait dans l'Observation suivante, qui est bien détaillée. *Note du Rédacteur du Volume*

à ressentir de la douleur dans l'endroit blessé, de venir me trouver ou m'envoyer chercher au plus vite. Pendant les six premiers jours, les choses restèrent dans l'état le plus calme; mais le septième le Malade devint inquiet, rêveur, craintif, tremoussant également à l'aspect des choses imprévues, comme de celles qu'il pouvoit prévoir, regardant continuellement à ses côtés, afin de n'être pas assailli par des chiens, qui, disoit-il, étoient continuellement à sa suite; tombant dans les rêves les plus affreux lorsqu'il s'assoupissoit, pendant lesquels il croyoit se battre avec des chiens, crioit à haute voix & gémissoit; l'endroit blessé se boursouffle, devient rouge, s'enflamme, il y ressent des douleurs rongeantes: il sentoit, disoit-il, un brasier dans l'estomac, il éprouvoit des nausées, & avoit la bouche extrêmement amère; il avoit soif, & ne pouvoit boire qu'en fermant les yeux, tant il craignoit l'aspect de tout liquide, & n'avalait même qu'avec peine; le poulx étoit tendu, plein, élevé, il avoit mal à la tête, la peau sèche & brûlante. Tel étoit l'état de ce Malade, le neuvième jour de sa blessure, lorsque de très-grand matin, on vint me prier d'aller au plus vite à son secours. J'aurois voulu le saigner copieusement sur le champ; mais je l'avoue, l'air égaré & furieux avec lequel il me regardoit, le ton rude & brusque dont il me répondoit, & le peu de monde qu'il y avoit dans l'endroit isolé qu'il habitoit m'en ôtèrent la hardiesse. Comme il avoit de fortes nausées, & une grande amertume à la bouche, je lui fis prendre trois grains de tartre stibié, qui opérèrent, par haut & par bas, les plus amples évacuations, jaunes & vertes; immédiatement après, il fut mis dans un bain tiède, où il resta une heure & demie, & dans lequel il ne consentit d'entrer, qu'après qu'on lui eut couvert la figure. Tandis qu'il étoit dans le bain, on lui oignit amplement sa blessure d'onguent mercuriel au tiers, & dès qu'il en fut sorti, son pere lui fit une friction de deux dragmes

du même onguent à l'un des pieds. Chaque jour, matin & soir, on faisoit sur la plaie les mêmes onctions, & de deux jours l'un on lui donnoit des frictions de la même maniere que dans les maladies vénériennes, en augmentant chaque fois qu'on changeoit de lieu, de demi-dragma les doses de l'onguent. Les symptômes me parurent céder à mesure qu'on avançoit dans l'usage des remèdes ; mais ils subsistoient toujours. La répugnance pour les liquides fut de tous celui qui diminua le plus, puisque le Malade buvoit, non sans quelque peine, à la vérité, quatre livres par jour, d'une infusion de fleurs de sureau & de tilleul. Les choses étoient en cet état à la dixieme friction, & je croyois le Malade hors d'affaire; mais le lendemain les symptômes devinrent aussi formidables que jamais, & le Malade refusa de boire pendant tout ce jour, de quelque maniere qu'on s'y prit pour l'y exciter : il passa & fit passer la plus cruelle des nuits. Au point du jour, son pere vint me chercher. A mon arrivée je le trouvai, quoique très-agité, beaucoup plus calme, me dit-on, qu'il n'avoit été depuis vingt-quatre heures. Je saisis ce moment pour lui faire donner sa friction, qu'il devoit recevoir ce jour sur les reins, & je la fis faire avec une once d'onguent, principalement sur toute l'étendue de l'épine, & ne fis cesser de frotter, que lorsque la main qui la donnoit fut sèche. Je fis aussi doubler les doses de l'onguent pour les onctions de la plaie, & les fis rapprocher, parce qu'elle me parut plus enflammée qu'à l'ordinaire. Les symptômes persisterent les mêmes, jusqu'au soir que le Malade tomba dans une espece d'*hebetudo*, & dans le plus grand accablement. Il ne parloit plus, il soupiroit, il sanglotoit, & ne répondoit pas aux questions qu'on lui faisoit. Je le vis dans cet état, & je le croyois perdu. Cependant je dis à son pere de venir de bonne heure le lendemain, me dire l'état de son fils; ce qu'il fit en effet, & me rapporta que depuis environ minuit le Malade

crachoit assez abondamment, qu'il se trouvoit mieux que la veille, qu'il parloit un peu & ne se plaignoit que de n'avoir pas de force, & d'avoir beaucoup de mal à la bouche. J'y fus, & le trouvai véritablement dans cet état. Le mercure avoit porté à la bouche, les gencives étoient extrêmement gorgées : elles étoient pâles de même que les lèvres; il en exhaloit une puanteur insoutenable. J'exhortai le Malade à boire autant qu'il le pourroit, & à prendre, pour soutenir ses forces, du bouillon avec un peu de vin, de même que de l'eau rougie, ce qu'il ne put faire qu'en bien petite quantité pendant tout ce jour; mais peu-à-peu il parvint à en prendre suffisamment. Deux jours après cette époque, les croûtes qui couvroient la plaie tombèrent, & laissèrent voir la plaie bien cicatrisée, & beaucoup moins difforme que je ne m'y attendois. Presqu'en même-tems la salivation cessa, & le Malade prenoit des forces avec de l'appétit; mais pour ne pas être en reste avec le mal, je fis achever de couvrir presque tout le corps d'onguent mercuriel. Le traitement fini, il fut en moins d'un mois parfaitement rétabli, & put reprendre ses exercices de Laboureur comme auparavant. Tout ce qui lui en resta, fut un regard égaré, & l'habitude de regarder à ses côtés & en dessous. Il a resté très-peureux pendant long-tems, mais cela est totalement passé, & il se porte aujourd'hui très-bien. J'observerai avant de finir, qu'il fut employé, tant pour les frictions que pour les onctions de la plaie, douze onces & demie d'onguent mercuriel. Il y en eut un peu de perdu dans le traitement.

Vers la fin de Février 1775, une pauvre femme de cette Paroisse, âgée d'environ soixante-quinze ans, hors d'état de gagner sa vie, & par conséquent forcée d'aller mendier, fut mordue à la jambe, couverte d'un bas & d'une jupe de toile, par un chien enragé, qu'on poursuivoit à une lieue d'ici. Il n'y eut que l'empreinte d'une dent du chien, qui existoit encore plus d'un mois après.

Comme il n'y avoit qu'une contusion , cette pauvre femme ne s'en mit pas en peine ; mais comme sa jupe fut déchirée , rendue chez elle , elle n'eut rien de plus pressé que de la coudre , & pour que la couture qu'elle venoit de faire fût la moins apparente possible , elle crût devoir la mâcher , l'applatir avec les dents. Sans le moindre soupçon , elle continua tranquillement son train de vie ordinaire pendant environ un mois , tems auquel elle devint inquiète , souffrante , ayant des serremens de cœur & de gosier , avec quelque légère difficulté d'avalier , ne dormant que difficilement. Une chaleur d'estomac se déclara , accompagnée d'une faim dévorante ; elle mangeoit avec un grand plaisir ; un jour en mangeant elle voulut boire de l'eau , & ne le put : l'aspect de ce fluide lui fit de la peine ; on lui donna du demi-vin , qui ne produisit pas le même effet , mais qu'elle ne put pas boire : l'angoisse la saisit , des mouvemens convulsifs momentanés survinrent ; elle étoit quelquefois effrayée , quelquefois elle étoit en colere , quelquefois elle délirait. On la mit au lit , & cet état continuant & prenant même de la force , elle passa & fit passer , à ceux à qui elle appartenait , la plus cruelle nuit. Au matin les symptômes furent plus violens ; l'idée de l'eau la faisoit frémir , & pousser les plus hauts cris. Elle avoit des accès fréquens , dont elle étoit avertie , & dont elle avertissoit ceux qui étoient auprès d'elle , en les priant de la laisser seule , de la défendre du moindre jour qui lui étoit insupportable ; ajoutant qu'elle craignoit de les mordre & de cracher sur eux , & dans ses paroxismes , elle se mordait les poings autant qu'elle pouvoit ; heureusement qu'elle n'avoit presque pas de dents : dans ce triste état elle demanda les secours spirituels ; M. notre Curé fut appelé. Arrivé , & entendant la Malade , qui étoit dans un accès violent , il n'osa entrer , & demanda qu'on m'appellât ; j'arrivai au moment où l'accès diminuoit. Je la questionnai ; elle me répondit avec tout le bon sens

possible, & me raconta exactement ce qu'elle éprouvoit, à l'exception de son horreur pour l'eau: je lui demandai si elle n'étoit pas altérée; elle réfléchit, & d'une voix tremblante me dit qu'oui: je l'exhortai à boire; elle me demanda en grace de ne pas lui en parler: à son insu je fis apporter un verre d'eau, & sans l'en avertir je le lui présentai. Jusqu'à ce moment je n'avois observé que des soubresauts dans les tendons; mais à l'aspect de l'eau, la Malade tomba dans la convulsion la plus forte: poussa les plus grands cris, l'écume lui vint à la bouche; elle me menaça, & fit des mouvemens pour se jeter sur moi: je laissai tomber de l'eau sur elle, & me retirai à une certaine distance, d'où je pus l'observer sans danger; les convulsions & les cris redoublèrent, au point que les assistans me dirent ne lui en avoir pas encore observé d'aussi forts. Au bout d'un quart-d'heure l'accès étant fini, je revins à son lit, muni d'un miroir que je tenois caché. Je lui parlai de nouveau, & cette fois en la compagnie de M. le Curé; elle me répéta qu'elle souffroit plus qu'il n'étoit possible de dire: qu'elle voyoit bien qu'elle étoit enragée, que par conséquent elle ne pouvoit pas en revenir, & que pour abrégier ses souffrances, elle me prioit de lui donner le même remède qu'on avoit fait prendre, il y avoit quinze ans, à un de ses voisins; lequel remède l'avoit tué en moins d'une heure. Tandis qu'elle me parloit ainsi, je lui présente, sans l'en avertir, le miroir dont je m'étois muni, & la même scène que l'eau avoit occasionnée se renouvela. Dès qu'elle fut finie, je lui dis que si elle vouloit je tenterois des remèdes qui pourroient la guérir. Elle me répondit, en me remerciant, que quoiqu'elle fût bien vieille, elle préféroit encore la vie à la mort. Je me décidai donc à lui faire donner de fortes frictions mercurielles; mais qui trouver pour les faire? On n'osoit approcher de son lit. Je lui proposai de les faire elle-même, elle y consentit le plus courageusement; &
en

en conséquence lui ayant donné une once d'onguent mercuriel au tiers, elle s'en frotta généralement tout le corps, & aussi long-tems qu'elle put. Toute cette journée fut très-mauvaise; mais la nuit fut un peu plus calme, toujours avec la même horreur de l'eau: elle me dit le lendemain qu'elle se sentoit pressée par la faim, & qu'elle mangeroit bien toute la cuisse d'un chapon; je la lui fis apporter: elle en mit dans la bouche & ne put l'avalier. Les symptômes étant un peu diminués, elle employa une égale dose d'onguent, & de la même manière que la veille. Ce jour fut encore un peu plus tranquille; mais le lendemain, quatrième jour de l'apparition de la Rage, les accidens furent si violens, que les voisins, au nombre d'une vingtaine, s'étoient assemblés, & délibéroient s'il falloit tuer cette pauvre femme. Heureusement pour cette misérable j'arrivai en ce moment, & représentai avec force qu'elle n'étoit pas, selon moi, tout-à-fait désespérée, & qu'on n'avoit pas à craindre qu'elle fit aucun mal, puisqu'elle annonçoit les momens où elle pourroit en faire; qu'il valoit mieux l'attacher, si l'on voyoit qu'il y eut à risquer, & que par ce moyen, à l'abri de tout événement fâcheux, il étoit préférable de prendre patience: & qu'enfin s'ils s'avissoient d'attenter à sa vie, je les dénoncerois moi-même à la Justice, qui ne manqueroit pas de les en punir le plus sévèrement. Réfléchissant cependant sur l'état affreux de la Malade, je désespérai de la guérir, quoique l'Observation précédente me rassurât un peu sur ce point; je me résolus pourtant à continuer l'usage du mercure, mais à plus haute dose, & en conséquence il fut employé ce jour, deux onces d'onguent de la même manière, c'est-à-dire, indistinctement par-tout le corps. Cette fois je fus présent à cette friction, que la Malade se donna avec courage, malgré la plus grande foiblesse. Tout ce jour fut très-fâcheux, puis-

R r

qu'il n'y avoit qu'environ une heure d'intervalle d'un paroxisme à l'autre. A ma visite du soir, je trouvai la Malade à-peu-près dans le même état, mais plus foible que le matin. Le mercure, qui jusqu'à ce moment n'avoit pas paru agir, avoit porté à la bouche, & la faisoit cracher assez abondamment. Dans la nuit, une diarrhée abondante & des plus fétides parut; le ptyalisme, & tous les symptômes de Rage diminuoient à mesure que les évacuations augmentoient. Le cinquième, au matin, je trouvai ma Malade beaucoup mieux, mais dans un état de foiblesse, tel qu'à peine elle pouvoit parler. De tous les symptômes de la Rage, elle ne conservoit que l'horreur de l'eau, & de toute autre boisson; ce qui fit que de tout ce jour on ne put lui donner que des alimens solides (a): mais vers le soir elle put prendre du bouillon avec un peu de vin. Elle ne l'avaloit cependant qu'avec beaucoup de répugnance, parce que, disoit-elle, elle éprouvoit, en le prenant, une espèce de strangulation ou de suffocation. Le lendemain, cette difficulté d'avalier les fluides continuant, je fis mettre un peu de pain dans son bouillon, qu'elle prit avec plus de facilité, & elle supporta même pendant ce jour l'aspect de la lumière & de l'eau, ce qu'elle n'avoit pas fait depuis l'invasion de la Rage; mais la difficulté d'avalier, quoique moins grande, subsistoit toujours. La diarrhée continuoit, & les forces sembloient se perdre de plus en plus. Je ne pouvois pas la secourir comme j'aurois voulu, & comme son état l'exigeoit, parce que ceux qui étoient auprès d'elle n'osoient pas encore l'approcher, ou du moins ne l'approchoient que de très-loin. Sa foiblesse l'avoit forcée de rendre ses excréments sous elle; & du coin où l'on l'avoit reléguée, s'exhaloit une odeur méphytique, insupportable. On eut

(a) Tels que de la gelée de groseilles, de coings & autres confitures.

même la cruauté de la laisser encore plus de douze jours dans cet état de misère, tems auquel, non sans peine, à la vérité, elle en sortit d'elle-même: le sixième au soir, pressée par la soif, elle commença à boire de l'eau avec un peu de vin, & deux jours après elle put boire assez facilement une infusion de fleurs de tilleul. La diarrhée lui avoit sans doute ôté des forces; mais les convulsions fortes, & très-souvent répétées, & les angoisses qu'elle avoit éprouvées, jointes à la privation de toute espèce d'alimens, n'avoient pas peu contribué à la jeter dans l'état d'inanition où elle se trouvoit; & cette assertion est fondée, sur ce qu'elle prit un peu de forces, au tems même où la diarrhée subsistoit dans toute sa vigueur, mais où elle faisoit usage de nourriture capable de la restaurer. Peu à peu elle se rétablit, au moyen des bons alimens qu'elle prit, & que chacun s'empressoit de lui porter, de sorte qu'en moins d'un mois & demi, elle put reprendre son ancien métier de mendier; & à une certaine foiblesse près, & un tremblement qui lui resta, elle recouvra sa première santé, dont elle jouit pendant huit mois, tems auquel elle mourut d'une descente ou chute de matrice, à laquelle elle étoit sujette, & qui se gangréna.

Cette Observation (§. 35), fait voir la Rage la plus manifeste survenue dans la plus grande sécurité, & sans la moindre attente de la Malade qui ne s'en doutoit pas, & cela pour avoir pompé, avec la bouche, les restes de bave que le chien avoit pu laisser sur la jupe qu'il avoit déchirée; cette Rage ne parut qu'après un mois, quoique le venin eut été porté presque immédiatement aux glandes salivaires, où cette maladie semble avoir son siège principal: la Malade fut presque féroce dès le premier moment de son invasion, & la maladie ne commença à céder qu'après trois frictions générales de tout le corps, dans lesquelles il fut employé quatre onces

d'onguent mercuriel au tiers, & lorsque ce remède eut commencé à agir en portant sur les glandes salivaires ou sur les premières voies. Ce n'a été qu'à un excès de mercure, que la Malade a dû sa guérison, & par elle nous devons être enhardis à employer, en pareille circonstance, ce remède à grande dose. Car, quoique de la manière dont je l'ai employé, je n'aie qu'à m'en applaudir, puisque j'en ai retiré tout le succès possible; je me suis cependant depuis, plus d'une fois reproché de ne l'avoir pas mis dès le commencement en usage à une bien plus haute dose. Et en effet, qu'avais-je à craindre? La mort de la Malade? N'étoit-elle pas certaine? Et si son âge, presque décrépît, n'eût pas été accompagné de cette débilité qui lui est naturelle, tous les symptômes de la Rage ayant été nécessairement plus violents, auroient été plutôt terminés par la mort, puisqu'on a vu dans des tempéraments robustes, cette maladie se terminer ainsi en moins de trente, vingt & même douze heures; & que dans ma Malade le mercure ne commença à dompter les accidens, que sur la fin du troisième jour de son emploi.

Ces deux Observations nous font voir, que si les symptômes de la Rage ont paru céder dans les premiers momens de l'usage du mercure, ce n'a été que pour paroître ensuite avec une bien plus grande violence, & qu'ils n'ont cédé, & ne se sont vraiment évanouis, qu'après que le mercure eut porté sur la bouche, & produit sur cette partie les effets dont il est susceptible. L'Observation qui la précède, où à la vérité les symptômes étoient beaucoup moins effrayans, prouve aussi la même chose, en nous apprenant que ce fut seulement, lorsque la salivation parut, que les accidens s'évanouirent. Ces trois dernières Observations, sur-tout la seconde, démontrent qu'on ne sauroit trop-tôt mettre ce spécifique en usage, pour empêcher que la Rage ne se déclare, puisque dans cette seconde Observation,

elle n'a attendu que le septieme jour pour paroître ; ce qui n'auroit certainement pas été , si dès le premier moment on eût mis en usage un traitement convenable.

Quand bien même nous n'aurions pour preuve de l'efficacité du mercure dans la Rage déclarée , que les Observations que nous venons de rapporter, elles seroient suffisantes pour assurer à ce remède le titre de remède spécifique de la Rage ; mais ces faits que nous rapportons ne sont pas les seuls : on en trouve d'analogues , au nombre de trois, rapportés dans le Journal de Genève, où tous les symptômes de la Rage portés au comble, furent guéris par le moyen du mercure , employé de même à la plus haute dose : puisque dans l'un de ces cas, la premiere friction faite sur les régions gutturales, la poitrine & le bas-ventre, le fut avec une once six dragmes d'onguent mercuriel, sans doute fait à moitié, n'y ayant guères, je crois, que les Praticiens de Montpellier qui s'en servent de fait au tiers ; & tous les symptômes céderent , dès que le mercure eut provoqué des évacuations : mais comme la Rage étoit portée au plus haut degré, on fut obligé , les accidens reparoissant comme auparavant & le venin n'étant pas tout-à-fait détruit, de donner une nouvelle friction sur les mêmes parties, avec une once deux dragmes du même onguent, ce qui fut suffisant , & le Malade guérit. En effet, le mercure ne mérite-t-il pas d'après ces faits , d'être appelé le spécifique de la Rage , puisque jusqu'à ce jour tous les autres remèdes avoient été sans effet, lorsque cette terrible maladie étoit déclarée ? & que celui-ci la guérit radicalement, & dans tous les tems qu'elle peut parcourir.

Nous ne doutons cependant pas qu'il n'y ait eu beaucoup de cas , où la Rage se soit déclarée , quoiqu'on ait employé le mercure ; & nous dou-

tons encore moins qu'il ait été sans effet lorsqu'elle étoit déclarée. Les Auteurs les plus respectables nous l'assurent. Van-Swieten rapporte l'histoire d'un jeune homme, qui fut mordu par un chien enragé, dans le même-tems qu'il avoit une gonorrhée, pour laquelle il prenoit tous les soirs une dose de mercure doux, ce qui ne l'empêcha pas de devenir lui-même enragé un mois après. *Neque tamen frequens usus mercurii dulcis impedivit, quominus mensis spatio elapso, post vulnus inflatum, summâ rabie correptus, miserrimè perierit.* Les deux Chirurgiens en chef des deux premiers Hôpitaux du Royaume, MM. Moreau & Pouteau, assurent le plus positivement, le premier, que non-seulement le mercure ne guérit pas la Rage déclarée, mais qu'au contraire il semble aigrir le mal, lorsque l'Hydrophobie est survenue, & précipiter les Malades en moins de douze heures dans le tombeau; & le second, que lorsque la Rage est déclarée, le mercure, sous quelque forme qu'on l'administre, a été reconnu impuissant, & qu'on doit se garder de se livrer alors à des espérances qu'il a vu frustrées plus d'une fois. Mais quel est le remède qui réussit constamment? Le mercure lui-même guérit-il toujours la vérole, quoiqu'il soit aujourd'hui reconnu pour être le véritable spécifique de cette maladie? Ne lui résiste-t-elle pas au contraire beaucoup trop souvent? L'opium calme-t-il toujours la douleur? provoque-t-il toujours le sommeil, &c? Non sans doute. Au reste, ne pourroit-on pas dire à M. Van-Swieten, avec M. de Laffone, que le mercure n'a pas, à beaucoup près, la même efficacité contre la Rage quand on l'administre intérieurement sous forme saline, ou de telle autre manière; & que d'ailleurs le mercure doux, qui passe très-difficilement dans les secondes voies, est resté sans effet: car s'il étoit pris à haute dose tous les soirs, il étoit chassé chaque

matin par un purgatif , & *sequenti manè purgans* ; & à MM. Moreau & Pouteau , que si le mercure ne leur a pas réussi dans la Rage manifeste , c'est qu'ils ne l'ont pas employé à assez haute dose. En effet , il n'est pas douteux , ou tout au moins il est très-vraisemblable , que s'ils eussent été aussi hardis que moi , leurs Malades auroient été aussi bien guéris que les miens. D'ailleurs la pratique ne nous fait-elle pas voir tous les jours , que les remèdes aigrissent les maladies , lorsqu'ils ne sont pas donnés à assez haute dose pour les détruire , pour ainsi dire , tout d'un coup : car combien de fois l'opium n'a-t-il pas aggravé le spasme ou la douleur , donné à petite dose , tandis qu'une plus grande les a fait évanouir ? Combien de fois le quinquina n'a-t-il pas rendu les fièvres intermittentes plus rebelles , sur-tout celles que la malignité complique , donné à la dose ordinaire ; tandis qu'il les détruit , donné pour ainsi dire sans mesure ? Et enfin combien de fois n'a-t-on pas vu les cauterés & les caustiques , rendre le cancer & les autres ulcères malins plus féroces , mis en usage par une main timide & tremblante , tandis que ces moyens héroïques les font disparaître pour toujours , si on les emploie de manière à leur laisser enlever la maladie d'un seul coup ?

Le mercure est donc le seul remède que nous connoissons capable de détruire le venin de la Rage ; lui seul en est le spécifique. Mais si , lorsque la Rage est déclarée , on doit l'employer pour ainsi dire sans mesure , afin qu'il puisse la dompter ; il n'en est pas de même lorsqu'on ne l'emploie que comme remède prophylactique , de cette maladie , n'étant pas par lui-même exempt de provoquer les maux les plus funestes , la mort même , s'il n'est modéré & bien conduit dans ses effets.

Nous avons déjà parlé de quatre enfans qui furent mordus le plus cruellement au bras par un chien enragé , sur lesquels , au moyen de l'ample voie que des plaies

aussi considérables ont fournie au mercure, ce remède agit avec tant de véhémence, que celui qui étoit le plus grièvement blessé mourut de ses effets, qui se manifestèrent par des tâches très-larges d'un pourpre noir infect, dont cet enfant, de huit à neuf ans, étoit couvert; & la maladie finit par l'hémorrhagie la plus abondante d'un sang fétide, & totalement dissous. Les autres menaçoient de tomber bientôt dans le même état; mais les secours que je m'empressai de leur donner, & qui consistèrent dans l'usage abondant des anti-septiques acides, tant pour médicamens que pour alimens, & la cessation de l'emploi du mercure leur conservèrent la vie.

La catastrophe de cet enfant, qui ne sortira jamais de ma mémoire, prouve que dans notre Art, l'omission la plus légère, ou la plus légère précipitation peuvent, dans l'emploi des moyens, avoir les suites les plus funestes.

Ce sont sur-tout les acides qui arrêtent le mercure dans ses effets. L'expérience nous a appris plus d'une fois que c'est à eux qu'il faut avoir recours dans cette vue, & que les autres moyens, tels, par exemple, que les purgatifs, dont on se sert pour la même fin, sont presque toujours infidèles, & ne font que dévier son action, sans l'empêcher de l'avoir presque aussi pleinement que si on ne les avoit pas mis en usage: car les évacuations qu'il provoque, quelles qu'elles soient, sont toujours aussi abondantes, aussi fétides, elles affoiblissent autant, en un mot, elles n'ont rien de particulier que de n'être pas aussi incommodes les unes que les autres. De ces moyens, il faut cependant en excepter quelques-uns, tels que la crème de tartre, le sel végétal, les tamarins, même la manne à qui j'ai vu produire de bons effets dans ce cas.

Nous nous bornons à conseiller de prévenir avec le plus grand soin & par les moyens les plus sûrs, & que
nous

nous avons indiqué les funestes effets du mercure à grande dose, dans tous les cas où l'on croit devoir recourir à son usage ; il ne faut pas oublier que ce remède mal administré peut causer la mort, s'il n'est pas dirigé par les mains les plus habiles.

De tous les remèdes, que les Auteurs s'accordent le plus à recommander ici, après le mercure, ce sont les antispasmodiques, dont l'usage semble le mieux indiqué, mais dont l'efficacité n'est rien moins que prouvée : car sur-tout lorsque la Rage est déclarée, quel est leur effet, & quel peut-il être ? Nul. Les faits rapportés en leur faveur par le Docteur Nugent, ne sauroient vraiment faire aucune exception, fut-il même bien clairement démontré, & cela n'est, à ce qu'il paroît, qu'une présomption, que les Malades, dont ils parlent, étoient véritablement enragés : puisqu'en analysant leurs Observations, on ne fait pas trop si l'on doit attribuer les symptômes qu'il détaille, plutôt à la Rage qu'à toute autre maladie. D'ailleurs fussent-ils aussi efficaces qu'on le prétend, ils ne sauroient jamais l'emporter sur le mercure, ni même être rangés à côté de lui, vu que comme lui, ils ne sont jamais parvenus à guérir la Rage déclarée. Et en effet, qu'on consulte les Auteurs, & qu'on voie si jamais dans ces cas malheureux, les saignées, les bains, les lavemens, les autres antispasmodiques, & même les narcotiques, qu'on recommande tant, & qu'on prodigue, ont produit des effets salutaires. Comment auroient-ils pu l'être, puisqu'ils n'attaquent que l'effet & point du tout la cause ? Ce n'est pourtant pas que je veuille absolument en blâmer l'usage ; je crois au contraire qu'ils conviennent, & qu'on ne doit pas même les négliger, sur-tout lorsque quelque autre maladie spasmodique vient compliquer la Rage, comme, par exemple, dans le cas dont il est parlé dans le *Dictionnaire portatif de Médecine*, concernant Elizabeth Bryant. Celui de tous à qui nous

donnerions la préférence, seroit le quinquina, principalement dans la convalescence, ou à la suite du traitement, autant pour remédier aux accidens que peut provoquer le mercure, qu'à ceux que la maladie peut occasionner après elle; sur-tout lorsqu'ils laissent à leur suite du spasme & de la foiblesse. Quant aux alkalis, tels que l'eau de Luce, qu'on a beaucoup vantée contre la Rage, ils ne peuvent être mis en parallele avec le mercure; n'y eut-il que cette seule raison, qu'ils sont beaucoup trop lents dans leurs effets, & que comme le mercure ils ne sauroient être employés dans tous les cas, puisqu'ils doivent être avalés, ce qui souvent est impossible; & pour lors ils sont tout au moins inutiles, pour ne pas dire nuisibles, puisque si l'on vouloit forcer les Malades à les avaler, ils ne pourroient qu'augmenter les tourmens qu'ils endurent, & conséquemment accélérer leur mort. Je n'ai pas trouvé de meilleur antispasmodique contre la Rage que le mercure, & le mercure employé seul.

Tous les Auteurs s'accordent à recommander de faire suppurer le plus long-tems possible, les plaies faites par un animal enragé. Ce précepte, sans doute très-bon, ne laisse pas d'être très-difficile à accomplir, vu le penchant, pour ainsi dire invincible, que ces sortes de plaies ont à se cicatrifer, malgré tout ce que l'Art le mieux entendu peut faire pour s'y opposer. Le cautere actuel est sans contredit le meilleur moyen qu'on puisse employer dans cette vue, attendu qu'il doit nécessairement s'établir une longue & abondante suppuration, pour opérer la chute de l'escarre, sur-tout si, comme il me paroît nécessaire, celle-ci est un peu étendue; mais dans le cas où l'on ne mettroit pas la cautérisation en usage, ou que l'y ayant mise, & l'escarre étant tombée, on voudroit l'entretenir plus long-tems, les vésicatoires me paroissent être, (& l'on en a vu, ce semble, d'assez bons effets), le moyen qu'on doit préférer, parce qu'en

agaçant continuellement ou alternativement, selon qu'on les mettroit en usage, la partie affectée, en l'entretenant dans une phlogose ou inflammation continuelle, en attirant sur cette partie une plus grande quantité d'humeurs, l'on est presque sûr d'avoir une suppuration des plus abondantes, avec le soin d'entretenir l'endroit qu'on traite, ainsi continuellement humecté, soit avec des lotions émollientes, ou des onguens de même nature tels que le *basilicum*; ou pour mieux faire, si je ne me trompe, il faudroit établir un exutoire dans cette partie qu'on garderoit ouvert autant qu'on voudroit, & qui n'auroit pas l'inconvénient des vésicatoires.

De tout ce que nous venons de dire & de toutes nos Observations, il résulte qu'il n'est point de Rage spontanée dans l'homme, qu'elle lui est toujours communiquée lorsqu'il en est atteint; que quoique l'Hydrophobie soit le symptôme le plus ordinaire de la Rage, il ne faut cependant pas la confondre toujours avec elle: que le mercure est le spécifique de la Rage, & qu'il peut non-seulement la prévenir, mais même encore la guérir radicalement, quoiqu'elle soit déclarée. Que si dans ce dernier cas il doit être employé à grande dose, il doit l'être toujours avec ménagement, lorsque ce mal redoutable est encore occulte, vu les mauvais effets que ce remède peut produire; que les frictions mercurielles, sont de toutes les préparations de ce remède, celles qui méritent la préférence, non-seulement parce qu'elles sont les plus sûres, mais encore qu'on peut, sous cette forme, l'employer dans tous les degrés de la maladie, tandis qu'il n'en est pas de même des autres; que le virus de la Rage paroissant avoir son siège dans la salive, & les glandes qui en opèrent la sécrétion, l'on doit toujours dans le traitement de la Rage, faire porter le mercure sur la bouche, & l'y laisser agir plus ou moins de tems, selon la violence des symptômes du mal; & que les acides sont les moyens les plus sûrs, soit pour l'empêcher

d'agir trop fortement , soit pour détruire les mauvais effets qu'il peut provoquer : que quoique l'absence des accidens de la Rage n'exige pas autant de précipitation dans l'emploi du mercure, on ne sauroit cependant trop tôt le mettre en usage ; que plus on approche l'application de ce remède des régions gutturales , plus son effet devient prompt : que la solution de continuité lui fournit une voie bien plus ample & plus courte pour pénétrer. Enfin que les onctions mercurielles sur la plaie, faite par un animal enragé, en doivent être presque les seuls pansemens (§. 50). D'où il est aisé de conclure que *le meilleur traitement de la Rage*, est celui dont le mercure fait la base.

Supplément au
Mémoire.

Pour prouver encore davantage l'efficacité du mercure dans la cure de la Rage, nous croyons devoir placer ici comme un supplément, le traitement que nous avons fait faire à plusieurs chiens, dont deux eurent des symptômes de Rage, après avoir été mordus par d'autres chiens enragés. Deux dogues d'une Dame furent, en même-tems que d'autres, mordus par un chien enragé; entr'autres parties c'étoient les oreilles qui étoient les plus mal-traitées. Cette Dame s'occupa d'abord à faire panser ses chiens avec l'eau salée, & à leur donner des omelettes faites avec les coquilles d'huîtres calcinées, & autres drogues qu'on vante beaucoup dans nos cantons, contre la Rage; mais ces remèdes n'opérèrent rien, puisqu'environ douze jours après, ces chiens devinrent tristes, abattus, hargneux, grondeurs, perdirent l'appétit, & ne caressèrent plus. On me consulta; j'eus beau conclure à la mort, cela fut inutile: ils étoient à l'attache heureusement. Un Domestique se chargea de leur oindre deux fois le jour toute la tête & les autres blessures avec l'onguent mercuriel, qui dès le second jour de son emploi, les atterra, & les fit baver le plus copieusement. Je ne le cache pas, n'ayant pas été fâché de me défaire de deux voisins que je regardois comme dange-

reux, je continuai à les faire frotter d'onguent comme je l'ai dit, qui, au lieu de les tuer, les guérit. Après cinq ou six jours de l'emploi du remède, leur appétit revint, & les remit au point, que onze jours après ils furent élargis du lieu où l'on les avoit mis. Tous les autres chiens qui avoient été mordus avec eux, n'ayant pas été traités, périrent de la Rage. Environ huit mois après, le même couple, car ils étoient mâle & femelle, fut assailli dans la cour du château par un chien épagneul enragé, qui les poursuivit jusques sous la table de la cuisine, & vint les mordre entre les jambes des Domestiques qui soupoient. Il ne fut plus question d'omelette, il fallut que je les traitasse de nouveau. Je prescrivis de l'onguent sur les blessures qui étoient peu considérables, & du turbith minéral, à la dose de douze grains chaque matin, ce qui provoqua la salivation, & ils n'eurent aucun symptôme de Rage; tandis qu'une chienne voisine, de leur espece, mordue par le même épagneul, devint enragée: ils ont vécu sept ans depuis cette dernière époque.

Les Observations suivantes nous ont paru dignes aussi d'être conservées. Au mois de Mai 1782, un gros chien mâtin, du nommé Lacheze, riche Payfan du lieu de Tuillere, paroisse de Crayac, devint enragé, & après trente-six heures d'absence, revint chez son Maître, & mordit en plusieurs endroits, de la maniere la plus cruelle, une truie pleine & prête à mettre bas. Quelque tems après il mordit un cochon du voisinage, & ce cochon devint enragé. Le Payfan craignant beaucoup de perdre sa truie, qui étoit de très-belle espece, vint me demander de lui indiquer les moyens de la sauver. Je lui fis donner chaque matin, pendant trois semaines consécutives, dix-huit grains de turbith minéral. Ce remède seul produisit tout l'effet que j'en attendois, puisque cet animal, qui se porte actuellement très-bien, n'a pas eu la moindre atteinte.

de Rage. On tint continuellement dans l'étable pendant tout le traitement, (qui ne fut pas interrompu, quoique la truie fit ses petits), une auge pleine d'eau blanche, où l'animal pouvoit se désaltérer au besoin, on y ajouta du vinaigre en plus ou moins grande dose, selon l'indication, dès qu'on s'aperçut que le remède avoit altéré la santé de l'animal, en lui ôtant l'appétit, après quoi elle se trouva très-bien guérie & hors de tout danger.

En poursuivant sa route, le chien enragé fut au château du Mondouel, où il mordit trois gros chiens de montagne, qu'il trouva dans la cour, deux desquels furent traités par la méthode dont j'ai parlé, & guériront; tandis que le troisième qui ne fut pas traité, a disparu trois semaines après avoir été mordu, époque à laquelle tous ceux qui se trouverent dans son cas, devinrent enragés. Le chien de Lacheze continua de parcourir la plaine jusques près de Bergerac, & fit sur son chemin des dégâts affreux, puisque dans plus de deux lieues d'étendue, tous les chiens sans nombre qu'il mordit, de même qu'une vache, dans la paroisse de Cours-de-Pilles, périrent de la Rage trois semaines après, ayant été abandonnés à leur malheureux sort.

Au mois de Septembre dernier, six cochons gras, appartenant à M. de Constantin de Beaumont, furent mordus aux champs par un chien enragé. Au commencement du mois suivant, deux de ces cochons devinrent enragés, & les quatre autres étant déjà malades, c'est-à-dire, abattus & ayant perdu l'appétit, menaçoient de le devenir incessamment. Alors M. de Constantin m'écrivit pour me demander mon avis, qui fut qu'on devoit traiter sans autre délai, par ma méthode, les quatre qui n'étoient pas encore enragés. Ceux-ci ont été très-bien guéris; mais le remède les a maigris considérablement. Ce Gentilhomme ne put pas, ou peut-être n'osa pas employer la méthode de M. Beudon, que j'avois pres-

crite pour les deux enragés qu'on laissa mourir sans aucun secours.

Ces Observations qui me sont propres, sont favorables au traitement mercuriel; puisque tous les animaux mordus, dont je parle, & qu'on n'a pas traités, ont été atteints de la Rage, & en sont morts. Si je pouvois faire usage des Observations d'autrui, j'en citerois de très-concluantes en faveur de ma méthode; dix-sept personnes des environs de Sarlat, furent très-maltraitées par un loup enragé. M. Meyrignac, Subdélégué, s'empressa de faire donner les secours nécessaires à ces misérables; mais par une fatalité marquée, il arriva que l'un des dix-sept fut oublié. Les seize autres furent traités avec le mercure, par M. Malarat, Chirurgien, & aucun d'eux ne devint enragé. Il n'y eut de pris de la Rage, que celui qui ne fut pas traité, & qui vint mourir à l'Hôpital-Général de Sarlat. Je pourrois encore ajouter que M. Taillefer, Médecin de Domme, qui jouit d'une grande réputation, a traité sept personnes, qui avoient été également blessées par un loup enragé, & qu'il a eu l'avantage de les guérir par la même méthode, quoiqu'il y en eût deux qui avoient déjà des signes manifestes de Rage.

Si à mes Observations, l'on ajoute toutes celles de différens Auteurs que j'ai cités dans ce Mémoire, on ne pourra pas s'empêcher de reconnoître que le mercure est, sinon comme le seul, au moins le plus sûr remède de la Rage.

Nous observons, touchant les narcotiques, qu'on doit être très-discret dans leur emploi, & que donnés à trop haute dose, ils peuvent empêcher, & l'Art & la Nature d'aller à leur but. Il est sans doute inutile d'observer, que l'*opium*, par exemple, engourdit tellement toutes les facultés du corps, que celui-ci, après l'usage de ce remède, n'est plus susceptible d'éprouver aucunes sensations, tant de celles qui lui sont naturelles, que de celles

qui lui viennent du dehors; ce qui nous porte à croire, que si M. Vaughan n'a pas eu tout le succès qu'il devoit retirer des amples frictions mercurielles, dont il a fait usage sur les sujets de ses Observations, on doit l'attribuer aux fortes doses d'opium répétées qu'il prodiguoit, pour ainsi dire, à ses Malades.

Comme plusieurs Observateurs assurent que la suppuration entretenue long-tems dans les endroits blessés, par un animal enragé, favorise singulièrement l'usage & le succès des autres remèdes qu'on emploie pour prévenir la Rage; nous croyons, quoique nous ne l'ayons jamais fait, & que nous n'en ayons pas moins réussi, qu'on peut, qu'on doit même établir, autant d'exutoires qu'il y a de points mordus, & pour plus grande sûreté les laisser ouverts, sur-tout si les blessures se trouvoient situées, ou à-peu-près, dans les lieux où l'on forme ces sortes d'égouts.



DISSERTATIO

DE RABIE

SEU HYDROPHOBIA,

EJUSQUE CURATIONE;

Autore D. METZLER (a),

La voix de l'Univers est-elle un préjugé ? Voltaire.

INNOTUIT ante triginta ferè sæcula morbus, qui ab animalium rabidorum morfu ortus tam stupenda exhibuit symptomata, ut eo jam tempore Medicorum maximam excitaverit attentionem. Ab aquæ metu symptomate morbi primario-illis *ὕδροφοβία* dicebatur. Historiam hujus morbi jam tanta Authorum multitudo depinxit, ut actum agerem si illam repeterem. Scatent Medicorum libri de morbi hujus ortu, progressu & exitu, dùm illum hucusque insanabilem fuisse, neque nostris diebus sanari omnes boni lugent. Et ideò nolo ingentem Authorum

(a) *M. Metzler, est Conseiller-Médecin de Mgr le Comte de Bissinghen Nippenbourg, à Schtamberg.* | *Cette Dissertation a été lue avec éloge dans la Séance publique, tenue au Louvre le 11 Mars 1783.*

catervam, neque inspidam remediorum farraginem, quam huic morbo opposuere, his inferere litteris. Nolo remediis & Authoribus tam industriosè à Cl. *Andry, dans les Recherches sur la Rage*, pro concurrentium commodo collectis bis centum addere, quos ego legi, quibusque omnem denegavi fidem. Nolo tandem, quoniam neque natura, neque ars hucusque methodice consulere valuit, sed unicè artis Empiria, circà venenum morsus rabidi, cum theoria de venenis physica & multò magis medica tam intricata est, versari. Sufficit heu dolor! De hoc veneno uti & de aliis scire, quod præsentissimam & penetrantissimam, summè noxiam efficaciam possideat, & nisi festinatum feratur auxilium, mortem successu plurimum satis veloci inferat.

Observationibus constat, furorem, Rabiem caninam non semper concomitari, sæpeque Hydrophobiam aliis in morbis adesse; patet hinc commodè, & ex natura sua dividi posse in Rabiem *symptomaticam*, & *communicatam*. Sed relicta illa quam, in hæmitritæ, post Epilepsias, in febribus malignis putridis, in peripneumonia, in gastritide, in hystericeis & aliis morbis clarissimi videre Authores (a), quamque nuper ipse in metritide & dyssenteria maligna putrida vidi, à Rabie communicata ego telam ordiar.

Pauca sunt animalia, quæ nostris in regionibus rabiosa vidimus. Numeramus ut plurimum lupum, vulpem, felem & canem; propter quem posteriorem morbus per excellentiam *Rabies canina* dicitur. Quidquid ergo hoc de morbo afferam, non de canum morfu solum, sed de læsione cujuscumque animalis rabidi intellexerim.

(a) *Hippocr. Marcellus Donatus, Salius Diversus, Massa, Vandellius, Salmuth, Borelli, Schenkius, Méad, Sugar, Sielig, Brieu fils, Morgagni*, vide porro *Ephém. Germ.* 1687. *Essais de Médecine*, de la Société d'Edimbourg. *Journal de Médecine*, Tom. VI, Février 1757. — Tom. VII, Juillet 1757. — Tom. VIII, Août 1757. — Tom. XVI, Janvier 1762. *Journal Encyclopédique*, &c.

Nam morfu & læsione cujuscumque animalis rabidi cruenta idem propagatur morbus in alio. Hoc Observationes ab artis medicæ ortu ad nostras usque dies protractæ docent.

Morbi ergo hujus remedium certius non daretur, quam aut legibus politicis Rabiem in animalibus præcavere, aut præsentem una cum animale interimere. Hac veritate convicti multi in Germania viri innumera præcavent infortunia. Sed omnia cum præcaveri nequeant, præstat, ut Rabiei in animalibus signa omnium primo exhibeantur.

Tria, ego in canis Rabie distinguo stadia. *In primo* canis observatur tristis; potum cibumque renuens; ad heri sui vocem immorigerum se gerit; alios non audit; solitudinis amans, languens oculis, caudam trahens, stupidusque ingressum vacillantem exhibet; neminem sponte invadit; nonnisi excitatus mordet, herumque adhuc agnoscit. Sed hujus stadii symptomata cuicumque canum morbo conveniunt. Canis simplici colica correptus eadem ferè signa exhibet, quin inde oriatur Rabies. Observeretur hinc canis solícite, expecteturque an reconvalescat, aut an *stadio secundo* corripiatur.

In hoc nullam amplius, neque heri sequitur vocem; vidi ego quemdam sclopeti sonum non advertentem; feroces hinc inde movet oculos; agnoscit neminem; potum abhorrescit omnem; anxius masticare quid videtur, donec spuma ex ore prodeat; sui inscius, febreque incallescens, domo relicta campum petit, atque nunc:

Visceribus in ipsis ignitum discurrit malum,

Vorticibus flammarum carnem ignis more depascens

Veluti crater plenus ænei ignis.

Fixis oculis, caudam trahens omnes vias recta percurrit; cæteri canes præ meta ejulantes à longè illum

fugiunt; nam invadit, mordetque dextrorsum & sinistrorsum, quidquid illi obvenit.

Tertio nunc appropinquat *stadio*. Viribus exhaustis tandem succumbit. Humo repens de loco vix se movet; & convulsus brevi expirat anhelans.

Felix quem his cum symptomatibus non tetigit! sunt enim hæc-Rabiei signa omnibus aliis longè certiora.

In cane mortuo sine anamnesi Rabiei signa certa non habentur; & consilium clarissimi *Petiti* (a), quod sæpius repetiit nil valet. Horrent enim canes omnem cibum, cui quid salivæ canis cujuscumque mortui fuerit admixtum; id quod & *Jonstonus* asserit (b).

Ex hucusque dictis facile elucescit: non omnes canes circumvagantes caudamque trahentes rabidos esse. Et inde patet, cur tam copiosa, decantataque existent contra hunc morbum specifica. Non enim videntur eorum Authores Rabiem exquisitam satis agnovisse, hincque morsum canis rabidi & non rabidi promiscuè sanavisse.

Remedium antilyssum internum aut externum sanioris mentis hominibus existere nullum superius dixi. Infanabilis ergo adhuc dicitur terribilis hic morbus etiam post argenti viri instituta à viris summis pericula (c). Dubias desuper video totius Europæ Academies, & Medicorum Societates. Veritatis denique hujus argumentum ponderosius mihi nullum est, quam quod incomparabili Academiæ vestræ nullum adhuc innotescit remedium, cui committi queat salus miserrime periclitantis hominis. Vidistis hucusque nullum esse

(a) *Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris* 1723.

(b) *Jonston*, *Taumatographia*, Cap. VII.

(c) *Ravelly*, *Tauvry*, *Astruc*, *Desault*, *Boerrhaave*, *Sauvages*, *d'Artuc*, *Tiffot*, *Bellet*, *Frere*

Duchoisel, *Arrigoni*, *Duhamel*, *Corvinus*, *Ehrman*, *Baudot*, *Lassone*, *Oudot*, *Moreau*, *Robert*, *James*, *Vaughan*, *Bertrand*, *Rose*, *Hoin*, *Kühn*, *Morand*, *Werthof*, *Kalschmied*, *Linacier*, &c.

notum, cujus experimenta certa sint; sed patet vel speculationi ortum suum debere remedia decantata, vel descriptis ex alio confisum fuisse (a). Hinc aquam paventium sanatorum exemplum dari certa fide nullum cum *Boerrhaavio* sentio.

Ast prophylaxin dari non mihi solum sed & Medicis octodecim ante sæcula viventibus usque innotuit; prophylaxin dari infallibilem non solum bis mille annorum experientia, sed & ratio suadet humana.

Sed circa rationis argumenta antequam verſor, cum *Wallæo*, *Blancardo*, *Langio*, *Sauvages*, *Boerrhaavio*, *Tiſſoto*, *Swietenio*, omnibusque nostri ævi Medicis affirmare placet: venenum rabidorum nonnisi in saliva animalis rabidi hære. Hæc vulneri insita morbum causat. Ridenda hinc, atque vetulis narranda sunt exempla *Aretæi Capadocis*, *Cælii Aureliani*, *Palmarii*, *Schenkii*, & *Stalpari Vander-Wiel*. Venenum enim rabiosum isti viperarum haud absimile neque tactu, neque esu (b), neque coitu (c), propagatur. Per anatonem rabidorum nullus hujusque contagium contraxit (d). Nuper fœminæ per octo menses gravidæ digitus pedis minimus mordebatur à fele; post viginti unum dies Rabiosa moritur. Medicis Chirurgisque præ metu contagii opem ferre recusantibus rustici vicini fœmina sectionem Cæsaream, cultro ad mensam usuali perfecit, fœtumque liberavit felicissimo cum successu. Saliva ergo animalis rabidi *vulneri insita* causa morbi proxima habetur.

(a) *Boerhaave*, §. MCXLVII.

(b) *Essais anti-hydrophobiques de M. Baudot*, 1770. *Journal de Médecine*, Tom. I, Septembre 1754. *Canus*, *Conjecture sur la Rage*. *Lettre de M. Castelli*, à la Société Royale de Médecine, 1777.

(c) *Baudot & Thieſſet*, dans les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, 1776.

(d) *Méad*, *Zwinger*, d'*Arluc*, *Tre-court*, *Laurens*, *Lavirotte*, *Thieſſet*, *Morgagni*, *Lieutaud*, *Senac*, *Rolfink*, *Brechyfeld*, *Riedl*, *Sauvages*, &c.

Effectus ab hac causa dependentes non illico, ut de Americanorum quibusdam venenis notum est (a), sese ostendunt. A paucis diebus ad plures menses usque, pro variis circumstantiis, plusve minusve in læsionis loco fixum hæret virus, quin ullum producat morbi symptoma. Diu sæpe post vulneris sanationem rubor, dolorque recrudescentes veneni præsentiam indicant. Haud aliter scirrhus diu indolens subito rubet, dolet, & carcinomatis indigitat initium. Cur autem prophylaxis in cancro ab omnibus recepta non etiam recipitur in rabidorum morfu? Nonne plenaria veneni rabidi in vulnere destructio & annihilatio contra Hydrophobiam prophylaxis æque infallibilis est, ac ablatio scirrhi dolentis cancrum præcavet? Nonne æque certa ac pustulis venereis (chancres) cauterio ablatis præcavetur siphylis? Est utique in ambustione partium morfu rabido læsarum unica salus, infallibilisque hujus morbi prophylaxis. Notis enim ex physica ignis effectibus, illum corporis animalis organismum penitus destruere scimus. Igne volatilia aufugere; terrestria, salina, fixa remanere; hæc in cineres, & illa in primaria corporum elementa reduci notum est. Ignem ergo omnes animalium partes morfu infectas destruere, unaque cum veneno Rabiæi annihilare posse ratione evictum est.

Minus bene sed eundem attingunt finem cauteria potentialia (b), & amputatio. Nobilem vidit virum, qui proprio cane morsus cultro vulnuscum pedis una cum carne vicina amovit cum successu.

Cl. Boyleus venatores pulvere pyrio vulneri insperso igneque admoto Rabiem prævenire vidit. Laudat idem

(a) *Recherches philosophiques sur les Américains*, Tom. II, Sect. III. — *Trattato di ricerche fisiche sopra il veneno della vipera*, di felice Fontana, &c. 1767. — *Histoire de la* Guiane françoise, par M. Bajon. — *Physique & Histoire naturelle du Globe*, par M. Saury, Doct. en Méd. (b) Lapis causticus Chirurgorum; butyrum antimonii, lapis infernalis, &c.

remedium Cl. *Vaughan* (a). Minus crudele hoc videtur, consensio, sed & minus securum.

Moxa eodem tempore, quo hæc scribo, plures sanavi rheumatismos fixos; annon & in vulnere rabido prodesset moxa? Nonne attractione veneni eo citius sanaret, cum in rheumatismis ob cutis coherentiam minus bene, in vulnere rabido autem ob vasa aperta, & humorum affluxu spontaneo feliciores deberent sequi effectus? Nonne attractione ore uxoris facta Edouardus primus Britannorum Rex ictu venenato sanus evasit (b)? Perspicaciores problema hoc solvant. Mihi desunt Observationes.

Hinc, cum in tam terribili morbo pericula facere proximi amor vetet, *ferrum candens*, utpote remedium hucusque certissimum, unice suadeo. Mox post morsum vulneri adhibeatur; inurantur partes salivæ affectæ, ut post veneni perfectam destructionem nil nisi crusta ex ambustione cum ulcere remaneat, id quod postea butyro recenti inungetur. Cum plurimum inter sit, ut illic morbo medeatur, maximam iniustio meretur commendationem, quod mediante omni ferro, commode, cito, ubique loci, & ab omni hominum genere applicari potest, imò & sanguinis profluvium inhibet. Crudelis quidem *Tissoto* dicitur iniustio (c). Sed perhorrescere remedium, quod unicum habetur, ad stateram rationis quis sibi permittet? Nonne corporis valetudo, certaue sanitatis spes pondere longe prævalent.

Ratione quod suaderi nequit, factis sæpe subito evincitur. Videamus.

Ante bis mille & quingentos annos *Cous* princeps vaticinatus est: ea, quæ medicamenta non sanant, ferrum sanare; quæ ferrum non sanat, ea ignem sanare; quæ

(a) *Two Cases of the Hydrophobia. London. 1778.*

(b) *Olaus Borrichius, Thomas Bartholinus.*

(c) *Avis au Peuple.*

ignis non sanat, ea incurabilia reputare oportere (a). *Celsus* primo post Christum natum sæculo ad rabidi canis morsum, præeunte jam *Erasistrato* (b), ambustionem specificè laudat (c).

Galenus tot aliis jam remediis in hoc morbo præscriptis inustionem omnibus palmam eripere fatetur (d). *Paulus Aegineta* ambustionem & amputationem, ut certiora commendat (e). *Dioscorides* Neronis sub exercitu remedium idem specificè & semper profuisse refert in Libro de Theriaca. Arabes & præcipue eorum Chirurgiæ princeps *Albucasis* inustionem in morsu venenato omni adhibent. Iisdem temporibus matrem medicâ tam valde à Medicis auctâ remedia varia incassum adhibuere. Hydrophobiam nunquam anti-lyssis sanaverunt. Si *Rhazes* mox post canis morsum Cantharides dedit, modo secuta est Hydrophobia, modo non. Idem & illis accidit, qui nullum sumpsere remedium. Optimis ergo Medicis prophylaxis nostra semper sacra fuit anchora.

Ævo sequenti devastata fere tota Europa & detruso per bella scientiarum genio, manibus sacerdotum exercebatur Medicina. Sed artem clinicam solum amplexi sunt, rejectâque ob canones Chirurgiâ, nostra morbi prophylaxis ab omnibus fuit oblita; donec *Guilielmus de Saliceto* & *Guido Cauliacus*, doctissimusque Chirurgiæ restaurator *Severinus* (f) & multi post illum excellentissimi viri (g) prophylaxeos hujus infallibilitatem comprobarunt. Primus in Gallia Chirurgus *Lanfrancus*, post illum *Pitard*, *Paræus*, tota denique hodierna Chirurgorum celebris Academia, plurimi Galliæ Medici, & præsertim celeberrimus *Andry* ad morsus animalium rabidos nonnisi inustionem, quasi unicum hucusque specificum laudant.

(a) *Hippocr. Aphor. Sect. VII, n° LXXXV.*

(b) *Dioscorides, Liber de Theriaca.*

(c) *Celsus, de Medicina, Liber V, Cap. XXVII.*

(d) *Galenus, Lib. de Antidotis, Cap. I.*

(e) *Aegineta V. 3.*

(f) *Severinus de Medicina efficaci.*

(g) *Joannes de Vigo, Fabricius ab Aquapend. Marchettis, &c.*

Boerhaavius, quem facile maximum totius Europæ Medicum fuisse dicam, cui nullum notum fuit remedium, quod huic morbo par sit, *Boerhaavius* vulneris rabidi inustionem unice laudat (a). Medici *Boerhaavio* *Coetanei* (b) æque ac ejus discipuli eidem remedio thura ferebant. Illustis *Van-Swieten* (c) unicam in inustione vulneris spem ponit; & à *Tissoto* (d) efficacissima morbi medela dicitur.

Cl. Raymond, periculis sæpe institutis, nonnisi vulneris inustione *Hydrophobiam* præveniri posse retulit (e). *Cl. Ehrman* argento vivo non tot sanaret rabidos, si nostrum remedium omitteret prophylacticum. *Aussi-tôt qu'une personne aura été mordue par un animal enragé* (sunt ejus ipsissima verba) *on brûlera la plaie pour la faire suppurer* (f). Eundem in errorem *Tissotus* (g) & alii ducti sunt (h). Inustione enim vulneris facta mercurium adhibent, huicque specificas ferunt laudes, quas omnes meretur inustio sola. Cancrum si quis cultro auferret, quis cicutam aut belladonam intus sumptam morbum sanasse somniaret?

Cl. Sauvages, juxta pulcherrimam suam *Rabiei* theoriam, tamen inustionem amputationemque ut præcipua commendavit remedia (i).

Sciant porrò hujus veritatis inimici *Brachmanos*, *Chinenses*, *Brasilienses*, *Caraïbas*, *Hottentotas* omnesque fere Americanos in morfu venenato rabiosorum remedium efficacius hucusque nullum habuisse vulneris

(a) Partem toxico affectam quam ocysime auferendo, ne sincera trahat, quod caustico ex ferro ignito optime fit. §. MCXXXIII.

(b) *Ruysch*, *Oosterdyk* *Schacht*, *Van-Soolingen*, *Sculietus*, *Fabricius* *Hildanus*, *Morgagni*, *Vander-Stylle*, *Hoffmann*, *Stahl*, *Junker*, &c.

(c) *Comment.* §. MCXLIII.

(d) *Avis au Peuple.*

(e) *Mémoires de la Société Royale*

de Médecine. 1777 & 18.

(f) *Ehrman.* *Instruct.* concernant les personnes mordues par une bête enragée. *Strasbourg*, 1778.

(g) *Avis au Peuple.*

(h) *Méthode éprouvée pour le traitement de la Rage*, publiée par ordre du Gouvernement. *Paris*, 1778.

(i) *Dissertation sur la Rage.* 1788. §. XCI.

vet; quotidianæ id docent Observationes, dummodò satis cito morfui applicatur, hacque actione virus una cum partium jam infectarum organismo in cineres redigitur. Nostris in regionibus clavis hæc sacerdotum solum in manibus asservata, ex quibus cum sine magno pretio obtineri nequeat, pauberioribus in usum non cedit. Interest ergo, ut omnibus & singulis physica remedii ratio demonstretur, quod ego etiam idiomate Germanico feci. Eousque enim increvit mystici hujus remedii præjudicium, ut Germani canes suos clavi hæc ad cranium iniustos, rabidos fieri posse negant. Sed transeo has nugas atque *Horatium* hic repeto dum ait:

*Non Deus interfit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit*

Haud ergo aliud in terribili hoc morbo habetur remedium, quam *mediante ferro* instituta *inuſtio*. Miror hinc, cur Medici prophylaxin hanc, quam & ratio & experientissimi in arte viri commendant, non ambabus amplectentur manibus? Non capio, quare remedium hoc & fama & autoritate octodecim per sæcula celebre, nostris diebus à sanioris mentis hominibus negligi potuerit? Non video, quare Medici morbum hunc insanabilem dixerint, & adhuc dicant, præſente remedio & physice & moraliter certo, tamdiùque jamjam invento.

Sed hæc ſufficiant. Atque ſi *inuſtionem* in hoc morbo unicum, optimumque eſſe remedium non ſatis demonſtravi; non argumentorum numerum, veritatemque, ſed authoris dicendi facultatem deſuiſſe, cuius facile apparebit.

Scripti 10ⁿⁱ Octobris 1782.



RABIEI HISTORIA CUM EPICRISI.

Stude, non ut plus aliquid scias, sed ut melius.

HISTORIA MORBI.

JOSEPHI REITERI uxor Maria Anna Proghammerin vigesimo sexto ætatis anno pias ob causas iter suscipiens 16^{to} Decembris 1782 à cane alienigero rabioso mordebatur. Vulnus supra malleolum pedis sinistri externum transverse decurrens duos pollices & dimidium metiebatur; nec minus ad ejusdem pedis malleolum internum læsio quædam advertebatur. Infelix hæc fœmina mox post morsum ingressu vacillante Chirurgi domum petit. Ibi sæpius diversisque lavamentis cruentum eluitur vulnus; scarificatione facta cantharidum pulvis inspergitur, & emplastro desuper imposito à Chirurgo dimittitur.

27^{ma} Mané eadem fueré repetita; clavis Sancti Huberti candens imprimitur manibus; vulnus sex per septimanas apertum servatur, & venæsectione instituta, assumtis ab eodem Chirurgo purgantibus læsio à cane inflictæ paulò post sanatur integrè.

24^{ta} Februarii 1783 Colico ptolis suæ dolore terrefit; mox livet locus demorsus, atque validi utroque in pede percipiuntur dolores.

25^{ta} Femora iisdem doloribus sed atrocitate auctis cruciantur.

26^{ta} Familiaribus suis functionibus diutius præstare nequit. Lecto incumbere coacta cibum omnem renuit. Dolor pedum ad coxas usque protensus flammæ instar

ſævit ; ſitis oritur ingens , quæ hauſta frigida diſparet.

27^{ma} Dolores ad regionem epigaſtricam extenduntur remittente pedum dolore. Spiritus vini hauſtum aſſumſit , hucusque enim miſera hyſteriam ; quam multum laborabat , accuſat.

28^{va} Deglutiendi poteſtas penitus fere abolita. Interdiu butyri pauculum aſſumſit ; anxietas & reſpirandi difficultas augebantur perpetuo ; viſcidaque , intumeſcente ventre , exſcreatur ſaliva.

Primâ Martii exacerbantur omnia. Ob ſitim ingentem proprii viri digitos aqua madidos lambit ; ipſamet guttatim frigidam in ora inſtillat. Nam aquam hucusque non abhorret, ſed metuit deglutitionem tam fluidorum quam ſolidorum. Quivis deglutiendi conatus tremores , convulſiones , ſuffocationisque inducit metum , quamquam à frigida guttula incredibiliter levabatur. Deglutitio ſalivæ impoſſibilis. Quiſquis lecto appropinquat vir , proles , affinis , terrore percutitur , anxietasque inde tam valde augebatur , ut præ ſuffocationis metu nonniſi pro liberiore reſpiratione imploraret adſtantes. Mente in cæterum bene conſtans medicum nunc expetit , ut ferat auxilium. Veſpere per horæ diſtantiam miſſus me vocat. Interea nefandus irruit Rabiei acceſſus , quo præſente virum ſuum indefinenter precatur ægra , ut ſtragulis impoſitis tragediæ huic finem faciat. *Lectò diutius nunc incumbere nequeo , atque ſi ultimum hoc petitum renuiſ , clamat ; cave , ne & tu calamitoſo hoc morbo pereas.* Metu percuſſus & uxoris commotus precibus tria miſeræ ſuperimponit ſtragula , atque ingemiſcens ſub campanulæ ſonitu amatae uxoris mortem exſpectat.

Miſero hoc in ſtatu rogatus domum intravi. Feſtinans ſuperimpoſita aufero ſtragula , & portis fenestrisque apertis alcali volatili & frigida aſperſa agonizantem reſuscitari conatus ſum. Reſcitur ſucceſſive , moxque me præſente ſtragulorum dolet ablationem , & propria

sibi ora regens respirationem cohibere nititur. Hæc dum impedio, dumque maritus intereà totam mihi mali historiam enarrat, mente magis constitit. Respiratione nunc minus auxia mariti dicta confirmat, graviditatem trimestrem dolet, omnique sanationis spe evanescente, cœli meumque expetit subsidium. Pulsus tetigi celerem, inæqualem, parvum; mox augebatur magnitudine, neutiquam duritie. Uncias quatuordecim sanguinis detraxi omni nota boni. Atque brevi post tartari emetici in aqua soluti ob nauseam & vomitaritionem perpetuam grana quatuor dedi. Nullus inde etiam repetitis dosibus sequebatur vomitus. Chirurgo præsentem jubeo, ut illico locum demorsum cultro aperiat, profunde scarificet, cantharidumque pulverem vulnere inspergat; ut clismata adhibeat emollientia, ut unguento mercuriali læsam partem inungat, ut opii granum unum & dimidium omni bihorio porrigat; utque ægra præ cæteris balneo immittatur tepido. Robustis quatuor viris duos adhuc Chirurgos adsociavi; hisque cum necessarias ob contagium & remedium usum inculcavi cautelas; hora ad vesperam septima domum redeo, atque dicta præparo, mittoque medicamina.

Sed dira & terribilis sequebatur nox. Nam balneo tepido vix immissa accessu Rabioso corripitur. Feroces, *lucidos* hinc inde movet oculos. Voce rauca copiosam in adstantes expuit spumam. Pessima cum respiratione recrudescit febris; atque calore & siti renascentibus ingens oritur delirium. Exferit linguam; convellitur; & fluidorum & solidorum deglutitio nunc plane impossibilis.

Adstantes horrendo hoc delirio terrefacti lecto comitant ægram, in quo tanta corripitur Rabie, ut viros præsentem in cubiculi angulo extensis brachiis præmetu preces fundentes invaserit, illisque vim inferre omnimode conata fuerit. Audaciori rustico tandem prehenso

humi cecidit; ubi ligata funibus, perpetuo convulsa, oreque spumante diu eandem ludit Rabiem. Venam sectam ob perpetuas brachii convulsiones redeuntem nullus Chirurgorum cohibere ausus fuit, quin & remedia præscripta adhibere recusant.

Circa tertiam matutinam magna, inopinata oritur debilitas. Pulsus observatur parvus, celer, sudor frigidus, respiratio pessima; Chirurgique summo mane ad me redeuntes infaustum ægræ mihi referunt obitum.

E P I C R I S I S.

EUROPA paucos intra annos tot medicis de Rabie canina scriptis inundatur, ut eorum respectu Rabie perire nil videntur difficilius. Sed inverse se habet. Videntur copiosi de hoc morbo libri Rabiem animalium irritare; producere. Rabiosorum enim numerus eo magis incrementum, quo observationum & medicamentorum major notatur quantitas. Dubius hinc hæsito, quid super morbi dicti historiam referre possim. Metuo enim ne publici nausea, quæ nimiam nunquam non sequitur satietatem, inde cieatur, neque me rideant & subsannent perspicaciores. Pauca tamen, non vulgaria proferam.

§. I.

HAUD multum effluxit temporis, cum ingeniosas per Observationes Cl. *le Camus* Rabiem nonnisi in cane, vulpe & lupo sponte oriri edocuit. Non displicuit thesaurus hujus theoria, modo felem theoriæ suæ neutiquam repugnantem non omisisset. Notabilis felium rabidorum numerus Rabiem sponte sua his in animalibus ortam tam luculenter suadet, ut nostris in regionibus terribilis hujus morbi fons nonnisi in cane & fele observetur.

Remedium prophylacticum, quod canis, felisque

fuit? Haud videtur. Magnos enim vidi in infitionis vetustiori methodo sanguinis rivulos, quin impediretur variarum contagium. Morsus viperæ sanguinis fluxu majori neutiquam sanantur. Symptomata serpentum orientalium morfu exorta illo ne quidem leniuntur. Dantur venena, quibus susceptis nec citissima vulneris ablatione mors impeditur. Quid ergo sanguinis proderit effluxus, si mors etiam partis vulneratæ ablatione cohiberi nequit? Fœmina hæc mox à morfu multum edidit sanguinis; aquâ salibus imprægnatâ sæpius eluitur vulnus; scarificatio bis profunde instituitur; sexque per septimanas juxta *Fothergilli* consilium pulvere cantharidum operta servatur læsio; quid profuit? Miserrima morte correpta artis viros edocuit, quantum eorum sit peccatum, dum ignotum & terribile hoc venenum titillantibus ejusmodi remediis solummodò impugnant.

§. I I I.

ANIMI affectibus Rabiem expergefieri ferè omnes Authores bene adnotarunt. Videtur scilicet terror etiam hoc in casu Rabiei eruptioni ansam dedisse. Nam ejusdem fœminæ octo annorum infans dolore colico vehementer corripitur. Uterque parens de remedio deliberantes, magnam spiritus vini quantitatem infanti præbent; quo hausto tanta oritur ebrietas, ut paralyticam, mortique proximam deplorarent prolem. Fœmina brevi post commotionibus, ut putat, hystericis vexabatur. Moxque pedis sinistri locus demorsus, ut & pedis dextri malleolus, tanto obsidentur dolore, ut sani pedis dolor loci demorsi dolorem longe superaret. Quæ miri hujus effectus causa? Cur, doloribus ad regionem epigastricam extensis, pedum dispareret dolor? Nonne nervos affectos esse hæc docent?

Ego certe Rabiem nonnisi affectum mere nervosum esse magis magisque persuasum me habeo. Quanta enim Rabiei cum tetano & epilepsia similitudo? An hucusque

colaudet sapientiam qua canis omnis superfluous enecatur, quivis ægrotans aut illico occiditur, aut inclusus omni detinetur cura. Sic heroïs Friderici jussu in publicis Berolini plateis nullus observabatur canis. Sic lege serenissimi Wirtembergiæ Ducis omnes totius suæ ditionis canes sæpius inspiciuntur à venatoribus, ut vetustiores, ægrotantes immorigerique occidantur. Vidi nuper ex 100 undique adductis 48 enecare. Sed præplacet Helvetiorum mos, quem Turici, Basileæque vidi. Nullus ibi canis est, qui non ora sua loris circumducta habeat. Ast doleo æstatis id tantummodo mensibus fieri, dum interim reliquis anni temporibus cani cuivis rabido homines invadere licet. Cautelis his Rabiei existentia perquam valde imminuitur. Præstat hinc leges has imitari, ameliorare, ut dira hæc generi humano præcaveatur lues. Si autem præter omnem attentionem canis per plateas bacchatur rabidus, publica admonitione infortunia impedire necesse est, id quod legibus incumbit politicis.

§. I I.

Ab omnibus hucusque evictum habetur virus Rabiosum non nisi per salivam propagari. Miror hinc quod plures ab eodem cane vulnerati non semper eodem corripiantur morbo. Eodem die, quo dicta mordebatur foemina, ab eodem cane robustus læditur vir. Cruenta fuit læsio, ast parva. Sed dum duplicata per tibialia læditur, veneno per tibialia absterfo vulnus non nisi sicco dente infligitur; hinc nullum sibi contraxit contagium. Scarificatione post in hoc viro facta multum effluxit sanguinis.

An & venenum sanguinis fluxu abluatur? An in salivæ rabidæ insitione, quam sine consequente contagio peregit *Vaughan* (a), venenum sanguinis torrente ablatum

(a) *Two Cases of the Hydrophobia, With Observations on That disease.* B) *Vaughan, M. D.*

nier , Daries , Wepfer , Rajus , Raimarus , Sprægel ,
Haguenot , Stenzel , Gmelin , Courten , Percival , Baker ,
Zimmerman , Hillefeld , Andry & Richter asserunt.
Quare unicuique veneno sua certa correspondeant
symptomata , non melius nisi forsan per illud *Hipo-*
cratis explicatur , dum exclamat :

ξύρρεια μία , ξύμπνοια μία , ξυμπαθία πάντα

§. I V.

MAGNA videtur etiam admiratione dignum , omnes
Medicos aquæ pavorem ceu Rabiei symptoma prima-
rium habuisse , eosque morbum hunc *ὕδροφοβίαν* dixisse ,
ac si solidorum deglutitionem neutiquam abhorrerent
rabidi. Videtur hoc ex verustatis digestis descriptum ,
testaturque , scriptores medicos sese ipsos ut pisces
maris devorasse. Ipse ego virorum olim Autoritate
ductus hanc adoptavi hæresim. Sed propriis nunc sufful-
tus periculis :

. Longe mea discrepat istis

Et vox & ratio Horat.

Symptomata Rabiei *πατογνωμονικά* in delirio phrenitico ,
abolitaque consistunt deglutitione. Hanc validissimi sem-
per vexant spasmi. Ut ergo facile divinari possit , cur
rabiosi delirantes , metuque suffocationis anxii omnem
fluidorum æque ac solidorum abhorreant deglutitionem ,
dedi ego butyrum fœminæ rabiosæ : libenter adsumsit ;
ast tanta cum anxietate , ut ad pedis distantiam ore jam
in me irruens oblatum mihi abripuerit butyrum , deglu-
titioneque sequente convulsa suffocari videretur. Repetii
pericula ; exhibui panis frustula ; dedi rob sambuci ;
eadem accidere.

Cum successu plane eodem aquam exhibui , quam
ore in me irruens eadem vi ceu canis abripuit , simulque
nullo mordendi conatu sed præ terribili anxietate id

fieri certum me fecit. Fluida cæterum visu tam parum abhorret, ut vasculum aqua plenum propriis teneret manibus. Modo ut deglutiat, nil exhibetur. Idem in bove morbo eodem correpto vidi, qui nonnisi ore admoto fluida abhorruit. Dignissimi in arte viri *Morgagni*, *Mead*, *Boerrhaave*, *Van-Swieten* eadem perhibent.

Dicta fœmina, ut verum fatear, fluidorum quidem deglutitionem difficiliorem & salivæ fere impossibilem refert. Ast & idem in omni fere angina observatur. Jam ergo dum acuata systematis nervosi sensibilitate omnis deglutitionis idea angit, nolo ego, ut *Clr. Haguenot* (a) Hydrophobiam sed *deglutitionis difficultatem* pathognomonicam statuere. Hæc enim una cum delirio phrenitico morbum constituit. Præsentes ponunt, continuant morbum. Absentes tollunt.

His ita se habentibus invitus morbum hunc diutius Hydrophobiæ sub nomine lego; atque aptissimo gallo- rum vocabulo (b) ductus in posterum nec *ὕδροφοβία* (c) nec *φευγυδρον*, nec *φοβοδυστον* mihi, sed per excellentiam *Cynolysson*, rabiesque dicitur canina.

§. V.

RESTAT nunc, ut de rabidorum moribus verba faciam. Homines enim ab animalibus rabidis demorfos non modo rabiem incurrere, sed quandoque etiam mordentium animalium mores & actiones imitari maximi scripsere in arte viri. Ita, ut à morfu canis rabiosi novam naturam caninam aliquatenus induant (d),

(a) *Mém. de la Société de Montpellier*, Tom. XIII, pag. 43.

(b) *La Rage*.

(c) Hydrophobiam sine Rabie viderunt *Sallin*, *Bloch*, *Sagar*, *Waugh*, *Mazars de Cazeles*, *Albrecht*, etiam videntur *Hofmanni* dissertatio de morbis æsophagi convulsivis, *de Haen*, *Van-Swieten*, *Vander-Schweri*.

Batavis enim præ cæteris hic morbus familiaris. Anno 1766, magnum exposuere præmium, si quis morbi hujus causas enumeret. Videantur *les Recherches sur la Rage de M. Andry*.

(d) Ex Philostrato refert *Stalpard Vander-Wiel*, Cent. I, Obs. 100, Schol. pag. 419.

atque instar canum latrantes (a) ringant (b), ac in terrâ manibus pedibusque gradientes (c), se etiam canum more in ea volutent (d), obviam factos morfu adoriantur (e), ac mordendo simili vitio labefactent copiosi asserunt Authores (f). Sed vetustatis hæc sunt deliramenta; ne hilo plusquam deliramenta. Omissis omnibus his nugis propriis ego edoctus Observationibus, quid veritati consentiat, docebo.

Cum omnes fere rabiosi perpetuo vomendi conatu vexentur, facile elucescit, eos præsentē anxietate ingenti, citissimaque respiratione & suffocationis metu, tam miros edere sonos, ut modo galli gallinacei cantum, modo canis latratum, modo bovis mugitum imitari videantur. Haud multum temporis interfluxit, dum ego Chirurgusque ad rabiosum vocor. Vomitionibus validis vexatus æger tam miros gutture sonos edidit, ut Chirurgus canis latratui similiores se nunquam audisse asseruerit. Ego hæc opinione minus obsessus nullaque prorsus inventa similitudine quæsi ex ægro, cur tam miros ederet sonos? Incredibile est, interrupta ait voce, quam valde levor, siquid minimum vomitu ejicio; ingens autem pectoris oppressio, respirationis anxietas, & suffocationis metus meis resistunt conatibus, indeque mira ista soni præter meam voluntatem existit modificatio.

Reliqua, quæ de mordendi, invadendique nisu dixere scriptores, nonnisi delirii phrenitici sunt effectus. E lecto surgens supra dicta foemina adstantes quidem invadere visa fuit. Vidit hominem rabiosum Clr. *Wrightson* qui delirans prunas candentes sine ullo doloris signo manibus tractavit. Sed talia etiam in quovis morbo

(a) *Petrus Borellus*. Observ. Med. Cent. I. Obs. 47, pag. 78.

(b) *Listerus* de Morb. chron, pag. 122.

(c) *Marcell. Donat.*, de Med. hist. mirabil. Liv. VI, Cap. I, pag. 595.

(d) *Cæsar. Aurel.* de Morb. acut. Cap. II, Lib. III.

(e) *Etmüller* opes. Med. Vol. II, fol. 971, & *Kircherus* Scrutin. pest. Sect. II, Cap. II, pag. 123.

(f) *Riedlinus, Hildanus, Thomas Campanella*, &c.

acuto observari possunt. Sponsi, Riedlinus (a) meminit, qui nuptiarum die choreas ducens à cane quodam parvo morsus paulò post cum sponsa concubiturus tantam incidit in rabiem, ut sponsam aggrederetur, atque totum ejus pectus dentibus suis dilaceraret. Nimis canis hic fuit, si historiæ fides! Ast repeto, antiquitatis hæc sunt deliramenta, vetulis sagis orta, Observatorum fidem diminuentia, atque ab omni saniore derisa.

§. V I.

PECULIARIS etiam videtur lucidus ille oculorum splendor, quem omnibus fere in rabidis hucusque observavi. Sic noctu felis in culina sedentis splendet oculus. An materia electrica hujus phænomeni causa ut Cl. Sauvages habet? An phosphorus ammoniacalis ut celeberr. le Camus refert? Mihi hæc magnorum Virorum opiniones in unum confluere, ac verbis solummodò differre videntur. Cæterum! Observationum defectus iudicii mei expetit suspensionem.

§. V I I.

DE sanatione teterrimi hujus morbi prophylactica dum scribo, calcata premo vestigia. Ingens specificorum numerus, qui nostris adhuc diebus quotidie augetur, nonnisi de certi specifici, antidotique defectu testatur. Laudentur hinc Paracelsi mumia (b), cynorhodonis fungus (c), Belladonna (d), anagallis (e), valeriana, gen-

(a) Millenar. cur. Med. Obs. 658, pag. 410.

(b) Hiskia Cardilucius Chymischer Pallast. Cap. XVIII, pag. 775.

(c) Schmidt, Zwinger.

(d) Pastor Münch in Hancœvrichen Magazin 1767-70-73-75 ejusque filius Frid. Münch in Dissert. de Belladonna efficaci in Rabie canina remedio.

(e) Bruch de Anagallide Dissertatio. Chabert, Boncken, Dictionnaire d'industrie, art. Rage. Aussi le Duc de Deux-Ponts, l'Evêque de Mayence, de Bamberg, la ville de Munster, & plusieurs autres Magistrats ont ordonné, que dans toutes les Villes & Villages de leur dépendance, il y eut toujours provision de poudre d'anagallis. Ravenstein.

tiana rubra (a), lichen cinereus terrestris (b) amygdalæ amaræ (c), cancrorum cineres, pili heparque canis rabidi (d), lumbrici terrestres (e), magnes (f). Laudentur illustris *Werlhofii* cantharides à *Kramero* (g), *Wichmanno* (h) & *Catani* (i). Laudentur omnia, quæ celeberrimus *Andry* collegit specifica (k). Non adducor, ut periclitantis hominis salutem illis confidam. Doleo cum Cl. *Heysham* & *Saunders* remedii Ormskirkenensis inanitatē (l). Non invideo Cl. *Hannemanni* à matre obtentum specificum (m), neque *Schreberi* radicem bardanæ (n). Udinæ Frioulæ Metropoli pauperem aceto epoto se sanavisse virum referunt, pluribusque ibi idem profuisse remedium (o). Crediderim. Nam idem in Padua remedium profuisse dictum fuit, quamquam certo constitit, morbum neutiquam rabiosum fuisse (p). Laudavit nuper, nobilis quidam Brandenburgicus *de Sydow* Matrisylvam (q), suadet rosam veterum caninam *Bekmanus* (r); imò Chirurgicam in Jamaïca infusionem bono cum effectu adhibuisse Cl. *Chauvet* refert (s). In omnibus Angliæ Provinciis supremi regiminis decreto radicis rosæ sylvestris infusio vinosa in morfu canis rabidi præscripta fuit (t). Pasta salina morsui sæpius applicata optimum

- (a) *Junker* Conspect. Med.
 (b) *Dampier*, *Mead*, *Hansloane*, *Rajus*, *Lowthorp*, *Jean Martini* in *Georgicorum Virgilii* Traductione.
 (c) *Minderer*.
 (d) *Boyle*, *Jonston*, *Junker*, *Hoeffer*, *Horstius*.
 (e) *Oosterdyk* *schacht* de *Hydrophobia*.
 (f) *Vander-Stylle*.
 (g) *Comerc. Norimb.*
 (h) *Dissert. de Rabie*.
 (i) *Rislessoni Fisco-Mediche* sopra di un nuovo anti-Lyffo.
 (k) *Recherches sur la Rage*.
 (l) *Cretæ pulv. uncß. bol. arm. drjjj alum. gr x. pulv. helenii drj ol. anis gt vj M. f. pulv. vide Diss. de Rabie contagiosa Edimb. 1775.*
 (m) *Act. Med. Hafn.* p. Hbx rutæ,

abrot. beton. salvie cardui fulonum ana part. æqu. infundantur frigide in aceto. Addetur theriaca.

(n) *Schreders* Samlungen Verschiedener Schriften dreyzehenter Theil.

(o) *Physcalisch-æconomische Aufzüge* siebenter Band viertes Stiike.

(p) *Philos. Transf. T. LXXXVIII.*

(q) *Physicalisch-æconomische Aufzüge* achter Band zweytes Stiike.

(r) *De Historia Naturali veterum* libellus primus 1776.

(s) *Gazette de Santé*, n° 51. 1781. Autor intelligit per infusionem Chirurgicam operationem quâ sanguis ex uno brachio mittitur, dum aqua simplex vel medicata in venam alterius brachii transmittitur. Hæc methodus *Chirurgia infusoria*.

(t) *Gazette du Commerce*.

remedium

remedium esse prophylacticum in nova Anglia perhibent (a). Vitrioli Naphtà, instrumentisque mulicis rabiem sanari nuper legi (b). Laudantur circa collum vesicantia (c). Imo etiam penitus rabiosos opio sanatos *Wrightson* (d) aliique referunt Authores (e).

De mercurio universim nunc adoptato specifico quid ego referam? Magni sunt viri, fateor, quibus innititur remedii hujus Autoritas. nosco *Boerrhaavium*, *Sauvages*, *Lassone*, *Tissotum*, *Ehrmanum*, & *Ræderer* específicas illi dedisse vires. Nosco *Danielem Danielis* mercurium sublimatum jam anno 1612 adhibuisse (f). Sed nec ignoro *Boerrhaavii* ipsissima verba: Hactenus verò nullis ea com-
 » perta fides, cui credi queat salus miserrime periclitantis
 » hominis, quum nullum sit notum, cujus experimenta
 » certa; sed vel speculationi ortum debent, vel descrip-
 » tis ex alio confisum fuit » (g). Magno hujus viri candore suffultus cæterorum eo magis mihi imminuitur Autoritas, dum illos nonnisi cauteriis adhibitis mercurium adhibuisse notum est (h). Læsæ partis combustionem facta morbum ergo specificè tollit mercurius, sed eundem neglecto heroico hoc remedio non sanare, experientia docuit.

Dolet hinc mecum candidissimus *Fothergill* (i) cæcam publici in mercurium confidentiam; improbat reme-

(a) *Dictionnaire d'Industrie*, art. *Rage*. | *Ehrman*, *Instruct. concernant les personnes mordues*, &c. *Strasbourg*, 1778.

(b) *Heysham*, *Diff. Med. de Rabie canina*. | *Ræderer*, *Program. de morfu canis rabidi sanato*, 1766. *L'Esprit des Journaux*, Décembre 1782. *M. Dussot*,

(c) De Meza *Diatribæ tres Med.* | *Élève de l'École Vétérinaire de Paris*,
Layard *Essay on the bite of mad dog*. | *a guéri plusieurs vaches enragées, qui*

(d) *L'Esprit des Journaux*, Novem- | *étoient mordues par un chien.... Il a*
 ber 1782. | *ouvert toutes les plaies, qui étoient*

(e) *Heysham*, *Richter*.

(f) *Hildan. Cent. VI, Obs. 88*.

(g) *Boerrhaave. Aphorif. §. MCXLVII*. | *cicatrisées pendant quarante jours, il*
 les a cautérisées, & les a couvertes d'on-

(h) *Sauvages, Diff. sur la Rage*, | *guent mercuriel, il a passé un seton au*
 1748, §. XCI. *Tissot, Avis au Peuple*. | *funon, & donné le matin en breuvage*
Lassone, Méthode éprouvée pour le | *trois gros d'alkali volatil, dans une*
traitement de la Rage, publiée par | *pinte d'infusion d'anagallis.*

(i) *Medical Observations and inqui-*
ries, Tom. V.

dium anti-lyssum, tunquinenſe; vituperat arcanum Ormskirchanſe; ſuadetque ne dubia hæc remedia ſpecifici ſub nomine diutius vendantur publicè. *Vaughan* (a) opio, Moſcho, camphora & mercurio magna doli fruſtra adhibitis, ut *Fothergill* ferrum candens in prophylaxim proponit. Noſtra in Germania ex innumeris Rabiem ſanandi methodis ubique *Mercurius*, *Meloe proſcarbæus*, & *Belladonæ* radix adhibentur. Interea animalium, hominumque hoc morbo pereuntium numerus quotidie augetur. Periiit felis morſu Lauſannæ in Helvetia illuſtriſſimus *Marqui Gentil de Langallerie* remediis mercurialibus incaſſum adhibitis. Periiit Grodnoniæ in Polonia morſu canis Comitiſſa *Mioſinſki* titillantibus his remediis diu fruſtra vexata. Deplorat adhuc Francofurtum amati Paſtoris, aliorumque obitus, qui propriis morſi canibus multoque mercurio inuncti vita functi ſunt. Wirtembergiæ Metropolis (Stutgardum) paucos intra annos triſtia hæc infortunia ſæpius vidit, adhibitisque ſæpius mercurialibus plures concives Rabie interemtos memorat. Dolet literis ad me miſſis perſpicax ejuſdem civitatis medicus (*Jager*) multo mercurio adhibito pluriſimum hominum vita ſalvari non potuiſſe. Pragæ nuper idem accidiſſe infortunium perhibetur. Perpenſis his omnibus taceam medicos qui rabioſos quamvis nunquam viderint mercurio thura ferunt publica; hinc non poſſum, quin circa mercurii laudes ſpecificas dubius ſim, deque nimia in remedium hoc confiducia medicos admoneam. Quingenta mendacia colliguntur facilius, quam unius veritatis ſtatuitur demonſtratio.

Hucusque ergo non datur medicamentum anti-lyſſum internum neque externum: in amputatione vel amputatione partium morſu læſarum unica ſalus (b). Saliva

(a) *Two Caſes of the Hydrophobic* | *Celſus, Galenus, Aetius, Oribasius,*
Whit Observations on That diſeaſes, | *Dioſcorides, Aegineta, Rhazes,*
&c. | *Avicenna, Albucasiſs, Meſue, Sali-*
 (b) *Hippocrates, Eraſiſtratus,* | *ceto, Brunus, Rogerius, Theodoricus,*

rabiosa vulnere quocunque modo inoculata eundem morbum communicat ; atque sine noxa diu eundem locum obtinens variis pro circumstantiis citius, tardiusve Rabiei causat symptomata. An stimulo locali ut *Friccius* & *Pouteau* volunt? Non dixerim. Id tamen annuo, quod *Cl. Hewson* sæpissime suis edocuit Chirurgis: dari scilicet venena, quorum effectus, cum diu sæpe non resorbentur, exciso vulnere pulchre præveniuntur. Miseram Rabiosi mortem describens hominis se meminit *Cl. Bathie*, qui ab ægroto rabido demorsus citissima vulneris excisione sese sanavit; literis hinc ad *Cl. Hope* missis certam hanc commendavit prophylaxim (a).

Cl. Heysham mercurio, opio, vitrioli Naphtâ, instrumentisque musicis incassum adhibitis vulneris inustionem vel amputationem ceu unicum suasit prophylacticum. Idem sentiunt memorati *Fothergill*, *Vaughan* ingensque Authorum supra jam memoratorum numerus. Vidi ego virum, qui proprio cane morsus Chirurgi domum petit, ut omne saliva rabida infectum cultro auferat. Renuente Chirurgo cultrum arripuit ipse, vulnerisque plenaria excisione vitam sibi adhuc incolumem reddidit. Nosco amici patrem, qui vulneris rabidi inustione sanus adhuc existit. Nuper undecim in patriæ meæ vicinia à cane rabido mordentur. Mox ab Excelso anterioris Austriæ regimine suavis mihi amicus *Mederer Chir. & art. Obst. Prof. P.* mittitur, ut ferat auxilium. Hic adjuvante patre meo Chirurgo ibi præfente vulneribus bene inustis ad unum omnes servavit incolumes. Remedium præterea nullum exhibuerunt (b).

Rolandus, Guido Cauliacus, Severinus, Lanfrancus, Paræus, de Vigo, Aquapendens, Marchettis, Mathiolus, Gesnerus, Nicolaus Florentinus, Fracastorinus, Forestus, Petrus Salius, Andr. Baccius Boerrhaave, Ruysch, Van-Soolengen, Wildanus, Mayerus, Morgagni, Vander-Stylle, Van-

Swieten, Raymond, Temple, Allen, Haller, Piso, Ingram, Hyllary, Unzer, Andry, Heister, Dekker, Plenk, Richter, Mederer, & innumeri alii.

(a) *Edimb. Comment. Tom. IV.*

(b) Vulneris inustionem pulvere pyrio institutam laudant *Boyle, Fothergill*

Quidquid nunc in contrarium afferant *Cl. Portal*,
& alii *Cl. Viri* non moveor. Nam:

Non mihi sed rationi, aut quæ ratio esse videtur
Milito; (a).

Antidoti tamen possibilitatem non nego, dum ejus
impugno existentiam. Nupero infortunio enim commo-
tum anglum quemdam antidotum tam indubitatum
detexisse audiui, ut quinque jam rabidorum canum
morsus sibi inflictos innoxios, reddidisse fertur. Quanta
hæc esset inventio!

Hæc de prophylaxi. Morbo præsentē ferè nullum in arte
auxilium situm est. Hinc silentio præteream. Specialissima
tamen Observationis est *Simonis Pauli* de baculo corni
arboris assertio quod scilicet in manibus ad incalescen-
tiam detentus, Rabiem post multos annos in illis refus-
citet, qui antea eodem morbo curati fuerint (b). Credat
judæus apella.

§. VIII.

OMNIS morbi cognitio sedulæ Observationis, abstrac-
tæque attentionis est filia. Diu immotus ad ægrorum
lecta hære, impavidus omnia morbi phænomena magnis
intueri oculis necesse est, cerebroque gaudere sano opor-
tet, dum circa morborum cognitionem versatur medi-
cus. Hucusque autem ob ingentem contagii metum
medici rabiosorum lectum adire recusarunt; defecit
eorum animus, atque ad ostii limen titubantes locuti
sunt ut vetulæ: quare cæcutientes circa hunc morbum
medicos nemo miretur. Est enim metus seu terror atten-
tionis Observationisque infallibile antidotum; hinc ne

& *Vaughan*. Non vidi hanc metho-
dum; in magnis tamen vulneribus ferro
ignito anteponendum esse aiunt. An
experimento satis tuto? An lapis causticus
Chirurgorum, butyrum anti-
monii, lapis infernalis, &c. æque
tuta?
(a) *Scaliger*.
(b) *Stahl. Diff. de Metaschematis-
mismis morborum, pag. 42.*

in posterum contagium medici abhorreant, pauca quædam, aut vera referam.

Indubitatis nunc constat Observationibus, salivam veneni rabiosi vehiculum esse (a); hæc læsione minimoque vulnere humoribus immediate commixta eodem inficit morbo. Aut contactu propagari nequit. propriis ego periculis hac de veritate dissero. Infelix, de qua supra dixi sæmina, plane familiarem cum marito, affinibus, prolibusque suis degebat vitam sine ulla sequela. Soror vix ante Rabiei eruptionem eodem cum illa in lecto dormiens hodiedum existit incolumis, quamquam ægra validis vexabatur sudoribus. Maritus per totum fere morbi decursum digitis aqua madidis Rabiosæ linguam irrigavit, iisque sæpius viscidam ab ore detraxit salivam. Ipse ego pericula ob deglutitionem iterata instituens, Chirurgusque manus sanguine, spuma & saliva contaminatas habuimus sine ullo contagio. Maritus iteratos per coitus (b) non inficiebatur; vegetus enim rusticis suis incumbit laboribus. Adstantium vix fuit ullus, qui non aut ægram adjuvando, aut fortuito lecti conspurcati contactu Rabiosam sine ulla noxa tetigit salivam. Haud procul à loco in quo hæc scribo, jumentorum grex cane Rabioso invaditur. Vulnerantur decem, atque tertio jam die nefanda apparet Rabies. Terribiles inter mugitus convulsi pereunt ad unum omnes. Cæteri boves illæsi, iisdemque detenti stabulis neutiquam inficie-

(a) An animalcula carulis simillima in saliva? ut *Casp. à Reies* Camp. Elyf. quæst. 62, §. II, pag. 806.

Senett. Instit. Med. Liv. II, P. III, Sect. II, Cap. IV, pag. 413.

Zacutus Lusit de Med. Princ. Hist. Liv. V, Hist. 14, fol. 844.

Marcellus Donatus de Med. Hist. Mirab. Liv. VI, Cap. I, pag. 595.

Philip. Sal-muth Cent. II. Obs. 83, pag. 100.

Mich. Ettmüllerus Oper. Vol. II.

An in urina? ut

Petrus Andr. Mathiolus Comment. in Diosc. Liv. VI. Cap. XXXVI. fol. 1008.

Petrus Borellus Cent. I, Obs. 18, pag. 37.

Emmanuel Kænig Regn. animal, Sect. III, Art. 8.

Sammuel Hasenrefferus Liv. III, Cap. VI, pag. 443, &c.

(b) Ut observarunt etiam *Cl. Baudouin & Thieffet*.

bantur. Idem nuper accidit. Bos à cane rabido morsus totius anni spatio elapso Rabie corripitur; rusticus nuda manu ægrotanti infudit medicamina, atque bos ad mortem fere usque stabulo inclusus nullum propagavit contagium.

Nimis ergo anxii videntur Medici, qui ob contagii metum omnia ægrotorum comburi volunt suppellectilia. Quid enim inde boni? Nil nisi:

To Throw the helve after the hatchet.

Cælii Aureliani (a), Aretæi (b), Palmarii (c), Schenkii (d), Mathioli, Pierii Valeniani, Mathæi de Gradibus, Meischneri, Surii, Salii (e) Hildani, & Baccii (f) de facili per oscula, &c. contagio Observationes an satis certæ? parum me hercle! nam & apis punctura (g) & anatis irati morsus (h) lethales fuere. Quid inde? An ergo apum læsio mortifera? An anatis morsus lethales? Rabies ergo nec contactu, nec sudore, nec sanguine, nec urina, nec saliva, nisi per aliquam cutis solutionem aut læsionem communicatur; Imò per innumerorum cadaverum sectionem, per animalia rabiosa sæpius comesta (i) adducor, ut virus rabiosum corporibus inanimatis inherens prorsus iners, inoxiumque credam. Hinc etiam mortui canis saliva inoculata nullius effectus videtur; ruuntque *Petii & Gruneri* encheireses de Rabiei in cane mortuo cognitione. Paucis! veneni hujus contagium nonnisi vulnere contrahitur. Ipse ego ut dixi, sanguine, spuma & saliva multum infectus

(a) *De morbis acut. Cap. II, Lib. III.*

(b) *Morb. Chron. Lib. I.*

(c) *De morfu canis rabidi.*

(d) *Observ. Med. Lib. VII.*

(e) *Observ. Chir. Cent. I, n° 86 & 87.*

(f) *Andr. Baccius de venenis & Antidotis prolegomena.*

(g) *Journal de Méd. Tom. XXIII, pag. 153.*

(h) *Le Cat in Recueil périodique d'Observations de Méd. Chir. & Pharm. Tom. I.*

(i) *Atti Compendio di notizie interessanti circa il veneno de rabiosi animali.*

nulla adhuc premor anxietate. Si autem præter opinionem teterrimo hoc morbo correptum me sentiam, victas dabo manus, dicamque: *Dans un noble projet on tombe noblement* (a).

(a) Longin, *Traité du Sublime*.

Fin de la Seconde Partie des Mémoires de l'Année 1783.









